

La communauté israélite de Forbach au 20^e siècle

Témoignages et documents recueillis par Richard Niderman

(septembre 2022-septembre 2024)

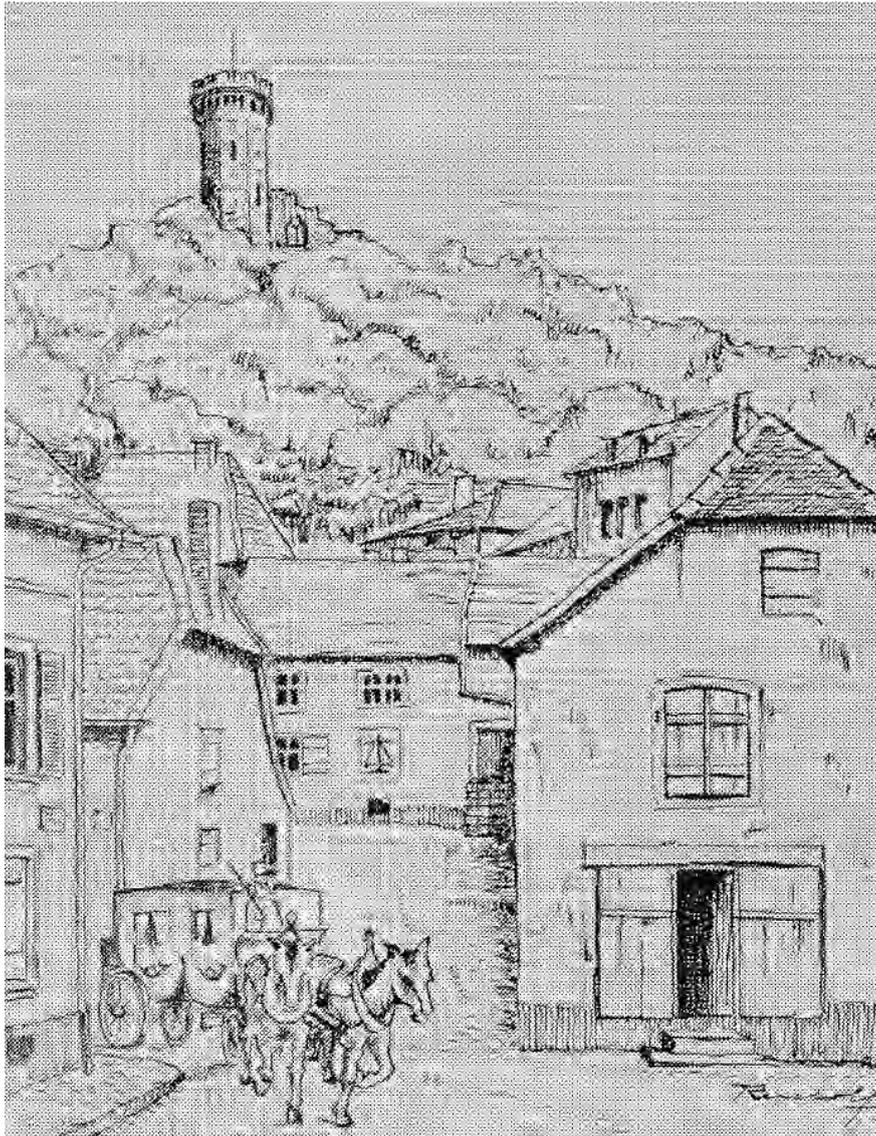


Table des matières

Genèse	: page 3
Dossiers par ordre alphabétique	
Benzakki Georges	: page 5
Bialek Jacques et Hermine	
Bloch André et Mariette	
Bloch Erwin et Marthe	
Bloch Henri et Arlette	
Blumberg et Stutinski	
Borg Louis et Marguerite	
Borg Fernand et Else	
Cahen Benjamin	
Cerf Claude et Colette	
Cerf Jeanne et ses deux fils Gérard et Claude	
Cerf Jules et Blandine	
David Alex et Marlène	
David Jules et Françoise	
Ebstein Alphonse et Sarah	
Einhorn Armand et Fanny	
Einhorn Simon	
Fohlen Roger	
Gutmann Isi et Sarah	
Haas Richard	
Hanau Max	
Hanau Salomon	
Hirsch Serge et Yvonne	
Jacobs André	
Kahn Max	
Kahn Paul et Nanni	
Kasriel Sylvain	
Kaufmann Henri	
Klauber Louis et Simone	
Kohlmann Éric et Anita	
Laufbaum Naphtali et Rose	
Lévy Adolphe	
Lévy Isaak	
Lévy Jules et Elise	
Lévy Théo	
Liebmann André	
Liebmann Louis et Sarah	
Lipszyc Isi et Rachel	
Maus Curt	
Niderman Esther	
Niderman Léon, Léa, Joseph et Charlotte	
Oberman Henri et Esther	
Ochs Julius, Eugen et Maurice	
Roos Louis et Erna	
Schachter Moché et Rosa	
Simon Willy et Sophie	
Steinberg Samuel et Regina	
Stern Curt et Elisabeth	
Sussel Robert	
Weiller Henri et Sidonie	
Wolfgang Max-Emanuel et Martha	
Zweig David et Lydie	
Additif : ceux dont on ne sait presque rien	: page 508
Photographies	: page 517
Histoire de la communauté	: page 540

Genèse

Au mois de juillet 2022, mon ami Henry Schumann m'informe que le Consistoire de Metz a été sollicité par une employée du service culturel de la mairie de Forbach. Elle est à la recherche de documents, articles et photos concernant les persécutions subies par les juifs de Forbach entre 1939 et 1945.

Le Consistoire n'étant pas en mesure de se mesurer au sujet, Henry me demande si je peux aider. J'accepte et contacte cette dame. Elle me fait part d'une intention d'organiser, dans les locaux de l'ancienne synagogue, une exposition dont le sujet serait "les souffrances des membres de la communauté israélite de Forbach durant la deuxième guerre mondiale". Nous convenons que je lui enverrai un dossier sur ma famille comme exemple de ce que je peux proposer. Si le format lui convient, je pourrai tenter de rechercher d'autres histoires du même genre.

J'informe Nicole Muller-Sussel, mon amie d'enfance. Elle réside à Strasbourg. Nicole me communique les données de Francis Bloch, un autre forbachois d'origine, aujourd'hui en région parisienne. Les deux me font, par la suite, parvenir celles de quelques autres relations communes de notre génération. J'ajoute à mon carnet les détails de ceux avec lesquels je suis en relation en Israël et en France. Je les contacte. Au fil des mois, j'en suis arrivé à dépasser la soixantaine de correspondants. De septembre 2022 à octobre 2024, tous me confient ce qu'ils savent de l'histoire tourmentée de leurs familles, l'agrémentant de documents.

Le recueil qui en résulte n'est pas œuvre d'historien mais plutôt une quête. Je n'ai pas consulté les archives ni fréquenté les bibliothèques. La plus grande partie du matériel recueilli appartient à ceux qui me l'ont confié : les descendants et, parmi eux, quelques rares témoins livrant leurs souvenirs (André Jacobs, Violette Kartaux, Simone Cukier, Marion Gerstenhaber, Monique Wolf, Livie Brunwasser, Léonard Ebstein). J'ai rajouté les éléments que j'ai pu rassembler sur des sites généalogiques ou ayant trait à la Shoah (Klarsfeld, Arolsen, MyHeritage par exemple), sur des articles de presse trouvés en "googlant" les noms,

Découvrir le parcours de ces gens, pour la plupart côtoyés dans mon enfance et aujourd'hui disparus, m'a saisi de stupeur et d'admiration. Le mot souffrance les concernant est un sous-entendu. Tous ont en commun d'avoir été déracinés, souvent à plusieurs reprises. Tous ont été victimes de l'antisémitisme, souvent dans plusieurs pays. Tous ont été obligés de quitter Forbach, ou des cités avoisinantes, en septembre 1939, laissant leurs biens derrière eux. Beaucoup ont vécu cinq années de terreur à travailler dans les champs pour l'agriculteur qui acceptait de les cacher, comme employé ou bien ouvrier sous une fausse identité, à survivre dans des conditions précaires, à changer de localité, par peur d'une dénonciation ou d'une rafle. Certains étaient prisonniers en Allemagne pour toute la durée de la guerre ou se sont évadés. D'autres se sont engagés dans la résistance, parfois au prix de leur vie. Nombreux sont ceux qui, adultes ou enfants, raflés, envoyés à Drancy puis déportés à Auschwitz ou Bergen-Belsen, ne sont pas revenus ou ont été marqués à vie par ce qu'ils ont vécu.

Après la libération, la plupart des survivants qui y sont nés sont revenus à Forbach. Les détours de leurs vies y ont conduit les autres. Tous ont dû se battre pour récupérer leurs biens, leurs appartements vidés de leur contenu, occupés, leurs magasins dirigés par ceux qui se les sont appropriés pensant le juif disparu à jamais.

Tous ont repris le cours de la vie. En silence. Ils ne parlaient pas, ne racontaient pas.

Pour la plupart, mon souvenir d'eux se résume au fait de les avoir côtoyés durant les offices à la synagogue.

L'incapacité de communiquer l'horreur a empêché les membres de la communauté de se rapprocher les uns des autres. Chacun transportant son paquet, ils ont vécu de leur travail. Dignes, ils ont élevé leurs enfants puis se sont éteints et reposent pour l'éternité au cimetière de Forbach ou bien là où leur vie les a guidés.

Les cinquante-deux dossiers que j'ai pu établir, fondés sur les souvenirs, documents et photos fournis par les descendants de première et deuxième génération, démontrent combien nous, les enfants et petits-enfants, savions peu. Ils permettent de reconstituer en partie leur terrible parcours.

J'ai ajouté des parcelles de savoir concernant 17 membres de la communauté découverts grâce à deux listes de noms.

Nathalie Klauber m'a fait parvenir une quarantaine de photos rassemblant les membres de la communauté. Elles présentent un tableau saisissant (et souriant) de l'après-guerre, peu avant le déclin définitif.

Un pont s'est recréé sur lequel peuvent maintenant se rencontrer ceux qui portent en eux le même regret de n'avoir pas posé de questions quand cela était possible. Ce pont est aussi un lieu de passage qui lie nos parents, arrimés au fil de la vie, à nos descendants. Ainsi va probablement la vie.

Afin de placer l'histoire de la communauté dans son contexte, j'ai choisi de recopier, en les plaçant à la fin, deux articles qui lui sont consacrés. Le premier dans Wikipédia et le second, sur le site Numilog.com, sous forme d'un livret publié par Raymond Engelbreit, professeur au lycée Robert Schuman de Behren.

J'ai ajouté une brève présentation en tête de chaque dossier, y compris pour les cinq que je n'ai pas rédigés moi-même. J'ai classé le tout selon l'ordre alphabétique du nom de famille.

La mairie de Forbach a interrompu le contact depuis une bonne année et je n'ai, à ce jour, aucune idée de l'avenir qui sera réservé à cet ouvrage. Je le laisse donc voler de ses propres ailes.

Richard Niderman,
Netanya, le 5 octobre 2024

Georges Benzakki

Georges est très certainement un des derniers membres de la communauté à s'être installé à Forbach, fin octobre 1962. Il a été le dernier à prier à la synagogue. Il est celui qui en a transmis le contenu (siphrei Torah, bibliothèque, mobilier) et les clefs au consistoire de Metz, après avoir, en refermant la porte, tourné définitivement la page juive de la ville. Le consistoire a signé avec la ville de Forbach un bail emphytéotique. Georges m'a dévoilé, les 28 mars et 1^{er} avril 2024, son histoire et celle de sa famille lors de deux rencontres, avec lui et Francine son épouse, dans l'appartement de Netanya où ils résident. Les photos qui illustrent cette synthèse sont extraites de l'album familial de Georges.

Georges est né le 23 octobre 1937 à Tiaret, ville située à 330 kilomètres au sud-ouest d'Alger. Il est le deuxième d'une fratrie de six enfants : Simone, lui, Fabienne, Jacques, Jocelyne et Michel (sans compter deux filles, Edith et Andrée décédées l'une au bout d'une semaine, la seconde à l'âge de deux ans).

Son père, Daniel, naît le 25 septembre 1908 à Palikao. Le père de Daniel, Itzhak, est rabbin à Tlemcen. Itzhak transmet son savoir à son fils, y compris la technique nécessaire aux métiers de schokhet et de Mo'el, Daniel devient comptable dans une entreprise de la ville. Les occupations liées à la religion sont un appoint. La maman, Perle, est originaire de Relizane où elle vient au monde le 26 octobre 1913. Elle est fille d'un commerçant aisé, Yakov Albo, et d'Esher Benzadon, originaires du Maroc Espagnol. Yakov tient un grand fonds de commerce dans le centre-ville. Daniel et Perle se sont mariés en 1934 ou 1935. Leur fille aînée, Simone, naît en 1935, le benjamin Michel, en 1955.

Au moment de l'entrée en guerre, Daniel est appelé à servir. Il est enrôlé dans un régiment de zouaves jusqu'à sa dissolution après l'armistice. Il s'engage par la suite et combat en Syrie, au Liban, en Italie sous les ordres du général Juin, participe à la bataille de Monte Cassino et à la libération de Rome. Georges se souvient de paquets reçus de son père contenant un service à café et du miel. Daniel dirige l'office de Yom Kippour dans la grande synagogue de Rome libérée.

Pendant ce temps, Georges fait face à l'antisémitisme à l'école. Comme les autres élèves juifs, il est renvoyé en 1943. Des institutrices juives rassemblent les enfants et poursuivent leur éducation.

Un frère de Daniel, Benjamin, boucher de profession, a combattu et été fait prisonnier. Jusqu'à la libération, il a travaillé dans une ferme en Allemagne, à l'abattage du bétail.

Revenu en Algérie après la guerre, Daniel n'a pu continuer à travailler dans son entreprise. Il obtient son diplôme de rabbin du futur grand-rabbin de Paris, Meyer Jaïs, exerce dans la synagogue "d'en haut", à Tiaret, dans la vallée du Sersou.

En 1952, la famille quitte Tiaret pour Miliana, située à 120 kilomètres au sud-ouest d'Alger. Leur maison se situe au 5, rue de Tanger. Daniel est nommé par le gouvernement rabbin de la circonscription, poste qu'il occupe jusqu'au départ en 1962.

Georges passe son bac à Miliana et part étudier à l'école normale d'Alger, loge dans un hôtel du quartier Bouzareah. Vers 1957, il revient à Miliana, en tant qu'enseignant.

La guerre d'Algérie qui a débuté en 1954 s'intensifie. Les attentats font que les gens se barricadent chez eux. Le couvre-feu est déclaré. La maison familiale, comme toutes, donne directement sur la rue. Pour parer à toute éventualité, les gens apprennent à préparer des cocktails molotov comme éventuel moyen de défense. Georges a en tête le souvenir des morts dans la rue, de magasins éventrés.

Simone et Michel, frère et sœur de Georges sont les premiers de la famille à quitter l'Algérie pour s'établir dans un petit appartement de Nice où habitait déjà une sœur de Daniel. L'envoi de colis étant limité à trois kilos par paquet, Perle en envoie en quantité avec tout ce qui est possible d'y ranger. Daniel et Perle quittent Miliana pour Nice, puis les frères de Georges, Fabienne, Jocelyne et enfin Jacky. Georges part le dernier, le 20 juin 1962, avec deux valises, laissant derrière lui meubles, livres, piano et violon. A Maison Blanche, l'aéroport d'Alger, c'est la cohue. Par chance, Georges rencontre un ami qui disposait d'un billet d'avion pour Marseille et le lui donne. Il effectue le vol en constellation DC3 et rejoint par train le reste de la famille à Nice. Son père lui apprend seulement alors qu'il savait Georges être recherché par les fellaghas. Un jeune Algérien a été tué sur le pas de la porte de leur maison de Miliana et Georges était suspecté être le responsable.

Le 20 octobre 1962, il reçoit par télégramme la consigne de se présenter à l'inspection académique de Forbach, ville dont il ignorait évidemment l'existence jusqu'à ce jour. Son premier poste est une école de Merlebach. Il loge alors rue Bauer. Le premier matin, ne trouvant pas de bus pour s'y rendre à l'heure, il effectue la distance à pied. Ses élèves sont tous fils d'immigrés polonais et italiens. Ses collègues, à la récréation parlent entre eux le patois et refusent de traduire. Il passe donc les moments de récréation dans la salle de classe.

Passant devant la synagogue de Forbach, il sonne à l'entrée de la maison communale et se présente. Roland, le fils d'Erwin le hazan et de son épouse Marthe (voir dossier Erwin et Marthe Bloch) le fait entrer. Georges évoque jusqu'aujourd'hui le gout des pâtes et de la compote de pommes de Marthe et parle de ses hôtes comme d'une famille adoptive.

En janvier 1963, il est convoqué à l'armée et effectue 14 mois de service militaire dans un régiment d'artillerie à Draguignan. Il finit son service avec le grade de caporal-chef. Après son retour, il loge rue des Alouettes au Wiesberg.

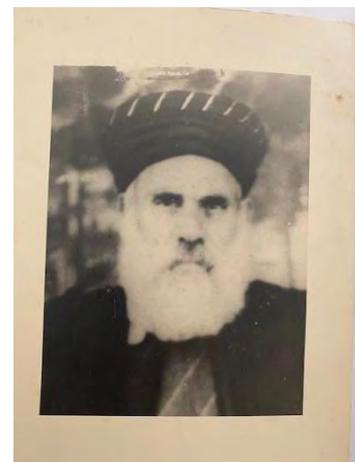
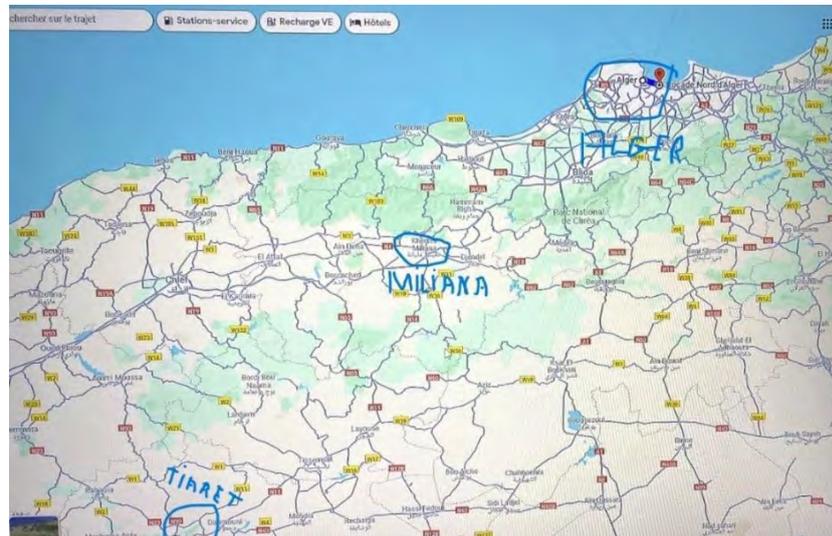
Daniel est nommé rabbin à Agen où lui et Perle emménagent.

Georges épouse Francine Cahen le 23 août 1970. Ils habitent dans leur maison au 1, rue des Alliés. Ils ont trois enfants (deux d'entre eux sont en Israël, le troisième vit à Strasbourg).

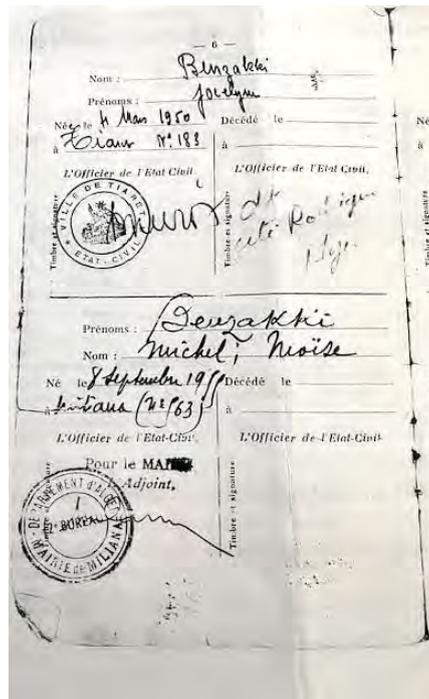
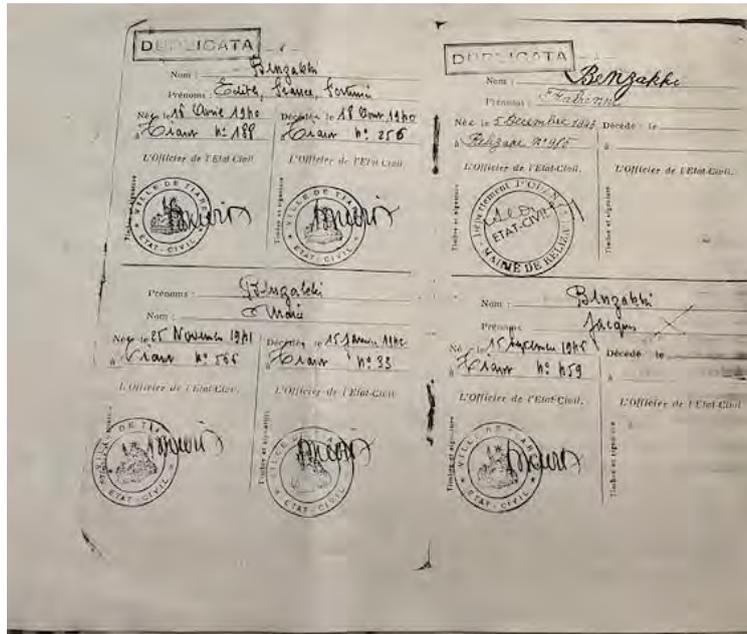
En 1973, Georges démissionne pour rejoindre l'entreprise Cahen-Frères (voir dossier Benjamin Cahen). Au début des années 80, il est élu pour siéger à la commission administrative de la communauté dont il est le secrétaire puis le vice-président sous la présidence de Raymond Klauber (voir le dossier Klauber).

Perle décède en 1996 à Agen, Daniel, un an plus tard à Netanya, chez son fils Michel. Daniel et Perle reposent au cimetière de Netanya.

Georges et Francine sont parmi les derniers membres de la communauté à Forbach lorsqu'ils décident de partir pour Israël. Georges, le dernier à prier encore à la synagogue, est celui qui en transmet les clefs au consistoire de la Moselle, avant de monter en Israël le 1^e novembre 2015. Georges a vécu 53 ans à Forbach.



Les grands-parents paternels : le rabbin Itzhak et Zohra, née Guigui.



Actes de naissance de cinq des huit enfants

Daniel, Perle et quatre de leurs six enfants. De droite à gauche : Georges, Fabienne, Jacky, Simone



Les grands-parents paternels Esther Yakov et leurs enfants. Perle est la première à droite



La grand-mère maternelle Esther aux cotés de Perle





Le rabbin Daniel Benzakki (en blanc) et sa communauté à Miliana



Miliana



Perle, Georges, Simone, Fabienne, Jocelyne, Jacky

Perle, dans le patio de la maison à Miliana



Jacky, Jocelyne et Michel devant la maison, rue de Tanger à Miliana



Georges, étudiant, à Alger



Georges et le pardessus ramené de Milinia, au Burghof de Forbach en 1962





Rue Nationale, devant le magasin Blumberg



Georges est debout, à gauche



Le rabbin Daniel Benzakki



Georges et Francine à Netanya, le 1^{er} avril 2024

Photos conservées par Georges et Francine



A droite, la terrasse de l'ancien café Kessler, sur la place du marché, à l'emplacement de l'actuelle caisse d'épargne.



L'état de la Synagogue après la guerre



Le cimetière israélite profané



Soucca dans la maison Benzakki, 1, rue des Alliés

Jacques et Hermine Bialek

Mes parents ont fait la connaissance de Jacques et d'Hermine sur les marchés de la région. A Forbach, les stands étaient voisins. La relation d'amitié qui a lié les deux couples ne s'est jamais démentie. Enfant, alors que Jacques et Hermine habitaient encore Strasbourg, j'allais avec leur fils aîné Marc en colonie de vacances à Andlau, chez une madame Louarn.

Marc, qui réside à Strasbourg, m'a déployé la vie de ses parents lors d'une conversation téléphonique le 15 janvier 2024. Il m'envoie quelques photos le même jour et les jours suivants. Selon ses conseils, je me suis aidé de MyHeritage pour être sûr de ne pas avoir commis de fautes dans les noms, dates et lieux. J'ai ainsi pu rajouter quelques photographies. Un livre de l'historien Bernard Reviriego consacré aux juifs réfugiés en Dordogne éclaire le contexte dans lequel Hermine a vécu la guerre.

Les grands-parents paternels et maternels de Marc ont survécu, réfugiés dans des villages de Dordogne ou à New-York (son grand-père paternel). Sa maman ne lui a pas dit avoir particulièrement souffert. Son père et son oncle ont passé cinq ans dans des camps de prisonniers en Allemagne mais ont survécu eux aussi. Pas trop à signaler, par rapport à bien d'autres familles forbachoises rassemblées dans la quarantaine de dossiers. Pourtant ce qui est en train de se passer en Israël permet peut-être de mesurer de manière plus tangible la catastrophe vécue entre 1939 et 1945 par les juifs de France, toutes proportions cependant gardées. Entre cent-vingt et deux-cent mille personnes sont actuellement déplacées dans leur propre pays. Des milliers de familles ont dû quitter leurs maisons, leur travail, leurs écoles pour s'agglutiner dans des chambres d'hôtel et dépendre de l'aide de la société civile qui se démène pour les assister. Elle leur fournit vêtements, mobiliers, nourriture, brosses à dents, savon, produits de lessive, moments de détente, assistance sociale etc... Tout ce que les réfugiés juifs de la seconde guerre mondiale n'ont pas eu. Sans qu'ils aient à vivre la terreur quotidienne d'une plausible arrestation, de la faim, de la spoliation, ces conditions luxueuses en les comparant à celles de nos parents s'avèrent cependant dramatiques pour ces Israéliens : les finances de familles entières mises à plat ou menacées, désœuvrement, traumatisme, l'absence du père parti à la guerre, le retard pris à l'école et à l'université, l'incertitude quant à la durée et aux possibilités de reprendre la vie là où elle s'est interrompue, l'obligation d'affronter les administrations pour obtenir des indemnités. Le rapport, tout en étant lointain, existe : les deux situations ont pour dénominateur commun la haine du juif qui les ont provoquées.

Où trouvent-ils la force de recommencer, de rire et de danser ?

L'arbre généalogique de la famille Bialek -Bialik à l'origine-permet de remonter au dix-huitième siècle en Pologne. Le plus lointain Bialek connu se prénomme Hirsch. Il eut 11 enfants. L'un d'eux, Nahum, en aura quatre. L'un d'eux, Daniel, est né le 24 octobre 1841. Daniel épouse Adlaya Mendelbaum, née le 18 septembre 1847. Ils ont neuf enfants. Toute la famille émigre en France, à Strasbourg, où Daniel devient chamach à la synagogue (celui qui s'occupe de tous les côtés matériels). Adlaya décède le 7 avril 1928, Daniel le 30 avril 1934, tous deux à Strasbourg. Leur troisième fils, Herman (né le 10 juillet 1881 en Pologne, à Piaseczno dans l'arrondissement de Lodz) épouse en premières noces Bertha Lewkowicz. De ce mariage naissent deux enfants, Willy et Léonie. Bertha meurt en 1909 et Herman décide de repartir en Pologne, à Częstochowa, où il se remarie, avec Ruchla (née Buchman en 1883) avec laquelle il a deux garçons : Jacques (le 29 mai 1918) et Louis (le 21 juillet 1919).

En 1921, opposés à la montée du communisme en Pologne, Herman, Ruchla et leurs deux garçons quittent le pays pour Francfort. Herman y travaille comme représentant en bonneterie. En 1933, un groupe de chemises brunes fait irruption dans la synagogue, en chassant les gens présents. Herman prend la décision de partir pour Strasbourg où ils s'installent boulevard de Lyon. Il monte et dirige une usine de bonneterie sur mesure, rue de Molsheim. Son fils Jacques fait un apprentissage dans une droguerie.

Au moment de l'entrée en guerre contre l'Allemagne, Herman décide de partir à New-York où depuis 1927 habite Willy son fils du premier mariage. Son intention est de vouloir y faire venir sa famille mais il n'obtient pas l'autorisation nécessaire avant l'occupation de la France. Ce qui fait qu'il passe toute la guerre loin de Ruchla. Celle-ci, après l'évacuation s'installe à Javerlhac, dans la Dordogne. Jacques et Louis s'engagent dans la section polonaise de l'armée française.

Suite à la défaite, Jacques décide de tenter le passage vers l'Angleterre. Il est arrêté par la gendarmerie française à Nantes et livré aux autorités allemandes. Il est interné dans le Front Stalag 132 à Mayenne (camp de transit en France actif de juillet 1940 à avril 1941). Marc me fait parvenir la photo de sa plaque de prisonnier portant l'immatriculation 10290. Puis il est transféré en Allemagne, au stalag II A, à Neubrandenburg, où il reste toute la durée de la guerre. Les conditions devaient y être dure puisque dix pour cent des détenus y sont morts. Pour lui, comme pour Léon Niderman ou pour le père d'Henry Schumann (voir dossier Niderman), le fait d'être juif n'a pas eu de conséquences désastreuses, les Allemands respectant pour les juifs dans leur cas la convention de Genève pour prisonniers de guerre. Le frère de Jacques, Louis, arrêté lui aussi, est interné dans une usine d'aviation du côté de Hambourg. Il a réussi à cacher sa condition de juif.

Fin avril 1945 après la fuite des gardiens du camp, Jacques et quelques codétenus réquisitionnent un cheval et une charrette et rejoignent les lignes américaines. Il est rapatrié à l'hôtel Lutétia où il arrive le 23 mai 1945 et part retrouver sa mère à Javerlhac. Il est démobilisé le 19 juillet de la même année,

moyennant un paquet de tabac et un autre de cigarettes. Marc n'a pas de précisions concernant les années vécues par sa grand-mère, seule dans ce village : comment elle a survécu, avec quels moyens, quelles frayeurs elle a subies.

Après le retour à Strasbourg, ils trouvent la fabrique et l'appartement du boulevard de Lyon spoliés. Ils s'installent dans un appartement du Faubourg National. Herman vient chercher Ruchla et repart avec elle à New-York où il réside et travaille comme peintre en bâtiment. Jacques trouve un emploi dans une droguerie. En 1946, rendant visite à une connaissance, il rencontre Hermine qu'il a connue avant-guerre enfant (née le 24 février 1924, elle a 6 ans de moins que lui). Il l'invite au bal du 14 juillet. Ils se marient moins d'un mois après, le 11 août.

Hermine est la fille de Hirsch Nichtsorg (né le 18 mars 1883 et de Sophie/Sonia Dachs, née le 27 juin 1885, en Pologne tous deux. Ils sont commerçants ambulants et font les marchés où ils déballent leur stand. Hermine a traversé la guerre, avec sa famille, comme réfugiée du côté de Terrasson-Lavilledieu dans la Dordogne. Elle racontait qu'habitait au fond d'une impasse, des Allemands et des miliciens sont venus vérifier les habitants de l'endroit. Après avoir bu quelques verres, ils disent vouloir vérifier si des juifs ne résident pas dans l'impasse. Le paysan qui les accueillait les convainc qu'ils perdent leur temps. La mort rode pourtant qui rattrape l'oncle Max Klinger, né le 21 novembre 1904, arrêté à Buzançais dans l'Indre où il résidait au 6, impasse de la Francherie. Il est déporté et assassiné à Maidanek le 6 mars 1943. Marc ne connaît pas les circonstances de l'arrestation. Hermine ne l'a probablement jamais su mais la résistance passive de gendarmes à Terrasson explique que les consignes de rafles n'ont jamais été exécutées (d'après la recherche effectuée par l'historien Bernard Reviriego dans son livre Juifs réfugiés en Dordogne, les rafles de février 1943).

Hermine prononce le prénom de son mari à l'américaine : Jack (avec l'accent : Djèck) ! Et de fait c'est ainsi que nous l'appelions tous à Forbach. Marc naît le 7 avril 1949, sa sœur Doris, le 11 septembre 1956. Lorsque ses parents arrêtent de faire les marchés, en 1951 ou 1952, Hermine hérite du stand et, avec Jacques, continue l'affaire. Vendant de la mercerie au début, ils passent à la bonneterie. Travaillant d'abord en Alsace, ils trouvent plus profitables de le faire en Moselle. Ils passent la semaine à l'hôtel Moderne de Merlebach et sillonnent la région.

Depuis toujours, Jacques et Hermine font partie de mes souvenirs relatifs aux places du marché. En 1959, lassés de quitter leurs enfants toutes les semaines, ils s'établissent à Forbach, au 124 de la rue Nationale et circulent de marché en marché dans la camionnette transformée en magasin ambulancier (ils furent parmi les premiers à en saisir l'avantage sur le stand qu'il fallait monter et démonter chaque jour). Ils prennent leur retraite en 1990, déménagent pour le 22, rue du Bel Air. Jacques devient membre du consistoire. Il décède le 3 août 2008 et Hermine, le 16 décembre 2019. Ils aimaient la compagnie et danser, sortaient dans les dancings des alentours (je le sais pour les y avoir croisés). Grande lectrice devant l'éternel, Hermine et ma mère s'échangeaient les livres achevés.

Ils sont tous deux enterrés au cimetière israélite de Forbach.



La plaque d'immatriculation de Jack au Front Stalag de Mayenne et au Stalag II



(Euchawan 27 23) Ruchla Pudek

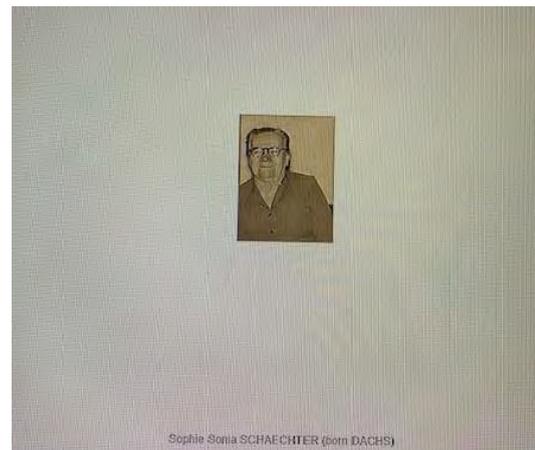


Herman-Hor Hudek

Herman et Ruchla



Hirsch Nidzborog (born Schaeckler)



Sophie Sonia SCHAECHTER (born DACHS)

Hirsch et Sophie/Sonia



Assise à droite, Hermine en Dordogne en 1941. A ses côtés, Hirsch et Sophie avec le petit Alain sur les genoux. A droite, Max Klinger. Debout de gauche à droite, la tante Rachel, l'oncle Maurice Lévy et sa femme Claire.



Jack et Hermine



Louis Bialek



Jacques assis, Hermine danse avec Charles Kagan



Jacques et Hermine



Marc à seize ans et Doris



VAD VASHEM
Memorance Authority
www.yadvashem.org

יד ושם
רשות הזיכרון לשואה ולגבורה
היכל השמות - ת.ד. 3477, ירושלים 1034

דף עד
Feuille de Témoignage
דף-עד לרישום והצגה של הנספים בשואה: לא למלא דף עבור כל נוסף בנפרד.
commémoration des Martyrs et des Hero 5713-1953 signalé dans l'article 2: "Il incombe à Yad Vashem de recueillir, à Paris, le souvenir de tous ceux, parmi le peuple juif, qui ont péri dans l'Holocauste ou dans la lutte contre l'ennemi implacable, et de perpétuer leurs noms ainsi que ceux des communautés, organisations et institutions antécédentes pour la mesure où elles étaient juives."

תוך זיכרון השואה ובגבורה שה"ג 1953 קובע בטקס מס' 2 כי "תפקידו של יד ושם הוא לסייע אל החלוצות או זכרים של כל מי שזכה להיחשב כנפלה מוסרית של עם ישראל, ולחנך מדור הבאים באמצעות דיונים, הרצאות, סיורים ולימודים, לקבלות, להערכות ולפרסומים ולסיבות בנולדו בשואה-השואה לזכרם ולעבודתם".
La commémoration des Martyrs et des Hero 5713-1953 signalé dans l'article 2: "Il incombe à Yad Vashem de recueillir, à Paris, le souvenir de tous ceux, parmi le peuple juif, qui ont péri dans l'Holocauste ou dans la lutte contre l'ennemi implacable, et de perpétuer leurs noms ainsi que ceux des communautés, organisations et institutions antécédentes pour la mesure où elles étaient juives."

שם משפחה לפני הנישואין: שם משפחה קודמת:	שם משפחה של הנוסף: שם פרטי (בג תיבה/כתיב):	Nom de jeune fille: Nom de famille antérieur:	שם משפחה של הנוסף: שם פרטי (בג תיבה/כתיב):
KLINGER	MAX		
תאריך גיל המוות:	תאריך לידה:	Date de naissance:	תאריך מות:
39	1904		
מדינה:	ארץ:	Pays:	מדינה:
POLONAISE	HONGRIE	HONGRIE	
אב:	שם משפחה:	Nom de famille:	שם פרטי:
הנספה:	NICHTSDAG (NICHTSODAG)		ARMAND
אם:	שם פרטי:	Nom de jeune fille:	שם פרטי:
הנספה:	KLINGER		JOINE
אשתו/ילדים:	מספר ילדים:	No. enfants:	שם פרטי:
הנספה:	1		
כתובת:	ארץ:	Pays:	מקום מגורים קבוע:
7 rue de Langenberg	FRANCE	FRANCE	STRASBOURG
תאריך חבר בארגון או בתנועה:	מקום חברות:	Membre d'org. ou mouvement:	מקום מגורים קבוע:
			FRANCATIONS
כתובת:	ארץ:	Pays:	מקום מגורים בתום המלחמה:
6, Impasse LA FRANCAISERIE	FRANCE	FRANCE	FRANCATIONS
אירועים/פעילות מקומות בזמן המלחמה (מער, גירוש, גטו, מחנה, עזרת מוות, מסתור, בריחה, תגובות, לימודים):	Lieux/activités durant la guerre: prison/déportation/ghetto/camp/marche de la mort/évasion/clandestinité/résistance/combat		
תאריך המות:	מקום המות:	Date de la mort:	מקום המות:
6/03/1943	ROGNE		MAIDANEK
סיבות המות:	Circstances de la mort: EN DEPORTATION & MAIDANEK (Chambre à gaz)		

אני, הח'ם, מצהיר בה כן העדות שספורת על פרטיה כנכון ומאמתית לפי משב דיעתי והכרתי. ידוע לי כי דף זה הוא המדוע שבו יחיד נרשם.
Je, soussigné(e), déclare, en mon âme et conscience, que ce témoignage est conforme à la vérité. J'accepte que cette Feuille de Témoignage, avec toutes les données inscrites, soit accessible au public.

שם פרטי או משפחה קודם:	שם משפחה:	Nom de famille:	שם פרטי:
	KLINGER	KLINGER	COISE
ארץ:	מקום מגורים:	Ville:	מקום מגורים:
FRANCE	94130	NOISEY/MARNE	FRANCE
מדינה:	מדינה:	Pays:	מדינה:
FRANCE	FRANCE	FRANCE	FRANCE

בזמן המלחמה הייתי ב:מחנה/מסתור/גטו/בריחה/מחנות (אם כן, לא למלא בנסך שאלון לנידון)
Pendant la guerre j'ai été dans un camp/ghetto/fort/la résistance/caché/jeus-fausse-identité (cocher ce qui convient)

Date: 03/03/2016
Lieu: Strasbourg
Signature: Doris Klinger

"...ונתתי להם בביתני ובחומותי יד ושם. אשר לא יכרת". ישעיהו ג' ז'
"...je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un nom...qui ne périra pas". Esaié, LXI, 5

Actes de résistance à Terrasson ?

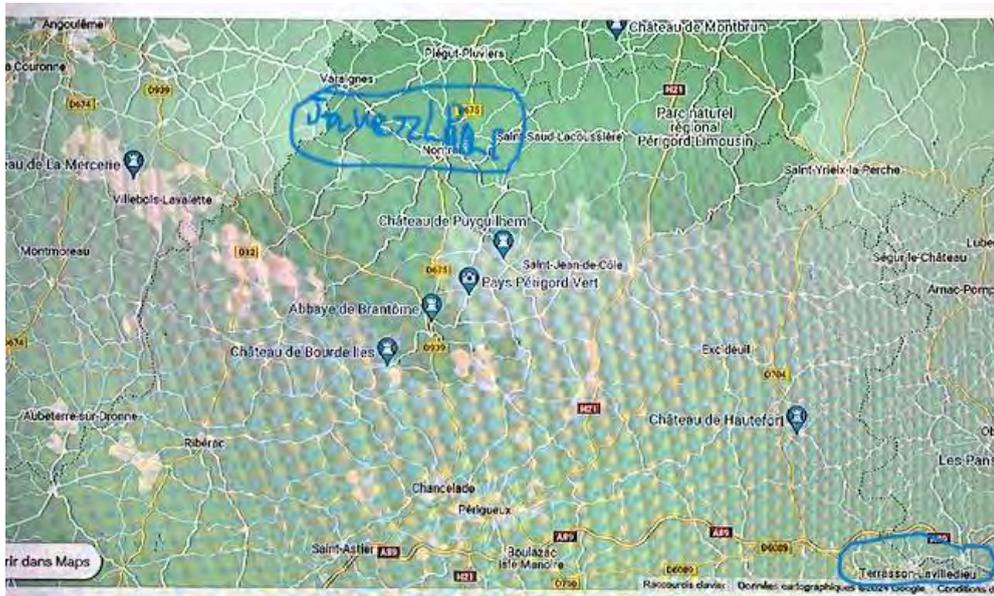
En analysant minutieusement les procès-verbaux des gendarmes, Bernard Reviriego, a pu constater qu'à Terrasson, les porteurs de képi ont été particulièrement peu zélés. Aucun Juif n'y a été raflé. Alors que les consignes étaient d'arrêter les malheureux au milieu de la nuit ou très tôt le matin, aux dates précises des 23, 24 et 27 février. A Terrasson, les gendarmes se présentaient plusieurs jours après, bien plus tard dans la matinée et ne trouvaient jamais les personnes recherchées.

Etait-ce un acte de résistance ? Il est difficile de tirer des conclusions si longtemps après les faits. Mais il existe des témoignages de personnes indiquant avoir été prévenues de l'imminence de la rafle. C'est ainsi que sur les 256 noms figurants sur la liste des Juifs à rafler, moins de la moitié, 112 ont été arrêtés.

Parmi ces 112, plusieurs ont pu être sauvés pour différents motifs via une commission de « criblage » qui a pu siéger au gymnase Secrestat.

Sur les 75 qui seront finalement déportés depuis la Dordogne. Un seul surviva. Elias Spielvogel qui réussit à sauter du train en Lorraine.

En mémoire de ces victimes de la barbarie nazie et des autorités vichyssoises, une cérémonie est prévue cette semaine, dimanche à 11h, rue du Gymnase, en présence du Grand Rabbin de France, Haïm Korsia.



Il y a 120 kilomètres entre Javerlhac et Terrasson



André et Mariette Bloch

Les renseignements concernant la famille Bloch m'ont été transmis en septembre 2022 par Francis Bloch (fils d'André et Mariette Bloch) qui vit à Saint Mandé. Aux côtés des familles Cahen, Klauber et Simon, cette branche de la famille est une des plus anciennes parmi les familles juives de Forbach. Fin novembre 2023, Francis m'a fourni un complément d'information, des photos et des photocopies de documents. Le 20 décembre 2023, il m'en a fourni d'autres qui étaient en possession de sa sœur. Parmi ceux-ci, une lettre très émouvante et douloureuse écrite par André à son ami Paul Liebmann (voir dossier Liebmann), trois semaines avant que ce dernier saute sur une mine qui le tue. Quelques lignes écrites par lui permettent de reconstituer avec une étonnante exactitude le parcours d'André tout au long de la guerre. Le site MyHeritage aide à préciser dates de naissances, mariages et décès.

Le premier avril 1808, à neuf heures du matin, Mendel Bloch, né en 1762, forgeron à Forbach où il est probablement né, comparaît, accompagné de deux témoins, devant le maire de Forbach pour lui présenter son fils, né la veille. Le prénom donné au bébé est Wolf, avec l'assentiment de la maman prénommée Nanette. En 1812, la famille part pour Grosbliederstroff. Wolf s'y marie en 1831 avec Jeannette Bernard. Wolf et Jeannette ont un fils, Léopold, né le 10 janvier 1844.

Le 23 décembre 1879, Léopold épouse Sarah Hanau (1850-11 novembre 1901). Ils auront six enfants. La première est Jeanne (1881-1943). Max vient au monde le 1^{er} février 1883. Adolphe, né en 1884 meurt en 1888. Le 1^{er} juin 1886, arrive Henri et, en 1887, Camille. La dernière est Palmyre (1890-1962 à Haguenau). Palmyre a épousé Alexandre Becker de Schweighouse-sur-Moder.

Max et Henri épousent deux sœurs Moog : Max et Rosa, née en 1884, se marient le 28 juin 1910. Les noces de Henri et de Juliette sont célébrées le 15 mai 1919, à Lembach dans le Bas-Rhin où elle née le 21 décembre 1885. En 1923, Max, Henri et leurs épouses reviennent habiter à Forbach, au 6, rue de la gare. Henri au rez-de-chaussée et Max au 1^{er} étage. Henri et Juliette ont un fils, André, né le 10 février 1921 dans une maternité de Strasbourg.

Les sœurs Moog étaient au nombre de trois. Juliette et Rosa ont une sœur prénommée Mathilde (voir dossier Robert et Raymonde Sussel).

Henri et Max dirigent l'entreprise familiale de combustibles et métaux au 11 rue de la gare. Elle a pour nom Bloch Frères (Annuaire Ammel et Motte du commerce et de l'industrie de l'année 1939, republié par l'association die Furbacher). Adolescent, André rejoint l'entreprise familiale.

Fin Août 1939, au moment de l'évacuation de la ville, la famille s'entasse à six dans une traction conduite par André, le seul à avoir le permis (lui, ses parents, Max et Rosa, Sarah la maman de Juliette et Rosa). Ils s'arrêtent à Saint-Mihiel dans la Meuse où ils logent avenue de Procheville (d'après l'adresse figurant sur la carte d'identité de Max). Ils y restent du 24 août au 18 mai 1940. Le 10 mai, ils atteignent Fouras, en Charente-Maritime pour en repartir le 29 juin. Comme l'indiquent l'adresse figurant elle aussi sur la carte d'identité de Max,

sur l'emploi du temps et sur trois cartes postales envoyées par André, ils s'établissent le 30 juin 1940 à Saint-Georges-sur-Cher, ville du Loir-et-Cher, maison Albret (probablement le nom du propriétaire). Ce village est proche de Chenonceau. La famille réside là la guerre durant.

En juillet 1941, André est recruté au groupement 21 des Chantiers de la Jeunesse. Il écrit à ses parents être bien arrivé à Renaison, commune de la Loire, du côté de Roanne (tout comme Simon Einhorn - voir son dossier). Le camp est établi à Les Noës. Il est radié, parce que juif, en mars 1942. Le 17 juin 1942, il quitte ses parents et part habiter Saint-Etienne. Il loge au 17, rue Croset Fourneyron puis au 75 rue du Bourg Argental. L'agence locale du comptoir français des produits sidérurgiques l'engage dans son service facturation et statistiques, en qualité de rédacteur. Le 25 février 1944, une descente de la Gestapo à son lieu de travail l'oblige à fuir. Il va à Beaurepaire dans l'Isère où il se procure une fausse carte d'identité (Bernard André) et sera embauché par une entreprise de tabac en feuille, comme préposé aux écritures. Il y retrouve son ami Paul Liebmann lui aussi employé chez un paysan (voir le dossier Liebmann). Le 17 août 1944, avec Paul, il rejoint la Résistance au maquis du Vercors. Le 27 août, il est enrôlé au 6ème bataillon de chasseurs alpins, quatrième compagnie et, le 3 septembre, participe à la libération de Lyon. Suite à une ancienne blessure à la cheville, un docteur refuse son incorporation à l'armée qu'il quitte le 24 septembre. Paul est lui accepté. Chauffeur d'un colonel, il est tué par une mine. André rentre à Saint-Etienne le 25 septembre 1944 et loge chez une dame Kettin, 4, rue Bertholon. Le 11 octobre, il retrouve ses parents, son oncle Max et sa tante Rosa à Saint-Georges.

Le 22 juin 1973, André rédige un dramatique témoignage. A ce document écrit avec beaucoup d'humilité, il joint la fausse carte d'identité au nom d'André Bernard qui lui a servi durant cette période, une attestation faisant foi de son appartenance aux F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) et le bizarre certificat de libération des Chantiers de la Jeunesse délivré le 28 février 1942.

Sarah, la maman de Juliette, Rosa et Mathilde, décède le 20 décembre 1944 à Saint-Georges-sur-Cher. Ses cendres sont par la suite transférées au cimetière de Grosbliederstroff. Les quatre membres restants de la famille reviennent à Forbach. Juliette, décède peu après (5 octobre 1945). Elle est la première, après la guerre, à être enterrée au cimetière israélite de la ville.

L'entreprise ayant été confisquée, il faut l'honnête témoignage d'un voisin pour qu'elle leur soit restituée. André reprend son travail dans l'entreprise familiale. En 1949, il épouse Mariette Ephraïm de Bitche. Mariette est née le 5 juillet 1923. Son père, Félix, a été déporté à Auschwitz et assassiné. André et Mariette ont deux enfants : Danielle, née en 1952 et Francis né le 22 juin 1957.

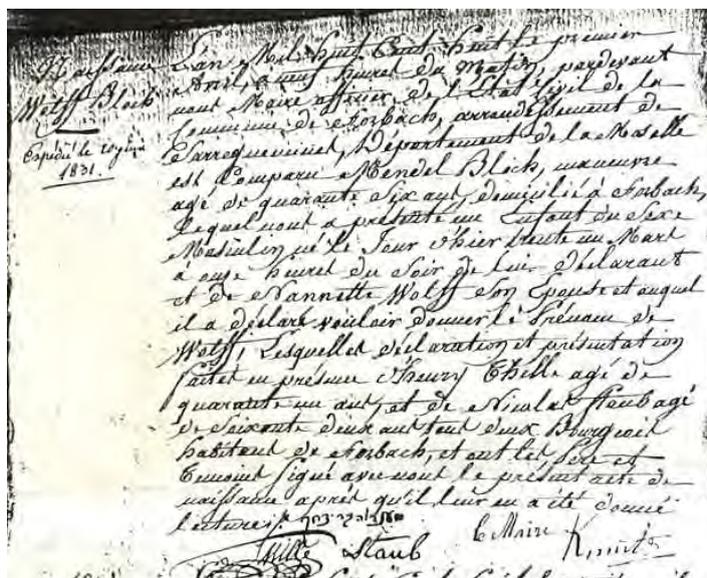
Henri décède le 12 février 1951.

Max est élu président de la communauté israélite qu'il dirige entre 1949 et 1959. Rosa décède en 1960, Max en 1966. Ils n'ont pas d'enfants.

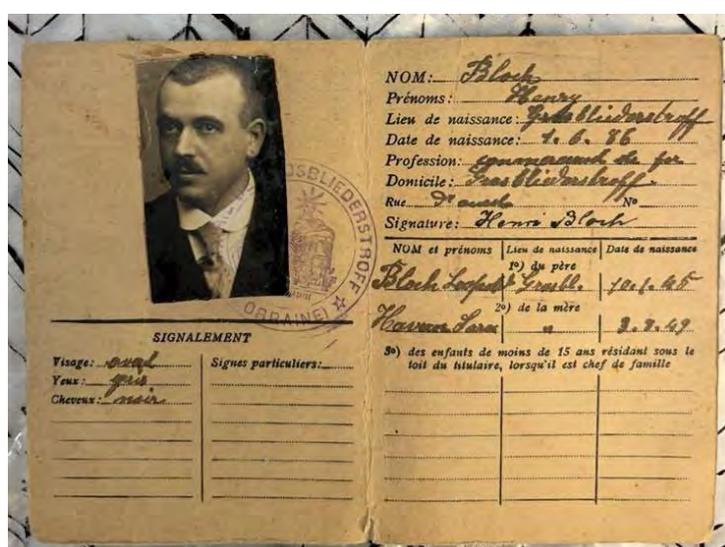
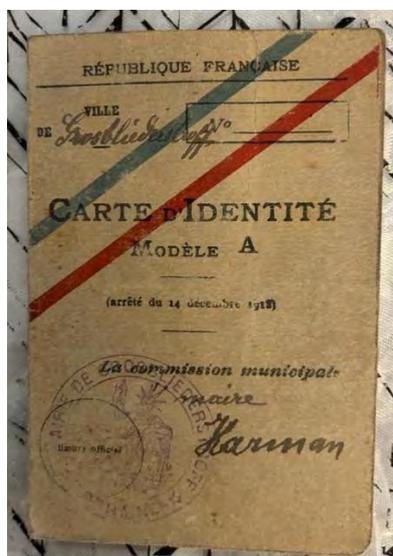
Dans les années 60, l'affaire quitte la rue de la gare et s'établit rue de Schœneck, sous l'appellation Bloch & Cie (charbons, mazout, fers et métaux). La direction est assurée par André et son cousin Robert Sussel (voir dossier Robert Sussel). L'entreprise ferme à Rosh Hashana et Yom Kippour, comme la grande majorité des magasins et entreprises tenus par des juifs). Le Shabbat et aux trois fêtes régaliennes (Pessah, Shavouot et Souccot), André et Robert se relaient pour que l'un d'eux soit présent à la synagogue. L'affaire est vendue en 1986, reprise par la famille Eynius.

André décède le 30 décembre 1998, trois ans après Mariette (le 8 mars 1995).

Tous les membres décédés de la famille reposent au cimetière israélite de Forbach. Il ne reste plus personne de cette branche Bloch dans la ville. Francis et sa femme Sylvie (originaire de Haguenau) vivent à Saint Mandé. Ils ont trois enfants. Danielle vit à Nancy.

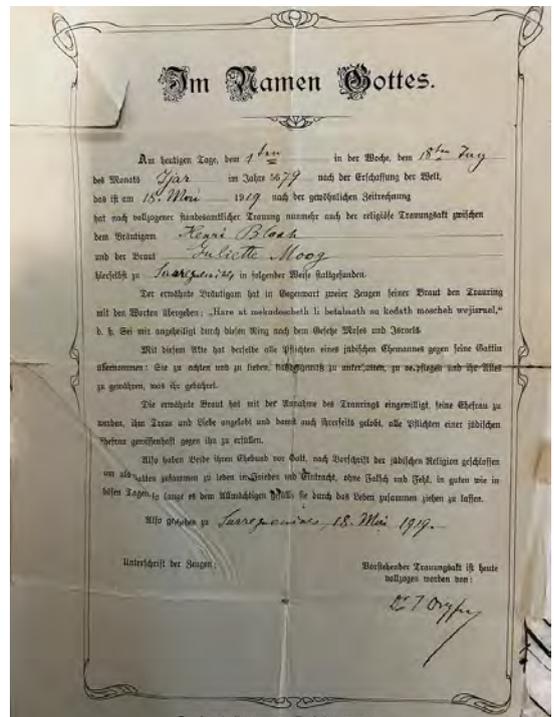
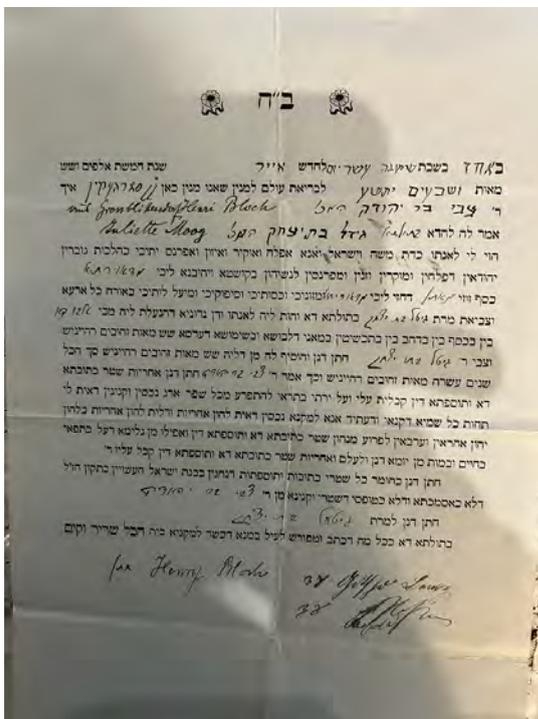


La comparution de Mendel Bloch devant le maire de Forbach, 1er avril 1808





Henri et Juliette Bloch



Acte du mariage de Henri et de Juliette le 18 mai 1919, en hébreu et allemand



Henri Bloch et son fils André devant l'entreprise



André et la traction

Voici ma modeste contribution permettant d'éclairer la Jeunesse d'Israël sur le comportement des jeunes Juifs français pendant la période d'occupation 1939-1945.

Mon nom est BLOCH André, je suis né le 10 février 1921. Je demeurais avant la guerre à Forbach (Moselle) où je demeure encore aujourd'hui. Notre région a été évacuée dès le début des hostilités, car Forbach se trouve tout près de la frontière Allemande. J'avais alors 18 ans. Réfugié avec mes parents à différents endroits, nous atterîmes à fin juillet 1940 en un village sur les bord du Cher, fleuve qui devint la ligne de démarcation, côté non occupé.

Nous vécûmes donc en France dite "non occupée" jusqu'au 11 novembre 1942. Après cette date tout le pays fut occupé. Après avoir effectué mon service obligatoire aux chantiers de la jeunesse entre juillet 1941 et mars 1942 (l'année suivante seul les Français non Juifs furent convoqués) je quittais mes parents pour habiter Saint-Etienne où je trouvais du travail.

La France de Vichy (le gouvernement Pétain) avait fait de nous des sujets de seconde zone, sans droits et nous donna sans aucune résistance en pâture à l'ennemi Nazi en collaborant souvent avec l'ennemi ad hoc. Aussi, moralement, je pense qu'il en était ainsi de la plupart des Juifs, nous vécûmes le gouvernement de Vichy et de Gaulle représentait pour nous LA FRANCE. Je me disais qu'il fallait que je participé à la résistance, car, je me sentais doublement concerné, en tant que Juif et en tant que Français, car l'ennemi qui occupait mon pays était non seulement l'ennemi de ma patrie, mais mon ennemi personnel, et c'est pour cette raison qu'il ne m'était pas possible d'assister en spectateur au déroulement des événements.

Forgeant des plans pour rejoindre l'armée de la France libre et l'Espagne, ces plans avortèrent pour des raisons qu'il serait trop long à exposer ici. Mon existence se poursuivit donc tant bien que mal. En février 1944, à la suite d'une descente de la Gestapo au bureau où je travaillais, je-d j'ai dû quitter St. Etienne. Je rejoignis alors un département voisin et je fus embauché par un paysan. Dans cette localité vivait mon ami d'enfance Paul Liebmann et ses parents. Mon ami travaillait dans une ferme voisine.

Le 15 août 1944 la 1ère Armée Française débarquait près de Toulon. Les combats des maquisards s'intensifiaient alors à leur summum. Ces combats se rapprochèrent tout à fait du pays où je vivais alors, en l'occurrence Beaurepaire (Isère). Je me disais, maintenant ou jamais. Je réussis à persuader mon ami Paul et nous rejoignîmes le maquis du Vercors en plein combat. Il s'agissait du 6e Bataillon de Chasseurs Alpains reformé, faisant partie de l'A.S. (Armée Secrète), commandé par de vrais officiers anciens cadres de l'Armée, ce qui n'était pas le cas pour tous les maquis. Le 3 septembre 1944 nous participâmes à la libération de Lyon où nous rentrâmes le matin en franchissant le seul pont que l'ennemi n'avait fait sauter que partiellement, tous les autres étant entièrement démolis. L'Allemand s'était retiré, ses acolytes les miliciens nous tiraient dessus cchés sur les toits des immeubles. La population nous accueillit en libérateur. Quelques heures ou le lendemain, je ne me souviens plus exactement, la 1ère Armée Française de Delattre de Tassigny entraît elle aussi à Lyon venant du Sud.

Dans le maquis la plupart d'entre nous avait des faux papiers et seul le chef de groupe connaissait notre vraie identité. Une dizaine de jours après la libération de Lyon à Grenoble, on nous demanda si nous voulions rester au 6e B.C.A. et rejoindre la frontière Italienne ou si nous voulions rejoindre la 1ère Armée Française, laquelle prendrait la direction de l'Est vers l'Alsace et la Lorraine. Tous ceux qui étaient originaires de ces provinces optèrent pour la 1ère armée en signant un engagement officiel. Pour remplir ces formulaires nous dûmes indiquer nos vrais noms. Je vis alors à côté de moi un camarade que je connaissais sous le nom de Francis écrire Francis Hanau. C'était un beau garçon blond, je n'aurais jamais cru qu'il était de ma région.

-2-

Je lui dis alors : tu es Juif, il me répondit oui et toi aussi ? car moi aussi, j'avais des faux papiers. J'appris ainsi qu'il était originaire de Nancy et qu'il voulait devenir ingénieur en textiles. Certes, bien d'autres cas semblables existent, mais, je ne cite que ce que j'ai vécu personnellement.

La suite et la conclusion de ce récit est courte maintenant. Nous fûmes donc incorporés et subirent des visites médicales etc. (ce qui n'existait pas au maquis). Ayant eu dans mon jeune âge une fêlure de la cheville droite, le médecin ne m'a pas accepté et je fus renvoyé à la vie civile. Mes amis Paul Liebmann et Francis Hanau furent eux acceptés. Paul Liebmann devint chauffeur du colonel. Sa Jepp sauta sur une mine. Paul Liebmann est mort pour la France avec son colonel et d'autres officiers près de Mâche (Jura). Francis Hanau subit le même sort, lui aussi est mort pour la France. J'ignore quelles sont les circonstances en ce qui le concerne. Sa mère, une veuve, ayant appris que nous avions lié connaissance, m'avait après la guerre demandé si je pouvais lui donner des informations concernant son fils. Malheureusement, comme dit plus haut, je ne pus que lui répondre par la négative.

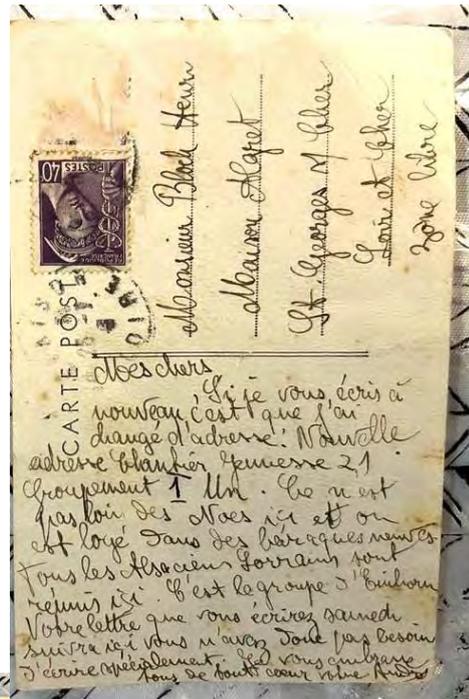
Je m'excuse d'avoir été si long, mais, puisque qu'on m'avait demandé de raconter ce que j'avais à dire, je l'ai fait tel qu'il me semblait que je devais le faire.

Fait à Forbach, le 22 juin 1973.

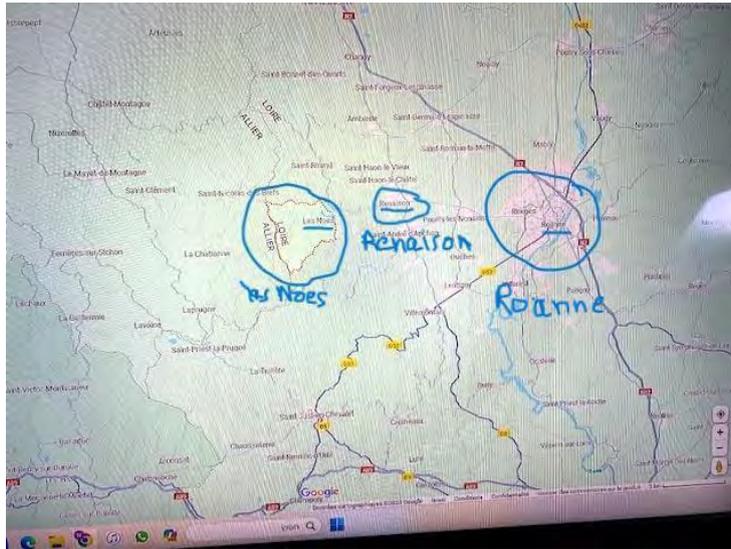
à au camp de la Vallonnie



Carte envoyée de Renaison dans la Loire en juillet 1941



Carte envoyée depuis Les Noës



COMPTOIR FRANÇAIS DES PRODUITS SIDÉRURGIQUES (C. P. S.)

Société Anonyme à Capital variable
R. C. Seine 263.0618 — E. Prod. Seine C. A. 37.805

AGENCE de SAINT-ÉTIENNE:
9, place de l'Hôtel-de-Ville
SAINT-ÉTIENNE (Loire)

R. C. Seine 263.0618 — E. Prod. Seine C. A. 37.805
TÉLÉPH. 49-24 — TÂMGR. Sidécami-
St-Etienne

1, Rue Paul-Cézanne - PARIS (VIII^e)

Téléphone : Elyées 85-03
Télég. Frot-Paris

SAINT-ÉTIENNE, LE 19 Juin 1942

Notre Réf. AL/GC
Votre Réf. :

COPIE
11-11-11-11-11

Monsieur André BLOCH
17, rue Crozet Fourneyron

SAINT-ÉTIENNE

Monsieur,

Nous vous confirmons votre engagement au COMPTOIR FRANÇAIS des PRODUITS SIDÉRURGIQUES (C.P.S) Agence de St-Etienne, en qualité de : Statisticien dans notre service : FACTURATION/ STATISTIQUES.

Vos appointements mensuels sont de frcs : 1.500.-
(Mille cinq cents francs)

toutes majorations actuelles comprises. En fin d'année, vous recevrez une gratification égale au douzième des sommes perçues au titre d'appointements au cours de l'année.

Conformément aux dispositions en vigueur au C.P.S, il est bien entendu que vous êtes engagé pour une durée de : UN MOIS de les conditions prévues à la convention collective des industries mécaniques métallurgiques et connexes de la Loire.

D'autre part, à l'expiration de la période d'essai, votre engagement ne pourra devenir définitif que sur avis favorable d'une visite médicale auprès d'un médecin accrédité par notre organisme et que nous vous désignerons en temps utile.

Veillez agréer, Monsieur, nos salutations distinguées.

C.P.S ST-ÉTIENNE
Le Directeur :

Thaurp

COMPTOIR FRANÇAIS DES PRODUITS SIDÉRURGIQUES

(C. P. S.)

Société Anonyme à Capital variable
R. C. Seine 381.041 B - R. Prod. Seine C. A. O. 402

Téléphone : Elysées 85-81
T444. Fras.-Paris

AGENCE de SAINT-ETIENNE :
R. Place de l'Hôtel-de-Ville
SAINT-ETIENNE (Loire)

1, Rue Paul-Cézanne - PARIS (VIII^e)

SAINT-ETIENNE, LE

R. C. de France 41.22 B Rép. Prod. Loire 1.979
TELEPH. 48-24 Télégr. Sidécami-
3 lignes St-Etienne

Département :

Notre Réf. :

Votre Réf. :

CERTIFICAT DE TRAVAIL

Le soussigné, LAVILLE René, Directeur du COMPTOIR FRANÇAIS des PRODUITS SIDÉRURGIQUES, Agence de ST-ETIENNE, a le plaisir de déclarer ici toute la satisfaction qu'il a retiré de la collaboration de Monsieur BLOCH André qui occupait le poste de Rédacteur 1ère Classe à la Section LAMINES MARCHANDS du SERVICE COMMERCIAL.

Monsieur BLOCH André a montré dans l'accomplissement de ses fonctions de remarquables qualités professionnelles et morales.-

SAINT-ETIENNE le 12 NOVEMBRE 1945

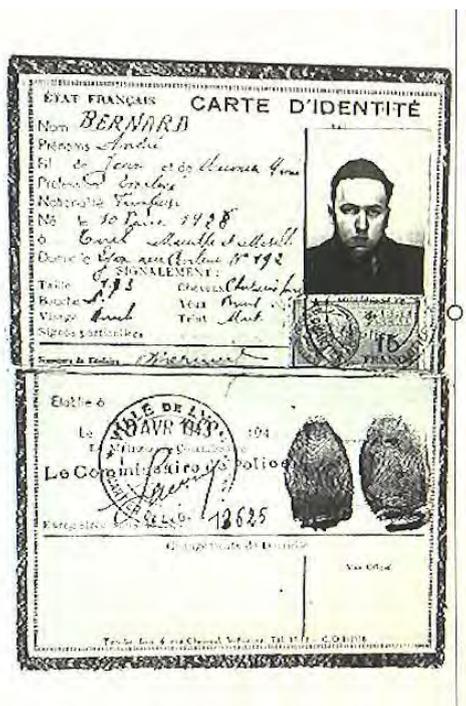
Le Directeur,



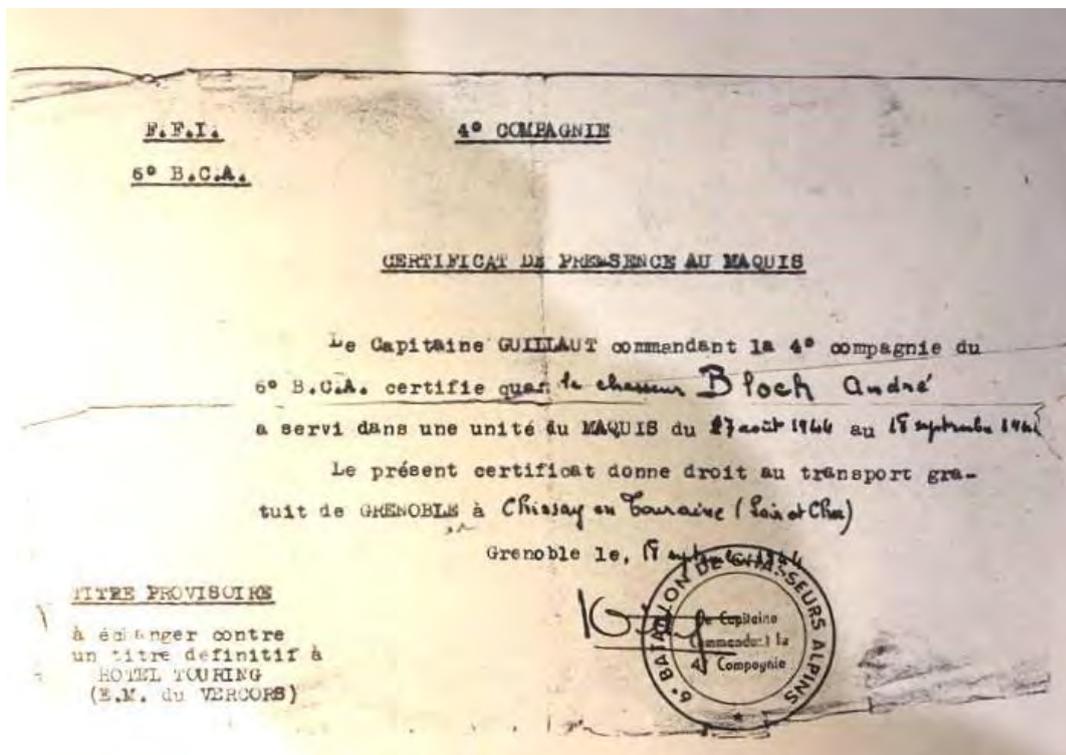
Thaurp



Enfui de Saint-Étienne, André arrive dans l'Isère. Il y retrouve Paul Liebmann



La fausse carte d'identité d'André





La libération de Lyon en septembre 1944 : la carte est signée du faux nom André Bernard



André et Mariette



A gauche la tombe de Henri, à droite, celles d'André et de Mariette





A gauche la tombe de Max et Rosa Bloch, à droite, celle de Juliette née Moog



Cadeau offert par la commission administrative de la communauté le 1^{er} février 1953 à son président Max Bloch, à l'occasion de ses 70 ans

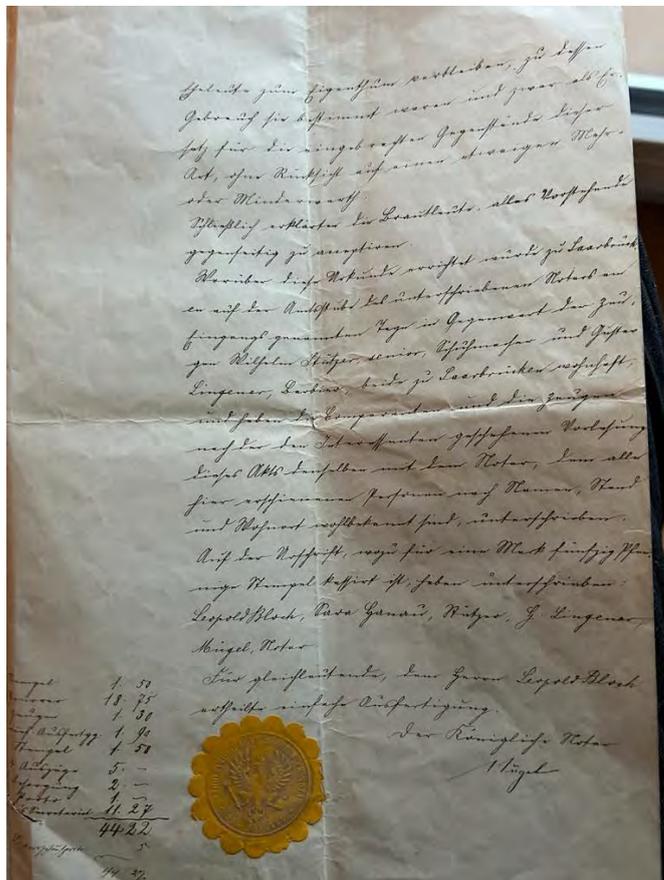
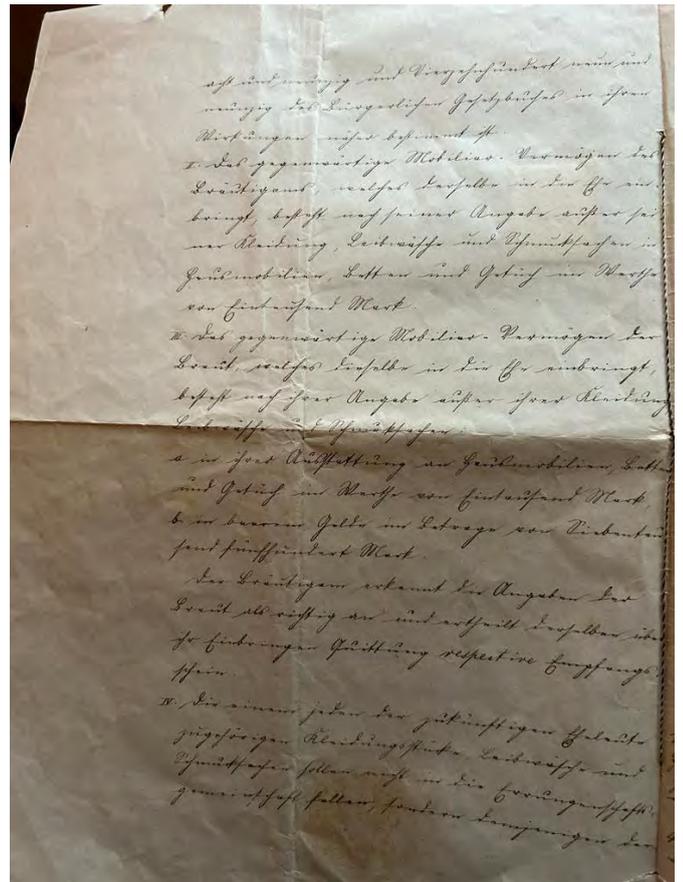
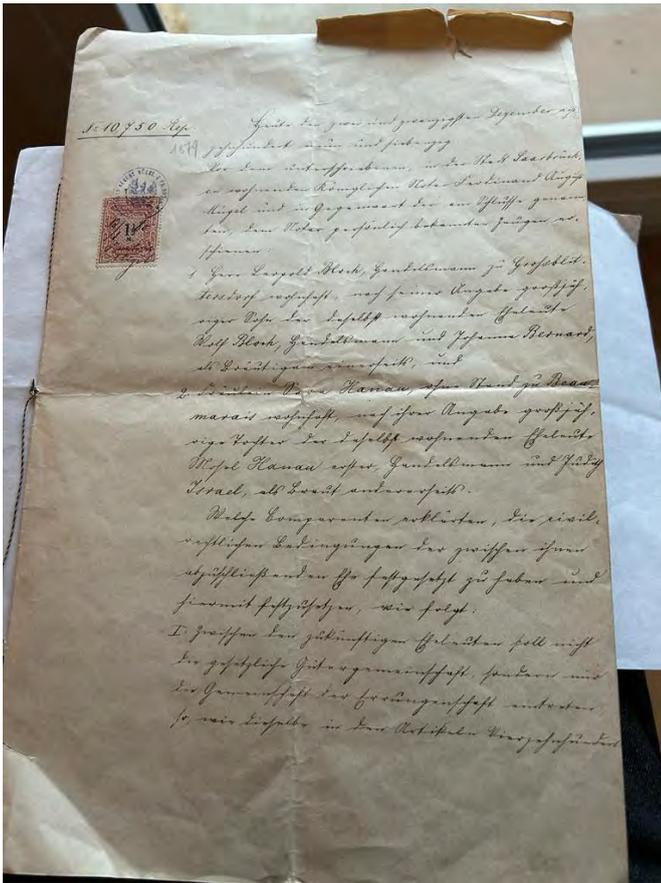


Rue de la gare aujourd'hui et le numéro 6.



Photo prise dans les années soixante. De gauche à droite : Mariette Bloch, Simone Klauber (voir dossier Klauber), Irma Polirsztok (voir dossier Hanau), Huguette Lévy (de Grosbliederstroff), Raymonde Sussel (voir dossier Sussel).

Photos et documents ajoutés par Francis le 20 décembre 2023



Le contrat notarial de mariage de Léopold en 1879

COMPTOIR FRANÇAIS DES PRODUITS SIDÉRURGIQUES
(C. P. S.)
Société Anonyme à Capital variable
R. C. Seine 283.061 B - R. Prod. Seine C. A. O. 472
1, Rue Paul-Cézanne - PARIS (VIII^e)

AGENCE de SAINT-ÉTIENNE
9, Place de l'Hôtel-de-Ville, 9
SAINT-ÉTIENNE (Loire)
R. C. St-Etienne 41.119 B R. P. Loire 1.979
TÉLÉPH. 49-26 Télégr. Sidécemi-
3 lignes St-Etienne

Téléphone Elysées 85-03
Télégr. Frasi-Paris

Saint-Etienne, le

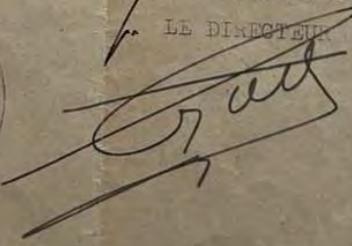
Département :

Nôtre Réf. :
Votre Réf. :

Je soussigné LYVET Alphonse, Chef
du Personnel au COMPTOIR FRANÇAIS DES
PRODUITS SIDÉRURGIQUES déclare que Monsieur
BLOCH André a été employé au C.P.S. en
qualité de Rédacteur depuis le 19 Juin 1942
au 31 Juillet 1945.

Il nous quitte, ce jour, libre de
tout engagement.

St Etienne le 31 Juillet
C.P.S. ST-ETIENNE
LE DIRECTEUR

Certificat de travail délivré à André
par son employeur stéphanois. Il
recouvre avec largesse toute la
période de février 1942 à juillet
1945, comprenant celle où, en
1944, il n'y travaille pas car il s'est
engagé au maquis puis à l'armée

15/1/44.
C.P.S. St-ETIENNE

EXTRAIT de la déclaration des trai-
tements payés en 1943 à :

M.BLOCH André
Emploi Statisticien
Adresse 75 Rue du Bourg Argental St-ET.
Enfants à charge: Néant
Période d'imposition: ANNEE
Traitement brut 29.644.40

RETENUES (A.S..... 1.186.40
(Retraite
(Sec.Mut..

Traitement imposable: 28.458.
Impôt Céd. et C. Nle: 1.929.--

NET PERCU 26.529

N.B.- La déclaration doit être remi-
se au Contrôle avant le 31 Janvier.
Présenter les réclamations ou deman-
des d'éclaircissement éventuelles
sous 48 heures,

Réfugié de la Moselle

Fiche d'identité
.....

Nom: Bloch

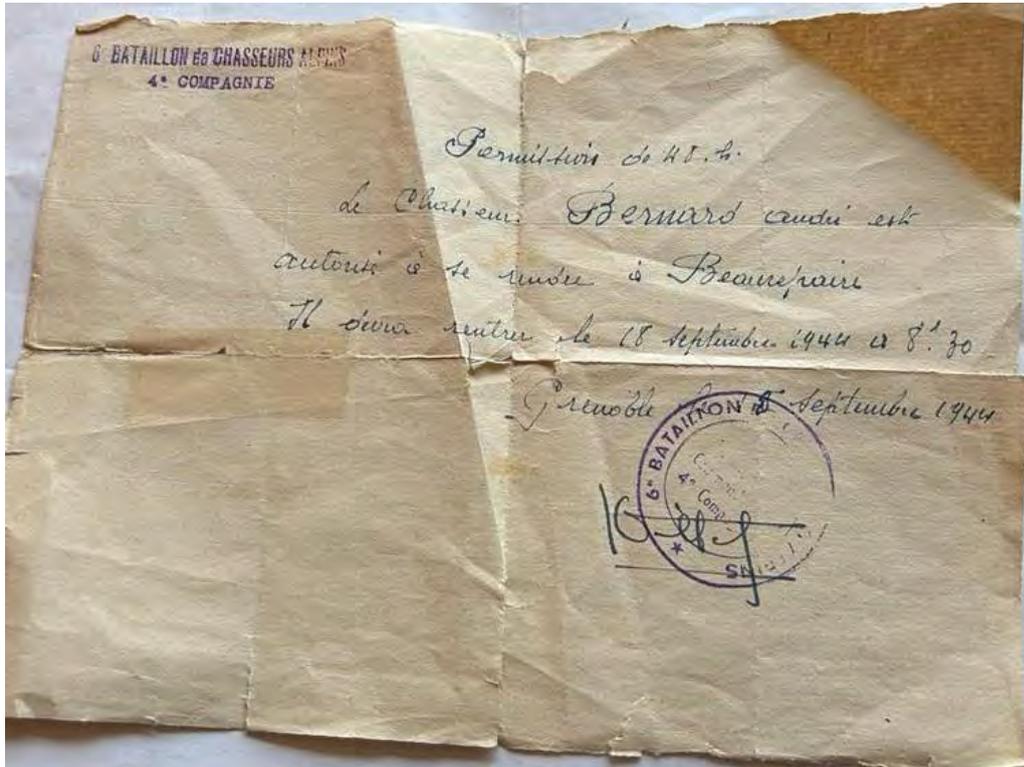
Prénoms: André

Date de naissance: 10.2.1921

Lieu de naissance: Strasbourg *

Mairie de Forbach (Moselle)





Certificat de travail d'André à Beaurepaire, sous sa fausse identité





Max Bloch



Lettre du soldat André Bloch à ses parents dans une France libérée

Lure, le 7/9.44

Mes chers parents

C'est enfin la 1^{ère} lettre que vous recevrez de France libérée en hommes libres. Depuis fin août je suis avec les libérateurs F.F.T. 6^e B. Chasseurs Alpins avec Paul. Nous avons bien fait gas à Ingaw...
 Nous avons été 3 jours en Lyon pour la dernière phase de la libération. Demain nous allons à Grenoble. J'espère aller en occupation sur le Rhin. J'aime autant finir mon service tout de suite que de recommencer dans 3 mois. Je suis actuellement sergent-major et capitaine. Les officiers et les tout tous Mmes

chère
 Je ne peux pas vous
 donner aucune adresse
 et n'y a encore rien
 d'organisé. Je pense pouvoir
 le faire prochainement -
 pour manger très bien
 nous sommes habillés
 bien comme le 8^e
 à Fribourg avec grand
 confort.
 J'aurais aimé les accompagner
 pour ne plus avoir de
 permission pour avoir le
 plaisir de vous revoir au fin
 en attendant ne vous faites
 aucun souci pour moi
 Je suis heureux de participer
 tout pour vous à la libération
 de C'est fini dans quelques
 jours ils sont déjà devant
 Sarrebourg. A Lyon
 tout ira bien.
 Je vous embrasse
 avec tendresse

La lettre inquiète et restée sans réponse d'André à son ami Paul Liebmann

Dimanche, le 29/10/44

Mon vieux Paul,

Voilà plus d'un mois
que je t'ai quitté sans que tu
me fasse signe de vie.
Je t'ai adressé déjà 2 lettres.
Et j'espère que tout va bien, et que
tu es maintenant un vieux soldat.
Quant à moi j'ai repris la vie civile,
dont la moralité me dégoûte.
Écris-moi immédiatement et sans
délai.

En ce qui concerne les affaires civiles que
nous nous laissons à Lyon pendant
la libération, je n'ai pas pu régler
c'est devenu au contraire un imbroglio.
Le foyer m'a répondu qu'ils ne
n'avaient pas nos affaires et qu'ils
ignoraient l'adresse du type actuellement
aux armées. Pourrait-tu avoir
son adresse son nom est : Pierre
André engagé au mois de septembre

Erwin et Marthe Bloch

Erwin Bloch a, entre les années 1951 et 1983, occupé les fonctions de Hazan (ministre officiant) à la synagogue de Forbach. Figure mythologique pour tous ceux de ma génération, il occupe une place importante dans notre éducation, juive et générale. De l'âge tendre jusqu'au baccalauréat, nous le rencontrions trois fois par semaine : à la salle communautaire les mercredis et dimanches matin pour des cours de religion et de rudiments d'hébreux. De plus, il enseignait, pendant une heure, la religion juive par semaine au lycée. C'est lui qui préparait les garçons à la bar-mitsvah. Portant son vêtement liturgique, il dirigeait les offices à la synagogue. Il prenait part aux activités artistiques de la communauté, aux excursions. Ancien footballeur et amoureux du ballon rond, il ne pouvait en voir un sans courir après. Figure de proue de la communauté, il était présent sur toutes les scènes locales et lors des cérémonies officielles de la ville. Schohet (boucher rituel), mon père l'invitait à tuer les poulets des jours de fêtes dans la cour de notre maison. Accueillant, l'appartement de fonction, situé au-dessus du centre communautaire, était ouvert aux amis de ses enfants, Michel et Roland. Son épouse Marthe nous gâtait. Lorsqu'à 7 ans je suis parti en colonie de vacances en Alsace avec Michel, c'est Erwin qui nous y a conduit dans sa Renault 4 chevaux. Érudit et tolérant il était surtout humble, au sourire timide, se cachant derrière ses larges lunettes, le béret toujours vissé sur la tête. J'appris les hauts-faits de son passé de résistant, son courage, ses capacités de commandement dans l'action bien des années plus tard. C'est par Jean Cahn, un neveu d'Erwin, que je découvre ce qu'étaient les milices patriotiques et le Maquis de la Montagne Noire.

La partie du dossier sur Erwin est fondée sur un article de Jean qui habite Sarreguemines. J'ai également glané quelques informations supplémentaires dans divers articles consacrés à la communauté et son histoire. Michel et Roland, entre les mois de mars et mai 2024, m'ont fourni quelques photographies sur lesquelles on peut voir Erwin et Marthe. Sur le site MyHeritage, j'ai rassemblé la généalogie de Marthe.

En ce qui concerne Marthe, depuis Nice où il réside, Claude Weiler, un neveu à elle, m'a, le 15 mai 2023, raconté l'histoire de leur passé commun durant la guerre. Leur vie de réfugiés constamment menacés de mort. Les circonstances du retour à Grosbliederstroff sont caractéristiques de ce que pratiquement tous les membres de la communauté ont vécu en temps de guerre.

Je sais maintenant ce que pouvait cacher les sourires bienveillants d'Erwin et de Marthe. Par le biais de l'histoire de Marthe, j'ai appris celle de Margot Koppel.

Le 18 mai enfin, Martine Suissa Cahn, la sœur de Jean, m'a fait parvenir les cinq très belles photos qui figurent à la fin de la biographie.

L'article de Jean Cahn (je recommande la lecture des noms soulignés en bleus, tous figures de proue ou hauts lieux du judaïsme de notre région) :

Erwin BLOCH

1916-1988

**Ministre-officiant à Sarreguemines et à Forbach
par Jean CAHN**

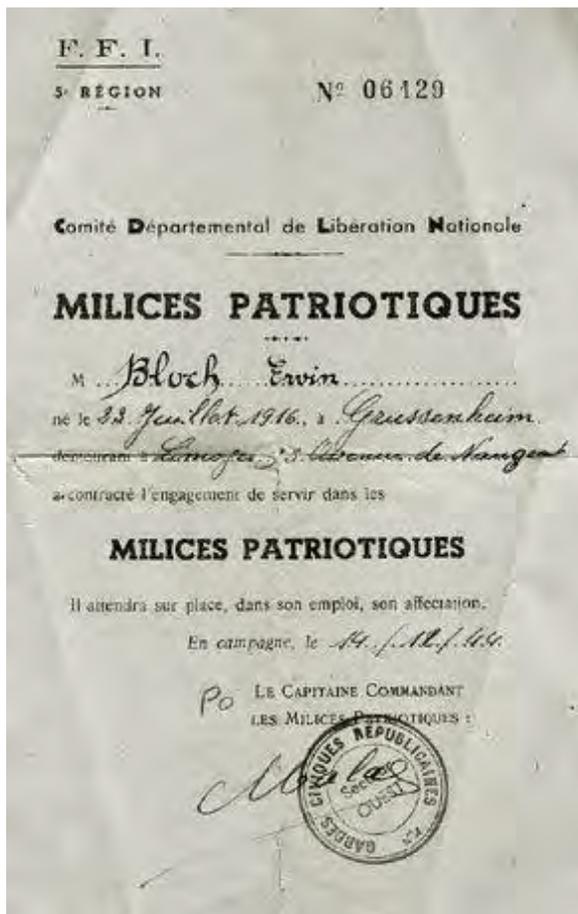
Erwin Bloch est né le 23 juillet 1916 à [Grussenheim](#) (Haut-Rhin). Second enfant d'une fratrie de quatre (Germaine, Gilbert et Andrée), il est le fils de Mathias Bloch, boucher, frère du [rabbin Joseph Bloch](#), et de Clémence Wolff, née à Saverne et apparentée au rabbin Wolf qui dirigea la *yeshiva* de Bouxwiller. Il fait partie de la troupe des Eclaireurs Israélites de Colmar, dont le responsable était [Chameau \(Frédéric Hammel\)](#), avec pour totem Grenouille.

Erwin Bloch est né le 23 juillet 1916 à [Grussenheim](#) (Haut-Rhin). Second enfant d'une fratrie de quatre (Germaine, Gilbert et Andrée), il est le fils de Mathias Bloch, boucher, frère du [rabbin Joseph Bloch](#), et de Clémence Wolff, née à Saverne et apparentée au rabbin Wolf qui dirigea la *yeshiva* de Bouxwiller. Il fait partie de la troupe des Eclaireurs Israélites de Colmar, dont le responsable était [Chameau \(Frédéric Hammel\)](#), avec pour totem Grenouille.

Dans les années trente, l'adolescent part pour Paris et fréquente le petit séminaire rabbinique de la rue Vauquelin ; ses maîtres sont les rabbins Paul Bauer et Maurice Liber. A la suite de la maladie de son père, il revient en Alsace et étudie auprès du [rabbin Ernest Weill](#) à la *yeshiva* de Neudorf.

En mars 1937, Erwin Bloch occupe son premier poste de *'hazan* à [Fegersheim](#) (petit village à proximité de Strasbourg) et en 1938, il est nommé à [Phalsbourg](#) (Moselle).





Mobilisé en 1939 à Montluçon dans un corps de chasseurs alpins, il racontait volontiers comment l'entrée des Allemands en Belgique empêcha le départ de son régiment pour la Norvège et comment, dans la chaleur de juin 40, les soldats furent envoyés au front dans leur uniforme de chasseurs alpins... Démobilisé en février 1941, il rejoint le [centre des E.I. à Lautrec](#) (Tarn). Là, de jeunes juifs religieux s'étaient regroupés autour d'une ferme.

Erwin Bloch convoyait de jeunes juifs pour passer en Suisse. Le passage nocturne de la frontière est confié à des passeurs locaux. C'est ainsi que Frida, jeune juive allemande, âgée de 17 ans et 3 jours, se trouve refoulée par les douaniers helvétiques. En pleine nuit, elle vient tambouriner à la porte de la chambre d'hôtel d'Annemasse où dort son accompagnateur aux cris de "*Herr Erwin, Herr Erwin...*". Il ramènera la jeune fille avec lui dans les Cévennes, en la faisant passer pour sourde et muette pendant la durée du voyage.

En 1943, il est de ceux qui créent une nouvelle ferme à Barbaste (Lot-et-Garonne). En 1944, il est dans le maquis de la Montagne Noire dans la région de Lacaune (Tarn). En juin 1944, toujours dans le maquis, il commande la 3437e compagnie de FFI de Bellac (Haute-Vienne). Le 10

juin, accompagné de sa sœur aînée Germaine, réfugiée avec sa famille au lieu-dit La Pouillade, il se trouve à bord du tramway reliant Limoges à Saint-Junien. A l'entrée du village d'Oradour-sur-Glane, le véhicule est arrêté par les hommes de la division blindée SS Das Reich, dont des Alsaciens "Malgré nous", qui vérifient l'identité des passagers, parmi eux "Hervé Lefebvre" et sa sœur... qu'ils laissent repartir. Quelques petites heures plus tard, c'est le massacre des villageois et la destruction d'Oradour. Il participe à la libération de Limoges en août 1944.

Désireux de monter en Israël, il est persuadé par le [rabbin Deutsch](#) de rester en France pour participer à la reconstruction des communautés et sauver ce qui pouvait l'être après la Shoah.

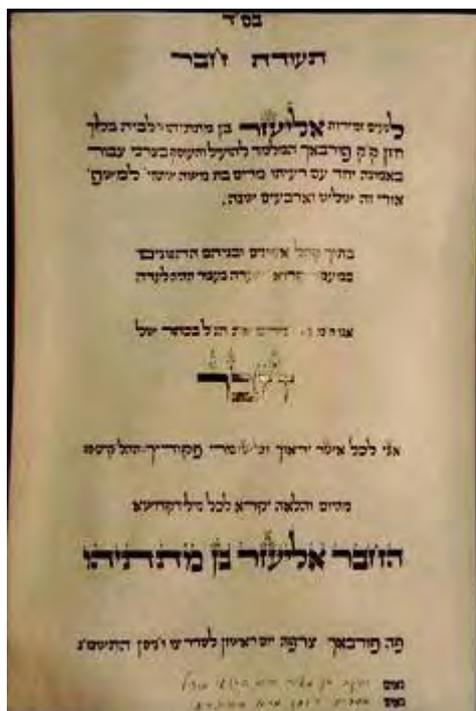
C'est ainsi qu'il retrouve son poste de Phalsbourg et aide à relever une communauté éparpillée et très touchée par la guerre. De 1946 à 1951, il exerce à [Sarreguemines](#) et se marie en 1946 à Haguenau devant [l'oncle Joseph](#) avec Marthe Ury, originaire de Grosbliedestroff. Dans sa nouvelle communauté la belle synagogue de style néo-byzantin a été détruite et les offices religieux ont lieu dans des baraquements provisoires édifiés sur son ancien emplacement.

Sa mission accomplie à Sarreguemines, où il a eu pour élève [René Jasner](#), il va prendre les fonctions de *'hazan* à Forbach. Il faut là aussi remettre sur pied la communauté. Il se dépense sans compter pour les jeunes et dispense ses cours au *Talmud Torah* mais aussi au lycée Jean-Moulin ce qui lui vaudra sa nomination dans l'ordre des palmes académiques (décret en date du 14 février 1975). Il exerce aussi sa fonction de *sho'heth* (boucher rituel) aux abattoirs de Sarreguemines pour les chevillards Jacques et Salomon Muller ainsi qu'à Bliesbruck où il abat des bêtes pour la boucherie de Benoît et René Lévi et à Grosbliedestroff pour la boucherie de son beau-frère Jules Weiler. Il séjourne à Forbach une trentaine d'années et il y reçoit le titre de *Haver*.

En 1983, il prend sa retraite et s'installe en Israël à Petah Tikva auprès de son fils aîné Michel et fait partie de la communauté de Mekor Hayim. Son goût pour les études lui fait suivre avec passion les cours en allemand du rabbin Beifuss, originaire de Francfort-sur-le-Main. Il revient souvent en France pour se faire soigner. Il décède à [Bischheim](#) où résidait son autre fils, Roland, en 1988, le 28 Iyyâr, jour anniversaire de la libération de la vieille ville de Jérusalem (fin de citation).



Erwin Bloch avec Benjamin Cahen et le Rabbin Rozen



Le diplôme de "Haver" d'E. Bloch

La ville reconnaissante : quatre Forbachoises à l'honneur

Nous apprenons que le conseil municipal a décidé de décerner la médaille de reconnaissance de la ville de Forbach, promotion 83, à MM. Alphonse Scherer, Erwin Bloch, Gaston Mauss, et à titre posthume à M. Emile Ney.

● M. Alphonse Scherer est né le 8 juin 1907 à Forbach. Artisan à la retraite, il a été conseiller municipal de 1959 à 1983. Il est entré au corps des sapeurs-pompiers de Forbach en mai 1924. En 57, il devint capitaine-commandant du centre de secours forbachoises, en 58, inspecteur départemental adjoint. Depuis 1950, il exerce les fonctions de conseiller communal des orphelins de la ville. Il est titulaire de la médaille d'honneur départementale et communale d'argent, chevalier du mérite social et de l'ordre national du mérite.

● M. Erwin Bloch naquit le 23 juillet 1916 à Grussenheim. Après ses études de droit à Strasbourg, il a occupé un poste d'enseignant à Fegersheim, puis à Phalsbourg. Pendant la guerre, il se réfugia dans le maquis de la Montagne Noire et participa à la libération de Castres. Après la fin des hostilités, il enseigna à Sarreguemines et Forbach. Très érudit en histoire et spécialement en histoire religieuse, il est titulaire des palmes académiques. De 1951 à 1983, il a été le ministre officier de la communauté israélite de Forbach.

● M. Gaston Mauss est né le 2 décembre 1922 à Petite-Rosselle. Il a été professeur de lettres au collège de Forbach et au lycée J.-Moulin de 1945 à 1982. De

1947 à 1982, il occupait les fonctions de président de l'amicale du lycée, il fut bibliothécaire bénévole du cercle littéraire et de la bibliothèque municipale de 46 à 78. Il est officier des palmes académiques.

● M. Emile Ney est né le 8 décembre 1927 à Rosbruck et décédé le 26 mai dernier. Il fut conseiller municipal de 1959 à 1983. Depuis 1977, il était trésorier de l'association des per-

sonnes âgées de Forbach et depuis mars 81, président de la caisse mutuelle des dépôts et des prêts. Depuis le 15 décembre 82, il était titulaire de la médaille d'honneur départementale et communale d'argent.

Ces quatre personnes obtiennent cette distinction pour les éminents services qu'ils ont rendus à la collectivité publique. Nos félicitations aux récipiendaires.



M. Alphonse SCHERER



M. Erwin BLOCH



M. Gaston HAUSS



M. Emile NEY





Erwin est au premier rang, le troisième à partir de la droite

Marthe

Marthe est née le 7 juin 1919 à Grosbliederstroff. Elle est la fille de Moise Ury (fils de Félix et de Mélanie) et de Blanche dite Babette (la oma). Esther, sa sœur aînée, est née le 19 mars 1914, elle a épousé Jules Weiler (né le 20 novembre 1909 à Saarwellingen), boucher de profession.

En septembre 1940, au moment de l'évacuation, elle est dans la voiture conduite par Esther dans laquelle se trouvent également Claude, le bébé de cette dernière (né en 1938), Blanche et une personne de la famille, Huguette Lévy. Jules, quant à lui, est à l'armée. La guerre pour lui se termine lorsqu'avec ses compagnons il se réveille un beau matin de déroute et se rend compte que les officiers et sous-officiers ont quitté le campement, les abandonnant à leur sort.

Jules rejoint sa famille en Charente et avec elle passe la ligne de démarcation pour s'installer au milieu des vignobles à Azé, un village de Saône-et-Loire situé à dix-sept kilomètres de Macon, à proximité de l'abbaye de Cluny.

Le fait d'arriver à cet endroit est probablement dû au fait que la maman et le frère de Jules, Flora et Ernest (né le 10 novembre 1906) ainsi qu'une tante (Tekla) sont réfugiés à Macon où ils habitent au 11, rue Lamartine. Avec eux, se trouve Margot Koppel, une nièce par alliance de Flora qui l'a accueillie après que ses parents ont été raflés et déportés. La fillette âgée de 11 ans échappe à la rafle parce qu'elle est à l'école ce jour-là. Le mari de Flora, Bernard Weiler (29/11/1919-7/3/1938) est décédé à Luxembourg où il est enterré.

Le 14 décembre, 1940, à Azé, Esther met au monde un second garçon.

La famille loge à l'entresol d'une grande maison dont la propriétaire est la veuve d'un capitaine. Celle-ci loge au premier étage. De nos jours l'endroit est devenu une maison d'hôte.

Jules travaille au vignoble, transporte la récolte sur une charrette tirée par un cheval. Marthe trouve un emploi de femme de ménage dans une maison voisine. Ils plantent, à leur usage, des légumes dans un lot de terrain mis à leur disposition. Jules échange des cigarettes contre du fromage de chèvres.



De gauche à droite : Marthe, Esther, Jules, Blanche (Oma), les garçons : Claude et Marcel

Malgré le côté pastoral d'une vie apparemment tranquille dans un recoin de la France profonde, le danger guette en permanence. Lorsqu'à vélo, Jules entend les voix de soldats allemands, il se jette dans un fossé se cassant le bras. Au moment d'une fouille, Esther le cache dans une buanderie, sous un amoncellement de bois. Il passe plusieurs nuits dans la grotte d'Azé pas encore rendue célèbre par les ossements et les outils préhistoriques qui y seront découverts.

A Macon, Flora, Ernest, Tekla et Margot sont arrêtés lors d'une rafle, transférés à Lyon puis à Drancy. Ils sont déportés à Auschwitz par le convoi 76 du 30 juin 1944 et assassinés. Margot a 13 ans.

Les maquisards utilisent les capacités de boucher de Jules. Ils réquisitionnent sous la menace des animaux chez des collaborateurs du coin. Jules dépèce et la bête après l'avoir tuée. Vers la fin de la guerre, ils ne manquent pas de viande.

A la libération, c'est le retour à Grosbliederstroff. Jules, Esther et les garçons trouvent leur maison en partie détruite lors d'un bombardement et la boucherie occupée par un concurrent qu'il faut déloger. Leur première nuit, ils la passent chez une voisine. Celle-ci leur communique les noms de ceux qui, après leur départ en 1939, se sont saisis de leur mobilier. Ils en récupèrent une partie.

En 1946, Marthe épouse Erwin. La noce a lieu dans le salon de la maison de Claude et d'Esther à Grosbliederstroff (et non à Haguenau comme l'écrit Jean Cahn dans sa biographie). La cérémonie est dirigée par l'oncle d'Erwin, le célèbre rabbin Joseph Bloch (celui dont le livre de prières quotidiennes, dont le mien, est utilisé par tous à la synagogue). En lieu de houppa, le rabbin demande que soit déployé un parapluie.

En 1951, Erwin et Marthe arrivent à Forbach. Ils y demeurent jusqu'au départ à la retraite d'Erwin. Ils partent alors habiter en Israël avant de rentrer finir leurs jours en France.

Moïse et Blanche Ury, Jules, Esther, Marcel Weiler, Erwin (23 juillet 1916-15 mai 1988, à Bischeim où il résidait dans un appartement voisin de celui de Roland) et Marthe Bloch (7 juin 1919-21 février 1999) reposent au cimetière israélite de Grosbliederstroff.



Le centre communautaire devenu école de théâtre. Erwin et sa famille occupaient l'étage supérieur de l'immeuble

CIRCUIT TOURISTIQUE



La Synagogue

La synagogue, inaugurée en 1836, est le second bâtiment cultuel de la communauté juive de Forbach. Une première synagogue construite vers 1730 près de la porte inférieure de la ville permettait, au cours du XVIIIème siècle, aux quelques familles juives de pratiquer leur religion.

L'accroissement de la communauté, dont les membres avaient obtenu la citoyenneté française par le décret du 27 septembre 1791, nécessita la construction d'un bâtiment cultuel plus vaste. Avec 314 juifs en 1834, soit un peu plus de 10% de la population locale, Forbach accueillait alors la deuxième communauté juive du département.

Après plusieurs restaurations au cours du XIXème siècle, la synagogue connut, entre 1940 et 1945, la profanation et les exactions des années noires de l'annexion. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la communauté dota la synagogue de mobilier sacré et de nouveaux ornements religieux tout en entreprenant d'importants travaux de rénovation.



Die Synagoge

Die 1836 eingeweihte Synagoge ist der zweite Kultort der jüdischen Gemeinde von Forbach. Eine erste im 18. Jahrhundert erbaute Synagoge erlaubte es den wenigen jüdischen Familien der Stadt, ihren Glauben zu praktizieren.

Die Zunahme der Gemeinde, deren Mitglieder durch den Nationalismus von 1791 die französische Staatsbürgerschaft erhalten hatten, erforderte die Errichtung eines größeren Kultortes. Im Jahr 1834, mit 314 Juden, die etwa 10% der Bevölkerung von Forbach ausmachten, war die Gemeinde die zweitgrößte jüdische Gemeinde im Département.

Nach mehreren Restaurierungen im 19. Jahrhundert erlebte die Synagoge zwischen 1940 und 1945 die Profanation und die Exzesse der schwarzen Jahre der Annexion. Am Ende des Zweiten Weltkriegs wurde die Synagoge mit heiligen Gegenständen und neuen religiösen Ornamenten ausgestattet, während gleichzeitig umfangreiche Renovierungsarbeiten durchgeführt wurden.



The Synagogue

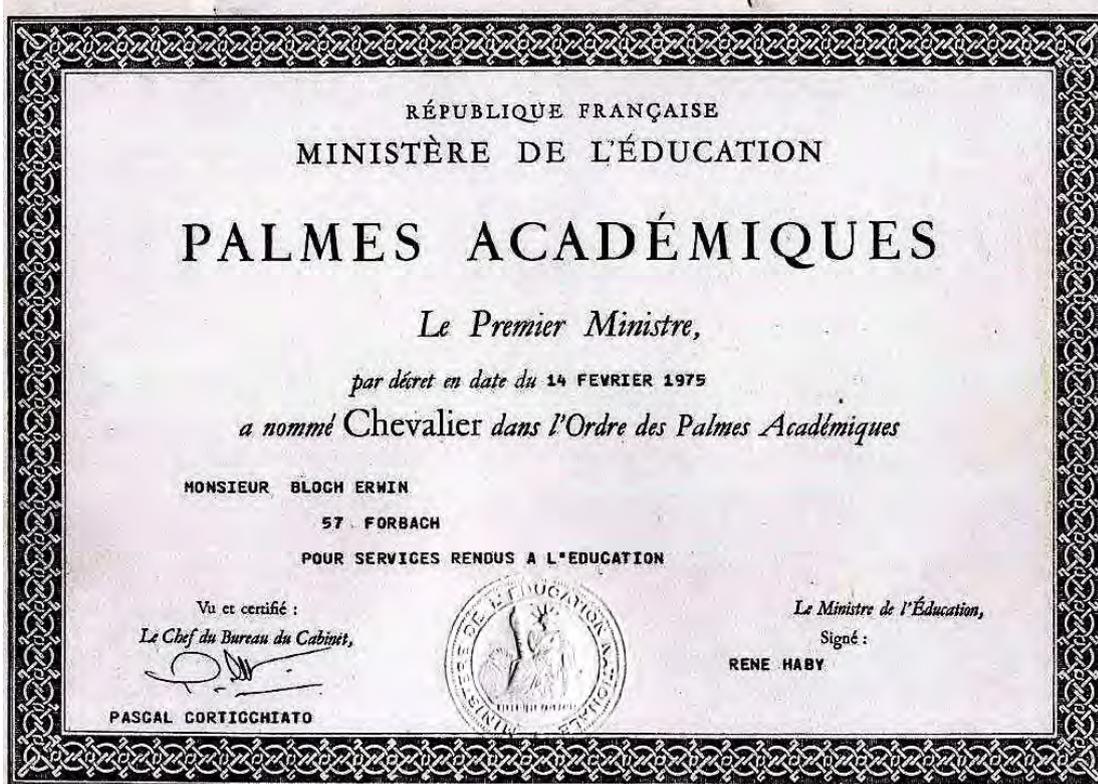
Inaugurated in 1836, the synagogue is the second worship building in the Jewish community of Forbach. A first synagogue built around 1730 near the lower gate of the town, allowed some Jewish families to practice their religion.

As the community grew, and its members had obtained French citizenship by the decree of 27th September 1791, it was necessary to build a larger place of worship. With 314 Jews in 1834, which formed nearly 10% of the local population, Forbach was then the second largest Jewish community of the department.

After several years of restoration, the synagogue was profaned and suffered from the persecutions of the black years of annexation. After the Second World War, the community brought a new sacred furniture and new religious ornaments to the synagogue while undertaking important renovation work.



Ville de Forbach



Erwin, Marthe, Ilse Daltrophe (la belle-mère de Michel) et Rivka, la fille ainée de Michel.

Un article concernant Margot Koppel :

Margot est la fille de Bernhardt KOPPEL (né le 14/04/1895 à Trittenham, Trier, Rheinland-Pfalz, Allemagne) et de Paula née Oppenheim (le 02/12/1897 ou 1899 à Thionville, Diedenhofen, Moselle). La famille émigre en France le 23/02/1939. Ils vivent avec le grand père, Ferdinand Oppenheim (11/05/1870, Paris) au 11 rue Lamartine à Mâcon (Saône-et-Loire). Les parents sont raflés le 26/08/1942 à Mâcon avec Margot et envoyés au camp de Vénissieux. Les parents sont déportés à Auschwitz par le convoi 27 du 02/09/1942. Il est possible que ce soit le grand-père qui soit venu chercher sa petite fille à Vénissieux et qu'elle ait pu être exfiltrée du centre puisqu'elle n'avait que 11 ans. Margot revient vivre à Mâcon. Son grand-père décède le 02/11/1943 et elle est alors prise en charge par la famille Weiler, apparentée aux Oppenheim. Flora Weiler née Loeb (le 01/04/1876 à Mutterstadt, Rheinland-Pfalz, Allemagne) était la belle-sœur de Ferdinand Oppenheim). Elle vivait également au 11 rue Lamartine à Mâcon. Margot n'échappera pas à la rafle de mai 1944 à Mâcon ainsi que Flore Weiler, 68 ans et son fils Ernest Weiler, 37 ans (10/11/1906, Saarwellingen, Saarland, Allemagne) (Parcours reconstitué avec l'aide de Mme Chantal Clergue, Cluny). Margot apparaît dans le Cahier de Madame Cahen, Lyon indiquant qu'elle a été internée du 24/05/1944 au 19/06/1944 à l'Hôpital de l'Antiquaille. Tous trois sont transférés à Drancy le 21/06/1944 et déportés à Auschwitz par le convoi 76 du 30/06/1944 .

Entre février et août 1944. en ce lieu où se situait l'hôpital de l'Antiquaille, 75 enfants ont été séquestrés après avoir été séparés de leurs parents emprisonnés à Montluc. Tous avaient été arrêtés par la Gestapo et ses collaborateurs français, parce que juifs. 47 d'entre eux ont été déportés et assassinés dès leur arrivée dans les centres d'extermination d'Auschwitz-Birkenau et, Kaunas.

ABERGEL	Simon	Sans
ABEAGEL	Joseph	7 ans
ALÉVIANORE	Claude	11 mois
ABTAUS	Guy	15 ans
BEHA, DON	Je n-Ciljuat	10 ans
BENAY, QUN	Jijco, rcs	13 ans
BENAY, QUN	Mainie	51 ans
BENAYOUN	Anna	Sans
1ENAYQIN	tucien	2 ans
8ENS,OU55AN	.Janfru.	3 ans
BENSOUSS N	Gcor es	15 ans
BENSOUSSAN	Juhimr.	2 ans
8ENSOUSSAN	Emile	ans
BENSOUSSAN	Georgeuc-	8 ans
BENSOUSSIHI	Marie	9 ans
BERNHEIM	Philipp	8 ans
BITTON	Rosette	7 ans
CAMILLI	Vjctor	10 ans
CAEMLA	Robert	11 ans
CHEMLA	Hug 11BICI	13 ans
CHEMLA	Gilbert	10 ans
CHEMLA	Geos-geue	ans
CHRIQIJI	Raoh.eUe	14 ans
ÉHRIQIJI	Jie-affine	10 ans
CHRIQI/1	Mor<ol	7 ans
CHAQI/1	LeïOn	5 ans
&HRIQI	Jaff UES	6 ans
ELLENBOGHI	An r,C	9 ans
FLACSU	A.lolto	ans
FR 1BERGER	Ctauo.	ans
FRAI'IGK	Claude	13 ans
FRANICK	J tiqui-imi?	9 ans
FRANCK	Lfa,e	9 ans
GAYERO	ROgtrie	ans
GAYERO	Jacg11J111Une	1 an
GELBART	DaviB	13 ans
GOL O EN	Claude	2 ans
GOLDEN	Monrque	11 ans
HAIIMJ	Cloude	11 ans
HALIMI	Jacqyas	Sans
HALIMI	Jooiane	6 ans
KANOZEL	Marcel	9 ans
HA.YOUN	Gerard	18 ans
HAYOUN	Rolland	12 ans
HAYOUN	Jim	5 ans
HAYOUN	Jame-Roger	4 ans
OPPEL	Margot	13 ans
LAST	Cecile-Citl,	9 ans
LEVY	Marie	2 ans
LYON	Rentisi	2 ans
PEJLOFF	Chiuilg-Gisèle	15 ans
PIRSCHAK	Charlotte	5 ans
PERSJHAK	Pierre	2 ans
SANDMANN	Edmond Eddie	6 ans
SAPOVA	Jacques	6 ans
SA.RF. I	Dario	18 ans
SCHIPER	Jacques	9 ans
SVERTCH-SOWA	Adolphe	7 ans
TOUITOU	Isaac	12 ans
TOUITOU	Haim	12 ans
TOUITOU	Jeannot	11 ans
TOUITOU	Simon	10 ans
TOUITOU	Salomon	8 ans
TOUITOU	Josette	6 ans
TOUITOU	Gilbert	3 ans
TOUITOU	Louis-Felix	5 ans
VALID	Odette	12 ans
VIVRAN	Sylviane	5 ans
WOLFF	Pierre	8 ans
ZAJTMAN	Charles	10 ans

Ainsi que 5 enfants déportés non identifiés

NO.J Lyon - e te-mr.,
 N6a n - (f tormimf
 Nea Ly,fl * *loFmlno
 N6j Grenable - extetmin
 Ne3 PUJis - 11Xlem1nJ
 NoJ Nt6 ml - ORlem1*
 Nte a Nedh,ma - oxletmintic
 NiteU Lyaffl - e,Kit'-q;nee
 Nd,t Lyon, - edo-rmine
 S'1'1 mcolliPu
 NC B Sa-m1 -Fr.ms - libe de Dt't#r:y
 Ndfi 8 SaitU-F'cms - libe e de Dr.a- cy
 Ne lyo- lib ,oo Draney
 N-e a Saut-FMS - li efrCc de Dr.1ncy
 Nee; Sa,nt-l'an - /1,e,ee a, Ora,y
 Libere fm' le Res;stance ;u;...r lUJRC)
 Uboree
 Ne, La TO'Olch* - <ndormim;
 Nti a.COI'slaAtme - 6,U: emintf
 Nee i, eons,o1rwe- eue-m'n i'i
 Nil c'1 Con.st.Jo.f.liite- edermine
 N,e,L - cilormiQ«
 Nee i, Salm'l'ons' till,irea fl'y la RdsioM*« ju've /WRI?J
 /Jeel, Salm-Fon* 1Mre*gar la Resistance jurve /UJPE/
 Ne, & sarm-Fofils - lU:ier par r, R, Jt:Mme juWJ lUJREJ
 N,i L; <n> li n'fW 18 R-sj,*m*J-w' /1,JJRE/
 NM, Lyon - Ub,ire par loJ/csistam.eJi" /MRE/
 S1JrititMfu
 Nie-1LJ(Qn - eJiteffilNth
 N6, illi,yori - e ter-min6
 Nil a,Vorsalics - c-x,fermfC
 NH ,a P-1s - exlorm,aEio
 Ntie a Paris, 'dall'mmdia-
 Nh a,i,oo * idemi...
 Nee i, Lyon - extermi-e
 Ni Ai Paris * e.rtemine
 Se,r-tintomu
 Sort Inconab
 N4 alyoo - ...ermine
 Nil Olyoo - oxtormine
 Nile il 8*1* - *rer:minle
 N4 aulieimborg - ,x1m>in6
 NOMkon -/a6n'8oDrney
 N4 Hikon * 6btrede Oraney
 NI a ,yoll- tibr6 de Draney.
 Ni* Lyon- tibr6 d'Or/C/
 Hh i S.mool s /Al't-m'gllf/ * ext,imInH
 Nde i Le1p>kJ lAU'magn,J * b'x'mlinie
 Nee i Lyon - e,tsminle
 NU Macon * ..i,rmin4
 lfoJ Lyon * oxt,mililb
 Sortinamnu
 SortiMD1m11
 Ne lw LU,emlxwtg * Oldermine
 Ne aP*M - ,,,,,,NC
 Ni .t .fan- u'ormin<l
 Ne .t u, i: ->11*min6
 NUParis- /lI@nnine
 Ne* Saint-Fons * utemlmf
 Ni i Saini-Fons - ...m1n4
 Nt,t Saint-Foll'S * uttrmlnI
 N6 i Soillt-Fons * tkll'linI
 Nii * oxtormlnI
 Niej Lyon * t'ormin&
 Ni 6 St/lt-Fons * ,,,,,,Inf
 Ni i S.1111-Fons * oxtermimf
 Nu i Lyon * *Xt*
 Nh i Lyon * ai'milinf
 N4 i S1/wboWJ-
 NilJ>ari5-dlpcn6 * sunliwnl

30 / 01 / 2020

Crif
 Association
 Enfants-Agés
 2007 Département de Rhône-Alpes

VILLE DE
 LYON

Les fils et filles
 des Déportés Juifs de France
 militants de la mémoire

Réactions

Nicole Muller-Sussel :

Grand merci, une fois de plus, pour ce bel hommage tellement justifié à ce couple discret et généreux !
Et tout particulièrement à Erwin qui nous aurait appris bien plus encore si nous avions su l'écouter.

Karine Barraux :

Un couple mythique que tu as fait revivre un peu., j'ai été très heureuse de pouvoir découvrir leur histoire et de pouvoir ainsi recentrer mon premier professeur de religion dans son contexte. Merci Richard

Pierre Haas :

M. Bloch était en effet un homme extraordinaire, de gentillesse et de patience avec les "sales gosses" peu intéressés que nous étions, à l'époque, à la religion.
J'ai suivi son cours jusqu'en terminale au Lycée Jean-Moulin. Nous n'étions plus que 3 : Philippe Oberman, Nathalie Klauber et moi. Laurence Cherebani avait réussi à se défilier. Devant notre manque d'intérêt, comme c'était le jour de sortie du Canard Enchaîné qu'il achetait chaque semaine, il nous faisait une lecture du journal satirique.
Ainsi, après nous avoir éveillé à la religion jusqu'à la Bar Mitzvah, il nous éveillait à la chose publique et politique jusqu'à la majorité.
Je garde un souvenir ému de cet humaniste courageux et je suis toujours heureux de revoir son fils Roland qui lui ressemble beaucoup.
Lui et mon père, tous deux résistants, m'ont certainement influencé à m'engager pour la communauté.
Bien cordialement et merci Richard.

Edith Ochs :

Quel bel hommage, Richard.
Amitiés

Marc Bialek :

Très bel hommage à un homme avec qui nous avons été des "sales gosses". Les cours de talmud et de religion au lycée, ces cours où ne faisons plus de chahuts qu'autre chose.
Le meilleur moment c'était quand nous jouions au foot dans la cour avec lui. Il m'a appris ma paracha pour ma bar-mitsvah, dans leur appartement à la synagogue et il y avait toujours des petits gâteaux fait par Martha, sa regrettée épouse.
Merci Richard pour tout ce travail

André Jacobs :

Merci à Richard pour son travail KOLOSSAL

A propos d'Erwin Bloch il n'y a pas que les enfants qui étaient de sales gosses.

Je me souviens de lerner de shavouot où Erwin arrivait avec ses notes pour nous faire un exposé et où l'un ou l'autre arrivait à lui chiper 1 feuille ou deux et quand il finissait par s'en rendre compte après avoir cherché un moment il nous regardait par-dessus ses lunettes avec son bon sourire en demandant qu'on lui rende ses feuilles.

Bonne journée

Roby Hirsch :

En énorme merci à Richard pour ce travail titanesque que de futures générations auront je l'espère, la chance de découvrir.

Concernant monsieur Erwin Bloch et son épouse Marthe j'ai appris beaucoup les concernant dans tes écrits.

J'ai le souvenir de ma préparation à ma Bar-mitsvah qu'il assura avec beaucoup de patience et de maîtrise. Au Lycée Jean Moulin dès la 5^{ème}, il me donna des cours de religion qui étaient à l'époque obligatoires.

J'ai un souvenir précis, qui me revient, dans la cour qui jouxtait la Synagogue de l'avoir vu se saisir d'un poulet, lui bloquer les ailes pour le "Schächten" à l'aide d'un couteau bien aiguisé. Le poulet continua à courir avant de s'écrouler.

Cette vision m'a marqué et ce encore aujourd'hui.

Erwin Bloch était un homme admirable qui a tenu notre communauté à bout de bras épaulé par son épouse Marthe toujours souriante qui adorait papoter.

Un couple exemplaire.

Michel Polirsztok :

Bonjour Richard,
Un petit additif concernant Marthe et Erwin

Erwin Bloch est décédé à Bischheim.

Marthe et Erwin ont vécu sur le même palier que Roland et Chantal Bloch, à Bischheim.

Chantal s'est magnifiquement bien occupée de ses beaux-parents, jusqu'à la fin.

On sentait qu'elle adorait son beau-père.

On leur rend hommage.

Arlette :

A vous tous, bravo pour cette pensée pour notre professeur que j'appelais de religion, que de bons souvenirs !!
Que sont devenus leurs deux garçons Roland et Michel ?
Bonne journée à tous et bravo à Richard pour cette super initiative !
Arlette Scarlett née Salomon







Henri et Annette Bloch

Ce court dossier repose sur les quelques souvenirs d'Annette Bloch recueillis lors d'une conversation téléphonique le 18 septembre 2022. Le frère d'Annette, Roger Fohlen, en me contant sa propre histoire lors de notre rencontre à Forbach le 10 avril 2024, m'a permis de compléter celle d'Annette, laissant cependant de larges zones d'ombre. Il me reste le souvenir de cette pharmacie où, enfant, j'allais parfois.

Henri Bloch est né le 2 octobre 1923 à Forbach. Il est le fils de Camille Bloch (15 juillet 1884-9 janvier 1941) et de Renée (Simon de son nom de jeune fille, 22 mars 1894-19 janvier 1974). Henri a un frère, Claude. Camille et Renée dirigent la bonneterie Simon et Bloch. Elle est située au 85, rue Nationale. La famille loge au-dessus du magasin.

Après l'évacuation, la famille de Henri se réfugie dans le sud de la France. Ils reviennent à Forbach après la libération.

Henri effectue des études de pharmacie et s'établit dans le bas de la rue Nationale. Il épouse Annette en 1955.

Celle-ci est née le 14 juillet 1928. Albert, son père, et celui du docteur Roger Fohlen, est boulanger-pâtissier à Puttelage-aux-Lacs. Il y est né le 25 juillet 1899 et y a toujours vécu. Il est le fils de Joseph et d'Augustine (Hirschman de son nom de jeune fille), a quatre frères et deux sœurs.

La femme d'Albert, Blanche, de Puttelage elle aussi, est née à Quatzenheim le 6 mars 1901, fille de Jules Wolf (1862-1909) et de Sophie Weil (1865-1944, à Auschwitz). Blanche est la quatrième fille d'une fratrie qui compte trois filles et quatre garçons : Coralie (1895-1959), Joseph (1897-1969), (Bernard 1898-1898), Suzanne (1899-1944, Auschwitz), Blanche, Fernand (1903-1944) et Marcel (1905-1976).

Albert et Blanche se sont mariés le 7 juillet 1927, à Puttelage.

Au moment de l'évacuation, Albert, Blanche, Arlette et Roger partent en voiture pour la Charente et s'établissent à Chabanais, rue du Champ-de-Foire. Albert travaille chez un forgeron. Au moment des rafles, tous se cachent dans les bois ou chez des voisins courageux.

Albert s'enrôle dans les FTP et s'enrôle dans le Maquis du Limousin, combat sous les ordres du colonel Bernard Le Lay (participe aux combats de Charente et du Limousin, fait sauter des trains, est parmi les libérateurs de Limoges et d'Angoulême).

La famille vit sous une fausse identité fournie par le secrétaire de la mairie. Le maire, accusé de collaboration a été fusillé par le maquis. Roger sait que son père a vainement essayé de le sauver.

De retour à Puttelage, Albert trouve sa maison détruite, un autre boulanger dans son affaire avec lequel il faut négocier son départ.

Albert meurt en 1968, Blanche le 26 octobre 1975, ils sont enterrés au cimetière israélite de Puttelage.

Henri décède le 7 mars 1994, à Forbach où Annette habite toujours.



Henri et Annette au centre communautaire à Hanouka 1993



83 et 95, Blumberg et Stutinsky

Les numéros 83 et 95 sont ceux des places occupées par monsieur Blumberg et monsieur Stutinsky à la synagogue, d'après le plan rédigé dans les années soixante.

Je n'ai aucun souvenir personnel de cette famille, si ce n'est que Françoise Glaesner, une de mes camarades de classe au lycée Jean Moulin durant le secondaire, en faisait partie.

Je n'ai rencontré, n'ai parlé ni correspondu avec aucun de ses membres. Mes seules informations les concernant proviennent des sites MyHeritage et Geneanet, des annuaires du commerce et de l'industrie d'avant-guerre, d'une photo de la stèle à la synagogue, une liste des archives Arolsen.

La quantité d'informations et les quelques photos (avec quelques légendes succinctes) qui s'y trouvent dévoilent une grande famille qui s'est regroupée et développée à Forbach avant de se disperser. Les rares détails fournis (par exemple l'assassinat à Auschwitz d'Henri Blumberg ou le repli vers la frontière espagnole de la famille Stutinsky en 1942) sous-entendent une histoire et une traversée de l'enfer semblables à celles de leurs congénères de la communauté.

Il est impossible de questionner un site et je n'ai pas eu, pour réaliser cette synthèse la possibilité de téléphoner, échanger courriels et messages, corriger et ajouter avec qui que ce soit. Juste ordonner les informations recueillies entre les 17 et 20 mars 2024 pour en faire une synthèse.

Le plus ancien Blumberg connu à Forbach est Joseph, né en Prusse mais venu le 12 mars 1881 se marier dans cette ville avec Rose David (née le 9 avril 1853 à Forbach). Ils eurent 4 enfants : Camille, Henri, Désiré, Berthine et Palmyra. Joseph et Rose sont décédés et enterrés en Allemagne à Wittlich, elle le 14 avril 1917, lui le 1^e février 1932.

Camille Blumberg, né le 21 janvier 1882 à Forbach et Catherine (née Drucker en 1885), se sont mariés le 11 janvier 1911 à Sarrebruck. Ils eurent deux enfants : Robert (10 janvier 1912 à Forbach-14 janvier 1962 à Nîmes) et Lyse venue au monde le 21 août 1914 à Forbach.



Camille et Catherine



Robert et Lyse, les enfants de Camille et Catherine

Berthine, née à Metz le 23 mars 1883, s'est mariée, avec Théodore Jakob, le 28 août 1902 à Forbach. Elle est morte en 1910 et enterrée à Wittlich, comme ses parents. Je n'ai pas trouvé de photos d'elle.

Henri est né le 26 janvier 1884 à Metz, s'est marié le 5 juin à Forbach avec Marthe Strauss, née, elle, le 5 juin 1890 à Dusemond, en Allemagne. Ils ont deux enfants : Rita, venue au monde en 1919 qui meurt à l'âge de deux ans et Edith-Louise, née en 1922. Une photo montre Henri en uniforme durant la première guerre mondiale.



Palmyra, née le 24 septembre 1885 à Metz, a épousé Arthur Gunther à Forbach le 29 avril 1909. Elle est décédée à Toulouse le 9 septembre 1946.



Désiré, né en 1886 est mort à l'âge d'un an.



La famille Blumberg au Schlossberg

L'annuaire Ammel et Motte du commerce et de l'industrie de la Moselle consacré à Forbach indique déjà en 1922 puis en 1925 et reprend l'information en 1939, qu'au 67 de la rue Nationale se trouvait le magasin Blumberg Frères qui proposait confection, tissus, nouveautés et literie. En 1939, Le prénom de Henri vient s'ajouter à la liste des propriétaires.

Histoire locale de Forbach
Cercle * Die FORBACHER *

67, rue Nationale

Habillement
BLUMBERG - Frères -

Publié le 1928

Situation géographique

BLUMBERG
FRÈRES
Forbach

Anzüge
Lieberzieher
Reglans
Mantel
Hosen

Publié le 1922

Bekanntestes Kaufhaus
Web, Bettwaren u. Konfektion

Prinzipal
Gründe
Anzahl

Prinzip
Web & Konf.
Faber für alle
Arten der
Spezialfabrik

Blumberg, Frères
Forbach

* Adresse (1928) : 67 rue Nationale, Forbach, Moselle.
* Adresse (1922) : 67 rue Nationale, Forbach, Moselle.

Page 17 sur 14

Histoire locale de Forbach
Cercle * Die FORBACHER *

Mobilier	BACH Victor	56	Nationale	
Mobilier Fabricant de sorecille				
Coffeur	KLEIN Auguste	56 n	Nationale	
Café - Restaurant	BENOIT Ch.	57	Nationale	Café de la "Porte"
Mobilier	DAVID Jacques	58	Nationale	
Marchand de fibres				
Confection				
Épicerie	WEBER Maxior	62	Nationale	
Café - Restaurant	MARSAL François	62	Nationale	Café "Franco"
Boulangerie	WITZEL Albert	63	Nationale	
Amublomons	KLEIN Alphonse	64	Nationale	
Dentiste	FERRERIE	65	Nationale	
Cuisin et crêperie	ALTMAYER Jacques	65	Nationale	
Faiences et porcelaines	HEN Miles	66	Nationale	
Costumiers				
Articles de ménage				
Marchand de biens	BLUMBERG Frères	67	Nationale	←
Confection				
Lingerie	HERZOG et Cie	67	Nationale	
Supé-épicerie	HEN Miles	68	Nationale	
Épicerie	BOGS Nicolas	68	Nationale	
Marchand de grains	LEVY Max	69	Nationale	
Beurre, œufs et fromages en gros	ROSE & CLEMENTZ	70	Nationale	
Charcuterie Boucherie	FERHART Aloyse	71	Nationale	
Transport international	SONEMANN	72	Nationale	
Agence en douane, Traducteur interprète	SCHNEIDER Louis	72	Nationale	
Agent d'affaires				
Mobilier Fabricant de sorecille	ROTH Guillaume	72	Nationale	
Marchand de élevage	KAMP Albertus	72	Nationale	
Plumerie	DOLEST Emile	73	Nationale	

100 rue Nationale, Forbach, Moselle

Histoire locale de Forbach
Cercle * Die FORBACHER *

Désignation	Nom	N°:	Rue
Articles de ménage Couronnes Faiences - Porcelaines Verrerie - porcelaines	Miles HEN	66	Nationale
Confection Tissus et nouveautés Literie	BLUMBERG Frères BLUMBERG H.	67	Nationale
Beurre, œufs et fromages	ROTH Robert	68	Nationale
Banque	Société Nancéienne de Crédit Industriel et de Dépôts	70	Nationale
Beurre, œufs et fromages	DACH Eugène	71	Nationale
Electricité Musique	FILLER Emile	71	Nationale
Mercerie Articles de blanc Lingerie Draperie	BAER & MADRENAS	22	Nationale



La devanture du magasin, probablement un jour de braderie. Le quatrième à partir de la droite est le mari de Lyse, Herbert Stutinsky.

Le 3 février 1937, à Forbach, la fille de Camille, Lyse, a épousé Herbert Stutinsky né le 16 novembre 1911 à Creutzwald. Ils ont un fils, Jacques né en 1936.



De droite à gauche : Emile Stutinsky et ses deux fils, Herbert et Fred



Herbert et Lyse en Italie



Herbert, durant son service militaire et dans son uniforme de l'armée de l'air



La famille a évidemment quitté Forbach au moment de la déclaration de guerre. La légende, d'une photo de la famille, trouvée aux côtés du nom d'Herbet sur MyHeritage, précise qu'elle a été prise au moment de la fuite vers la frontière espagnole après l'invasion de la zone libre par l'Allemagne, fin 1942.



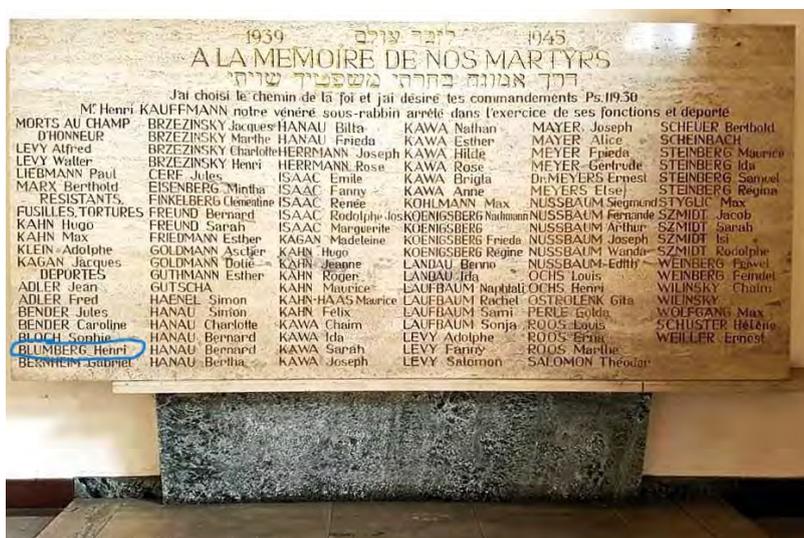
Une photo montre Herbert, résistant devant une gare libérée, sans plus de détails quant aux circonstances, dates et lieux.



Palmyra était à Toulouse au moment de son décès en 1946. Son état de santé ne lui a-t-il pas permis de revenir vers Forbach après la guerre ?

Henri a été déporté par le convoi 35 et assassiné à Auschwitz, le 25 septembre 1942. Son nom figure dans les archives Arolsen, sur une liste en partance de Pithiviers pour "Varsovie" le 20 septembre 1942. Il se trouve également sur la stèle du souvenir à la synagogue.

BLOCH FRANCOISE 24 08 29	PITHIVIERS	SPERNAY CONVOI DU 20 09 42
BLUM ALINE KAHN 2 05 74	PITHIVIERS	TRAENHIM CONVOI DU 20 09 42
BLUM EUGENE 4 02 10	PITHIVIERS	VIENNE CONVOI DU 25 06 42
BLUM EUGENE 5 02 88	PITHIVIERS	SELESTAT CONVOI DU 20 09 42
BLUM MICHEL 12 03 06	PITHIVIERS	ROZAN CONVOI DU 25 06 42
BLUMBERG SAJLIS 7 06 00	PITHIVIERS	LEILATOW CONVOI DU 06 08 42
BLUMBERG DIVOJEA 21 07 97	BEAUNE	VARSOVIE CONVOI DU 19 08 42
BLUMBERG GINETTE 1 07 33	BEAUNE	PARIS CONVOI DU 19 08 42
BLUMBERG FRIDA 16 04 35	BEAUNE	PARIS 10 CONVOI DU 19 08 42
BLUMBERG HENRI 26 06 84	PITHIVIERS	METZ CONVOI DU 20 09 42
BLUMBERG ISRAEL J 5 07 22	BEAUNE	VARSOVIE CONVOI DU 17 07 42
BLUMBERG JACOB 3 01 94	PITHIVIERS	SOKOLEN CONVOI DU 30 07 42
BLUMBERG JOSEPH I 5 07 22	PITHIVIERS	VARSOVIE CONVOI DU 17 07 42
BLUMBERG KALIN 31 05 99	BEAUNE	VARSOVIE CONVOI DU 05 08 42
BLUMBERG LEON 30 08 22	PITHIVIERS	VARSOVIE CONVOI DU 17 07 42
BLUMBERG SARAH 14 09 27	BEAUNE	PARIS 12 CONVOI DU 05 08 42
BLUMBERG SZMIL E 17 12 23	PITHIVIERS	VARSOVIE CONVOI DU 30 07 42



Le magasin avec sa large et fière vitrine sur la rue Nationale a rouvert ses portes après la guerre.

La femme de Henri, Martha, est décédée en 1980, leur fille, Edith-Louise a épousé Guillaume-Pierre Glaesner (1921-2012). Ils eurent deux enfants : Françoise (ma camarade de classe) et Jean-Marc (1953-1995).

Catherine est décédée en 1967, Camille le 30 mai 1970, Herbert le 27 janvier 1991, Lyse le 1^{er} mars 1993. Jacques, le fils de ces deux derniers s'est éteint. Françoise est décédée en 2024.

Un membre ou un proche de la famille lira peut-être un jour ce résumé de la saga familiale. Voudra-t-il en compléter les zones d'ombre, animer de noms la légende des photos de famille ?



Herbert et Lyse



Louis et Marguerite Borg.

André Jacobs, comme il l'a fait pour d'autres familles, a attiré mon attention sur la famille Borg. Sa grand-mère Albertine était la sœur de Marguerite qui a épousé Louis Borg. Il m'a transmis les numéros de téléphone de certains parmi les descendants. Les photos, documents et l'histoire de Louis, de sa femme Marguerite et de leur fils Gilbert sont dus à Corinne, la fille de Gilbert. Elle habite Strasbourg.

Ce dossier s'ajoute à celui d'une autre branche de la famille, celle d'un des frères de Louis, Fernand, qui nous a été confié par Patrick et Jacques les enfants de ce dernier (voir le dossier Fernand et Else Borg).

Louis Borg est né le 5 mars 1897 à Grosbliederstroff dans une famille de 8 enfants (7 frères et une sœur). Son père, Gustave, est né en 1860. En 1918, Louis était soldat dans l'armée allemande comme le montre une carte postale rédigée en allemand et envoyée de Müllheim.

Marguerite Bloch, est née le 7 février 1900 à Schweighouse. Elle et Louis se marient en mars 1926 à Haguenau. De cette union naît Gilbert, le 26 novembre 1926, à Forbach. Les raisons de leur arrivée à Forbach ne sont pas connues.

Louis et Marguerite y ouvrent un magasin de vêtements situé au 129 de la rue Nationale.

Aux débuts la 2e guerre mondiale, Louis, Marguerite et leur fils se réfugient à Lyon. La date d'arrivée reste inconnue. Louis est chargé des réfugiés lorrains. Pendant ses années à Lyon Gilbert suit une formation de tourneur ajusteur. Puis il s'engage comme officier de liaison dans l'armée de l'air en février 45. Il sera libéré, à sa demande, en janvier 46.

De retour à Forbach après la libération (la date est incertaine), Marguerite obtient par la mairie la liste des gens qui détiennent son mobilier réquisitionné ou confisqué. Elle parvient à récupérer les meubles de sa chambre à coucher et ceux de la salle à manger.

Elle commence à vendre de la confection avec une charrette, Louis fait de même en voiture. Leur premier succès a été de vendre des vêtements civils aux militaires allemands prisonniers, avant leur retour chez eux. Vers 1957 Louis fait construire la maison et le magasin, rue Nationale, à l'entrée du chemin d'Oeting.

Jeanne Lénéel est née à Balan, dans les Ardennes, le 21 janvier 1923. Pendant la guerre elle est réfugiée, seule, sans ses parents, à Périgueux, elle y fait des études d'infirmière- assistante sociale à partir d'octobre 1941. Elle travaille en tant qu'infirmière à l'hôpital de Limoges pendant 3 ans.

Au cours d'un congé elle accepte d'accompagner un groupe d'enfants juifs et leur monitrice pour passer la ligne de démarcation, malheureusement, après qu'elle les a quittés, ils sont arrêtés et exécutés. Ce souvenir a toujours été un traumatisme pour elle.

Après la guerre Jeanne vient vivre à Forbach où elle travaille en tant qu'assistante sociale auprès des HBL. C'est au cours d'un déplacement en train qu'elle rencontre Gilbert Borg. Il chantait alors avec un groupe de copains. Appréciant leur prestation, elle leur demande s'ils ne veulent pas chanter pour une manifestation qu'elle organise auprès de personnes âgées. Ils acceptent et c'est sans doute l'origine de la formation des J4, dont Gilbert est le chanteur.



A la salle des fêtes de Forbach en 1948, de gauche à droite : Jeannette Gross, Jeannette Lénéel, Denise Breton, Gilbert (président et chanteur), José Weisdorfer (basse), Richard Jolas (batteur et chanteur), Nello Boni, Emile Ney (batteur), Jean Manelaire (trompette), Popaul Weisdorfer (guitare électrique), Guy Rouabach (piano), André Lacombe (accordéon).

Jeanne et Gilbert se marient le 5 décembre 1951, bien après la naissance de leur fils Gérard, le 28 octobre 1948. Les parents de Gilbert se sont opposés à cette union, Jeanne n'étant pas juive. La période entre sa grossesse et son mariage a été très difficile pour Jeanne. Elle vit seule à Strasbourg pour fuir les commérages de Forbach. Ils auront 3 autres enfants par la suite (Michel, Corinne et Véronique).

Louis meurt le 2 juillet 1973, il est enterré au cimetière israélite de Forbach. Gérard est décédé le 15 juillet 2007 d'un cancer, Gilbert, le 16 juin 2008 également d'un cancer et Jeanne en septembre 2013 d'un cancer elle aussi. Gérard repose au cimetière de Sarreguemines, les cendres de Gilbert et de Jeanne ont été dispersées au pied du même arbre dans la forêt du Schlossberg.

A



Schweighouse : habillée de gris, Albertine Bloch, grand-mère d'André Jacobs, est en compagnie de ses trois filles, de gauche à droite : les sœurs **Alice** (future madame Cerf à Boulay, mère de Claude Cerf -père de Yolaine et Liliane, **Jeanne** (maman d'André Jacobs), enfin **Marguerite** future madame Borg.



Louis Borg



Louis et Marguerite Borg



Louis et Marguerite Borg à Lyon



Marguerite Borg au magasin, à Forbach



Le magasin avant-guerre, au 129 de la rue Nationale, en face de la pharmacie de l'Aigle. Un peu plus haut, à droite, l'entrée de la rue Fabert

ETAT FRANÇAIS

CARTE D'IDENTITÉ

Nom BORG mi Bloch
 Prénoms Marguerite
 Profession _____
 Nationalité Française
 Né le 7. février 1900
 à Wiesbaden Bas-Rhin
 Domicile Nyon Rhod. Rue Cuvier

SIGNALEMENT :

Taille <u>1.65</u>	Cheveux <u>châtain</u>
Bouche <u>pleine</u>	Yeux <u>gris</u>
Visage <u>ovale</u>	Teint <u>clair</u>
Signes particuliers _____	

Signature du Titulaire : M. Borg

Photographie

52

13 FRANCS

Marguerite à Lyon où la famille résidait 52, rue Cuvier

N° 1099
de la nomenclature générale

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

LIVRET INDIVIDUEL.

CLASSE 1946.

NOM : BORG

PRÉNOMS : Gilbert

RECOMMANDATION IMPORTANTE

Il est formellement interdit aux réservistes, se rendant à l'étranger, de communiquer le présent livret individuel, ainsi que la faculté de mobilisation qui y est inscrite, aux autorités étrangères.

Les deux pièces ne doivent être communiquées que sur réquisition des autorités militaires, judiciaires ou civiles françaises.

A. Z. 932895.

RÉGION AÉRIENNE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE Instruction du 19 Septembre 1944

ACTE D'ENGAGEMENT PROVISOIRE RÉSILIALE
de 3 ans au titre du Service Général de l'Armée de l'Air

(1) du nommé BORG Gilbert
No. 118 des Régiments pour le (1) BASE AÉRIENNE DE LYON

L'an mil neuf cent quarante-cinq le Dix Février 1945 à 15 heures.

A été présenté devant nous (1) M. GILBERT Commissaire ordonnateur
de LYON : M. BORG Gilbert âgé de 18 ans
exerçant la profession de Mécanicien demeurant à LYON
fils de BORG Louis et de BIOCH Marguerite
domiciliés à LYON - 32 Rue Urvier (Même)

SIGNALEMENT :

Cheveux : _____ Taille : _____
Visage : _____ Yeux : _____
Front : _____ Renseignements physiologiques complémentaires : _____
Nez : _____
Marques particulières : _____
Situation de famille : _____

lequel a déclaré vouloir s'engager pour (2) 3 ans à titre résiliable au titre du Service général (1)
A cet effet il a déclaré :
Qu'il n'est pas marié (3), qu'il n'est ni au service ni dans l'armée active ni comme incriminé militaire.
M. BORG Gilbert nous a présenté :
1° Un certificat délivré sous la date du 26 Janvier 45 par Accin Cdt. Guichard et constatant que M. BORG Gilbert est apte au service armé et qu'il réunit les conditions requises pour servir dans le Corps du personnel du Service général dans lequel il demande à servir :
2° Son bulletin de naissance constatant qu'il est né le 26 Novembre 1926 à FOURAS canton de du 41^e département de Rhône ;
3° L'extrait de son casier judiciaire (bulletin n° 2) Non Déclaration sur l'honneur
4° Le consentement de (4) son père

Nous (1) après avoir reconnu la régularité des pièces produites par M. BORG Gilbert lui avons donné lecture :
a) des paragraphes 1 à 5 inclus de l'article 61 de la loi du 31 Mars 1928 ;
b) de l'article 90 de la même loi lequel ordonne de poursuivre comme insonnés les engagés qui ne se rendent pas à leur destination dans les délais prescrits.

ORIGINAL U INT BORG CERTIFICAT CONFORME

(1) Député de Personnel ou Base aérienne.
(2) Nom du Commissaire ordonnateur ou son suppléant.
(3) Trois ans.
(4) Eventuellement ajouter « avec le désir de servir dans le personnel navigant » ou « spécialiste breveté en indiquant la spécialité ».
(5) Pour les candidats âgés de moins de 20 ans.
(6) Dans la mesure du possible.
(7) Commissaire ordonnateur ou son suppléant.

3

Décisions ou actes liant (1) BORG Gilbert

au service militaire ou modifiant, suspendant ou supprimant l'obligation de servir.

Mentionner dans l'ordre chronologique, les décisions des conseils de révision et des commissions de réforme (sursis d'incorporation, exemption, ajournements, incorporation, réforme temporaire n° 1 ou n° 2, réformes n° 1 ou 2, classement dans le service auxiliaire ou dans le service armé, ainsi que les actes (engagements, engagements, etc.) liant l'homme au service ou les circonstances (désirs, retraite, etc.) faisant cesser le service.

Chaque inscription doit être datée et porter la signature et le timbre de l'autorité qui l'a prescrite.

Les différentes périodes d'exercice seront également inscrites dans ce tableau.

Engagé volontaire pour 3 ans à titre résiliable le 10-2-1945 - classé en sursis d'appel le 21-4-1945 - Incorporé le 21-4-1945 - Contrat résiliable - Démobilisé et renvoyé dans ses foyers le 19-5-1946 - Remis à la disposition de l'Armée de l'Air le 1-7-1951 en exécution des prescriptions de la DM 166/MG-FA/A/MO/P du 4-4-1951

Certificat exact - Lyon le 30-10-1951

(Signature)

3 - LE DIRECTEUR

Nouvelle Lette
 לוח ליום
 Lundi 26.7
 à 14h.
 Thammouz
 5733

29	Dimanche Poursuivent les peuples égarés de «Où est leur Dieu?» (Psaumes 79.10)	29
30	Lundi Ritche-Holécite אזכרה למנוחת אבינו ביום הזה בשעה טובה לפנינו ביום הזה בשעה טובה לפנינו	1
31	Mardi OBSESSION Il est des soeurs sans ciel, Où le cœur se déchire, Où la bouche pleure de sang.	2
1	Mercredi Il y avait six millions, Ils étaient innocents, Peut-être espèrent-ils, Et peut-être leur douleur.	3
2	Jeu Il y avait des vieillards, Il y avait des enfants, Les uns sales et musclés Les autres léles et bouclés.	4
3	Vendredi Et tout ce qu'ISRAËL Possédait de plus pur, N'est plus. (Danielle Jais) Entrée du Sabbat (H.E.C.) Strasbourg: 1845 Paris: 1845	5
4	Chabbath 'Hizéne 6 במים - אהבה - וזה שבת דתנו אב הרמזים - ס"ג Dehharime; Souvenir des martyrs; Percé III Deuté. 1.1-3.22; Discours de Moïse - Hapht. (3e des «châtiments»); Nahé. 1.1-27; La grande accusation. Fin Strasbourg 20.40 Paris 21.00 Marseille 20.20 Bruxelles 21.15 Mulhouse 20.47 Lyon 20.52 Toulouse 20.24 Luxembourg 21.01 (H.E.C.) Metz-Nancy 20.50 Nice 20.30 Bordeaux 21.00 Jerusalem 12.14 Bermitsvakh pour les enfants nés entre le 24.7. et le 30.7. 1960, ordinairement remise au Chabbath suivant.	

Ne mesurez pas votre aide à Israël!
 INDUSTRIE GRANITIÈRE
 MONUMENTS FUNÉRAIRES
GEORGES SINGER & FILS
 STRASBOURG - COHENBURG - ROBERTSAU
 Tél.: 25-15-33 - 20-30-09 - 31-12-92
 Haut producteur: A qualité égale prix sans concurrence
 Réparations - Entretien

Dates de décès et enterrement de Louis, en 1973



Gilbert et Jeanne



Gilbert et Jeanne



Gilbert, accroupi au centre, peu après la fin de la guerre



Qui étaient les J4 ?

Jeannette Lénel,
Hello Boni,
Robert Levy,
Gilbert Borg,
Richard Jolas,
Émile Ney, Jose
Weisdorfer, Paul
Weisdorfer, Lina
Huntzinger, André
Lacombe, Guy
Rouabah, Amédée
Weisdorfer,
Jeannette Guosse.

Les J4, ou l'aventure du jazz à Forbach

"Ils se voyaient déjà"

1947. Nella, Robert et Gilbert "vocalisent" dans un compartiment du train Metz-Forbach. Jeannette, jeune assistante sociale qui passe par là, tend l'oreille et engage la conversation. Elle propose aux joyeux compères d'animer un goûter du 3e âge à Forbach. Le trio, qui ne doute de rien, accepte et se retrouve quelques semaines plus tard sur le podium Dolisi, à chanter l'un *La mama* en VO, l'autre *Dans les plaines du Far West* et le troisième *Legros Bill*. La salle croule sous les applaudissements. Des vocations naissent.

Une chorale "baroque" et fantaisiste

Le trio se prend au jeu et recrute, dans le désordre, Richard, Emile, José, Popaul ; puis Lina, André, Guy, Amédée. Et même Miss Lorraine !

Il faut un nom à ce nouveau groupe. On opte pour le sigle des caries d'alimentation, encore en usage, assorti du n° 4. Les J4, chorale "baroque", troupe de théâtre amateur et fantaisiste, se lancent dans l'aventure artistique.

La conquête du jazz

Lors d'une soirée à la Turnhalle, entrent en scène comme dans *Fantasia* de Walt Disney : un vieil accordéon, un piano, une batterie, puis une contrebasse... et aussi une trompette, un saxophone, une clarinette, une guitare et même un harmonica. Oubliés la chorale et le théâtre amateur ! Les J4 forment à présent un véritable orchestre. Leur répertoire se compose d'airs en vogue et de standards de jazz New Orleans. Leurs lieux de concert se multiplient et ils partent en tournée jusqu'à Metz et Nancy.

"une belle
bande de
copains, qui
marqua son
époque"

Des têtes d'affiche

Les J4 ne se contentent pas de faire du jazz. Ils invitent aussi des artistes connus et reconnus à se produire à Forbach, dans le cadre des manifestations organisées par la Ville, le Cercle littéraire et artistique ou le Syndicat d'initiative. Sydney Bechet, Bill Coleman, Claude Luter, Claude Bolling, André Reweliotty sont quelques-uns de leurs prestigieux invités.

Les copains d'abord

Près de 60 ans plus tard, certains des J4 sont malheureusement partis. Mais

beaucoup continuent à se voir et font régulièrement la fête ensemble.

incontestablement, les J4 apportèrent leur pierre à l'édifice culturel forbachois. Ce fut aussi, et c'est encore, une belle bande de copains, qui marqua son époque et donna du plaisir tout en se faisant plaisir.



Article rédigé en juillet 2006
par Gilbert Borg

Famille Fernand et Else Borg

Voici l'histoire de Fernand et d'Else, telle qu'elle m'a été confiée par leurs fils Patrick et Jacques.

Fernand Borg naît le 28 novembre 1911 à Grosbliederstroff (Moselle), fils de Gustave et de Louise (née Horvilleur). Il est le plus jeune d'une fratrie de 8 frères et sœurs (Gaston, Lucien, Léon, Louis, Nathan, Robert, Simone). La famille habite au centre du village, 1 rue de l'Eglise. Gustave est marchand de grains et tient un magasin.

Fernand passe sa jeunesse à Grosblie. A l'âge de 3 ans, il entre à l'école des Sœurs Asielschule. A Noël il chante à l'église avec la chorale formée par les Sœurs (l'après-midi de Noël). Fernand restera 2 années à l'école maternelle. A 6 ans il fréquente l'école communale israélite, aux côtés de Nathan et Robert. On s'y rend en passant par la Hofstrasse. L'école est dirigée par Maître Franck, puis, lorsqu'il est promu à Metz, par le professeur Judas. Fernand y restera jusqu'à l'âge de 14 ans, puis il ira au lycée de Sarreguemines (60 élèves environ), il apprend le français, l'allemand et l'anglais. Il écrit à sa sœur des lettres en anglais. Fernand n'ira pas jusqu'au bac. A 16 ans il quitte le lycée. Fernand aide son père dans ses livraisons à Rouhling, Bousbach, avec son camion Renault.

Fernand passe le permis de conduire à Forbach à 18 ans. La même année il est conscrit, passe la visite à Sarreguemines. En 1932-33 il fait son service militaire au 18° Génie à Nancy (1 an) ; il se forme au morse. En 1939, mobilisation. Robert est mobilisé en mai ; sera en garnison vers Nancy. Nathan est garde-frontière à Stiring (face à des tireurs d'élite). Louis est à Lyon, où il est chargé des réfugiés lorrains. Louis Klauber, qui a épousé Simone, est aussi à Lyon ; il travaille à la mairie. Gaston est aussi près de Lyon, comme interprète de l'armée (il a épousé une allemande). Gustave, malade, se réfugie également à Lyon. Lucien n'est pas mobilisé, car il souffre d'une pleurésie. Il va à Grasse, où il ouvrira une maison de repos. Léon est mobilisé dans les Vosges ; c'est le seul fils qui ne reviendra pas.

Entre mai et septembre 39, Fernand sera seul à Grosblie pour garder la maison et nourrir les animaux. Il surveille aussi les autres biens de la famille : il se dispute violemment avec le maire de Forbach qui voulait s'emparer de la Chevrolet rouge de Louis Klauber :

« La voiture est à mon beau-frère. Vous ne l'aurez pas !

-vous faites du marché noir !

-occupez-vous de vos affaires !»

En fait Fernand héberge un voisin (Niederländer), plâtrier, qui habitait à la sortie du village. Au moment du bombardement du pont sur la Sarre, sa maison a été détruite. Il se réfugie au 1 rue de l'Eglise. Après le départ de Fernand, il gardera la maison, jusqu'à la fin de la guerre.

En septembre 39, Fernand est mobilisé à son tour. Il est enrôlé dans les transmissions, au 18° Génie. Le bataillon est basé à Hayange. Le 26/06/1940, lors de combats, l'armée allemande les prend à revers (la Ligne Maginot protégeait uniquement l'arrivée par le Nord). Fait prisonnier, malgré les protestations des officiers, car l'armistice a été signé la veille. Les Allemands rétorquent : « qui va venir vérifier ? ». La colonne se déplace vers le Sud. Fernand est au volant de sa camionnette (à l'arrière une mitrailleuse qui servait à tirer sur les avions ; mais cela ne semblait pas les gêner beaucoup).

Emprisonné au camp de Fourchambault (Nièvre, au sud d'Auxerre ; stalag 154), engagé comme chauffeur (car bilingue) pour approvisionner le camp. Il connaît bien Samuel Hilf, qui garde la porte du camp. Il va régulièrement à la quincaillerie du village. La jeune fille qui tient le comptoir trouve qu'il a de la chance, alors que son frère à elle est en camp de travail en Allemagne.

Un jour un officier autrichien lui dit : « tu es sur la liste pour aller en Allemagne ». Fernand demande l'autorisation de prendre un marteau et des clous pour poser des affiches en ville et quitte la caserne avec son camion. Un jeune de 17 ans, ami de la quincaillère, l'aide à s'enfuir. Tous deux se sauvent à vélo de nuit. En route ils croisent une patrouille allemande. Ils se jettent dans le fossé avec leurs vélos, puis repartent. Fernand roule ainsi jusqu'à Châteauroux où il sera démobilisé.

No de la Fiche 6902

C O P I E

CENTRE DE DEMOBILISATION du-centre d CHATEAUROUX

Arme: 18e Genie
 Nom: BORG
 Né le: 23.11.1911.
 Nationalité: Français de naissance
 Situation de famille: célibataire
 Profession(exercée avant les hostilités): Grainetier-épicer
 Adresse (avant les hostilités) Grosbliederstroff, 1, rue de l'église
 Adresse où se retire l'intéressé: Grasse, 7, rte napoleon
 Bureau de Recrutement: Sarrebourg no matricule de recrutement:772
 Grade: 1ere cl.
 Prénoms: Bernard dit Fernand
 a: Grosbliederstroff (Moselle)
 Dernier corps d'affectation: 18e Genie
 Centre mobilisateur ou localité
 ou unité ou depot rejoint au moment du dernier appel
 sous les drapeaux: Nancy
 Date: 4. Sept. 1959

Empreintes des deux pouces: Signature
 de l'intéressé

A Chateauroux
 le 3. 12. 40.

Le commandant
 du Centre de Démobilisation

Fernand troque ses vêtements militaires et s'enfuit en train (ses vêtements civils le rendent discret) vers Dun le Palleteau, dans la Creuse, chez sa belle-sœur Simone, qui a épousé Nathan. Il y restera 6 mois. Puis Fernand part vers Lyon rejoindre sa sœur. Il en repart pour Grasse, où il retrouve son frère Lucien qui dirige une maison de repos, la Brise, après avoir créé un sanatorium à Aubure (Vosges). Il habite avec Lucien et Alice, villa Gardenty, 87 bd Emile Zola. Leurs deux filles logent dans la villa à côté chez des bonnes sœurs. Le soir il change la pancarte de la maison en « villa Louise », car le nom de sa mère porte chance et il faut éviter de se faire repérer. D'autant que deux officiers allemands habitent dans un hôtel à côté. Pendant la journée, Fernand sert les pensionnaires de La Brise puis de Bel Air, s'occupe du jardin et fauche

de l'herbe pour les lapins ; il pense qu'ainsi les allemands n'auront pas de soupçons. Dans une maison à l'arrière loge un espion (allié).

Une jeune fille (petite brune, Lina), originaire du Plan de Grasse, vient parfois l'aider à faucher. En 40, Simone qui est enceinte de Francis, descend se réfugier à Grasse avec Gustave. Fernand retrouve à Grasse son frère Robert (et Thérèse), qui a trouvé un travail à Nice de chauffeur « Au Bon Lait ». Un jour, alors que Robert conduit son camion de lait, il est arrêté par la police. Il parvient à se sauver en s'engouffrant dans un magasin.

D'autres frères auront moins de chance : Léon est déporté en avril 44. Il avait épousé Renée Judas et eu un fils, Gérard (né 6/8/1933 à Sarreguemines) aussi déporté à Auschwitz (convoi 59). Gaston est déporté également en avril 44: il s'était présenté volontairement au commissariat, après avoir été prévenu la veille au soir, mais pensait que sa croix de fer allemande le protégerait (il avait été interprète dans l'armée allemande). Quant à oncle Jacques, médecin à Poitiers (né 5/3/1868 à Grosblie, frère de Gustave), il sera déporté le 20/5/1944 à Drancy, puis Auschwitz, dans le convoi 74 (20/5/44; matricule 21252). A Rémilly les tantes Jeanne et Henriette auront la vie sauve, car l'officier de la Gestapo n'en veut pas (« lass die alte Frau ! »).

Quant à Gustave réfugié à Grasse (Alpes Maritimes) et qui souffre de problèmes circulatoires, il tombe dans sa chambre, victime d'une attaque cérébrale, au moment où les Américains font leur entrée dans la ville de Grasse. il meurt ainsi le 15/9/44 à 84 ans. Sa dépouille sera rapatriée plus tard à Grosblie.

Après la guerre, retour en Lorraine. Fernand remonte à Grosblie en voiture avec Robert et Thérèse en 2 jours. Fernand à Forbach s'installe comme négociant en graines et produits agricoles. Son dépôt se situe rue du Pont.

Else Gumberich

Else Gumberich est originaire de Hatten, qui se situe à 30km au nord de Strasbourg. Else a passé son enfance à Mannheim. Sentant les difficultés proches, la famille fait ses bagages et traverse la frontière en direction de la ville natale en Alsace, avec un passage au Pont du Rhin le 3 mars 1939, donc juste à temps.



La guerre oblige toute la famille à de nouveau quitter leur maison de Hatten. Lors de leur fuite, ils arrivent à Lyon. Éric Lévy, un ami de la famille, propose à Max et Elvire (parents de Else) de passer en Suisse. Mais Max a du mal à marcher sur de longues distances (il a été blessé à une jambe et un bras pendant la 1^o guerre). Finalement ils poursuivent leur fuite jusqu'à Périgueux ; ils habitent 121, av V. Hugo. Max vend des sacs de jute. Peu après Laure se marie et rejoint son mari à Lyon.



Périgueux avant 42

Un matin la famille est dénoncée et Else est arrêtée et emprisonnée au camp de Gurs. Sa(future) belle-sœur Thérèse y est aussi. Profitant d'un relâchement dans la surveillance, elles s'enfuient toutes les deux. Else rejoint sa sœur Laure à Lyon. De là Else part à Villard de Lans, pour occuper un emploi d'infirmière dans une maison d'enfants "les Agnelous ». Elle s'y rend munie de faux papiers au nom de Jeanne Wassermann. Jeanne Wassermann était une voisine de Hatten, village natal de la mère de Else.

A un moment des soldats allemands entrent dans la colonie de vacances pour une inspection. Else se précipite dans un lit et remonte les draps jusqu'aux oreilles, fait semblant de dormir. Les Allemands traversent la pièce et repartent. Lorsque des années plus tard Else parlait de ce jour-là tout son corps exprimait la terreur qu'elle avait vécue à ce moment.

A la fin de la guerre Else et sa famille retournent en Alsace et s'installent à Strasbourg, rue du Faubourg National. Else s'occupe de visiter les nécessiteux, au sein d'une association. Un oncle Mr Léopold, marchand de gros associé à Louis Dreyfuss, leur parle de Fernand.

Fernand est le seul fils encore célibataire, à 35 ans. A l'occasion d'un voyage à Strasbourg en 1946, il rencontre ce Mr Léopold. Il lui présente sa nièce Else Gumberich, lors d'un repas dans un « bon restaurant ». Entre Else et Fernand c'est le coup de foudre. Fernand ira la voir à Strasbourg tous les samedis, malgré Robert qui parfois ferme la porte de sa chambre à clef. Alors Fernand passe par la fenêtre et va prendre le train à Sarreguemines. Le mariage a lieu l'année suivante le 10/2/47, avec un voyage de noces à Nice, où les jeunes mariés assistent à un concert de Charles Trenet, dont ils se souviendront longtemps

Retour à Forbach

A Forbach Else et Fernand résident 40, rue des Moulins dans une maison avec un grand jardin et une cour où l'on fait la lessive. Pour faire ses tournées, Fernand a besoin d'un camion. Une opportunité se présente à Metz : l'armée française répartit aux « devenants » les biens confisqués aux allemands. Ils obtiendront ainsi un camion Ford, avec cabine avancée, confisqué à l'armée allemande. Durant le voyage de retour de Metz, un pneu éclate. Else tient fermement le volant et Fernand aussi. Le pneu sera changé à Courcelles-Chaussy. Fernand utilisera ce camion jusqu'en 1970 pour ses livraisons. Il vend surtout des pommes de terre (déchargeant jusqu'à 20 wagons pendant l'automne) et des mélanges de céréales pour la volaille. Le couple aura 2 enfants, Patrick et Jacques.

Benjamin Cahen

Ce dossier est fondé dans sa totalité sur le témoignage écrit par Benjamin Cahen en janvier 1992, à l'exception de la généalogie familiale extraite de MyHeritage. Son livre de mémoire "Ma vie de Forbach à Jérusalem" est publié par sa fille Mala et son gendre Jean-Paul Heymann qui vivent à Jérusalem. Les photos sont extraites du livre.

Selon MyHeritage, Samuel-Judas Cohen et Rosette, née Lévy, sont les parents de Judas né à Forbach (25 septembre 1843-28 mai 1898). Le 10 juin 1909, Judas épouse Henriette-Léontine Worms le 29 octobre 1873 à Courcelles-Chaussy. Ils eurent quatre enfants : Rosette, (3 décembre 1874- ?), Samuel (24 août 1876-12 septembre 1949), Benjamin (9 septembre 1878- 11 décembre 1911) et Albert (mort-né le 5 octobre 1885).

Samuel est marchand de bestiaux. Il épouse Léontine (née Lambert le 6 juin 1882). Ils eurent quatre enfants : Julien (né le 23 novembre 1911), Denise (née le 28 mars 1919), Roger (né le 25 février 1917) et Benjamin (né le 5 février 1915). Selon une des sources de MyHeritage, une sœur aînée nommée Rosette est morte âgée de trois ans, en 1914. Deux cousins germains de Judas habitent également Forbach : Alfred Hayem (lui-même cousin de Félix Barth, maire de confession juive de la ville entre les années 1925 et 1934. Alfred mourra à Angoulême en 1940 après l'évacuation de Forbach ; ses cendres seront transportées à Forbach pour être enterrées au cimetière israélite) et Fernand Cahen neveu de Judas (il survivra à la guerre, décède à Forbach en 1947). Fernand possédait un magasin de chaussures, 1, rue du Château (Annuaire Ammel et Motte du commerce et de l'industrie, année 1939, republié par le cercle die Furbacher).

Durant l'enfance de Benjamin, des troupeaux de bovins circulent encore dans la rue Nationale, guidés vers les abattoirs. Le soir, un employé allume les lampadaires à gaz monté sur une échelle.

L'enfance de la fratrie Cahen se déroule dans la maison située au 189 de la rue Nationale. Les oncles, Benjamin Cahen (1878-1911) et Albert Jacobs (le mari de Rosette), acquièrent l'immeuble situé au numéro 96 de la rue Nationale, à l'angle de la rue du Schlossberg. Les verres utilisés sont fabriqués dans la Verrerie Sophie ou la Vieille Verrerie.

A l'âge de 5 ans, Benjamin entre à l'école protestante et assiste aux cours d'éducation religieuse juive dispensée les dimanche et jeudi matin par le ministre officiant Kaufmann (il sera déporté et assassiné à Auschwitz, la rue longeant le cimetière israélite de Forbach porte son nom, voir le dossier à son nom). Benjamin loge chez ses oncles durant la semaine en raison de la proximité de l'école. Par la suite, il va au collège de l'avenue Passaga.

Avec l'arrivée au pouvoir du nazisme en Allemagne mais surtout après le plébiscite de 1935 suite auquel la Sarre est rattachée à l'Allemagne, Benjamin est témoin du flot de réfugiés juifs allemands, souvent démunis, qui passe par Forbach. Certains restent, d'autres poursuivent leur route vers Paris. Le temps de régulariser leurs papiers, ils sont logés à l'hôtel Haas dont le propriétaire est le père du docteur Richard Haas (voir le dossier à son nom).

De 1936 à 1938, Benjamin effectue son service militaire. Libéré en octobre 1938, son régiment d'artillerie est rappelé en mars 1939. Suite à l'entrée en guerre de la France le 1^{er} septembre, la population de Forbach est évacuée. Fin 1939, Benjamin, cantonné à Saint-Jean-Rohrbach, profite d'une permission pour retrouver ses

parents, sa sœur et l'oncle Albert, réfugiés à Saint-Mathurin, un village de Maine-et-Loire.

Au moment de la débâcle, il est fait prisonnier et se retrouve en compagnie d'autres prisonniers juifs à Strasbourg où il reste jusqu'en janvier 1941. Il est ensuite transféré dans un camp de prisonniers à Altengraben, le stalag XI A. Les lettres JUD sont imprimées sur la capote militaire. Les conditions de vie sont très dures. Le pain est rationné, il vit la faim au ventre.

Il est assigné à de pénibles travaux, trillant des ordures sur un vaste chantier, ou bien participant à la construction d'un bunker. L'idée de prendre la fuite germe. Vendant sa montre et le contenu de paquets reçus de ses parents, il met de l'argent de côté en se méfiant des fouilles.

" C'est le moment de parler d'un autre candidat ardent à l'évasion, André Liebmann, comme moi de Forbach. Nos souvenirs d'enfance et la misère commune font de nous de vrais et excellents amis. Nous devons bien nous rendre à l'évidence, l'argent réuni par l'un et l'autre ne suffira pas pour notre évasion. Je lui avance le mien. En plein jour, il s'échappe avec un toupet incroyable. Miracle ! il réussit. Aussitôt, il m'envoie une carte postale réservée à la correspondance aux prisonniers de guerre. La ligne qui indique l'expéditeur est complétée par un nom imaginaire. Il m'annonce dans des termes secrètement convenus un prochain colis à débiller soigneusement pour y trouver de l'argent et des renseignements utiles pour ma propre évasion. Mon colis arrive, le contenu échappe aux contrôles des Allemands. Je suis prévenu. Parmi d'autres objets, je trouverai une chemise, en découvrant son col soigneusement, il en sortira de l'argent et une lettre. Il faudra aussi décoller avec précaution, un carton du couvercle de la boîte de fromage pour d'autres découvertes, toujours aussi utiles : itinéraire à suivre, noms des passeurs etc... Un camarade, tailleur de métier, auquel l'envie de s'évader ne manque guère, découpe des couvertures et en fait des vêtements civils à la barbe de nos gardiens. Il est couché sur la paille pour faire son travail, les dispositions sont prises pour tout cacher à la moindre alerte.

En juillet 1941, tout est prêt. Au cours de la nuit, nous dévissons une serrure de l'intérieur du bâtiment qui sert de dortoir à notre Kommando. Dès que nous serons dehors, la serrure sera remise en place par des camarades pour que notre fuite soit découverte le plus tard possible. Nous traversons de lugubres et interminables couloirs pour nous retrouver dans la rue et parvenons à trouver la gare de Dessau. Parlant correctement l'allemand, je ne me fais pas remarquer en achetant des billets jusqu'à Sarrebruck pour mes camarades et moi. Hélas, c'est un train qui ramène des ouvriers français du STO (Service de Travail Obligatoire) réquisitionnés pour

travailler en Allemagne. Leurs papiers sont contrôlés avant l'arrivée en gare de Sarrebruck. Nous sommes pris dans la souricière. J'ignorais ce piège".

Les évadés, dont Benjamin, sont jetés en prison, ramenés dans leur Stalag, emprisonnés sous régime sévère puis envoyés à Magdebourg dans un commando disciplinaire. Parce que mêlés à des prisonniers non-juifs, les conditions bien que sévères le sont moins que lorsqu'ils étaient regroupés en tant que juifs dans le camp précédent.

En septembre 1941, il s'évade une nouvelle fois, avec trois compagnons, en se glissant sous le grillage du camp. Portant des vêtements civils, il achète des billets pour Halle-an-der-Sahne. Après avoir perdu un de ses partenaires en route, ils poursuivent leur route vers Francfort puis Sarrebruck qu'ils atteignent à minuit. Ils arrivent à pied à Stiring, passent la nuit dans une forêt, atteignent Forbach avant le lever du jour.

Un ancien voisin boulanger, Gustave Klein et sa famille les accueillent, les nourrissent et leur conseillent de prendre un autobus pour Metz.

La suite n'est pas moins fantastique. En train, en autobus, à pied, Benjamin arrive à Nancy, Besançon, Valempoulières, Vers-en-Montagne, Poligny. Il utilise des relations familiales, amicales ou bien des rencontres dues au hasard pour se retaper, se vêtir et, enfin, passer la ligne de démarcation. Il est officiellement démobilisé à Bourg-dans-l'Ain. Le pécule reçu lui permet de s'installer à Lons-le-Saunier et d'y trouver un emploi au service du génie militaire. Sa carte d'identité porte la mention Juif

Quant à son frère Roger, blessé au combat et soigné à l'hôpital militaire de Nancy, il est libéré après l'armistice. Resté auprès de ses parents à Saint-Mathurin, il franchit lui aussi la ligne de démarcation à l'été 1942 et rejoint Benjamin qui l'aide à trouver un travail dans une épicerie.

La succession de rafles en zone occupée pousse les parents et Denise à passer la ligne de démarcation. Une amie de Denise, Marguerite Heinz, est témoin de l'arrestation de deux juifs dénoncés par un jeune-homme qui fait part de son intention de dénoncer également la famille Cahen. Partie à bicyclette les prévenir, elle convainc le propriétaire de l'appartement de sa famille de les transporter chez elle en camion. Sa maman les accueille et les cache. Apprenant que Benjamin avait passé la ligne de démarcation, elle approche le passeur utilisé par lui pour leur faire traverser la ligne. La famille se réunit à Lons-le-Saunier. Pour leur abnégation, Yad Vashem confère à Marguerite, sa maman et ses sœurs le titre de Juste parmi les Nations. Par crainte d'une rafle, toute la famille Cahen et l'oncle partent s'établir à Béfou, dans une ferme. Les salaires de Benjamin et Roger sont suffisants pour la louer. Denise est employée dans une laiterie. Seul Julien est loin, à Montpellier, où il enseigne les mathématiques. La présence aux alentours d'un ministre officiant alsacien, leur permet de manger de la viande cachérisée lorsqu'ils en trouvent. Quitter la ville leur a très vraisemblablement sauvé la vie. Leurs voisins, monsieur et madame Dreyfuss, ont été arrêtés, déportés et assassinés.

Par crainte d'être arrêtés eux aussi sur leur lieu de travail, Benjamin et Roger le quittent et se font embaucher chez des paysans prêts à prendre le risque d'aider des personnes menacées. Roger achète deux vaches, la maman jardine.

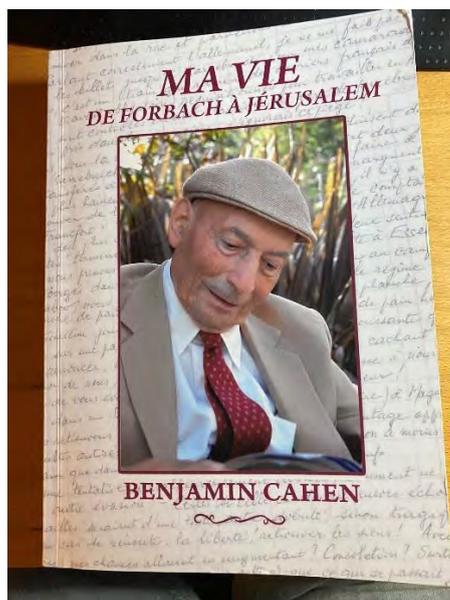
Dès la libération de la région, la famille retourne à Lons-le-Saunier. Roger, Denise et Benjamin retrouvent du travail (Benjamin dans un service de la préfecture).

En décembre 1944, Benjamin arrive à Forbach. L'immeuble du numéro 96 est partiellement détruit, les trois étages du numéro 189 sont occupés par des étrangers qu'il faut déplacer. Durant les mois qui suivent, il réorganise un tant soit peu les deux endroits qui ont été spoliés, pillés ravagés. En mai 1945, la famille quitte Lons-le-Saunier pour rentrer. Le mobilier placé sous séquestre ou vendu par les autorités allemandes peut être partiellement localisé et récupéré grâce au fait que les objets vendus aux enchères ont été répertoriés. Les listes comportant les détails des acquéreurs sont conservées au château Adt.

Le récit de Benjamin est émaillé de moments héroïques, de prises de décisions dans l'incertitude, d'aide obtenue par des gens courageux. Il sous-tend une intense lutte pour la survie et le retour à une vie normale.

Peu à peu, les choses reprennent leur cours et les magasins Cahen frères leur expansion dans le centre de la ville. Samuel décède le 19 septembre 1949 et Henriette- Léontine en 1955, Julien en 1995, Roger en 1998, sa femme Odette en 2012. Tous sont enterrés au cimetière israélite de Forbach. Benjamin meurt le 17 novembre 2007 à Jérusalem, cinq ans après son épouse Madeleine (22 septembre 2002). Denise et son époux sont morts à Paris.

En dehors de ses cousins Alfred et Nathan et de son compagnon de détention André Liebmann, Benjamin mentionne des coreligionnaires forbachois : Roby Levy, l'adjointe au commissaire Bernheim ; Salomon Cohen, Nathan Cohen, Nathan Knecht (qui en Israël changera son nom en Ben Horin).





1



2



3

- 1 - **Famille Cahen - 1919** - Samuel
et Henriette, entourés de leurs enfants
Benjamin, Denise, Julien, Roger
(de gauche à droite)
2 - **1922** - Julien et Benjamin
(de gauche à droite)
3 - **1935** - Benjamin



1942
Benjamin, Roger et un
(de gauche à droite)



!Benjamin,
Denise et Roger
(de gauche à droite)



Le magasin Cahen-Jacobs dans les années 1910-1920



1939 – 1940

Julien, Benjamin, Roger
(De gauche à droite)



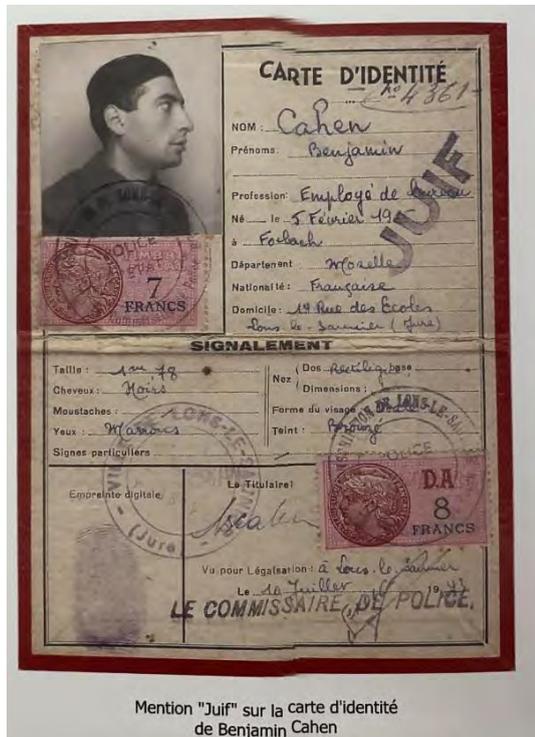
Vers 1946

Vers 1946
Famille Cahen

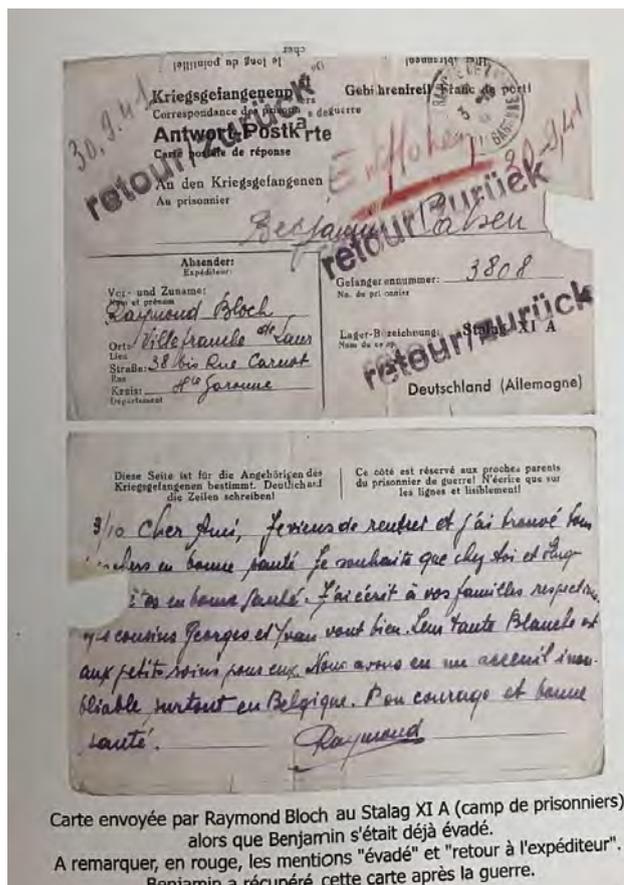


Juste après la guerre

Juste après la guerre
Roger, l'oncle Albert, Denise et Benjamin
(De gauche à droite)



Mention "Juif" sur la carte d'identité de Benjamin Cahen



Carte envoyée par Raymond Bloch au Stalag XI A (camp de prisonniers) alors que Benjamin s'était déjà évadé. A remarquer, en rouge, les mentions "évadé" et "retour à l'expéditeur". Benjamin a récupéré cette carte après la guerre.

Mémoire

Juste parmi les nations

Marguerite Heintz

Juste parmi les Nations

Lorsque les allemands firent leur entrée en Alsace-Lorraine, ils en expulsèrent une partie de la population civile. C'est ainsi que les Heintz, une famille catholique de Metz, durent se retrouver un nouveau foyer, tout comme les Cahen, des juifs de Forbach.

Mathilde Heintz, une veuve mère de trois filles alors âgées de seize, dix-neuf et vingt et un ans, s'installa à la Ménittré dans le Maine-et-Loire. Les Cahen, leur fille de vingt et un ans et un oncle trouvèrent à se loger au village voisin de Saint-Mathurin. Denise Cahen fit la connaissance des demoiselles Heintz - l'aînée des sœurs, fut témoin de l'arrestation de deux juifs à la gare du village. Un jeune homme qui se trouva là se vanta de les avoir dénoncés à la police, ajoutant qu'il s'appretait à faire de même pour Denise Cahen et sa famille. Ce soir-là après avoir demandé l'autorisation de sa mère, Marguerite prit sa bicyclette et se rendit par des chemins détournés chez les Cahen. Elle les avertit des menaces du mouchard et les conjura à partir sans tarder.

Elle réussit à convaincre leur propriétaire qui avait un garage de prendre dans son camion les quatre membres de la famille Cahen pour les conduire chez sa mère. Mathilde Heintz et ses filles accueillirent chaleureusement les fugitifs. Le lendemain, Marguerite se rendit à Angers, chef-lieu du

ANDRÉA GENTHON, ROMANS-SUR-SEINE, ORNE
MARIUS GENTHON, ROMANS-SUR-SEINE, ORNE
SUZANNE GOMBAULT, POUILLEY, AUBE
JEAN GRANGER, L'ÉVREUX, EURE
LOUISE HÉRRAS, LIMOGES, HAUTE-VIENNE
PIERRE HÉRRAS, LIMOGES, HAUTE-VIENNE
CÉCILE HEINTZ, LA MÉNITTRÉ, MAINE-ET-LOIRE
MARGUERITE HEINTZ, LA MÉNITTRÉ, MAINE-ET-LOIRE
MARIE-THÉRÈSE HEINTZ, LA MÉNITTRÉ, MAINE-ET-LOIRE
MATHILDE HEINTZ, LA MÉNITTRÉ, MAINE-ET-LOIRE
ÉDOUARD HUOTY, LE CROIX-BONNARD, HAUTE-SAÛVE

département situé à une cinquantaine de kilomètres de la Ménittré, où habitait le fils des Cahen. Elle apprit qu'il avait déjà quitté la ville et avait réussi à passer en zone Sud. Ayant obtenu le nom du passeur, elle le persuada de venir à la Ménittré prendre en charge les autres Cahen et leur faire franchir la ligne de démarcation. En attendant sa venue, les fugitifs restèrent cachés chez Mathilde Heintz et ses filles qui ne se laissèrent pas décourager par le grand risque qu'elles couraient. Ces femmes courageuses étaient motivées par leur foi religieuse et leur conscience et refusèrent toute rémunération. Le 2 avril 1995, Yad Vachem a décerné à Mathilde, Marguerite, Cécile et Marie-Thérèse Heintz le titre de Juste des Nations.

Marguerite PIAUMIER-HEINTZ est la belle-mère de Serge Kranczenblum ; elle sera décorée de la légion d'honneur par Monsieur Jean-Marie RAUSCH, le 18 septembre.

Sonia Seltam



1407/1340
Marguerite Heintz
à la Ménittré

Article concernant le titre décerné à Marguerite Piaumier (Heintz), Juste des Nations

Claude et Colette Cerf

Claude, Colette et leurs familles respectives, ont en commun d'avoir traversé la guerre, chacun de leur côté, grâce à l'abnégation de gens hors de l'ordinaire. Lui et ses parents à Aubusson, elle et les siens à Nomeny. Arrivés à Forbach en 1959, ils y sont restés jusqu'à leur mort. Leurs filles, Yolaine et Liliane étaient mes amies. Cette synthèse de la vie de leurs parents me permet de renouer avec elles un contact interrompu depuis cinquante ans. Yolaine, qui réside à Jérusalem, m'a raconté leur histoire lors d'une conversation téléphonique, le 2 avril 2024. Par la suite, Yolaine et Liliane ont apporté des corrections et rajouté des détails.

Claude naît dans une maternité de Metz le 18 novembre 1923. Ses parents habitent la commune voisine de Niedervisse, au 36, rue de Saint Avold. Son père, Armand y est né le 2 mars 1893 et exerce le métier, commun alors, de marchand de bestiaux à Boulay, au 36 rue de Saint-Avold. Il est associé à son frère René. Sa maman, Alice, est née à Schweighouse le 3 novembre 1897. Bloch de son nom de jeune fille, elle est la sœur de Jeanne (la maman d'André Jacobs-voir son dossier) et de Marguerite (future épouse de Louis Borg et mère de Gilbert-voir leur dossier).

Claude est fils unique. Scolarisé à Boulay durant le primaire, il effectue ses études secondaires à Metz, interrompues l'année du bac, par la guerre (encore un cursus détourné). L'évacuation oblige la famille à se réfugier à Aubusson dans la Creuse où la sœur d'Alice, Jeanne Jacobs, Samuel (son mari), leurs enfants René et André ont une grande maison et peuvent les accueillir (André Jacobs fait mention de ce séjour à Aubusson). Puis ils partent habiter dans une ferme entre Aubusson et Guéret où ils vivent, ainsi que d'autres juifs de Lorraine, cachés par des paysans locaux. Claude part au maquis.

Revenus à Boulay après la guerre, ils trouvent la maison vidée de son contenu. Des voisins leur disent par qui. Avant le départ, Armand avait enterré quelques biens dans le jardin. Il les retrouve.

Colette Mayer est née le 16 septembre 1927 à Boulay. Son père, Léon, est né à Niedervisse. Sa mère, Antoinette Jacob est originaire d'Arlon. Léon et Antoinette gèrent leur magasin de tissus "Au Bon Coin" situé Place du Marché. Ils habitent à l'étage. Yolaine et Liliane sont nées dans cette maison. Colette a un frère, René.

Au moment de la déclaration de guerre, ils se réfugient à Nomeny, au sud de Pont à Mousson, en Meurthe-et-Moselle. De manière extraordinaire, ils y restent toute la guerre durant, ainsi que d'autres familles juives, protégés par le bienveillant et héroïque maire. Une secrétaire de la mairie, madame Grosclaude, se servant des tampons officiels leur fournit des vrais-faux papiers. Colette se lie d'amitié avec Pierrette, la fille de cette dame. Elles ont comme instruction de cacher les tampons dans la cour au cas où quelqu'un se présenterait à la porte.

En cas d'alerte, avant une rafle, le maire, au courant faisait cacher Colette chez la garde barrière. Un jour, un convoi allemand passe la barrière emportant un groupe de juifs en vue de les déporter. Colette reconnaît la sœur de sa maman, Jacob, son mari, et leur fille. Colette leur fait signe, au grand dam de la garde-barrière qui la tire violemment en arrière et lui ordonne de ne jamais refaire cela. Les trois sont assassinés à Auschwitz.

A leur retour, comme tous, Léon, Antoinette et les enfants retrouvent la maison et le magasin pillé. Comme tous, ils se réinstallent, rouvrent et repartent à zéro.

Claude et Colette font connaissance à Boulay et se marient en mai 1949. Yolaine naît en 1950, Liliane en 1951, toutes deux dans la maison de la Place

du Marché.

Claude est chineur plaçant des lots de linge de maison. Ils vivent et élèvent leurs filles dans la maison des parents de Colette.

EN 1959, ils s'installent à Forbach où Claude trouve un emploi dans l'entreprise de meubles Ronel appartenant à Robert Lévy (voir dossier Isaac Lévy). Colette retrouve à Forbach une personne de sa famille : Renée, l'épouse de Simon Lévy (Simon Lévy, voir son dossier).

La première adresse à Forbach est au 34, rue Bauer où Colette ouvre une affaire de teinturerie (cela ne s'appelait pas encore pressing), puis ils emménagent au 31, rue des Moulins. Les parents de Claude reprennent l'appartement de la rue Bauer et continuent l'affaire. Colette crée le magasin Julie Aime qui existe toujours, dirigé par son associée Georgette.

Colette meurt le 11 mai 1976, âgée de de 48 ans seulement. Claude décède en décembre 1992. Tous deux reposent au cimetière israélite de Forbach.





Schweighouse : habillée de gris, Albertine Bloch, grand-mère d'André Jacobs, est en compagnie de ses trois filles, de gauche à droite : les sœurs **Alice** (future madame Cerf à Boulay, mère de Claude Cerf -père de Yolaine et Liliane, **Jeanne** (maman d'André Jacobs), enfin **Marguerite** future madame Borg.

Jeanne Cerf et ses deux fils, Gérard et Claude

L'édition 1939 de l'annuaire Ammel et Motte du Commerce et de l'Industrie de la Moselle (voir le site du cercle Die Furbacher), mentionne une crèmerie proposant beurre, œufs et fromage au numéro 41 de la rue nationale. Cerf-Kahn est le nom des propriétaires. Les premières informations les concernant m'ont été fournies en mars 2023 par Nicole Muller, Marcelle Klauber (toutes deux vivent à Strasbourg) et Francine Benzakki (elle vit en Israël) : Siegfried Cerf et son épouse Jeanne, née Kahn, sont les propriétaires du magasin. Ils avaient deux fils : Gérard et Claude.

Les 21 et 22 mars, je parle à Bruno Cerf, fils de Claude, puis à François, le fils de Gérard (de nombreuses conversations s'ensuivent avec ce dernier). J'échange des mails avec Dominique, la sœur de Bruno, enfin avec Bertrand, le frère de François. Le 23, j'ai une première longue conversation avec la cousine de Claude et de Gérard, Violette Kartaux, née Wolf le 21 mars 1938. Sa longue et excellente mémoire fait de cette dernière une des rares témoins oculaires : elle a en mémoire le goût du chocolat que lui offraient Siegfried et Jeanne.

Le 6 avril, François m'envoie une série de documents, concernant principalement sa famille maternelle (pour la plupart propriété du mémorial de la Shoah). Les 10 et 13 du même mois, c'est Dominique qui me fait parvenir une très belle série de documents et de photos. Enfin, entre le 20 et le 26 avril, Violette me fait transmettre une longue série de photographies par l'intermédiaire de Mireille, sa fille. Les jours qui ont suivi, Violette, par mail et lors de conversations téléphoniques, a effectué les dernières corrections et rajouté de nouveaux souvenirs sur son passé durant la guerre.

Ce qui suit est une synthèse de ce que m'ont transmis les petits-enfants de Siegfried et de Jeanne, d'une part, et la cousine Violette, d'autre part.

En dehors de Violette, témoin direct, ces petits-enfants de Jeanne et de Siegfried ainsi que tous ceux prenant part à cette recherche sur le passé familial et les souffrances endurées par leurs parents, se mesurent comme moi à l'immense regret de n'avoir pas posé de questions.

Siegfried Cerf (15 juin 1891- 4 décembre 1957), fils d'Isaac et de Joséphine née Bon vient au monde à Niedervisse (entre Boulay et Saint-Avold), berceau du clan Cerf. Les affaires l'ont fait arriver à Forbach où il ouvre une épicerie en gros dont le dépôt est situé au 26 rue de Verdun, une imposante maison dans laquelle lui et son épouse Jeanne s'installent. Jeanne, de son nom de jeune fille Kahn (28 novembre 1902-1980), est née à Biesheim (dans le Haut-Rhin, près de Colmar) où Siegfried et elle se sont mariés le 26 juillet 1925.

En plus de l'épicerie en gros, Siegfried et Jeanne possèdent également une crèmerie au 41 de la rue Nationale. C'est la mention de cette épicerie dans l'annuaire du commerce et de l'industrie de Forbach (année 1939) qui m'a lancé sur les traces de ses propriétaires. Au même numéro se trouvait, dans l'entre-

deux guerres, la boucherie de David et Elisabeth Ury (voir dossier famille Wolfgang). Il n'est pas clair si ces deux magasins tenus par des juifs étaient voisins ou si deux propriétaires différents se sont succédés au même endroit.



26 rue de Verdun

Jeanne met au monde deux garçons, Gérard (Jacques de son deuxième prénom, 18 mars 1929-20 juin 1993) et Claude (César de son deuxième prénom, 7 février 1931-2003).



Gérard écolier en 1937

Claude qui n'a pas connu son grand-père parle quand-même de lui et dévoile également une manière particulière d'apprivoiser un chien.

Quelques anecdotes concernant mon grand père maternel que je ~~quand~~ n'ai naturellement pas connu. Il est en effet decedé bien ~~avant~~ avant ma naissance. C'est ainsi que ne bien avant la ~~guerre~~ guerre u de 1914 ~~et~~ de confession juive, de nationalité allemande il ~~e~~ est naturellement envoyé sur le front Russe. Or en 1917 il ~~yy~~ a y a la revolution des soviets. Mon grand père est porté ~~el~~ disparu. En 1920 ma grand mère recoit un telegramme d'Odessa ~~et~~ "Rentrerais quand je pourrais" Il est revenu en 1922, très fatig~~u~~ fatigué et decede en 1924 soit deux ans après son retour.

Mon grand père était marchand de ~~ch~~ chevaux, il possedait une ~~s~~ sorte de ferme ce qui lui était ~~y~~ nécessaire pour ses activités. ~~Il~~ possédait une sorte de grange avec une espèce mezzanine ~~tre~~ ou il entreposait une partie de son materiel. Sous cette mezzanine était niché du chein, très mechant, mais bien attaché. De mon ~~ya~~ coté en vacances chez ma grand mère, j'avais environ 2 à 3 ans, ~~é~~ je m'amusais à monter des briques à l'étage et de la haut, ~~é~~ courageux, je les lachais sur le chine qui n'y pouvait mais ~~et~~ tirant sur la laisse, essayait par tous les moyens de se mettre à l'abri Ce chien fort heureusement adorait mon père. C'est ~~é~~ ainsi que lorsque ma grand mère est venue habiter chez nous ~~u~~ de Biesheim à Forbach, le chien est venu aussi. Toujours heureux~~u~~ ment pour moi il était attache dans la cours ou dans un réduit ~~ec~~ C'est ainsi qu'une fois je ~~pouvais~~ lui apporter à manger (il ~~me~~ était dans son réduit grillagé) et j'avais alors environ 5 ans, je ~~re~~ rentre très fier dire à mes parents : ça y est il (le chien) ~~me~~ m'aime. Il a sourit ~~quand~~ je lui donnais à manger. Son sourire ~~ek~~ n'était autre que les dents qu'il me montrait....

Claude parle de lui-même enfant comme étant un "brise-fer". Il était en tous les cas un brise-glace :

Très jeune j'étais un brise fer et c'est ainsi qu'avec ma luge je montais au Scholssberg. De la haut, avec tous les virages et cette splendide descente, je prenais de la vitesse. Je n'étais d'ailleurs pas le seul. A tel point que la municipalité a fait "cendrer" la partie terminale de la rue. Cela ne nous a pas empêché de poursuivre notre jeu et naturellement nous avons réussi à créer un nouveau passage. Un jour par ce passage, je viens comme une trombe couper la route de Sarreguemines. Juste à ce moment arrive un camion, heureusement comme tous ceux de l'époque très haut sur pattes. Je passe couché sur ma luge, sous ce camion ça ça au ras des roues avant, et je ressort... au ras des roues arrières Je suis naturellement, sans rien dire à personne, rentré chez moi, très peu fier, très pale mais je n'en ai parlé à personne et surtout pas à mes parents. Le lendemain j'étais à nouveau avec les copains sur le luge. Je n'étais guère vieillard. à l'époque peut être six sept ans.

Jeanne a un frère, Robert et une sœur, Louise (30 septembre 1909 à Biesheim- 15 septembre 1988 à Belfort). Sur une photo de la famille Kahn prise à Biesheim en 1910, Louise est la fillette en blanc (entre son père César et sa mère Marie née Bloch), Jeanne est en bas à droite, Robert au milieu de premier rang :



César Kahn, infirmier militaire pendant la première guerre mondiale ; il décède en 1928



Jeanne et Louise sont très proches.



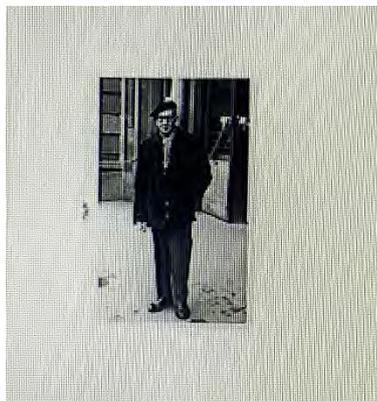
De droite à gauche : Jeanne, Gérard, Claude et Louise



Louise

Le 11 avril 1937, à Forbach, Louise épouse Berthold Wolf (né le 10 octobre 1894, il a 15 ans de plus qu'elle). Les familles Wolf et Cerf se rassemblent pour la circonstance. Violette, leur fille, naît en 1938.

Berthold



A gauche, Louise et Violette à Biesheim en 1938, à droite, Violette un peu plus âgée



Siegfried a une sœur, Florence, qui a épousé un monsieur Schmelzer.

Florence a deux enfants, Alfred et Yvonne.



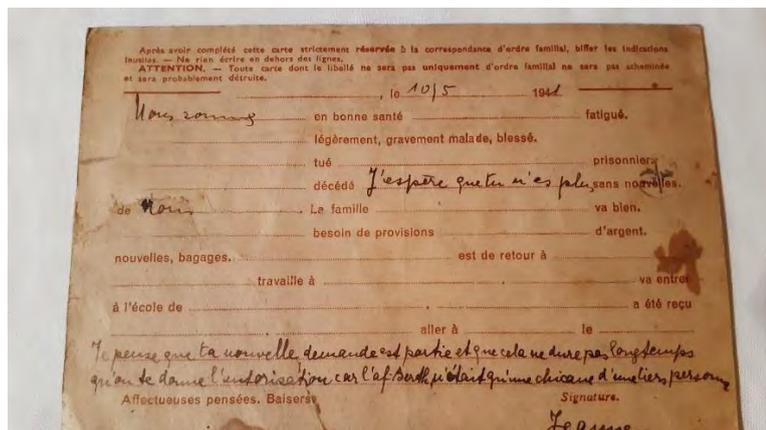
Dans le jardin du 26 rue de Verdun, de gauche à droite : Jeanne, Yvonne et Florence

La déclaration de guerre et l'évacuation qui suit obligent la famille Cerf à quitter la ville, comme toute la population locale. Ils partent dans la voiture de Louise et de Berthold venus les chercher.

Dans le véhicule prennent place Jeanne et ses deux garçons, la sœur de Siegfried (Florence Schmelzer) et ses deux enfants, Berthold, Louise et leur fille Violette âgée d'un an et demi.

Ils s'arrêtent à Neufchâteau. La durée de leur séjour en cet endroit n'est pas connue. Ils le quittent pour arriver le 18 juin 1940 à Villefranche-de-Rouergue dans l'Aveyron.

Dans un premier temps, ils sont logés, tous, dans une chambre, par une connaissance de Siegfried et de Jeanne, un producteur d'œufs nommé Chamailard. Puis les Wolf partent habiter rue de la Côte Pavée sur les hauteurs bordant la ville, dans le quartier Macarou. Les Cerf, quant à eux trouvent un appartement dans la ville, rue des Pénitents Noirs, non loin de l'église du même nom. Siegfried mobilisé ne rejoint sa famille que plus tard. Jeanne lui envoie des cartes auto-censurées, comme celle du 6 juin 1940 :





Villefranche-de-Rouergue vue depuis Macarou



La rue Côte Pavée à Macarou



A gauche, Violette à Macarou avec son cadeau d'anniversaire pour ses quatre ans. A droite, Louise et Violette



Les deux familles s'entraident et se voient fréquemment. Violette décrit le lien qui l'unissait à ses cousins Gérard et Claude comme fraternel. Louise partage les produits laitiers et des pommes de terre, obtenus en travaillant chez des paysans nommés Pourcel, Jeanne la viande quand elle en a. De plus, Louise cultive une parcelle d'un terrain voisin de la maison où ils logent. La montée de la rue Côte Pavé est raide. Violette se souvient comme son père la portait sur ses épaules en la montant.

Jeanne fait un AVC léger qui la laisse, pendant un certain temps, paralysée du visage. Claude est opéré de l'appendice et Violette lui rend visite dans la grande chambre emplie de malades à l'hôpital.

De temps en temps, Louise envoie des colis à une cousine de son père, dont le nom de famille est Jacob, réfugiée à Périgueux. La situation de cette cousine est précaire et elle demande de l'aide.

Siegfried, libéré de l'armée rejoint sa famille. Il trouve du travail dans une fabrique d'huile de noix.



De gauche à droite : Jeanne, Florence et Siegfried

En 1943, pour permettre à Violette d'aller à l'école, Berthold, Louise et Violette trouvent un logement, à Villefranche même, rue Marcelin Fabre. Berthold est comptable dans une entreprise.

Violette à Villefranche-de Rouergue





En bleu, verticalement : la rue des Pénitents Noirs, horizontalement, la rue Marcelin Fabre.



Villefranche-de-Rouergue. De gauche à droite La maison où Berthold, Louise et Violette ont habité rue Marcelin Fabre. Mireille devant la maison en 2021. Violette devant le monument de la 1^{re} guerre mondiale, à droite, Mireille au même endroit en 2021

En 1943, le danger des Allemands fait fuir la famille Cerf.

Claude et Gérard quittent la maison par les toits. Ils partent se réfugier à Lunac, un village de montagne, sous une fausse identité (Crépin). Les garçons vont à l'école et partent dans la campagne ramasser pour la résistance les objets parachutés. Violette leur rend souvent visite et malgré son jeune âge les accompagne dans leurs randonnées guerrières.

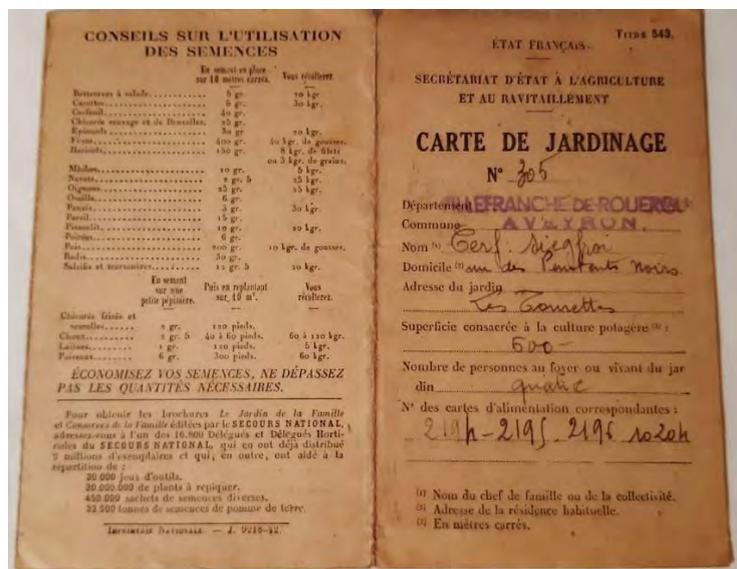
Après quelques mois, ils retournent habiter Villefranche, jusqu'à la fin de la guerre.

Claude, lors d'une rare confidence, a raconté à sa fille Dominique que la résistance a utilisé la connaissance de la langue allemande des deux frères. Ils sont envoyés côtoyer des soldats allemands avec pour mission d'écouter leurs discussions et d'en rapporter le contenu.

Il a couché cette histoire sur papier :

Pendant la guerre avec mon frère Gérard, lors de la révolte des Croates à Villefranche, nous sommes partis, envoyé par le ~~MA~~ maquis laisser traîner "nos guêtres" et écouter ce que racontait les SS de la triste division Das Reich... Au retour ~~si n'le mot de~~ si nous chantions ou sifflions "le chant des partisans" c'est que nous étions suivis par des indérribables. ~~vivis~~ Naturellement Gérard et moi n'avons rien trouve de mieux que de siffler cet air. Quans nous avons entendu les fusils s'armer, ~~not~~ nous avons repensé à ce qui nous avait été dit et très ~~vivis~~ vite, fort heureusement, nous avons pu nous faire reconnaître physiquement de ceux qui dans les arbres étaient ~~ne / pret~~ à tirer ~~pret~~ sur nous.

Dans l'ensemble, la famille mène une vie normale comme le montre la carte d'adhérent à l'association des jardins ouvriers de Villefranche-de-Rouergue accordée à Siegfried. Elle lui permet de cultiver un jardin, au bénéfice des quatre membres de la famille déclarés.



A la libération, la famille Wolf retourne à Strasbourg. Trouvant son magasin de meubles détruit, Berthold accepte un emploi de comptable.

Les Cerf rentrent à Forbach. La façade de leur maison de la rue de Verdun a été éventrée par une bombe. Ils peuvent y loger, même pendant la durée des travaux. Siegfried reprend immédiatement son commerce. Il loue un chauffeur et avec lui part livrer sa marchandise conservée dans le dépôt : conserves, sucre, sel, beurre (les grosses mottes sont divisées en paquets de 250 et 500 grammes), bonbons, chocolat.

Peu après la guerre, les deux garçons font leur bar-mitsva au milieu de leur famille et de la communauté rassemblée.



La maison éventrée de la rue de Verdun en reconstruction



La façade reconstruite et la cour





A gauche, devant le 26 rue de Verdun encore endommagé, Gérard et Claude. Jeanne est à la fenêtre. A droite, en mars 1946, les deux garçons et, entre eux, le chauffeur Karl



Claude et Gérard pendant les vacances de Pâques 1946



A gauche, Claude. A droite, Gérard en mars 1953





La crèmerie du 41 rue Nationale est rouverte également. Louise y travaille lors de ses visites à Forbach.

Les clients appellent la crèmerie "Eier-Butter Cerf" pour la distinguer du magasin de chaussures Cerf situé au 81 de la même rue (voir le dossier Jules et Blandine Cerf).

Jeanne continue à tenir la boutique de longues années après le décès de Siegfried survenu en 1957. Lorsqu'elle n'en a plus la force, elle ferme et part habiter en région parisienne chez Dominique et sa famille. Elle meurt à Melun en 1980. Elle et Siegfried sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.

Berthold Wolf meurt le 19 avril 1980, Louise le 15 septembre 1988. Ils sont inhumés au cimetière de Kronenbourg.



41, rue Nationale

Gérard fait la connaissance de Solange Frank en 1958. Née le 6 février 1935, elle vit à Sarrebourg. Des connaissances mutuelles les font se rencontrer. Mariage et fiançailles ont lieu en décembre de cette année. Trois garçons naissent de leur union : Bertrand (3 novembre 1959), François (16 septembre 1962) et Olivier (11 décembre 1963). Le travail de Gérard (il est ingénieur commercial à IBM) les fait déménager dans la banlieue sud de Paris. Gérard décède le 20 juin 1993, Solange le 2 septembre 2020. Tous deux sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.



Gérard Cerf en 1952





De gauche à droite, Jeanne, Solange, Bertrand l'ainé de Solange et de Gérard (dans le coffre) et Violette



François, le deuxième fils de Solange, dans les bras de Violette. A gauche, Jeanne. A droite Serge Frank, le frère de Solange

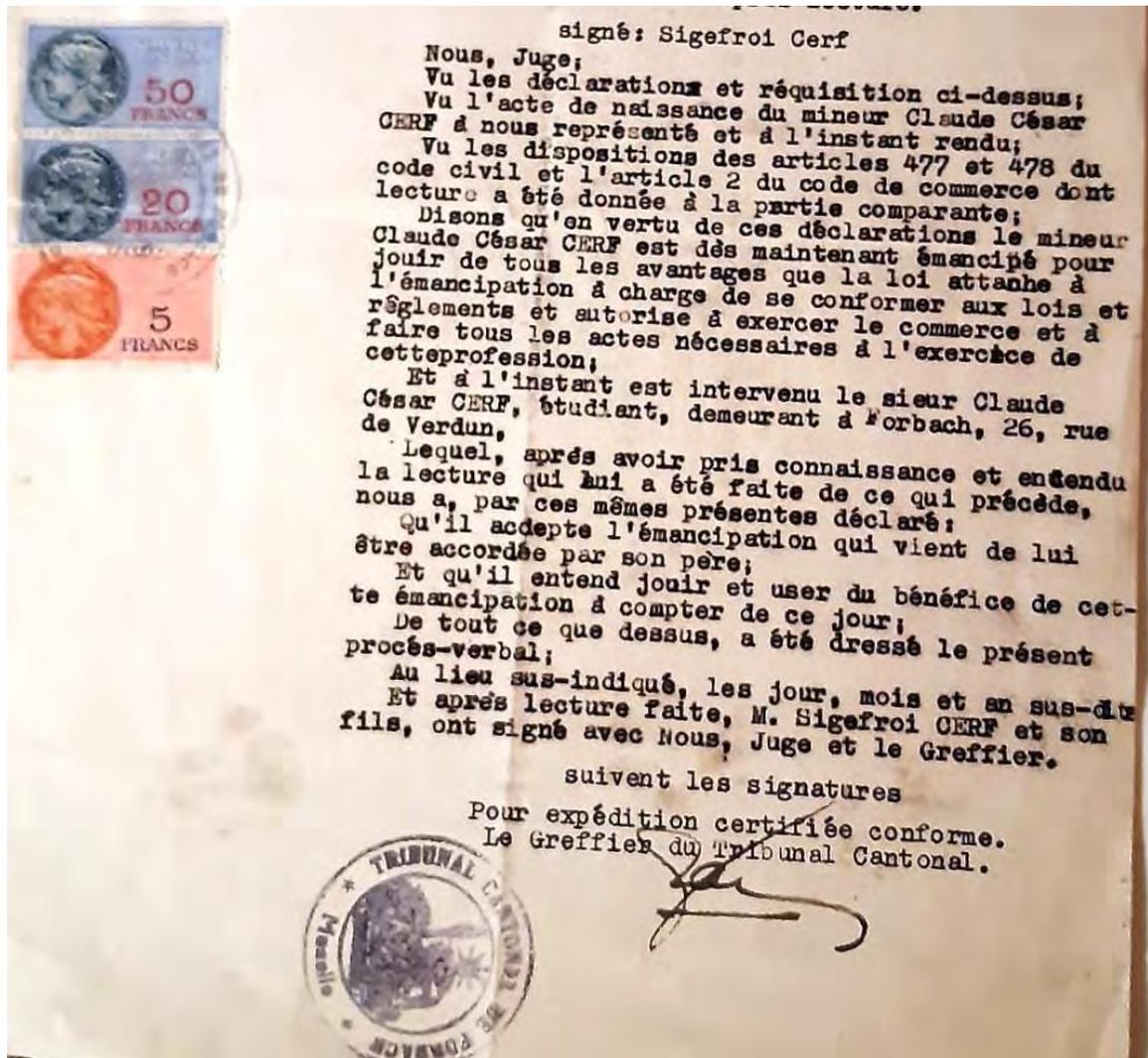


Jeanne et François



Bertrand, François et Olivier, les trois garçons de Gérard et de Solange.

Le caractère frondeur (et blagueur) de Claude, mis en valeur par ses quelques souvenirs écrits (l'épisode du chien, le chant des partisans), est confirmé par l'acte d'émancipation que le 3 septembre 1949 lui accorde son père à l'âge de dix-huit ans (la majorité était alors à 21 ans).



Le 5 juillet 1962, Claude, qui exerce à Melun la profession de médecin pneumologue, épouse Evelyne Roos de Strasbourg, née à Haguenau le 15 janvier 1940. Elle est la fille d'Erwin Roos et de Marguerite née Klein. Claude et Evelyne eurent trois enfants : Francine (13 février 1963), Dominique (13 mars 1966) et Bruno (30 avril 1969).



Les fiançailles de Claude et d'Evelyne : De droite à gauche : Erwin Roos, Jeanne Cerf, Claude Cerf, Evelyne Cerf, Gérard Cerf, Bertrand Cerf, Solange Cerf, Danièle Ury (sœur d'Evelyne), Marcel Ury, Violette Kartaux, Louise Wolf, Berthold Wolf, Florence Schmelzer, Marguerite Roos



De droite à gauche : Jeanne, Erwin, Claude, Evelyne, Marguerite

Claude et Evelyne

Claude refusait d'aborder le sujet de la guerre avec ses enfants. Lorsqu'adolescente, un jour à table, Dominique a voulu en parler, il s'est levé et a quitté la pièce. Mais il lisait tout ce qui lui tombait sous la main concernant la Shoah. Il gardait sa peine pour lui. Décédé en région parisienne, il est, comme son frère et ses parents, enterré au cimetière israélite de Forbach.



Siegfried

NOM	KAHN Veuve CERF		
Prénoms	Jeanne		
Né le	28 novembre 1902		
à	Biesheim/Haut-Rhin		
NATIONALITÉ FRANÇAISE			
Taille	1,70		Signature du titulaire <i>J. Cerf</i>
Signes particuliers	porte des lunettes		
Domicile	FORBACH/Moselle 26, rue de Verdun		Empreinte index gauche 
Fait le	30 août 1972		
par	La Sous-Préfecture de FORBACH Pour le Sous-Préfet et par délégation, Le Secrétaire en Chef, <i>Cout</i>		



Siegfried et Louise

Siegfried, Violette et Louise





Jeanne



Photo de gauche : Violette, Jeanne, Hervé et Mireille (enfants de Violette). Photo de droite : Louise, Jeanne, Moise/Maurice (mari de Violette), Hervé et Mireille



De droite à gauche : Louise et Jeanne

La famille de Solange, l'épouse de Gérard

Au regret de n'avoir que peu de documentation sur le passé de sa famille paternelle (les Cerf), François me confie ceux dont il dispose sur l'histoire de sa famille maternelle (les Frank). Partis de Strasbourg au moment de l'évacuation, Solange, les frères de celle-ci (Serge et Alain), leurs parents (Fanny née le 4 septembre 1903 et Léon Frank, boulanger, né le 27 août 1896), la maman de Fanny (Aline Raphaël, née Weill le 22 novembre 1872 à Balbronn, Bas-Rhin), ainsi que Gaston Raphaël (frère de Fanny), se sont tous réfugiés à Tourtoirac, dans la Dordogne, à 35 kilomètres au nord-est de Périgueux. Le 1^{er} avril 1944, les soldats de la division Brehmer investissent le village. Solange, Serge et Alain ne sont pas présents à ce moment. Leur grand-mère (Aline), leur maman (Fanny) et leur petit frère Gilbert (né le 12 décembre 1942) sont arrêtés et transférés à Périgueux. Leur père (Léon Frank), absent au moment de la rafle, apprenant ce qu'il s'est passé, se constitue prisonnier. Tous sont envoyés à Drancy, déportés à Auschwitz par le convoi 71 du 13 avril 1944 et assassinés. Gaston Raphaël, le frère de Fanny est fusillé dans un champ en bordure de la R.N. 62, près du village de Saint-Hilaire.

Solange, Serge et Alain sont cachés par Jeanne Authier-Guilhem la propriétaire d'un hôtel restaurant pendant plusieurs jours (en reconnaissance de son action, elle reçoit en 2011 la distinction de Juste parmi les nations). Ils sont ensuite pris en charge séparément par l'OSE. Solange est placée chez des gens nommés Tessier à Annecy. Elle reste chez eux durant les années 1944 et 1945. Alain et Serge se trouvent eux à Doizieux dans la Loire. A la libération, un couple de Sarrebourg, Pierre et Germaine Kosmann, accueille Solange. Toute sa jeunesse s'écoule chez ces gens que François apprécie comme des grands-parents (il n'a pas connu les siens). Elle ne retrouve ses frères qu'en 1947.

Le Maitron, le dictionnaire biographique des fusillés, guillotins exécutés et massacrés de 1940 à 1944, décrit la tragédie des familles Raphaël et Frank.

RAPHAEL Gaston

Né le 28 décembre 1900, à Mittelbronn (Moselle), massacré le 1er avril 1944 à Tourtoirac (Dordogne) ; commerçant ; victime civile d'origine juive.

Gaston Raphaël était le fils de fils de Aline Raphaël née Weill. Domicilié à Sainte-Eulalie-d'Ans et arrêté le 1er avril 1944 à Tourtoirac, il fut l'une des nombreuses victimes de la division Brehmer : du 26 mars au 2 avril 1944, la division Brehmer, ou division B de l'initiale du patronyme de son chef, le général Brehmer, accompagnée par des éléments de la Sipo-SD et de la Brigade nord-africaine et bénéficiant de renseignements collectés par des délateurs, collaborationnistes ou non, et par l'administration de Vichy, traversa le département de la Dordogne. Elle traqua les maquisards et massacra des civils en représailles dans le cadre d'opérations de répression, mais elle conduisit aussi une politique génocidaire à l'encontre des nombreux Juifs réfugiés dans le département. Les hommes furent abattus parce que juifs et les femmes et les enfants furent arrêtés, transférés à Drancy puis déportés vers les centres de mise à mort, Auschwitz-Birkenau principalement.

Le 1er avril 1944, le bourg fut encerclé vers 16 h par des éléments très nombreux de la division Brehmer. Un officier se rendit à la mairie pour demander la liste des communistes, des Résistants et des Juifs. Une liste des Juifs fut présentée sous la menace. Leur traque commença immédiatement, les appartements furent pillés tandis que les victimes étaient rassemblées à l'hôtel Guilhem. Gaston Raphaël a été fusillé dans un champ en bordure de la R.N. 62, près du village de Saint-Hilaire. La

division Brehmer fut, à Tourtoirac, comme à Sainte-Orse ou à la Bachellerie, particulièrement acharnée dans sa traque des Juifs puisque, outre Gaston Raphaël, onze autres personnes furent exterminées par exécution ou suite à la déportation. Huit personnes, dont sa mère, Aline Raphaël née Weill le 21 novembre 1872 à Balbronn (Bas-Rhin), furent arrêtées et déportées à Auschwitz par le convoi n° 71 à destination d'Auschwitz.

Liste des huit personnes déportées à Auschwitz par le convoi n° 71 :

Fanny Frank, son enfant, Gilbert Frank (âgé de deux ans et né à Claivivre), son époux, Isaac Léon Frank, Fanny Gintzburger, Baïla Kohn (épouse d'Abraham Kohn, fusillé), Berthe Rebe Moses née Dreyfuss, Aline Raphaël née Weill (mère de Gaston Raphaël, fusillé), Rosa Wolff (fille de Samuel Wolff, fusillé).

Liste des quatre hommes fusillés :

Abraham Kohn (époux de Baïla Kohn, déportée), Samuel Wolff (père de Rosa Wolff, déportée), Jacques Kohn (fils d'Abraham -fusillé- et de Baïla-déportée), Gaston Raphaël (fils d'Aline Raphaël, déportée).

Son nom figure sur le monument aux morts de Tourtoirac.

Récit, non signé ni daté. Arch. dép. Dordogne, 1573 W 8.

Opération contre les Israélites.

Tourtoirac est averti vers 11 h du matin qu'une colonne allemande opère dans la région de Badefol – Hautefort. Elle se livre aux pires atrocités : crimes, incendies. Quelques personnes prennent le bois. A 14 h, une voiture de tourisme portant des officiers allemands traverse le bourg et demande la route du Temple-Laguyon. C'est là que se trouve la colonne à cette heure et les officiers font la reconnaissance. Il est environ 16 h quand Tourtoirac est investi par le sud. En quelques minutes, les rochers qui dominent la localité, les hauteurs environnantes, les carrefours, les bords de la rivière sont occupés. Le bourg est bien cerné et déjà une patrouille arrive sur la place en demandant la mairie. M. Devort Octave, secrétaire du maire, se trouve là ; c'est lui qui accomplira la triste corvée d'accompagner les Allemands. A la mairie, un SS hautain réclame, revolver au poing, la liste des communistes, des terroristes et des Juifs... « et vite ! et vite ! ». Aux deux premières questions, la réponse est négative. Quant aux Israélites on ne peut nier et les secrétaires fournissent une liste, d'ailleurs incomplète. Les gens qui se trouvent à la mairie, les enfants des écoles sont consignés ; immédiatement commence « la chasse aux Juifs ». Je ne dirai rien du pillage des vivres, du linge éparpillé dans les pièces et piétiné, de la grenade qu'ils font exploser dans l'appartement. Hélas ! Ce sont faits qui seront relatés trop souvent.

La rive gauche est fouillée... c'est au tour de la rive droite. M. Devort Raoul, maire, qui rentre de sa ferme, rencontre la patrouille, se présente et accompagne les Allemands dans la pénible tâche. Le plus atroce n'est pas encore accompli. 9 personnes sont arrêtées :

Mme Frank qui porte un bébé de quelques mois dans les bras. Mme Raphaël, octogénaire. Fanny Gintzburger. Mauzès Berthe. Mme Kohn. Rosa Wolff. Kohn Abraham. Kohn Jacques, 17 ans. Wolff Samuel, octogénaire.

Au fur et à mesure des captures, tous sont parqués dans le garage de l'hôtel Guilhem. Les perquisitions chez les Israélites achevées, les hommes arrêtés sont mis à part, interrogés, puis ramenés au groupe où ils sont durement giflés en présence des MM. Devort. Le jeune Kohn est si violemment souffleté qu'il va rouler à plusieurs mètres de son bourreau.

Encore quelques instants..., les trois hommes sont conduits par un peloton d'exécution sur la berge de la rivière... Une fusillade... !! Tout le monde devine le drame qui vient de se jouer.

Un officier fait comprendre à Monsieur le Maire qu'il y a là-bas trois hommes « kaput » et qu'il faudra les mettre en terre demain.

Les femmes sont immédiatement entassées dans une camionnette.

L'horrible tragédie paraît terminée ; les Allemands sont regroupés, embarqués et quittent Tourtoirac. Il ne reste plus que quelques petites voitures de gradés et de SS qui s'appêtent à partir quand, ô triste sort, arrive l'autobus d'Hautefort... Contrôle des papiers... il y a un israélite : Raphaël Gaston. Arrestation immédiate et peu après Raphaël est mis au mur, mais les tueurs paraissent hésiter à perpétrer leur crime sur la place publique. Ils parlementent pendant qu'un officier donne à M. le Maire l'ordre de distribuer tous les effets des Juifs aux indigents de la commune. Il ajouta que le contrôle serait fait dans les 48 heures. L'ordre ne sera quand même pas exécuté.

Vers 18 h 30, les voitures s'en vont emmenant Raphaël qui devait être fusillé quelques instants plus tard à environ 1 km de Tourtoirac, près du village de Saint-Hilaire.

Une vingtaine d'Israélites avaient échappé à ce gigantesque coup de filet ; plusieurs rentrèrent dans la nuit chercher partie de leurs effets.

Le matin – 2 avril – le bourg préparait déjà les obsèques des victimes de la veille quand un important convoi allemand vint encore stationner sur la place du village. Les sections de patrouilleurs fouillèrent les bois pendant que la section de ravitaillement plumait poulets et oies sous les regards volontairement indifférents d'une population toute hostile.

La commune n'eut ce jour-là aucune victime à déplorer et vers 15 h les hordes barbares de l'envahisseur quittaient Tourtoirac pour n'y jamais plus revenir.

Sources

SOURCES : Registre d'état civil de Tourtoirac, attestation de la mairie de Tourtoirac. — Arch. dép. Dordogne, 1 W 1815-2. Rapport d'activité de la gendarmerie pour le mois d'avril 1944, 1573 W 6 ; 1573 W 8 -----Bernard Reviriego, *Les Juifs en Dordogne, 1939-1944*, Périgueux, Éditions Fanlac-Archives départementales de la Dordogne, 2003, p. 248-250, 429.—

Consistoire israélite de la Moselle, *Le martyrologe des Juifs de la Moselle-1939/1945*, Imprimerie Klein, 1999, p. 92.— Témoignage oral de sa nièce, Mme Solange Cerf née Frank : Arch. dép. Dordogne, 7 AV 58.

Site internet consulté le 24 mars 2018 : Monuments aux morts : <http://memorialgenweb.org/>

Fanlac-Archives départementales de la Dordogne, 2003, p. 248-250, 429. — Site de l'AJPN. — Notes Philippe Wilmouth.



Léon et Fanny Frank avec leur fille Solange. France, 1937 □



Solange et Serge Frank alors qu'ils sont réfugiés en Dordogne avec leur famille. Tourtoirac (Dordogne), France, Janvier 1943- début 1944 □



Serge et Alain Frank sur un chemin. Tourtoirac (Dordogne), France, 1942-1943 □



Léon Frank avec son fils Gilbert dans les bras. Tourtoirac (Dordogne), France, 1943 □



Maison dans laquelle était réfugiée la famille à Tourtoirac (là où se trouvent les deux fenêtres du haut à droite).



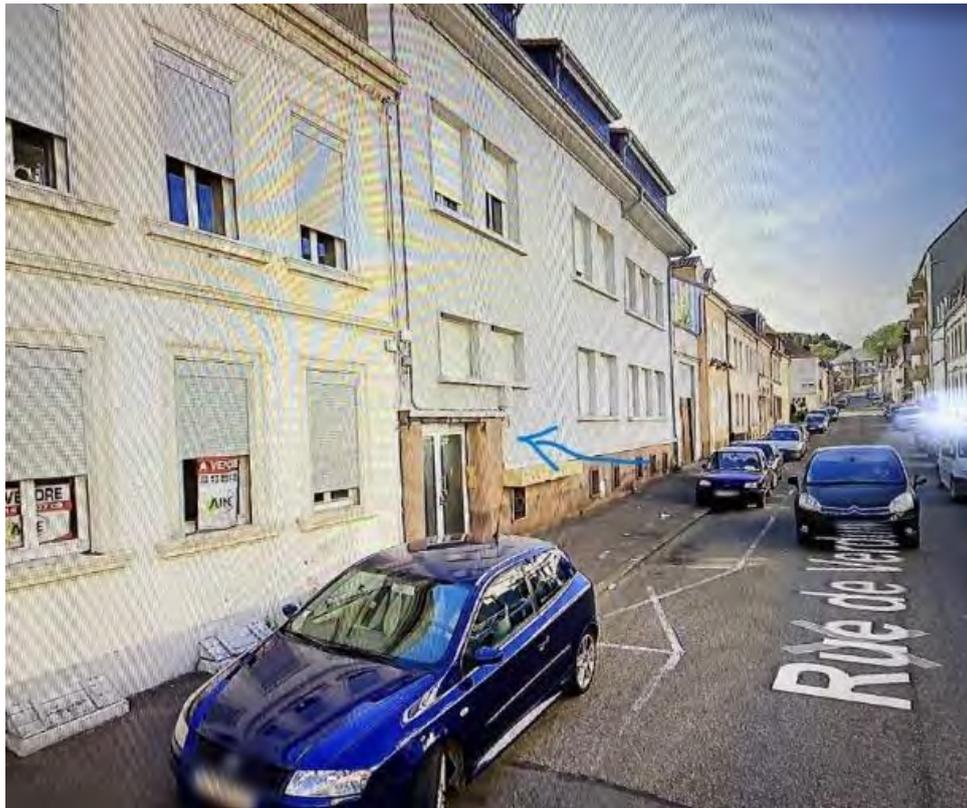
Aline Raphaël

361	FOES Jacqueline	3.10.39	Ohne	I4890	1101	RAFFEL Florence	31.10.09	Ohne	18104
362	FOES Micheline	22. 5.42	Ohne	I4891	1102	RAFFEL Henri	19. 4.70	HauswarenHändler	18103
363	FOES Paulette	30. 3. 16	Ohne	I4889	1103	RAICHER Arnold	18. 6.04	Jurist	17979
364	FOKSMANN Rébecca	13. 7.22	Ohne	I9018	1104	RANDACHS Gabrielle	24. 2.38	Studentin	17969
366	FRANCFORT Julien	24.10.79	Metzger	I8296	1105	RAPHAËL Albert	22. 4.02	Metzger	18196
366	FRANCFORT Lucie	14. 9.73	Ohne	I8297	1106	RAPHAËL Aline	23.11.72	Ohne	19026
367	FRANCK Aline	26.10.38	Ohne	I6861	1107	RAPHAËL Fernand	9. 6.13	Ohne	18577
368	FRANCK Aline	4. 7.26	Ohne	I7829	1108	RAPHAËL Jacques	25. 3.40	Ohne	18578
369	FRANCK André	3. 7.99	Kaufmann	I6865	1109	RAPHAËL Susanne	19. 9.62	Ohne	18197
390	FRANCK Blanche	1.3.08	Ohne	18133	1110	REICHMANN R. vire	17. 7.03	Kaufmann	18464
391	FRANCK Claude	27. 4.33	Schülerin	I6660	1111	REICHMANN Guillaume	21. 4.77	Kaufmann	18465
392	FRANCK Esther	20. 2.07	Verkäuferin	I7452	1112	REICHMANN Rose	16. 3.75	Kaufmann	18462
393	FRANCK Françoise	4. 3.28	Näherin	I8700	1113	REIFFER Loumette	4. 6.04	Schneiderin	19036
394	FRANCK Henri	15. 3.72	Metzger	17828	1114	REIFFER Eva	14. 3.63	Ohne	19281
396	FRANCK Jeanne	3.11.07	Dactylo	17831	1115	REIFFER Noëlle	12. 4.61	Landwirt	19230
396	FRANCK Julien	17. 7.79	Artzt	18132	1116	REINHARD Aline	19. 6.60	Ohne	18203
397	FRANCK Renée	7. 2.06	Wäschmachein	17830	1117	REINHARD Eugène	30. 6.62	Kaufmann	18201
398	FRANCK Yvonne	18. 4.09	Ohne	16889	1118	REISS Abraham	22. 8.76	Kaufmann	17822
399	FRANK Fanny	4. 9.03	Kassiererin	19025	1119	REVAH Albert	9. 9.25	Elektrikerstudent	18774
370	FRANK Gilbert	12.12.42	Ohne	19029	1120	REVAH Corine	22. 7.25	Schülerin	18773
371	FRANK Léon	27. 5.96	Bäcker	19027	1121	REVAH Jouda	1897	SpezialHändler	18772
372	FRANKENBUSH Hulde	19. 5.90	Wotelier	17832	1122	REISING Odine	4. 5.78	Metzgerin	18469
373	FRANKE Charles	12. 2.00	Holabehauer	19129	1123	REISING Eugène	6. 7.74	Metzger	18468
374	FRIDMANN Ida	22. 6.94	Chri	17652	1124	REISING Marthe	22. 7.20	Ohne	18467
375	FRIESBOURG Claude	16.10.38	Schüler	18721	1125	REISS Nathan	6. 3.88	Kaufmann	18496

Toute reproduction interdite.

*Toute reproduction interdite.

Les noms de Léon, Fanny, Gilbert, Frank et d'Aline Raphaël sur les listes du convoi 71



26, rue de Verdun de nos jours

Commentaire de Nicole Muller-Sussel reçu le 29 avril :

Pour ma part, j'ai des images claires de Jeanne Cerf, venant rendre visite, dans les années (60 ???), avec beaucoup de régularité, à ma grand-mère paternelle, Mathilde Mendel Sussel, née Moog, alors que veuve et prenant de l'âge, elle était venue vivre rue de la gare à Forbach.

Mme Cerf, dans mon souvenir, était une femme de tête à la fois ferme, pudique et bienveillante.

Merci Richard.

Bien à toi

Nicole

Jules et Blandine Cerf

Ce dossier est presque entièrement fondé sur le témoignage que m'a envoyé, le 9 janvier 2023, Olivier Cerf, le petit-fils de Jules et de Blandine qui vit à Trets dans les Bouches-du-Rhône. Le site MyHeritage m'a permis de rajouter des dates et certains noms.

David Cerf (1827-1887) et Florence née Klein (1853-1942) de Puttelage – aux – Lacs se sont mariés le 29 octobre 1902. De leur union sont nés trois enfants : Mayer/ Myrtil (le 7 juillet 1877), Sidonie (1878 – 1918) et Jules, le 20 décembre 1880.

La date et les raisons de l'arrivée de Jules à Forbach sont inconnues. Commerçant, il possède un magasin de chaussures (Chaussures Cerf), au 81 de la rue Nationale (face à l'intersection avec la rue Sainte-Croix). Le 21 août 1935, il épouse Blandine Kahn (fille d'Aron Kahn et de Mathilde née Mayer).

Le couple a deux enfants : Odette, née le 12 février 1915 et René-Louis né le 17 novembre 1916.

Après l'évacuation, ils s'établissent à Valence. Il n'y a aucune précision concernant les aléas du voyage, adresse, conditions de vie, occupation durant tout ce temps. Les parents de Blandine, Aron Kahn natif de Molsheim et Mathilde née à La Walck dans le Bas-Rhin en 1863, meurent en 1943 à Aigueperse dans le Puy-de-Dôme.

Le frère aîné de Jules, Myrtil, a été arrêté, transféré à Drancy le 29 avril 1944, déporté à Auschwitz et assassiné le jour de son arrivée.

En juillet 1944, pensant que le danger était passé, Jules est imprudemment sorti de chez lui. Arrêté lors d'un contrôle d'identité, il est transféré à Nice, puis à Drancy le 31 juillet d'où il est déporté le jour même par le convoi 77. Il est assassiné dès son arrivée le 5 août.

Blandine et ses deux enfants reviennent à Forbach où elle rouvre le magasin de chaussure. René tombe amoureux d'une des vendeuses, Germaine Maul (sœur de Fernande Maul, l'épouse de Joseph Niderman). Ils se marient en 1954. Le couple s'établit à Nancy.

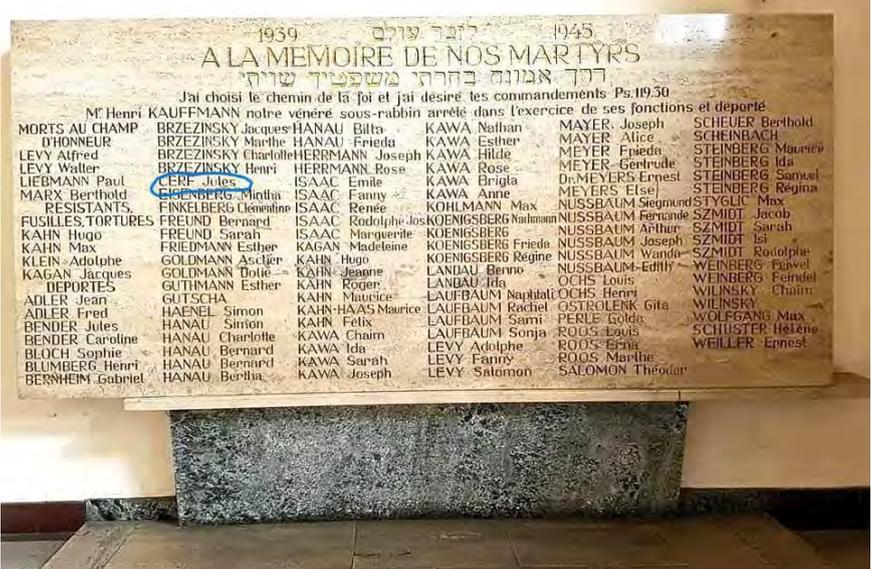
Blandine meurt en 1958, René en 1967, Odette est morte à Metz en 1947.

Le nom de Jules figure sur le mur des déportés, stèle adossée au mur du cimetière juif de Nice, inaugurée en 2020 sur laquelle sont rassemblés 3486 noms de juifs arrêtés dans cette ville et dans sa région.





La stèle et les 3486 noms de déportés depuis Nice vers Drancy et Auschwitz



La stèle à la synagogue de Forbach



Aron et Mathilde Kahn

DEMANDE DE RECHERCHES DANS LA DOCUMENTATION DU
SERVICE INTERNATIONAL DE RECHERCHES

MISSION DE RECHERCHE
DES VICTIMES DE LA GUERRE

RECEVUE LE 4. Nov. 1958
B.D., la

IN/OH No
74014

ETAT-CIVIL

NOM ET PRENOMS C E R Y Jules
DATE ET LIEU DE NAISSANCE 29-12-1900 à Puteulange
NATIONALITE Française
NOM ET PRENOMS DES PARENTS
DERNIERE RESIDENCE

RENSEIGNEMENTS COMPLEMENTAIRES (NO MATRIQUE, LIEUX ET DATES D'INTERROGENT ETC)

31-7-44 Drancy
5-8-44 Auschwitz

D'après les "Chroniques" d'Auschwitz - consultées à
Yad Vashem : arrivé le 3/8/44 dans le convoi 77*
depuis Drancy. 291 hommes et 183 femmes
transférés au camp de travail. Les 826 autres
(dont Jules) gazés le jour même.

RENSEIGNEMENTS OU DOCUMENTS DEMANDÉS

(* contenant 1300 personnes.)

Tout renseignement détenu par le S.I.R.

* Dernier convoi depuis Drancy ?

MISSION FRANÇAISE DE LUNON

Sous la

du 7. Nov. 1958

68562

Transmis à

IDEA - ALM : Cerf, Myrtil Page 1 of 2

English עברית **Accessibility**

YadVashem

Quick Search Basic Search Advanced Search Hierarchical Browsing
Selected Searches Login Help

Search > Search Results > Cerf, Myrtil

Main Linked Items Previous Next

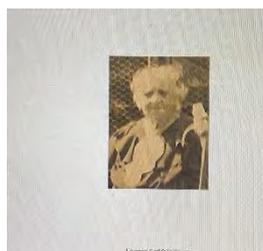
Content Language English

Last Name	<u>Cerf</u>
First Name	<u>Myrtil</u>
Date of Birth	04/07/1877
Place of Birth	<u>Puttelange, Moselle, <>, France</u>
Deportation	גירוש מ Drancy, Camp, France ל Auschwitz, Camp, Poland
Status in the source	<u>deported to an extermination camp</u>
Connected to Item	Le Mémorial de la déportation des juifs de France, Béate et Serge Klarsfeld, Paris 1978
Type of material	<u>List of deportation from France</u>

http://safir.yadvashem/notebook.asp?lang=ENG&dlang=ENG&module=search&page... 03/05/2018



Le magasin Chaussures Cerf au 81 de la rue Nationale. Germaine, est la vendeuse du milieu. René est debout sur la gauche.



Florence, la maman de Jules

Alex et Marlène David

Les premiers rares détails concernant Alex et Marlène m'ont été fournis par leur fille Françoise, qui vit à Angers, lors d'une conversation téléphonique le 7 février 2023. En juin, le rabbin Wertenschlag m'a orienté vers le frère de Marlène, Jean-Claude Dreyfuss de Strasbourg. Je lui ai parlé le 20 juin ; il m'a fourni quelques informations concernant Marlène et sa famille d'origine.

Alex David est né à Fénétrange le 24 octobre 1926. Il arrive avec ses parents à Forbach où ils ouvrent un magasin de meubles au 60 de la rue nationale. Ils habitent rue Bauer.

Marlène est née le 14 juin 1936. Fille de Léon Dreyfuss et de Germaine (Blum de son nom de jeune fille), dont le père, Gabriel, est boucher à Benfeld et président de la communauté israélite de Bischeim. Benfeld, étant dépourvue de clinique, c'est à Strasbourg qu'accouche Germaine.

Après l'évacuation, la famille Dreyfuss échoue au Touquet-Paris-Plage où naît Jean-Claude, en 1940. Ils sont sans le père de famille, Léon, qui, engagé, est fait prisonnier et passe toute la guerre dans un camp de prisonnier en Allemagne.

Germaine, ses deux enfants et un frère à elle s'établissent à Agen. Ils y restent jusqu'à la Libération. Marlène va à l'école. Lorsque le danger des rafles se fait pressant, prévenus à temps, ils se réfugient à la campagne chez des paysans.

De retour à Strasbourg en 1945, Marlène est employée dans un bureau. La boucherie de son père ayant été détruite pendant la guerre, celui-ci se reconvertisse dans le commerce de bestiaux. Il meurt en 1970.

Par l'intermédiaire de proches vivant à Sarreguemines, elle fait la connaissance d'Alex en mars 1958, l'épouse et vient habiter avec lui à Forbach, au-dessus du magasin de la rue Nationale.

Alex abandonne la vente de meubles, s'adonne à l'astrologie puis est employé par l'entreprise Cahen Frères (détail fourni par Georges Benzaki).

Alex, Marlène et leur fille Françoise vivent repliés sur eux-mêmes, un peu marginaux et sans amis. Cela explique l'absence de précisions et le manque quasi-total de documentation.

A la fin des années quatre-vingt, après la retraite d'Alex, ils sont partis s'établir à Angers.

Alex est décédé le 17 mars 2012, Marlène le 20 mars 2018 (les dates et les photographies de leurs tombes ont été fournies par Jean-Claude Salomon).

Françoise vit dans un Ehpad à Angers. Alex et Marlène reposent au cimetière israélite de Forbach.



Alex et Marlène, au centre communautaire de Forbach, à Hanoucca, le 12 décembre 1993

Jules et Françoise David

André Jacobs qui vit à Strasbourg m'a confié l'histoire des parents de sa femme Edith dans un mail reçu le 4 février 2023 et lors de conversations téléphoniques dans les jours qui ont suivi.

Jules David est né le 15 décembre 1895 à Volklingen, en Sarre. Françoise Ney vient au monde le 18 décembre 1896, à Sarrebruck. Ils se marient en 1921, dirigent en ville un beau magasin de vêtements. De leur union naissent deux enfants : Norbert, en 1923 et Edith, en 1928.

En 1933 ils doivent quitter la Sarre, laissant tous leurs biens derrière eux. Ils s'établissent à Forbach où ils ouvrent un commerce de vêtements au premier étage du 39 rue Nationale, au-dessus du café Louis Ehrminger (ou café de Forbach). Le magasin est en fait un entrepôt situé dans leur appartement. Jules vend ses trousseaux à l'extérieur, à sa clientèle de mineurs. Ses clients ont une espèce d'abonnement et payent une somme fixe le 15 et en fin de mois, jours de paye des houillères.

En 1939 la famille trouve un premier refuge à Angoulême qu'elle quitte au bout de quelques mois pour gagner la zone libre et venir habiter Agen, en Lot-et-Garonne. Ils ne se sont pas déclarés juifs en mairie comme la loi l'ordonnait. Jules, schohet diplômé (effectue l'abattage rituel) continue à exercer clandestinement à Agen. Jules et Françoise malgré leur propre misère adoptent de fait Dora, une fillette juive dont le père a été arrêté. Sa maman très atteinte est dans l'incapacité de continuer à élever ses quatre enfants seuls. Dora et Edith deviennent amies à vie. La première sera par la suite demoiselle d'honneur au mariage de sa compagne d'infortune.

Norbert meurt accidentellement en décembre 1940. Tombé d'un tandem, il ne survit pas à une grave fracture du crâne. Il est enterré au village où sa tombe est bien entretenue jusqu'à nos jours.

Fuyant le danger des rafles en 1942, Jules, Françoise et Edith quittent la ville pour se réfugier au village de Clermont-Dessous, toujours dans le Lot-et-Garonne. Une famille de vignerons accepte de les accueillir.

A la fin de la guerre, tous rentrent à Forbach où ils retrouvent leur appartement vidé de tout mobilier. Ils reprennent leur commerce de vêtements.

Edith se marie en 1951 avec André Jacobs originaire de Sierck-les-Bains où il naît en 1929 (voir dossier André Jacobs). Après l'évacuation, André et sa famille se sont retrouvés à Vichy puis à Aubusson dans la Creuse. En 1943, dénoncés, ils réussissent à s'enfuir avant d'être arrêtés. André passe les deux années suivantes caché dans une ferme du hameau Mazeaubouvier, ses parents de même à Empeaux. Son frère aîné s'est engagé dans le maquis.

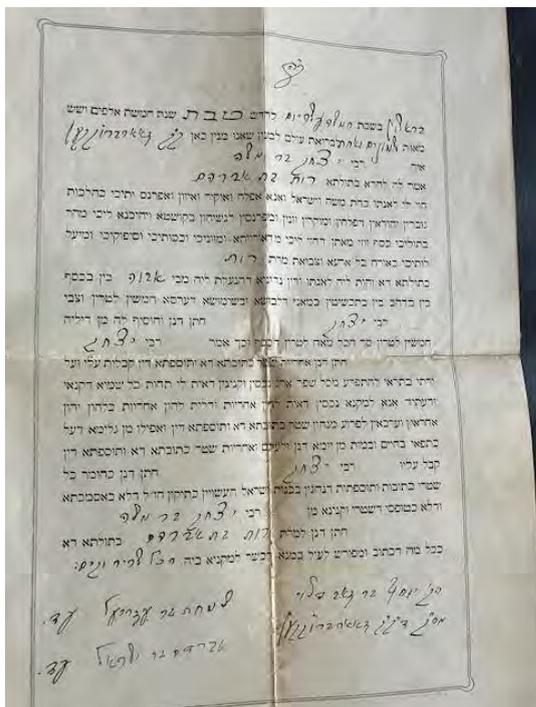
André travaille entre 1952 et 1956 dans la manufacture de papier Malopa appartenant à la famille Kohlmann. Il y côtoie Joseph Niderman (voir le dossier "famille Niderman").

Jules décède à Forbach en 1968 et Françoise en 1989 à Strasbourg. Tous deux sont inhumés au cimetière de Forbach.

André, Edith et leurs trois enfants quittent Forbach en 1976 pour s'établir à Strasbourg. Edith meurt en Novembre 2021 et repose à Strasbourg.



Jules et Françoise



Leur contrat de mariage religieux (Ketouba)



39, rue Nationale de nos jours



Edith et André Jacobs

Alphonse et Sarah Ebstein

Léonard Ebstein m'a conté son histoire et celle de sa famille lors d'une conversation téléphonique le 1^{er} mars 2023. Il a huit ans de plus que moi, ce qui explique le fait que nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je me souviens pourtant de son entreprise d'électronique de la rue Sainte-Croix et l'avoir connu par l'intermédiaire de mon frère Joseph. Il s'avère qu'il connaît beaucoup mieux ma famille que moi la sienne. Le 11 avril 2024, je le rencontre, ainsi que Rose-Marie, sa femme, dans leur maison au 72 de la rue Sainte-Croix, face au temple protestant. Il m'aide à apporter corrections et additions, me montre des photos datant de la guerre. Il me confie un témoignage écrit, précise que ma démarche l'a poussé à le rédiger. Il est l'un des derniers membres de la communauté à habiter Forbach. Son siège à la synagogue portait le numéro 49.

Léonard Ebstein est né le 19 septembre 1940 à Angoulême où ses parents et sa sœur Liliane se sont réfugiés après l'évacuation de Forbach. Il est le fils d'Alphonse, né le 4 août 1899 à Berlin, et de Sarah Klug, née elle à Cracovie le 24 mai 1905. Le père de cette dernière, Itzhak, né en Pologne, exerce la profession de tailleur. Le grand-père paternel, originaire de Oderen dans le Haut-Rhin, avait pour prénom Jacques, exerçait la profession de marchand de bestiaux et la grand-mère prénommée Laure avait pour nom de jeune fille Lehmann.

Alphonse et Sarah quittent l'Allemagne après l'arrivée du nazisme au pouvoir, dès 1933, juste après la naissance de Liliane (le 19 mai). Dans un premier temps, ils s'établissent à Strasbourg puis à Forbach. Ils habitent au 12, rue de l'église. Alphonse travaille comme représentant de commerce et commerçant ambulant dans cette région où cela est possible même lorsque, comme lui, on ne pratique pas le français.

Après l'évacuation de septembre 1939, ils arrivent à Angoulême où Sarah trouve un emploi dans une fabrique de poudre à munition. Léonard se souvient que deux enfants juifs ont été confiés à la garde de ses parents avant d'être les victimes d'une rafle (il ignore leurs noms et s'il s'agit de la rafle du 8 octobre 1942). La situation devient difficile et la famille loue les services d'un passeur qui leur fait traverser la ligne de démarcation. Cela se passe avant le 1^{er} mars 1943, date de la suppression de la ligne par les Allemands. Ils trouvent où loger dans la Dordogne au village d'Eyliac (aujourd'hui inclus dans Bassillac et Auberoche), situé entre Périgueux et Saint-Pierre-de-Chignac. Ils y restent jusqu'à la fin de la guerre. Il a souvenir de la maison, une ancienne ferme, dans laquelle ils ont logé, de bruits de guerre. Son oncle, Jacques et sa femme Paulette résidaient dans un hameau voisin. Ces derniers ont échappé de peu à une rafle, s'enfuyant en pleine nuit en pyjama. Leur habitation fut incendiée. Ils rejoignent alors la famille de Léonard et logent dans une dépendance de la ferme. La vie était compliquée, il fallait faire 5 kilomètres pour faire les achats. Les gens d'Eyliac ont énormément soutenu la famille. Lorsque la situation s'est aggravée, ils leur ont conseillé, en cas d'alerte, de passer la nuit dans deux cabanons construits en pleine forêt, dans des endroits différents.

En 1945, ils déménagent pour Saint-Pierre-de-Chignac où Liliane et Léonard sont scolarisés (le premier contact de celui-ci avec d'autres enfants).

Ils rentrent à Forbach après la libération pour trouver leur appartement pillé. Dans un premier temps, la famille est installée dans les baraquements Barabino qui tient lieu de séjour temporaire pour réfugiés. Ils logent ensuite dans un appartement du bâtiment N, rue de Remsing, un des deux grands bâtiments où, dans le passé, habitaient les militaires de la caserne Guise voisine.

Alphonse reprend les marchés malgré sa mauvaise condition physique. Il est ensuite embauché comme leur représentant dans la Sarre par les meubles Cahen Frères entreprise en pleine expansion (voir le dossier de la famille Cahen). Léonard est scolarisé au collège de la rue Passaga. Outre la famille Cahen, les Ebstein fréquentent les famille Lipszyc, Einhorn, Zweig, Lévy.

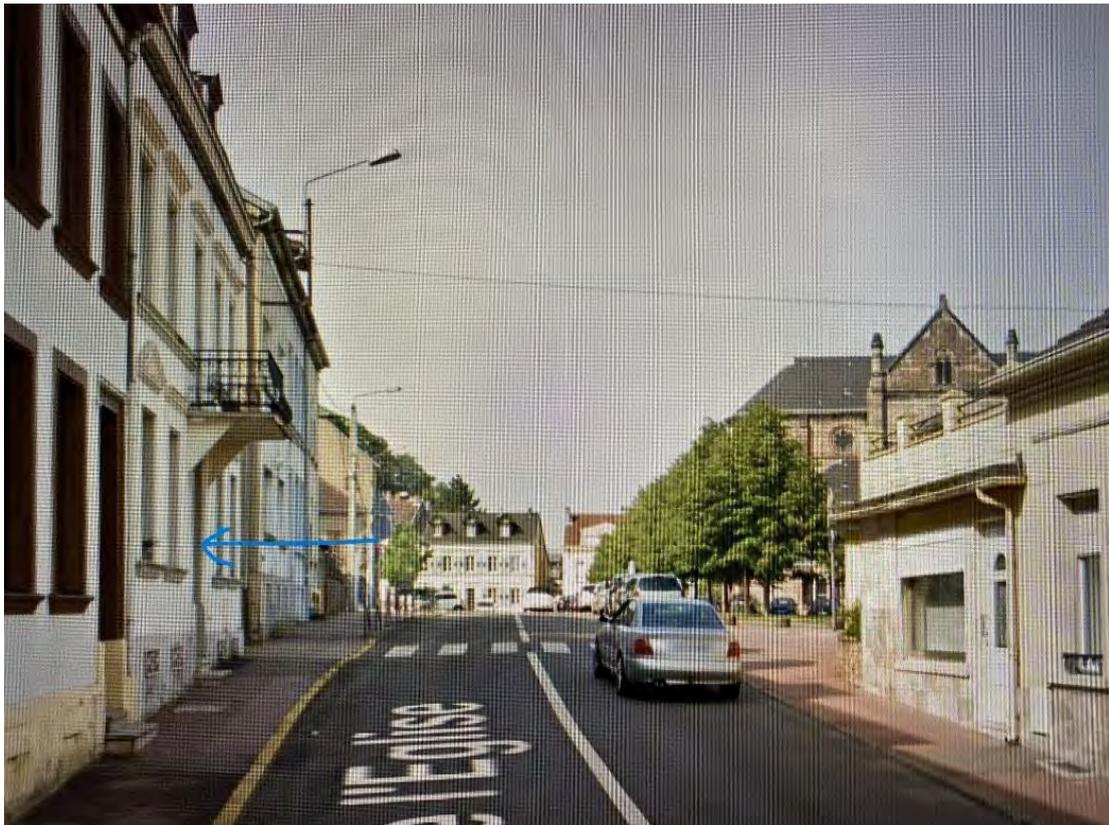
A treize ans et demi, Léonard est convaincu par un recruteur de l'école ORT de Strasbourg de s'inscrire dans cette école. Il y étudie trois ans avant de faire une quatrième année à Paris. Il revient à Forbach ouvrir son entreprise d'électronique au 35 de la rue Sainte-Croix.

Alphonse est décédé le 4 septembre 1971 et Sarah le 4 janvier 1983. Ils sont tous deux enterrés au cimetière israélite de Forbach.

Liliane s'est éteinte en 2022, à Strasbourg où elle vivait. Elle avait gardé des contacts avec la famille Marsalou d'Eyliac qui avait recueilli et protégé la sienne durant la guerre.



Lors de notre rencontre à Forbach le 11 avril 2024



12 rue de l'église



Caserne de Guise



De gauche à droite : Sarah, Liliane, Léonard, Alphonse



Devant la maison à Eyliac, debout de droite à gauche : Alphonse, Max et Nathan/Jacques Ebstein. Assis : Sarah, Léon, Liliane, Paulette (épouse de Jacques)



Debout à droite : Alphonse et Sarah, devant la maison-ferme



Cabanon dans la forêt



De gauche à droite : Liliane, Paulette, Alphonse et Sarah



Dans la forêt

Suite à votre entretien téléphonique de mercredi
 avec Campbell mon gendre -

Leonard EBSTEIN né à Angoulême 19.09.1940

Mon père Heloise EBSTEIN né à Berlin 04.08.1899

Ma mère Sarah KURO né à Cracovie 24.05.1905
 Ils furent au cabinet de FOLBACH.

Je n'ai pas connu mes grands Parents,

Mon grand père paternal est né à Oderan - Preste dans le Haut Rhin
~~Ma grand mère Materna~~ - il était marchand de Bestiaux

- Mon grand père Materna né en Pologne était tailleur

De ma famille j'ai connu mes parents - Ma sœur a 2 ans la
 en Allemagne mes parents marchaient à bicyclette.

- Mes Parents ont vécu à Berlin ^{ma mère} jusqu'à l'arrivée de la catastrophe

naissance de ma sœur Liliane 19.05.1933 ils ont
 quitté l'Allemagne pour Strasbourg ne parlant pas

- Ils sont venus à FOLBACH, et habitaient 12 rue Eglise ^{gratit}

- En 1939, Evacuation pour la charité, à Angoulême
 de je suis né. Ma mère travaillait en emploi dans une

- La situation se dégradait à Angoulême, et 2 enfants

de juifs étrangers nos parents Allemands, leurs parents
 étaient arrêtés pour soi disant aller travailler

- Un jour ces enfants ont été accueillis par les autorités
 et transférés à Sarcelles

- La situation à Angoulême, de tout très dangereuse
 et un passeur nous a fait passer de nuit en zone libre
 à Fylac en deux jours 15 km de trajet

- Nous avons trouvé une ancienne ferme grâce aux
 habitants du lieu, qui nous ont donné un toit et aide,
 Famille Karsalov - Helipoo.

- Mon oncle Jacques et sa femme Thérèse logaient dans un
 nouveau voisinage ont été défilés de jour à une table en
 Méditerranée en pleine nuit dans de vignes, sans en faire
 leur délation subite dieu

- C'est à ce moment qu'ils nous ont rejoints totalement
 à Sarcelles dans une chambre de cette ferme sous-habitée

On m'a demandé qu'il fallait faire en 5 km -
 jusqu'à St Pierre de Clignac pour des achats,
 les gens d'Élyac nous ont énormément aidés
 pour à cultiver un jardin etc. des fois se caler
 et la situation devenait à nouveau dangereuse,
 les paysans d'Élyac nous conseillaient de se
 cacher dehors dans la forêt, ils nous ont aidés
 à construire 2 cabanes à des endroits différents
 dans la forêt et nous avertissaient quelle nuit
 il fallait s'y réfugier. ~~Par ailleurs~~ j'ai quelques
 images qui me restent de cette période.

- Au début nous sommes allés en vacances pour St Pierre
 de Clignac ou ma sœur et moi, j'étais scolarisé
 y'allons sans et ma sœur très bien ^{un petit village}
 à la librairie ^{avec beaucoup de livres} et ~~à la~~ ^{à la} bibliothèque, le logement
 à été totalement libre.

- Nous avons passé quelque temps dans une baraque provisoire
 construite par la ville, puis obtenus un logement
 dans une rue de Neuilly Caserne Suisse.

→ j'ai fait ma scolarité au collège Rue Basse,
 et pris contact à d'autres membres de la communauté
 mes parents connaissaient la famille Lyckitz. En outre
 Zweig - Levy. ATHEM France -

- De ma génération nous étions quelques uns
 de religion de feu Bloch, je me souviens
 - Wil Jean (dans Daba) René Levy.
 A travers ça j'ai intégré l'école ART pendant
 travaux puis ART Paris ^{et} de ce fait nous nous sommes
 connus de l'ave. ^{on} connu M. Erwin Bloch, j'ai lu tous les recits
 à son sujet et respect le même respect envers lui.

Richard, je te remercie pour ta démarche, et cela m'a
 encouragé à écrire ces lignes

Ce joint, j'ai des photos ^{Depuis je n'ai pas} ^{quitté} ^{Paris} et suis
 Ma sœur aussi ^{pour les derniers}
 à Gustave

Armand et Fanny Einhorn

L'histoire de la famille Einhorn, Armand et sa femme Fanny, nous est racontée par une de leur fille, Sophie, au cours de son témoignage recueilli par l'institut Yad Vashem. Jacques Lévy, fils d'Emma, une autre des filles d'Armand et de Fanny a, lui, écrit un livre sur l'histoire de la famille. Le témoignage et le livre, sur lesquels se fonde cette synthèse, m'ont été confiés en janvier 2023 par Ruthy (Henriette), fille de Sophie qui vit à Kfar-Saba, en Israël. Ruthy oriente, ajoute et corrige, m'envoie documents et photos.

Armand (Hersch de son prénom de naissance) Einhorn est né vers 1889 (selon le site MyHeritage) à Krzywenkie en Pologne. Fanny Liebermann voit le jour à Strasbourg le 8 juin 1888. Ses parents sont d'origine polonaise. Armand et Fanny font connaissance en 1910 à Mayence alors qu'Armand et son frère Étienne sont en route depuis la Pologne vers les Etats-Unis où ils comptent émigrer. Fanny est en cure dans cette ville. Cette rencontre et le coup de foudre qui s'en suit transforment les plans d'Armand : le mariage a lieu le 24 février 1911 à Strasbourg (Étienne continue seul sa route vers l'Amérique).

De ce mariage sont nés 6 filles et deux garçons : Maurice (né le 2 décembre 1911), Rosa (née le 28 juin 1914), Juliette (le 12 mai 1915, Armand est alors prisonnier de guerre en Allemagne), Ida (octobre 1919), Simon (juin 1920). Ces cinq enfants sont tous nés en France. Emma (naît le 21 juillet 1921 à Karlsruhe). Sophie vient au monde le 10 janvier 1923 à Karlsruhe elle aussi. Elie naît à Forbach en mai 1926, décède un an plus tard. La dernière, Line voit le jour le 24 septembre 1925.

Après la déclaration de guerre, en août 1914, Armand, sa femme et leurs deux aînés fuient vers la France pour éviter la conscription dans les rangs de l'armée du Kaiser. Arrivés à la Rochelle dans l'espoir de pouvoir partir rejoindre son frère Étienne en Amérique, Armand est arrêté en tant qu'Allemand. La seule voie d'issue est l'enrôlement dans l'armée française. Il participe en tant que fantassin aux combats de la bataille de la Marne, est fait prisonnier début 1915 et passe les trois dures années suivantes dans un camp à Erfurt. Il retrouve sa famille en décembre 1918.

Associé dans un premier temps à son beau-père, les affaires vont bien mais la passion du jeu et les pertes d'argent subies par Armand détruisent les bonnes relations entre les deux hommes. Armand, Fanny et les enfants déménagent en janvier 1921 à Karlsruhe où un ami d'Armand lui arrange un travail dans une fabrique de savons. Il est embauché pour vendre les produits de l'entreprise sur les marchés. La crise économique et l'antisémitisme montant rendent la situation instable.

En août 1925, Armand et Fanny ouvrent à Forbach un magasin de tissus au 15 rue du général Houchard. Selon Jacques Lévy, ils louent là une maison appartenant à l'officier qui dirigeait la section d'Armand durant la bataille de la

Marne. Cette rue excentrée est perpendiculaire à celle de Bellevue.

Le rez-de-chaussée est occupé par un magasin. A l'étage, une chambre à coucher est attribuée aux filles, une autre aux garçons.

La vie se déroule aisée, au milieu d'une communauté juive d'une centaine de familles dirigée par le rabbin Henri Kauffmann. Fanny, pour avoir été élève à l'école allemande avant la première guerre mondiale, ne parle pas français. Armand le parle difficilement. Les travaux domestiques et les marchés usent la santé de Fanny qui souffre d'une angine de poitrine. Juliette l'aide à s'occuper des enfants.

Sophie va à l'école, obtient son certificat d'études, veut être sténodactylo

La vie est agréable. Fanny prépare son pain qu'un boulanger met au four, prépare les pâtes elle-même. Le beurre s'achète en mottes de cent grammes. Les filles ont chacune une robe destinée au shabbat ("shabbes Rock") et de belles chaussures. A la synagogue, le rabbin Kauffmann dirige un chœur d'enfants. Il n'y a pas d'antisémitisme voyant, cependant des réflexions "sale juif" se font parfois entendre sur le chemin de l'école.

Sophie se souvient de l'arrivée en gare de Forbach d'un frère d'Armand arrivé de Pologne ; elle accompagne son père pour le recevoir.

La crise économique complique la situation. En septembre 1933, Rosa et Ida sont envoyées vivre à Linz chez Moshe un frère d'Armand, fermier qui accepte d'employer ses nièces. Rosa se marie dans cette ville et devient la maman d'un garçon. Ida repart en Pologne et se marie à Vilnius. Elles ne sont jamais revenues à Forbach. Maurice trouve un emploi à l'Hôtel de la Poste, Henriette travaille au magasin et assiste Fanny malade du cœur dans l'éducation de Line, Simon fait un apprentissage de soudeur, Emma travaille dans un salon de coiffure puis fait des ménages. Sans l'aide qu'apporte le travail des enfants, les parents ne pourraient joindre les deux bouts.

Le 1^{er} septembre 1939, deux jours avant la déclaration de guerre, Armand et Fanny décident de quitter Forbach, sans attendre l'ordre d'évacuation. Ils partent tous en voiture (sauf Simon qui fait le trajet en train), une Peugeot 201 selon Jacques Lévy. Maurice, quant à lui, soldat, a été fait prisonnier et se trouve dans un camp en Allemagne. Ils arrivent à Verdun, poursuivent vers Angoulême, s'installent dans une maison d'accueil avant de trouver un logement rue de Montbron, contre un loyer pas cher. Une allocation de 10 francs par personne réfugiée suffit à Fanny pour équilibrer le budget.

A Angoulême, un garçon, Simon Shrager, tailleur pour dames et messieurs de Libourne, est tombé amoureux de Sophie et lui demande de l'épouser, lui offrant une bague de fiançailles. La gendarmerie française l'arrête. Il n'est jamais revenu, laissant Sophie avec cette bague. Son service militaire en tant que chasseur ne l'a pas protégé. Aucun membre de la famille Shrager n'a survécu.

Fin 1940, Juliette fait la connaissance de Robert Mallat, propriétaire d'un magasin de fourrures et décide de l'épouser. La veille du mariage, Armand participe à l'enterrement de la vie de garçon de son presque-gendre, boit plus que de coutume, tombe dans la rue. Incapable de se relever seul, des soldats Allemands l'aident et le raccompagnent chez lui, au grand effroi de toute la famille. L'incident s'achève bien. Robert, issu d'une famille angoumoise établie fait jouer ses relations nombreuses pour protéger sa femme et la famille de celle-ci des mesures prises à l'encontre des juifs.

Angoulême se situe en zone occupée. En juin 1942, le port de l'étoile jaune pour les juifs est rendu obligatoire. Il faut la coudre sur la veste, la robe et le tablier. Tous la portent sauf Juliette qui se sent protégée pour avoir épousé un non-juif. Les juifs ne peuvent aller aux achats que de quinze à seize heures, l'école est interdite aux enfants, ainsi que les bancs publics. Le couvre-feu est imposé à dix-neuf heures. Sophie doit interrompre ses études à dix-sept ans, elle ne sera jamais sténodactylo. Simon, lui, passe la ligne de démarcation et vit à Lyon.

Avertie qu'une rafle se prépare, Robert organise la fuite de sa belle-famille en zone libre. Ruthy, la fille de Sophie, qualifie Robert de Juste sans lequel la famille n'aurait probablement pas survécu. Des cheminots les cachent dans un wagon réservoir d'eau. Ils ne portent pas l'étoile jaune. Juliette reste à Angoulême. A la gare de Chasseneuil, les Allemands et leurs chiens contrôlent le train mais n'ouvrent pas la trappe du réservoir d'eau. Débarqués par des cheminots, ils sont arrêtés en zone libre par les autorités de Vichy comme étant étrangers. La police veut les enfermer dans le camp de Gers mais ils sont finalement placés en résidence surveillée, peut-être grâce à la nationalité française d'une partie de la famille et le statut d'ancien combattant d'Armand.

A Angoulême, les Allemands, accompagnés d'un expert, confisquent la moitié du stock de fourrures du beau-frère, soi-disant la part de son épouse juive. Ils prennent les meilleures peaux.

Le préfet fait prévenir Robert par une lettre donnée à sa secrétaire que sa femme doit fuir. Dans un premier temps elle simule la folie et on l'enferme dans un asile, Robert gardant seul leur fille âgée de deux ans. Plus tard, Juliette part se cacher à Montbron. Sous les conseils du préfet, le beau-frère déclare que sa femme s'est enfuie.

Armand pense qu'habiter dans une grande ville est plus sûr ; ils partent habiter à Terrenoire, banlieue de Saint-Etienne (intégrée à la ville depuis), au sixième étage d'une maison sans ascenseur, toilettes à l'étage. Ils y restent quelques mois. Maurice qui, en septembre 1942, s'est évadé de son camp de prisonniers, habite avec eux. Lorsqu'un jour, deux gendarmes viennent frapper à la porte, Emma leur ouvre. Ils attendent le retour de Maurice et l'arrêtent. Jacques Lévy et Sophie décrivent la suite : par une chance inouïe, les policiers n'ont pas de menottes en nombre suffisant. Maurice a donc les poignets libres. Suite à un moment d'inattention, il réussit à fausser compagnie à la maréchaussée. Il traverse les bureaux de la gare en criant d'une voix pleine d'aplomb : " Service

! Service ! "Les employés du chemin de fer ne pipent mot. Maurice arrive à quitter le bâtiment sans plus être inquiété.
Ne pouvant rentrer à la maison, il rejoint Simon à Lyon.

Armand décide alors de fuir et de passer dans la zone sous contrôle italien. Le village de Le Touvet lui est conseillé. Le 1^{er} février 1943, le long et dangereux voyage s'effectue en autobus, sans incidents. Ils trouvent à loger dans une grange. Le propriétaire possède un petit bistro. Armand réussit à obtenir pour tous de fausses cartes d'identité.

Fanny décide un jour d'aller à Lyon consulter un médecin, accompagnée de Sophie. Elles partent en train. Elles ont l'intention de rendre également visite à Simon et Maurice. Simon travaille comme soudeur mais lui et quelques amis sont raflés par les Allemands. Il a le temps de jeter sa carte d'identité où figure son adresse. Maurice apprend la nouvelle de l'arrestation, décide de quitter sans attendre l'appartement lorsqu'arrivent Sophie et Fanny. Il les prévient et elles repartent immédiatement vers Le Touvet.

Dans le train, deux Feldgendarmes montent et contrôlent les papiers. La conversation s'effectue en Allemand, les papiers confirmant qu'elles sont de Strasbourg. Sophie grâce à son sang-froid et des réponses intelligentes aux questions, parvient à convaincre les soldats qu'elles ne sont pas juives. Ils les laissent descendre du train (l'un dit au second : Scheisse, laisse tomber !). Sans cette décision du soldat, leur sort aurait été semblable à celui d'une quinzaine de personnes qu'elles voient arrêtées sur le quai. Sophie se souviendra toujours du bruit des portes de wagons se refermant. Simon, lui, est déporté à Auschwitz où son métier de soudeur lui sauve la vie. Il travaille dans une usine.

Le dimanche 26 mars 1944, Sophie et Emma se promènent dans le village, des gardes mobiles français à cheval les préviennent de se cacher, les Allemands étant sur le point d'arriver afin de procéder à l'arrestation des juifs. Le village est encerclé en un instant. Elles attendent dans un champ que passe le danger. Fanny se cache dans le cimetière avec une de ses filles, Armand dans une hutte. N'ayant pas trouvé de juifs, les soldats arrêtent 12 otages dans le village pour provoquer des dénonciations, dont leur propriétaire. Aucun juif n'est dénoncé et les Allemands repartent bredouilles après avoir relâché leurs prisonniers. Ne pouvant plus rester dans leur appartement, Armand et sa famille fuient vers la montagne, à proximité du Vercors et trouvent une ferme où s'établir. Les parents logent dans une chambre, les enfants sur la paille. Les réserves d'argent s'amenuisent à la grande crainte de Fanny. Ils tiennent le coup grâce à de braves gens qui leur donnent des victuailles.

Sophie se souvient avoir vécu en permanence dans la terreur de l'arrestation. Elle voit des gens être arrêtés par les Français, un garçon du voisinage âgé de 14 ans pris de panique à leur vue est tué par la milice pour avoir pris la fuite, au grand désespoir de ses vieux parents. Toutes images que Sophie dit ne pouvoir oublier. Le danger rode tout le temps.

Le Touvet est libéré par les Américains. La famille s'installe un certain temps à Grenoble avant de rentrer à Angoulême. Les parents, Emma, Sophie, Line, Simon et Maurice, retrouvant alors Juliette, Robert et leurs deux filles. Le voyage de retour prend cinq jours. Ils louent un appartement 8, rue Chabrefy. Simon a survécu à Auschwitz. Il est rapatrié et rejoint sa famille à Angoulême.

Fanny épuisée ne pouvant plus se lever, ils prennent un nouveau logement mieux agencé, rue d'Iéna. Fanny décède à Angoulême en 1947, à l'âge de 59 ans.

Dans un premier temps, Armand, Emma, Sophie et Line restent à Angoulême, où habitent Juliette et Robert. Simon et Maurice, ce dernier marié entre-temps, ont ouvert un magasin de tissus à Forbach. Leur mésentente a fait échouer le projet. Armand et Sophie font les marchés à Angoulême, vendant des tissus. Emma fait la rencontre de Roger Lévy, natif de Constantine, soldat que les circonstances de la guerre ont amené à La Rochelle où a lieu la rencontre. Ils se marient.

Armand et Line quittent définitivement la Charente, retournent à Forbach où se trouvent déjà Maurice, Simon et Sophie.

Maurice et Simon ouvrent séparément des magasins de tissus dans la rue Nationale à Forbach, celui de Simon est situé au coin des rues Nationale et de la Gare.

Un dimanche, Sophie revient en autobus d'un après-midi dansant à Saarbrücken. Le siège à ses côtés est occupé par un garçon qui s'avère être juif et de Forbach lui aussi : Max Hanau, fils de Raphael Hanau, le frère de Saly/Salomon (voir l'article "la famille Salomon Hanau"). Max revient lui d'un match de football. La conversation engagée lors de ce voyage s'achève par leur mariage un mois plus tard, le 11 juillet 1949. Le couple aura trois enfants : Fanny, Henriette/Ruthy et Henri.

En 1970, Ruthy décide de partir vivre en Israël. Son père, sa sœur et son frère l'y suivent.

Armand fait ramener les cendres de Fanny au cimetière israélite de Forbach. Il rouvre le magasin de tissus. En 1955, malade, hospitalisé à Strasbourg, il meurt durant son sommeil. Il est enterré à Forbach aux côtés de sa femme.

Line épouse Louis Videlier et, avec lui, part vivre à Nice, jusqu'à sa mort.

Maurice meurt le 31 juillet 1974, à Colmar, Simon en 1987 à Cannes. Sophie décède le 11 août 2002 en Israël, Max le 13 février 2005 en Israël lui aussi tout comme leur fille ainée Fanny. Juliette décède à Angoulême, Emma en 2007 à La Rochelle. Rosa et Ida ont disparu durant la guerre, sans laisser de traces.



La famille Einhorn vers 1930. De gauche à droite : Juliette, Emma, Armand, Maurice et, devant lui Simon, Rosa avec le collier, Line assise, Fanny donne la main à Sophie, Ida

TRADUCTION PL 48674
 "NE VARIETUR" N° 3018

EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE MARIAGE
 Etat Civil de KEHL AM RHEIN, No. 9/1912.

Armand KOHN vel EINHORN, ---
 commerçant, israélite, domicilié à Kehl, ---
 né le 11 juin 1882 à Kraywenkie (Galicie), ---
 et Fanny LIEBERMANN, ---
 sans profession, israélite, domiciliée à Kehl, ---
 née le 8 juin 1888 à Strasbourg, ---
 ont contracté mariage le 9 mars 1912 par de-
 vent l'état civil de KEHL. ---

Père de l'époux: Elie EINHORN, à Kraywenkie
 en Galicie, district de Husiatyn. ---
 Mère de l'époux: Anne EINHORN née KOHN, ---
 à Kraywenkie. ---
 Père de l'épouse: Wolf LIEBERMANN, ---
 à Kehl. ---
 Mère de l'épouse: Caroline LIEBERMANN née
 MEYER, à Kehl. ---

Mention marginale: néant. ---
 Kehl am Rhein, le 29 janvier 1951
 L'Officier de l'état civil
 par délégation, signature illisible
 ceu ainsi libellé: Officier de l'état civil
 de la Ville de Kehl. --- Taxe perçue. ---

Pour traduction certifiée conforme
 String-Wendel, le 10.2.1951
 Le traducteur-juré:

Vu pour légalisation de la signature
 de M. Edmond PRIBEL, Traducteur-Juré
 String-Wendel (Mos.), le 10-2-1951
 M. Adjoint légalisé

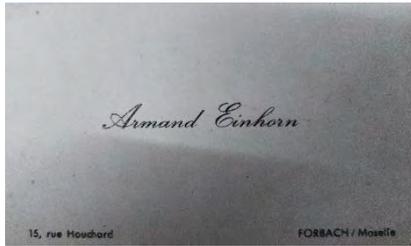
EMMÉDÉ PRIBEL
 EXPERT
 TRADUCTEUR-JURÉ
 du Tribunal Civil de
 Strasbourg
 10
 FRANCS



Armand et Fanny



La fausse carte d'identité de Fanny



Fanny et Juliette



Sophie et Line



Sophie



Simon Shrager et Sophie



15, rue du Général Houchard et le groupe scolaire Bellevue



Simon Einhorn

Simon Einhorn est né le 3 juin 1920 à Strasbourg. Il est le cinquième des huit enfants d'Armand et de Fanny Einhorn (voir leur dossier). Son histoire peut être partiellement reconstituée grâce au témoignage enregistré de sa sœur Sophie. La fille de Simon, Sonia-Françoise (Francine durant sa jeunesse) qui vit en Israël, ajoute détails, photos, documents et souvenirs (lors d'un échange de mails, messages et conversations téléphoniques le 31 janvier 2023).

Simon arrive à Forbach en 1925 comme le reste de la famille. Il quitte l'école tôt pour commencer un apprentissage en soudure.

Au moment de l'évacuation, ses parents et ses sœurs partent en voiture jusqu'à Angoulême, il les y rejoint en train.

Du 15 mars 1941 au 31 octobre 1941 il est recruté au sein des Chantiers de Jeunesse (une sorte de service civil obligatoire de huit mois crée en juillet 1940 par le régime de Vichy). Il fait partie du groupement 21 "Galliéni" basé à Renaison dans la Loire (André Bloch également-voir dossier André et Mariette Bloch).

En 1942, il part à Lyon où se trouve son frère aîné Maurice. Avec des amis, il devient marchand ambulant faisant du porte à porte en vendant des savons. Il est arrêté en février ou début mars. Sa fiche d'interné à Buchenwald indique qu'il habitait à Clermont-Ferrand dans le Puits-de-Dôme. Emprisonné au fort Montluc par les hommes de Klaus Barbie, il est ensuite envoyé à Drancy où il séjourne du 21 au 27 mars 1944. Le 27 mars, c'est le départ vers Auschwitz par le convoi 70. Il y arrive le 30.

Tatoué sur l'avant-bras du numéro 176185, sa connaissance du métier de plombier et soudeur lui sauve probablement la vie à la sélection. Il est envoyé au camp de travail (commando Manowitz/Buna ou Buma/Laurahutte selon les documents).

Il fait au moins une tentative d'évasion mais est repris dans une gare proche du camp.

Le 27 novembre 1944, Simon est envoyé à Buchenwald où il reçoit le numéro d'immatriculation 96843. Il est affecté au commando Langensalza (ou Bad Langensalza, nom de la ville située à 60 kilomètres à l'ouest de Buchenwald). Environ 1300 détenus y travaillent pour la firme Langen au montage de parties d'avion Junkers (selon le livre mémorial de l'association française Buchenwald-Dora). Il y reste jusqu'au 2 avril 1945.

Il est libéré le 23 avril par les Américains à Cham, ville de Bavière.

Rapatrié à Paris le 13 mai 1945, Simon séjourne à l'hôtel Lutetia. En juin, il rejoint sa famille à Angoulême avant de repartir à Forbach. Il ouvre un magasin de tissus avec son frère Maurice avant d'ouvrir le sien, au coin des rues Nationale et de la Gare.

Le 20 août 1946, à Sedan, Simon épouse Ita-Riwka Ungier, née le 10 août 1925 à Zaklikov, Pologne, fille de Bernard Ungier de Lublin et de Sarah Schiffmann née en Pologne elle aussi). De cette union naissent leurs deux enfants : Claude naît le 6 décembre 1947, Sonia en 1952.

Simon et Ita-Riwka se retirent au Cannet dans les Alpes-Maritimes où Simon décède le 27 août 1987 et Ita en février 2005. Tous deux sont enterrés au cimetière israélite de Thionville. Claude est mort le 5 septembre 2019 (marié, il

avait 3 enfants et sept petits-enfants). Sonia, mariée à Georges Cymbalista habite en Israël ; elle a deux enfants et quatre petits-enfants.



Simon, les traits encore émaciés par les souffrances endurées, quitte l'hôtel Lutétia en juin 1945

KL: Weimar - Buchenwald Jude Fluchtpunkt

HSHL-Nr. 96843

Häftlings-Personal-Karte

Fam.-Name: Einhorn Oberstellt
 Vorname: Simon am: 2.12.44 an KL. Buchenwald
 Geb. am: 3.6.20 in: Strassburg am: _____ an KL. _____
 Stand: ledig Kinder: _____ am: _____ an KL. _____
 Wohnort: Clermont Ferrand am: _____ an KL. _____
 Strasse: Sp. Fuy d. Dôme am: _____ an KL. _____
 Religion: mar. Staatsang.: Frankreich am: _____ an KL. _____
 Wohnort d. Angehörigen: _____ am: _____ an KL. _____
keine Ang. am: _____ an KL. _____
 Eingewiesen am: 30.3.44 am: _____ an KL. _____
 durch: RSHA am: _____ an KL. _____
 in KL.: Hauschwitz am: _____ an KL. _____
 Grund: Pol. Franzose-Jude Entlassung: _____
 Vorstrafen: _____ am: _____ durch KL.: _____
 mit Verfügung v.: _____

Personen-Beschreibung:
 Grösse: 159 cm
 Gestalt: schlank
 Gesicht: oval
 Augen: grün
 Nase: 1. eingeb.
 Mund: _____
 Ohren: norm.
 Zähne: 1. fehl.
 Haare: bl.
 Sprache: fr. dt.

Bes. Kennzeichen: blinder, Narbe
 Charakt.-Eigenschaften: _____
 Sicherheit b. Einsatz: _____

Grund:	Art:	Bemerkung:

I.T.S. FOTO No. 1534
Körperliche Verfassung: _____

KL. B/6.44 - See 000

REPONSE DU SERVICE INTERNATIONAL DE RECHERCHES

Kr/Fr/M.C.X.
 Référence du S.I.R. T/D - 176 909
 Référence de la Mission Française de liaison auprès du S.I.R. FP/IV No 88.441

Nom: EINHORN Prénoms: Simon
 Date et lieu de naissance: 3.6.1920 à Strassburg Religion: juive
 Dernière adresse: Clermont Ferrand, Sp. Fuy de Dôme
 Noms & domicile des proches parents: non indiqués
 Nationalité: française Profession: ferblantier, tailleur, soudeur

INFORMATIONS RECUEILLIES DANS LA DOCUMENTATION DES CAMPS DE CONCENTRATION:
 Arrêté le non indiqué à non indiqué par: non indiqué
 Est entré au camp de: rassemblement de Drancy
 le non indiqué venant de non indiqué
 No de détenu: non indiqué Catégorie de détenu: "Polit. (*Politisch)Jude" triangle rouge et "Roter Davidstern".
 Divers transferts: le 27/30 mars 1944 au camp de concentration d'Auschwitz/commando de Monowitz-Buna, No de détenu 176185; le 27 novembre/2 décembre 1944 au camp de concentration de Buchenwald/commando de Langenzala, No de détenu 96843. Il s'y trouvait encore le 2 avril 1945.

Relâché: non indiqué Ubéré: non indiqué Décédé: non indiqué
 Remarques générales: Les "Häftlingspersonalkarten" portent la mention: "Eingewiesen durch: RSHA"

Documents consultés: "Transportliste (Abschub-Nr. 70) des B.d.S. Frankreich" "Häftlingspersonalkarte" du camp de concentration d'Auschwitz. "Häftlingspersonalkarte, Effektenkarte, Postkontrollkarte, Arbeitskarte, Nummernkarte, Zugangsbuch, Zugangliste, Veränderungsmeldung" et "Häftlingsliste" du camp de concentration de Buchenwald.

INFORMATIONS RECUEILLIES DANS TOUT AUTRE DOCUMENT:
 Dates & lieux de résidence: EINHORN Simon, 25 ans; de nationalité française; No de détenu 96848, se trouvait au "120th EVAC. HOSPITAL" du camp de Flossenbürg
 Diagnostic: "Rheumatism, Abd. pain"

Remarques générales: sur la liste est portée la mention: "MAY 5.45 EVAC. 20 W".

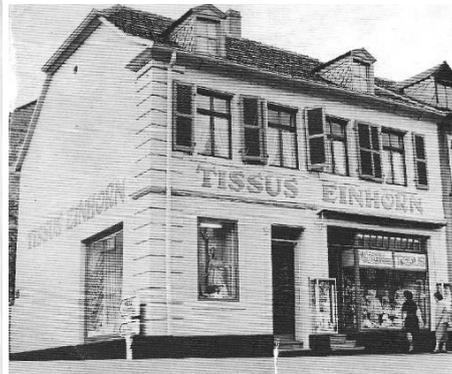
Documents consultés: Liste de "120th EVAC. HOSPITAL" du camp de Flossenbürg.

Arolsen, le 15 septembre 1966

OPITZ
Section des Archives



Ita-Riwka Einhorn avec Sonia (ou Francine) et le couple Gruszka qui avait un pressing, dans la rue Nationale



Simon et son magasin



Simon rue nationale à Forbach, un jour de braderie, en compagnie de monsieur Fred Michels, qui dirigeait le magasin Bata dans la rue Nationale



L'emplacement, vide aujourd'hui, où se trouvait le magasin, au coin des rues Nationale et de la Gare

Le docteur Roger Fohlen et sa famille

Roger Fohlen était notre médecin de famille. Sa clinique qui dans un premier temps se trouvait rue Nationale est déplacée dans un immeuble de la place du marché. Il consultait également à domicile comme cela se pratiquait alors. Je n'ai jamais eu de relation personnelle avec lui, le rencontrais parfois à la salle des fêtes, lors de soirées consacrées à des compétitions de boxe auxquelles m'emmenait Sylvain Kasriel, mon beau-frère, lui-même ancien boxeur amateur.

Je n'ai plus rencontré le docteur depuis mon départ, il y a plus de cinquante ans. Jusqu'au 11 avril 2024. Je rendais ce jour-là visite à Charles Kagan (voir dossier Steinberg) dans sa maison de la Petite Forêt, un quartier résidentiel de la ville.

Charles m'apprend que le docteur est son voisin, il l'invite à venir me rencontrer, ce qu'il fait immédiatement. Comme souvent dans cette aventure, les années écoulées s'effacent sans combattre et nous nous retrouvons, dans le salon de Charles, à parler de mes parents et du Forbach de l'époque. Il ne fait qu'esquisser son parcours personnel, selon lui sans grand intérêt. Nous convenons de poursuivre cette conversation par téléphone, après mon retour en Israël. Je l'appelle le 9 mai. Il répond à mes questions gentiment mais là encore sans vouloir vraiment s'attarder sur les détails. Par l'intermédiaire de Charles il me fait parvenir copie d'un livre relatant la fin tragique de sa tante Suzanne, sœur de sa mère, assassinée à Auschwitz ainsi que ses deux filles.

Roger me dit n'avoir conservé aucun document ni photographie. Pour tenter d'effacer les nuages noirs du passé ?

Roger est né dans une maternité de Sarreguemines le 19 mai 1932. Il a une sœur aînée, Annette, née le 14 juillet 1928 (voir à son sujet le dossier Henri et Annette Bloch).

Le père de Roger et d'Annette, Albert, est boulanger-pâtissier à Puttelange-aux-Lacs. Il y est né le 25 juillet 1899 et y a toujours vécu. Il est le fils de Joseph et d'Augustine (Hirschman de son nom de jeune fille), a quatre frères et deux sœurs.

Sa femme, Blanche, de Puttelange elle aussi, est née à Quatzenheim le 6 mars 1901, fille de Jules Wolf (1862-1909) et de Sophie Weil (1865-1944, à Auschwitz). Blanche est la quatrième fille d'une fratrie qui compte trois filles et quatre garçons : Coralie (1895-1959), Joseph (1897-1969), (Bernard 1898-1898), Suzanne (1899-1944, Auschwitz), Blanche, Fernand (1903-1944) et Marcel (1905-1976).

Albert et Blanche se sont mariés le 7 juillet 1927, à Puttelange.

Au moment de l'évacuation, Albert, Blanche, Annette et Roger partent en voiture pour la Charente et s'établissent à Chabanais, rue du Champ-de-Foire. Albert travaille chez un forgeron. Au moment des rafles, tous se cachent dans les bois ou chez des voisins courageux.

Albert s'enrôle dans les FTP et s'enrôle dans le Maquis du Limousin, combat sous les ordres du colonel Bernard Le Lay. Il participe aux combats de Charente et du Limousin, fait sauter des trains, est parmi les libérateurs de Limoges et d'Angoulême.

Roger va à l'école à l'école communale de Chabanais. Il ne rencontre pas d'antisémitisme, les gens n'ayant aucune idée de la signification du mot juif. La famille vit sous une fausse identité fournie par le secrétaire de la mairie. A la libération, ce dernier, accusé de collaboration a été fusillé par le maquis. Roger sait que son père a vainement essayé de le sauver. Le maire, un collaborateur

lui, n'a pas été inquiété, ce qu'Albert considéra comme une injustice.

De retour à Puttelange, Albert trouve sa maison détruite, un autre boulanger dans son affaire avec lequel il faut négocier son départ.

Roger va au lycée de Sarreguemines, effectue ses études de médecine à Nancy. Il s'installe à Forbach en 1960, ouvre un cabinet d'abord au bas de la rue Nationale puis sur la place du marché. Il prend sa retraite en 2006.

Albert meurt en 1968, Blanche le 26 octobre 1975, ils sont enterrés au cimetière israélite de Puttelange.

La tante Suzanne

Françoise Glain, autrice et présidente de l'association Histoire et patrimoine d'Archigny a publié "La Vienne et Archigny, la nuit du 30 au 31 janvier 1944". Elle y décrit la rafle organisée cette nuit-là par le préfet de la Vienne, Louis Bourgain. Deux familles juives sont appréhendées par la police française dans ce village où elles sont réfugiées depuis 1940. L'une d'elle a pour nom Hannaux, elle est originaire de Freistroff en Moselle. Les parents, Justin (1900-1944), boucher de profession, et Suzanne (1899-1944) se sont mariés le 6 janvier 1927 à Puttelange. Suzanne est la sœur de Blanche, la tante du docteur Fohlen donc. Le couple a trois enfants : Gilbert, né en 1927, Denise, en 1933 et Josette, en 1938.

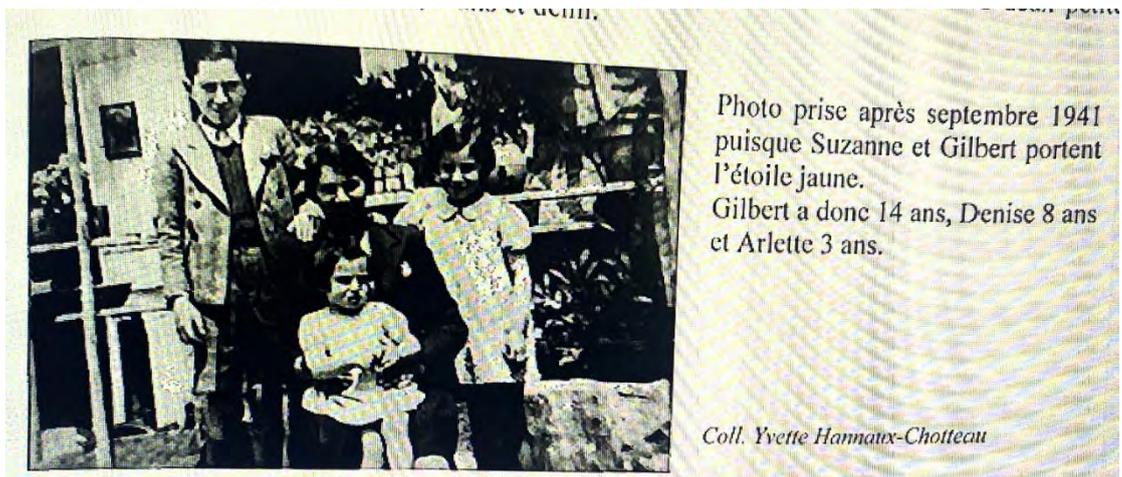
A l'aide d'une large documentation et de quelques photos, Françoise Glain décrit l'arrestation de Suzanne, Denise et Josette, leur transport au camp de Limoges, à Drancy, la déportation à Auschwitz et l'assassinat à Auschwitz. Malade, Justin est épargné, il se suicide par pendaison à l'hôpital. Au moment de la rafle, Justin intime l'ordre à Gilbert de s'enfuir par la fenêtre, sans se retourner. Gilbert, caché par des voisins jusqu'à la libération, puis engagé dans la résistance, est le seul survivant de la famille. Il émigrera au Salvador où il fondera une famille.

En plus de sa sœur, trois autres proches de Blanche sont arrêtés et assassinés : son frère Fernand, Renée sa femme et Sophie (maman de Blanche, Suzanne et Fernand, grand-mère du docteur Roger Fohlen).

Ce lourd fardeau de proches assassinés, de l'évacuation, de la survie dans l'incertitude et la peur, de la spoliation, du redémarrage à zéro, le bon docteur le traîne probablement toute sa vie, donnant le change, comme tous les autres.



Fernand (au milieu), sa femme Renée (à sa droite), Sophie, (à sa gauche),
coll. Francine Weill-Metzger



Roger Fohlen



Charles Kagan

Isi et Berthe Gutmann

Je connais Evelyne, Francis et Dany Gutmann depuis toujours. Ils sont les enfants d'Isi et de Berthe. Le contact, sans être intime était fréquent : synagogue, cours de religion, festivités, relations communes, excursions ou colonie de vacances. D'Isi, j'ai en souvenir l'organisation d'activités pour les jeunes de la communauté et un magasin dont le nom était proche de celui de mes parents (stock-américain pour Isi et franco-américain pour Léon). La famille a quitté Forbach pour Metz en 1959. La relation s'est distendue mais mon enquête sur la vie de la communauté a permis de ranimer la flamme. Francis et moi avons eu un premier échange téléphonique fin février 2024 (la dernière fois que nous nous sommes rencontrés remonte à 36 ans !). Le six avril, il m'envoie l'histoire de ses parents que lui et Evelyne ont reconstituée. Il joint des photos et leurs légendes. Voici la synthèse rédigée par Francis et Evelyne :

LA FAMILLE GUTMANN À FORBACH (1948-1969)

Isi (Isaac) Gutmann naît le 15 février 1918 à Lodz, en Pologne. En compagnie de sa mère et de sa grand-mère, ils rejoignent son père Fiszel parti en éclaireur à Mannheim en Allemagne. Ils s'installent en 1921 à Sarrebruck, en Sarre qui, sous administration française suite au traité de Versailles, acceptait plus facilement les étrangers.

La famille quitte la Sarre fin 1935, suite au référendum qui a plébiscité le rattachement de la Sarre à l'Allemagne nazie et à la difficulté de vivre économiquement et en sécurité pour une famille juive. Ils partent en bateau pour la Palestine et s'installent à Tel Aviv, après avoir accosté à Jaffa. Toutefois, les émeutes palestiniennes, les difficultés économiques et le climat les font repartir en 1937 vers l'Europe.

Tous d'abord, Fiszel débarque à Marseille Ils partent ensuite à Toulouse où une partie de la famille Szmajer résidait déjà. Sa femme et ses trois fils le rejoignent et ils partent ensuite tous pour s'établir à Montluçon, dans l'Allier.

En novembre 1938, Isi se porte volontaire et s'engage pour deux ans dans l'armée française, puis est réquisitionné pour « combattre les Nazis ». Il termine son service avec le grade de brigadier-chef, un des seuls gradés juifs apatrides de l'armée française, jusqu'à la démobilisation en avril 1941. Il n'obtient toutefois pas la nationalité française tant convoitée et méritée, à cause des lois de Pétain sur les Juifs.

Sa mère, Erna-Maryam Szmajer, est arrêtée à Montluçon en 1942 puis déportée à Auschwitz et déclarée disparue en 1947. Après l'occupation de la zone libre par les Allemands et les forces vichystes, Isi réussit à passer en Suisse avec son père, Fiszel et ses deux plus jeunes frères, Willy et Maurice. Les conditions de survie sont dures dans un camp de travail Isi et Willy apprennent que l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants) cherche des éducateurs. Ils sont admis et effectuent à Genève une formation de moniteurs afin de s'occuper de jeunes Juifs orphelins de guerre. Après les avoir initiés au

Théâtre, l'un d'eux, Gilles Segal, ira même, bien plus tard, décrocher des « Molière » en France !

Six mois après la fin de la guerre, ils peuvent enfin revenir en France et s'installent à Montluçon. Fiszel meurt de maladie et de chagrin en 1946 et sera enterré en Sarre. Son frère Willy se marie avec une fille juive de Metz, Hilda Zélazny. Son deuxième frère, Maurice, peu inspiré par le commerce mais davantage par la liturgie juive, suivra une formation pour devenir ministre-officiant (hazan). Il exercera à Saint-Avold, où il épousera Margot Schmitz, puis à Mulhouse où leurs deux filles, Carole et Claudine, sont nées.

Afin de trouver de quoi vendre sur les marchés, Isi et Willy sillonnent la France à la recherche de marchandises. C'est lors d'un de ses voyages à Metz, et notamment rue des Jardins où sont installés la plupart des grossistes juifs, qu'il fait la connaissance de Berthe - sa future femme - qui travaille chez le grossiste Rubinstein.

Berthe Czop est née en Galicie en Pologne (aujourd'hui une région occidentale en Ukraine) le 12 septembre 1921 dans une famille modeste et très religieuse. Elle est la cadette de 5 enfants. A cause des pogroms, la famille a quitté la Pologne pour l'Allemagne, avant d'arriver à Metz en 1923, où ils habitent le quartier juif du Pontiffroy, non loin de la synagogue polonaise Adass Yeshouroun, de la grande choule et de l'ancienne école rabbinique de France, rapatriée à Paris par Napoléon III en 1859. Son père réparait des sacs en toile de jute et sa mère, bien que ne parlant pas le français et ne sachant lire que le yiddish, les revendait à des clients ...juifs!

Berthe fait sa scolarité à Metz, où elle décroche souvent le prix d'excellence et la poursuit par des études de secrétariat. Après l'évacuation de l'Alsace-Moselle en mai 1940, la famille Czop se sépare et se disperse à Clermont-Ferrand, Périgueux, Ribérac et Marsac. Sa sœur aînée, Régine Leuchter, mariée et mère de deux enfants, Solange et Maurice, est arrêtée le 26 juin 1943 à Clermont-Ferrand puis déportée à Auschwitz et déclarée morte la même année.

Isi obtient finalement la nationalité française par décret en fin décembre 1947 et peut enfin se marier avec Berthe à Metz en janvier 1948. Berthe obtient, de ce fait, la nationalité française. Le couple habite à Montluçon puis part s'installer en Moselle, à Forbach. Isi continue d'y faire les marchés puis ouvre un magasin de Stocks Américains au 18 de la rue Nationale. Ils logent dans la même rue, d'abord au numéro 176, puis au 26. Plus tard, Berthe aura aussi son magasin de bonneterie Place du Marché, sous les arcades., signalé par une grande enseigne lumineuse siglée "Gutmann".

Leur fille aînée, Evelyne, naît en novembre 1949, puis leur fils Francis en février 1951 et, enfin, la benjamine Danièle, dite Dany, en janvier 1955. Trois authentiques forbachois qui participent aux activités de la communauté israélite de Forbach, s'y font de nombreux amis et partent avec certains d'eux en

colonies de vacances en Forêt Noire, au Titisee, ou à Andlau et à Moosch, en Alsace.

En décembre 1959, la famille Gutmann déménage à Metz, se rapprochant des grands-parents maternels, Chaya et Abraham Czop, ainsi que du frère de Berthe, Sally, Chope, médecin-généraliste à Talange, de sa femme Jeanine née Abramowicz, et de leurs quatre enfants ; Martine, Roland, Brigitte et Michel. Isi et Berthe se reconvertissent professionnellement en s'adonnant au commerce de bois (panneaux contreplaqués) puis à la fabrication de tables de salon. Ils font l'échange de leur appartement et commerce avec la famille Lilienblum, qui habitait rue Mazelle dans le vieux-Metz (ça se prononce comme Mazel !).

Evelyne et Francis Gutmann

Bonjour Richard,

Pour mieux comprendre le contexte familial, je te joins des photos des familles Gutmann et Czop avant la guerre. Bien à toi,
Francis



La famille Czop à Metz, dans les années 20. En haut à droite, Abraham le père et Chaja la mère. En haut à gauche, l'aîné Léon (ici sosie de Charly Chaplin !) qui fera une belle carrière dans l'immobilier à Montréal après la guerre. Deuxième rangée, à gauche, Régine Leuchter, qui a été déportée en 1942. Au milieu Jacques, le troisième enfant, qui devint un fourreur très recherché à Paris. À sa droite, Berthe, la benjamine de la famille. Enfin, au premier rangs, Sally qui a exercé comme médecin-généraliste à Talange.



Les trois frères Gutmann entourent leur père, Fizel. À droite, Isi, l'aîné. À la gauche du père, tout d'abord Willy qui fut commerçant en gros en vêtements pour enfants à Bruxelles et à droite Maurice, ministre officiant, Hasan à Mulhouse.



La maman des trois frères, Erna Maria née Szmajer, qui fut déportée en 1943.



Berthe et ses enfants, avec un couple d'amis (qui ?)



Isi et ses enfants au Schlossberg



Chaya Czop retrouve son frère Steinbach lors d'une visite à Forbach



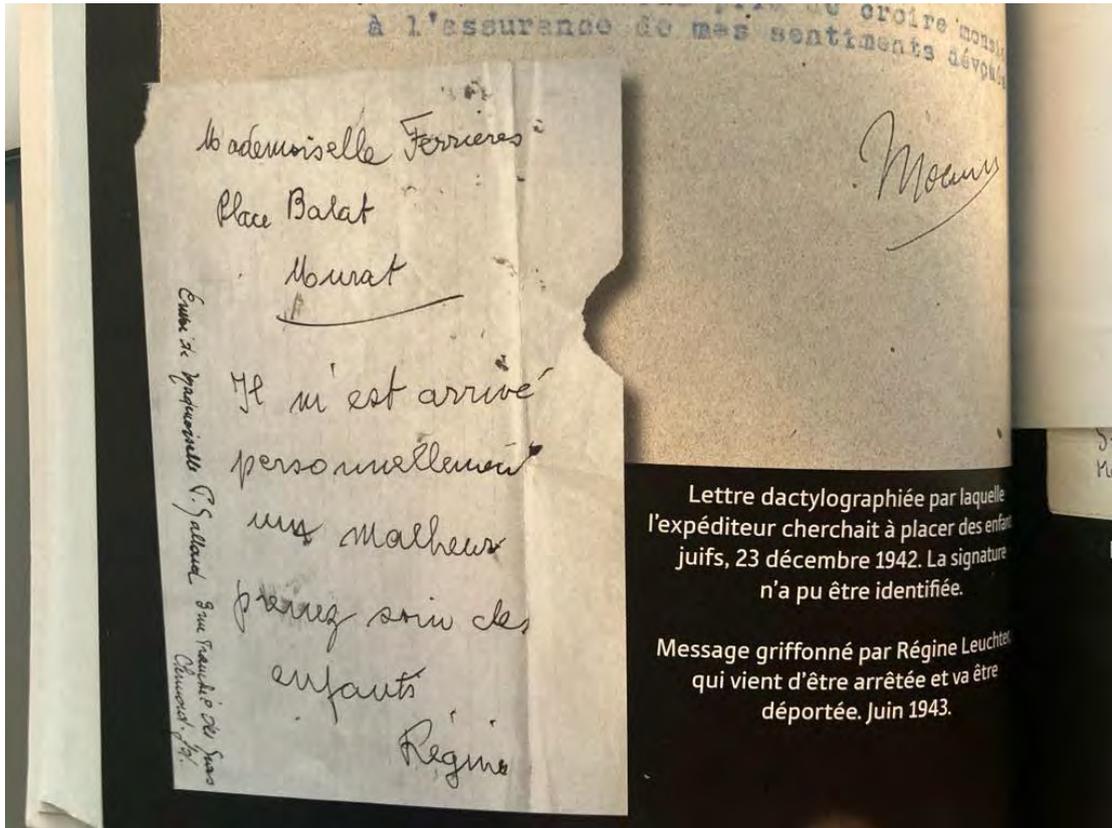
Francis avec les frères Kagan et Karine Kohlmann



Berthe et Isi en balade rue Nationale



Berthe et Francis



Le docteur-pédiatre Richard Haas

Le docteur Haas fut mon pédiatre et j'ai encore en bouche le gout des bonbons acidulés qu'il me donnait lors des consultations dans sa clinique au coin des rues Nationale et Sainte-Croix, d'où part une ruelle qui porte le nom de la famille Haas.

En septembre 2022, son fils, Pierre m'envoie une synthèse de la vie de son père et quelques photographies. Son autre fils, Jean-Paul, ajoute des précisions en décembre 2023. Le 30 décembre, sa fille Catherine me fait parvenir une photo du docteur et de sa femme, prise en 1973. MyHeritage, que je consulte, a également son mot à dire.

Le témoignage de Pierre Haas :

Ma famille est une ancienne famille de Forbach, mon arrière-grand-père Marx Haas fut Maire de la ville pendant la période allemande, avant 1918. La ville était divisée entre pro-français et pro-allemand, les juifs apparaissent alors plus consensuels pour réduire les tensions entre les deux parties.

Mon grand-père exploitait, au croisement de la rue Sainte-Croix et de la Rue Nationale, à l'angle de la ruelle Haas, un hôtel où logeaient entre autres les commerçants juifs de passage. cf. photo jointe.

Durant la guerre, il fut évacué et son fils, mon père, Richard Haas, déjà médecin, fut engagé dans l'armée à la mobilisation de 1940. Il s'appelait Kurt Haas et avait deux autres prénoms, un français et un juif : Richard, Simon. Or les français, pour se moquer de ce prénom allemand l'avaient en 1918 traduit en Court sur les documents d'identité. Il a réussi à inverser l'ordre en prenant Richard en 1er prénom mais il a dû conserver Court au lieu de Kurt dans tous ses documents officiels. Je pense que c'est pour cela qu'il nous a appelé par des prénoms bien français.

Arrêté lors de la débâcle, près de Gérardmer, il fut enfermé dans un Oflag comme prisonnier de guerre pendant 1 an sans que les nazis ne sachent qu'il était juif.

Libéré parce que le gouvernement de Vichy avait besoin de médecins, il fut affecté en zone libre pour s'occuper d'un camp de soldats "indigènes" désarmés que Vichy ne voulait pas laisser rentrer en Algérie de peur qu'ils ne se retournent contre lui. Malheureusement, les lois antijuives rattrapèrent mon père, il ne put plus exercer et devint gardien de nuit d'un entrepôt de meuble. Il demanda à son père, mon grand-père, de ne pas porter l'étoile jaune et il rejoignit les FFI (Forces Françaises Libres) dans le maquis comme médecin avec de vrais-faux papier sous le nom de Capitaine Richard.

Il soigna les maquisards, participa aux combats du Mont Mouchet et survécut, cf. photo de sa citation à l'ordre du régiment jointe.

Son père et lui rentrèrent à Forbach après-guerre pour récupérer les ruines de l'hôtel, cf. photo.

Avec comme tout bagage une mitraillette et son diplôme de médecin, il refit sa vie, longtemps en tant que seul pédiatre de la région, et participa à la reconstruction de la communauté.

Le témoignage de Jean-Paul Haas :

Il vécut dans la maison familiale du 2 Ruelle HAAS à Forbach, partie rénovée de l'hôtel, dès 1947 après son mariage cette année avec son épouse, infirmière et orpheline et son père Paul HAAS que l'on voit sur la photo à côté de lui en uniforme militaire.

Il créa le service de pédiatrie infantile à l'hôpital Marie-Madeleine de Forbach, qu'il dirigea comme médecin chef de service jusqu'en 1975, date de sa retraite. Il créa également à Forbach une école d'infirmières.

Il s'impliqua beaucoup dans diverses activités bénévoles, médecin du club de football de Forbach, section des Anciens du Maquis d'Auvergne, il créa la section de la FEVAL (Fédération des Engagés volontaires d'Alsace Lorraine) de Forbach, l'association départementale de l'Ordre du Mérite dont il devint Président puis Président honoraire.

Il reçut la médaille de la ville de Forbach de son ami Jean-Éric BOUSCH, sénateur maire que l'on voit aussi sur la photo de l'équipe de football de Forbach en 1926.

Il était administrateur de la Caisse d'Épargne de Forbach dont son grand-père Marx HAAS comptait parmi les fondateurs et participait à la vie communautaire.

A sa retraite, entre quelques voyages, dont Israël, il se consacra à créer l'arbre généalogique des HAAS. Ses recherches lui ont permis de remonter jusqu'au 17ème siècle dans la région de Sarreguemines, son grand-père Marx HAAS est enterré au cimetière Israélite de Frauenberg avec ses arrière-grands-parents. Du côté de sa mère, Frieda WETTERHAN, originaire de Rimbach en Allemagne, toute la famille a disparu à Auschwitz.

C'est à Homburg- Haut dans un établissement médical spécialisé qu'il s'est éteint le 25 janvier 2001 à 91 ans.

Il repose au cimetière israélite de Forbach où se trouvent aussi ses parents : Paul HAAS décédé en juillet 1963, sa mère décédé avant-guerre, ainsi que sa grand-mère, épouse de Marx HAAS.

Il a eu 10 petits enfants qui sont à Paris, Genève, Bruxelles, Strasbourg et Luxembourg.

Le site MyHeritage reconstitue la dynastie, forbachoise depuis le 19^{ème} siècle :

Le grand-père de Richard, Marx est né le 10 mai 1845 à Sarreguemines, sa femme, Louise Lévy est née à Donnelay le 13 mars 1852. Le site n'indique pas la date de leur arrivée à Forbach où Marx est hôtelier mais confirme qu'il en fut le maire à partir de 1902 (l'annuaire de la mairie précise les dates de son mandat : 1^{er} octobre 1902-7 juillet 1906). Outre Paul, ils eurent quatre enfants : Julie, Jérôme, Florence (voir dans le dossier Niderman, sa relation avec Charlotte Niderman qui logeait chez elle au 17 rue des Trois-Notre Dame à

Angoulême en 1943 (dans la même maison que le hazan Henri Kaufmann) et Fernande. Marx décède le 6 septembre 1914, Louise, le 19 février 1924.

Le père de Richard, Paul, est né à Forbach le 6 février 1876. Il a épousé Frieda Wetterhahn, originaire de Rimbach, née le 8 septembre 1885. Il est décédé le 20 juillet 1963, Frieda, 28 ans plus tôt, le 28 mai 1935.

Richard, de son prénom complet Richard Court Simon, est né le 4 juin 1910. Il a épousé Suzanne Eckert, née le 8 mars 1922 à Toul. Ils eurent quatre enfants : Jean-Paul en 1953, Catherine en 1954, Jacques en 1955 et Pierre en 1963. Richard est décédé le 25 janvier 2001, Suzanne, le 28 septembre 2002.

Les enfants de Richard ont tous quitté Forbach, il n'y a plus à Forbach aucun membre de la famille dont les morts reposent au cimetière israélite.



Paul et Richard Haas



Hôtel Haas





Ordre général N° 24 du 13 Avril 1945

Le Général de Division Duche,
 commandant la 13^e Région militaire
 cite à l'ordre du Régiment les Officiers,
 Sous-Officiers et hommes de troupe volontaires
 des Forces Françaises de l'Intérieur ci-après...

HAAS Richard (dit Richard)
 Médecin-capitaine, sous les ordres
 du Commandant MENUT
 (dit Bénévol), chef du Service
 de Santé des Maquis de la Région R.6

Notif:

Affecté à la 2^e Compagnie, s'est
 montré d'un grand courage lors
 des combats du 10 et 11 Juin, au
 lieu dit "L'Épingle à chœur."
 (Mont-Mouchet) allant à travers
 la mitraille ennemie soigner les
 blessés sur le terrain même.

Signé: DUCHE

Cette citation comporte l'attribution
 de la croix de guerre avec étoile de bronze



Pierre Haas



Richard et Suzanne au mariage de Jacky Hirsch en 1973

Max Hanau

Max Hanau est né le 3 avril 1918 à Huttersdorf, dans la Sarre. Il est le mari de Sophie, née Einhorn (voir le dossier Armand et Fanny Einhorn). Son histoire et les photos m'ont été fournies en janvier 2023 par sa fille Ruthy-Henriette qui vit en Israël. Les élèves du secondaire en Israël ont au programme une enquête sur les origines familiales. Dans ce cadre, ils rédigent un dossier sur un ou plusieurs grands-parents. Ruthy joint aux documents fournis la recherche accomplie par son fils sur Max. Les éléments rassemblés par Matan font partie de cette synthèse.

Max est né le 3 avril 1918 à Huttersdorf, dans la Sarre. Il est le fils unique de Raphael et de Mathilde (née Mayer). Nés en Sarre, Raphaël et Max font cependant partie des "personnes réintégrées de plein droit dans la qualité de Français". Une dizaine de familles juives habitent le village.

Mathilde dirige un restaurant au rez-de-chaussée de la maison familiale. Les deux étages supérieurs tenant lieu de domicile ; le charbon et le bois sont prêts pour l'hiver dans la cave. Raphael (né le 28 mars 1890 à Kerprich-Hemmersdorf), est marchand de bestiaux. Il part le matin, par tous les temps vendre ses bêtes au marché. Traversant pour cela des forêts, il racontera à ses petits-enfants qu'il était armé d'un bâton pour faire face à toute éventualité. Cependant sa réputation l'a toujours mis à l'abris des malfaiteurs. Ce même grand-père Raphael a combattu dans les rangs de l'armée du Kaiser pendant la première guerre mondiale. Il n'a jamais oublié avoir entendu un soldat français d'une tranchée en face de la sienne dire la prière Shema Israël. Il a été blessé par un éclat d'obus à l'épaule pendant la bataille de Verdun. Son attitude au combat lui a valu la croix de guerre. Le fait que des juifs se battent l'un contre l'autre dans des armées différentes le marque à vie et l'amène à la conclusion qu'il lui faut partir vivre entre juifs en Palestine. Ses frères le convainquent de ne pas partir vers cette terre ingrate. Il vivra jusqu'au bout avec le regret de ne pas l'avoir fait.

Max va à l'école (gymnasium), en train jusqu'à Dillingen, distante d'une quinzaine de kilomètres. De taille moyenne, cheveux noirs et yeux bleus, il étudie les sciences, les mathématiques, le français et le latin, aime le football par-dessus tout. Les élèves de la classe portent tous le même chapeau. Ceux qui passent à la classe supérieure en reçoivent un nouveau. Les recalés, obligés de garder l'ancien, sont remarqués de tous dans le village.

En l'honneur de la bar-mitsva de Max, la maison est repeinte, la vaisselle remplacée pour accueillir la famille (l'oncle Bernard, la cousine Frida, une tante venue de Paris, l'oncle Saly, la femme de ce dernier, Edwige et leur fille Irma (voir le dossier Salomon Hanau), le cousin Herbert.

Raphael voudrait que son fils continue l'entreprise familiale, Max se verrait plutôt footballeur. Tous les projets deviennent caducs avec l'arrivée au pouvoir d'Hitler au pouvoir en 1933. Max quitte l'école et travaille pour un patron israélite (aucun aryen ne l'aurait employé).

En 1935, devant la menace et l'incertitude, la famille passe la frontière et vient s'établir à Forbach avec pour tout bagage une valise. La maison et les terrains ont été vendus pour des brouilles. Raphaël travaille comme vendeur ambulancier.

Max, le seul à parler le français, devient de fait le chef de famille. La nationalité lui est réaccordée, ce qui lui vaut d'être mobilisé, par l'armée française. Il sert dans le 8^e bataillon de chasseurs à pied, une unité d'infanterie (voir son histoire et les combats livrés contre l'envahisseur allemand dans l'article que lui consacre Wikipédia). Il est démobilisé le 16 mai 1941. Max est décoré de la croix de guerre.

Entre-temps, Raphaël et Mathilde, sont jetés sur les routes au moment de l'évacuation après avoir une nouvelle fois laissé derrière eux le peu qu'ils possèdent. Dans un premier temps, ils arrivent dans les Charentes. Leur valise a été volée à Mathilde par la police française.

Max les rejoint. Fuyant le danger, ils passent de Jarnac à Navarrenx (Pyrénées-Atlantiques) puis à Saint-Juéry dans le Tarn. Ils travaillent comme aides agriculteurs, sous fausse identité.

Max est arrêté à un contrôle de la police allemande mais le soldat le laisse partir, bien qu'il le sache juif.

Tous trois retournent à Forbach à la libération. Ils apprennent alors l'ampleur du désastre : dix-neuf membres de la famille ont été assassinés.

Max fait la connaissance de Sophie Einhorn et l'épouse le 11 juillet 1949.

Le couple aura trois enfants : Fanny, Henriette-Ruthy et Henri. Après Henriette-Ruthy, toute la famille part vivre en Israël en 1970. Max, Sophie et Fanny ne sont plus de ce monde.



A gauche, Berthe, la maman de Raphaël



A droite, Mathilde et Raphaël



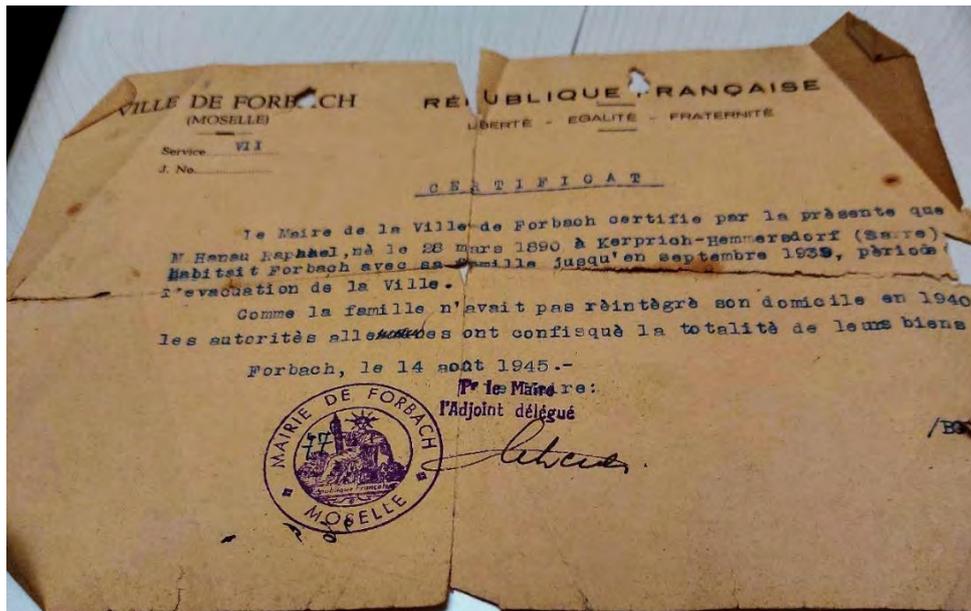
Max est à droite.



Debout en haut à gauche



Le 8^e BCP



La logique nazie : Raphaël, en tant que juif ne pouvait quitter la Charente et rentrer chez lui à Forbach. Parce qu'il n'a pas réintégré son domicile, "les autorités allemandes ont confisqué la totalité de ses biens".



Max et Sophie

Une vie en trois photos



Max dans les bras de sa maman Mathilde



Max



En Israël avec deux des enfants de Fanny

Salomon Hanau

Salomon/Sali Hanau (1898-1979) était l'époux d'Edwige née Marx (1894-1975) et le père d'Irma (Irmschoen, 1927-2009). Leur histoire m'est racontée , lors d'une conversation téléphonique le 18 janvier 2023, par Michel Polirszstok (le fils aîné d'Irma) qui vit à Sarreguemines. Il ajoutera des photos par la suite.

Salomon (Sali) Hanau est né à Sarrelouis (comme le maréchal Ney avant lui), en 1898. Engagé dans l'armée allemande pendant la première guerre mondiale, il combat dans les tranchées de Verdun. En raison de sa petite taille, il est éclaireur. Il part aux informations en rampant entre les lignes. Grièvement blessé par un obus, il est réformé, ce qui lui sauve probablement la vie. Il s'est fait un ami dans les tranchées, un policier de métier. Salomon est décoré de la croix de fer, ce dont il se vante moins que de l'honneur qui lui a été fait d'ouvrir le bal de pourim dans sa ville en 1919.

Il devient confiseur, épouse, lors d'un mariage arrangé, Edwige. Celle-ci est originaire de la région de Bad-Kreuznach. Irma naît en 1927. Après la montée au pouvoir du nazisme, le copain policier de Salomon, devenu inspecteur, le convoque et l'avertit qu'il est sur le point d'être arrêté. Il lui recommande de tout abandonner et de quitter l'Allemagne avec sa famille. Ce qu'il fait.

Salomon, Edwige et Irma s'installent à Forbach, rue Saint-Rémy dans une baraque où sont logés des réfugiés. Le fait de pouvoir parler allemand est déterminant dans ce choix : Salomon et Edwige n'apprendront jamais vraiment le Français, à l'inverse d'Irma qui va à l'école. La possibilité de trouver un travail est limitée, il poursuit donc son métier de confiseur.

La guerre et l'évacuation qui s'en suit jettent la famille sur les routes. Ils s'arrêtent dans la région de Carcassonne, peut être après avoir échoué à traverser la frontière avec l'Espagne.

Ils passent ainsi toute la guerre, cachés. Pour subsister, Salomon travaille dans les champs.

Sa connaissance de l'Allemand fait qu'Irma est enrôlée par la Résistance, dans le groupe Soleil. Elle était traductrice et passeuse de messages qu'elle cachait sous la selle de son vélo. Sa connaissance de l'Allemand l'aidait à éviter des ennuis lors de missions où elle rencontre parfois des soldats allemands. Elle n'a jamais raconté ses aventures qu'aux membres de sa famille, n'a pas demandé de reconnaissance après la guerre. Des années plus tard, lors d'un séjour de vacances dans la région de ses exploits passés, en compagnie de son mari et de son fils cadet Jean-Luc, elle a retrouvé son chef de réseau, devenu pharmacien dans le village de Belvès en Dordogne.

A la libération, la famille retourne à Forbach, d'abord dans un asile de réfugiés près de la synagogue, avenue Saint-Rémy puis au 10 de la rue Fabert, face à la maison de la famille Niderman. Salomon dirige de là son entreprise de grossiste en sucreries (j'en ai mangé beaucoup durant mon enfance, Michel et moi étant amis en plus d'être voisins).

Sali, Edwige, Irma et son mari sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.



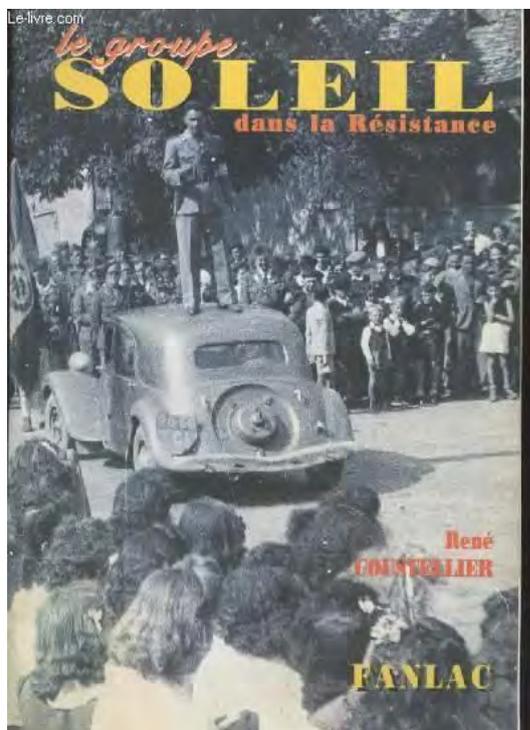
Sali



Irma, son mari Georges Polirsztok, leurs enfants Michel et Jean-Luc, Edwige. La photo est prise devant la maison/entrepôt (comme l'indique le panneau) de Sali, 10 rue Fabert, au coin des rues Fabert, de l'Alma et Montyon. En face, au 7, habitait la famille Niderman.



De gauche à droite : Edwige, Irma et Sali



AUTOUR DE SOLEIL

Des combattants du groupe Soleil, y compris René Coustellier, et des témoins ont souhaité apporter des éléments d'information face aux polémiques suscitées par le livre, *Le groupe Soleil dans la Résistance*, en 1998. Ces récits d'une résistance au quotidien par des acteurs souvent ignorés mettent au jour des contradictions qui persistent et la complexité historique de cette époque. Sont abordés les débuts du groupe, la bataille de Mouleydier, le combat de Siorac, la libération d'Angoulême, les rumeurs sur la férocité des maquisards, les poursuites après la guerre. Sont évoqués, par des témoignages directs ou des récits de proches, des personnages connus ou moins connus, Charles Brouillet, Angelo Ricco, Soleil, Joseph Vanzo, Guy Besse, Jean-Marie Dubernard, Marcel Murat, Moustique et Microbe.

Couverture : Fanion du groupe Soleil en 1944 créé par Gil Bauer, chef d'EM (coll. Guet)

14 €



Serge et Yvonne Hirsch

Serge et Yvonne étaient les parents de Roby et de Jacky. Bien qu'un peu plus âgés que moi, nous nous connaissions bien, Jacky et moi surtout. Roby a fait carrière dans la coiffure avant de fermer boutique et quitter la ville. Jacky, grand lecteur et collectionneurs de bandes dessinées est devenu photographe, m'a choisi pour être son témoin à son mariage. Lui et son épouse vivent aujourd'hui à Biarritz. Roby a rédigé cette synthèse de la vie de ses parents en avril 2023.



Mon père Serge HIRSCH est né le 24/04/1914 à Völklingen (Sarre) de Wilhelm HIRSCH et de Johanna BAUM, née à Hermeskeil, commerçants à Völklingen. Il a une sœur Suze qui décédera de maladie en 1932.



Ma mère Yvonne née MEYER le 13/01/1919 à Luxembourg (Grand-Duché), fille de Jonas MEYER (décédé en 1957) et d'Amelie MEYER née HERZ (décédée en 1945), était la 3ième d'une fratrie de 4 enfants, Paul, Alice, Julien.

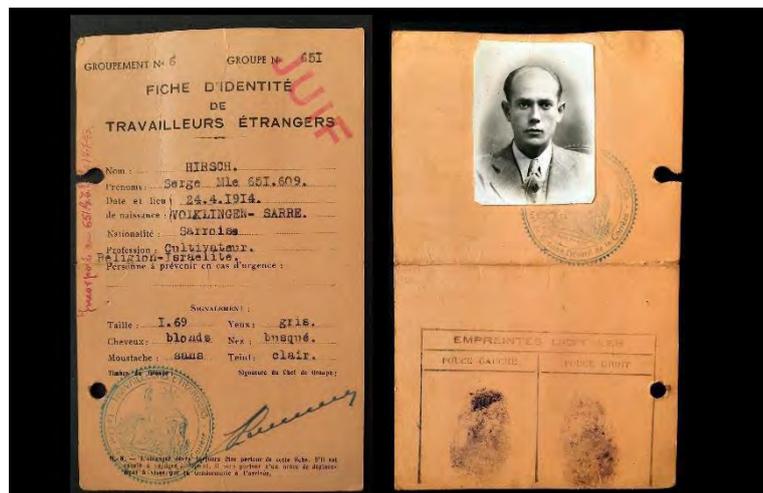


Mon père quitte Völklingen en 1933, dès la victoire des nationaux-socialistes en Allemagne, devenant apatride. Direction Paris où il est accueilli par la famille DEMINSTEN et ses deux cousins Henri et Jean fourreurs et où il apprit le français.

Maman quitte le Luxembourg, avec toute la famille MEYER, le 22/01/41 expulsée, comme tous les juifs du pays, par les Allemands. Seule la Grand-Mère Settchen HERZ-HIRSCH, trop fragile décide de rester à Luxembourg. Elle sera déportée à Theresienstadt, où elle meurt de faim.



C'est l'exode pour Aix-en-Provence, en zone dite libre, où ils louent une maison auprès de la famille ARBOMONT (qui leur trouve un abri en cas de rafle). Les ARBOMONT seront inscrits pour cette aide sur le Mur des Justes français à Paris. Mon grand-père paternel Wilhelm après avoir quitté la Sarre pour se réfugier au Luxembourg décède en 1939 à Ettelbruck (Grand-Duché du Luxembourg) où il est enterré. Ma grand-mère quitte alors l'Europe pour les USA où une partie de la famille est réfugiée. (Elle décédera en 1948 à Völklingen 3 semaines après son retour des States). Elle est enterrée au cimetière juif de Sarrebruck au côté de sa fille. Mes parents se sont connus au cours d'un bal de la communauté juive au Luxembourg pour ne plus se quitter. Toute la famille MEYER, Jonas, Amélie, son épouse et leurs 4 enfants retrouvent mon père Serge, mobilisé en 1940 et démobilisé la même année à Aix-en-Provence où tout le monde travaille malgré leurs papiers estampillés « Juifs » Le 11/11/1942, les Allemands entrent en zone libre.



Monsieur Arbomont, leur logeur, suite aux premières rafles, leur conseille de quitter la ville. Mes oncles, Paul, Julien, et Papa cherchent et trouvent un nouveau refuge en Corrèze à Saint Mathurin Léobazel un village de 9 maisons. Ils vont être rejoints, plus tard, par le reste de la famille.



Vue actuelle de la maison rénovée transformée en gîte

Les 3 hommes travaillent comme tâcherons dans les fermes et champs des villages environnants. Ma tante Alice et Maman s'occupent de leurs parents (leur Maman est cardiaque) et aident les familles paysannes dans leurs tâches ménagères.



La division « Das Reich » en revenant du sud-ouest du pays vers la Normandie s'arrête à proximité du village pour demander aux paysans si des étrangers ou des juifs y sont réfugiés. Personne n'a dénoncé l'existence de notre famille. Ces mêmes Allemands en remontant s'arrêteront à Tulle où 99 jeunes seront pendus et exposés aux crochets des bouchers de la ville en rétorsion d'actions du maquis chargé de retarder leur avancée vers les plages de Normandie. Cette même division est responsable de la destruction d'Oradour-sur-Glane où 643 personnes sont exterminées. Seules 6 personnes, parvenant à se cacher, survivront. Mes oncles Paul et Julien changent de nom et s'appelleront les MÉJEAN dans un premier temps puis Pierre et Jacques MIREBEAU. Ils obtiennent de faux papiers et prennent le maquis corrézien en août 1943. Mon père prendra le nom de Simon PAUL en juin 1943, né à Charmes (88), menuisier de profession.

30 JUIN 1943 ÉTAT FRANÇAIS
 DÉPARTEMENT de Meurthe et Moselle
 COMMUNE de Longuyon

CARTE D'IDENTITÉ
 Enregistrée sous le No 1787.

Nom: HUBERT
 Prénoms: Simon-Paul
 Profession: ébéniste
 Né le 24. 4. 1914.
 à Charmes
 Département: Vosges.
 Domicile: Longuyon, Haut.
 rue de Metz 96.

SIGNALEMENT

Taille: 1m70
 Cheveux: ch. clair
 Moustache: -
 Yeux: gris.
 Signes particuliers: -

Nez: busqué
 Forme générale du visage: ovale.
 Teint: mat.

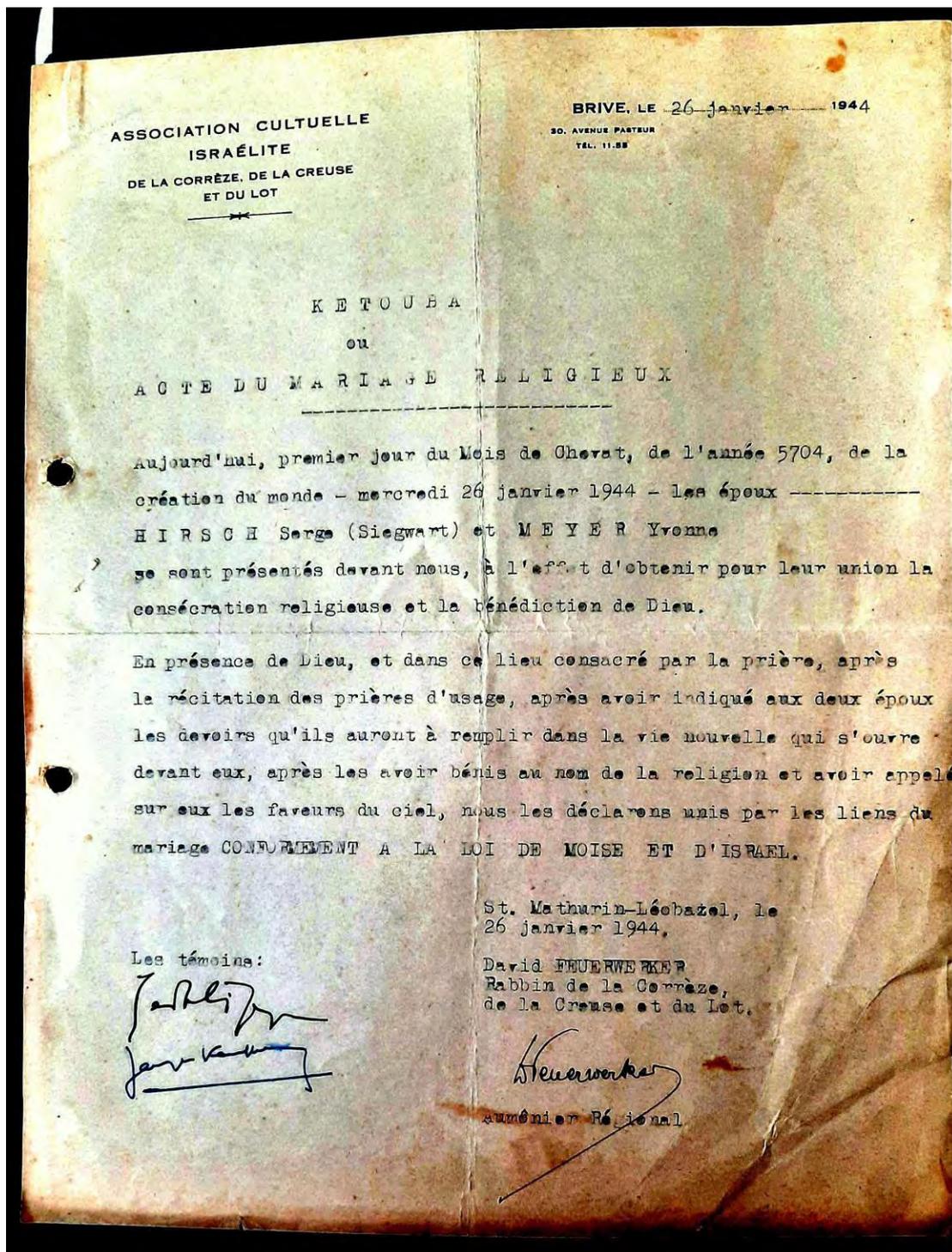
Représentations digitales (2 pouces)

Signature du Titulaire: *Simon Paul*
 le 30 JUIN 1943 à Longuyon

Pour le Maire
 (Cachet)
Herbert

Mes parents sont mariés religieusement le 26 janvier 1944 par le rabbin David FEUERWERKER à Saint Mathurin Léobazel, où je nais, le 6/08/1944 dans une maison délabrée sur de la paille me racontait Maman.



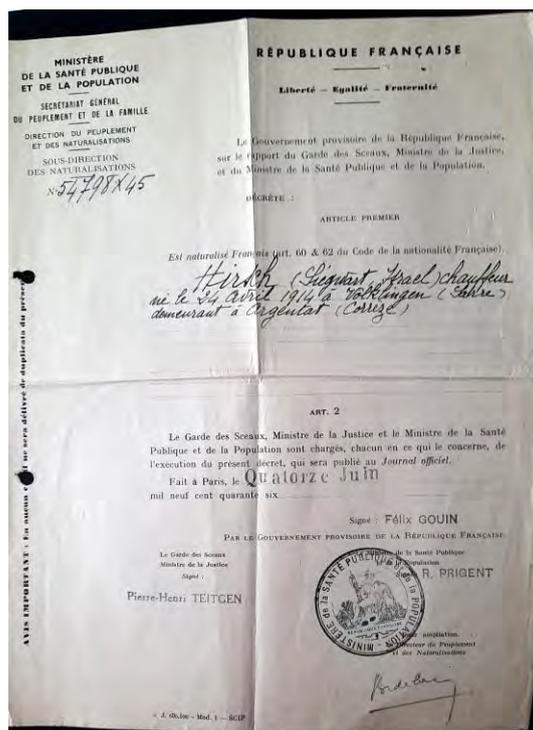


KETOUBA ou acte du mariage religieux célébré le 26 janvier 1944 à Saint Mathurin Léobazel par le rabbin David FEUERWERKER

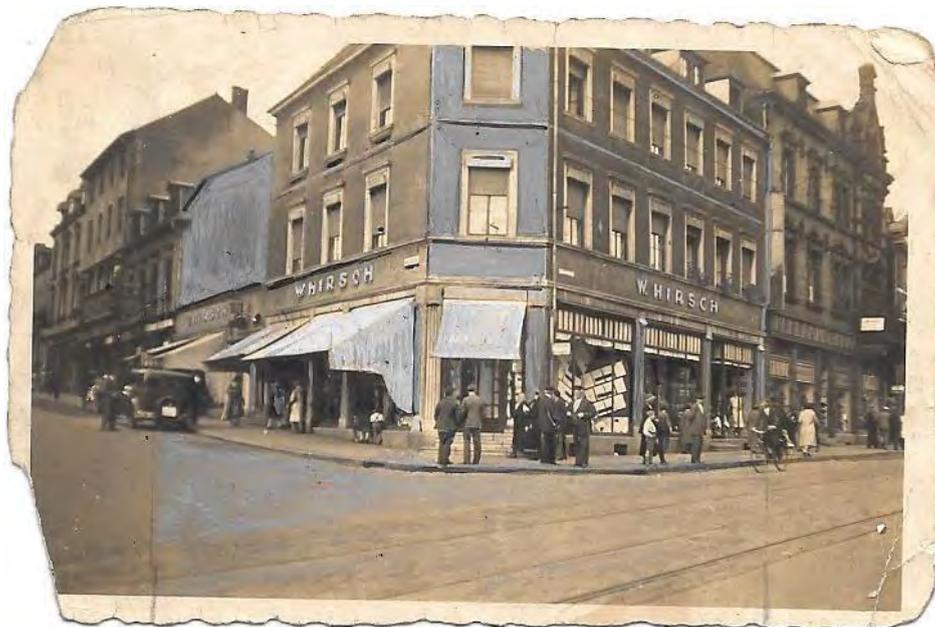
Après la démobilisation de mes oncles Paul et Julien du maquis le 5/10/1944. Dès le 22/10/1944, Paul et Julien arrivent à rentrer à Luxembourg avec différentes aides dont celle de la division Patton. Ils seront rejoints, en juin 1945, par leurs parents et leur sœur Alice. Ma grand-mère, Amélie, décèdera en décembre 1945.



Mon grand-père reprendra son commerce de textile avec l'aide de ses deux fils. Mes parents, Yvonne et Serge, s'installent à Argentat, petite ville de 2500 habitants à 20 km de leur refuge de Saint Mathurin Léobazel. Une nouvelle vie commence, Papa fait le taxi et travaille sur le chantier du barrage du Chastang. Ils ouvrent un petit commerce de vêtements et colifichets. Mon frère Jacky naît le 8/09/1945 à Argentat où Papa est naturalisé français le 14 juin 1946.



Cette même année, il retourne en Sarre à Völklingen sous protectorat français et découvre la ville de Sarrebruck complètement rasée.



La maison et le commerce de ses parents à Völklingen sont occupés. Il ne peut y accéder et intente alors un procès à l'occupant de l'immeuble de ses parents décédés. Retour à Argentat pour revenir définitivement en famille à Völklingen en octobre 1948 pour réouvrir un petit commerce de vêtements et tissus en attendant le résultat du procès ! Je fais la rentrée scolaire de septembre 1950 au CP de l'école française de Völklingen, dépendance du Lycée Maréchal Ney de Sarrebruck. Nous y sommes restés jusqu'à notre passage en 6ième, réussi en juin 1955. Le 23 octobre 1955, suite à des élections, la Sarre demande le rattachement à l'Allemagne. La décision est prise de quitter Völklingen pour nous installer à Forbach au 3ième étage de l'immeuble du Dr Haas, au 74 rue Nationale. Mon père continuera ses affaires à Völklingen et fera, 4 fois par jour, la liaison entre la France et l'Allemagne. Jacky et moi, faisons notre rentrée scolaire en 6ième au collège de l'Avenue Passaga à Forbach avec Monsieur Panier, comme prof de lettres et professeur principal. Pour la 5ième, nous inaugurons le nouveau Lycée Jean-Moulin et y resterons tous les deux jusqu'au baccalauréat. Des cours de religion nous avaient été donnés à la Synagogue de Sarrebruck par l'officiant Walter Kasel, mais dès notre installation à Forbach en 1955, c'est Erwin Bloch, le chantre de la synagogue, qui officiera pour ma Barmitzwah en août 1957, puis celle de Jacky en septembre 1958. Viennent, alors, les jeudis passés à la salle communautaire et en sorties avec les éclaireurs israélites de France. Nos responsables s'appelaient Simone Cukier, Francis Klauber, Nicole Szmith et Ruth... 1962, création de la MJC de Forbach avec 3 présidents d'origine religieuse différente : Robert Ahr, Charly Strirnweiss et Roby Hirsch.



Je quitterai Forbach en septembre 1963 pour Paris, pour y faire des études de Coiffure à l'école de la Fédération Française de Coiffure, rue d'Enghien. Jacky, prend, en 1964, la direction de Bruxelles pour des études de photos à l'INRACI. Il rentrera à Forbach, en 1970, pour s'installer comme photographe, dans un premier temps, dans une pièce de l'appartement de nos parents, puis dans son studio de la rue Sainte Croix. (Photo Jack-Pierre) Quant à moi, ce furent des saisons de travail, d'été, et d'hiver, avant d'aller travailler en Suisse, d'abord à Lausanne, puis à Genève jusqu'en mai 1968. Je rallie Strasbourg dans un premier temps avant l'installation, dans notre premier salon, à Briey (54) jusqu'en juin 1973. En septembre de la même année ouverture du salon Robert HIRSCH au 74 Avenue Saint Rémy à Forbach.

André Jacobs

J'ai fait la connaissance d'André Jacobs au mois de février 2023. Je ne sais plus qui m'a donné ses coordonnées mais je sais qu'il a bien fait. André m'a confié l'histoire de sa femme et de ses parents (voir dossier Jules et Françoise David). Par son intermédiaire, j'ai rencontré Jean-Pierre Simon et obtenu de nombreux compléments d'information sur des proches à lui parmi les familles Klauber, Cerf, Borg, Kohlmann. En partie grâce à ces rencontres, l'histoire de toutes ces personnes peut maintenant être comptée dans ce recueil. Né avant-guerre, André peut peindre en couleurs réelles la vie d'alors, l'évacuation, la survie, le retour et le redémarrage. Violette Kartaux, Livie Brunwasser, Monique Wolf et, dans une moindre mesure pour être nés au début de la guerre, Léonard Epstein, ma sœur Simone et Marion Gerstenhaber sont seuls avec lui à pouvoir encore témoigner.

Le 11 novembre 2023, André me transmet son témoignage, filmé cette même année à l'initiative du mémorial de la Shoah. Cette synthèse est presque entièrement fondée sur ce document. Sa mémoire étonnante et son humilité font d'André un témoin précieux de ce qu'ont vécu de terrible les juifs de la Moselle. André et sa femme ont habité Forbach de 1952 à 1976. De leurs trois enfants, deux y sont nés (la troisième vient au monde à Strasbourg).

André Jacobs vient au monde à Sierck-les-Bains le 13 juin 1929. On appelait Sierck la commune des trois frontières.

L'arrivée de ses ancêtres, la famille Bonn, dans la ville remonte à 1694 (comme indiqué dans l'Histoire des Juifs en Moselle de Claude Rosenfeld et Jean-Bernard Lang, éditions Serpenoise 2001).

Ses grands-parents paternels se nommaient Salomon Jacobs, originaire de Merzig en Sarre, et Babette, surnommée la rouge (die rote Babette) parce qu'elle était rouquine. Salomon Jacobs est marchand de chevaux

Les parents de sa maman s'appelaient Samuel Bloch (décédé le 8 septembre 1934, à l'âge de 74 ans) et Berthe Bloch (dite Albertine, née en 1862).

Salomon Jacobs décède en 1921 et son fils Samuel (né le 7 avril 1889), le père d'André, prend sa succession. La maman d'André, Jeanne (Bloch de son nom de jeune fille) est née à Schweighouse le 7 mars 1895.

Samuel et Jeanne ont trois enfants. L'ainée meurt jeune, René est né le 25 juin 1923, André est le benjamin.

Les marchands de chevaux mènent une vie aisée. Leur profession est considérée comme la noblesse de la branche. Alors que les marchands de bestiaux ont une vie dure (ils traient et nettoient l'étable eux-mêmes), Samuel a des commis. Il y a en permanence entre 10 et 15 chevaux de trait à l'écurie. L'avenir semble prometteur : les tracteurs ne viendront remplacer les animaux de trait que vers 1960. Les parents sont très occupés du matin au soir. La maman cuisine pour la famille, les commis, les clients. André et René sont élevés par des bonnes.

La vie au deuxième étage de la maison familiale est confortable. Le rez-de-chaussée est loué. Samuel possède une voiture Citroën dès 1927. Plus tard, il achète une Matford, produite dans l'usine Mathis de Strasbourg. La famille ne part jamais en vacances. La seule sortie est consacrée au concours du cheval ardennais à Vittel qui se déroule durant trois journées.

On mange plus ou moins caché. La viande est achetée dans des boucheries mixtes où la viande cachère côtoie l'autre. Le repas du vendredi soir est plantureux. On va à la synagogue le samedi, seul jour congé de la semaine et, bien sûr, les jours de fête. La communauté compte une quarantaine de membres dont le ministre officiant.

André n'a pas été confronté à l'antisémitisme durant son enfance. Son père est surnommé le Pferdejude (juif des chevaux) mais la connotation ne heurte pas.

Le jardin d'enfants est une institution catholique dirigée par des sœurs. Les enfants juifs savent l'ave maria par cœur.

On ne parle pas de politique à la maison, ne lit pas les journaux. Cependant on suit ce qui se passe en Allemagne. Des juifs allemands en fuite s'installent à Sierck, une famille Hanau loue le rez-de-chaussée.

En 1938, la crise de Dantzig a pour conséquence une répétition générale de l'évacuation de la Moselle. Les habitants de Sierck, située entre les lignes Siegfried et Maginot sont évacués vers Bacourt où la famille Jacobs séjourne pendant quelques mois. Joseph Niderman évoque cette période dans son témoignage : lui et sa sœur Charlotte ont séjourné chez une famille lointaine à Paris.

La déclaration de guerre jette à nouveau la population sur les routes. Le cheptel de Samuel est réquisitionné. André, son frère et leurs parents partent n'emportant que le strict minimum. Ils s'établissent dans un premier temps à Colombey-les Belles entre Nancy et Neufchâteau où ils louent une maison qu'ils partagent avec un ami de Samuel. Ils y restent 9 mois durant lesquels Samuel et son ami peuvent continuer à travailler. André va à l'école dans laquelle il n'est pas le seul juif. La grand-mère Berthe les rejoint mais, malade, décède le 4 septembre 1940.

Ils quittent cette ville pour passer en zone libre, le 13 juin 1940 (André se souvient du jour parce que c'est celui de son anniversaire). Il a 12 ans. Ils partent en convoi de cinq voitures. René conduit celle d'une tante qui n'a pas le conduit et, avec elle, arrive à Toulouse. Le désordre sur les routes fait que tous se dispersent. C'est la débandade. Un soldat muni d'un pistolet saute sur la marche de la voiture et leur enjoint de continuer avec lui. Ils passent une nuit à Corgoloin à proximité de Beaune. La propriétaire les accepte à condition qu'ils prennent son mari avec eux le lendemain. Le 20 juin, ils arrivent à Vichy et logent dans la maison que possède un oncle, dans la commune à Bellerive-sur-Allier, une commune adjacente. René, localisé grâce à une annonce dans un journal, les y rejoint. André poursuit là sa scolarité, fait partie des Eclaireurs Israélites subventionnés par le gouvernement de Vichy. Avec eux il part en camp où la nourriture est cachère, participe à un jamborée au stade. Samuel fréquente la synagogue.

Expulsés de Vichy, ils arrivent à Aubusson, dans la maison d'une sœur de

Jeanne. André poursuit sa scolarité au collège moderne d'Aubusson dont le proviseur est originaire de Saverne. Il y a affaire à l'antisémitisme d'un surveillant. Leur appartement est situé au premier étage d'une maison de la rue Vaveix qui longe la Creuse. Petit, il n'a pas l'eau courante, il faut aller la chercher à la pompe, évacuer le seau le matin (dans la Creuse). La propriétaire, madame Fessa, est une parisienne qui loge sur le même palier qu'eux.

Ils vivent de leurs économies, des allocations aux réfugiés et du salaire de René, ne manquent de rien. André va à vélo acheter le beurre et le lait.

Samuel, conformément à la loi, s'est déclaré juif mais leur carte d'identité ne porte pas la mention "juif" et ils ne portent pas l'étoile. Dans cette région perdue, on ne sent pas la présence des Allemands. Ils n'ont pas de radio et ne suivent pas vraiment le cours des événements.

Il n'y a pas de vie religieuse mais André fait quand même sa bar mitzva. Une quinzaine de personnes se rassemblent à cet effet dans le salon de la grande maison de monsieur Henri Lévi, propriétaire d'une usine de tissus d'essuyage.

La vie se déroule sans encombre dans ce coin de la Creuse où les gens ne savent pas ce qu'est un juif. Jusqu'à ce jour de novembre 1943 lorsque l'oncle Lucien Bloch revenant du travail ne trouve pas à la maison de la route de Cambon sa femme Alice et son fils Roger. Ils ont été arrêtés suite à une dénonciation. La tante Alice était originaire de Benfeld, à côté de Sélestat. Une femme juive originaire de Benfeld elle aussi était mariée à un collaborateur. De crainte qu'Alice ne dénonce ses origines juives, elle l'a dénoncée elle. Sachant que sa femme et son fils se trouvent à Limoges, l'oncle Lucien s'y rend, rencontre le grand rabbin du Bas-Rhin, Deutsch et lui demande d'intercéder. Sans résultats. Alice, Roger ainsi que madame Fohlen, arrêtée en même temps qu'eux, sont déportés par le convoi 62 du 20 novembre 1943 et assassinés.

André n'a aucune idée du sort qui attend son cousin. Il n'a durant la guerre pas entendu parler de Drancy ni d'Auschwitz.

Par peur d'être arrêtés à leur tour, Samuel, Jeanne, René et André quittent alors Aubusson. René entre au maquis. Samuel et Jeanne s'installent à Empeaux, un petit village de la Creuse. André est placé chez monsieur Noël, un métayer du hameau Mazeaubouvier, son père payant une pension pour la nourriture. Jusqu'à la libération, il mène la vie d'un ouvrier agricole. Les conditions sont rudes : pas d'eau courante, pas d'électricité dans une petite chambre dallée sans chauffage dont la porte donne sur l'écurie. Les journées de travail s'étalent de quatre heures du matin jusqu'au soir. Parti avec les vaches, il faut, avec l'aide d'un chien, les éloigner des trèfles qui leur gonflent le ventre. Pour ce faire, on leur donne un coup de couteau entre les côtes. Il revient vers neuf heures pour la pause durant laquelle on sert la soupe cuite avec chabrol (verre de vin rouge). Puis c'est le ramassage de topinambours, la fauche du blé, la nourriture des cochons, le fumier à sortir, emplir dans la cour le chaudron où est préparée la nourriture des bêtes, mettre le joug aux bœufs. Le dimanche après-midi est libre, André part sur sa bicyclette rendre visite à ses parents. Il croise parfois René. Les seules gâteries proviennent de la femme du métayer et de sa belle-mère : fâchées l'une avec l'autre, chacune cherche à ranger André dans son camp en lui portant au lit un bout de gâteau. La famille est inculte, ne sait ni lire ni écrire. André est celui qui remplit les étiquettes sur les sacs de pommes de terre qu'ils envoient dans le Midi en échange de vin. Ce ne sont pas de mauvaises gens, ils mènent la même vie dure qu'André. Ils savent qu'il est juif, mot dont la signification pour eux est

quelqu'un qu'il faut cacher des Allemands. La nourriture comprend porc, civet de lapin, œufs, autres produits de la ferme. Il ne voit jamais d'Allemands ou de miliciens.

André n'a pas de souvenir précis de la libération. Ses parents sont venus le chercher à la ferme et ils retournent à Aubusson où il reprend l'école. Passé directement de la 5^{-ème} à la 3^{-ème}, il passe le brevet à Guéret, avant le retour à Sierck.

Samuel achète à un curé une Citroën C4 laissée sur cale durant toute la guerre. C'est en voiture qu'ils rentrent tous à Sierck. Ils trouvent la maison intacte mais en mauvais état et vidée de son contenu (situation qui correspond à celle que l'on découvre dans pratiquement tous les autres dossiers). Une partie du mobilier est récupérée chez des voisins. Ils prennent une location le temps de la remise en état.

Ils apprennent que Fanny, une sœur de Samuel, a survécu à la guerre. Mariée à un boucher de Cologne, ils sont partis à Bruxelles. Le mari et leur fils y ont été assassinés. La tante vient habiter Sierck.

Samuel reprend son métier et retrouve le niveau de vie d'avant-guerre, se rend chaque semaine au marché aux chevaux de Metz. René travaille avec son père et continue l'entreprise, épouse Jeanine Francfort. Ils ont deux enfants : Thierry et Muriel.

André retourne l'école, au lycée de Thionville. Il rencontre l'ostracisme des écoliers parce qu'il est le seul à pratiquer normalement le français à l'inverse des autres qui, sous l'occupation, parlaient principalement l'allemand. Il passe le premier bac à la fin de la seconde, le second après deux ans de Mathéleme. Il commence une préparation à HEC mais fait la rencontre d'Edith David, de Forbach et, pour elle, change de direction (voir le dossier Jules et Françoise David). Il devance sa date d'incorporation, effectue son service militaire comme officier à Saumur puis entre dans la vie active.

Son premier emploi est celui de vendeur de grains dans une entreprise de Thionville. Elle écoule des produits du sol en Sarre. Il y reste un an. L'année suivante, il est courtier en grains à Strasbourg. Arrivé à Forbach en 1952, il dirige le service commercial de l'usine de papiers Malopa dirigée par son petit cousin Kohlmann (voir le dossier Éric et Anita Kohlmann). Chez Malopa travaille également Joseph Niderman (voir le dossier de la famille Niderman). Lorsqu'en 1956, Malopa ferme ses portes, il gère un portefeuille VRP (voyageur représentant placier) pendant 47 ans.

Il s'investi dans la gestion communautaire dès 1953, notamment dans les travaux de réhabilitation de la synagogue, aux côtés des dirigeants de la communauté dont il assure le secrétariat jusqu'à son départ en 1976 (Max Bloch, Benjamin Cahen, Alex David, Paul Kahn, Louis Klauber, Milly Simon).

André, Edith et leurs trois enfants (Fabienne née à Strasbourg en 1952, Laurent et Nathalie, nés à Forbach en 1955 et 1958) habitent au 2, rue de la Sous-Préfecture. En 1976, la famille quitte Forbach pour Strasbourg.

André n'est jamais retourné visiter les lieux dans lesquels il a séjourné durant la guerre.

Samuel est décédé le 5 août 1953, il avait 64 ans. Jeanne est morte le 4 novembre 1969, à 74 ans. Ils sont enterrés au cimetière de Sierck-les-Bains. René décède le 6 janvier 2007, il est enterré à Strasbourg où habitent sa femme

et leurs deux enfants. Edith décède le 25 novembre 2021. Elle repose au cimetière de Strasbourg.

De leurs trois enfants, André et Edith ont 4 petits-enfants et 6 arrières petits-enfants.



Samuel et Jeanne Jacobs

**MOUVEMENT DES
ECLAIREURS ISRAËLITES DE FRANCE**



RÉGION DE Auvergne
 Secrétariat : 14 rue Colchède Vichy
 GROUPE : Vichy
 UNITÉ : Jeune Aigle

Carte de Membre Actif

N° d'Affiliation : 1941-5701

Cette carte n'est valable que pour l'année en cours.

* Indiquer : Group, Secteur, Section, Unité, sur celui de son choix.

Le mouvement des Eclaireurs Israélites de France a pour but de développer par les méthodes de scoutisme les qualités physiques, pratiques, morales et religieuses de la jeunesse israélite.

Recrutant ses membres parmi les milieux de toutes tendances du judaïsme de France et des Colonies, il s'efforce de leur donner un esprit d'union et de compréhension mutuelle.

Il tient également à leur faire entretenir des rapports fraternels avec les membres des autres Fédérations de scoutisme.

PROMESSE DE L'ECLAIREUR

Je promets, sur mon honneur, avec l'aide de Dieu, de faire tout mon possible pour :

1. Servir et aimer de tout mon cœur le Judaïsme et la France.
2. Rendre service en toute occasion.
3. Obéir à la Loi de l'Eclaireur.

Les Eclaireurs ajoutent à la promesse de la Fédération Française des Eclaireurs :

Je promets, en tant qu'Eclaireur Israélite de faire mon possible pour servir le Judaïsme.

Eux aussi la Loi de l'Eclaireur de la F.F.E.

LOI DE L'ECLAIREUR

1. L'Eclaireur n'a qu'une parole.
2. L'Eclaireur est loyal et fidèle.
3. L'Eclaireur se rend utile et fait chaque jour une bonne action.
4. L'Eclaireur est l'ami de tous et le frère de tous les Eclaireurs.
5. L'Eclaireur est courtois et respectueux des convictions des autres.
6. L'Eclaireur est bon pour les animaux et n'abîme pas les plantes.
7. L'Eclaireur sait obéir.
8. L'Eclaireur est toujours de bonne humeur.
9. L'Eclaireur est travailleur, économe et respectueux du bien d'autrui.
10. L'Eclaireur est propre dans son corps, ses pensées, ses paroles, ses actes.

Met d'ordre : CHALON (Paris) Devise : TOUJOURS PRÊT !

DEGRÉS ET FONCTIONS	PREMIER DE CLASSE
Entré le :	<u>Octobre 1938</u> T.O. Klein
Aspirant le :	<u>Décembre 1938</u> T.O. Klein
Promesse le :	<u>Janvier 1941</u> T.O. Klein
1 ^{re} classe le :	<u>Avril 1941</u> T.O. Klein
Entraîneur breveté	
Second de Patrouille	
le :	<u>juillet 1941</u> T.O. Klein
Chef de Patrouille	
le :	
Membre :	

BREVETS OBTENUS

BREVETS	DATES	Emargement du chef de groupe
<u>Franco-Allemand</u> <u>Interprète</u>	<u>15-8-41</u>	<u>[Signature]</u>

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : Block
 Prénom : Roger
 Date de naissance : 24 décembre 1927
 Domicile : Rue des Jeunes Bellemeuse
 Profession : Étudiant

Le Chef de Groupe : T.O. Klein
 Le Commissaire Régional : [Signature] P.d.S.

JEUNESSES MUSICALES DE FRANCE

NETA. Si je quitte le Mouvement je rendrai à mon chef cette carte et tous mes insignes.

Signature du Titulaire : R. Block
[Signature]

PHOTO

JEUNESSES MUSICALES DE FRANCE



MEMBRE ADHÉRENT

Nom : JACOBO
 Prénom : André
 Date de naissance : 13-VI-29
 Adresse : 11 rue Affe
 Établissement : Leffres

40 / 146

Signature du titulaire : A. Jacobs

Cette carte strictement personnelle ne peut être prêtée sous peine de retrait et d'exclusion



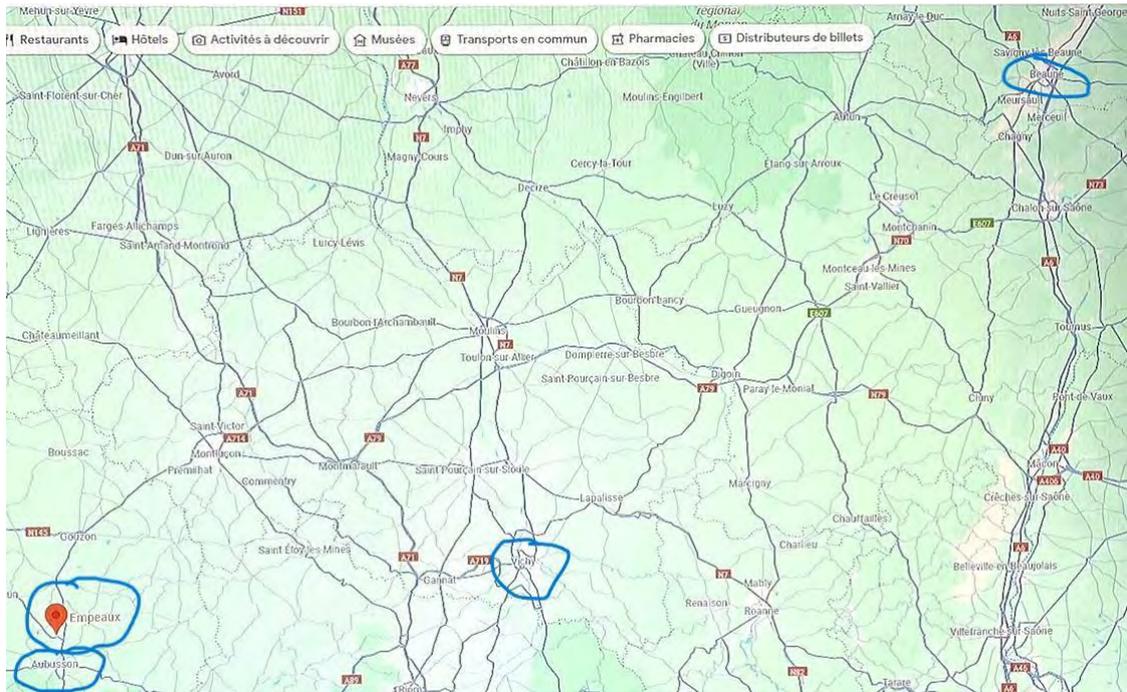
René Jacobs



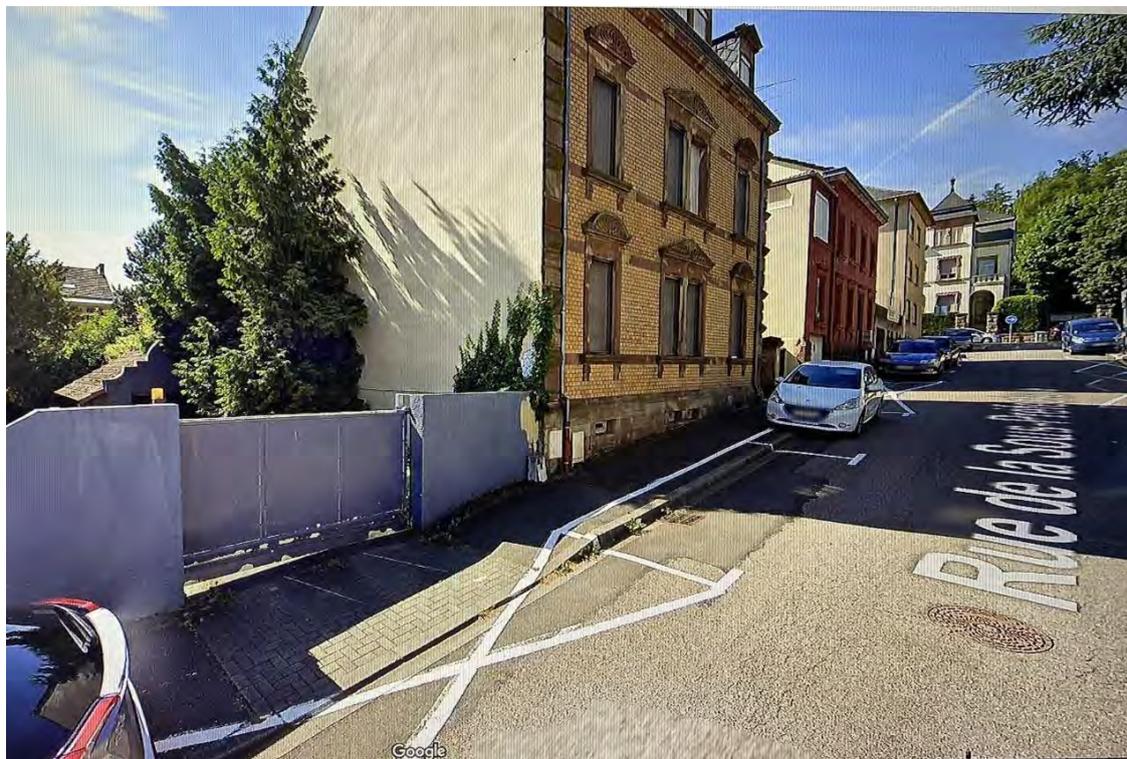
Le mariage d'André et d'Edith



André, Edith et leurs trois enfants



Beaune, Vichy, Aubusson, Empeaux



Sur la gauche, le 2, rue de la Sous-Préfecture à Forbach

Max Kahn

Max Kahn, boucher à Forbach au 137 de la rue Nationale, a été fusillé par les Allemands le 8 mai 1944 pour son action dans le cadre du réseau de résistance Bir Hakeim. Il était l'époux de Jeanne, née Nussbaum, le père d'Edgar et de Margot. Des documents fournis par la petite-fille de Max, Sandrine (elle habite Paris), dévoilent la tragédie familiale. Les diverses localités mentionnées dans le département de la Charente indiquent que la famille a dû changer d'adresse à plusieurs reprises. D'autres détails et documents sont fournis par Myriam, nièce de Max qui vit en Israël.

Le 20 novembre 1944, le colonel Chabanne, commandant la subdivision militaire de la Charente Maritime, certifie que Max Kahn faisait partie du réseau de résistance Bir Hakeim depuis le 27 janvier 1944, a été arrêté par les Allemands le 22 mars 1944 et fusillé à Poitiers le 8 mai. Le certificat est adressé à madame Kahn, route de Labre (*l'Arbre ?*) à la Rochefoucault.

Le 20 janvier 1945, le maire de Saint-Claud, dans le département de la Charente, certifie que l'appartement dans lequel résidait Jeanne Kahn, chez Tarlot, a été complètement pillé par les Allemands le 23 mars 1944 (*le jour où Max a été arrêté*). Une déposition de Jeanne Kahn (née Nussbaum) faite à la mairie de Forbach le 27 juillet 1945, précise que lui ont été volés des vêtements d'une valeur de 10.000 francs, du linge, 5.000 francs, des bijoux, 20.000 francs et de l'argent, 60.000 francs. La valeur totale de la spoliation : 95.000 francs.

Max et Jeanne ont deux enfants. L'ainé, Edgar-David naît en Allemagne le 9 septembre 1925. Margot-Elisabeth vient au monde le 24 avril 1936 à Forbach. Le certificat de naissance de cette dernière précise que Max est boucher.

Myriam Eilstein fille de Paul le frère de Max (voir le dossier Paul et Nanni Kahn) et donc cousine de Margot, décrit le passage en zone libre de cette dernière, petite fillette âgée de six ans :

Au début de la guerre, Max et sa famille se trouvent à Rouillac, dans le département de la Charente, en zone occupée. Décision est prise d'envoyer la petite rejoindre Paul en zone libre. Max ordonne à Margot de prendre son vélo et une petite valise et de rouler tout droit jusqu'au pont séparant les deux zones. Son oncle viendra la chercher. Il lui dit de ne répondre à aucune question, de regarder droit devant elle et d'attendre devant le pont. Deux photos prises par Paul montrent Margot, assise sur sa valise pendant qu'elle l'attend. La gamine restera avec son oncle et sa tante jusqu'à l'entrée des Allemands en zone libre.

Max entre au maquis en février 1944. Venu rendre visite à sa famille, il se promène avec Margot lorsqu'ils sont arrêtés. Max est interrogé avec Margot assise sur ses genoux. Il lui intime en Allemand l'ordre de se taire (Schweigen, nichts sagen). Margot est relâchée et suivie. Les enquêteurs, pensent qu'elle les conduira à Edgar, son frère. S'en rendant compte, la gamine s'est cachée,

ne rentrant chez elle qu'à la nuit, apprenant à sa mère la nouvelle de l'arrestation. Max est fusillé le 8 mai 1945, Jeanne l'apprend par un journal.

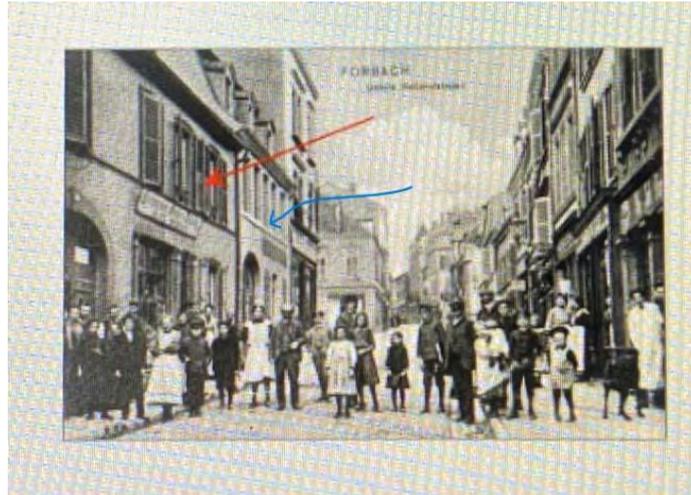
Le 28 juin 1957, le ministère des Anciens Combattants envoie à Jeanne Kahn la carte numéro 121814445 qui permet de justifier un statut d'interné résistant, en sa qualité de conjointe de Max Kahn.

Le 9 mars 1966, monsieur Roger Garaud, maire de la commune de Rouillac dans la Charente, certifie qu'Edgar Kahn a été obligé par les autorités allemandes de porter l'étoile juive. Ce, depuis le début de 1942 et jusqu'au mois d'août de la même année, au moment où il " a dû partir se cacher en zone libre pour échapper à la déportation ". Depuis l'évacuation de Forbach Il vivait dans un hameau de la commune de Rouillac.

Jeanne et Edgar reprennent la boucherie après la guerre. Jeanne décède le 15 juin 1960. Edgar continue seul à diriger l'entreprise, jusqu'à sa mort survenue le 14 décembre 1998. Jeanne et Edgar sont enterrés au cimetière israélite de Forbach. Un neveu reprend la boucherie qui ferme ses portes définitivement en 2021.

Hommage rendu à Max par un journal local dans les années soixante :





Max Kahn

La flèche bleue désigne la boucherie, la rouge, un journal local au numéro 139 (commerçants et artisans forbachois 1922-1928, Fascicule 1, la rue Nationale ; le cercle Die Furbacher en 2005).

SUBDIVISION MILITAIRE
DE LA
CHARENTE MARITIME
No 62/ Rff.

C E R T I F I C A T

Le Colonel CHABANNE, Commandant la Subdivision Militaire de la Charente Maritime, certifie que KAHN Max, faisant partie du Marquis de BIR'HACHEM.

Il est entré au Marquis le 27 janvier 1944, a été pris par les Allemands le 22 Mars 1944 et par suite fusillé à POITIERS le 8 Mai 1944.

Aux Armées le 20 Novembre 1944.

Le Colonel CHABANNE, commandant
la SUBDIVISION MILITAIRE
de Charente-Maritime.

Destinataires:

- Madame KAHN, Route de LABRE à la ROCHEFOUCAULT.
- Archives.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté - Égalité - Fraternité

Registre des naissances
1936 N° 85

Département
de la Moselle
Mairie
de Forbach

BULLETIN DE NAISSANCE

Nom et prénoms K A H N Margot Elisabeth,
Né le 24 avril 1936 à Forbach,
Fille de Max K A H N,
boucher,
et de Jeanne N U S S B A U M, son épouse.-
adoptée par la Nation en vertu d'un jugement
rendu par la chambre civile du Tribunal de lère instance de Sarreguemines
le 27-11-1946.-
Le 12-1-1947.-
L'Officier de l'Etat-civil: p.d.
signé P.Laroche

Délivré à Forbach, le 20 avril 1950
L'Officier de l'Etat Civil
P.d.
[Signature] /Li



EC1

Imp. Strasbourg



Margot attend son oncle Paul pour traverser la ligne de démarcation



Margot



Jeanne Kahn en Charente. A sa gauche, son beau-frère Paul et sa femme Nanni. Devant elle, sa fille Margot. A droite, Rose, la maman de Nanni

Madame. Veuve HAHN Max née Fankhauser Jeanne à Forbach/ Moselle
10, rue du Pont

STAT DEU... J:OLJ:NPIO}L:(- "L.AHFT-CIAU"-/CtLr-Yi.r:

Vêtements
linge
bijoux
argent

lo. ooot- fr;ne-;
5 .000 r- "
20..0009-- u
61 60.9.z: ...!
)\$..oo,,,i" }

A\@tt. l,;"g_(M);ov; i\ Erail't-Gl .ti<i o. l.H.6 oomnJ.et,r .prt t;ill. rs.;; le<l
'.,l.l.,m.-l.-l.tHit, l'll-£2 illt:te :l:J,i.ç:i '170iw ..CP?;-;r;-tlr,.,mt M 1.a rJtjJ"i"lr c1e }-
-lit";,; | • L>!(0;) 0. fr.

Forbach, le 27 Juillet 1945

Mairie de Saint-Claud (Charente)

Nous soussigné, Maire de Saint-Claud certifie que
Madame HAHN Jeanne qui résidait à chez Farlot en cette com-
mune a eu son logement complètement pillé par les allemands
le 22 mars 1944.

En foi de quoi Nous avons délivré le présent pour
servir et valoir ce que de droit.

A Saint-Claud, le 20 Janvier 1945

Le Maire:
suit la signature.

Pour copie conforme
Forbach, le 23 mai 1945
Le Maire: signé Ney

Extrait d'un journal local :

Mise à l'honneur posthume d'un patriote

Un homme d'affaires forbachois renommé, Monsieur Max Kahn, porteur de la médaille militaire, de la croix de guerre avec palmes et médaille de la résistance

Nous avons été informés par une publication du ministère des armées qu'un homme d'affaires forbachois, Monsieur Max Kahn, maître boucher, héros combattant de la résistance, a été, pour ses mérites hors de l'ordinaire, décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre et de la médaille de la résistance à titre posthume.

Monsieur Max Kahn, habitant de la ville apprécié, connu au-delà des limites de la ville pour son humour, a dirigé durant de longues années dans la rue Nationale... une boucherie-charcuterie faisant le bonheur d'une large clientèle. Qui ne connaissait l'amical et accueillant "Max" que n'embarrassaient pour une discussion ni adultes ou petits, jeunes ou vieux ?

Comme nombre de ses compatriotes, l'évacuation complète de la zone frontalière en 1939 l'a conduit, lui et sa famille, dans la Charente-Maritime. Durant l'occupation allemande, M. Kahn s'est, dès le mois de janvier, engagé dans le maquis, dans lequel, sa motivation et son don de soi sans limites étaient particulièrement loués.

Malheureusement, ce mouvement de résistance a été mis à jour et démantelé par le commandement allemand. M. Max Kahn, jeté dans une prison allemande a été transporté en Allemagne. Après des séjours dans plusieurs camps de concentration où il fut torturé, il a été fusillé par les SS le 8 mai de la même année. Il ne revit jamais sa ville de Forbach. Un de ses frères a partagé le même sort. Sa veuve dut s'occuper de la famille, sa fille Margot aujourd'hui mariée et Edgar qui est maintenant le boucher-charcutier, lui qui après la libération, avec sa mère, ont rouvert l'affaire. Au décès de sa maman le 15 juin 1960 survenu après une courte période de maladie, Edgar continua seul.

Ces distinctions seront donc décernées au fils au cours de la prochaine occasion patriotique, vraisemblablement en mai.

Nous le félicitons donc ainsi que toute la famille Kahn pour ces trois hautes distinctions consacrées au papa Max Kahn tant respecté par tous les cercles.

MINISTÈRE
DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET
VICTIMES DE GUERRE

DIRECTION DES STATUTS
ET DES SERVICES MÉDICAUX

SOUS-DIRECTION
DES STATUTS DE COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

BUREAU
DES DÉPORTÉS ET DES STATUTS DIVERS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 28 JUIN 1957

139, Rue de Bercy XII^e

M. adame,

La demande d'attribution du titre d'INTERNE RESISTANT que vous avez formulée en qualité de conjoint de Monsieur KAHN Max ayant été accueillie favorablement, j'ai l'honneur de vous adresser, ci-jointe, la carte n° I2I8I4445 qui vous permettra d'en justifier. Veuillez en accuser réception au moyen de la formule à détacher et à mettre à la poste, après signature.

Je vous prie d'agréer, M. adame, l'expression de mes sentiments distingués.

Pour le Ministre :
Le Directeur des Statuts et des Services Médicaux,
P/O. Le Chef du Bureau des Déportés
et des Statuts divers,

Madame KAHN Jeanne
137 Rue Nationale
FORBACH

(Moselle)



DEPARTEMENT
DE LA CHARENTE

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Mairie

DE
ROUILLAC

Rouillac, le 7 Mars 1966

TÉLÉPH. 9

Cabinet du Maire

Je soussigné, GARAUD Roger, Maire de la Commune de ROUILLAC (Charente), certifie sous la foi du serment que Monsieur KAHN Edgar, a été obligé par les autorités allemandes occupant la région, de porter l'étoile juive, de début 1942 jusqu'au mois d'août 1942, date à laquelle il a dû partir se cacher en zone libre pour échapper à la déportation.

Depuis le début de l'occupation Allemande, la famille KAHN, évacuée de FORBACH (Moselle), se cachait dans un hameau de la commune de ROUILLAC.

A ROUILLAC, le 7 Mars 1966

Le Maire :

FABREGUE SAINT-YVES



[Handwritten signature of Roger Garaud]



Devant la boucherie : Jeanne, Sa belle-sœur Nanny et sa nièce Myriam



Margot et sa cousine Myriam au Schlossberg en 1946



Jeanne Kahn (deuxième à partir de la droite). Elle est en compagnie de Léon, Esther Niderman, leurs filles Charlotte et Simone. La photo a été prise en 1959. Charlotte et Margot étaient des amies proches.

Paul et Nanni Kahn

Paul et Nanni Kahn sont arrivés à Forbach en 1936, grâce au frère de Paul, Max qui y habitait. Myriam, la fille de Paul et de Nanni, vit à Kochav-Yair en Israël. Elle me confie son témoignage de vive voix le 24 janvier 2023. Les photographies et documents lui appartiennent ainsi que les photos de sa cousine Margot sur la ligne démarcation (voir le dossier Max Kahn).

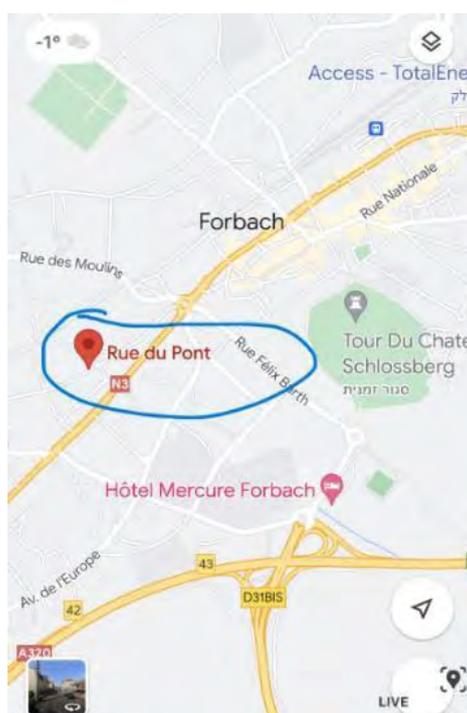
Paul Kahn, dont la mère se prénomme Fanny, vient au monde le 13 février 1913 à Paris. Sa famille est originaire de Freudenburg dans la Rhénanie-Palatinat. Le père de Paul et de son frère René, né lui aussi à Paris en 1914, les a abandonnés, eux et leur mère, après la déclaration de la première guerre mondiale. A la fin du conflit, Fanny et ses enfants sont repartis vivre à Freudenburg.

Nanni, fille de Charles Nussbaum et de Rose (née Frenkel), est originaire de Schaffhausen-Differten, aujourd'hui rattachée à Wadgassen en Sarre. Elle y naît le 20 avril 1916.

Max fait venir sa famille proche, dont Paul, à Forbach en 1936 pour la soustraire aux mesures et menaces antisémites en cours dans l'Allemagne nazie. Sa boucherie dans la rue Nationale à Forbach est déjà florissante.

Le mariage civil de Paul et de Nanni est célébré à Oeting le 5 juin 1939. Leur mariage religieux a lieu dans la cour de l'immeuble où se trouvent la boucherie de Max et l'appartement au premier étage.

Le jeune couple loge rue du Pont dans un deux pièces sous le toit. Nanny est dactylo, Paul sans profession fixe trouve un emploi.



Après l'évacuation, Paul et Nanni arrivent à Marillac en Charente, dans la zone libre, où ils résideront toute la guerre durant. La maman de Nanni, Rose et Irène Kahn, une cousine de Paul, sont avec eux. Engagé, Paul est fait prisonnier et détenu à Marseille. Apprenant que Nanni souffre d'une pneumonie, il lui envoie une couverture militaire. Le propriétaire de la grange où elle est réfugiée lui interdit de s'en recouvrir par crainte peut-être d'une fouille par les autorités. Paul s'enfuit et rejoint sa femme. Il travaille aux champs, tous dorment sur la paille.

Au début de la guerre, Max, sa femme Jeanne (née Nussbaum, sœur de Nanni) et Margot se trouvent à Rouillac, dans le département de la Charente, en zone occupée. Décision est prise d'envoyer Margot, âgée de huit ans, rejoindre Paul. Max ordonne à Margot de prendre son vélo et une petite valise et de rouler tout droit jusqu'au pont séparant les deux zones. Paul viendra la chercher lui dit-il. Il lui ordonne de ne répondre à aucune question, de regarder droit devant elle et d'attendre devant le pont. Deux photos prises par Paul, punaisées sur un mur chez sa fille Myriam, montrent Margot, assise sur sa valise pendant l'attente. La gamine restera avec son oncle et sa tante jusqu'à l'entrée des Allemands en zone libre.

Max entre au maquis en février 1944. Venu rendre visite à sa famille (sa femme Jeanne, son fils Edgar et Margot revenue chez elle), il se promène avec Margot lorsqu'ils sont arrêtés. Max est interrogé avec Margot assise sur ses genoux. Il lui intime en Allemand l'ordre de se taire (Schweigen, nichts sagen). Margot est relâchée et suivie, les enquêteurs, pensant qu'elle les conduira à son frère Edgar. S'en rendant compte, la gamine s'est cachée, ne rentrant chez elle qu'à la nuit, apprenant à sa mère la nouvelle de l'arrestation. Max est fusillé en 1945, Jeanne l'apprend par un journal.

A la libération, Paul, Nanni, sa maman Rose, Jeanne, Edgar et Margot rentrent à Forbach. En 1947, Rose rejoint ses deux fils et sa fille aux USA.

Nanni accouche de Myriam en 1946 (un premier enfant est mort-né le 24 décembre 1944, en Charente). Ils emménagent au 3 de la rue des Étoiles après avoir dû racheter leur chambre à coucher à la propriétaire de la rue du Pont qui s'en était emparé après leur départ. Paul se lance dans la fabrication et la vente de fleurs artificielles, puis de stylos. Il occupe des fonctions à la tête de la communauté israélite et fait entendre sa voix puissante au moment des prières à la synagogue. Ils quittent Forbach pour Strasbourg en 1960. Paul y décède le 18 mars 1978.





la mallette dans laquelle Myriam conserve photos et documents familiaux



De gauche à droite : Paul, Nanni, Jeanne, Rose
Devant : Margot. Photo prise en Charente



Nanni

Année 1939 Département de la Moselle
 Registre N° 3 Commune de Oeting
 Le cinq juin mil neuf cent trente neuf
MARIAGE
 Entre Paul Kahn
 Né le 13-2-1913 à Paris 15^e
 Arrond: d 15^e dépt d Moselle
 Profession employé SCAPTS
 Domicilié à Oeting
 Fils de Fanny Kahn
 Et de
 Veuf de
 Et Nanni Nussbaum
 Née le 20 avril 1916 à Schaffhausen-Saffen
 Arrond: d Alençon dépt d
 Profession sœur-mariée
 Domiciliée à Paris 3^e Place de la République
 Fille de Charles Nussbaum
 Et de Rose Frenkel
 Veuve de
 Contrat de mariage non
 Délivré le 5 juin 1939
 L'Officier de l'Etat Civil.
 (H. Pflaum)



René, Fanny et Paul



Paul et René

No 586
Carte d'Identité
 Nom Nussbaum
 Prénoms Rose
 Profession ou qualité sans
 Nationalité Française
 Né le 31-8-1919 à Folkling (Moselle)
 Domicile
 Signature du Titulaire
 Nussbaum
 Rose

Département de la MOSELLE N° de la Carte: 464
 NOM: K A H N
 Prénoms: Paul
 Grade: 2^{ème} classe
 Date de naissance: 13.2.13
 Lieu de naissance: Paris
 ADRESSE: Forbach
 Date d'entrée à la FEVAL: 6.6.47
 Le Président du groupe:
 Le Président du Groupe: AUX ANGES BLEUS
 Colisations à la FEVAL



Margot attendant que son oncle lui fasse traverser la ligne de démarcation



Nanni et Myriam



Rose, Jeanne Myriam et Nanny devant le 30 de la rue du Pont



Jeanne, Myriam et Nanni devant la boucherie-charcuterie Kahn

REPUBLICQUE FRANCAISE
Liberté - Egalité - Fraternité

N° 1018

MAIRIE DE STRASBOURG
DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

Extrait du Registre des Décès

Le huit mars mil neuf cent soixante-dix-huit
à douze heures trente minutes est décédé à
STRASBOURG Paul K A H N
né à Paris 15e (Seine) le 13 février 1913
domicilié à Strasbourg
fil de Fanny K A H N
et de
- Epoux de Nanni N U S S B A U M -
Pour extrait conforme

STRASBOURG, le neuf mars mil neuf cent soixante dix-huit

L'OFFICIER DE L'ÉTAT CIVIL
par délégation
Pittet

MAIRIE DE STRASBOURG



Paul Kahn

Sylvain Kasriel

Sylvain Kasriel a laissé en moi une marque infiniment supérieure à celle que normalement devrait laisser un beau-frère. Il fut mon grand ami, celui qui m'a inculqué la droiture, le respect de l'autre, spécialement lorsqu'il s'agit d'une femme, la modestie, l'importance du doute. Depuis ce jour de 1954 où ma sœur Charlotte me l'a présenté, jusqu'à son décès en 1988 (par désespoir de l'avoir vue partir), il fut une ancre dans les périodes les plus troubles comme les meilleures de ma vie. Il le reste malgré le gouffre béant qu'a créé en moi sa mort. A lui, comme avec mes parents, mon frère et mes sœurs, je n'ai pas posé de questions et ce qu'il me racontait de son lointain passé je m'en souviens trop vaguement. La restitution des événements vécus lors de la rafle du 8 octobre 1942 à Angoulême par Szajndla (sa maman), par lui et par sa sœur Ethie, est rendue possible grâce au témoignage de cette dernière.

Sylvain naît le 3 août 1930 à Metz. Ses parents sont Daniel (né le 3 mars 1900 à Wieruszow, fils de Israël et d'Ita, Jakubowitz de son nom de jeune fille) et Szajndla (née Swientowics à Lodz le 20 octobre 1899). Arrivés de Pologne vers la fin des années 20, ils occupent un petit appartement dans le quartier du Pontiffroy. Daniel travaille dans une usine. La sœur de Sylvain, Ethie, vient au monde le 31 décembre 1934.



Daniel a cinq frères et sœurs. Deux d'entre eux des jumeaux sont morts enfants. Les trois autres (Abraham, Henry et une sœur) ont également quitté la Pologne, pour Metz, tout comme la maman de Daniel. La sœur de Daniel a épousé un Monschnik de Luxembourg. Abraham épouse Anna, ils ont trois

enfants : Sylvain (lui aussi), Marcel et Colette. La sœur, résidant à Luxembourg, donne le même prénom à son fils. Trois cousins Sylvain donc. L'évacuation voit la famille se réfugier à Angoulême. Daniel, Szajndla, Sylvain et Ethie trouvent un logement au 33, rue des Trois Fours. La façade de la maison est étroite, deux fenêtres et leurs pans de volets occupent l'entière largeur de chacun des deux étages. Au rez-de-chaussée, le rideau est baissé sur ce qui fut la vitrine de l'épicerie Vigneras du nom des propriétaires, aujourd'hui un garage. Un porche sur la droite donne accès à l'entrée de la maison, dans une ruelle sans issue ; elle dessert également les numéros 31 et 29.



La rue des Trois-Fours et celle des Trois Notre-Dame sont très proches. Les familles Kasriel et Niderman étaient liées, Szajndla et Léa étaient amies, les enfants aussi. Sylvain, Ethie, Joseph et Charlotte allaient jouer ensemble au jardin vert voisin. Ils habitaient à une centaine de mètres les uns des autres et partageaient les menaces qui planaient sur leurs têtes, l'absence du père et les difficultés quotidiennes.

Sylvain va l'école de garçons du quartier de Bussate avec son ami Joseph.



A gauche, Sylvain Kasriel, à droite, Joseph Niderman

Daniel se trouve de l'autre côté de la ligne de démarcation lorsque, dans la nuit du 8 au 9 octobre, les gendarmes viennent arrêter sa femme et ses enfants.

Ethie a presque 8 ans au moment des faits. Ses souvenirs d'Angoulême sont peu nombreux mais très nets. Elle ne sait plus à quel étage elle a habité mais se souvient de l'épicerie au rez-de-chaussée. Un membre de la gestapo habitait en face et regardait toujours dans leur direction. Elle ne se souvient pas avoir été à la salle philharmonique où sont rassemblés plus de quatre-cents juifs interpellés cette nuit-là mais se rappelle très bien le moment de l'arrestation. Pour elle, les Allemands sont venus frapper à leur porte. En fait, des Allemands étaient probablement présents mais la rafle était l'œuvre des gendarmes français. Szajndla est transportée à la salle philharmonique où sont rassemblés plus de quatre-cent juifs interpellés cette nuit-là à Angoulême et dans les alentours.

Sylvain et Ethie ont été recueillis par la propriétaire de leur appartement, une châtelaine des environs. Cette dame bienveillante a eu connaissance de la date à laquelle les juifs arrêtés devaient être transportés vers Drancy. Cela lui a permis, au moment du départ, de venir avec les deux enfants sur la place Henri Dunant (qui, à l'époque, s'appelait place de la gendarmerie). Ethie a couru vers sa mère, s'est jetée dans ses bras avant d'en être arrachée par un gendarme et jetée à terre. Sylvain tente d'empêcher le policier de continuer dans son œuvre, il est repoussé. Ils ne devaient plus la revoir et seul un nom sur la plaque commémorative, rappelle son passage à Angoulême et les terribles conditions du départ vers la mort.

Jean-Marie Albert, fils de l'institutrice dont l'école, voisine de la salle philharmonique avait également été réquisitionnée, témoigne :

"Un barrage avait été établi sur la place, face à la salle philharmonique, derrière lequel se tenaient, pleurant, criant, appelant parents ou amis, des personnes libres, ou encore libres. Je revois en particulier deux jeunes filles juives que je connaissais de vue à cause de l'étoile jaune qu'elles portaient...A grands cris, elles appelaient leurs parents qui montaient dans l'autobus".

La châtelaine, (Ethie ne connaît ni son patronyme, ni l'adresse du château), remet les enfants aux religieuses d'un couvent situé en dehors d'Angoulême. Là encore il n'y a pas de détails. Les Allemands, à la recherche d'enfants juifs, y viennent de nuit. Averties à temps, les sœurs les envoient se cacher dans la forêt voisine où ils attendent toute une nuit, effrayés par les aboiements des chiens. Par la suite, les religieuses aident les enfants à traverser la ligne de démarcation afin de rejoindre le reste de leur famille dans le village de Châlus, dans la Haute-Vienne. La grand-mère, Sylvain et Ethie résident dans la maison d'une famille Lamotte. Ethie et son cousin, Sylvain le Luxembourgeois, dont les parents ont été arrêtés, déportés et assassinés sont exfiltrés vers l'Espagne, le Portugal puis la Palestine.

Sylvain refuse de partir pour ne pas abandonner sa grand-mère.

Abraham, Anna ainsi que les enfants Sylvain, Marcel et Colette résident également à Chalus. Marcel s'engage dans la résistance, sera arrêté, s'échappe, rentre à Chalus, s'échappe une fois de plus et termine la guerre en combattant.

A la libération, Sylvain et la grand-mère retournent loger dans l'appartement du Pontiffroy, jusqu'au décès d'Ita, en 1950. Daniel aussi revient à Metz. Sylvain débute une carrière de boxeur amateur mais son père refuse de signer l'autorisation nécessaire à ouvrir la porte du professionnalisme. Daniel, refait sa vie avec une veuve de guerre, Jeannette, mère de trois enfants. Avec eux, il quitte la France pour Israël.

Durant son service, Sylvain est stationné à Baden-Baden, dans la police militaire. Il est renvoyé de cette unité en raison de son refus de matraquer et punir des soldats. Il est alors transféré à Wetzlar.



De retour à Metz, il part faire du porte à porte à travers la France avec son cousin Marcel et le mari de Colette.



Sylvain, c'est avant tout le bagou personnalisé. Traversant un village, il peut décider d'aller frapper aux portes, poussé par une intuition. Il sort du coffre un costume et essaye de le vendre au premier paysan qui ouvre. Un succès entraînant le suivant, il continue chez le voisin et puis chez un autre. Après son passage, dans bien des églises le dimanche à la messe, les hommes portent tous un costume identique : à chacun, le bel habit a été garanti unique au monde.

En 1954, il reconnaît Charlotte Niderman dans la rue, à Metz, où elle travaillait comme secrétaire dans une base de l'armée américaine. Ils ne s'étaient plus vus depuis Angoulême, douze ans plus tôt. Il quitte alors Metz pour Forbach, enfin, pour elle.



Ils se marient à la mairie le 5 avril 1957 et à la synagogue le 7



Charlotte, Sylvain et Richard rue Fabert et le 7 avril

Ils résident dans un premier temps à Stiring-Wendel, puis à Forbach, rue Nationale et enfin dans leur maison de la rue Jean Jaurès. Devenu vendeur de meubles chez Cahen Frères (voir dossier Benjamin Cahen), Sylvain se fait une spécialité de faire acheter à ses clients des chambres à coucher (d'adultes) pour leurs nouveau-nés. Elles attendront des années dans un entrepôt que les petits grandissent, se marient et aient leur

propre maison. Convaincus de faire un intéressant placement de longue durée, ils achètent.

Il a en lui cette capacité d'embobiner poussée au niveau d'un art, mélange d'intelligence, d'empathie, de ruse et de travail. Souvent, des clients l'arrêtent en ville. Commence une discussion. Elle a toujours un ton très amical, complice. Ils échangent des souvenirs, prennent des nouvelles de la famille. Sylvain surtout : il connaît les parents, les oncles, les cousins. Même ceux repartis en Espagne ou en Italie avec la chambre à coucher et la cuisine qu'il leur a vendues. Il n'est pas rare que pareille conversation anodine se termine par une promesse d'achat. Il vend une chambre à coucher à une employée des Meubles Klauber concurrents, argumentant que si elle achetait chez ses patrons, elle ne pourra pas se plaindre en cas de problème.

Sylvain et Charlotte ont trois enfants : Serge, Sylvaine et Laurent.



Charlotte, Sylvain et les enfants de gauche à droite : Serge, Laurent, Sylvaine. La quatrième est Sylvie, la fille de Joseph

Charlotte décède à Nancy le 15 octobre 1986, Sylvain à Bruxelles le 18 mars 1988. Tous deux sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.

Le Hazan Henri Kaufmann (21 juillet 1872-février 1944)

Il n'existe pas, à ma connaissance, de photos du hazan Kaufmann. Je n'ai pu obtenir qu'un seul témoignage direct, très succinct, pour parler de lui, aucun document. Célibataire, il n'a laissé aucun descendant vers lequel se tourner.

Pourtant, pendant presque deux décennies, il a occupé le poste le plus important de la communauté.

Après avoir été évacué de Forbach, le ministre officiant (hazan) Henri Kaufmann a habité Angoulême, dans la maison où Charlotte Niderman logeait elle aussi : le 17b rue des Trois-Notre-Dame, au deuxième étage (voir dossier Niderman). Dans le même ensemble mais au numéro 17 (même entrée, deux maisons séparées par une cour), habitait Mauricette (née le 17 juillet 1933), la meilleure amie de Charlotte. Ses souvenirs d'Henry Kaufmann sont flous : il était grand, distingué, se laissait pousser la barbe et portait toujours un chapeau. Il était aimable, vivait seul. Les gendarmes sont venus l'arrêter, avant l'arrestation de Charlotte mais Mauricette n'a pas souvenir de la date exacte. C'est malheureusement tout mais mieux que rien.

Combattant durant la première guerre mondiale, il a obtenu la médaille de guerre. Il se sentait protégé par elle, était persuadé que lui ne serait pas inquiété (d'après le témoignage de Joseph Niderman).

Henri Kaufmann est né le 21 juin 1872 à Wolfisheim. Il a été déporté par le convoi 68 du 10 février 1944. Il n'est pas revenu.

Ses parents s'appelaient Haim et Marie.

Il avait trois sœurs : Serette-Sarah, dont le mari, Henri Schilly, deviendra le grand rabbin de la Moselle, Henriette et Léonie. D'après le biographe du rabbin Schilly, Daniel Haïk, Henri a vécu aux Etats-Unis au tournant du siècle. Il occupa le poste de hazan à Forbach de 1925 jusqu'à l'évacuation.

Son nom est gravé sur la stèle commémorative des membres de la communauté israélite assassinés par les nazis et la rue adjacente au cimetière israélite de Forbach se nomme Henri Kaufmann.



Louis et Simone Klauber

Ce dossier est fondé sur le témoignage de Marcelle Klauber recueilli lors de conversations téléphoniques en septembre 2022 et les détails rassemblés sur le site MyHeritage

Louis Klauber est né le 13 avril 1898 à Forbach. Son père Adolphe (né le 29 avril 1870) est le deuxième d'une fratrie qui compte 12 enfants. Le grand-père de Louis, Charles Klonimus Klauber est né autour de 1816 en Bohême et meurt le 19 juin 1893 à Surbourg dans le Bas-Rhin où il se maria à deux reprises (avec Sophie Rose ou Roos puis avec Marie Netter). Charles exerce le métier d'épicier.

Le 24 décembre 1894, Adolphe épouse Rachel Lévy originaire de Saint-Avold où elle est née le 23 septembre 1868. La raison et la date de leur arrivée à Forbach sont inconnues. Toujours est-il qu'Adolphe ouvre sur la place du marché de Forbach (place Aristide Briand), le Palais de l'Ameublement (voir l'annuaire Ammel et Motte du commerce et de l'industrie de l'année 1939, remis à jour par le cercle Die Furbacher en 2006). Adolphe occupe les fonctions de président de la communauté israélite entre les années 1920 et 1930. Son frère Ernest le sera également, de 1934 à sa mort, en 1940.

Adolphe et Rachel ont quatre enfants tous nés à Forbach. Louis est le deuxième. Sa sœur aînée se nomme Marie. Celle-ci, née le 3 novembre 1895, épouse Jules Moise le 25 juin 1922. Les autres membres de la fratrie sont Florentine (30 juin 1902-8 juin 1905), Charles (né le 6 décembre 1899, il meurt en 1920) et Georgette Eloise (née le 7 juillet 1911).

Le 27 janvier 1927, Louis épouse Simone, née Borg le 5 novembre 1903 à Grosbliederstroff. Ils eurent deux enfants : Raymond, né le 5 mars 1931 et Francis, en 1941.

Louis et Jules Moise succéderont à Adolphe à la tête du magasin.

En 1938 Louis est mobilisé et le reste jusqu'à la débâcle.

Après l'évacuation de Forbach, les familles Klauber et Moise se retrouvent à Saumur, en Maine-et-Loire, jusqu'en 1940. Elle se séparent ensuite : Les Moise vont au Puy-en-Velay (Auvergne-Rhône Alpes), les Klauber à Lyon sur la Croix Rousse où sont déjà réfugiés Louis Borg (frère de Simone Klauber) et sa famille.

Francis Klauber naît à Lyon en 1941. Louis parvient à se procurer de faux papiers d'identité au nom de Colbert. Grâce à sa connaissance de la langue allemande, il peut trouver embauche au service de récupération des vieux métaux de la mairie. Il est également employé comme traducteur mais refuse de servir d'interprète, par peur d'être identifié par les Allemands.

Malgré les dangers, Raymond se souvient avoir fréquenté la synagogue et fait sa bar mitzva.

En 1944, par peur des rafles, les enfants ont été placés à la campagne chez des paysans qui ignorent leur religion juive. L'explication donnée est qu'à la campagne ils mangeront mieux qu'à la grande ville. Pendant cette période Raymond a été vacher.

Après la guerre, de retour à Forbach, Louis rouvre le magasin de meubles qui pendant la guerre avait été repris par une autre entreprise de meubles locale. L'emagasin occupera par la suite tout le côté ouest de la place du marché.

Rachel meurt le 13 septembre 1948, Adolphe le 6 février 1951, Louis le 8 septembre 1966 et Simone le 6 mai 1994. Ils sont enterrés au cimetière israélite de Forbach. Marie Klauber meurt en 1963 à Strasbourg, Georgette Éloïse en 1992, à Sarreguemines. Raymond s'éteint le 11 mai 2021, il est enterré à Forbach lui aussi.



De gauche à droite : Louis Klauber, Willy Simon et Benjamin Cahen ; photo prise en 1953



Simone Klauber (au premier plan); derrière elle, de gauche à droite : Mariette Bloch, Irma Polirsztok, Huguette Lévy (de Grosbliederstroff) et Raymonde Sussel

Histoire locale de Forbach
Cercle "Die FURBACHER"

Place du Marche

Ameublements
Adolphe KLAUBER

Publicité de 1922

Maison d'Ameublements Place du Marche, Forbach.

Produits de nos propres ateliers nationaux

Hasenhaarbetten

Appareils à tricoter, à broder, à tisser.

Tous les objets sont fabriqués dans nos ateliers nationaux

Adolphe Klauber, Forbach
MÖBELHAUS AUF DEM MARKTPLATZ
Téléphone 361 17

Situation géographique

Éric et Anita Kohlmann

Éric Kohlmann épouse Anita Lévy en décembre 1947. Ce sont deux survivants de la Shoah qui lient leur effrayant passé dont ils ne parleront pas, en tous les cas pas à leurs enfants. Leur fille Karine n'a découvert que récemment les détails de ce passé et les documents pour les confirmer. Ils étaient rangés dans une valise léguée par sa maman (voir le dossier famille Lévy). Elle me les a communiqués durant le mois de mars 2023. J'ai ainsi pu découvrir la magnifique action d'Éric dans le cadre de l'OSE, aux côtés du mime Marcel Marceau.

Éric est né le 26 avril 1921 à Bad-Dürkheim, dans la Rhénanie-Palatinat. Il est le fils de Max Kohlmann (né le 27 mai 1881 à Grünstadt) et d'Emma Reiss.



Éric avec son grand-père Cornélius Kohlmann



Max et Emma

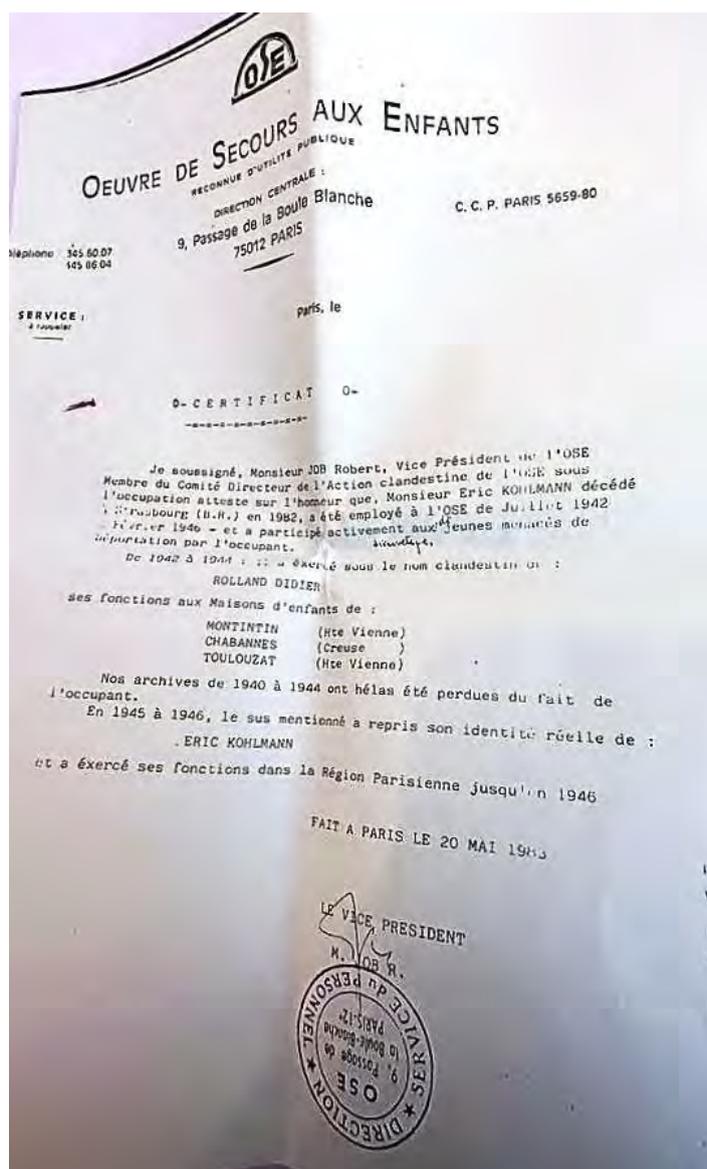
Il n'existe pas d'information indiquant l'année durant laquelle Max, Emma et Éric arrivent à Forbach. André Jacobs (voir dossier Jules et Françoise David) précise que Max monte à Forbach une fabrique de papier du nom de Malopa (Manufacture Lorraine de Papier) avec un associé, monsieur Frowein. La fabrique se trouve dans une maison louée à monsieur Allard. Elle se trouve rue des Étoiles. Quoi qu'il en soit, Max conserve son appartement à Strasbourg au 10, rue des Pontonniers, comme le montre le dossier de spoliation de tous ses biens, exigée par le parti Nazi.



Une photo montre Éric en uniforme, sans plus de détails. Est-il déjà engagé au moment de la déclaration de guerre ? A-t-il combattu ? Quand a-t-il été libéré ? Toujours est-il que lui et ses parents se retrouvent à Périgueux où l'évacuation de Forbach les a déplacés et déposés.

Emma et Éric sont en possession de fausses cartes d'identité. Rien ne dit si Max également.





De juillet 1942 à février 1946, Éric est moniteur de sport dans des centres de l'OSE (Œuvre de Secours à l'Enfance, organisme officiel qui sous couvert de sa mission d'aide aux enfants nécessiteux organisa la fuite de centaines d'entre eux durant la guerre). Le premier des centres où il est employé, Montintin est situé à Château-Chervix dans la Haute-Vienne. C'est l'endroit où lui a été délivrée sa fausse pièce d'identité, en janvier 1942. On peut en déduire que son appartenance à l'OSE lui a permis d'obtenir les faux papiers dont lui, sa mère et peut-être son père, disposent. Comme le confirme le document ci-dessus, Éric a participé activement au sauvetage de jeunes menacés de déportation par l'occupant.

Si Éric n'a pas parlé de son action, d'autres l'ont fait. Ainsi, le témoignage tardif de Marcel Marceau. Éric et le mime se trouvaient ensemble dans deux des centres de l'OSE : le château Montintin dans la Vienne et le château Chabannes dans la Creuse. Le remarquable film américain "Résistance" de 2020, dans lequel Jesse Eisenberg interprète le personnage du mime, éclaire

la magnifique œuvre de sauvetage des enfants et leur passage en Suisse. Georges Loinger a été l'organisateur du réseau, c'est lui qui engageait les moniteurs de sports. Rendue publique, la description de l'action qu'il a patronnée, sauvant 1200 enfants de la déportation, permet également de comprendre celle d'Éric, restée dans l'ombre.



Le moniteur de l'OSE Éric Kohlmann

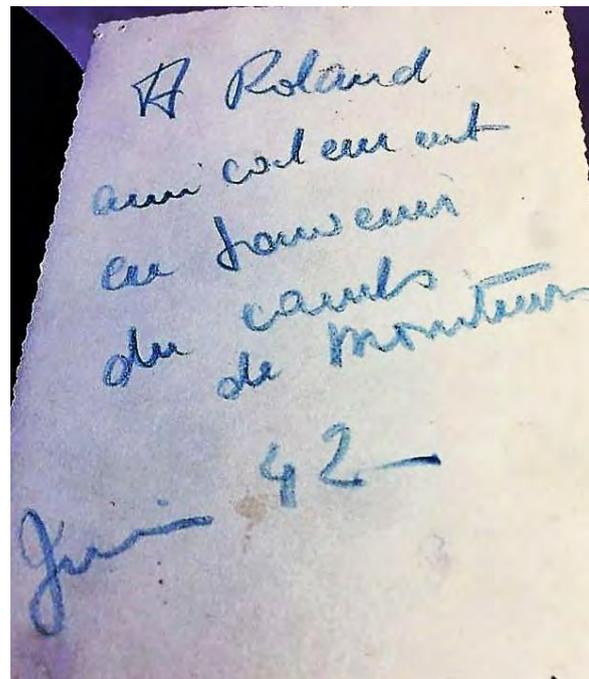
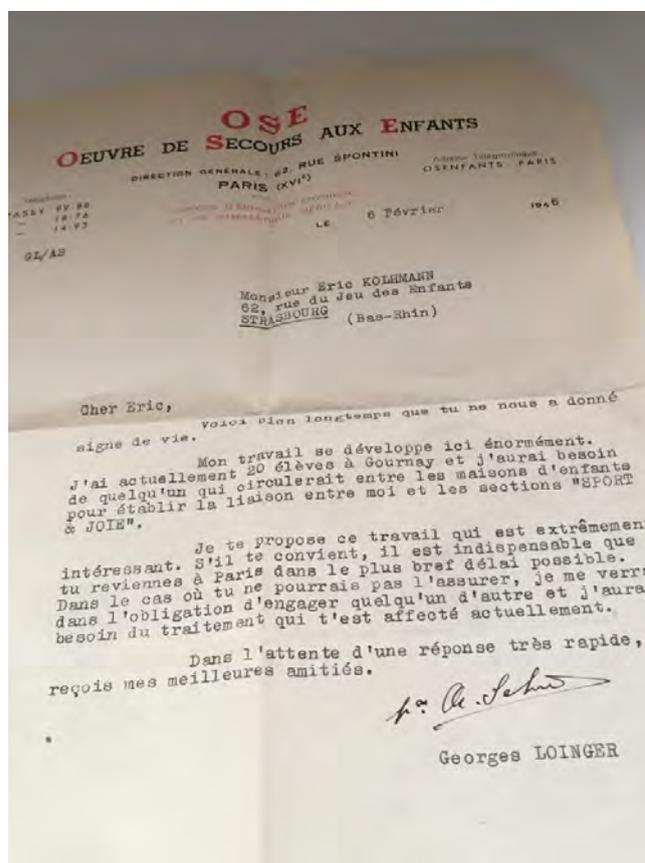


Photo dédiée de Marcel Marceau à son ami Éric sous son nom d'emprunt

En février 1946, Georges Loinger par une lettre envoyée à Strasbourg essaye de convaincre Éric de continuer à travailler dans le cadre de l'OSE. Sans succès.



Le 10 Aout 1943, Max, le père d'Éric, est arrêté à Périgueux alors qu'il se trouve chez Alphonse Netter. Déporté par le convoi 59 du 2 septembre 1943, il ne reviendra pas.

Sur la page de l'A.J.P.N. détaillant les arrestations effectuées à Périgueux entre 1939 et 1945, apparaissent les noms de 13 hommes arrêtés en même temps que lui et déportés par le convoi 59 : Alphonse et Isidore Netter, Samuel Grunberg, Abraham Litewka, Abraham Majtlis, Charles Mangel, monsieur Nathan, Aron Pieczysty, David Silber, Wolf-Willy Szabazon, Tadeuz Turschwell, Henri Weil, Gerson Wolf. Tous se trouvent chez Alphonse Netter au moment de leur arrestation. Ce regroupement a-t-il provoqué l'arrestation ? Y a-t-il eu dénonciation ?

Sur la page de l'A.J.P.N. :

10/08/1943 Famille Kohlmann - Max, né le 27 mai 1881 à Grünstadt (Allemagne) et domicilié à Périgueux, est arrêté parce que Juif le 10 août 1943, chez Alphonse Netter et déporté sans retour par le convoi n° 59 du 2 septembre 1943.

Après Strasbourg, sans que l'on sache quand, Éric rentre à Forbach pour prendre la succession de son père à la tête de Malopa. Il n'existe pas de description de l'état des lieux et des machines.

En décembre 1947, il épouse Anita, fille de Jules et Elise Lévy. Ils habitent d'abord au 1, rue des Étoiles, puis au 50 de la rue des Moulins. Jules et Lisel habitent avec eux. Karine naît en 1949 puis vient Jean-Marc. Éric dirige la fabrique de papier jusqu'en 1961, année du départ pour Colmar, puis Strasbourg.



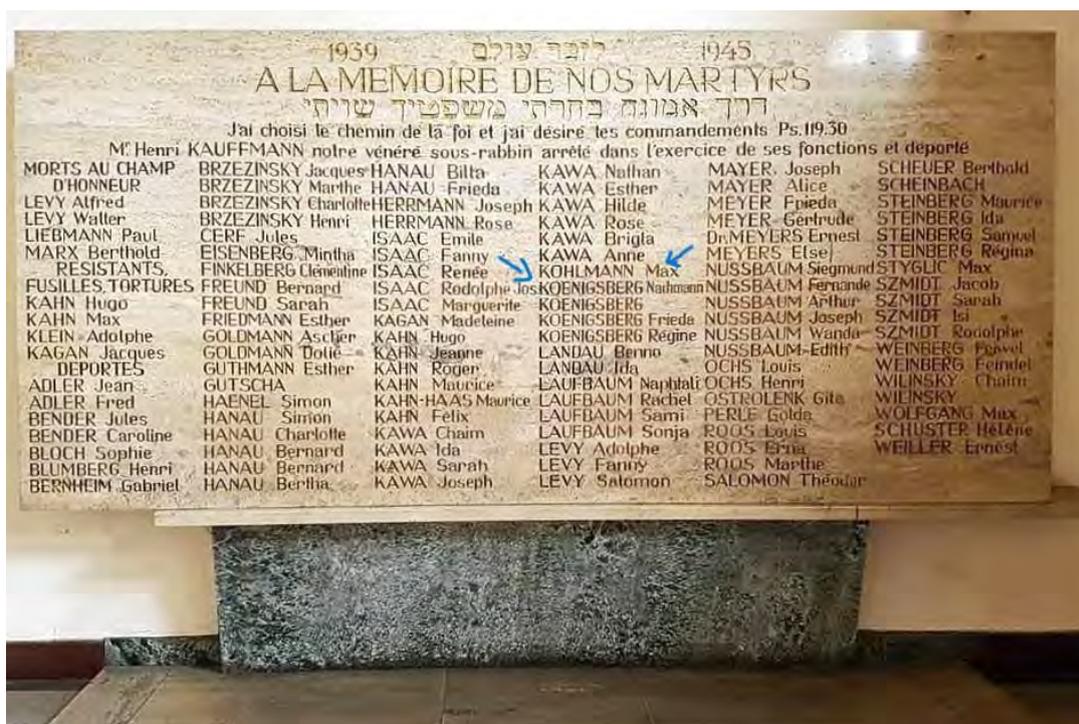
1 rue des Étoiles



50 rue Jean Moulin

Éric et Anita ne sont plus. Il décède le 5 septembre 1982, elle en 2008, à Strasbourg où ils sont enterrés.

Le nom de Max figure sur la stèle commémorative des victimes juives de la communauté assassinées par les nazis à l'entrée de l'ancienne synagogue de Forbach.



LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE
DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES
SERVICE DES BIENS ET INTERETS PRIVÉS
STRASBOURG

RR/BS N° 22 203
ATTESTATION - BESCHEINIGUNG

Dossier - Akten No V 45 / 530 253

SPOLE - GESCHÄDIGTER **MAX KOHLMANN**

domicilié au moment de la spoliation
wohnhaft im Zeitpunkt der Entziehung

10, rue des Pontonniers in STRASBOURG

Le DELEGUE GENERAL du SERVICE DES BIENS ET INTERETS PRIVÉS
STRASBOURG certifie au vu des dossiers de l'ancien Chef de la «Zivilverwaltung», ainsi
qu'au vu des dossiers du séquestre français :

Der DELEGUE GENERAL du SERVICE DES BIENS ET INTERETS PRIVÉS
STRASBOURG, bestätigt an Hand der Akten des früheren Chefs der Zivilverwaltung
sowie der Akten des französischen Sequesters :

1)- que Monsieur
dass Herr **Max KOHLMANN**
actuellement domicilié à
heute wohnhaft in

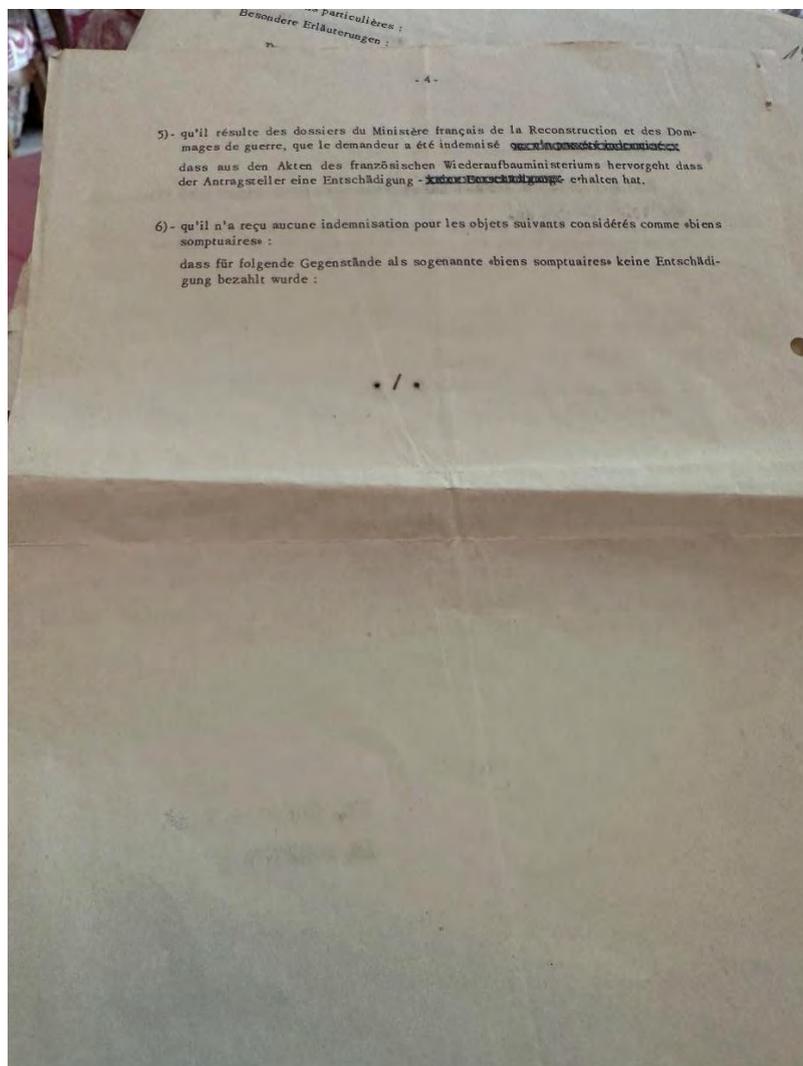
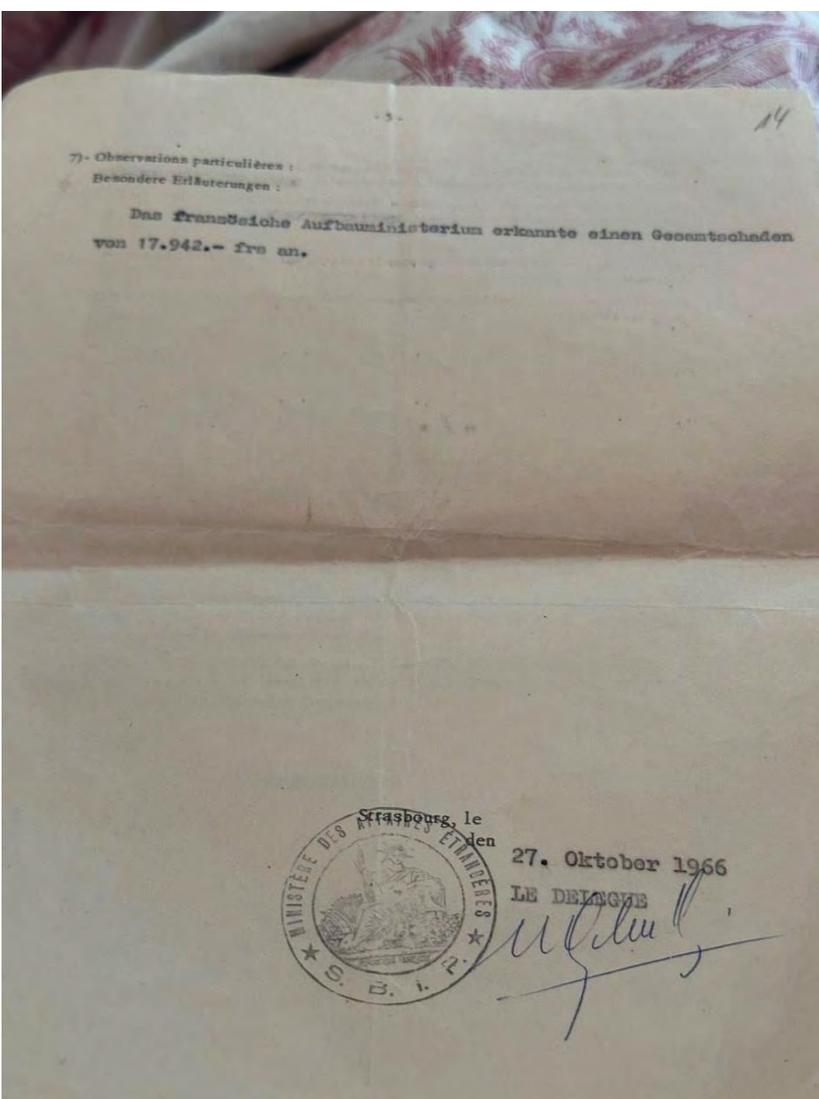
a été déclaré par les autorités allemandes «ennemi du peuple et du Reich» et
biens ont fait l'objet de mesures de séquestre et de disposition ;
durch die deutschen Behörden zum Volks- und Reichsfeind erklärt und sein
beschlagnahmt und verwertet wurde ;

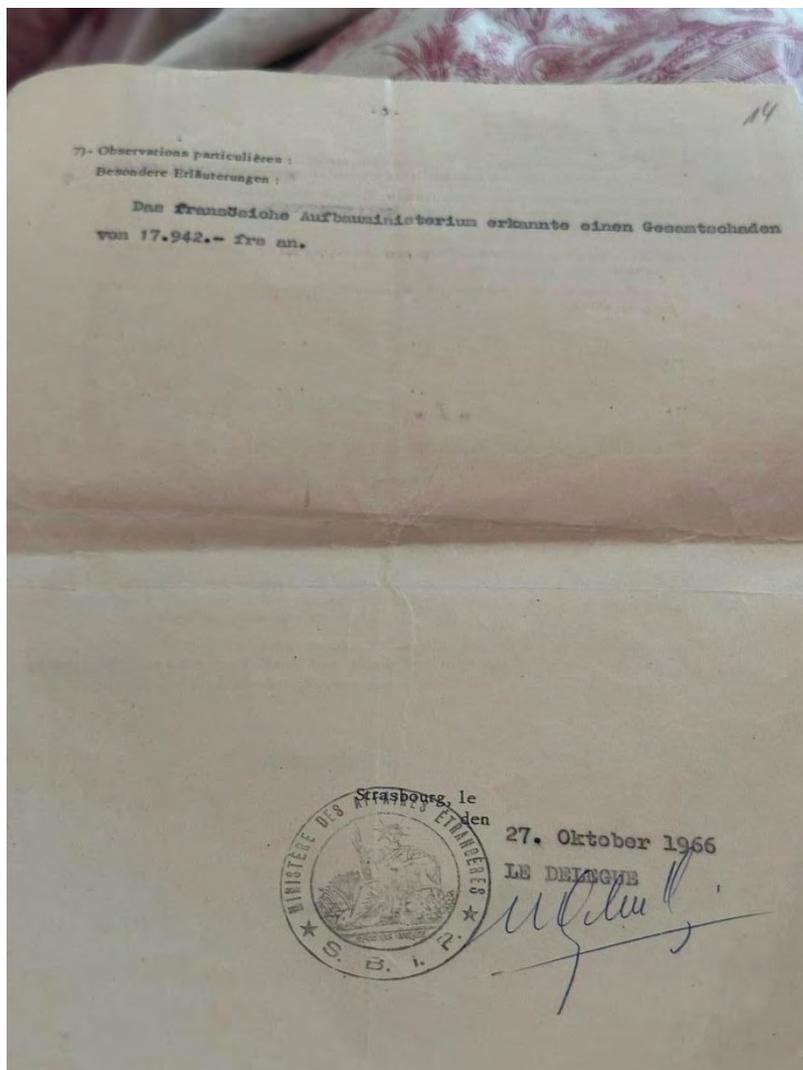
- 2 -

objets désignés ci-dessous ont été acquis par des personnes allemandes ou
personnes allemandes, aux prix de cession suivants :

entstehende Gegenstände von reichsdeutschen Personen oder reichsdeutschen
Personen, zu folgenden Preisen erworben wurden :

Acquisition vom 18.11.1940 an H. WILHELMI Zimmer	545.- RM
Acquisition vom 19.11.1940 an H. BUHM Kafzimmer	806.- RM
Acquisition vom 17.3.1942 an H. STEINMETZ Bücher	20.- RM
Acquisition vom 19.3.1942 an H. GOETZ Schrank, 1 Tischchen	365.- RM





Commentaire de Marc Bialek le 3 mai :

Richard

Que de souvenirs et de visages qui reviennent à la mémoire !

Katia était une très bonne amie de ma sœur Doris, le même âge, et je me rappelle la belle voiture de Simon, une Facel Vega que j'admirais bouche bée quand nous allions rechercher ma sœur chez eux, juste devant l'entrée du Schlossberg...

Je me souviens aussi de Karine.

C'est bon et douloureux à la fois, nous étions une si belle communauté !

4G LTE
12:45



Logo de Facel Vega.



Facel Vega FV1

Création	1954
Disparition	31 octobre 1964
Fondateurs	Jean Daninos
Personnages clés	Jean Daninos (1906/2001). PDG de Facel de 1945 à 1961 et créateur de la marque Facel-Vega
Forme juridique	Société anonyme
Siège social	Paris France
Directeurs	Jean Daninos
Activité	Carrosserie automobile
Produits	Automobiles de Luxe
Société mère	filiale de Bronzavia

fr.m.wikipedia.org

Naphtali et Rose Laufbaum

Bruno Mandaroux était professeur d'histoire au lycée Fabert de Metz quand je l'ai rencontré pour la première fois, le 23 novembre 2018. Il m'avait invité à venir expliquer l'histoire de mon frère Joseph et de ma sœur Charlotte à un groupe de ses élèves. Mon autre sœur Simone était également présente qui parla de sa vie pendant la guerre.

Bruno enseigne depuis au lycée Louis Vincent. Notre relation d'alors s'est transformée en belle amitié.

Avec ses classes, il est occupé à dévoiler l'histoire tragique d'enfants originaires de Metz déportés par le convoi 77. Ce, dans le cadre du projet européen qui porte ce nom. Il a écrit les biographies de Charlotte Schuhmann (la cousine de Henry), de Charlotte et Henri Brzezinski (mes petits-cousins, enfants de Martha, fille de ma tante Regina Steinberg et de son mari Samuel), de Madeleine et Jacques Steinberg. Il a publié les biographies de Cécile et Simon Dembicer et des frères Joseph et Jacques Tabak. Toutes ces synthèses admirables préparées par Bruno et ses élèves peuvent être consultées sur le site Convoi 77.

Julia Ghisalberti est la petite-cousine des enfants Dembicer et Tabak. C'est dans le cadre de l'enquête les concernant que Bruno et elle correspondent, échangeant questions et informations.

Le 4 mai 2023, Bruno m'envoie ce mail :

Re bonjour Richard,

Julia, la petite-cousine des enfants Dembicer et Tabak, m'écrit ceci :

« Ma grand-mère Livie est de Forbach : Livie BRUNWASSER née LAUFBAUM.

Ses parents et frères et sœurs ont tous été déportés.

Seuls ses deux frères aînés sont revenus.

C'est pour eux tous que j'avais organisé une cérémonie en 2015 et fait des premières recherches les concernant.

Ils étaient déplacés à Chalais, proche d'Angoulême et sont aussi passés par le camp de Poitiers.

Il a dû voir leurs noms passer :

Naphtali et Rose Laufbaum : les parents

Samuel et Sonia : le frère et la sœur morts en déportation

Arnold et Lazare : les deux frères qui sont revenus des camps.

Ma grand-mère était à l'internat le jour de leur arrestation. »

Un nouveau dossier pour toi ? Sa grand-mère a 97 ans.

Bonne soirée.

Bruno

Les noms de Naphtali, Rose, Samuel et Sonia figurent sur la stèle commémorative de la synagogue mais, sans l'initiative de Bruno, rien ne m'aurait permis de savoir qui ils étaient, que Naphtali et Rose avaient encore une fille et deux garçons qui ont survécu. J'ai envoyé un mail à Julia. Il en est effectivement résulté un nouveau dossier.

Les 8 et 9 mai, Julia m'a envoyé sa remarquable synthèse de l'histoire tragique de la famille Laufbaum et plusieurs documents.

J'ai trouvé sur le site Arolsen d'autres documents concernant le passage d'Arnold et de Lazare dans les camps. Je les ajoute à la biographie, ainsi

que la photo de la stèle à la synagogue sur laquelle figurent les quatre victimes de la famille Laufbaum.

A Metz, vit une dame âgée de 97 ans, Livie Brunwasser, fille de Naphtali et de Rose, grand-mère de Julia. Je lui ai longuement parlé le 5 juin 2023. Cette délicieuse dame à la voix restée jeune, amoureuse de la vie et de la tolérance, refuse avec véhémence l'oubli, n'a pas perdu sa foi en l'homme. Elle ne se souvient pas de ma famille mais a bien grandi sous le même ciel de Forbach que celui de mon frère et de ma sœur, ce qui me la rend proche.



Julia Ghisalberti

Tue, 9
May,
11:10

Bonjour Richard, bonjour Bruno,

Merci pour vos messages.

Concernant la famille Laufbaum, comme pour la famille Brunwasser c'est longtemps le silence qui a régné et puis les choses ont bougé.

En 2005, nous sommes allées en famille à Angoulême et à Chalais avec Lazare, le frère de ma grand-mère, survivant des camps. Chalais est la ville où la famille avait été déplacée. Nous avons donc retrouvé des lieux et des archives et rencontré des témoins de l'époque.

Quelques années plus tard, en 2014 / 2015, j'ai repris ces recherches et organisé une cérémonie à Metz. Une stèle et un arbre se trouvent à présent dans le cimetière israélite de Metz, en mémoire des parents de ma grand-mère et de leurs deux plus jeunes enfants.

C'est Lazare qui m'a dit s'être occupé de faire graver les noms de ses parents, frères et sœurs sur la plaque de la synagogue de Forbach. Il est aujourd'hui décédé, il vivait en Israël.

Comme pour la famille Brunwasser, j'ai compilé un dossier pour la famille Laufbaum, mais il manque encore les documents officiels, que je vais intégrer. Dans ce dossier, les témoignages de ma grand-mère et de son frère ont beaucoup aidé. Je vous en mets une première version. Je le reprendrai avec l'intégration des documents officiels dans un second temps.

Je vous mets donc en pièces jointes : le dossier, une photo de l'arbre et de la stèle et un document de la mairie de Forbach.

Bien à vous,

Julia

Famille LAUFBAUM

Dossier réalisé par Julia Ghisalberti

MAJ : mai 2023

Rose et Naphtali



Naphtali Laufbaum est né le 27 février 1891 à Lancut, ville polonaise où vivaient de nombreux juifs et dont la synagogue a été incendiée par les Allemands en septembre 1939. Naphtali était l'aîné de deux sœurs : Ruth et Rebecca dit « Becky » et de 3 frères : Harry, Leibus et Adolph (où Naphtali a étudié dans une yeshiva. Il avait de bonnes notions des traditions et de la vie religieuse juive.



Rose Wiederspiel est née le 17 août (ou juillet) 1891 à Rozwadow, ville de Pologne où elle a grandi. La famille Wiederspiel comptait 9 enfants : Simon, Josef, Mendel, Suribaila, Hugo, Haim et Rachel (Rose) ainsi que 2 jumeaux morts en bas âge. La famille ne parlait pas hébreu mais yiddish, polonais et allemand. Le père de Rose était coiffeur. Rose a grandi dans une famille traditionaliste et non pieuse. Rose avait également une bonne connaissance de la vie religieuse juive. Comme son frère Hugo, elle a été envoyée pour ses études en Autriche, à Vienne où elle a vécu plusieurs années.

Rose Wiederspiel et Naphtali Laufbaum se sont rencontrés à Vienne. Ils se sont mariés en 1921 puis sont ensuite partis vivre à Berlin (adresse : Prenzlauerstr. 37) fin 1921, chez Simon, un des frères de Rose. Rose est retournée accoucher chez ses parents de son premier fils Arnold en février 1923 à l'âge de 32 ans, ce qui n'était pas courant à une époque où les femmes devenaient mères très jeunes.

Rose et Naphtali se sont ensuite établis en France. Ils sont arrivés à Metz en décembre 1923, ville où résidait Hugo, le frère de Rose. Rose a donné naissance à Metz à son second fils, Lazare le 30 mai 1925. Sur un papier officiel, les dates de résidence de la famille à Metz sont les suivantes : du 25 janvier 1924 au 21 janvier 1927.



De Rozwadow à Metz puis Forbach



Rose, Arnold et Simon



Naphtali



Rose et Arnold



Rose



Rose

Vie à Forbach : 1927 – 1938

Naphtali et Rose quittent Metz pour s'établir à Forbach en janvier 1927. Le couple a probablement rejoint Monsieur Astel, un ami de Naphtali.

A cette époque, une loi ordonne aux résidents étrangers de plus de 2 ans d'être inscrits au commissariat de police du quartier où ils habitent. Rose et Naphtali n'ayant pas le droit de résidence ni de travail ils ne peuvent s'y inscrire et sont contraints de changer régulièrement de domicile. La municipalité de Forbach a enregistré les adresses suivantes :

- 42 rue Bauer (où sont nés Livie, Samuel et Sonia)
- Rue de Verdun
- Chemin de Spicheren
- Rue de Verdun
- Rue Bauer
- 2 rue Malakoff (à compter du 30 juin 1937).

Naphtali fait du porte à porte dans les cités ouvrières aux alentours de Forbach.

Leur première fille Livie naît le 4 avril 1927 au domicile familial, 42 rue Bauer à 14h45. La déclaration en mairie est réalisée par son père Naphtali le 5 avril 1927 à 15h.

C'est également en 1927, le 3 octobre que Naphtali demande au juge cantonal de Forbach la nationalité française pour ses enfants Lazare et Livie nés en France. Une déclaration leur conférant la nationalité française est enregistrée au Ministère de la justice le 27 janvier 1928.



Samuel, Livie, Naphtali et Sonia

Leur troisième fils Samuel, dit « Samy » naît également rue Bauer, le 30 mars 1929 à 23h30. La déclaration en mairie est réalisée par son père Naphtali le 2 avril à 8h. Enfin, la petite dernière, Sonia, arrive le 27 janvier 1931. Elle aussi est née au domicile du 42 rue Bauer à 0h30. La déclaration en mairie est réalisée par son père Naphtali le 27 janvier à 16h.

La famille vit de manière décente et modeste en appliquant à la maison les règles juives (cacherout, mezouzot aux portes). Le vendredi soir, Rose allume les bougies du Shabbat. Les grandes étapes de la vie juive sont pratiquées (circoncision, bar mitzva). La famille ne fait pas les prières journalières mais se rend à la synagogue pour les grandes fêtes. Elle fait partie de la communauté juive de

Forbach mais n'a aucune autre pratique religieuse ni activité communautaire. Naphtali et Rose ne parlent que le yiddish.

Ils n'ont jamais appris ni parlé la langue française.

La maison est accueillante, il y a une grande table et beaucoup de monde. Les « Astel » notamment, font quasiment partie de la famille. La radio est souvent allumée sur la station Beromunster qui émet de la musique viennoise, de la polka, des airs d'opéra.

Les parents communiquent en yiddish et les enfants répondent en patois allemand. Il n'y a pas d'école maternelle à Forbach, Samy et Sonia et certainement les autres enfants avant eux restent à la maison jusqu'à l'âge de 6 ans environ. Livie va à l'école où elle apprend les prières catholiques.

Lazare évoque lui aussi le fait d'être allé dans une école gratuite tenue par les sœurs du Sacré Cœur. Peut-être pour des raisons financières et certainement pour y apprendre le français. Lazare parle également de l'apprentissage de prières catholiques. Livie évoque le Rabbin Kaufmann qui leur donne des cours.

Elle se souvient être allée avec sa copine Erna à la procession du 15 août où elle reçoit un panier.

Elle part également en vacances à Gérardmer avec Erna ; elle pleure beaucoup et au bout de 3 jours ses parents viennent la chercher.

Les deux garçons aînés sont scolarisés au collège de Forbach. Lazare y suit les classes de primaire jusqu'au certificat d'étude et les deux premières années du secondaire où il acquiert les rudiments du latin.

En 1937, le sous-préfet de Forbach, prend en considération les années de présence en France de la famille, et Naphtali pouvant justifier d'un travail régulier, il lui accorde la carte de séjour et un permis de travail. C'est ainsi que Naphtali peut s'associer avec un français non juif, M. Schmidt, avec qui il ouvre un magasin de vente d'appareils radio : postes TSF (poste radio à lampe). La condition générale et matérielle de la famille s'améliore nettement. Naphtali gagne alors plutôt bien sa vie. Il achète une des premières voitures. Le permis de conduire de Naphtali est d'ailleurs lui aussi daté de 1937.

Enfin, l'oncle Hugo Wiederspiel qui habite Metz, vient régulièrement à Forbach. Il travaille lui aussi à la vente de radios TSF, chez les Lacombe.

Le 30 juin 1937, la famille s'installe dans un appartement de 5 pièces au 2 rue Malakoff.

Départs de Forbach : 1938 puis 1939

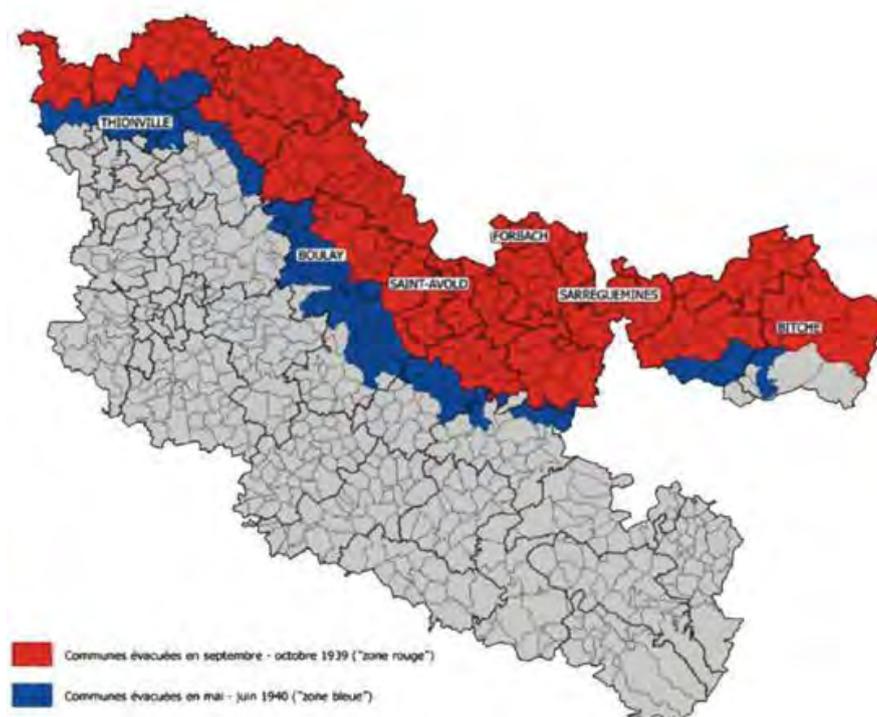
En septembre 1938, la famille Laufbaum quitte une première fois Forbach craignant une déclaration de guerre. Forbach étant proche de la frontière allemande, les parents préfèrent éloigner leur famille de la ville dans l'attente d'une solution. Ils séjournent une semaine dans un hôtel près de Neufchâteau. Livie se souvient être partie avec Monsieur et Madame Astel et leur fils Walter. La famille revient à Forbach à temps pour la rentrée scolaire.

Un an plus tard, en septembre 1939, la famille est à nouveau contrainte de quitter Forbach dans le cadre de l'évacuation d'une partie de la population d'Alsace-Moselle.

La famille part avec des gens de Metz, en train. Livie se souvient d'arrêts et d'attentes dans les gares où on leur donne des boissons et des sandwiches.

La famille Laufbaum séjourne peu de temps à Saint Vivien, un petit village situé à 4 km de

**Les communes mosellanes évacuées
en 1939-1940**



Chatelaillon, en bord de mer. Des gens chaleureux les prennent en charge dans une salle de sport. Puis la famille Laufbaum habite quelques temps une maison qui servait de lieu de résidence pendant les vacances. C'est ensuite le d'part pour Saint-Jean-d'Angély.

Saint-Jean d'Angély : 1939 – 1940

Par le biais de la mairie de Saintes (17100), la famille est hébergée chez Madame veuve Touchard a Saint-Jean-d'Angély, impasse Texier (17400). Madame Touchard fait partie de la bourgeoisie.

Elle dispose d'une grande maison et d'un grand parc. Madame Touchard est une femme d'un certain âge, très gentille, catholique et croyante. Elle porte un ruban noir autour du cou. La maison du gardien / jardinier est mise à disposition de la famille. Madame Touchard a une gouvernante. La sœur de la gouvernante vit dans un cloître ou Livie et Sonia lui rendent parfois visite ; elles y sont très gâtées et reçoivent des bonbons.

Naphtali n'a pas le droit de travailler. La famille est considérée comme réfugiée et reçoit à ce titre une allocation.

Lazare est mis en apprentissage chez un garagiste afin de maîtriser la mécanique. Fin 1939 / de but 1940 le garage ferme en raison du manque de voitures fonctionnant au gazogène. Lazare part alors en apprentissage chez un électricien de Saint-Jean-d'Angély.

Arnold poursuit ses études au collège de garçons de Saint-Jean-d'Angély.

Les Allemands demandent alors a la population, non juive, qui a été évacuée, de retourner en Alsace – Moselle. Les juifs ont interdiction de retourner chez eux.

En juin 1940 les allemands arrivent dans le département de la Charente. En novembre, la famille est deplacée à Chalais.

Le 15 octobre 1940, Naphtali se voit ainsi contraint de déclarer à la sous-préfecture, dans un courrier manuscrit, son appartenance a la religion juive ainsi que la liste des membres de sa famille.

Le 24 octobre 1940, le commissariat de police de Saint Jean d'Angely procède au recensement des juifs de la ville. 14 personnes juives sont répertoriées avec leur nom, prénom, sexe, situation de famille, confession et date d'entre e en France. Toute la famille est recensée sur ce papier qui est transmis par la police a la mairie de la ville.

Vie à Chalais : 1940 – 1942



La famille Laufbaum s'installe à Chalais le 24 novembre 1940. Une maison est attribuée à la famille au 9 rue Alfred de Villiers (anciennement rue du Crime). Cette maison devait appartenir à la famille Gadrat qui possédait un garage automobile. Ce garage appartient toujours à cette même famille, il e tait encore en fonction en 2009 dans des locaux plus grands et sous l'enseigne Peugeot.

Samy et Sonia vont à l'école primaire. Les écoles de Chalais sont occupées par les Allemands. Les nouvelles salles de classe sont installées dans la partie sud du château : au premier étage l'école primaire et les cours complémentaires, et au rez de chaussée l'école maternelle.



La première année, Livie va à l'école à Chalais comme les deux petits et vit avec sa famille. Ensuite Livie est envoyée au lycée à Angoulême car il n'y en a pas à Chalais. Elle a une chambre chez des amis juifs Polonais de Forbach, aussi réfugiés, certainement les Steinberg qui ont des enfants de l'âge de Lazare.

L'école devait se trouver à l'angle de la rue Bézines et de la rue Wilson Churchill. Il reste gravé dans la pierre

« école communale des filles ». Le reste du bâtiment a été détruit et remplacé par une école maternelle.

A partir du 26 de cembre 1941 Lazare travaille chez un électricien, Monsieur Silanes chez lequel il restera jusqu'à l'arrestation de la famille.

Arnold poursuit ses études par correspondance.

Naphtali n'a toujours pas le droit de travailler. Rose s'occupe de la maison, des travaux ménagers, des enfants, de la cuisine. La famille vit aussi grâce aux dons de certains habitants.

Les enfants évoquent la présence de beaucoup de monde à la maison, notamment le jour du marché. Le dimanche Lazare se souvient de balades en famille. Le père initie Lazare au jeu d'échecs et peut être aussi ses autres enfants.

Les Français, Lazare, Livie, Samuel et Sonia sont libres de circuler tandis que les Polonais, Arnold et ses parents sont assignés à résidence et doivent pointer au moins 2 fois par semaine à la kommandantur, le jour du marché.

C'est à l'occasion du marché que la famille rencontre les Goldberg, eux aussi originaires de Metz et réfugiés en Charente dans un village proche de Barbezieux, dans une ferme nommée « Les Dougnes ».

C'est aussi à Chalais que la famille fait connaissance avec les Neyret qui ont une pâtisserie à Chalais, rue Barbezieux (aujourd'hui remplacée par le Crédit Agricole). Les macarons sont leur spécialité. Livie évoque des personnes très gentilles qui donnent des gâteaux aux enfants sans leur demander leurs papiers (ticket d'alimentation ?). Arnold donne des cours de mathématiques à la fille Neyret.

Incident à Chalais : 28 février 1942

Un événement qui a lieu à Chalais le 28 février précipite l'arrestation de la famille. Suite à cet incident un couvre-feu est décrété à 20h pour l'ensemble des habitants de la ville de Chalais, le Maire et le conseil municipal sont remplacés, les juifs de la ville sont arrêtés.

Extrait du livre de Francis Cordet « Carnet de guerre en Charente »

« Le 26 février 1942, un lieutenant allemand de Parcoul-Médillac se présente à la gendarmerie de Chalais et s'étonne de la convocation d'une demoiselle C ... à une visite sanitaire le 28. L'inspecteur des services sanitaires a convoqué 21 femmes, en raison de leurs mœurs suspectes. Le médecin et l'infirmière attendent en vain ; une seule femme se présente, mais un attroupement de 150 à 200 personnes se forme devant l'hôpital. L'OK (Officier Kommandantur ?) demande au brigadier, de gendarmerie de faire évacuer la rue, ce qu'il fait sans incidents, après en avoir référé à son chef de section. L'inspecteur des services sanitaires accepte même, sur demande de l'officier allemand, de dispenser quatre femmes de cet examen.

Le 12 mars, Hagen se saisit de l'affaire, affirme « que des juifs ont participé », demande l'internement de tous les juifs étrangers au camp de Poitiers et « compte sur l'internement (...) des juifs français », n'en exemptant que les enfants au-dessous de quatorze ans. La liste du 14 mars comporte trente-huit noms. Trois familles (10 personnes) restent à Chalais : le KdS de Poitiers Brückle demande leur internement. Le FK décrète le couvre-feu à vingt heures, fait juger le maréchal des logis-chef de gendarmerie François Servaud par le tribunal militaire allemand, exige le départ du maire et du conseil municipal, remplacés par une délégation spéciale le 8 avril 1942. Le 15 avril la gendarmerie conduit à Poitiers tous les juifs de Chalais. Le lieutenant de gendarmerie précise : « Aucun incident ne s'est produit, mais l'esprit de la population est assez monté contre les personnes accusées d'être les auteurs des multiples sanctions qui frappent la ville ».

Autre texte :

« Le 28 février, 21 femmes sont convoquées à l'hôpital pour une visite sanitaire (ou examen médical de prophylaxie des maladies vénériennes) en raison de leurs mœurs suspectes. Une liste est établie de femmes par la gendarmerie mais il y a des fuites et à l'heure de la convocation, répondant à un mot d'ordre qui a circulé sous le manteau, environ 300 personnes se sont rassemblées devant l'hôpital, rue Barbezieux. Les jeunes femmes arrivent, chacune à leur tour, quart d'heure après quart d'heure, et la foule les siffle, leur manifeste son hostilité et son mépris, avec des clochettes et des sifflets. Elles sont au total une vingtaine ; si certaines perdent leurs moyens, d'autres ne manquent pas de faire front et d'identifier les manifestants. Puis, le brigadier de gendarmerie, sur ordre de la

Feldkommandanture, fait évacuer la rue sans incident. Ils sont dénoncés au capitaine de la Kommandanture locale qui, à cette époque, est installée à Parcoul.

Le 12 mars Hagen se saisit de l'affaire. Il affirme que des juifs ont participé et demande leur internement au camp de Poitiers. La Feldkommandanture décrète le couvre-feu à 20h.

Une enquête est menée par la prévôte militaire allemande d'Angoulême. Les choses sont prises très au sérieux ; le général commandant la 751^e DI assure que c'est la seule manifestation antiallemande sur son territoire.

La Sureté militaire d'Angoulême mène une enquête avec une minutie toute prussienne. Le 16 avril 1942, tombent les conclusions du colonel président le tribunal militaire allemand :

- Le maire, Louis Mauxion « n'ayant plus la confiance de la Feldkommandanture » est révoqué et la municipalité remplacée, le 8 avril 1942, par un trio de conseillers, M. Grelon à leur tête, qui forment une « délégation spéciale » ;

- Le chef de brigade de la gendarmerie et maréchal des logis, François Servaud, est arrêté et conduit en Allemagne où, jugé, il est condamné à trente mois de prison ; il ne reviendra qu'à la fin de la guerre.

Dix habitants de Chalais sont condamnés à un mois de prison

- Le 15 avril 1942, la gendarmerie conduit tous les juifs de Chalais à Poitiers.

Les Allemands avaient sans doute eu raison de voir derrière ces huées et ces sifflets un fond d'opposition contre eux, car, parmi les manifestants condamnés, deux au moins, seront les futurs chefs du maquis

FTP de Ribérac. En dehors de cette manifestation du 28 février 1942, unique dans le département, la Résistance chalaisienne fut modeste jusqu'au printemps 44. »

Le 6 mars 1942, le préfet écrit à la Feldkommandantur afin d'obtenir une autorisation de circulation après 20h de façon permanente pour Lazare. La demande est rejetée par écrit par la Feldkommandantur le 28 mars 1942.

Arrestation : 14 avril 1942

La famille est arrêtée le 14 avril 1942 par la gendarmerie française sur ordre des autorités Allemandes. Le 14 avril 1942 à 7h du matin les gendarmes embarquent la famille qui a à peine le temps de préparer quelques affaires dans une valise. Livie est absente et de ce fait les gardes ne veulent pas partir. Les parents indiquent ne pas savoir où elle est. A 8h30 la famille est transférée au camp d'internement de Poitiers.

Ce sont les Neyret qui ont récupéré le peu de biens de la famille après l'arrestation. Ainsi ils ont pu les restituer après la guerre.

Le camp d'internement de Poitiers

La famille est internée au camp de Roullié près de Poitiers dans la Vienne.



Arnold (gauche), Lazare (droite), Samuel (avec un pull blanc)



Naphtali, Rose et Samuel



*Rose, Arnold, Valy (maman de Nora),
Hans (frère de Nora), Nora*



Lazare (gauche) et Arnold (droite)

Lazare décrit un camp entouré de rangées de fils de fer barbelés.

Lazare indique dans son livre qu'il n'y avait pas une contrainte de claustration. Il faut cependant des autorisations qui ne sont pas toujours refusées, ni toujours accordées...

Arnold, élevé au lycée de Poitiers, peut sortir du camp pour passer son bac.

Différents courriers attestent des actions entreprises par la famille pour sortir du camp :

Monsieur Silanes, le patron de Lazare, atteste dans un courrier du 6 mai l'avoir employé en qualité d'ouvrier du 26 de cembre 1940 au 14 avril 1942. Il indique dans ce même courrier sa volonté de le reprendre dès sa libération du camp d'internement. Monsieur Silanes fait une demande équivalente le 29 juin 1942 qui vient compléter un courrier de demande de libération envoyé par Lazare au préfet de la Vienne. Le directeur du camp écrit lui aussi au préfet le 10 juillet 1942 et donne un avis favorable à la sortie de Lazare.

Naphtali demande lui aussi au préfet, dans un courrier en date du 17 juin 1942, sa libération du camp de Poitiers. Le directeur du camp écrit également au préfet le 10 juillet 1942 et donne un avis favorable à la sortie de Naphtali.

Toutes ces actions se soldent par un échec.

Lazare et son père font partie d'une équipe de travail envoyée à Niort pour creuser des tranchées. Un document en date du 10 juin 1942 atteste de la reconduite de Lazare et Naphtali au camp de Poitiers.

Extrait du livre de Lazare « Le Fait d'être juif » :

« Nous étions environ une cinquantaine d'hommes du camp de Poitiers conduits vers ce chantier, je pense près de Niort. Le but était de creuser des tranchées le long de la route. Nous étions en pleine campagne : des prairies, des forêts, mais sous la garde de gendarmes français. Nous devions installer dans ces tranchées des câbles (...). Mon père et moi avec d'autres prisonniers nous creusons des tranchées. Nous sommes logés dans un collège de Niort, une construction plutôt vétuste. Un jour que nous traversons une forêt, je m'étais éloigné pour un besoin urgent sans doute. Les gardiens ont pensé que je voulais m'vader. De ce fait, mon père et moi, nous avons été "rapatriés "au camp de Poitiers. »

Livie prend le train d'Angoulême a Poitiers pour aller voir sa famille au camp de Poitiers. Elle passe la nuit dans la salle d'attente de la gare. Elle reste derrière les fils barbelés du camp, elle veut rejoindre sa famille dans le camp mais ses parents lui demandent de rester à l'extérieur, lui indiquant qu'elle leur sera plus utile. C'est ce qui sauvera Livie de la déportation.

En juin 1942, les étoiles jaunes sont distribuées dans le camp.

Déportation de Lazare et Naphtali : convoi 8 -1942

Le 17 juillet 1942, Naphtali et Lazare sont embarqués direction le grand séminaire d'Angers (rue Barra) où ils séjournent pendant 3 jours sous surveillance française. Le 20 juillet 1942, le convoi n°8 quitte la garde d'Angers à 21h35. Le convoi arrive à Auschwitz le 23 juillet 1942 ; dans les wagons à bestiaux, 824 juifs, hommes, femmes et enfants.

A leur arrivée à Auschwitz, 411 hommes reçoivent les matricules 51015 à 51425 et les femmes les matricules 10177 à 10566. En 1945, seuls 18 hommes et 2 femmes ont survécu.

Lazare reçoit le matricule 51 227. On lui attribue un triangle réservé aux tsiganes, homosexuels, vagabonds, alcoolique, prostituées, résistants et prisonniers politiques, probablement son cas.

Lazare et Naphtali restent quelques mois ensemble à Birkenau. Puis Lazare est sélectionné avec une vingtaine d'hommes dans un atelier de menuiserie. Lazare apprendra par un prisonnier le décès de son père : Naphtali est mort à Birkenau début mars 1943 à l'âge de 52 ans.

D'août 1942 à juillet 1943, Lazare a été force de travailler à l'usine de « D.A.W » du camp d'Auschwitz. De juillet 1943 à janvier 1945, il a travaillé au « Buna-werke » comme manoeuvre à Monowitz. Il y effectuait le terrassement et a été affecté par la suite au commando des câbles

(baraque 30). Le 5 mai 1945 il est libéré à Gusen II par les Américains. Il est rapatrié à Paris le 21 mai 1945.

Déportation de Rose, Arnold ; Samuel et Sonia : convoi 29 - 1942

Rose, Arnold, Samuel et Sonia sont transférés au camp de Drancy dans le 2^{ème} transfert du 5 août 1942 ou le 3^{ème} transfert du 2 septembre 1942.

Ils sont ensuite de portés dans le convoi n°29, parti le 7 septembre 1942 de Drancy à 8h55. Avant l'arrivée à Auschwitz un nombre indéterminé d'hommes a été sélectionné à Kosel. Le convoi arrive à Auschwitz le 9 septembre 1942. 59 hommes ont été laissés en vie avec les matricules 63164 à 63222 ; il en a été de même pour 52 femmes qui reçoivent les matricules 19243 à 19294.

Le reste du convoi a été immédiatement gazé. Rose, Samuel et Sonia ont été assassinés à Auschwitz le 12 septembre 1942, Rose avait 51 ans, Samuel 13 ans et Sonia 11 ans. Arnold a été déporté au camp de Blechhammer, puis transféré successivement aux camps d'Auschwitz et de Gross-Rosen à des dates inconnues, aux camps de Buchenwald le 10 février 1945 et au camp de Natzweiler le 12 mars 1945. En 1945 il a quitté le camp sous la conduite des allemands. Lui et d'autres détenus marchaient en colonne jour et nuit, beaucoup mouraient. Une nuit, sans savoir dans quel pays il se trouvait, Arnold a réussi à leur fausser compagnie après s'être emparé de la capote (long manteau) d'un soldat. Il s'est retrouvé dans les champs en rase campagne jusqu'à ce qu'il arrive dans une ferme. Arnold sera libéré le 3 mai 1945 par les troupes françaises à Ravensbrück. Il est rapatrié en France le 31 mai 1945 par le centre de rapatriement de Strasbourg.

Le parcours de Livie

Une fois sa famille interne e au camp de Poitiers, Livie reste scolarisée à Angoulême. Les samedis et dimanche, elle se rend en cachette à Chalais où elle est accueillie avec beaucoup de chaleur dans la famille du garagiste (ou des Neyret ?). Elle se rappelle de veilles avec une vingtaine de personnes pendant lesquelles on discute, on cosse des petits pois, coupe des haricots.

L'oncle Hugo réside en zone libre avec sa famille chez les Lacombe. Les Lacombe originaires de Forbach y avaient un magasin de radios dans lequel travaillait Hugo. Les Neyret et d'autres personnes s'occupent du voyage de Livie vers les Wiederspiel et lui donnent de l'argent. Livie ne sait pas comment les Neyret sont entrés en contact avec les Wiederspiel. Le premier passage avec le passeur ne marche pas car il y a des bébés qui pleurent et le passeur ne veut pas prendre de risques. Le second passage fonctionne. Elle est l'unique personne à être seule. Les autres passent en famille. Il y a une vingtaine de personnes.

Elle retrouve chez son oncle Hugo Wiederspiel et sa famille à Sublessy (Sillingy 74330) en Haute-Savoie. Chez les Lacombe il y avait des métayers sur la propriété, Livie se souvient de n'avoir jamais manqué de rien.

Madame Lacombe demande le départ de Livie. L'oncle Hugo l'aide alors à trouver un emploi. Ils regardent les petites annonces, consultent les offres d'emploi.

Livie travaille quelques semaines chez un rabbin à Flumet (73590). Elle y est gouvernante et serveuse. Elle prépare l'office et fait ce qu'on lui demande. Il y a deux grands fils dans cette famille. Elle se souvient qu'elle pleurerait beaucoup. Elle ne mange pas avec la famille. La femme du rabbin lui donne un livre, notamment pour occuper ses repas : *Autant en emporte le vent*. Puis la famille du rabbin part en Suisse. Livie retourne à Sublessy et reprend ses recherches d'emploi.

Livie travaille ensuite pour un couple dont le mari est médecin dans la ville de Flumet. La ville de Flumet est située à environ 50 km au sud d'Annecy. Il s'agit a priori de la famille Revol. Le couple a trois enfants, Livie fait office de nounou. Les parents de Madame Revol ont une papeterie.

Monsieur Revol, le docteur, est un réactionnaire, membre des croix de feu. Il s'enivre à l'alcool à brûler. Les enfants sont gentils, Madame Revol également.

Livie retourne ensuite à Annecy pour apprendre l'anglais et la sténographie sur la demande de l'oncle Simon qui habite alors New York. Elle vit chez les Dépolie, des quincaillers catholiques. Elle est reçue par cette famille comme leur propre fille.

Livie a également habité chez les Charléty à Annecy au 6 avenue de Genève. Monsieur Charléty était marchand de vin. La fille des Charléty était une amie de Livie, rencontre e aux cours d'Anglais.

Lors de notre conversation du 5 juin, Livie m'a confié quelques détails complémentaires :

L'oncle Hugo Wiederspiel continue après la guerre à être l'ancre à laquelle s'accrochent les survivants de la famille. Rentre à Metz avec sa femme et ses deux enfants, Livie prend le train pour les rejoindre. C'est chez Hugo qu'elle retrouve Arnold et Lazare.

Elle n'a pas souvenir de ma famille, ni d'autres Forbachois d'avant la guerre, à l'exception du hazan Kaufmann (voir sa biographie). Très gentil, il a plus aide les enfants à faire leurs devoirs de classe que leur enseigner la religion. Elle se souvient également de ce que ses parents accueillait des juifs réfugiés qui fuyaient l'Allemagne nazie.

Livie revient sans cesse sur son admiration pour le travail de mémoire accomplie par sa petite-fille Julia qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour que justice soit rendue à tous ces morts.

Sa voix se brise à l'évocation de ses parents, de son frère Samuel et de sa sœur Sonia.





N° **Archives-Histoire Locale N°140133**
 Affaire suivie par Mme Rossi
 Tél : 03 87 84 30 33
 e-mail: dominique.rossi@mairie-forbach.fr

FORBACH, le **13 FEV. 2015**

julia_ghisalberti@hotmail.com

Recherches généalogiques (7)

Madame,

En réponse à votre courriel reçu en Mairie le 4 février 2015, j'ai le plaisir de vous faire parvenir, copie des actes de

NAISSANCE DE

Livie LAUFBAUM le 4 avril 1927
 Samuel LAUFBAUM le 30 mars 1929
 Sonya LAUFBAUM le 20 janvier 1931

Je vous informe également que le fichier domiciliaire de Forbach indique que la famille LAUFBAUM est arrivée de METZ en janvier 1927 et a résidé aux adresses suivantes :

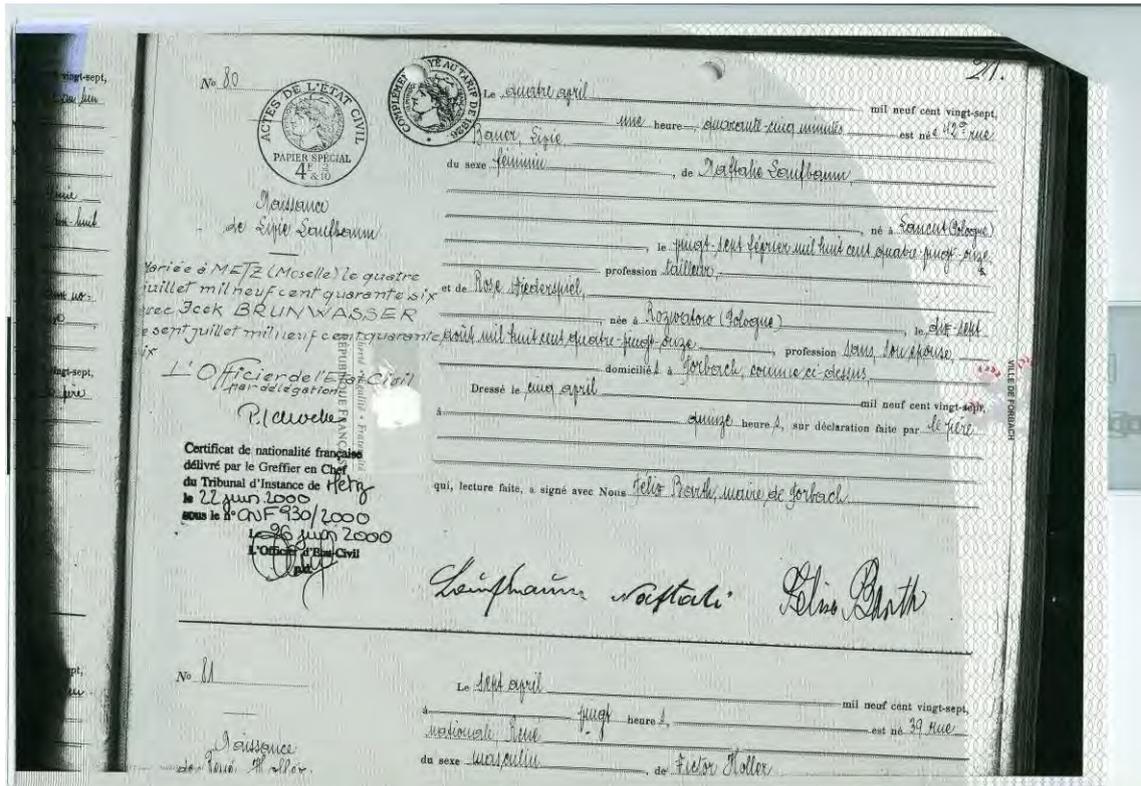
- rue Bauer
- rue de Verdun
- chemin de Spicheren
- rue de Verdun
- rue Bauer
- rue Malakoff à compter du 30 juin 1937.

Je ne peux malheureusement vous renseigner sur l'année de départ de la famille.

Je vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de ma considération distinguée.

L'Archiviste municipale :


 Thérèse SCHLUTER



A côté de la signature de Naftali, celle du maire Félix Barth, juif et président de la communauté jusqu'à sa mort en 1934



Julia Ghisalberti

9 May
2023,
21:48

to me, Bruno

Bonsoir,

Je vous remercie.

Je n'ai pas écrit la suite, mais je peux vous donner les grandes lignes de leurs vies : Arnold, le frère aîné, s'est marié avec Christiane Lanore, rencontrée pendant la guerre et ils ont eu trois enfants, deux filles et un garçon. Ils ont vécu au Raincy, à côté de Paris.

Lazare, s'est marié, il a vécu un peu à Metz, en Afrique et s'est établi en Israël. Il a dû avoir d'autres étapes de vie mais je ne les connais pas. Il a eu deux filles ; une vivait en Israël et est décédée et une autre vit entre Paris et la Dordogne. Il a eu plusieurs petits enfants.

Et enfin Livie, ma grand-mère, s'est mariée avec Boumi Brunwasser (l'oncle de Cécile et Simon Dembicer et Joseph et Jacques Tabak, sur lesquels travaillent Monsieur Mandaroux et ses élèves). Ils ont eu deux filles dont ma mère Mireille et 5 petites filles. Ils ont vécu à Metz.

J'interrogerai ma grand-mère quand je la vois à Metz pour savoir si elle se souvient de votre famille.

Bien à vous,

Julia

Les documents recueillis sur le site des archives Arolsen

Les camps dans lesquels a été interné Arnold

Konzentrationslager AUSCHWITZ Art der Haft: Sch. Jude Gef. Nr.: 177970

Name und Vorname: Laufbaum Arnold Israel 4826

geb.: 6.2.23 zu: Rozwadat Kz. Parnobrzeg

Wohnort: Chalais (Charente)

Beruf: Elektriker Rel.: mis.

Staatsangehörigkeit: ehem. Polen Stand: ledig

Name der Eltern: Naftali and Rosa geb. Widerspiel Rasse: jüd.

Wohnort: Arbeitslager 1/3; 1. gemid.

Name der Ehefrau: - Rasse: -

Wohnort: -

Kinder: keine Alleiniger Ernährer der Familie oder der Eltern: nein

Bildung: 4 J. Volksschule, 8 J. Gymn. 1 J. Hochschule

Militärdienstzeit: - von — bis -

Kriegsdienstzeit: - von — bis -

Grösse: 175 Gestalt: kräftig Gesicht: oval Augen: braun

Nase: eingeb. Mund: mgr Ohren: klein Zähne: vollst.

Haare: blond Sprache: fr., deutsch, engl.

Ansteckende Krankheit oder Gebrechen: keine

Besondere Kennzeichen: narbe auf dem Bauche

Rentenempfänger: nein

Verhaftet am: 14.4.42 wo: Chalais

Mal eingeliefert: - 1. April 1944 2. Mal eingeliefert: -

Einweisende Dienststelle: RSHA

Grund: -

Parteizugehörigkeit: keine von — bis -

Welche Funktionen: keine

Mitglied v. Unterorganisationen: keine

Kriminelle Vorstrafen: ang. keine

Politische Vorstrafen: ang. keine

Ich bin darauf hingewiesen worden, dass meine Bestrafung wegen intellektueller Urkundenfälschung erfolgt, wenn sich die obigen Angaben als falsch erweisen sollten.

v. g. u. Laufbaum **Der Lagerkommandant**
6.11.43

KL 42/4.43 500.000

KL. BUCHENWALD		(Männer)	T/D Nr.
LAUFBAUM		Arnold	
NAME		Vorname	
6.2.1923	Roßwadow	125 777	
Geb.-Datum		Geb.-Ort	
Höfl. Pers. Karte <input checked="" type="checkbox"/>		Mil. Gov. Quest. <input type="checkbox"/>	Dokumente: 4
Effektenkarte <input type="checkbox"/>	Order f. Disp. <input type="checkbox"/>	Inf. Karten: 	
Effektenverzeichnis <input type="checkbox"/>	Todesmeldung <input type="checkbox"/>	Bemerkungen:	
Postkontr.-Karte <input type="checkbox"/>	Soz. Vers. Unterlagen . . . <input type="checkbox"/>		
Schreibst.-Karte <input checked="" type="checkbox"/>	Zahnbehandlungskarte . . . <input type="checkbox"/>	Umschlag-Nr.: 	
Höfl. Pers. Bogen <input type="checkbox"/>	Korrespondenz <input type="checkbox"/>		
Revierkarte <input type="checkbox"/>			
Krankenblätter <input type="checkbox"/>			
Arbeitskarte <input checked="" type="checkbox"/>			
Geldverw.-Karte <input type="checkbox"/>			
Nummernkarte <input checked="" type="checkbox"/>			

9537

118012

Fr. Jude

Laufbaum Lazare

31.5.25 Metz

Elektro-Monteur

Zug. 162.45 Ma.

Gusen Karte

118012

25. Jan. 1945

Fr. Jude

L a u f b a u m

Lazare

31.5.25

Metz

El. Monteur

mos. led.

Abschrift

118012

KLM 25.1.1945

L a u f b a u m

Lazare

31.5.26 Metz

El. Monteur

mos. led.

444

Besondere Vorformnisse

Tag

Poliz. 125777 Laufbaum Arnold
 Fr. Jude
 geb. 6. 2. 23. Lozwardor
 Schlosser
 10 2 45 GROSS-ROSEN

NATZWEILER
9. 3. 45

KL. MAUTHAUSEN T/D Nr. 135823

LAUFBAUM, Lazare
NAME Vorname

31.5.1926 Metz 118 012
Geb.-Dat. Geb.-Ort Häft.-Nr.

Häft. Pers. Karte	<input type="checkbox"/>	Korrespondenz	<input type="checkbox"/>	Dokumente:	2
Häft. Pers. Bogen	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>	Inf. Karten:	
Effektenkarte	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>	Bemerkungen:	
Schreibst.-Karte	<input checked="" type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Nummernkarte	<input checked="" type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Blockkarte	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Revierkarte	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Krankenblätter	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Todesfallaufnahme	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Todesmeldung	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
Sterbeurkunde	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		

Umschlag-Nr.:

Lazare à Mauthausen

LAUFBAUM	Samuel	30.03.29 Forbach	ANGOULEME	Rue du Crime - Chalais (Charente)
LAUFBAUM	Sonia	20.01.31 Forbach	ANGOULEME	Rue du Crime - Chalais

Sur les listes de Klarsfeld



Extrait de la newsletter de l'association Convoi 77 du mois de décembre 2023

Julia Ghisalberti a participé au [projet conjoint de lycéens de Moselle et collégiens de Dordogne](#) dans leur travail sur l'histoire de [Cécile](#) et [Simon Dembicer](#), et sur [Joseph](#) et [Jacques Tabak](#), ses petits-cousins déportés par le convoi 77. Elle a partagé avec eux son remarquable travail de recherche. Elle livre ici dans ce beau texte ce que ce projet Convoi 77 avec des jeunes lui a apporté personnellement.

Mon grand-père a été très présent dans ma vie. Peu bavard, il faisait beaucoup de jeux de mots. Il était calme et très observateur. Il aimait nous montrer les nuages et les formes qu'il y découvrait. Mon grand-père n'était pas très grand, il avait perdu deux doigts en travaillant le bois, il était ébéniste. Il portait ce prénom incroyable de « Boumi » et j'ai su plus tard que son prénom de naissance était Icek. Il avait un accent des pays de l'est et roulait les R. Mon grand-père était un homme de conviction qui rêvait d'un monde égalitaire et juste. Il s'est éteint le 18 mars 2000, emportant avec lui l'histoire de ses frères, de ses sœurs, de ses beaux-frères, de ses belles-sœurs et de leurs enfants.

Dans le monde de mon enfance, mon grand-père avait une sœur, quatre frères dont un qui vivait en Israël et leurs parents étaient décédés il y a longtemps. Dans le monde de mon enfance, il y avait le Tonton Sobel, qui avait un tatouage sur l'avant-bras et sa femme, la tante Sobel, elle aussi tatouée, qui cachait de la nourriture par peur de manquer. Dans le monde de mon enfance, il y avait les enfants des frères de mon grand-père, ceux de sa sœur Régine et le livre de mon grand-père, dans lequel il parlait de ses actes de résistance pendant la Seconde Guerre Mondiale. Dans le monde de mon enfance, il y avait les amis de mes grands-parents, beaucoup étaient juifs et venaient jouer aux cartes. Il y avait la synagogue que j'apercevais de la fenêtre de ma chambre et où nous n'allions jamais. Je savais que j'étais juive, je savais que mon grand-père venait des Carpates tchécoslovaques où il avait connu la faim. Dans le monde de mon enfance, je n'ai jamais entendu parler de la déportation.

Les années sont passées.

J'ai démarré, adulte, un travail sur mon arbre généalogique sans imaginer un instant ce que j'allais découvrir. J'ai étudié le livre de mon grand-père, dans sa version longue. J'y ai trouvé des prénoms et des noms dont je n'avais jamais entendu parler. Je lisais, sans bien comprendre, que mon grand-père parlait de ses sœurs, de ses beaux-frères, de ses neveux, de ses nièces et de leur déportation. Qui étaient-ils ? Je ne le savais pas encore.

Dans le monde de ma vie d'adulte, j'ai découvert les archives municipales, départementales et nationales et leurs secrets. J'ai entrepris un travail de recherches, essayant de découvrir et de comprendre la vie de ces personnes. Tout ce que je découvrais semblait au-delà du concevable : 23 personnes disparues. En juillet 2018, j'avais réussi à reconstruire leurs parcours et retracé leurs vies. J'avais des photos, des dates de naissances, de mariage, de départ de convois et de décès. J'ai transmis mes documents au Mémorial de la Shoah, rempli les fiches de témoignage de Yad Vashem et refermé ce dossier familial. Dans le monde de ma vie d'adulte, mon grand-père avait perdu trois sœurs, un frère et quinze neveux et nièces. Dans le monde de ma vie d'adulte, la déportation commençait à se dire.

Puis les années sont passées.

J'ai été contactée en juillet 2022 par Monsieur Mandaroux, professeur d'histoire au Lycée Louis Vincent de Metz. Il m'a proposé de travailler sur les biographies de Cécile et Simon Dembicer ainsi que sur celles de Joseph et Jacques Tabak, les enfants de deux des sœurs de mon grand-père, déportés par le convoi 77. Dans le monde de ma vie d'adulte, il m'était proposé de repartir sur les traces de l'histoire de ma famille. J'ai hésité. Mon grand-père n'avait pas voulu parler et j'étais encore marquée par mes découvertes relativement récentes. Puis rapidement, j'ai accepté.

Le travail mené par les enseignants a été exigeant et réalisé de façon scrupuleuse. Toute cette année scolaire, les prénoms des sœurs de mon grand-père, de leurs enfants et de leurs maris ont résonné. Des ponts ont été créés entre Metz et Saint-Michel-de-Rivière, un petit village où vivait Rose, une de sœurs de mon grand-père, avec son mari et leurs enfants, et ce sont là-bas des collégiens qui sont venus enrichir encore ce travail avec une enquête de terrain.

Dans le monde de ma vie d'adulte, des enseignants et leurs élèves ont redonné vie à ma famille en retraçant son parcours. Une exposition a été inaugurée le 25 mai dernier à Metz, une partie de ma famille était présente, le grand-rabbin de Metz également et des membres de la communauté juive de Metz. Tous ont remarqué la qualité du travail réalisé. Dans le monde de ma vie d'adulte, il y a des élèves qui m'ont dit avoir été particulièrement émus par les vies de mes petits cousins et celles de leurs parents.

Je ne regarde plus la synagogue de la même façon, puisque c'était leur synagogue. Je comprends différemment le regard plein de tendresse, de douceur et de douleurs du Tonton Sobel et je comprends mieux les silences de mon grand-père.

Dans le monde de ma vie d'adulte, le silence s'est brisé et d'autres ont parlé de Léah, Salomon, Rose, Berthe, Frida, Joseph, Jacques, Hélène, Joseph, Roger-Israël, François, Jules, Rachel, Rose, Israël, Cécile, Simon, Jacques, Monish, Sarlota, Michaël, Samuel, Zéli, tous morts en déportation.

Une année pour retracer leurs vies, une année pour parler et les faire exister.

L'éternité pour ne jamais oublier.

Julia Ghisalberti



Adolphe Lévy

Mes amies Nicole et Marion, André Jacobs, bien sûr, et son incroyable mémoire, MyHeritage aussi pour quelques dates ont attiré mon attention sur cette famille au mois de décembre 2023. Je n'ai réussi à rassembler que très peu d'éléments et rien sur la période de la guerre. Le temps et le hasard combleront peut-être un jour le vide.

Adolphe/Ady Lévy est né le 24 décembre 1897 à Bremen, en Allemagne. Hugues Lévy est le nom de son père, Fanny Benjamin (1867-23 mai 1940 à Forbach), celui de sa maman. Il a épousé Recha Charlotte Stern, née le 5 juin 1909 à Hombourg dans le Haut Rhin. Elle est la fille de Maurice Stern et d'Emma Esther Gutenstein.

Adolphe et Fanny ont un fils, René né le 12 décembre 1937.

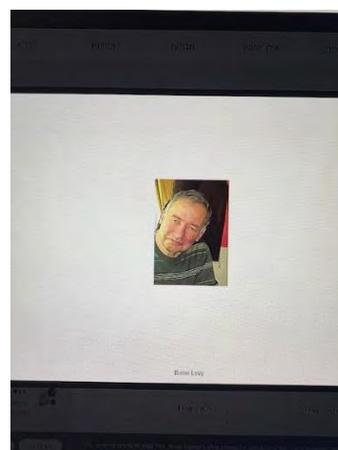
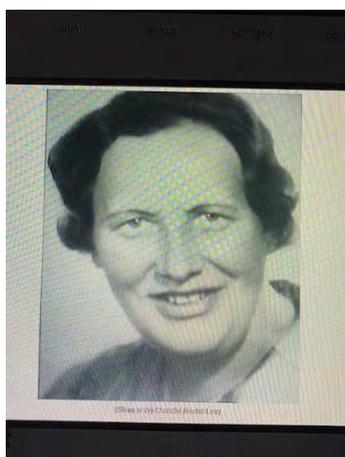
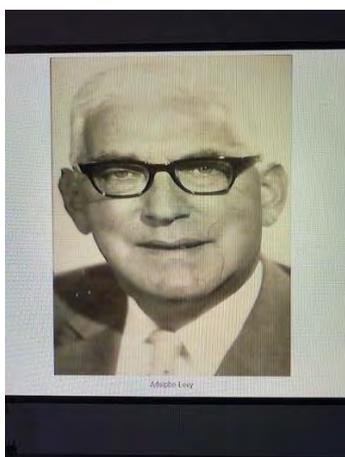
Selon André, après la guerre, la famille habite au 175a rue Nationale, la même maison que celle de Jules Lévy (voir le dossier à son nom). Adolphe est employé chez Malopa, qui appartient à Éric Kohlmann, où travaillent également André et Joseph Niderman (voir les trois dossiers concernant chacun d'eux). Après la fermeture de la firme, il s'installe comme marchand de papier dans la rue de Verdun, toujours à Forbach. Il est le représentant du KKL et fait partie de la commission.

René a quitté Forbach pour s'installer à Plaisir en région parisienne.

Adolphe, chaque semaine, retrouve pour une partie de bridge ses amis Louis Klauber, Robert Sussel et Henri Weiller au café Caspar.

J'ai trouvé des photos d'Adolphe, de Fanny et de René sur MyHeritage. Nicole m'en a fourni trois autres où ils figurent, ensemble ou séparément.

Recha-Charlotte est décédée en 1975, Adolphe le 23 mai 1984. Ils sont tous deux enterrés au cimetière israélite de Forbach. René est décédé en janvier 2015 et repose lui aussi au cimetière de Forbach.





Recha est à gauche, aux côtés de Raymonde Sussel, de madame Moise et de madame Schwarz



René est debout (tête penchée), le troisième à partir de la droite, entre Mady Liebmann et Yvette Moise



Adolphe Lévy est au dernier rang, le deuxième à partir de la droite. René est à sa droite, avant Henri Weiller, Robert Sussel et Louis Klauber. Recha est au premier rang, la deuxième à partir



Isaac Lévy

Roland Bloch, en 2023, m'a fourni un plan de la communauté sur lequel figurent les noms de ses membres selon les sièges -numérotés- qu'ils occupaient à la synagogue, hommes en bas et femmes sur la galerie, à l'étage. Parmi ces noms il en est dont je ne sais pratiquement rien.

D'autres me sont totalement inconnus. J'ai demandé à tous ceux concernés par cette recherche du passé si certains auraient des précisions à apporter/ajouter sur ces personnes. En réponse, Michel Polirsztok et Ruthy Solomon font mention d'Isaac Lévy et de sa famille. Isaac (1861-1961) est leur grand-oncle. Ruthy m'envoie une photo et un document. Je rajoute quelques dates et relations trouvées sur MyHeritage. Ce n'est pas beaucoup mais permettra peut-être de compléter cette synthèse un jour.

Voici donc quelques lignes sur Issac Lévy et sa famille. Je n'ai à ce jour rien trouvé sur eux concernant la période de la guerre.

Et d'abord ce que m'en écrivent Michel et Ruthy :

Michel :

En réponse à ton mail : Isaac Lévy, l'Oncle Isaac, était l'oncle de mon grand-père Salomon Hanau. Il avait 3 filles Thérèse, Rose et Ida et un fils Arthur, père de Robert Lévy, meubles Ronel.

Ruthy :

Salut Richard,

Les parents de mon grand-père selig, Raphael Hanau, étaient : Samuel Hanau et Berthe Levy.

Isaac Levy (Onkel Isaac, comme disait mon papa) a vécu à Forbach jusqu' à l'âge de plus de 100 ans.

Il avait plusieurs filles qui tenaient ensemble le magasin de lingerie pour dames dans la rue nationale et vivaient avec leur père, donc des cousines de mon papa.

Je dois avoir une photo, je vais la chercher.

Bonne journée cher Richard

Ruthy trouve une photo :

Onkel Isaac Levy en 1961 (l'oncle de mon grand-père Raphael Hanau) avec ses filles :

Rose à droite que je reconnais

Friedel (Thérèse ?) et Ida je ne sais pas qui est qui. (En fait de gauche à droite : Ida, Thérèse et Rose).



Et un document : le certificat de décès à Forbach, le 19 septembre 1965, du grand-père de Ruthy, Raphael Hanau, fils de Samuel Hanau et de Berthe née Lévy, la sœur d'Isaac :

BULLETIN DE DÉCÈS

REGISTRE N° 311
ANNÉE 1965

Commune: FORBACH Département: Moselle

Le dix-neuf septembre mil neuf soixante-cinq

est décédé à Forbach

Prénoms et nom: Raphael HANAU, commerçant-retraité

Lieu et date de naissance: Fürweiler (Sarre) / Allemagne, le 28 mars 1890

Domicile: Forbach

fil. de Samuel HANAU et de Berthe LEVY, époux décédés;
veuf de Mathilde MEYER.

Délivré le: 10 novembre 1965.

L'Officier de l'État Civil
P.d.

MAYRE DE FORBACH
MOSELLE

E.C. 201 RP

Imp. Strasbourgais - 2770-84

MyHeritage permet de rajouter quelques rares détails et de faire des rapprochements :

Isaac est né à Kerprich-Hemmersdorf le 2 septembre 1861. Il est le fils de Marx Lévy et de Sarah (née Kahn ou Cahn). Il a une sœur dont le prénom est Berthe (une des sources parle de 8 sœurs et frères : Theresia, Emil, Rosalie, Herz, Eva, Benjamin, Judula et Adolph. Berthe est-il le second prénom d'une des filles ?).

Isaac épouse Berthe/Léonore Mayer. Ils habitent rue Nationale, en face de l'ancien café du Rodenhoff (précisions fournies par Michel). Le couple a quatre enfants :

Thérèse (5 septembre 1893 à Hemmersdorf-5 février 1982 à Forbach), Arthur (4 septembre 1897 à Dillingen- ?), Rosalie/Rose (18 août 1899 à Dilingen-15 janvier 1972 à Forbach) et Ida (30 mai 1904 à Dilingen-26 mai 1977 à Forbach).

Thérèse est commerçante, possède un magasin de lingerie féminine dans la rue Nationale, en face de l'ancienne Poste : Corsets Thérèse.

Arthur et sa femme ont un fils, Robert qui possède un magasin de meubles, les Meubles Ronel. Voici ce que Katia Benveniste écrit à propos de Robert (Katia est la fille de Simon Lévy (voir le dossier Jules et Élise Lévy) :

J'ai quelques informations (succinctes) à te transmettre concernant Robert Lévy que j'ai peu connu. Il était le fils de Blanche Meyer, née à Arlon (Belgique) le 27/04/1898. Blanche était une sœur de Thérèse Meyer, ma grand-mère maternelle. Robert était donc un cousin germain de ma mère Renée Lévy (voir dossier Simon Lévy). Il était marié à une dame prénommée Alice.

J'ignore ce qui l'a amené à Forbach. Je me souviens qu'il dirigeait l'entreprise (de meubles, il me semble) Ronel.

Isaac occupait à la synagogue la place 10, Arthur la 47, le fils de ce dernier, Robert, la 42. Chez les femmes, Thérèse occupait le siège 47, Rose le 1, la femme d'Arthur le 42.

Isaac, Berthe et leurs trois filles sont enterrés au cimetière juif de Forbach.



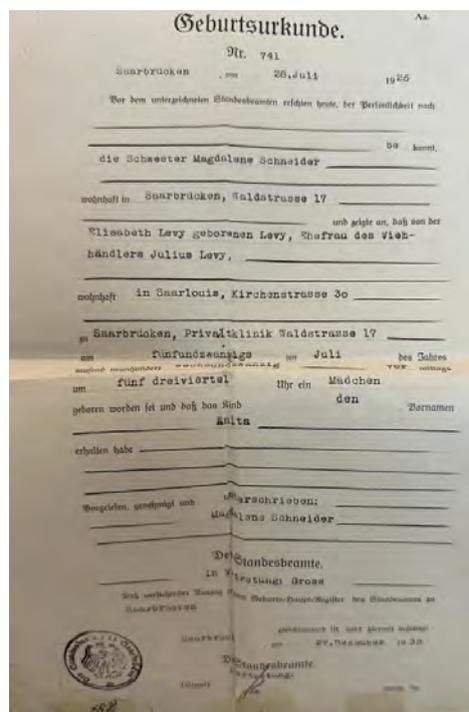
Isaac et Berthe Lévy

Jules et Élise Lévy

L'histoire de Jules et d'Élise Lévy m'est confiée par leur petite fille Karine lors d'une conversation téléphonique le 1^{er} mars 2023. J'ai renoué le contact avec elle par l'entremise de Myriam Eilstein (voir dossier Paul Kahn). Karine habite Strasbourg. La dernière fois que je l'ai vue remonte au début des années 60, moment où elle et ses parents Éric Kohlmann et Anita née Lévy ont quitté Forbach pour Colmar. Les documents et photographies relatifs à sa famille reposent depuis le décès de sa maman, dans une valise qu'elle n'a, jusqu'à présent, jamais ouverte. Katia, cousine de Karine me transmet des compléments d'information le 8 mars. Katia est la fille de Simon Lévy, fils de Jules et d'Elise. Au moment de la guerre de kippour, Simon déclare à la synagogue de Forbach vouloir couvrir les frais d'achat du billet d'avion vers Israël pour tout jeune qui déciderait de partir comme volontaire. J'avais déjà mon billet en poche et le lui dit. Il m'invita à venir chez lui, dans sa maison près du Schlossberg et me donna l'argent en liquide. Je ne l'ai, de ce fait, jamais oublié. Je raconte cette histoire à Katia lors de notre conversation qui a lieu cinquante plus tard, à quelques mois près.

Karine me transmet documentation et photos trouvées -avec beaucoup d'émotion- dans la valise de sa maman. Katia m'a envoyé celles dont elle disposait. Toutes deux ont corrigé les diverses versions et les ont complétées au fur et à mesure. Le ping-pong entre elles et moi s'est poursuivi jusqu'au 1^{er} mai... En attendant, peut-être de nouvelles découvertes.

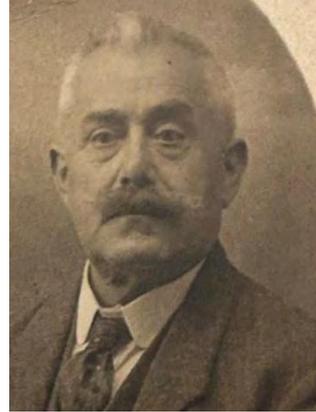
Jules Lévy, marchand de bestiaux, est né en Sarre le 24 octobre 1884. Il est le fils de Yakob Lévy et de Rosina née le 27 octobre 1884. Yakov et Rosina ont trois autres enfants : Rosalie, David et Selma. La famille habite Roden, une banlieue de Sarrelouis.



En 1914, Jules épouse Élise, elle aussi une Lévy (fille d'Isidore et Rosalie Cerf, native d'Esch-sur Alzette), née à Hettange-Grande le 16 novembre 1892.

Le couple vit à Sarrelouis, Kirchenstrasse 30. Ils ont quatre enfants : Raymond (3 octobre 1919-21 mars 1993), Simon (7 septembre 1921-6 janvier 2007), Anita (25 juillet 1926-15 novembre 2008). La cadette, Marion est née en 1933.

Isidore Lévy, le père d'Élise



L'acte de naissance d'Anita

Geburtsurkunde

Str. 523

Paulsborn, am 27. ten October 1892.

Der den unterzeichneten Standbeamten vorliegend laut der Verköndlichkeitsnachricht bezeugt, dass

der Handelsmann Jakob L. E. V. Y.

welcher zu Boden kreuztlicher Religion und gültig an, bei von der Paula Levy geborenen Welf seiner Ehefrau

juristischlicher Religion

zu Boden in seiner Wohnung

am Siebenundzwanzigsten October des Jahres

einem vollkommen vierundzwanzigstägigen Kindschen

an dem Vater die zu was seinen Namen

geboren hat.

Wesshalb kundget und unterschrieben

Jakob Levy

Der Standbeamte

W. A. L. E. M. E. T.

Zu welchem Zweck mit dem Schutz-Deputierten des Standortes

in Paulsborn

Paulsborn, am 7. März 1892

Der Standbeamte

in Vernehmung



Simon Lévy et sa maman



Jules, Élise, Raymond, Simon et Anita



Raymond,
Anita et Simon



Jules, Élise et les deux garçons



Anita

Quelques années avant la déclaration de guerre, chassée par le nazisme, la famille s'établit à Forbach. Une carte de membre de la fédération française de tennis de table attribuée à Simon indique qu'ils y sont déjà en 1935. Jules continue à exercer sa profession de marchand de bestiaux. Leur appartement est situé au rez-de-chaussée du 175a de la rue Nationale.



175a rue Nationale



Jules et Élise



Années heureuses. Jules,

Élise, Raymond et Simon



Simon avec le chien



Jules et Élise, assis à droite. Simon 3^e debout à partir de la gauche, Raymond devant lui



De gauche à droite : Simon, Anita, Marion et Raymond

Raymond se lance dans la profession de son père, Simon veut étudier la médecine, Anita en 1938 et 1939 est en internat au home Laure Weil de Strasbourg.

Au moment de l'évacuation, ils partent à Charmes dans les Vosges puis en Bretagne à Callac (alors Côtes-du-Nord, aujourd'hui Côtes-d'Armor).



Anita à Callac en 1939

Au vu de son livret militaire, Simon s'engage le 13 février 1940 pour la durée de la guerre. Le 13 février, il est incorporé au DIC 169, cantonné au camp Saint Antoine à Albi. Libéré le 21 octobre et réincorporé le 30, il est définitivement libéré le 31. Il rejoint alors sa famille.

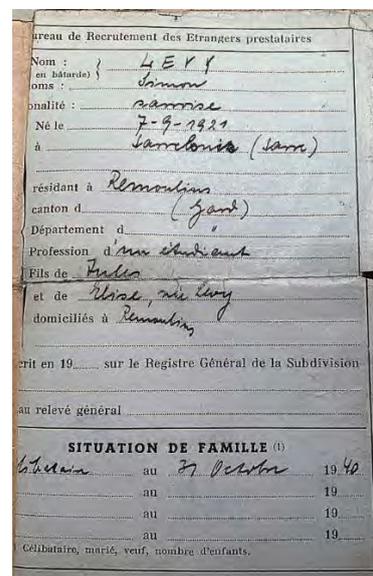
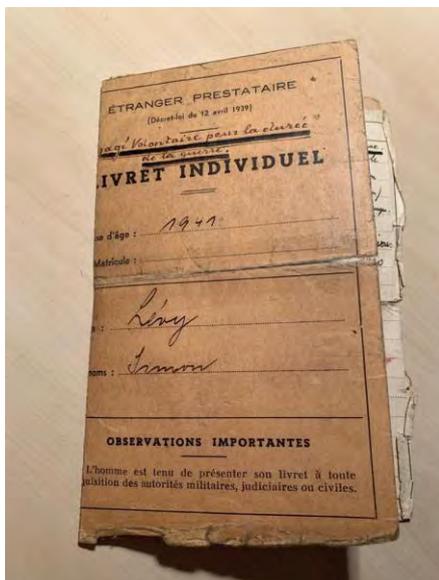


Raymond a été accueilli par une famille à Remoulins dans le Gard. Il fait venir ses parents, son frère et ses sœurs. Ils vivent tous cachés par la famille Ortuno dont Raymond épousera une des six filles, Yvonne.

Carte d'identité d'Anita fournie par la préfecture du Gard en 1941



Après sa libération, Simon se joint à la famille à Remoulins.



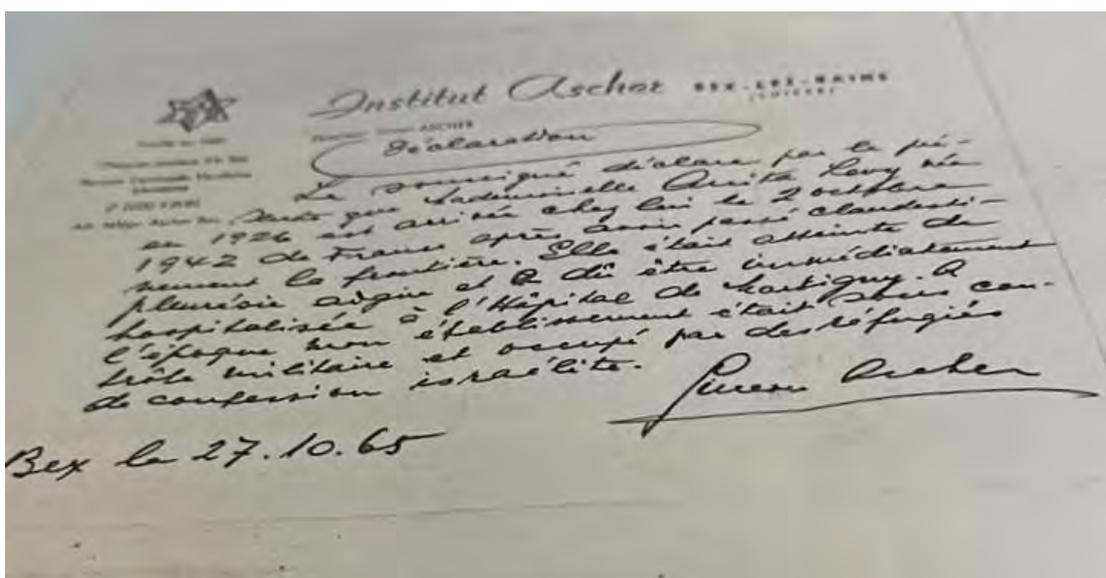


Pont du Gard
Remoulins



Simon et Anita à Remoulins en 1942

Raymond parvient à organiser la fuite de sa famille en Suisse. Le passage de la frontière à Annemasse s'accomplit très difficilement, Élise et Marion sont épuisées. Ils sont arrêtés et sur le point d'être refoulés par les gardes-frontière suisses. Attendris par Marion, ceux-ci finissent par ouvrir le passage. Cela se passe le 2 octobre 1942. Anita souffrant d'une pleurésie doit être hospitalisée pendant deux semaines à l'hôpital de Martigny dans le canton du Valais. Puis elle et ses parents ont obtenu le statut de réfugiés et ont été logés dans des camps. Simon travaille dans une boulangerie à Aigle, Élise et Marion sont placées dans un camp de travail à Liestal, Anita fait le ménage dans une famille.



Les cartes de réfugiés sont renouvelables tous les ans.

A la fin de la guerre, la famille séjourne quelques temps à Saint Gall.

En mars 1946, Jules et Élise retournent à Forbach, toujours au 175a de la rue Nationale.



La carte d'identité de Simon obtenue à Remoulins et prolongée par la préfecture de Forbach en 1946

Raymond qui pendant la guerre a travaillé dans l'épicerie de sa belle-famille reprend à la libération son métier de marchand de bestiaux. Lui et Yvonne eurent un fils, Jean-Claude. Ils viennent habiter à Forbach où ils habitent rue Nationale, au niveau de la rue Poincaré. Raymond travaille à Sarrebruck, a un siège à la synagogue de Forbach qu'il fréquente peu. Raymond décède en 1993, est enterré au cimetière israélite.



Raymond et Yvonne

Simon voulait avant-guerre faire des études de médecine. Les circonstances l'en ont empêché. Après la guerre, il abandonne cette idée et rentre dans la vie active en tant que marchand de bestiaux, pour subvenir à ses besoins et aussi aider ses parents. En 1956, il épouse Renée Jacob, fille de Thérèse Meyer (celle-ci est née en 1902) et de Marcel Jacob, né en 1893, qui habitent Arlon en Belgique. Renée et Simon étaient des cousins éloignés du côté maternel.

Ils s'installent tout d'abord rue Félix Barth. Leur fille Katia nait en 1957. Puis ils déménagent en 1961 dans une maison proche de l'entrée du Burghof.



Simon et Renée

En 1947, Anita épouse Éric Kohlmann (voir le dossier à son nom). Éric reprend l'affaire de son père. Karine nait en 1949, Jean-Marc la suit. La famille quitte Forbach en 1961, pour Colmar puis Strasbourg.

Marion, la cadette, vit aujourd'hui dans un Ehpad à Strasbourg.



Marion



Élise Lévy décède le 14 août 1967, Jules Lévy le 1^{er} janvier 1970 (tous deux à Colmar), Éric et Anita décèdent, lui le 5 septembre 1982, elle en 2008, à Strasbourg où ils sont enterrés. Simon et Renée sont restés à Forbach. Élise et ses parents, Jules, Simon et Renée (décédée le 8 février 2018) sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.



De droite à gauche : Anita, Éric, Andrée (sœur de Renée), Marcel et Thérèse (parents de Renée), Simon et Renée, Jules et Elise, Raymond et Yvonne. La photo est prise à l'occasion des fiançailles de Simon et de Renée.



Jules, Élise, Raymond, Simon, Anita et Marion à l'occasion des noces d'or des deux premiers, en 1964.

Théodore (Théo) Lévy et sa famille

L'histoire de Théo Lévy et de sa famille m'a été racontée par son fils Marc, lors d'une conversation téléphonique le 1^{er} mai 2023. Marc vit à Strasbourg. J'ai rajouté quelques détails et documents trouvés dans les archives Arolsen, une publication du CDDEJ (Centre de Documentation sur la Déportation des Enfants Juifs de Lyon) et chez Serge Klarsfeld évidemment (French Children of the Holocaust). J'ai trouvé sur Google les précisions sur le réseau Hilaire-Wheelwright et le rôle de Théo (sur l'article de Wikipédia consacré au réseau), quelques faits et dates sur MyHeritage. Théo, Gudella (sa femme) et Marc ont habité à Forbach entre 1967 et 1975. Le frère cadet de Théo, Louis, a habité à Rosbruck. Marc a, par mail le 8 août, amplement corrigé la première version de ce dossier et m'a transmis quelques photos que j'ai intégrées au dossier. La photo de Théo et Gudella m'impressionne. Elle résume pour moi les visages de tous ces personnages que j'ai côtoyés dans le cadre de la communauté. Le même sourire tranquille. Tous cachaient les affres de leur passé, cinq années de terreur et de souffrances, la mort de leurs proches, le vol de leurs biens et la nécessité de repartir à zéro, les actes héroïques dans le cadre de la résistance où simplement dans celui de la survie quotidienne. Tous étaient humbles, ne revendiquaient rien, ne racontaient rien. Leur seul souci était de gagner leur vie et assurer un avenir stable à leurs enfants.

Comme les précédents, ce dossier attend les corrections, compléments d'informations, photos et documents, qu'en la circonstance Marc ou d'autres parmi nous, pourront apporter.

Théodore Lévy est né le 15 juillet 1913, en Allemagne, à Oberbieber, dans la Rhénanie-Palatinat, à proximité de Neuwied, non loin de Coblence. Il est le deuxième et l'aîné des enfants de la famille car son frère aîné est décédé peu avant sa naissance. Louis est le nom de son frère cadet. Le père de Théo, Moses Lévy et sa mère, Else (née Loeb), s'établissent à Weinsheim, dans le voisinage de Bad Kreuznach.

Ancien combattant de la première guerre mondiale, Moses décède d'une leucémie en 1923. La famille exploitait une entreprise de jus de pommes et de cidre. Au moment de son décès, les cuves étaient pleines. En 1923 c'était une aubaine, l'argent perdant chaque jour de sa valeur. La même année, ils quittent l'Allemagne une valise à la main.

Ils partent pour Hayange où Max et Hedwig Friesem les avaient précédés. Hedwig était une sœur de Moses. Avec Else, ils créent un petit restaurant casher.

A Hayange, Théo dans un premier temps vend des vêtements (Schmattes dit Marc) chez Roos puis, au moment de l'évacuation, doit quitter le département

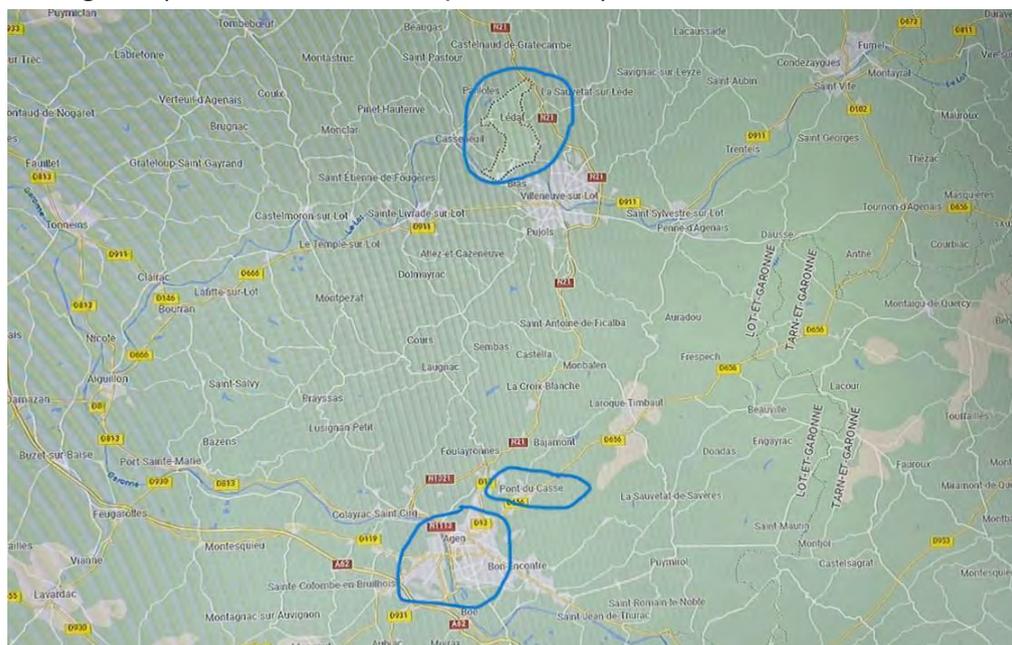
limitrophe de l'Allemagne. Il se rend à Paris, devient décorateur. Il côtoie un monde non juif pour la première fois.

En raison de la guerre, les deux familles quittent Hayange pour Sète. Arrivé en train à Sète, Théo découvre que c'est un port. Il devient docker puis travaille dans les marais salants.

Louis avait fait dans le Gers une école d'agriculture dans le cadre de la préparation à l'Alya. Comme il n'y a plus de travail à Sète et en raison de l'annexion de la zone libre, Théo, Louis et leur mère se rendent dans le Lot-et-Garonne et y prennent une terre en fermage, à Lédats, non loin d'Agen.

Prévenus d'une rafle en préparation, ils quittent la ferme une semaine avant la récolte et tentent de passer la frontière espagnole. Ils échouent dans une grande exploitation, domaine du baron Philippe de Gunzburg, un cousin de la famille de Rothschild. Après la démobilisation en 1940, le baron avait acheté le château de Pont-du-Casse, près d'Agen. Théo, Louis et leur mère y séjournent.

Un jour, le métayer, qui vient de tuer une vache, laisse Théo seul. Ils étaient shohret dans la famille, Théo, qui s'y connaît, dépèce la bête et s'apprête à désosser la carcasse. Intrigué par ses initiatives, le baron lui demande " s'il ne souhaite pas faire quelque chose pour la France". C'est ainsi que sous le nom de guerre Théo, il devient chef du secteur centre (Gers-nord et Landes-est) du réseau de résistance Hilaire-Wheelwright, en relation avec les Anglais du SOE (Special Organisation Executive). Ce réseau est dirigé par le capitaine Hilaire, nom de guerre de George Reginald Starr (6 Avril 1904 – 3 septembre 1980). Celui-ci était un agent secret britannique du Special Operations Executive. Caché pendant 19 mois à Castelnau sur l'Auvignon chez l'institutrice Jeanne Robert, il crée, l'un des plus grands réseaux français du SOE : le réseau Wheelwright. Sa rencontre avec Maurice Parisot, organisée par Théo, est déterminante pour l'armement et l'action de ce qui deviendra le Bataillon de l'Armagnac (créé et commandé par Parisot).



Louis, également, s'est engagé dans la résistance. Garçon de ferme le jour, résistant la nuit, son rôle est de recevoir les armes parachutées en containers, dont un appareil morse puis une radio qui sont cachés chez une dame du côté de Vic-Fezensac dans le Gers. Louis est capturé par les Allemands et déporté à Buchenwald-Dora.

Else vit cachée dans un couvent.

Théo obtient la nationalité française le 9 août 1946. D'abord vendeur de tissus à Paris, il obtient la direction d'un magasin à Strasbourg puis à Sarrebruck. En 1954, il épouse une de ses clientes, Gudella Lazar qui faisait les marchés. Elle est originaire d'Illingen, Sarre, où elle est née en 1928. Son père et sa belle-mère émigrent à Nyons où réside une grande communauté de Sarrois. A Nyons résident également, au 380 Promenade des Anglais, l'oncle Ludwig Lazar, sa femme Bertha (née Salmon le 5 février 1903, originaire de Hambourg) et leurs enfants : Ruth (née le 20 avril 1926), Günther (né le 12 septembre 1929), Kurt (né le 21 mars 1931) et Francine (née le 23 juin 1939 à Nyons). Un neveu, Werner Strauss, né le 24 octobre 1929 habite chez eux. Le 21 janvier 1944, une rafle à lieu à Nyons. Les gendarmes les arrêtent, à l'exception de Ludwig qui se cache dans une armoire. Bertha et les enfants sont conduits au Fort Montluc à Lyon. Le 28 janvier, ils sont transférés à Drancy d'où ils sont déportés à Auschwitz le 3 février par le convoi 67. Sur les 1214 personnes embarquées dans ce train, 985 sont assassinés dès leur arrivée, dont les Lazar. Après la guerre, Ludwig tente de retrouver la trace de sa famille disparue : il fabrique une affichette avec des photos, implorant toute personne susceptible de le renseigner. Il n'a pas encore abandonné l'espoir. Jusqu'au jour où il lui faut se rendre à la raison : personne ne reviendra. Il se suicidera.



De gauche à droite, Bertha, Francine, Kurt, Ruth, Günther, Werner.

Gudella ne parlera de sa mère à Marc qu'à une seule reprise : celle-ci ayant perdu la tête le lendemain de la naissance de sa fille, elle ne sortira jamais de l'hôpital psychiatrique de Merzig. Elle sera envoyée, comme tous les malades mentaux et handicapés à Hadamard ou Weilmunster où ces personnes sont toutes mortes de faim et de maladies.

Gudella a été élevée par sa grand-mère paternelle. Après la mort de celle-ci, Arthur s'est remarié avec celle que Marc appelle grand-mère (Oma), Rosel Katz, née à Cuxhaven, proche de Kassel dans la Hesse.

Après la guerre, Arthur fait les marchés vendant des tissus. Il meurt en 1947. Gudella a continué l'affaire, avec sa belle-mère, jusqu'en 1968.

Théo acquiert la nationalité française le 9 août 1946. En 1958 ou 1959, il perd son travail suite à la fermeture de son employeur, les tissus Tim. Par l'intermédiaire des Guggenheim, il entre en contact avec Adolphe Schmieder, fabricant de meubles rembourrés à Sarreguemines. Les meubles Klauber seront ses premiers clients à Forbach. A Forbach il rencontre Joseph Niderman (voir son dossier) qui lui enseigne les rudiments du métier (tissus, châssis, comment assortir etc...)

De 1967 à 1975, Théo, Gudella et leur fils Marc s'installent à Forbach, dans le quartier de la Petite-Forêt.

Théo meurt le 25 octobre 1984, Gudella le 23 juillet 2017. Ils sont enterrés au cimetière israélite de Sarrebruck, tout comme le sont Arthur, Else et Rosel.

Un musée de la résistance dans le Gers a été ouvert en 1954, inauguré en 1975 par André Bord, ministre de la défense. Marc y a vu une photo de son père datant d'après la libération.

Quant à Louis et son épouse Denise, née Moïse, ils ont vécu un certain temps à Rosbruck. Gérant de la société de chauffage pour grands ensembles Stenger qui avait son siège à Strasbourg-Robertsau, il travailla beaucoup pour les Houillères du Bassin de Lorraine.

Louis meurt en 1986. Lui et Denise sont enterrés à Strasbourg.

Des Stolpersteine (pierres d'achoppement recouvertes de métal sur lesquelles, dans de nombreuses localités d'Europe, sont gravés les noms de juifs assassinés par les nazis, devant les maisons où ils ont habité) ont été installés par la municipalité d'Illingen le 15 avril 2019 devant le lieu de résidence de la famille Lazar à Illingen, Hauptstrasse 51.



Moses, Else, Théo et Louis Lévy



A Hayange en 1938



A Sète avec Else



Théo, à l'enterrement de Maurice Parisot tué accidentellement par la roue d'un avion au moment de son atterrissage le 5 septembre 1944.



Théo (premier à droite) et ses compagnons : Jean Laborde (médecin, résistant, député maire d'Auch), Jean de Mandelaire (Joseph Mandel de son vrai nom), Jean Poncelet (peintre inconnu du grand public rencontré à Collioure), Abel Sempé qui distillait de l'alcool et faisait rouler les voitures à l'alcool.



Théo en 1945



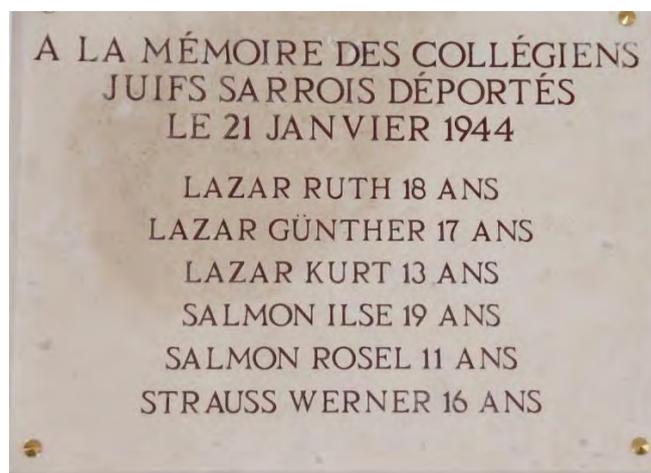
Gudella et Théo en 1984



Deux des Stolpersteine à Illingen



Stèle et plaque avec les noms de la famille Lazar à Nyons



21 janvier 1944 : la deuxième rafle de Nyons

Un après-midi de janvier 1944, Frégate RJ 232, le groupe de résistants de la préfecture, prévient par l'un de ses agents les amis du Nyonsais de l'arrestation imminente de réfugiés juifs afin de leur permettre d'y parer. L'alerte est donnée. Le groupe local de l'AS, dirigé par Téna et qui, grâce à une imprimerie clandestine à Valréas, fournissait de faux papiers aux Juifs, prend rapidement des dispositions.

Les familles Lazar, Wolf et Lévy se présentent en pleine nuit à la ferme d'Albin Vilhet, l'un des responsables de la Résistance à Nyons, pour qu'on les cache. Celui-ci accepte de le faire, bien que sa maison, leur dit-il, ne soit pas un asile très sûr car il est suspect comme communiste. *« Vu l'heure tardive, je ne pouvais pas les renvoyer et mon épouse s'employa à préparer quelques lits pour les femmes ; les hommes couchèrent dans le foin. Le lendemain matin, je me rendis chez le curé et le pasteur qui s'étaient proposés pour nous trouver des refuges. Le curé ne put rien faire, mais le pasteur Bonifas m'indiqua un abri sûr, chez Charles Guintrand, au quartier des Crotasses [à Vinsobres]. Les trois familles passèrent la journée chez nous. On les ravitailla le mieux possible et, lorsque la nuit arriva, je les accompagnai car je connaissais bien le chemin. Je passai devant, portant la petite Francine Lazard sur mes épaules car, âgée de quatre ans, elle avait du mal à suivre. Le jeudi suivant, je rencontrai Lazard père qui se promenait en ville. Je lui dis : "Vous auriez dû attendre encore un peu avant de vous montrer ». Il me répondit : « Nous étions bien là où nous étions, mais rien ne vaut son chez-soi et demain nous rentrons chez nous ». Mais une « descente » de la Gestapo et de la Milice va leur être fatale. « Le 21 janvier 1944, vers 23 heures, poursuit Albin Vilhet, la Gestapo, accompagnée de miliciens, arrivait à Nyons et procédait à de nombreuses arrestations [de Français résistants] Les familles juives Salmon, Lazard, Bombet furent arrêtées en entier, sauf le père Lazard qui s'était caché dans une penderie. [Elles] ne devaient plus revenir et terminèrent leur martyre dans les fours crématoires ».* Dix-sept Juifs, y compris les personnes âgées et les enfants, ont été pris. Léonie Albert, née Samuel, 58 ans, sa fille Renée Albert, 22 ans, qui tenaient une pâtisserie (Le fils Armand Albert, qui avait échappé de justesse à la rafle du 25 août 1942, avait pu se cacher à Marseille, puis à Chamonix).

Les deux sœurs mariées à deux frères, Clémence Bombet née Raphaël, 56 ans, et Blanche Bombet née Raphaël, 58 ans. (Pierre Bombet, 37 ans, représentant de commerce en bois, jouets et ferblanterie pour une maison de Thonon, qui venait une fois par mois voir sa femme à Nyons, villa des Vignes au quartier Chantemerle, était probablement un membre de leur famille : arrêté l'année suivante, il sera déporté le 20 novembre 1943 à Auschwitz).

Louis (Ludwig) Lazar, TE du camp de Crest, échappe à l'arrestation, (caché dans une penderie, nous dit Albin Vilhet, au grenier de la villa que la famille s'était construite, seulement accessible par une échelle de corde, selon Werner Salmon), mais sa femme Berthe Lazar née Salmon, 41 ans, et ses quatre enfants, Ruth, 18 ans, Gunther, 16 ans, Kurt, 12 ans, Francine, 4 ans, née à Nyons le 23 juin 1939, ainsi que le neveu et cousin des Lazar, Werner Strauss, 15 ans, sont pris à leur domicile, promenade des Anglais. Après la guerre, le père Lazar, tente de retrouver la trace de sa famille disparue à l'aide de photos et *« après avoir compris que sa femme et ses quatre enfants étaient disparus dans la Shoah »* se suicide.

Le frère de Berthe Lazar, Robert Salmon, 54 ans, la femme de ce dernier, Amanda née Samuel, 44 ans, et leurs enfants Ilse ou Lise, 18 ans, et Ruth ou Rosie, 10 ans, qui habitaient à la promenade des Anglais.

Et enfin Jean Rosen, 43 ans.

Ruth Lazar, Ilse Salmon et Renée Albert étaient trois jeunes filles très amies et s'étaient engagées dans la Résistance.

Tous iront à Drancy avant d'être embarqués dans les wagons à bestiaux du convoi n° 67

du 3 février 1944. Tous mourront à Auschwitz, sauf Lise Salmon, conservée en vie à la sélection, mais qui mourra du typhus à Bergen-Belsen le 4 juin 1945.

Hans Friedmann, 34 ans, partira pour la même destination dans le convoi n° 74 du 20 mai 1944. Ernest Strauss, 66 ans dans le convoi n° 76 le 30 juin 1944. Le cas du Juif Alfred Lichtenstein, né à Nyons et âgé de 37 ans, est mal connu. On ignore où et quand il est arrêté, on ne connaît que son transport le 15 mai 1944 au camp de Kaunas-Reval. À cette liste, il faut ajouter Klara Blum, réfugiée de Breisach en Allemagne, qui vivait à Nyons, rue Nationale, avec son fils de 35 ans semble-t-il. Elle n'a pas le temps de partir en déportation en Allemagne puisqu'elle meurt au camp de Gurs, dans les Basses-Pyrénées, à une date qui ne nous est pas connue.

Auteurs : Robert Serre

Sources : Robert Serre, *De la Drôme aux camps de la mort*, Valence, Peuple Libre/Notre Temps, 2006. *Études drômoises* n° 27, octobre 2006. Société d'Études nyonsaises, *Terre d'Eygues* n° 33, 2004. Albin Vilhet, *La Résistance dans le Nyonsais*, Notre temps, Valence 1982

Louis et Sarah Liebmann

Les premiers témoignages concernant Louis et Sarah Liebmann me sont fournis en septembre 2022 par leur petit-fils, Jean-Claude Salomon qui vit à Forbach et par Nicole Muller-Sussel de Strasbourg (voir dossier Sussel). David Gougenheim, neveu de Jean-Claude (fils de sa sœur Arlette), féru de généalogie et collectionneur, me transmet le 10 avril une vingtaine de documents et surtout un enregistrement de 51 minutes qu'il a fait de sa grand-mère, Madelène, la fille de Louis et de Sarah. Elle y décrit les années de guerre. J'ai fait la transcription de sa plus grande partie. David m'envoie également des documents et l'ensemble de sa recherche généalogique sur le logiciel qui la contient. Surtout, David m'envoie les lettres de son grand-oncle Paul tombé au champ d'honneur.

Louis Liebmann, fils de Joseph Liebmann (1841-1903) et de Mélanie Lévy (1885-1917), est né le treize juin 1891 à Puttelange-aux-Lacs. Le 3 mars 1921, il a épousé Sarah (Marcelle) Ury, née le 9 décembre 1894 à Grosbliederstroff.

EXTRAIT D'ACTE DE NAISSANCE

REGISTRE N° 63
ANNÉE 1891
FOLIO

Commune Puttelange-lès-Farschviller Département Meurthe

Le treize juin mil huit cent quatre-vingt-une
à dix-neuf heures quatre-vingt est né ⁽¹⁾ à Puttelange-
les-Farschviller Louis

du sexe masculin de ⁽²⁾ Joseph Liebmann et de Mélanie Lévy
son épouse

Mention Marginale ⁽³⁾ marié le 3 mars 1921 avec Marcelle Ury de
Grosbliederstroff

Pour extraⁿforme
Le vingt-trois février
vingt-trois mil neuf cent vingt-trois
L'Officier de l'État Civil

⁽⁴⁾ Puttelange-lès-Farschviller

1) Indication précise du lieu de naissance (rue, numéro) et prénoms.
2) Prénoms, Nom, lieu et date de naissance, profession et domicile des parents - et indication de la qualité d'époux des père et mère. Toutefois ces indications ne doivent figurer que sur les extraits destinés aux héritiers, aux administrations publiques ou aux personnes susceptibles d'obtenir aux termes de l'article 57 du Code Civil, la copie intégrale de l'acte de naissance. Elles ne doivent pas figurer dans l'extrait délivré à tout requérant.
3) Dans l'extrait délivré à tout requérant cette rubrique ne doit être remplie qu'en ce qui concerne le mariage.
4) Timbre de dimension et timbre de droit d'expédition ou indication du motif pour lequel l'extrait est délivré sur papier libre.

Impr. Strasbourgaise — 2303-52 EXTRAIT D'ACTE DE NAISSANCE E C 50

Sarah avait six sœurs : Alice et Marthe (elles émigreront avant la guerre aux États-Unis où elles épousent deux frères Barth dans le Wisconsin), Clémence (elle épousera un Feissel), Léonie (s'appellera Lévy), Félicie (deviendra Metzger), et Fernande qui habitera Forbach avec son mari (probablement Siegmund Nussbaum) et son fils (Arthur).



Derrière les parents, Jonas (22 avril 1862 à Grosbliederstroff - 25 janvier 1928 à Forbach) et Rosalie Ury (décédée le 21 novembre 1928 à Forbach), les sept sœurs. De gauche à droite : Alice, Félicie, Sarah, Fernande, Léonie, Clémence, Marthe. La photo a été prise vers 1900, derrière la boulangerie de Jonas à Grosbliederstroff

Louis avait deux frères : Lucien (5 juillet 1877- ?) et Valentin (27 décembre 1878- 1935).

Louis et Sarah s'installent à Forbach autour de 1920. Ils ouvrent un magasin de graines au 131 de la rue Nationale à Forbach. Leur aîné, Paul naît le 16 octobre 1922, leur fille Madelène, surnommée Mady, le 24 octobre 1924.

Le frère de Louis, Valentin, un marchand de bestiaux aisé, s'installe lui aussi à Forbach, avec sa femme Henriette (Herz de son nom de jeune fille) surnommée Nini (1885-1954), au 16 de la rue du Château.

Les affaires vont bien. Mady va à l'école, jusqu'au certificat d'études qu'elle passe en 1935. De son enfance, elle a l'extraordinaire souvenir du grenier de l'oncle Valentin et de la tante Nini. S'y trouvaient, dans des malles en osier, des stocks de verres de lunettes et de vieilles montures avec lesquels elle, son frère et ses cousins jouaient. Surtout, dans un recoin, dans d'autres malles, des robes que sa grand-mère Mélanie a reçu en cadeau des dames d'honneur de l'impératrice Eugénie. Le père de Mélanie (1855-1917) avait l'étrange profession de fournir la garde impériale en conscrits. Il les choisissait parmi des garçons d'au moins un mètre soixante-dix et d'un poids léger. Durant la période de préparation, il les logeait et les nourrissait chez lui. Mélanie était intelligente et parlait le Français. Son père l'emmenait avec lui lors de la livraison de ces conscrits, en échange desquels il recevait des pièces d'or. C'est ainsi que Mélanie a été introduite à la cour, dansait aux bals impériaux,

rencontra l'impératrice, reçu en cadeau robes brodées à la main, bijoux et fanfreluches dont a hérité Valentin et qui gisaient dans ce grenier. Des portraits de famille et autres tableaux faisaient partie des trésors cachés de ce grenier où, les jours pluvieux, Mady jouait avec son frère Paul, ses cousins Arthur (fils de sa tante Fernande), Jean et Ginette (enfants de la tante Léonie). Lorsqu'il faisait beau, ils allaient dans le grand jardin français de la maison (d'un côté le potager et de l'autre l'espace décoratif).

La table était dressée à l'heure du gouter. Des miches de pain rond préparés par Nini les y attendaient. La tante Fernande préparait également le pain et le fromage (grâce aux produits laitiers que son mari Siegmund Nussbaum, un marchand de bestiaux, lui ramenait de ses fournisseurs). Les enfants pouvaient tranquillement aller d'une maison à l'autre, il y avait peu de voitures en ville à cette époque. L'oncle Valentin était un des seuls à en avoir une, avec chauffeur.

Dans la famille, tous respectaient la tradition, séparaient le lait de la viande aux repas. Dans le grenier de Louis et de Sarah était conservés les ustensiles et la vaisselle utilisée à Pessah que les bonnes descendaient avant la fête et remontaient après.

Histoire locale de Forbach
Cercle "Die FURBACHER"

11, rue Nationale

Marchand de graines
Louis LIEBMAN

Publicité de 1922

Samen- und Leder-Handlung
Marchand de Graines

Sämereien in la Qualität
alle Sorten
Vogel- sowie Hüner-Futter
alle Sorten
Depot des echten Nudelfeins
- Fabrikate „GRASOP“

Louis LIEBMAN
FORBACH Am Markt

Situation géographique

Publicité de 1928

Samen, Futter u. Düngemittel
Louis Liebmann

Telephon No. 134 **FORBACH** Rue Nationale 11
Am Marktplätzchen Altes Geuläch am Platz

Alle Sämereien für Garten Feld u. Wiesen
Vogel- und Geflügelfutter aller Art
Düngemittel zu den billigsten Tagespreisen

Depot des echten Nudelfeins „Prevaldiner“

¹ Aujourd'hui : Pâtisserie Collot Livier
Site Internet @ Un Forbachois On-Line @
<http://www.un.forbachois.net>

Page 50 sur 74

Le rythme de vie commence à changer après 1936. Des croix gammées apparaissent en ville. Le cousin Joseph de Cologne qui venait souvent à Forbach était apprenti boulanger. Il a été arrêté par la gestapo en se rendant au travail. Personne ne l'a jamais revu.

La tante Fernande faisait partie d'un réseau qui organisait le passage de la frontière à des groupes d'enfants. Mady l'accompagnait. Les parents de ces enfants leur avaient donné de grandes quantités de bijoux qui rassemblés étaient lourds à porter. Mady n'a jamais oublié une dame de Sarrebruck qui voulait leur confier une rivière de diamants et d'autres bijoux. Fernande refusa de les prendre, en raison du poids. Cette dame les a jetés dans les toilettes et a tiré la chasse disant qu'ainsi les nazis n'en profiteront pas.

Après l'évacuation, le couple Liebmann et leurs deux enfants sont évacués comme toute la population lorraine. Leur périple débute en train, continue en autobus. Ils se sont arrêtés pour un certain temps à Delme où ils laissent une partie de leurs affaires. Le 16 janvier 1940, Paul obtient un laissez-passer d'un général Prévot qui occupe la fonction de Prévot de l'Armée (ce n'est pas une blague le tampon du général le confirme). Le sauf-conduit est valable jusqu'au 30 janvier. C'est en camion qu'ils arrivent à Beaurepaire dans l'Isère où ils vivront toute la guerre. Ils louent, sous leur vrai nom, un appartement au 50, de l'avenue Victor Hugo, la voie principale de l'agglomération. Louis et Sarah travaillent aux champs. Paul passe d'un endroit à une autre pour finalement être pris dans une ferme où sont élevés des taureaux. Mady trouve un emploi chez un docteur.

Après la libération de la région, début septembre 1944, Paul s'engage dans le 6^e régiment de tirailleurs sénégalais tout récemment reformé et qui prend le nom de 6^e régiment d'infanterie coloniale (avec son ami André Bloch de Forbach qui l'a rejoint, voir son dossier). Il est à Lyon après la libération de la ville le 9 septembre où, tout jeune conscrit, lui et ses camarades sont fêtés par la population en liesse. Il fait ses classes, apprend le maniement d'armes, passe son permis de conduire militaire, devient conducteur de jeep. Il écrit très souvent et longuement à ses parents et à Mady. Ses lettres le révèlent fils respectueux et aimant, amoureux de sa patrie, confiant en la victoire et la libération prochaine de sa Lorraine bien aimée. Ses lettres débordantes d'optimisme mettent en valeur sa gentillesse, son humilité, sa passion de la vie et l'attente d'un avenir meilleur. Il les signait parfois "votre fils, soldat de la République. Paul". Il révèle que ses potes le surnomment Mathurin Popeye.

Il saute sur une mine le 18 novembre 1944 à Maîche dans le Doubs. Sarah et Mady ont dû reconnaître le corps. Enterré à Maîche, ses restes ont, après la guerre, été transférés au cimetière israélite de Forbach.



GÉNÉAFRANCE

LES DÉCÈS DU MOIS DE SEPTEMBRE 2022 S

PORTAIL DE LA GÉNÉALOGIE EN FRANCE

LIEBMANN PAUL**Informations de mémoires des hommes**

Site Mémoire des hommes, données téléchargées sur
https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/navigation_facette/index.php?f=opendata mise à jour du 15 août 2022

Militaires tués pendant la Seconde Guerre mondiale**LIEBMANN Paul**

- Conflit : Guerre 1939-1945
- Famille : AC
- Sous-série : 21
- Série : P
- Article : 76884
- Nom : **LIEBMANN**
- Prénom : Paul
- Date de naissance : 16-10-1922
- Lieu de naissance : Forbach
- Département de naissance : 57 - Moselle
- Pays de naissance : France
- Statut : militaire
- Mention : Mort pour la France
- Unité/Régiment : 6^e régiment d'infanterie coloniale (6^e RIC)
- Date de décès : 18-11-1944
- Département de décès : 25 - Doubs
- Pays de décès : France
- Sources : Service historique de la Défense, Caen
- Lien : Voir sur mémoire des hommes.

Le cousin Arthur, né à Forbach le 20 septembre 1926, est déporté par le convoi 71 du 13 avril 1944 (celui par lequel sont partis la plupart des enfants d'Izieu, Simone Veil, Marceline Loridan-Ivens et tant d'autres). Mady sait que Fernande était gravement malade mais ne sait si elle est arrivée vivante à Auschwitz. Ils figurent tous deux sur la plaque à l'entrée de la synagogue ainsi que celui de Siegmund Nussbaum. Les noms de trois autres Nussbaum (Joseph, Wanda et Edith) figurent également sur la stèle sans que je n'aie pu trouver de qui il s'agit. Et, bien sûr, celui de Paul sous la rubrique morts au champ d'honneur.



NETTER	Yves	22.11.32 Anzin	PARIS	Milly S/Seille - (Meurthe-et-Moselle)
NUSSBAUM	Arthur	20.09.26 Forbach	PARIS	47. rue Basfroi - Paris 11

La tante Nani était réfugiée à Dole et les deux familles correspondent.

Mady témoigne : " Il y avait à Beaurepaire un curé très gentil. Il savait probablement pourquoi on ne venait pas à l'église. Le docteur ne savait pas que j'étais juive. Il ne fallait pas parler l'Allemand, pas montrer qu'on le comprenait". Il n'est pas difficile d'imaginer l'état de crainte perpétuel dans lequel ils vivent, comme tous les juifs occupés uniquement à survivre, entourés de dangers. Ce, jusqu'à la libération. Louis, Sarah et Mady restent à Beaurepaire au moins jusqu'en juin 1945 puisqu'ils continuent à recevoir du courrier avenue Victor Hugo. Ils s'y sont fait des amis : la famille Brochet, le facteur Massot, une certaine Jojo Allegre combattante ambulancière, madame Lurny, mesdemoiselles Lamet, Marcollin, Tudelle, Pontier, les dames Tontouille. Mady correspondra avec certains d'eux pendant des dizaines d'années.

Mady trouve la ceinture d'un soldat allemand et la conserve. Elle est aujourd'hui en possession de son petit-fils David Gougenheim.



Au moment du retrait des troupes allemandes, l'un des soldats, voyant un groupe de gens dans un champ, tire une rafale. Mady est blessée au coude et en garde une cicatrice sa vie durant.

A la libération, Louis, Sarah et Mady retrouvent la maison occupée, pillée et en partie détruite. Il ne reste rien de la marchandise, les parquets sont arrachés, la toiture percée, des bombes non explosées attendent les démineurs. Au début, ils dorment avec des parapluies ouverts les jours de pluie. Une aide gouvernementale permet de faire redémarrer l'affaire.



A droite, Mady



De gauche à droite Sarah, Mady et Louis

En 1948, Madi épouse Éric Salomon.



Éric est né le 17 janvier 1920 à Sarrelouis. Son père, Adolphe Salomon est né le 14 mars 1885 à Felsberg, sa mère, Joséphine née Michel le 28 mars 1892 à Niedaltdorf, en Sarre. Adolphe était le fils Edouard Salomon (1852-1933) et de Rosalie (née Lewy). Joséphine était la fille de Bernard Michel et de Berthe Isaac.



Cette carte d'ancien combattant délivrée à Adolphe à Poitiers dans la Vienne en 1943 est surprenante vu l'endroit, son patronyme juif et les circonstances. L'a-t-elle protégé lui et sa famille ?

Éric indique sur un billet écrit de sa main son parcours du combattant :

Incorporé le 9 juin 1940
 C.D.A.A. de Valence (Drome)
 Replie ensuite au Citadelle de
 Mont-Saint-Louis (pyr Ori),
 vers ensuite dans les Chantiers de
 jeunesse No. 21 à Meynes (Aveyron)
 Libéré le 20/10/40 parce qu'Israélite
 Mon chef de groupement m'a fait
 réformer

Incorporé le 9 juin 1940 au CIAA de Valence (Drome). Replié dans la citadelle de Mont-Saint-Louis (Pyrénées Orientales) ensuite dans les chantiers de jeunesse numéro 21 à Meynes (Aveyron – fait Gard). Libéré le 20 octobre 1940 parce qu'étant israélite. Le chef de groupement l'a fait réformer.

Une commission de Contrôle du Groupement National des Réfractaires aux S.T.O. de Châtelleraut délivre à Éric une carte de réfractaire. Cela semble absurde vu son nom de famille mais ce n'est pas la seule bizarrerie de cette époque.

GROUPEMENT NATIONAL DES REFRACTAIRES
 aux S. T. O.

Section de CHATELLERAUT

La Commission de Contrôle présidée par M. [nom] a réuni en séance le 29.8.43

Reconnait que :

Nom : Salomon
 Prénoms : Eric
 Adresse : [nom] Rue de [nom]
 Leigny 30 Cantaine
 Né le 17.1.1910
 à [nom]

Il s'est justifié devant elle de sa position de

"REFRACTAIRE"
 qu'il a pris volontairement le 10.9.1943

En foi de quoi elle lui délivre le présent certificat pour lui servir à toutes fins utiles.

Durée de l'opposition : 30 jours

Empreintes digitales

Section de CHATELLERAUT
 GROUPEMENT NATIONAL des REFRACTAIRES

Le 1^{er} août 1944, Éric s'engage dans les F.F.I. Il est libéré le 1^{er} septembre, continue à servir à titre volontaire pour la durée de la guerre. Il est démobilisé le 20 octobre 1945.

3

Décisions ou actes liant (1) SALOMON Eric

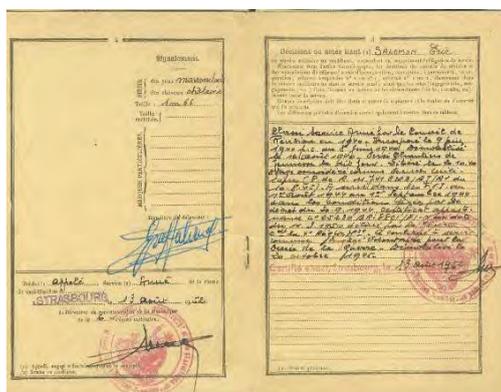
un service militaire ou modifiant, suspendant ou supprimant l'obligation de servir. Mentionner dans l'ordre chronologique, les décisions des conseils de révision et des commissions de réformes (sursis d'incorporation, exemption, ajournements, incorporation, réforme temporaire n° 1 ou n° 2, réforme n° 1 ou 2, classement dans le service auxiliaire ou dans le service armé, ainsi que les actes (engagements, rengagements, etc.) liant l'homme au service ou les circonstances (désirs, retraits, etc.) faisant cesser le service.

Chaque inscription doit être datée et porter la signature et le timbre de l'autorité qui l'a prescrite.

Les différentes périodes d'exercice seront également inscrites dans ce tableau.

Classé Service Armé par le Conseil de Révision en 1940. Incorporé le 9 juil. 1940 f.c. du 8 juil. 1940. Démobilisé le 16 août 1944. Servi Étant donné de l'armée de l'air. Sibérien le 20.10.40. Stage considéré comme Service Militaire (F. de R. de 7.41 E.M.A./R.T./R.T. du 10.8.45). A servi dans les F.F.I. du 1^{er} août 1944 au 1^{er} septembre 1944 dans les conditions fixées par le décret du 20.9.1944. Certificat appasé. n° 4025230 B.P. F.F.I. 151-11 du date du 11.3.1950 délivré par le Service de la Région 152^e. A continué à servir comme volontaire pour la durée de la Guerre. Démobilisé le 20 octobre 1945.

Centrif exact, Strasbourg, le 13 août 1952

Adolphe et Joséphine séjournent dans la Nièvre jusqu'à la fin de la guerre puis s'établissent à Metz où Adolphe ouvre un magasin de chaussures. Éric y travaille. Il fait la connaissance de Mady lors du mariage d'une amie de cette dernière.

Éric et Mady se marient le 24 mars 1946. La réception a lieu à l'hôtel de la gare



Les deux hommes debout à gauche sont Louis et Adolphe. Assis au premier rang de gauche à droite : Sarah (Marcelle), Mady, Éric, Joséphine.

Mariés, ils habitent dans la grande maison de Louis et de Sarah, au 131 de la rue Nationale. Dans un premier temps, Éric travaille chez ses beaux-parents.



De gauche à droite : Louis, Sarah, Madi, Joséphine et Adolphe. Le bébé est Arlette, l'ainée de Madi et d'Éric qui prend la photo, au Schlossberg. Arlette est née en 1950. Leur fils, Jean-Claude, naît en 1955.

Puis Madi pousse Éric à changer de vie. Ils ouvrent un magasin d'antiquités rue Poincaré que remplace avantageusement le commerce des timbres.





Sarah (Marcelle) Liebmann meurt le 12 février 1975, Louis Liebmann le 29 juin 1979.



Adolphe Salomon est décédé à Sarrelouis le 12 octobre 1956. Sa femme Joséphine meurt en 1979. Tous deux sont enterrés au cimetière israélite de Sarrelouis où ils avaient acheté deux parcelles voisines.

Der Bürgermeister der
Stadt Sarrelouis
- Friedhofant-
Geb.Reg.No. _____

Sarrelouis, den 12 Okt 1956

1.) Der verstorbene
wohnt gewesen in _____
kam in das Reihengrab feld 2 Grab No. 35
eingesetzt worden.
Die Grabaufbahrungsgeld beträgt _____ Frs.

2.) Die Familie Adolf Salomon
wohnt in Sarrelouis
hat auf dem Friedhof israelitischer Friedhof
feld 2 Grab No. 35 die 2 ställige Familien Grab-
stätte erworben.
Die Gebühren betragen a) Familiengrabgebühren _____ Frs.
b) Grabaufbahrungsgeld 2.500,- "
zusammen 2.500,- "

3.) Die Beisetzung des verstorbenen Adolf Salomon
wohnt gewesen in Sarrelouis
auf dem Friedhof israelitischer Friedhof in die Bestattungsbühne
feld 2 Grab No. 35 kann erfolgen.
Die Grabaufbahrungsgeld beträgt _____ Frs.

An den Friedhofsrat
Richter _____ I. A.
[Signature]

Éric Salomon meurt le 8 avril 1995, Mady le 10 avril 2002. Ils reposent au cimetière israélite de Forbach.



Le témoignage de Mady

Je suis née en 1924 à Forbach, au 131 rue Nationale. Je suis allée à l'école jusqu'à 12 ans. J'ai heureusement fait mon certificat d'études parce que je n'aurais pas pu continuer. Après 1936, il y avait des bruits de bottes, des croix gammées partout et de la propagande nazie.

Mon cousin Joseph qui habitait Cologne était apprenti boulanger. Il voulait devenir boulanger-pâtissier. En se rendant à son travail, il a trouvé la gestapo devant la porte. Ils lui ont demandé s'il est Joseph Lévi. Ils l'ont arrêté. C'était un beau gars de vingt ans. Je ne l'ai plus jamais revu. Il venait souvent en vacances à Forbach.

Au moment de l'évacuation, nous laissons derrière nous le magasin de graines et de produits pour le bétail et l'entrepôt rempli de marchandise. Tout a été volé.

En 1939 on est parti à Beaurepaire dans l'Isère. Le voyage s'est effectué d'abord en train puis en bus, enfin en camion. On a loué une maison dans laquelle il n'y avait presque rien. On était les seuls juifs originaires de Forbach. Mon frère Paul avait deux ans de plus que moi. Il a passé son permis de conduire à Metz. Il se cachait dans des fermes. Il était gentil et travaillait dur. Comme on a tout laissé derrière nous, on n'avait pas d'argent et avons dû travailler tout de suite, dans les fermes. Je travaillais chez le docteur Varbier. Beaurepaire était dans la zone libre. Les gens étaient très gentils. On a gardé des amis avec lesquels on a correspondu pendant trente ans.

Les années 43-44 ont été dangereuses. Des jeunes ont été arrêtés à Voiron. L'un d'eux avait sept ans. La milice les a interpellés à quatre heures du matin. C'était peu avant la fin de la guerre. Ils ont été déportés et gazés à Auschwitz.

Il y avait à Beaurepaire un curé très gentil. Il savait probablement pourquoi on ne venait pas à l'église. Le docteur ne savait pas que j'étais juive. Il ne fallait pas parler l'Allemand, pas montrer qu'on le comprenait. Paul travaillait à l'élevage des taureaux. L'un d'eux s'appelait Moutelé. Paul lui parlait et le taureau lui répondait. Mais lorsque l'ami de Paul, André Bloch s'est approché, il a failli être embroché si Paul n'était intervenu.

Paul s'est engagé dans la résistance en 1943. Il était dans le Vercors. Il a été tué à Maiche dans le Doubs. Il y a été enterré. Ma mère et moi sommes allées sur sa tombe. On l'a ramené à Forbach après-guerre. Une plaque à Maiche rappelle son sacrifice. Il était si gentil, courageux, travailleur. On m'a dit qu'il y avait eu beaucoup de monde à son enterrement.

J'avais un petit cousin Arthur. Il a été raflé, avec sa mère, la tante Fernande. Elle était malade, n'est sûrement pas arrivée vivante à Auschwitz. Elle a sauvé beaucoup d'enfants juifs, autour de l'année 1935. Elle m'emmenait avec elle. Il s'agissait de faire passer la frontière entre Sarrebruck et Forbach à une trentaine d'enfants. Un train les emmenait à Paris où ils étaient pris en charge par la Fédération Juive de France. Ces enfants étaient couverts de diamants donnés par leurs parents. Ils nous les ont confiés et c'était trop lourd à transporter. La frau Ofermann (phonétique) de Sarrebruck

voulait nous donner une rivière de diamants et d'autres bijoux. Nous n'avons pu les prendre tant nous étions chargées. Elle les a jetés dans les toilettes et a enclenché la chasse disant : " ça au moins les nazis ne l'auront pas". Les enfants pleuraient. On leur expliquait que de Paris ils iront au Havre pour pouvoir partir aux États-Unis. La tante Fernande, qui était la sœur de maman refusait tout payement, n'acceptant qu'un café et un gâteau.

La tante Fernande a habité Forbach, les autres habitaient loin. Il y en avait deux aux États-Unis (Alice et Marthe mariées à deux frères Barth la première a eu trois enfants, la deuxième une. Ils habitaient dans le Wisconsin), l'ainée Félicie qui a épousé un monsieur Metzger dont la première épouse est morte en déportation, Léonie Laurence qui a épousé un marchand de bestiaux de Metz.

Je me souviens du grenier de la tante Denise. Elle habitait au numéro 16 rue du Château, maison Henning (phonétique). Il y avait un grand jardin. Dans le grenier des malles en osier étaient emplies de verres de lunettes et de montures anciennes parce qu'un de mes oncles était opticien. Il ne voulait pas rester en Alsace Lorraine parce qu'on y parlait l'Allemand. On jouait avec le contenu des malles. Cela a été volé. Il y avait d'autres malles peines de robes et de freluches en provenance de la cour de Napoléon III. Ma grand-mère maternelle Mélanie Lévi était la seule fille parlant français. Cela lui a permis d'accompagner et d'assister son père lors de la livraison des conscrits à la cour. Il prenait des jeunes au chômage dont la taille était 1.70 m. et leur poids limité et les préparait à pouvoir faire partie de la garde. Il les nourrissait chez lui à la maison. Ils habitaient Hellimer en Moselle. Les demoiselles d'honneur de l'impératrice Eugénie à la cour donnaient des robes et des freluches à ma grand-mère Mélanie qui était si jolie et intelligente. Mon arrière-grand-père vivait de ce commerce de conscrits. Il recevait des pièces d'or pour chaque garçon. Mélanie a connu l'impératrice car elle était invitée à des bals. Dans ces malles étaient des trésors. Il y avait même des bijoux. Les robes étaient brodées à la main et valaient des fortunes. Dans un recoin, il y avait des portraits de famille, des peintures, de belles lampes, des tapis roulés. Ils étaient très riches. Je n'ai pas connu Mélanie, elle aurait pu me parler de la cour. C'était un magnifique grenier. J'y allais avec Paul, Arthur, Jean et Ginette, les enfants de Léonie qui venaient en vacances chez nous. On passait les jeudis pluvieux au grenier et quand il faisait beau on allait jouer au jardin à la française (d'un côté décoratif, l'autre potager). Ce sont mes plus beaux souvenirs de jeunesse, On pouvait aller chez la tante à pied, il n'y avait pas de voitures à l'époque. L'oncle Valentin était le seul de tout Forbach à avoir une voiture et un chauffeur. A la salle à manger le gouter était préparé pour nous avec des bons pains ronds, des miches. La tante Fernande aussi préparait elle-même des miches. Son mari était marchand de bestiaux et elle avait toujours des produits laitiers. Ils respectaient tous la tradition, séparaient le lait de la viande aux repas. A pessah on changeait les ustensiles de cuisine et la vaisselle. Dans le grenier de mes parents était conservée les ustensiles de cuisine de paques que les bonnes descendaient.

A Beurepaire j'ai été blessée au coude suite aux tirs de soldats allemands en direction du champ où elle travaillait.

Un Allemand avait oublié sa ceinture dans un bois, je l'ai conservée.

Au retour à Forbach, nous avons trouvé la maison et le magasin occupés. Nous parvenons à les récupérer. Avec une aide gouvernementale, nous pouvons rouvrir. La maison est endommagée, le toit percé, des bombes qui n'avaient pas explosé à faire désamorcer. Nous dormions avec des parapluies. Tout était détruit, même le plancher a été arraché. Il a fallu reconstruire et réparer. Je travaille avec mes parents. Comme vendeuse mais aussi je cuisine. On ne trouve pas de personnel à embaucher.

Ce jusqu'à ma rencontre avec Éric lors du mariage d'une amie. Ses parents avaient un magasin de chaussures. J'avais 22 ans et lui 25. Il était vendeur dans le magasin de ses parents. Nous nous sommes mariés en 1962. Éric commence à travailler au magasin de mes parents. On habitait tous dans la même maison de la rue Nationale. En 1965, je l'ai poussé à ouvrir un magasin d'antiquités rue Poincaré. On a ajouté les timbres ce qui a très bien marché tout de suite. On a alors abandonné le commerce d'antiquités.



Mady



Jean-Claude Salomon et moi à l'entrée du cimetière israélite de Forbach en 2022

Les lettres de Paul

Mes bien chers, 7-9-44.

Je puis enfin vous donner de mes nouvelles, un camarade qui me a Beaujeu, vous l'apportera. Je suis en bonne santé et je l'espère de même pour vous.

Nous avons fait beaucoup d'étape après l'escarmouche de Beaujeu le tout en car. Heureusement.

Vous n'avez vu qu'une nuit dans le bois, il faisait beau et j'ai bien dormi. Nous nous entretenons bien entre camarades et avec les chefs qui sont très sages.

Nous avons passé un jour à Chambarent et nous avons touché des effets. Et là nous sommes passés à Lyon.

Vous avez passé à Beaujeu mais de nuit, l'accueil que nous avons eu comme libérateurs à Lyon a été unique. Toutes les

femmes nous ont embrassés, les gens nous seraient la main. Nous avons défilé sous un arc de triomphe de Brives pour aller manger au Salon de la Police où l'image de Pétain a été rayée. Toutes les filles nous embrassaient et nous servaient du vin et de la confiture. Nous avons pris un bon stock de conserves aux Boches.

Nous avons couché à l'hôtel de l'Étoile grand confort, eau chaude et froid et tout confort!

Nous avons fraternisé avec le soldat de l'armée de Gaulle. Nous avons roulé dans toutes les trams pour rien. Les soldats de boches ont fait sauter les ponts, nous avons passé quand même. Les nouvelles sont bonnes, chez nous c'est libre, nous serons bientôt libérés. A Lyon, nous avons été habillés en Chasseurs (grand beret) et avons touché des cigarettes et du

tabac. Les Américains nous ont donné des cigarettes. Beaucoup de gens nous ont fait à boire et nous espérons de nous voir.

Nous sommes maintenant à Riviers et allons défilé à Grenoble demain. Hier soir, un Américain qui sait parler à l'oreille, m'a invité à boire le Champagne avec lui, il m'a donné un paquet de cigarettes et un de sucre qui est fort bon!

Mes affaires vont bien à Lyon. Un Américain qui vous a vu vous a invité à aller à Strasbourg avec lui. Si seulement vous pouvez voir les Lyonnais c'est si touchant, les femmes nous embrassaient des fleurs et nous faisait embrasser par leurs enfants!

Je vous embrasse, je vous embrasse bientôt, votre courage nous touche au bout. Mille baisers de votre fils et père qui pense bien à vous.

Paul

le 21. 9. 44

Mes bien chers,

Après ma permission, je suis
bien arrivé au corps. Au ce
moment je suis à Vouzon et
vous allez partir plus tôt
pour faire l'instruction.

L'espère que vous êtes en bonne
santé. Ce qui est de même en
ce qui me concerne. Mes fiévre
sont maintenant guéries et je
suis content de bien former marche
l'air fasse une visite médicale
et reconnu bon pour le service.
On m'a demandé si je saurais
conduire, il y a du bon.

Audré est déjà parti, mais j
compte le voir sans fin. Je
vous enverrai une lettre et
en attendant je vous embrasse
très très très
Avec votre
Jean



*18.10.44
 50. Avenue Victor-Hugo
 Beauverrière
 44-10
 ES*

Aux Amies le 20 Octobre 1944.

Mes bien chers tous,

Je ne veux pas attendre votre réponse pour vous donner des nouvelles de ma part. Je suppose que vous avez reçu ma dernière missive. Je suis en bonne santé et l'air de même pour vous. Vous avez bien du travail et de la théorie en ce moment. Je ne puis espérer de toucher des effets américains, c'est bon et chaud et les chaudières ne vont à merveille. Pour les raisons que vous comprendrez fort bien, je ne vous dis rien du lieu où nous sommes, il faut faire ici mais beaucoup même. J'ai acheté un stylo dans le pays, les gens sont très gentils, j'ai rencontré une Lorraine qui tient un café ici et je bois de vous toujours à l'œil.

Je me tiens bien et obéis ponctuellement aux ordres, ainsi je n'ai pas encore eu cours de séisme ou de corvées, car la discipline est très sérieuse maintenant.

Quand je vais me coucher (et c'est tôt) je pense bien à vous mais aussi à notre Bon cœur de Lorraine qui n'est pas bien loin.

Je vais songer au pays ce soir, j'aurais

envie d'il y aura de la bonne soupe aux pommes.

Le plus amusant c'est la chambre: nous sommes une vingtaine de gaitards et lorsque nous sommes tous réunis il faut voir ces numéros! Nous avons quelques acrobates, une destination et tous bons chanteurs! Avant le clairon qui donne l'extinction c'est un visage de lit général, on se couche, on se retire, on fait cuire un feu de cocardes qu'on voit en mangeant une poignée de biscuits puis on se recouche, seulement on s'est appuyé qu'il restait un feu de chocolat et du chewing-gum et on recommence en chantant!

Dans mon lit j'ai deux couvertures plus une sac à viande et j'ai deux autres couvertures américaines. Le manger est bon et quand il est au départ on se drouille avec les loutres, on apparaît bien des choses utiles ici.

Je sais mettre le lit au carré et le capitaine passe souvent une nuit de détail. On dort bien propre et les chaudières cires brillantes. Au café il faut saluer et relier dans une attitude correcte.

En dehors de ces détails, je ne vois plus de quoi vous écrire et en attendant votre bonne nuit je vous embrasse mille fois votre

P.S. Un bonjour et bons baisers spéciaux pour ma sœur Nadia

Solgat
P. de la...
P. de la...
70.681.

My Amies le 5 octobre 1944.

Mes très chers tous,

Après un long voyage qui s'est bien passé je suis arrivé dans un petit bled perdu où il ne fait pas très chaud. Néanmoins j'ai deux couvertures et un bon gîte. Les gens ici sont très gentils et nous mangeons tous les jours chez des japonais qui sont très braves et qui nous font une bonne cuisine ce qui vaut beaucoup.

J'ai maintenant une nouvelle affectation et suis nommé chauffeur. Tous les copains sont très chics, il y a beaucoup de gars d'Alsace-Lorraine ainsi que de Lorraine. Nous avons passé bien près du pays qui habitait tante Nini. Je pense qu'à Noël nous serons chez les Sals boches et en tout cas dans notre belle Lorraine.

En voulant vous raconter rapidement ces détails j'ai oublié de vous dire que je suis en bonne santé et l'espère de même pour vous. Le moral est excellent et l'ambiance entre

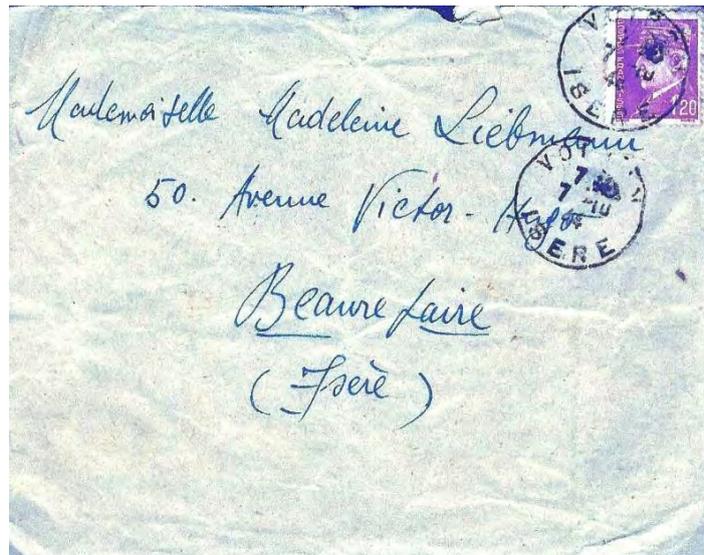
copains est très chaleureuse. Notre capitaine vous a fait, il avait les larmes aux yeux et vous aussi, c'était un soldat magnifique et dans son speech d'adieu il vous a bien dit qu'il vous aimait et qu'il lui était dur de vous laisser, mais le devoir avait tout.

En arrivant ici, on m'a demandé ma profession j'ai dit que j'avais conduit et possédait le permis après quoi on m'a appelé et me voilà de nouveau chauffeur, cela me rappelle grand je conduisais avec papa.

Je pense que vous avez du courir de sous vos chers dispersés et surtout de cousin Hudré; j'espère aussi que vous avez touché mes lettres récemment.

La maison Eydaud ne semble pas pressée de me rejoindre, ils s'insurgent sans doute échappent par un biais au paiement de la prime de libération, mais si je ne reçois rien d'ici la fin du mois, je déposerai une plainte au bureau du colonel.

A vous lire bientôt, recevez mes très chers mes meilleurs et plus tendres baisers
votre Jay



le 6 octobre 1944.

Mes très chers,

Après un long déplacement, je suis bien arrivée dans un petit bled perdu dans la Frisante où il ne fait pas bien chaud. Je suis en bonne santé et j'en espère de même pour vous.

J'ai passé non loin du pays où habitait tante Mimi. Je suis dans un bon gîte avec deux couvertures et je mange chez des paysans qui sont très gentils et qui font une bonne cuisine.

En ce temps mon amie Andrée a dû vous trouver pour vous donner des nouvelles de moi.

J'ai trouvé bien des amis de C^o Hoare-Lorraine dans la région. Je profite d'une occasion pour vous écrire rapidement, un monsieur emmène cette lettre et la mettra à la poste à Vorse ainsi elle arrivera plus vite étant donné que la poste marche avec une lenteur terrible.

Que fais-tu chère Mady? Donne bien le bonjour à M^{me} Brochet et sa famille ainsi qu'à toutes les connaissances.

J'ai oublié de vous dire que j'ai appris à conduire et je fais chauffeur avec succès.

Je vous parle maintenant car je vais me coucher, à vous lire bientôt, écoutez mes petits baisers votre

Janyette
qui pense bien à vous.

Aux Arées le 8 octobre 1942.

Mes très chers,

Après une nouvelle étape, je suis bien arrivé et me trouve en bonne santé aussi que je l'espère pour vous. Je suis nommé chauffeur et j'adhère ma voiture qui est en révision d'un jour à l'autre. En attendant je vis avec mes nouveaux camarades car nous avons tous été dispersés. Le meilleur était Flavius est devenu preux et un bon soldat d'automne nous a tous mis du baume au cœur quoique nous soyons tous greffés. Les copains qui sont avec moi sont très chers et nous nous culturons fraternellement. Je vais souvent chez l'habitant et je suis bien reçu les civils que donnent de tout pour faire la cuisine. Nous buvons beaucoup de lait car c'est un fait l'élevage ici et nous mangions généralement du gruyère, chose qui était assez rare et que nous n'avons goûté depuis longtemps en pareille quantité.

Pour le venir ici, j'ai acheté avec un copain plus d'un kilo de purée pour 50 frs. C'est très bon marché et nous avons réussi à avoir du pain blanc, ainsi nous avons bien mangé.

voitures légères et j'ai bien répondu aux questions. Il y a deux copains de Grenoble qui sont avec moi, l'un d'eux m'accompagnera dans mon travail, c'est deux bons types, de bons chars et bon enfant.

À côté de nous, des copains possèdent un piano avec beaucoup de disques, l'instrument joue toute la journée et cela distrait et amuse. Je ne sais pas si il y aura des permissions mais je pense qu'à la première je pourrai venir vous voir.

Que fait chère Macy? Travaille-tu toujours chez M^{me} Brochet, dis bien à Benjamin à rendre cette sympathique famille. Et toi cher papa as-tu toujours de l'ouvrage à la scierie? Les amis également le bonjour à la famille Gaveroy. Chère maman ne te fais pas de soucis pour moi, je suis bien, je mange bien je dors bien et pour le reste je me débrouille.

Pensons tous aux autres prisonniers du block et à tous les malheureux qui attendent encore la libération. Pour nous, nous retournerons bientôt dans notre vieille Lorraine dont les fils sont nombreux qui y sont nés.

Dans nos officiers sont bien et très chers, un air nouveau anime les rangs de la nouvelle armée, les habitudes anciennes et démodées ont

J'ai fait une nouvelle visite qui a consisté à se mettre au garde-à-vous et à répondre à une série de questions sans importance, c'est tout! Lorsque j'aurai ma voiture, j'aurai pas mal de travail, cependant je ne puis vous l'indiquer pour des raisons que vous comprenez bien.

Lorsque votre unité ira au repos, les anciens auront la Pomme, cela fait plaisir à tous mes camarades ici. Nous couchons bien au chaud nos lits à côté du poêle avec deux couvertures et le soir nous veillons avec entrain ainsi qu'il sied.

Il faudra me donner l'adresse de tante Ninu après que je lui écrive. Je pense que mon ami André est venu vous voir et qu'il m'écrira bientôt.

En attendant j'ai été chercher un voyage de pommes de terres et à midi nous avons mangé du veau. Le matin nous chauffons un bon feu bien sûr et nous mangeons un bout lorsque le ravitaillement arrive, puis c'est le dîner qui est bon, le soir nous cassons la croûte avec appétit. L'air est bon et pur ici et il y a de bonnes pommes à manger aux heures de repos. Chaque jour c'est un autre feu nettoie la chambre et j'ai planté les patates.

Heu nous avons fait de la théorie sur les

disparus à jamais. Les sous-officiers sont également gentils et plein d'égards ainsi l'ambiance est satisfaisante ici comme le moral est bon.

Je vais aller souper maintenant et je vous embrasse en attendant d'avoir de vos bonnes nouvelles,

recevez mes meilleurs baisers de

voire Jay

P.S. Je pense bien à vous et souche du bois! Tous les soirs ici sont contents lorsqu'on leur parle de Napoléon, donc la parole reste au grand Empereur!

2^e P.S. On m'a baptisé Mathurin Popoye!!

Mon adresse: Soldat P. Liebmans

Section Postale 70.681

Aux Arées

Vous pouvez me correspondre en franchise postale.

aux Amis le 13 octobre 1944.

Mes très chers tous,

Bien que n'ayant aucune nouvelle de vous et imputant ce retard au courrier, je tiens à vous dire que je suis en bonne santé et l'esprit de même pour vous.

En ce moment je reviens de promenade avec ma voiture que j'ai enfin touché. C'est une petite voiture qui roule très bien, mais il faut faire attention dans les chemins boueux qui ne manquent pas ici, cela me rappelle les tournées avec le cousin Albert; seulement c'est une autre machine! Préparant j'ai suivi des théories sur la jeep et en pratique j'ai fait le lavage et le graissage, pour tout apprécier heureusement j'avais un sautoir de rechange, car l'arbre était mouillé.

Après tout j'ai également appris le maniement des armes à la satisfaction du sergent instructeur. Le dernier est très chic et m'a dit que si il me trouvait sympathique.

À part ces détails, nous ne faisons que du feu à longueur de journée, nous fumons et nous faisons de la lecture, couchés sur nos

paillasse. Les uns chantent et les autres racontent des nouvelles.

Comme je vous l'ai déjà dit il y a beaucoup d'Allemands - Russiens avec nous et surtout un adjudant-chef qui est du côté de Herford qui est un type formidable et admiré par tous.

J'ai vu dernièrement un monsieur de Mulhouse et ainsi on se rencontre partout entre pays et cela fait bien plaisir.

Dimanche dernier j'ai aidé à une cultiverie à arracher des pommes de terre, on était plusieurs copains, cela allait vite et le soir on a soupié chez le paysan: des frites, de la salade de betteraves rouges et des tomates farcies, pain blanc et ça à volonté, vous sentez si je ne suis régala!

Chez les mêmes gens je vais souvent pour chercher de l'eau chaude pour faire du café on nous ne cherche une assiette car je n'ai pas encore touché de quart et il m'arrive souvent de boire un gros et bon bol de lait chaud et sucré ce qui est particulièrement agréable!

Tout l'instant je ne me fais aucun soucis le matin on se lève entre huit et neuf heures, on boit un bon café sucré et après le nettoyage de la chambre, on est parfaite-

ment tranquilles et on lit, car les livres ne manquent pas.

Je voudrais bien m'acheter une montre, dans le pays ici, seulement j'achète la paye, une montre est toujours utile.

J'ai fait ma cosine et je me débrouille bien, on apprend bien des choses utiles dans l'armée, les copains m'aident dans tout et on s'entend bien.

Que fait cheri Nady? Je pense bien à elle et à vous tous, surtout ne vous faites pas de soucis pour lui, je suis bien et je ne m'en fais pas. Est-ce que Nady est venu vous voir et a dit sûrement voir ses parents et il vous rendra visite prochainement, dites-lui bien le bonjour de moi.

Je ne sais plus rien maintenant, je vais bientôt aller me coucher, demain matin je repars en voiture avec deux agents et j'ai pas mal de chemin à faire.

Je vous lue bientôt, recevez mes très chers, mes meilleurs baisers
votre
Paul

P.S. Envoyez-moi de longues lettres avec beaucoup de détails.

Mon adresse: Soldat P. Liebmann

C. H. R.

Sekun Postal 70.681

Aux Amis

2^e P.S. Quoique vous ayez suffisamment à manger et que je ne sois bien il me serait agréable de recevoir un petit colis, mais que cela ne vous gêne de rien, mais à bientôt quelques petits goûters!!

Aux Armées le 17 octobre 1944

Mes très chers tous,

Je n'ai toujours reçu aucune nouvelle de votre part, néanmoins, ayant un moment de répit, je veux vous donner de mes nouvelles. J'espère que vous êtes en bonne santé ce que je puis dire me concernant.

En ce moment j'ai beaucoup de travail car outre ma voiture que j'ai à entretenir et dont je me sers souvent, je vais à l'exercice pour apprendre le maniement de toutes les armes ainsi que d'autres manœuvres. Le soir je m'endors bien tranquille et au chaud et le matin, on se lève tôt et on part piller. On rentre, on boit un bon feu et on repart jusqu'à nuit. La bonne camaraderie aidant tout va bien, on a souvent du repos, et on en profite pour manger des pommes et des pommes car les verges sont souvent rôtis, le temps passe et on est content.

Dimanche dernier j'ai retourné arracher des pommes de terre, on était une bonne équipe, à tombé de nuit on est rentré et on a

bien soulé avec frites, beefsteaks etc. Et un bon pianiste pour vous distraire accompagné d'une jeune fille qui chantait bien, un vrai souler de fumer.

Hier j'ai eu mes 22 ans, j'ai bien pensé à vous, comme vous avez été le faire pour moi. Maintenant je suis soldat et un vrai et je fais mon devoir, j'attends une mobilisation non nécessaire pour le pays et gare à ceux qui restent chez eux les bras croisés ou qui n'ont jamais rien fait pour le pays, ces braves individus se font très mal avec la dernière rigueur.

J'ai appris les chansons du régiment et j'en suis fier. Avant je résistais, je savais que j'ai accompli mon devoir. Entre temps, j'aurais peut-être une perm. mais rien n'a encore été décidé à ce sujet.

Dans votre prochaine lettre, dites-moi ce que fait l'ami André et si vous le voyez, donnez-le plein si il lui envoie une lettre.

Et toi chère sœur que fais-tu? Tu dois bien penser à moi et moi je ne t'oublie pas, je suis loin de toi, mais je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à la mine que tu feras si tu me vois! Tu sais je suis complètement habillé à l'américain, il me manque que quelques détails à mon paquetage qui est presque com-

plet. Je pense souvent à la famille Brochet et aux bons moments que j'y ai passés. Les vendanges doivent être terminées et je pense que ton patron a trouvé un autre commis pour les gros travaux, surtout des lieux à faire bien le bonjour de ma part.

J'ai touché 300 frs. Comme partie de la paye je vais encore en toucher ainsi que la prime de 1.000 frs qui m'est due pour l'engagement, je ne vous oublierai pas.

Notre sergent est un type intéressant, très gentil et très correct, avec lui on apprend facilement et avec un peu de volonté je crois que je ferai tout pour un parfait soldat.

Je compte m'acheter une montre et si je viens en perm. je pense acheter une petite surprise pour vous.

Je termine maintenant ma lettre en espérant que vous y répondrez bientôt et avec beaucoup de détails.

Adieu, mes chers tous, mes meilleurs
baisers votre

Paul

Soldat. F. Liebmans

C. H. R

Service Postal No. 681

Aux Armées

Aux Armées le 20 octobre 1944.

Mes bien chers,

Je n'ai toujours pas reçu de vos nouvelles j'espère qu'il ne vous est rien arrivé et que ce retard est dû à la carence de la poste. Je suis en bonne santé et l'espère de même pour vous.

Il fait beau en ce moment et j'en profite pour nettoyer ma voiture, les autres sont à l'exercice. Le lieutenant ni la lieutenant ainsi que nos camarades, il n'a dit si il connaissait votre région, pour y avoir été au début de la guerre, naturellement comme nous tous, il espère y retourner un jour.

Un camarade est parti d'ici et j'ai failli être nommé aussi! Heureusement j'ai le travail avec ma voiture. Si vous me voyez avec mon casque blanc et mon blouson tout neuf! Je pense qu'on aura

tout de même une perm. et ainsi je pourrai venir vous voir.

Que faites-vous là-bas? Y'a-t-il bien du travail à la scierie, cher papa? et toi chère maman, je sais que tu es toujours vaillante, alors tu n'a pas besoin d'être encouragée, tu sais la France doit être complètement libérée et elle le sera, il faut penser aux vôtres, si malheureux dans un terrible sort qui les a jetés dans les griffes des Boches; Quant à toi chère sœur je sais que tu es très vaillante, restez unis, car nous rentrerons bientôt chez-vous. Donc la parole est: haut les cœurs!

Dans mes randonnées, je rencontre beaucoup d'Alsaciens - Lorrains, ils sont tous gauffrés et cela fait plaisir de rencontrer des pays.

Je vais vous quitter en espérant avoir de bonnes et nombreuses nouvelles

Je vous embrasse mille fois

voire *Car*
Soldat P. Liebmann

C.H.R

Section Postal 70.681

Aux - Armées

Aux Armées le 23. 10. 44.

Mes très chers,

Je n'ai toujours pas reçu de vos nouvelles le courrier était d'une durée dérisoire. J'espère que vous êtes en bonne santé ainsi que je puis dire me concernant.

Je vous écris en ce moment où je vais d'être piqué pour la seconde fois. Vos vœux que tout s'est bien passé, puisque je vous écrit en bonne forme. Aujourd'hui je suis de repos mais je ne puis manger car la piqûre est contre le tétanos, une piqûre américaine qui ne fait pas mal.

Hier dimanche, je suis sorti avec la voiture et de retour, je me suis bien reposé. A midi on a bien mangé et on a eu une séance-lecture jusqu'à cinq heures, je suis reparti en voiture et à huit heures, je suis revenu et on a encore bien soupi. Puis en dehors de mon travail, je suis bien tranquille et le moral est excellent.

En ce moment, nous faisons de nombreuses théories et quelques exercices

très utiles. Tout à mon occupation pour le moment. Hier en cours de route j'ai vu un Straatsmeyer qui a sa fiancée à Forbach chez la coiffeuse Zalm, nous avons eu un bon schnaps ensemble.

Notre lieutenant qui nous a interrogé connaît bien Spikeren et Forbach par y avoir été en 39, il m'a dit de bien faire mon travail et d'écouter sans se laisser influencer par les conseils, en suivant cette voie, j'arriverai à de bons résultats.

En général les habitants sont aimables, cependant le paysan chez lequel j'ai remis ma voiture est un maniaque, il ne tolère personne dans sa grange, ce matin même il a voulu me boussuler l'autre jour, j'ai tiré ma baïonnette et il s'est alors calmé, j'ai fait un rapport à l'adjudant qui m'a dit de l'envoyer promener si jamais il revient à la charge. Depuis il ne se montre plus et il fait bien le cochon.

En dehors de ces nouvelles je ne sais rien qui puisse vous intéresser, et j'ai mesai savoir ce que vous faites et ce qui se passe là-bas à Beaupré. Chaque fois que le vaguemestre arrive j'aurais

mais je reviens toujours Bretonille, c'est enervant à la fin. Un copain qui était venu ici avec moi est reparti et on ne parle plus que depuis de l'Alsace, on se raconte bien du pays et on espère la perm. qui viendra bien un jour.

A propos de la famille Eydaubert est-ce qu'il ont versé la prime de libération? Moi-même je n'ai eu rien reçu, si le mois prochain ces gens ne s'en sont pas occupés, je m'adresserai à qui de droit et nous verrons si ces patriotes mangés qui n'ont jamais rien fait pour le pays et qui veulent encore se mesurer des meilleurs savants de la nation continueront impunément et en quiétude leurs praux, s'étant libérés sans songer à ceux qui se battent pour le pays.

Donnez de ma part, mes meilleures amitiés à la famille Brochet et dites-leur bien que j'ai les vœux à ma Bretonille perm.

Car fais-tu chère Nady, tu sais je pense bien à toi, surtout quand je vois les chauffettes des ambulances, travaille bien et pense bien à notre ville Lorraine où nous irons bientôt porter le victoire sur cette terre qui fut toujours française.

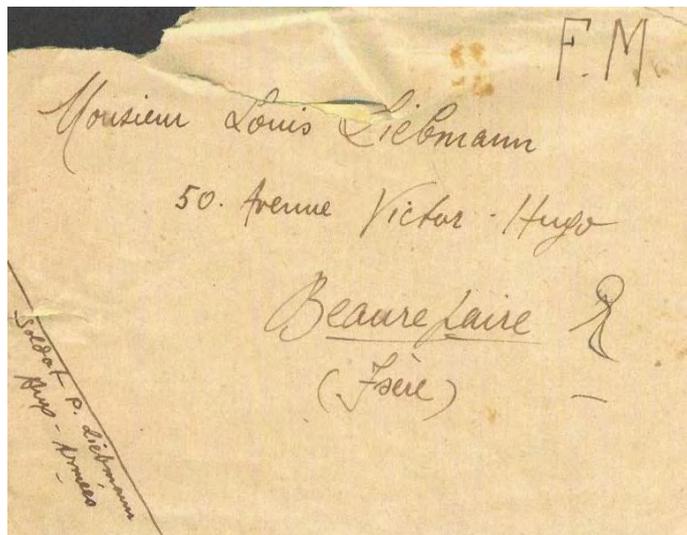
Et tu sais vous vous aussi chez les boches pour les brider une fois pour toutes. Le moral est splendide, si tu voyais tous ces jeunes gens venus de tous les coins de France et de l'Empire, la fleur de la nation, comme tu s'appréciais comme moi le sentiment d'une force invincible et très redoutable.

Nous sommes tous fiers d'être une partie intégrante de l'Armée Française qui depuis 40 a marché de victoires en victoires et contiendra jusqu'au bout. Avec les armées d'Afrique on est dans les meilleurs termes et tous nous aimons autant que vous admettons notre De Gaulle et notre croix de Lorraine, qui ne demeurait pas reniée au milieu de tant de gloire et de prestige?

Et maintenant mes très chers, je vous quitte en espérant avoir bientôt de bonnes et nombreuses nouvelles de vous,

je vous embrasse mille et mille fois,
votre fils soldat de la
République Française

P.S. Donnez-moi l'adresse de tante Mimi.
P. Liebmann
C. H. R.
Section Postal No. 681
Aux Armées



Suzanne le 24. 10. 44.

Chère sœur,

C'est aujourd'hui ton anniversaire et à défaut de te le souhaiter de vive voix je t'envoie de loin mes meilleurs souhaits et l'accomplissement de tous tes espoirs.

En ce moment je profite d'un moment de repos pour écrire, je n'ai encore pas reçu de lettres, mais je pense que par la suite votre courrier arrivera normalement.

Le temps est mauvais mais le moral est très bon, notre emploi du temps est assez chargé, théorie très intéressante, exercices et missions en voiture, laquelle doit être très entretenue.

Mes heures de repos, on lit, on chante et on discute entre copains, c'est là qu'on s'aperçoit du bon moral et des bonnes idées.

Je pense beaucoup à vous tous et aussi à notre chez-vous et je suis content de me sentir un élément de l'armée de la Libération.

Que fais-tu en ce moment, est-ce que les dimanches, tu reçois toujours tes

amis et pens-tu aller au cinéma? Amuses-toi bien et ne sois jamais triste car tout marche bien et la guerre finira bientôt.

Je pense venir un jour en permission et vous me verrez dans ma nouvelle tenue et mon casque blanc et on aura bien des choses à se dire.

Entre copains on regarde des photos et la femme a été jugée jolie, si tu étais là tu aurais du succès!

Salués bien le bonjour à la famille Brecht et dis leur que j'irai les voir à ma prochaine perm.

J'attends encore un prêt de l'armée et j'achèterai une montre, cet article n'est pas cher ici.

Maintenant je vais te gratter pour manger un bon plat et boire à tes vingt ans, je pense avoir une lettre de vous bientôt alors reçois mes meilleurs saluts et mes vœux de bonne santé.

Ton frère qui ne t'oublie pas

F. M.

P.S. Envoie-moi beaucoup de détails de la base et sois sage et affectueuse avec papa et maman que j'embrasse aussi.

aux armées le 2 Novembre 1942

Mes très chers tous,

J'ai bien reçu votre bonne lettre du 18 octobre et j'ai été heureux de savoir en bonne santé ce dont je puis vous dire me concernant.

Je vous remercie de vos bons souhaits pour mon anniversaire, je pense que l'année prochaine je pourrai le fêter avec vous et chez nous.

Ces temps j'ai été malade et je suis le chauffeur d'un Lt colonel, on a beaucoup de travail et il faut tenir la voiture en très bon état.

J'ai rencontré bien des camarades dans les environs. Mon chef de service est Lorrain comme moi, il est de la région de Chevillon; il est assez gentil.

J'attends avec impatience vos lettres qui sont sans doute encore en route. Cher papa, je pense que tu as terminé du travail, à la saison le bois ne doit pas

affluer, cependant le drapic reviendra petit à petit.

Chère maman ne te fatigues pas trop et soignes toi bien, je sais que tu es courageuse et sois sûre qu'au printemps tu pourras venir chez nous.

Je vais écrire à tante Vini prochainement, dis-le à tous les autres membres de la famille que je les embrasse bien mais je ne puis leur écrire pour l'instant faute de papier.

Que pensez-vous de cousin André? Comment se fait-il que sa mère ne sache rien de lui?

Le temps est mauvais, depuis quelques jours il faisait assez bon mais maintenant la pluie est revenue, cela ne m'empêche pas de bien me porter et de manger comme un ogre.

Voilà les nouvelles pour ce jour, en attendant de lire vos lettres et d'y répondre longuement recevez mes très chers tous mes meilleurs saluts y compris Totoou surnommée d'après photo n° 142 Joannette Mac Donald à qui je pense beaucoup.

P.S. Vous pourriez envoyer un colis, mettez-y un souvenir pour moi.

Vendredi, le 20 octobre 1944

Mon cher Paul,

Ces quatre lettres nous ont fait un plaisir extrême et je m'empresse d'y répondre. Je suis un peu étonné que tu n'aies pas reçu notre courriel et j'espère que lorsque tu liras celle-ci tu seras en bonne santé, ce que je peux dire également de nous tous D.M.

Il nous a été particulièrement agréable de savoir conducteur d'une voiture et en y prenant possession tu as certainement dû avoir un grand sourire très fier, que je connais si bien! Quel munitionnement d'armes as-tu appris? Dans toutes tes lettres tu nous parles de tes camarades d'Alsace-Lorraine, les connaissez-vous? Quels sont tes amis actuels? Je te pose beaucoup de questions, excuse-moi mais tu sais les lettres sont pour nous des joies si grandes et nous voudrions en savoir davantage encore!

Moi tout le monde va bien, chacun fait son travail et nous avons le grand, l'immense espoir de pouvoir bientôt peut-être retourner dans notre chère Lorraine si ils n'ont pas encore trouvé de remplaçant de toi, mais gazon est très drôle maintenant et on se fard de rire lorsqu'il parle.

J'ai un grand bonheur à te transmettre de la part de Monsieur Massot l'acteur qui te respecte beaucoup et qui ne peut te pardonner de ne pas être allé le voir

avec Germaine chez lui. Il a maigri et déplore les deux carous braunpérisois. Fugues-toi que le père "Luc donc" a été arrêté et emmené. Tout le monde ignore le motif de son arrestation (pas assez collaborationniste sans doute, le salaud)

Ta petite lettre pour moi-même m'a fait grand plaisir et je vois que tu penses bien à nous tels et qui est d'ailleurs bien réciproque.

Nous attendons des nouvelles de ch. tante Nini pour savoir à quel moment en tenir. Pour retourner éventuellement la - mais et reprendre chez l'épicerie qu'en dirais-tu. Donne-moi ton opinion à ce sujet.

Chez toi le manger est-il toujours satisfaisant? As-tu engraisé depuis? Envoie-nous des photos si tu en as la possibilité. Dimanche dernier j'étais invitée chez Tudelle et elle m'a très bien reçu; après une promenade suivie de photographie (4 poses dont j'en enverrais) nous avons joué au piano des morceaux de Louis Jammé (noté chez Jammé de Lorraine) et ensuite elle m'a offert un gilet charmant! Naturellement la conversation n'a pas été exempte de faits notaires d'un certain Mathurin Popoye - Au fait pourquoi ce nom? Ah ils doivent bien rire avec toi, grand fou!

En général, il n'y a rien de nouveau et le temps est assez variable. Aujourd'hui par exemple, la journée a été magnifique et la campagne toute extraordinairement (celle que nous aimons tant) nous invite à sortir. Quand reviendras-tu notre chère petite ville et les grands bois de sapins majestueux? Espérons toujours en Dieu le reste viendra bien tout seul!

As-tu suffisamment de sous-vêtements chauds en

laine? Pour ton linge de corps, ne pourrais-tu le faire laver par des gens du pays? J'ai demandé à la poste pour envoyer des colis etc, mais pour le moment cela n'est pas encore possible, il faut attendre un peu. Chère maman me charge de te demander si les familles des soldats ne touchent pas d'allocation spéciale. Remarque - toi à ce sujet et donne-moi des détails dans ton prochain courriel.

Jojo Allègre est partie dernièrement dans une ambulance au front; elle a dit qu'elle me demandait de ses nouvelles sans peur. Y. Picard est arrivé de Lyon, elle a très mauvaise mine et a manqué se faire fusiller par les Boches.

Tante Nini ne nous a pas fait donner de ses nouvelles dès que cela sera faisable nous nous en inquiétons éventuellement la trouver à Ode!

Madame Bernin m'a envoyé un bouquet superbe à l'occasion de mes vingt ans et justement à ce propos je t'avais déjà mentionné dans ma dernière que chère Maman va faire un petit goûter réunissant mes amis. Il y aura donc Lucille Lambert (qui t'avaient bien des amitiés), Marcelle, Tudelle, Pontier ainsi que les dames Toutouille. Tu sais que les idées de Maman sont toujours très bonnes (un œuf pour un bouff)

Donnages que tu ne sois présent à cette petite réunion célébrant en même temps notre libération. Espérons que l'année prochaine à cette époque nous serons tous les quatre ensemble heureux dans notre chère patrie, parlant des jours passés comme des vaines souvenirs.

A part cela tout est calme; dans le quartier lui-même a pressé son vin, les nous chame de sa voix suave et en finale les gasses sont toujours aussi bruyants. Quels sont les livres que tu lis actuellement - Avez-vous des journeaux ou la T.S.F.?

Mathurin est toujours aussi renfermé et son comportement ne se dévie uniquement pour s'offrir des amies. Le vieux est semblable à celui que tu as laissé et blaise se relève d'une bonne grippe dont tout le monde a senti le passage. Et toi, arducci, n'as-tu pas été un homme? Course-toi bien et fais attention.

Enfin mon cher Paul, je vois que j'en ai assez dit pour cette fois et ma conversation a été assez longue (cette soirée n'aurait pas été sans t'avoir envoyé mille et mille baisers affectueux

ta sœur qui pense à toi souvent et ne t'oublie pas
Maddy

P.S. Cher papa trouve que tu deviens de plus en plus économe un peu, j'étais prié (large d'épaules) tâche de venir bientôt nous voir en permission, tu nous fera rire comme d'habitude - Mathurin - Toutes nos connaissances me chargent de t'envoyer des choses étonnantes de gens de Hennevois sans cesse de tes nouvelles bien plus que tu ne peut te l'imaginer. Sais-tu que tu me « le patrole Lorraine » - Lucille popularité - Pour moi tu resteras "Christophe chauffeur des bois coquelicot"

l'acte et fait voir de va répondre pour beaucoup de détails. Repose une part bien vite en 1944

de s'occuper de papa! - Lucille

Arp. Armés le 5.11.44.

Mes très chers tous,

J'ai reçu avec grande joie la bonne et longue lettre de ch. Nady ainsi qu'une carte illustrée du bon vin, Beaujolais. Ch. Nady a bien donné des détails et ce n'est pas juste pas de voir grison de que "une doue" soit de barasse, il n'avait aucun sentiment patriotique et ne connaissait que sa bourse. Je me suis représenté votre geste d'année pour fêter la vingt ans de Zorou ainsi que la libération et j'éprouve véritablement ch. mawwan qui a eu en effet une excellente idée. Vous ne me parlez pas des vendanges, je pense que vous avez bien mangé du raisin et que vous vous êtes bien amusés. Les copains d'Alceas-Lorraine se sont réunis ch. soeur cependant ce sont de chics types et qui dépunt comme moi un prout d'au ch. vous.

Votre idée d'aller rejoindre t. Nini à Sole n'est pas mauvaise, cependant il ne faudrait pas vous lancer dans le

vide, occupez-vous de servir si N. Lacroix travaille toujours comme épicier et s'il vous est des marchandises, car aller chez lui et ne rien faire vaut nul pour la question. Ensuite que compte faire t. Nini et veut-elle bien vous recevoir au logis.

Il serait préférable à mon idée de retourner à Sole au début du printemps, et tout dépend que l'hiver est plus rude que dans le Jura.

Voici maintenant de mes nouvelles, je suis en bonne santé et l'espère de même pour vous. Comme je vous l'ai indiqué dernièrement j'ai été muté dans une autre section et je connais un lieutenant-colonel, un homme sévère mais juste et qui m'a dit qu'il était content de moi. J'ai touché une autre jeep elle est neuve et son moteur en rodage c'est une merveilleuse machine qui passe partout et l'on ressent du plaisir à la conduire.

Avant d'être muté j'ai conduit un colonel des F.F.I. qui était très chic, j'ai mangé chez lui et je vous assure que c'était bon, c'est-à-dire une langue de boeuf à la vindigette.

des soufflés de veau, des frites et de la crème fouettée! c'était fameux.

Depuis j'en mange plus avec les copains car chacun a une ration à part dans la nouvelle section. Je mange chez une brave femme et je me fais au charmé quand je n'ai pas de travail.

Dans la même maison il y a un lieutenant français très chic avec qui je m'entretiens avec bonne humeur.

Le veuf savoir ch. soeur pourquoi on m'a appelé "Popoye", parce que ce veuf rigi j'étais un peu enroué, mais tranquille - toi, c'est bien passé, mon surnom n'est resté à la fois de mes camarades qui en me voyant s'écrient "Hé Popoye, tu n'est jamais de mauvaise humeur! salue Popoye va!"

Pour mon tige, je le fais laver chez une bonne femme très gentille qui ne demande pas cher et repasse bien les pantalons.

À part ces nouvelles, je ne puis te dire ch. soeur le maintenant d'armes que vous avez fait ceci est secret et Dame Anastasie n'aime pas de conversation sur ce chapitre.

Je vous quitte donc et en espérant recevoir, mes très chers, de bonnes et nombreuses nouvelles,
adieu tous mes meilleurs baisers
votre Paul

Soldat de la République

P.S. Bien le bonjour à la famille Brochet et à toutes les commères. Envoyez des photos ch. Nady, mais je ne puis le faire.

Pour les allocations j'attends une réponse que vous aurez plus tard. Je n'ai plus acheté de morale j'attends la prochaine paye et j'économise.

Envoyez-moi d'urgence une paire d'enveloppes, je n'en ai plus et on les trouve pas ici.

Aux Amis le 7. 11. 44.

Mes très chers tous,

Profitez d'une journée de repos et sans attendre votre réponse, je vous écris pour vous donner de mes nouvelles et converser avec vous malgré la distance qui nous sépare. Je suis en bonne santé et l'espère de même pour vous.

J'ai reçu une carte de M^{lle} Rejeh amie de Chr. Haby. Je la remercie et lui répondrai plus tard.

En ce moment il fait un vilain temps ici et comme je n'ai rien à faire je reste au chaud chez mon hôte et je lis les journaux ainsi que des livres de Victor Hugo qui sont instructifs et le temps passe. A chaque repas je mange copieusement et après j'aide à manger la vaisselle. Je vais chercher du lait chez les voisins, j'y recueille des copains et on converse de chose et autre.

L'autre nuit j'ai moulté la garobe, je me suis vêtue chaudement et après deux heures bien monotones je me suis

couché et j'ai bien dormi entre deux copains qui m'ont bien réchauffé.

En ce moment je couche dans une grange avec les chauffeurs et je me suis installé sur un bon lit, c'est-à-dire un bon bon matelas de foie, mes couvertures de laine ainsi que ma canadienne qui est bien chaude et mon sac marin à mes pieds, je dors heureux comme un roi; il faut dire aussi que j'ai bouillé tous les braves qui existaient avec du foie ainsi je suis à l'abri tout ce que font aux pauvres gars qui sont dans la boue et la tourmente.

Je partage le réchauffement avec un caporal qui est un bon copain nous nous amusons chez mon hôte et nous nous entendons très bien.

Parmi les copains il y a de nombreux français et on s'aide mutuellement dans un bel esprit militaire.

Je vais écrire à tante Mimi et j'attends pour le moment une réponse de mon cher Dudré.

En ce moment est distribué après m'être donné une lettre en demandant de la faire fuir la digestion! Je suis toujours très agité au moment des lettres et

si il y en a pour moi j'en suis ravi!

Dans les environs il y a beaucoup de pommes et je me régale car les fruits sont savoureux.

Les fêtes de l'automne se sont passées ici dans le calme et au son des cloches qui ressemblent à celles de Beaumaine. J'en suis fier à vous et aussi au prochain qui nous verra réunis dans votre vieux Forbach tillé.

Dites-moi très dans la prochaine ce que vous comptez faire au sujet de votre installation à Gèle et quels sont vos projets.

J'ai remis ma voiture dans une petite grange où elle est à l'abri, je la soigne bien, il faut qu'elle soit toujours propre, bien graissée et en bon état de marche la route. Parfois j'y suis souvent avec un chiffon au foin et je vous assure que tout brille comme du nickel.

Même tout en conduisant bien j'ai appris à bien entretenir une voiture et cela me servira toujours.

Si le temps s'était bien, la nature serait magnifique avec les bois dorés

et cet ensemble d'automne si magnifique excusez-moi des fatras c'est la mauvaise heure. Maintenant si vous pouvez m'envoyer un colis nettoyez une serviette et des lames de rasoir ainsi que du savon à barbe et un peu d'eau de Cologne ou de brantôme cela pour les effets, pour la bonne nuit je vous laisse le choix.

Je vais vous quitter en attendant une prompt réponse, recevez tous mes très chers mes meilleurs baisers de votre Paul

P.S. Bientôt à la famille Brochet.

Dites-moi quelle adresse affécter la famille dépend à votre convenance. Je vais bientôt pour une lettre de ce colonel, car ma peine de libération n'est pas encore arrivée.

Je vais me coucher sur l'accent de l'Espagne de l'Espagnol de

Marie: Sois fier soldat de la Mer

La victoire aime les clairons

A bientôt une réponse

Paul
Soldat de la République

Je vous prie de croire que
 du 17 octobre qui ne m'a fait grand plaisir.
 J'espère que vous êtes en bonne santé
 ainsi que je puis être me concernant.
 Je vois que mes lettres vous font grand
 plaisir aussi je profite de ces journées de
 repos pour vous écrire aussi souvent que
 possible.
 Au ce moment je ne fais rien d'autre
 que de soigner ma voiture et de me
 réchauffer chez mon hôtesse avec des
 copains. Le Ruops qui était très mauvais
 avec pluie et bourrasque s'est un peu
 calmé, il a tombé de la neige, mais
 elle ne tient pas. Après la veille je vais
 me coucher dans mon train; très
 enveloppé en pensant bien à vous et
 à la fin de la guerre qui approche.
 Il est possible que je puisse venir
 vous voir pour Noël, de toute façon
 j'obtiendrai un permis par la suite
 et vous me verrez alors dans l'uniforme
 de l'armée de la Libération avec

votre croix de Lorraine.
 Il paraît qu'à côté de chauffage
 je devrai aussi que mes camarades fassent
 l'ordonnance des officiers, cela ne me plait
 pas tant qu'enfin qui vivra verra.
 J'ai écrit à tante Nini et je compte
 avoir de bonnes nouvelles de sa part.
 Suite à la Libération
 paye
 Excusez la thalassémie
 de l'écriture.

Qu me demandes chère maman où j ai
 et n'est défendu de l'inquiéter, mais
 saches bien que je suis bête et au bon
 d'autre ce qui est l'essentiel... Si vous
 allez chez tante Nina je ne serai pas
 loin de vous.

Quant à la deuxième figure que
 j'ai reçue et qui ne m'a fait aucun
 mal, elle est anti-tétanique c'est
 à dire si je me fais une écorchure
 elle ne s'envenime pas.

J'attends toujours une réponse
 de chez les copains.

Avec vous j'ai un veau et un
 collier de et tout le monde en a
 profité j'ai aussi que des bons moments
 que mes copains font rire et qui
 nous ont rigolé. Tous les soirs je
 vais chercher du lait et je bois
 un bon bol de lait sucré, c'est
 si qu'il!

A part cela je lis des journaux
 et des revues et même j'ai blâmé
 la fille comme un ancien!

L'autre nuit j'ai rêvé que chère
 Mady s'était mariée avec le fils
 des Montous B. de Sarreguemines?
 J'étais gendarme de l'armée en tenue
 de campagne et je présentais des
 armes!! des copains m'ont rebâtis
 pour me gronder car j'avais
 crié tout haut!!! Morale: la
 Compagnie s'est écriée le matin
 "C'est un tour à Popper!"

Le face de la maison où je
 mange, les copains ont installé
 un poste de S.T. et je vais
 écouter la musique quand mon
 travail est terminé.

A part cela, j'veux attendre une
 lettre bourrée de nouvelles de votre
 part et je vous embrasse en vous
 embrassant mille fois votre

Paul
 Soldat P. Liebmann

C. H. R.

Secteur Postal 70.681.
 Aux Brûlés



La mallette de Paul et quelques affaires personnelles telle qu'elle a été envoyée par l'armée au maire de Beaurepaire. A lui de les transmettre à ses proches. Elle contenait les 16 lettres reçues de ses parents et de Mady



Isi et Rachel Lipszyc

Lors de son témoignage concernant l'histoire de sa famille (voir le contexte familial dans le dossier David et Lydie Zweig), Liliane Zweig m'a parlé d'Isi Lipszyc et m'a transmis le numéro de téléphone de Norbert, le fils de ce dernier. Norbert et son épouse habitent Paris. Je lui ai parlé le 13 mars 2024 et un nouveau dossier est né de notre conversation. Comme j'en ai pris l'habitude, j'essaye durant ce premier contact de noter ce que mon interlocuteur me dévoile. Puis je fais une synthèse, recherche des compléments d'information sur google, MyHeritage, les archives d'Arolsen, Serge Klarsfeld. Enfin j'envoie une première version. Débute alors un échange. Je reçois corrections, additions, documents, les intègre. Ce, jusqu'à la version finale. Dans le cas de Norbert, je n'ai pas eu à aller au-delà de la première version : il me fait parvenir son témoignage écrit, celui d'un survivant qui a enquêté sur les événements terribles ayant secoué sa famille avant, pendant et après la guerre. Ce document rend quasiment caduque le mien. J'ai cependant décidé de le présenter. Les deux "histoires", celle racontée par moi et celle que dépeint Norbert, mettent en valeur la problématique de cette recherche. Aussi intéressé et impliqué que je puisse l'être, je ne peux me mettre à la place de celle ou celui qui a vécu cette épopée ou/et a grandi dans son ombre (la seconde génération). Je n'ai pas accès aux sensations, aux souvenirs, aux valises jamais ouvertes emplies de documents. Personne autre que Norbert ne peut dévoiler l'intelligence et l'esprit d'organisation de son clan arc-bouté dans l'entreprise de survie qui parvient à traverser la tourmente. Je n'aurais pu exprimer à sa place ses sentiments ni ses frustrations (j'ai peine à assumer et traduire les miens).

Voici l'histoire d'Isi et de Rachel Lipszyc :

Selon MyHeritage, Isi est né le 20 novembre 1900 à Mszczonow, en Pologne. Norbert indique que la date de naissance n'est pas certaine et qu'il serait plus juste de dire entre 1902 et 1904. Le père d'Isi se nomme Haim et sa maman Hannah. Il est l'un des plus jeunes d'une grande fratrie dans laquelle les filles sont majoritaires : Jacques, Regina (ou Rivka), Reuven, Chaya (ou Haiele), Sarah, Jenny.

Plusieurs de ses frères et sœurs ont émigré vers l'Alsace et ont insisté auprès de leur père pour qu'il autorise Isi à les rejoindre. Il arrive en France en 1934. Il trouve un emploi d'ouvrier imprimeur et apprend le Français.

En 1935, il est à Metz, travaille dans une usine de pantalons qu'il a créé et fait la connaissance de Rachel Lewkowicz, la demi-sœur de Jacques Zweig que ce dernier emploie comme vendeuse dans son magasin de Sarreguemines. Isi et Rachel se marient en décembre 1935. Après son mariage il a vendu l'usine et quand la guerre a éclaté, il avait l'argent de la vente en poche. Norbert estime que cet argent a probablement sauvé la vie de la famille. David dote le jeune couple en leur confiant un magasin de chaussures dont il avait acquis l'usufruit. Le magasin est situé rue Nationale et, comme presque tous les autres commerçants juifs de la rue, ils habitent à l'étage, au-dessus de l'affaire. Rachel accouche de Norbert en 1936.

Lorsqu'en septembre 1939 éclate la guerre, Isi, Rachel et Norbert partent en train rejoindre Jacques, David et leurs familles regroupés dans leur maison de Trouville (voir le dossier David et Lydie Zweig). Le clan subsiste en faisant les marchés. Norbert se souvient être assis sur un amoncellement de cartons de chaussures, dans une charrette tirée par un cheval.

Après la défaite, chacun part de son côté. Isi et sa famille rejoignent une partie de ses frères et sœurs réfugiés à Nîmes où ils demeurent jusqu'à l'invasion allemande de la zone libre, fin 1942. Un commissaire de police leur fournit de vrais faux papiers qui leur permettent d'éviter le danger des rafles. De Nîmes, ils déménagent à Grenoble, parce que la zone est sous contrôle italien, pour finir au Puy-en-Velay.

Son magasin ayant été détruit lors des combats pour la libération de Forbach, David s'installe dans celui qu'il avait mis à la disposition d'Isi et lui propose de rester comme employé. Isi préfère garder son indépendance et quitte Forbach pour Metz, avec Rachel, Norbert et leur fille née en 1946.

Isi décède en 1974. Son corps est transféré en Israël où réside une de ses sœurs. Il repose au cimetière de Ra'ananna. Rachel meurt en 2007, est enterrée au cimetière de Netanya.



Rachel et Isi

Le témoignage de Norbert

INTRODUCTION

Juillet 1999 - modifié en janvier 2008- janvier 2017, octobre 2019

Je tourne dans ma tête depuis un certain temps l'idée d'écrire l'histoire de ma famille, ce que j'en sais, lors des années de peur. C'est ainsi que je les appelle car c'est ce qui marque le plus mes souvenirs des années de guerre. Les facteurs déclenchant de cette écriture ont été ma participation comme interviewer au projet de la fondation Spielberg de mémoire audio-visuelle de la Shoah, l'annonce que ma fille Muriel attendait des jumeaux, et la rencontre accidentelle de Serge Borovici, fils d'un des chefs des FTP-MOI. Ce dernier a encore ses parents, tous deux anciens des MOI (sigle signifiant Main d'œuvre Immigrée, désignant un groupe de partisans affilié au Parti Communiste Français qui ne comprenait que des étrangers, en majorité des Juifs, plus des réfugiés espagnols ou d'Europe centrale ayant fui les Nazis ou fascistes dans leur pays) et ayant participé au drame de « l'affiche rouge », mais n'ayant jamais témoigné de leur combat dont leur fils ne connaît que des bribes.

Lors de cette rencontre j'ai raconté l'histoire d'Abadi* que j'avais apprise lors d'une interview pour la fondation Spielberg. Cet homme, assisté de deux jeunes femmes, l'une, médecin, qui fut déportée et revint d'Auschwitz puis devint sa femme, sauva plus de 400 enfants Juifs de la destruction, avec l'aide de l'évêque de Nice. Je ne peux la raconter sans que des sanglots viennent briser ma voix, et Serge Borovici de même ne peut évoquer certains souvenirs sans les mêmes sanglots.

Un autre événement déclencheur fut cette émission de radio, sur Radio J entendue un jour où je revenais de l'aéroport de Roissy. Un homme y parla de la première rencontre mondiale des « enfants cachés » qui venait de se tenir. Il parla des traumatismes subis par ces enfants cachés et qui furent tus pendant 50 ans parce qu'au lendemain de la guerre ils apparaissaient comme dérisoires devant ce qu'avaient subi les morts de mon peuple dans les camps d'extermination et les quelques-uns qui en étaient revenus. Donc les traumatismes d'un enfant qui avait, somme toute, vécu une vie presque normale pendant la guerre, dont les parents et la majeure partie de la famille étaient sortis de la guerre en vie, n'existaient pas, même à ses propres yeux. Lors de cette émission de radio je me rendis compte que cette réalité était partagée par des milliers de personnes de mon peuple dans le monde qui avaient toutes à peu près le même âge. Cela a eu des conséquences tragiques pour certains ; pour moi non, mais cela a eu des conséquences majeures sur mon profil psychologique, et par la suite sur mes relations avec mes enfants, et donc aussi sur mes petits-enfants qui sont les vrais destinataires de ce document. L'envie de raconter qui en a découlé a été renforcée par une récente diffusion à la télévision, sur Arte comme d'habitude, d'un document sur les enfants cachés, avec divers témoignages, bien plus dramatiques que le mien. Mais mon témoignage est le mien, et ce qui est arrivé pendant la Shoah n'est pas la destruction de 6 millions de Juifs, mais la destruction systématique de 1 Juif puis 1 Juif, puis un autre Et chacun doit être rendu à sa famille, nous en l'occurrence, en racontant ce que l'on peut de chacun, ne serait-ce que son nom, ou simplement de dire qu'il a été si on ne sait rien de plus. Il y a eu des morts dans ma famille immédiate dont je ne sais même pas le nom, dont personne n'a déposé le nom à Yad Vashem, et dont plus personne dans ma famille ne se rappelle le nom, ni même l'existence. Cela aussi je veux en parler ici.

Je vais donc raconter, sur le même format que les interviews faites pour la fondation Spielberg, mon expérience de la période de la Shoah. Ce format comprend trois parties :

- Avant, c'est-à-dire d'où je viens et ce que je sais de ma famille immédiate avant la guerre
- Pendant : les événements ayant touchés ma famille pendant la période de la Shoah
- Après : comment nous avons repris la vie immédiatement après la guerre et quelles relations avec le monde juif nous avons entretenu depuis.

J'ose à peine parler de « mes petits-enfants » car à cette date il n'est pas du tout sûr encore que Muriel garde les jumeaux qu'elle porte, et j'ose à peine laisser venir à la surface de mon esprit, de mes émotions, ce fait qu'elle est enceinte. Je garderai donc ce manuscrit secret jusqu'à ce qu'un petit enfant au moins soit là pour en être un jour le lecteur.

*Toutes les références à la Fondation Spielberg servent à permettre au lecteur de ce document de pouvoir la consulter s'il le désire pour savoir ce que signifient les références que j'y fais.

AVANT

La famille

Je sais peu de choses de mes parents et encore moins de mes grands-parents car ils ne parlaient pas.

Du côté maternel, j'ai connu ma grand-mère. Mon grand-père était mort à ma naissance, le 13 octobre 1936.



Ma grand-mère Rywka Lewkowicz, née Moszkowicz, avait été veuve, avec 3 enfants et s'était remariée à mon grand-père, Nissan Lewkowicz, dont je porte le prénom. Nissan était quincaillier à Lodz, et il avait ouvert dans son magasin un service de location de vélos, le dimanche en particulier. Juif religieux comme on l'était en Pologne. Bien que hassidique, il était moderne, portait une barbe taillée et s'habillait à l'occidentale.

Ma mère se souvient de lui comme d'un très bel homme, grand, dont elle était très fière quand il venait la chercher à l'école ; les rares photos qui nous restent montrent un homme de taille normale pour son temps, soit probablement 1,70 m au plus. Elle allait à l'école primaire polonaise de son quartier, où il y avait une majorité de filles juives. Ma grand-mère Rywka tenait une échoppe de poissonnerie au marché le jeudi en particulier, jour où les ménagères juives venaient acheter le poisson pour préparer le chabath. Ma grand-mère était une adepte du Rabbi de Mszczonow qui était à la tête d'une dynastie Hassidique dont la cour était à Lodz. Mes grands-parents vivaient dans un quartier juif de Lodz, proche de la grande synagogue. J'ai une fois découvert une carte postale de la grand-place du marché de Lodz proche de la synagogue et ma mère a reconnu le lieu où elle venait avec ses parents.

Ma mère, Rochele, ou Rachel, est née le 30 juillet 1914, année faste puisque les Allemands ont occupé la Pologne où ils ont été accueillis comme des libérateurs par les Juifs qui connaissaient la domination des Russes auparavant. Elle avait deux demi-frères aînés, Jacques le plus âgé et David Zweig, du premier mariage de ma grand-mère. Son premier mari était mort de maladie mais je n'en ai jamais su la cause. Il y avait peut-être un troisième enfant de ce premier mariage, une fille il me semble, mais je n'en suis pas sûr et ma mère ne se souvient plus. Si elle existait elle est morte avec sa famille durant la Shoah. Du même père qu'elle, maman avait trois frères aînés, le plus âgé mort durant la Shoah avec sa femme et ses enfants (je crois n'avoir jamais su son nom, mais nous en avons encore une photo), Itchel, Avroum que j'ai connu en France sous le nom d'Alex, et une plus jeune sœur Lily. Il y avait eu d'autres naissances mais les enfants n'avaient pas survécu.

A la mort de mon grand-père Nissan d'une crise cardiaque, en 1925, David et Jacques étaient mariés et installés en France, deux autres frères étaient déjà mariés ou installés indépendamment, ma grand-mère et ses deux filles vinrent donc s'installer en France, ma grand-mère et ma mère à Sarreguemines en Moselle chez Jacques qui avait épousé une cousine germaine, Fella. Il y avait un magasin de chaussures. Jacques et Fella avaient alors un fils, Joseph, qu'on a toujours appelé Jo, âgé de 1 ou 2 ans à ce moment-là. A l'âge de 14 ans ma mère fut retirée de l'école, à son grand regret, pour travailler dans le magasin de Jacques. Mon oncle David vivait à Forbach où il avait aussi un magasin de chaussures. Tante Lily resta d'abord avec sa mère et sa sœur à Sarreguemines, puis, à l'âge de 14 ans elle fut retirée de l'école et placée chez David pour travailler dans son magasin. L'oncle Avroum, jeune adulte, était venu aussi en France lorsque son père est mort, soit en même temps que sa mère, soit peu après, mais il refusa de travailler pour ses frères aussi dur que ceux-ci l'exigeaient, et comme ses sœurs durent travailler ensuite, et il repartit en

Pologne, où il se maria et, au début de la guerre en 1939 il avait un fils. Ma mère avait de nombreuses tantes et grands-tantes et de nombreux cousins en Pologne. Du côté de sa mère les femmes vivaient jusqu'à un âge avancé semble-t-il. Elles avaient des traits asiatiques, et j'ai connu une de ses cousines qu'on pouvait prendre facilement pour une chinoise ou une mongole. Ma mère se souvient des réunions de famille en Pologne où pour saluer ses tantes et grands-tantes elle leur baisait la main. Il n'y avait pas d'effusions de tendresse. Toute la famille du côté de mes grands-parents maternels vivait encore en Pologne en 1939, à l'exception de ceux que j'ai mentionnés vivant en France, d'un cousin qui était parti en Argentine, Ziskind, et d'un oncle de ma mère, frère de sa mère, avec ses quatre enfants qui vivaient à Londres, où ils avaient changé leur nom en Moss.



Du côté de mon père Israël, ou Isy comme il était connu en France, je n'ai pas connu mes grands-parents. Mon père est né le 20 novembre 1902 à Mszczonow en Pologne. Son père Haïm était un Juif hassidique traditionnel, propriétaire d'une quincaillerie qui faisait bazar dans ce très petit chtetel de la province de Varsovie, vers le Nord je crois. Je n'ai jamais eu la curiosité de le vérifier sur une carte. Ma grand-mère s'appelait Hannah et c'est tout ce que je sais d'elle. Ce prénom a été donné à trois filles de ma génération, dont ma sœur Annette. Mon père était l'un des plus jeunes enfants. Il avait à sa naissance, ce dont je suis certain, 2 frères et 4 sœurs, et peut-être une autre sœur qui aurait été l'aînée. Il a eu une autre sœur plus jeune. Il s'agit là des enfants qui ont survécu car il y eut d'autres enfants qui moururent en bas âge. Le frère le plus âgé avait déjà 2 enfants à la naissance de mon père, leur oncle, une fille, Lonye, qui fit son alya avec son mari dans les années 30, et un autre qui resta en Pologne et mourut durant la Shoah (et dont je ne sais rien) ; il eut ensuite au moins quatre autres enfants dont 2 que j'ai connus en France : Adolphe et Havele connue sous le nom d'Eve. Ce frère aîné habitait Grodzick où il tenait une quincaillerie et fabriquait des briques isolantes pour fours domestiques, ses deux plus jeunes filles habitaient chez lui encore à la déclaration de la guerre en 1939. L'autre frère de mon père, Jacques était installé en France, avec sa femme Fernande. Il a eu une fille, Monique. Il y avait trois sœurs en France et une aux Etats-Unis. Haïele, la plus âgée était mariée à Sroulik Flint, ils eurent 4 filles, Yète, Sarah, une autre dont j'ai oublié le nom, puis Annette puis deux garçons, Arnaud et Jacques. Sarah, la deuxième sœur de mon père et Genya, plus jeune que mon père, étaient mariées à deux frères, l'aînée à Max Seibert, la plus jeune à Ignace Seibert. Sarah a eu trois enfants, Jacques, Isy (devenu André par la suite) et Annette. Génya, connue comme tante Gény, eut deux fils, Michel et Georges. Un troisième frère Seibert épousa en deuxième noce (sa première femme fut déportée) une de mes cousines, Havele ou Eve, fille du frère aîné de mon père. Tous étaient en France en 1939. L'autre sœur Régine, était mariée à M. Hirshman et ils avaient émigrés aux Etats-Unis avant la grande crise de 1930, ils eurent un fils Julius.

Durant la première guerre mondiale mon père s'est souvenu de l'arrivée des soldats russes passant par-là pour aller vers le front, puis leur reflux suite à la défaite russe et l'arrivée des Allemands. A chaque passage les Russes pillaient le bazar du grand-père, et mon père se souvient d'un soldat russe lui demandant en Yiddish où se trouvait l'argent de la caisse « puisqu'il allait être volé, autant que ce soit un Yid qui l'ait ». Le Yiddish était la langue vernaculaire unique chez mon grand-père. Mon père est allé au Heder d'abord, en école secondaire religieuse, qu'on appelle aujourd'hui yechiva, ensuite. Ses frères et sœurs aînés étaient déjà en France, Régine en Amérique, et ils obtinrent de leur père que le jeune Israël put enfin recevoir une éducation laïque et à l'âge de 14 ans il fut mis à l'école polonaise, ne parlant pas un mot de Polonais. En une année il fit toutes les années de l'école primaire polonaise. Il y a là une ambiguïté de dates : mon père m'a toujours dit que c'était à 14 ans, mais en 1916 cela me paraît un peu douteux. De même qu'il m'a dit être venu en France à 16 ans, mais en 1918 la situation n'était pas stabilisée, la fin de guerre en novembre 1918 n'a pas permis d'immigrer en France au moins avant l'année suivante. Je pense que son âge réel n'était pas celui de ses papiers, comme c'était souvent le cas en Pologne où on déclarait les enfants plus tard pour retarder le plus possible le risque de service militaire dans l'armée russe. Mais je ne lui ai demandé aucune précision de son vivant car ce n'est qu'en écrivant cette histoire familiale que je m'en rends compte. Ou est-ce ma mémoire qui est défaillante ? Un autre souvenir de mon père est qu'il lisait des livres sur le sionisme et de la littérature occidentale traduite en Yiddish ou en Hébreu, à la lueur d'une bougie, caché sous sa couverture, car son père le lui interdisait. Après la guerre mon grand-père était

quasiment ruiné et il dut céder à la pression des frères et sœurs aînés de mon père pour son éducation d'abord, puis pour le laisser partir en France où il fut accueilli chez Jacques à Sedan. Tous s'installèrent ensuite en Alsace passant à Saverne, Colmar, Belfort. Ignace et Genye Seibert s'installèrent en France après un passage en Palestine au début des années 30 ; les conditions de vie difficiles et les pogroms de plus en plus fréquents les conduisirent à venir s'installer en France auprès de ses frères.



Mon grand-père représentait la branche pauvre de la famille Lipszyc. Il avait un frère à Girardow, la « grande ville » de la région, qui y possédait de nombreux immeubles. Ce frère avait sept enfants dont quatre fils dont j'ai entendu parler. Le plus jeune, Joseph, était en France en 1939 où il avait commencé des études d'ingénieur à l'école d'électrotechnique de cette ville, après avoir passé son baccalauréat en France. Un de ses frères, Arye, avait fait son alyah, et il avait épousé là-bas une jeune femme, Yaffa, qui était sabra de la cinquième génération déjà. Un autre frère resta à Girardow pour gérer les affaires familiales, et survécut à la Shoah et un autre émigra en Uruguay. Deux sœurs de Joseph vivaient encore en Pologne à la déclaration de guerre ainsi que leur mère, le père étant mort quelques années auparavant. Il y avait de nombreux autres oncles, tantes et cousins de mon père en Pologne, mais je n'ai jamais connu leurs noms ni nombre exact. Un seul cousin de Joseph et de mon père survit à la Shoah en Pologne, Haim, et il arriva en Israël dans les années 60. Un autre émigra en Australie, mais je ne sais pas si c'est avant ou après la guerre.

Mes parents

A son arrivée en France mon père avait 16 ans et ne savait pas parler français. Il connaissait l'Hébreu, le Yiddish, le polonais et un peu l'allemand. Il devint apprenti typographe chez un imprimeur à Sedan. Puis mon oncle Jacques déménagea vers Belfort où il ouvrit un magasin de confection. Mon père travailla chez lui, apprit le métier, puis arriva à créer à Metz une usine de pantalons. Il devint aussi champion d'échecs de Metz. Il possédait une voiture, ce qui était rare à l'époque. Il m'a raconté ce qui lui arriva avec cette voiture. Il eut un accident grave où il renversa un cycliste qui mourut. Il y eut procès, et lors du procès le procureur et l'avocat de la partie civile utilisèrent des arguments antisémites pour faire condamner mon père, ce qui ne sembla choquer personne, et surtout pas le juge. Bien qu'il ne fut pas responsable de l'accident il fut condamné à d'assez lourds dommages et intérêts, couverts par son assurance heureusement.

Ma mère à son arrivée avait 11 ou 12 ans. Elle alla à l'école primaire où elle devint une très bonne élève, mais à 14 ans ses frères décidèrent de la retirer de l'école et de commencer à travailler dans le magasin de chaussures de Jacques, le frère aîné qui les avait recueillies, elle, sa mère et sa sœur Lily. Elle regretta toujours de n'avoir pu continuer ses études, mais on ne lui demanda pas son avis. A 20 ans elle fut présentée à mon père qui avait 12 ans de plus qu'elle, mais il lui plut et ils se marièrent en décembre 1935. Ils allèrent à Paris en voyage de noces. Je naquis 10 mois plus tard.



Mes oncles maternels donnèrent comme dot à ma mère un magasin de chaussures à Forbach et mes parents s'installèrent là, mon père vendant son atelier de pantalons au début de 1939. Elle avait travaillé pour ses frères gratuitement pendant 7 ans, mais ils assuraient son avenir généreusement. C'était le sens de la famille de cette époque. Les deux familles se connaissaient en Pologne il me semble, vu la relation de ma grand-mère maternelle avec le Rabbi de Mszczonow, ville où est né mon père, mais je n'en suis pas sûr.

A la veille de la Shoah

En 1939 nous habitions à Forbach. La langue de travail était l'allemand car la plupart des Lorrains parlaient cette langue et non le français. J'avais 3 ans et ne parlait que l'Allemand. Nous habitions au-dessus de magasin et une bonne s'occupait de moi pendant la journée où mes parents travaillaient tous deux dans le magasin. Mon père s'occupait surtout des achats et de la gestion et ma mère de la vente. Ils avaient tous deux appris le Français qu'ils parlaient sans accent. David avait épousé en secondes noces Louba dont il avait un fils Maurice. En premières noces il avait épousé une cousine qui vivait à Londres où ses parents (les Moss) avaient émigré. Cet oncle de ma mère y avait créé un commerce d'articles pour coiffeurs, il avait trois ou quatre enfants. David et sa première femme avaient eu un fils, Jo. Jacques et sa femme avaient un seul fils, Joseph. Maurice avait deux ans de plus que moi, Joseph en avait 6 de plus. Lily avait épousé un Juif lorrain qui habitait Metz, et ses frères lui donnèrent une dot qui lui permit de prendre un magasin de vêtements à Metz avec son époux. Il y avait aussi à Sarreguemines un demi-frère de ma grand-mère maternelle avec sa femme et deux filles, les Knopf.



Sarah Seibert et maman



Jo Zweig



Fella Zweig

Lily et son mari

Tous les autres membres de la famille d'Alsace se réfugièrent « à l'intérieur » comme on appelait le reste de la France en Alsace et en Lorraine. Nous avons des relations suivies avec tous et mes parents sont restés en relation avec ma famille paternelle pendant tout le début de la guerre.

Toute ma famille avait abandonné la religiosité juive de Pologne, mais restait profondément attachée à la communauté. Mon père était sioniste et participait aux activités du Poalé Zion, les socialistes sionistes, à Metz avant son mariage. Mon oncle Jacques tenait une maison cachère pour ma grand-mère, mais ni du côté de mon père, ni du côté de ma mère ils n'étaient chomer mitzvot. Mon père était même assez « anti clérical » à cause des abus de certaines cours hassidiques qu'il avait pu connaître en Pologne.

La famille la plus proche en France se composait donc de

- Jacques Zweig, sa femme et leur fils Joseph, dit Jo
- David Zweig, sa femme Louba et leur fils Maurice
- Lily Lewkowicz, qui avait épousé un Juif lorrain d'origine polonaise, Josef Gotlib, Français, mobilisé en août 1939.
- Rywka Lewkowicz, ma grand-mère maternelle
- Les quatre membres de la famille Knopf
- Jacques Lipszyc, sa femme Fernande et leur fille Monique
- Haiele et Sroulik Flint, leurs filles Yète, Ada, Sarah et Annette et leurs fils Arnaud et Jacques
- Sarah et Max Seibert, leurs fils Jacques et Isy (qu'on appela ensuite André), et leur fille Annette
- Gény et Ignace Seibert, et leurs fils Michel et Georges
- Joseph Lipszyc, célibataire
- Adolphe Lipszyc et sa sœur Eve

Aucun n'avait obtenu la nationalité française.

Il y avait d'autres cousins de ma mère en Lorraine, mais je les ai à peine connus et ne peux dire ce qu'ils sont devenus. Je me souviens seulement d'une cousine qui avait l'air asiatique que j'ai vue une fois juste après la guerre. Il y avait aussi un troisième frère Seibert, marié avec un enfant, Jean dit Jeannot.

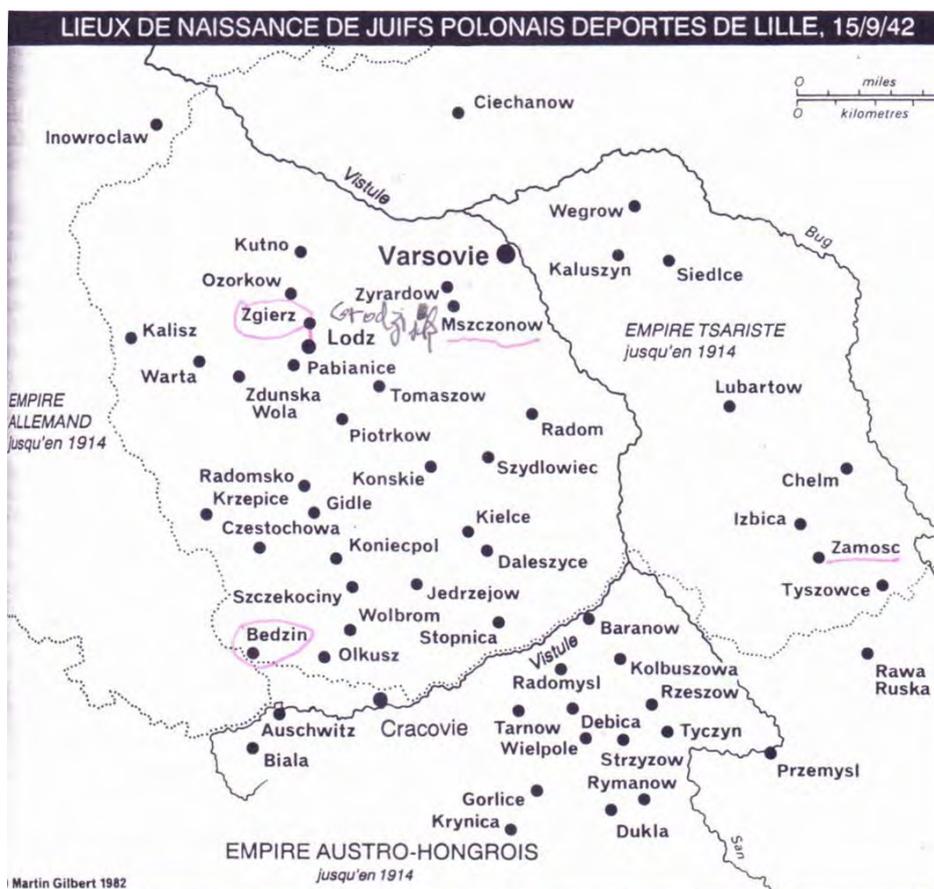
Joseph Lipszyc avait un frère resté en Pologne, un frère ayant fait son alyah (Arié), et un frère parti en Amérique du Sud, où il finit en Argentine.

Ma mère avait aussi un cousin parti en Argentine, Ziskind mais dont je ne connais pas le nom de famille.

Adolphe Lipszyc avait une sœur en Palestine, Lonye.

Papa avait une sœur aux USA, Régine. Elle y était partie encore dans les années 20 avec son époux. Leur nom de famille est Hirschman. Ils avaient un fils, Julius.

Tous les autres membres de la famille, cousins, oncles et tantes de mes parents, étaient en Pologne.



Cette carte montre les lieux d'implantation principaux de la famille Lipszyc en Pologne : Mszczonow pour mon père, Grodzick pour son frère aîné (le père d'Adolphe), et j'ai épousé Jacqueline Grodzicki par la suite, Zyrardow pour divers membres de la famille, dont les parents de Joseph Lipszyc. Varsovie pour quelques-uns, cousins surtout, dont les parents de Martin Lipshatz qui vit maintenant en Australie.

PENDANT

Début de la guerre

A la déclaration de guerre, en septembre 1939 mes parents et mes oncles décidèrent de ne pas rester à Forbach, trop proche de la frontière allemande. Ce fut ma mère qui suggéra d'aller à Trouville en Normandie où elle avait passé des vacances l'année d'avant. Mes oncles Jacques et David, leurs épouses et enfants, ma grand-mère et tante Lily vinrent avec nous. Mes deux oncles achetèrent chacun une maison où tout le monde s'installa. Mon père prépara un chargement de nos affaires personnelles et un autre de chaussures du magasin, et il expédia le tout par train vers Trouville. Le chargement de chaussures arriva, mais aucune de nos affaires personnelles n'arriva jamais. Mon père disposait aussi de l'argent résultant de la vente de son affaire de pantalons de Metz. Je fus mis à l'école maternelle à Trouville et j'appris alors le Français. Mon père acheta ou loua une carriole et un âne et commença à faire les marchés pour vendre ses chaussures. C'est de là que datent mes premiers souvenirs personnels.

Le premier souvenir, vague, était celui d'une chute dans les escaliers à Forbach, mais je ne suis pas sûr de sa véracité car il est peut-être le souvenir du récit de cette chute que l'on me fit. Elle laissa sur mon nez une cicatrice pendant des années.

Le premier souvenir vrai, car personne ne me l'a raconté est celui de la famille se réfugiant dans la cave à Trouville pendant les bombardements du Havre en 1940 et ma peur lorsque ma grand-mère passa son masque à gaz pour amuser l'assistance, ou tout simplement pour l'essayer. Mais mon souvenir est lié à ma peur alors que les autres riaient. Autre souvenir, celui des sirènes sur un toit de la ville en contrebas de notre maison, que je pouvais voir du dernier étage de celle-ci. J'ai pu en vérifier la

véracité bien des années plus tard en rendant visite à mon oncle David à Trouville, où il passait l'été dans cette maison qu'ils avaient gardée.

En 1940, après la débâcle et l'armistice, les Allemands occupèrent la zone nord, et la situation fut jugée immédiatement dangereuse par mon père. Dès la publication des premières lois d'exception à l'égard des Juifs, comme la nécessité de se déclarer au commissariat il décida qu'il fallait y désobéir. Sa connaissance du Talmud

Lui avait appris qu'il est un devoir des Juifs de ne pas se plier à des lois d'exception à leur rencontre. Je ne sais à quelle date exactement il décida de passer la ligne de démarcation pour aller se réfugier en zone sud, mais ce devait être en octobre 1940, puisque j'avais juste 4 ans à notre arrivée à Nîmes. Nous allâmes d'abord à Monbeton, petit village près de Montauban, où les Flint étaient installés dans une ferme. Il y eut là le mariage d'Arnaud et Erna. Puis nous passâmes la ligne de démarcation.

De cette période à Trouville puis du voyage jusqu'à Nîmes j'ai quelques souvenirs. Des images fugaces comme la salle du mariage avec la foule dense dans cette petite pièce, ou moi assis sur la carriole de mon père qui tenait le cheval par les rênes sur un chemin, ou encore une allée de grands arbres quand nous avons marché, de nuit, pour traverser la ligne de démarcation. Autre souvenir, celui d'une place ombragée où un soldat allemand qui passe me caresse les cheveux en m'admirant. Souvenir plus intense et complet, celui de la ferme où l'on m'a donné un caneton, et je veux le laver au savon dans une bassine, et me fait gronder car je vais le tuer en faisant cela. Souvenir de ma frustration de ne pouvoir le gérer comme je l'entends. Souvenir aussi de dormir dans le même lit que mon cousin Jacques Flint qui a 12 ou 13 ans.

A l'arrivée à Nîmes je me précipite chez ma tante Gény en lui annonçant fièrement que j'ai quatre ans. Ceci m'a été souvent répété par la suite, et ce n'est donc pas un souvenir personnel, en revanche la maison où elle habitait, sa situation par rapport à l'appartement où nous habitons sont des images claires dans ma mémoire. A Nîmes commence une période heureuse car en permanence avec la famille paternelle. En dehors des Flint, tous les frères et sœurs de mon père en France sont là avec leurs enfants et nous vivons beaucoup en famille. Mon cousin Adolphe vivait aussi à Nîmes. Il s'était engagé dans le régiment des engagés volontaires Juifs en 1939, comme mon oncle Ignace. A l'armistice ils avaient quitté leur uniforme et rejoint la famille. Le mari de ma tante Lily, interné à Vannes sur Cosson (Loiret) à la Ferme du Rozoir, route d'Orléans, a été déporté dans le convoi n°6 le 17/7/42 pour Auschwitz au départ de Pithiviers. L'histoire familiale dit qu'alors qu'il était dans un camp en France, après l'armistice, sa femme était venue lui rendre visite. Les ordres étaient d'attendre que les Allemands décident du sort des soldats français se trouvant dans des camps militaires en France en zone occupée, et, en attendant, tous les soldats étaient consignés. Le commandant du camp lui donna néanmoins l'autorisation de sortir pendant 12 heures pour la voir. Selon mon souvenir des récits familiaux, Adolphe et Ignace auraient été dans le même camp et ils reçurent eux aussi le droit de sortir pour voir l'un son épouse, l'autre sa sœur. Tous purent sortir en promettant de revenir au camp à l'expiration de leur permission. Adolphe et Ignace essayèrent de convaincre le mari de Lily de ne pas retourner, en vain. Eux s'enfuirent, lui, au bout des 12 heures retourna au camp. Il fut déporté et ne revint pas. Tante Lily habitait aussi à Nîmes dans un petit appartement à l'étage dans le même immeuble où nous avons notre appartement au rez-de-chaussée. Il y avait un grand jujubier dans la cour. Joseph Lipszyc, cousin de mon père, s'engagea dans l'armée polonaise en France. A l'armistice lui aussi quitta l'uniforme et se réfugia dans les Alpes non loin de Grenoble, et reprit pour un temps ses études à l'école d'ingénieurs de Grenoble.

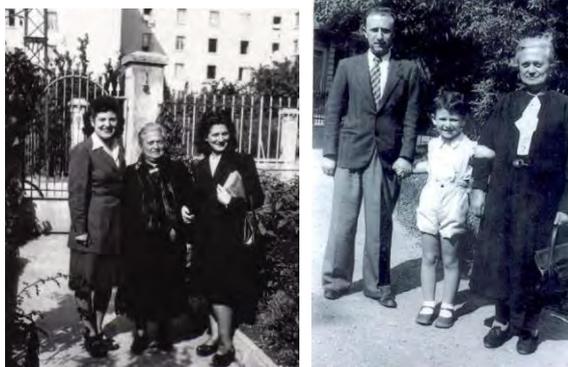
Mes cousins et cousines s'occupent beaucoup de moi. Ils m'emmènent à une émission de radio de chansons chantées par les enfants. Ils m'emmènent aux Eclaireurs Israélites, les E.I., faire des excursions avec eux le dimanche. Michel Seibert m'emmène en tramway rendre visite à Monique Lipszyc qui est en pension dans une école en ville, et en chemin il m'invente des histoires. L'une d'elle m'est restée, c'est celle d'une troupe de brigands qui kidnappent les gens pour leur couper les cheveux et s'en servir comme textiles. Ils bâtissent un piège sur la route qui permet d'abaisser celle-ci quand passe une voiture pour l'amener dans une grotte où les gens sont ensuite séquestrés et leurs cheveux régulièrement tondus. Georges Seibert me fabrique des jeux, un arc, un Monopoly, d'autres jeux. Toute cette période est associée au soleil. Elle dura pourtant environ un an.

La fuite et les cachettes

Pendant toute cette période je ne suis au courant de rien concernant la guerre ou la peur que mes parents peuvent éprouver, mais elle doit me marquer quelque part car j'ai gardé le souvenir de moments de peur intense. L'un d'eux en particulier m'a hanté longtemps : nous étions dans un jardin public, ailleurs que les lieux que nous fréquentions habituellement, mes parents se promenaient avec des gens que je ne connaissais pas, et oncle Max Seibert était là aussi. Je jouais avec des enfants qui me montrèrent une cabane de jardin et me racontèrent qu'ils y enfermaient des enfants et les gardaient prisonniers et que si je ne les écoutais pas c'est ce qui m'arriverait. La peur était intense, tout envahissante et le pire était que bien que j'aie vite rejoint mes parents et n'ai plus lâché la main de mon père je ne pouvais pas me dégager de ma peur en le leur racontant. D'une part les enfants m'avaient menacé si je racontais, d'autre part je savais que mes parents hausseraient les épaules et ne prendraient pas ma peur au sérieux.

Je me souviens de l'arrivée des Allemands à Nîmes, et du changement d'atmosphère qui l'accompagna. J'entrais cette année-là à l'école primaire, car je savais déjà lire, donc en octobre 1941. Quand les lois de Vichy obligèrent les Juifs à se déclarer au commissariat mon père s'y refusa et nous ne portâmes jamais l'étoile jaune. Il commença à préparer sa fuite. Il loua une chambre à Ganges et se fit faire par un commissaire de police de Ganges de vrais faux papiers au nom de Lespique, il devint Isidore, ma mère Rose (comme on a continué à l'appeler après-guerre et jusqu'à sa mort) et je gardais mon prénom. Un jour de l'hiver 1942, mon père était absent et mon cousin Adolphe vint dire à ma mère qu'il avait un mauvais pressentiment et que nous ne devions pas passer la nuit chez nous. Elle m'emmena passer la nuit à Ganges. Au petit matin la gestapo vint nous chercher et trouva porte close. Ils posèrent les scellés. La concierge leur dit alors que nous voyions souvent une femme vivant à l'étage, et ils arrêtèrent ma tante Lily. Mon père à son retour trouva les scellés, alla à Ganges et de là nous partîmes à Grenoble où il était allé préparer notre venue. Grenoble avait été choisi car sous occupation italienne et ceux-ci n'arrêtaient pas les Juifs. Juste avant de partir, il vint une nuit avec Adolphe pour cambrioler notre propre appartement : ils brisèrent les scellés et emportèrent tout ce que deux hommes peuvent porter dans des valises. A partir de là nous nous appelâmes Lespique et l'on m'enseigna ce nouveau nom, et que je ne devais jamais révéler l'ancien, ni dire que nous étions Juifs.

De Grenoble, je ne sais comment mes parents apprirent que ma tante était enfermée à Nice. Elle affirmait ne pas être juive et que seul son mari l'était. Malgré le danger de voyages en train, surtout avec de faux papiers, ma mère partit à Nice et avec l'aide d'un avocat elle parvint à faire faire toute une série de faux documents, dont un certificat de baptême à l'aide desquels elle put faire libérer Lily et l'amener à Grenoble. Elle a souvent décrit le travail du faussaire pour donner un air d'authenticité au certificat de baptême en le vieillissant avec du café et divers autres traitements. Grenoble avait été choisi parce que zone d'occupation italienne et ceux-ci laissaient les Juifs en paix. Mais là aussi rapidement les choses changèrent. La pénurie était contournée par le marché noir personnel, c'est-à-dire que mes parents et ma tante Lily allaient faire le tour des villages des alentours et échangeaient des vêtements et chaussures contre de la nourriture. J'ai dû les accompagner une fois, mais le souvenir en est incertain. Ma grand-mère nous avait rejoints à Grenoble, amenée par l'oncle David, avant que celui-ci ne rejoigne les maquis dans les Alpes. Sa femme et son fils avaient été placés en Haute-Savoie. Maurice raconte aussi comment son père avait tiré sa mère des mains d'un gendarme français qui l'avait arrêtée lors du voyage en train alors qu'il l'amenait à Grenoble. Il entra dans le local de la gare où les gendarmes gardaient les gens qu'ils arrêtaient, lui montra ses papiers militaires et exigea qu'elle fut libérée. Il eut de la chance et le gendarme les laissa tous deux repartir d'où ils venaient. Ils rejoignirent Grenoble par la suite par une autre voie.



Lily, Grand-mère et maman

Mon père, ma grand-mère et moi en 1943 à Grenoble-

C'est à Grenoble que je reçus mon premier vélo et j'appris à rouler sans les petites roues d'équilibre, sous la direction de mon cousin Jo Zweig qui m'apprit aussi à organiser des courses d'escargot. C'est à Grenoble que je reçus mon premier cadeau de Noël, un dictionnaire Larousse, pour que je puisse répondre à la question de mes camarades de classe et donc n'éveille pas les soupçons. Je me liais d'amitié avec un petit garçon à l'école, et jouais avec lui dans la ruelle derrière notre maison. Il était semble-t-il aussi isolé que moi, et nous finîmes par nous apprendre mutuellement que nous étions Juifs et avions un autre nom. Je vous laisse deviner la frayeur de mes parents quand je le leur révélais.

Les Allemands occupèrent rapidement Grenoble et la situation devenant dangereuse mes parents me mirent à l'abri dans une pension de Villars de Lans. C'était l'hiver 43. J'y fus profondément malheureux. Obligé de rester dehors dans le froid « pour faire de la luge ou du ski », j'avais peur et froid et ne pouvais rentrer. J'étais seul car je ne pouvais dire à personne qui j'étais. Et je découvris avec horreur que certains de mes condisciples condamnaient les bombardements des Anglais et n'étaient pas opposés aux Allemands. Au bout d'un mois mes parents vinrent me rendre visite, et m'emmenèrent avec eux immédiatement. Je me souviens encore du ravissement de la promenade en traîneau qu'ils me firent faire. Ce mois en pension est resté à la base de mon manque de goût et ma peur pour les sports de neige.

La situation à Grenoble devenait très dangereuse, il y avait de nombreuses rafles dans la ville et l'état se resserrait. Il y avait avec nous, dans un autre appartement, Lily avec ma grand-mère et Joseph Zweig. Ma grand-mère ne parlait pas un mot de Français, et se cacher devenait plus difficile. Mon père décida de quitter Grenoble et d'aller au Puy-en-Velay où se trouvaient déjà plusieurs de ses sœurs et son frère. Il y eut aussi un voyage à Lyon, je ne sais si ce fut de Grenoble ou du Puy. J'ai appris bien des années plus tard que c'était pour que ma mère avorte, car accoucher pendant cette période nous aurait tous mis en danger. Je me souviens qu'à Lyon nous avions rencontré l'oncle Jacques Zweig. Nous avons été au cinéma, pour passer le temps avant de prendre le train car traîner dans les rues était dangereux, c'est dans une rafle à Lyon que Fella, la femme de Jacques Zweig, a été arrêtée, et elle n'est pas revenue. Je me souviens du film, La Mousson, et de la peur que j'en ai eu, me cachant sur les genoux de ma mère pour ne pas voir le palais s'écrouler et les gens écrasés par les blocs. Je me souviens aussi du retour de ce voyage, quand je rencontrais des camarades de classe et que les filles ne voulaient pas croire que je n'avais que 7 ans tellement elles me trouvaient grand. Ce devait donc être à l'automne 43.

Au Puy je commence à avoir des souvenirs de classe réellement et de mon instituteur, un vieux monsieur ventripotent conforme à la vieille légende des instituteurs républicains. Je me souviens aussi des rues en pente et des pics qui surmontaient la ville, de l'immense statue de la Vierge qui surplombait l'un d'eux et du sommet de laquelle on pouvait voir toute la ville. C'est au Puy que j'assistais aux premières loges à la défaite des Allemands. Mais avant mon père devait assurer le ravitaillement. L'argent dont il disposait au départ était quasiment épuisé et il devait voyager vers Ganges pour y acheter des textiles et aller les vendre aux paysans dans la montagne autour du Puy. Les voyages en train étaient dangereux. On ne savait pas toujours qui contrôlait le train, était-ce la Gestapo ou la Résistance, car le Massif Central était l'un des fiefs les plus actifs de la Résistance. Mon père racontait, avec humour teinté par la peur rétrospective, comment son neveu Adolphe avec qui il voyageait avait failli les faire arrêter par la Résistance en parlant trop hors de propos. En juillet ou août 1944 j'assistais donc à la descente des maquis sur le Puy, nous vîmes passer sous nos fenêtres les voitures avec des combattants armés de mitraillettes sur le toit ; nous entendîmes les coups de feu, et le lendemain nous

vîmes la colonne des prisonniers allemands : la garnison s'était rendue sans beaucoup combattre. Le frère de papa et deux de ses sœurs ainsi qu'Eve et Adolphe étaient aussi réfugiés au Puy, comme un frère de Max Seibert avec son fils Jeannot (sa femme avait été déportée et n'est pas revenue). Dans des villages des environs il y avait aussi les Berger, le frère de tante Fernande et sa famille.

La Libération

La période qui suit la libération immédiate du Puy fut une période de vacances. Rapidement mon père essaie de reprendre des contacts avec les autres membres de la famille et avec les industriels avec lesquels il travaillait, et il voyage donc. Il me rapporte des chewing gums et du chocolat américain, ce qui me rend populaire. On fête pour la première fois dans ma mémoire Roch Hachanah dans un appartement avec toute la famille et d'autres Juifs qui émergent au Puy. Nous nous retrouvons souvent dans le jardin de la maison qu'avait louée Jacques Lipszyc dans la montagne juste à la sortie du Puy. J'apprends à nager dans un bassin aménagé dans une rivière proche, et nous faisons des randonnées dans les environs. Je me souviens en particulier de celle au château de Polignac, au retour de laquelle mon père me raconte l'histoire d'un chef bédouin qui survit dans le désert sur quelques dattes pour me faire prendre en patience ma fatigue et ma faim et soif. Nous allons aussi pêcher la truite à la main dans les torrents près de la ferme où habitent les Berger.



Le Puy - 1945

Pour l'instant la guerre continue encore et il n'y a aucune nouvelle d'ailleurs. Mais dès que l'est de la France est libéré mon père prépare le retour en Lorraine. Il part pour cela avec ma mère et me laisse à la garde de mon instituteur chez qui je loge pendant quelques jours. Ce devait être au printemps 45, avant l'armistice. Mon père a dit à l'instituteur qui nous étions, et donc notre vrai nom, mais je garde celui de Lespique pour ne pas troubler mes rapports avec les autres élèves jusqu'à la fin de l'année scolaire. A la fin de celle-ci nous parons pour Metz. Pourquoi Metz et non Forbach ? A Forbach il n'y a plus rien qui nous appartenait. Le magasin de chaussures est repris par mon oncle David Zweig, ce qui

fut source de conflits familiaux à n'en plus finir. Mon père doit donc repartir à zéro. Il commence par travailler dans le magasin que ma tante Lily récupère à Metz, confection pour hommes et femmes, car celle-ci ne peut le tenir seule, son mari n'est pas revenu. Jusqu'en 1946 la vie reprend apparemment normale, et je ne sais rien de la shoah, ou ne me souviens de rien. Mon oncle Jacques Zweig, de retour à Sarreguemines, accueille les deux sœurs Knopf, Françoise et Paulette, dont les parents ont été déportés et ne sont pas revenus. Puis apparaît mon oncle Alex, rescapé d'Auschwitz et là je deviens totalement conscient de ce qui s'est passé.

LA SHOAH

Voyons le bilan de celle-ci sur mes proches :

En France

Ma famille en France a été extrêmement chanceuse. La plupart d'entre nous ont survécu, sauf le mari de tante Lily et la femme de Jacques Zweig, Fella, les parents Knopf (frère de ma grand-mère Rywka et son épouse) qui ont été déportés et ne sont pas revenus.

Adolphe Lipszyc et Ignace Seibert ont été engagés volontaires et à l'armistice se sont fondus dans la nature, n'attendant pas comme l'avait fait le mari de Lily. Joseph Lipszyc, engagé dans l'armée polonaise en France, fit de même.

En Pologne

Du côté de mon père nous n'avons eu aucune nouvelle de personne, nous n'avons pas su comment ils avaient disparu, ni où, ni quand. Trois d'entre eux seulement ont survécus :

- Un frère de Jo Lipszyc qui a été hébergé et caché par une Polonaise.
- Haïm Lipszyc qui avait 16 ans à la fin de la guerre. Il avait été recueilli par une famille de paysans et élevé comme un enfant de la famille, c'est-à-dire travaillant aussi dur qu'eux. Il leur était très attaché et est resté avec eux jusqu'en 1967. A cette date il décida, pour des raisons qu'il n'a jamais données, de partir pour Israël, où il retrouva les membres de la famille qui s'y trouvaient.
- Israël Lipszyc, un cousin germain de mon père qui avait réussi à s'enfuir en Russie et qui se retrouva après la guerre dans un camp de personnes déplacées en Allemagne. Il s'y maria, eut un enfant, Martin, puis émigra en Australie. Ce survivant avait le même prénom que mon père car ils avaient le même grand-père dont ils avaient reçu le nom. En Australie leur nom a été déformé en Lipshatz. Martin est marié avec une juive, Helen, et ils ont trois filles. Martin a un frère qui est devenu religieux et a émigré en Israël où il vit dans un kibboutz religieux (Sde Eliahu) de la vallée du Jourdain.

Du côté de ma mère nous en savons un peu plus. Ses trois frères restés en Pologne furent déportés avec leurs familles. Abraham-Alex perdit sa femme et son fils, Itche perdit la sienne et quatre enfants. Le troisième frère avait aussi plusieurs enfants, ni lui, ni sa femme, ni aucun des enfants ne revint. Alex et Itche furent parmi les premiers déportés à Auschwitz puisqu'ils participèrent à la construction du camp, et tous deux survécurent car ils purent rester toujours ensemble et ainsi se soutenir l'un l'autre. Alex fut libéré à Auschwitz même, Itche se retrouva dans un camp en Allemagne (il avait participé à la marche de la mort), où il épousa une autre survivante dont il eut une fille encore dans le camp de personnes déplacées en Allemagne, et ils rejoignirent Israël en 1949.



Fils d'Alex en 1939

Alex vint nous rejoindre en France, je ne sais par quel chemin en 1946. Il raconta très peu, mais je me souviens d'un soir où ses frères et sœurs étaient rassemblés dans une pièce, on ne savait pas que j'étais là : Alex montra une cicatrice qu'il avait au cou et raconta comment il l'avait eue. Vers la fin de la guerre quand les Russes approchaient d'Auschwitz et qu'il devenait évident qu'ils allaient arriver bientôt, les Allemands entreprirent de détruire le camp pour cacher ce qu'ils y avaient fait. La plupart des détenus furent évacués à pied (on était en plein hiver, et cette évacuation fut connue par la suite comme la marche de la mort), mais un commando d'environ 400 déportés fut constitué pour démolir le camp sous la direction des soldats Allemands encore là. Ils firent sauter un four crématoire mais l'avance des Russes les empêcha de mener cette opération à terme. Avant de partir ces derniers gardes enfermèrent ce commando dans une baraque. Ils firent se coucher sur le sol une première rangée, puis une deuxième couche sur les premiers et ainsi de suite jusqu'à ce que les 400 restant soient tous entassés dans cette baraque. Les Allemands cadenassèrent ensuite la porte. Mon oncle Alex avait eu la chance d'être sur la dernière couche au sommet. Il pense que les Allemands voulaient mettre le feu avant de partir, mais pour une raison ou une autre ils partirent sans le faire. Peu de temps après ils entendirent les Russes arriver mais ceux-ci ignorèrent cette baraque, pensant peut-être que tous y étaient morts. Ils restèrent ainsi 4 jours au bout desquels seul Alex et un autre étaient encore en vie. L'autre devint fou et se précipita sur Alex, lui plantant ses dents dans le cou, et Alex dut l'étrangler pour survivre. Alex raconta cela en montrant la cicatrice qu'il avait au cou résultant de cet épisode tragique. Peu après les Russes ouvrirent enfin la porte pour enterrer tout le monde et furent très étonnés de le trouver encore vivant. Il pesait moins de 30 kilos. A l'hôpital il savait qu'il ne fallait pas manger de suite pour survivre et il vit plusieurs rescapés mourir alors pour avoir trop mangé. Il récupéra et vint en France.

Personne d'autre ne survécut en Pologne, sauf un cousin de ma mère, Szlamek, qui se retrouva dans un camp en Allemagne à la libération. Il y rencontra une autre rescapée, Enya, qu'il épousa et ils partirent en Australie où leur nom fut simplifié en Parker.

A partir de ce récit que personne ne savait que j'avais entendu, je commençais à m'identifier à la Shoah, à lire ce que je pouvais sur le sujet et le livre de John Hersey, *Le Mur*, qui en fait copiait les archives Ringelblum qui furent publiées plus tard, me marque profondément, et je me suis senti pendant toute mon adolescence et ma jeunesse « orphelin de mon peuple », le yiddischland, ce petit peuple Juif polonais qui avait été le ferment de toute vie juive en Europe et en Palestine.

Pour l'anecdote, signalons que le rabbi de Mszczonow survécut aussi à la Shoa. Il se réfugia à Wilno en 1939. Il fut l'un de ceux qui reçut du consul japonais de Kovno, Mr Shuhigara, un visa de transit pour le Japon, comme quelques 20000 Juifs, malgré les ordres de son gouvernement de n'en accorder aucun. Ces visas permirent à plusieurs milliers de Juifs de traverser l'union soviétique et rejoindre Yokohama avant que l'Allemagne n'envahit l'URSS et les républiques baltes. Au Japon, vu sa position morale, le rabbi de Mszczonow, avec les chefs d'une autre yechiva, négocièrent avec les autorités japonaises pour obtenir le droit de rester. Ces Juifs furent finalement transférés à Shangaï et la plupart survécurent à la guerre, sous la protection japonaise, malgré les pressions des Allemands pour les déporter tous à Auschwitz. Après la guerre, le rabbi de Mszczonow émigra aux Etats-Unis. Cette anecdote est rapportée dans les récits sur le « plan Fugu ». Peut-être le nom de Mszczonow fut-il un porte-bonheur pendant la shoah.

APRES

A la fin de la guerre, en 1946, mes parents savaient donc toutes les conséquences de celle-ci sur la famille. Nous étions de retour à Metz, mes oncles et tantes avaient repris leurs magasins respectifs, à Sarreguemines, Forbach, Belfort, Colmar, Toulouse et Metz. Seuls mes parents n'avaient plus le leur et travaillaient avec Lily à Metz. Il ne resta rien à mes parents de ce qu'ils possédaient avant la guerre, ni argent, ni objets, à l'exception de quelques photos de famille, dont une de mes grands-parents paternels, et de leur ketouba. C'est surprenant qu'ils aient gardé ces documents qui les auraient trahis en cas de rencontre avec la police française ou allemande, mais c'est ainsi, malgré toutes leurs précautions ils conservèrent cet élément de danger. Ma sœur Annette naquit en 1946.

Nous nous voyions régulièrement en famille à l'occasion de rencontres diverses pour les fêtes juives ou en été. Tante Lily se maria avec un Juif Hongrois, Zolly (pour Zoltan) Alter, dont la femme et trois enfants et les parents qui vivaient à Metz avant-guerre étaient morts en déportation. Lui avait passé la guerre en Angleterre, comme sous-officier dans la RAF (au sol). Alex, après son arrivée, épousa Betty

Schuman qui avait deux fils, et dont le mari était mort en déportation. Les sœurs Knopf partirent en Amérique et coupèrent les ponts avec la famille. Une de fils de Paulette, Joe Ross reprit contact avec le fils de Lily dans les années 2000. Adolphe épousa Marie Témerson de Metz, belle-sœur du Hazan de la grande synagogue, qui avait une fille de mon âge, Régine, et dont le mari était mort en déportation. Ils eurent deux filles, Rachel et Renée. Sa sœur Eve épousa le troisième frère Seibert, Léon, père de Jeannot, et ils s'installèrent à Belfort. Eve traita si mal son beau-fils qu'il se réfugia chez son oncle Max à Colmar jusqu'à ce qu'il parte en Israël dans les années 50.

J'allais en 1945/46 à l'école primaire juive qui reprit à Metz, avec un instituteur unique pour une douzaine d'enfants de tous âges. A la fin de l'année scolaire je passai mon certificat d'études et entrai l'année suivante au lycée en 6è. A Metz, à côté de la grande synagogue, Ashkenaze de rite allemand, s'ouvrit un oratoire polonais où mon père m'emmenait pour les fêtes. Dès 1947 je me souviens de l'attention avec laquelle nous écoutions les informations à la radio pour suivre ce qui se passait en Palestine. Cette année-là eut lieu l'affaire de l'Exodus, ce bateau surchargé d'immigrants clandestins que les Anglais ne laissèrent pas débarquer en Palestine et ramenèrent en Europe, après les avoir arraisonnés en haute mer. L'Exodus s'arrêta à Port de Bouc et plusieurs jeunes Juifs nagèrent jusqu'au bateau pour leur apporter le soutien des Juifs de France ; parmi eux il y avait Michel Seibert, mon cousin. Je me souviens de l'angoisse quand nous écoutions les reportages sur la guerre qui éclata au lendemain de la décision de l'ONU décrétant la création d'un état juif, puis sur la chute de la vieille ville juive de Jérusalem, et enfin le soulagement en 1949 à la signature de l'armistice qui permettait à Israël de démarrer sa vie d'état indépendant. Dès 1949 mon père partit en Israël pour y acheter un terrain, et je devins membre en 1950 d'un mouvement de jeunesse sioniste, socialiste, le Habonim.

Finalement mes parents ne firent jamais leur alyah, et il fallut attendre ma sœur Annette, son mari et trois enfants, puis ma fille Muriel et enfin ma fille Emmanuelle pour que cet idéal sioniste soit réalisé chez nous bien des années plus tard.

Parmi les frères et sœurs de mes parents en France, peu de descendants restèrent Juifs.

Chez Haiele Flint, Arnaud avait épousé Erna, puis avait réussi à passer en Espagne d'où il rejoint l'Angleterre et s'engagea dans la RAF. Ils s'installèrent à Toulouse après la guerre, puis, à leur retraite ils partirent en Israël où leurs enfants, un fils et une fille, les avaient précédés. Annette Flint termina ses études de médecine puis partit à Montréal où elle épousa un Juif canadien et eut un fils. Sarah Flint partit aussi au Canada avec son mari (je crois encore pendant la guerre), et ils eurent une fille, qui épousa un Juif canadien, mais ils n'ont pas de contacts avec la communauté. Yète Flint épousa un Juif de Metz, Certner, et ils s'installèrent à Paris. Elle eut un fils, qui devint magistrat et épousa une non-juive. Jacques Flint et son autre sœur, Ada Flint, sortirent de la communauté.

Chez Sarah Seibert, Annette se maria avec un goy Mr Aumont, et ses enfants sont hors de la communauté. Jacques épousa Sylvia Rubel, dont le frère Lucien fut en 45/47 l'un des responsables de l'Alyah Beth en France, après son travail dans la résistance juive en France. Ils eurent deux filles qui toutes deux épousèrent des non-juifs et sont en dehors de la communauté. Isy-André épousa une juive : ils eurent un fils qui épousa une juive séfarade et ils ont une famille juive en France.

Chez Gény Seibert, Michel épousa une musulmane de France, et sortit de la communauté. Georges émigra en Israël, d'abord dans un kibboutz Hachomer Hatzair puis en ville où il épousa une fille originaire du Maroc, et ils sont devenus religieux.

Chez Régine en Amérique, son fils Julius épousa une juive, mais ils ne s'identifièrent jamais à la communauté et leurs enfants ont tous épousés de non-juifs.

Monique Lipszyc, épousa un Flint, neveu de Sroulik Flint mon oncle, eut un fils qui sortit de la communauté.

Adolphe eut deux filles dont une partit en Israël puis revint en Belgique ; les deux épousèrent des Juifs et elles ont chacune deux enfants.

Eve Lipszyc, épousa un frère Seibert, Léon, dont la femme était morte pendant la guerre, ils n'eurent pas d'enfant, mais Jeannot le fils de ce Seibert fit son alyah.

Joseph Lipszyc ne se maria jamais. Son frère Arye en Israël eut deux filles. Ses deux autres frères survivants, l'un en Pologne, l'autre en Argentine, n'eurent pas d'enfants.

Alex n'eut pas d'enfants, les deux fils de sa femme, Robert et Jacky Schuman, épousèrent des non-juives. La femme de Robert se convertit au judaïsme et resta dans la communauté de Reims après la mort prématurée de son mari. L'un d'eux a fait son alyah.

Lily eut deux fils, l'un d'eux mourut d'un accident domestique et l'autre, Norbert, se maria tardivement avec une non-juive en Angleterre, mais il cherche à intégrer ses deux filles et son fils dans la communauté.

Itche eut deux filles qui vivent en Israël.

David Zweig, ayant changé son nom en Vaygue, eut un fils Maurice, qui épousa une Juive de Colmar. Ils firent leur alyah, revinrent en France puis retournèrent en Israël. L'un de leurs deux fils épousa une non-juive et ils vivent à Bruxelles, mais leurs enfants seraient inscrits dans la communauté. Leur second fils, Fabrice, vit à Tel-Aviv où il a trois enfants. David avait eu un autre fils d'un premier mariage, Jo, qui vécut au Canada, épousa une non-juive, puis partit s'installer à San Diego avec sa femme et deux enfants.

Chez Jacques Zweig son fils aîné Jo épousa une fille juive, nièce de Betty Schuman la femme d'Alex, et ils eurent deux fils. Le plus jeune est schizophrène et n'a pas d'enfants, l'aîné est marié à une non-juive. Jacques épousa après-guerre Gusta et ils eurent une fille, Liliane qui épousa un Israélien venu étudier en France. Ils eurent deux enfants.

Szlamek et Enya Parker en Australie ont eu deux enfants et leur fille a deux enfants.

Martin Lipshatz en Australie a trois filles. Ils restent tous dans la communauté, et son frère à Sde Eliahu a 6 enfants.

Pour terminer, une anecdote : en 1957 en Pologne, le Général Gomulka prit le pouvoir en devenant le chef du Parti communiste. Il ouvrit les portes du pays aux Juifs qui voulaient émigrer vers Israël. Un ou deux ans après, notre cousin Aryeh, qui vit à Tel-Aviv, eut un appel téléphonique d'un jeune homme nommé Lipszyc, récemment arrivé de Pologne. Il s'avéra vite qu'il était un cousin éloigné. Suite à l'invasion nazie de la Pologne, ses parents l'avaient confié à un fermier polonais qu'il connaissait bien. Il avait 10 ans. Après la guerre sa famille d'accueil chercha ses parents mais aucun n'avait survécu. Il devint donc un membre de sa famille d'accueil. En 1957 il y eut apparemment un conflit avec ses frères et sœurs et il décida de s'en aller. Arrivé en Israël il chercha à appeler tous les Lipshitz, Lifshitz, Lipszyc et Lipschutz de l'annuaire et il finit par tomber sur Arye. Il resta un moment en contact avec la famille puis coupa les ponts. Je ne me rappelle malheureusement pas de son prénom et je ne l'ai jamais rencontré.



Le parcours de Isi en France (1934-1974)



La famille israélienne d'Annette, la sœur de Norbert

Curt et Hermine Maus

La famille Maus est arrivée à Forbach au début des années 60, s'intégrant immédiatement dans la communauté. Les adultes avec les adultes et les trois enfants (Edith, Albert et Roland) avec les jeunes correspondant à leur âge. Edith vit à Jérusalem, Roland près de Metz, Albert est décédé. Edith me raconte l'histoire de sa famille lors d'une conversation téléphonique le 26 mars 2024. Roland m'envoie des photos le 1^{er} avril et le livret militaire de Curt riche en détails. MyHeritage complète mes sources. Je retrouve avec Edith et Roland cet étonnement, déjà ressenti avec plusieurs autres relations de cette époque lointaine, de parvenir à renouer une relation interrompue tant d'années, fondée sur les souvenirs communs d'une jeunesse à Forbach.

Curt est né le 11 octobre 1913 à Bitche. Son prénom complet est Gerson Georges Erich Curt. Depuis son adolescence, il travaille dans le grand magasin de vêtements crée par son père et qui porte son nom : Albert Maus et fils, au 13, rue Colonel Teyssier.



Albert est né à Colmar. Son épouse, la mère de Curt, se prénomme Ella, Kahn de son nom de jeune fille. Elle est originaire d'Albersweiler en Rhénanie-Palatinat. Ils se sont probablement mariés en 1912.

Une photo prise en 1916 montre Albert (en uniforme), Ella et le petit Curt, 3 ans.



Albert, Ella, Curt en 1916

Le frère de Curt, Herbert est lui aussi employé dans l'entreprise familiale. Curt devance l'appel et part à l'armée le 6 avril 1934, est incorporé le 18 au 46^e régiment d'infanterie (RI). Il est libéré en juillet 1935 avec le grade de sergent. Après une courte période d'entraînement en décembre 1938, il est appelé sous les drapeaux le 23 août 1939, affecté à Épinal le 10 novembre 1939. Il est renvoyé dans ses foyers le 30 juillet 1940. Un officier allemand lui donne 20 marks pour qu'il puisse rejoindre sa famille, à Confolens dans la Charente (selon le livret militaire). Le 14 août, son livret militaire note comme adresse le 116, chemin Saint Roch à Toulouse.



Rien n'indique s'il y habite seul ou si toute la famille est réunie. Roland sait qu'il a combattu dans le maquis dans la région de Royan (sans autres détails) et que Herbert, arrêté, a pu s'enfuir.

Après la libération, la famille Maus rentre à Bitche pour trouver le magasin et leur maison pillée. Ils reprennent l'affaire en mains. Albert décède en 1952.

Hermine, descendante de la grande famille Ury de Grosbliedestroff, naît le 4 avril 1918. Son père Henri (14 septembre 1879 – 3 juillet 1967) est maquignon et boucher de profession. Sa mère Marthe, Borg de son nom de jeune fille, est née le 20 juin 1910. Henri exploite une ferme, Hermine y est employée. Elle a une sœur, Renée, et un frère, Victor.

Au moment de l'évacuation, la famille d'Hermine se réfugie dans la Dordogne, d'abord à Confolens, puis à Bergerac où elle travaille comme serveuse (après l'invasion de la zone sud, elle sert les Allemands car elle parle la langue). Dénoncée mais heureusement prévenue, elle se réfugie dans une ferme et y travaille comme fille de fermier jusqu'à la libération.

Son frère Victor trouve un emploi dans une champignonnière. Il s'engage dans la division Leclerc.

Après le retour à Bitche, un ami de Curt lui fait rencontrer Hermine. Ils se marient le 25 février 1948 et ont trois enfants : Edith née en mai 1950, Albert en juin 1952, Roland en juillet 1954.

En 1961, la famille s'installe à Forbach, au 28, rue Couturier. Curt est embauché comme comptable par l'entreprise de meubles Cahen Frères (voir le dossier Benjamin Cahen).

Hermine décède le 30 mai 2001, Curt le 26 janvier 2011. Ils sont enterrés au cimetière israélite de Grosbliedestroff.



OBSERVATION IMPORTANTE.

Le livret doit être conservé avec le plus grand soin. Il est expressément recommandé aux hommes de le garder même après avoir accompli le temps de service. L'homme dans ses foyers est tenu de presser son livret et de le présenter à la gendarmerie de sa résidence. L'homme qui perd son livret doit en faire immédiatement la déclaration au commandant de la gendarmerie de sa résidence.

Dispositions de la loi sur le recrutement de l'armée applicables aux hommes dans leurs foyers.

Tout homme des réserves à la naissance de son deuxième enfant passe de droit dans la classe de mobilisation (ou le millesime supérieur de quatre unités à celui de sa classe normale de mobilisation) tout réserviste père de trois enfants vivants passe de droit ultérieurement dans la 2^e réserve. Les pères de quatre et cinq enfants vivants sont et demeurent affectés à la dernière classe de la 2^e réserve. Les pères de six enfants vivants sont dégages de toute obligation militaire.

Pour recevoir application de ces dispositions, se présenter à la gendarmerie de sa résidence et justifier de ses charges de famille.

Changements de domicile ou de résidence. — Voyages.

Tout homme ayant été recensé est tenu, s'il se déplace, aux dates suivantes :

- 1^o S'il change de domicile ou de résidence, il fait viser son livret par le commissaire de police de son quartier, (Les changements d'adresses dans les villes sont considérés comme changements de résidence.)
- 2^o S'il se déplace pour voyager pour plus de quatre mois, il fait viser son livret avant son départ, par la gendarmerie de sa résidence (ou par la gendarmerie de la destination si elle est plus voisine).
- 3^o S'il va se fixer à l'étranger, il fait viser son livret avant son départ et, à son arrivée à destination, il prévient l'agent consulaire de France le plus voisin.
- 4^o S'il se déplace à l'étranger, il en prévient également l'agent consulaire de France le plus voisin.

Lorsqu'il rentre en France il se conforme aux prescriptions ci-dessus.

Les hommes avant été exemptés ou reformés (définitivement ou temporairement) sont astreints à ces obligations.

Tous hommes qui s'absentent de leur résidence sans autorisation de la gendarmerie ou de la justice sont passibles de sanctions (amende ou prison).

SARREQUEMINES

Service de recrutement établi le livret.

NOM **Maus**
 Prénoms **Gerson Georges Brich Curt.**

PROFESION

Date **11 Octobre 1913**
 Lieu **Bilbe**

Canton d **udit**
 département **de la Moselle**

résidant à **Bilbe**
 Canton d **udit**
 département **de la Moselle**

Profession **Coureur**

Fils de **Albert**
 et de **Kathy Ella**

domicile à **Bilbe 13 rue Coeyssier**
 Canton d **udit**
 département **de la Moselle**

Marié

État civil

Autorisations du Conseil d'administration en date de

BUREAU DE RECRUTEMENT	PARTIE DE LA LISTE	NUMERO
et	de recrutement	de la
NUMERO DU REGISTRE MATRICULE	OBLIG.	LISTE MATRICULE
1111111111	3	86

BUREAU DE LA NOMENCLATURE GENERALE.

3

Maus Gerson Georges

Signalement.

COULEUR des yeux **gris**
 des cheveux **brun**

Taille **1.75**

Taille rectifiée :

MARQUES PARTICULIERES

Signature du détenteur

Decisions ou actes liant (1).

service militaire ou modifiant, suspendant ou supprimant l'obligation de service. Mentionner dans l'ordre chronologique, les décisions des conseils de revision et les commissions de réforme (suris d'incorporation, exemption, ajournements, incorporation, réforme temporaire n° 1 ou n° 2, réforme n° 1 ou n° 2, classement dans le service auxiliaire ou dans le service armé) ainsi que les actes (engagements, rengagements, commissions, etc.) faisant cesser le service. Chaque inscription doit être datée et porter la signature et le timbre de l'autorité qui l'a prescrite.

Les différentes périodes d'exercices seront également inscrites dans ce tableau.

Maus Gerson Georges
 inscrit au 406 R. I. le **6 AVR 1934**
 (est au corps et incorporé le **11 Avril 1934**)

SARREQUEMINES

Passé dans la disponibilité le **11 Avril 1934**
 maintenu temporairement à la disposition par application de l'article 16 de la loi du **21 mars 1928**
 Renvoyé dans les foyers le **11 Avril 1934**
 affecté dans les réserves au **203**
 à **Bilbe**

Soldat (1) **sup. vol.** service (2) **annuel** de la classe **1933**

SARREQUEMINES 6 AVR 1934

Le Commandant de l'équipement de recrutement

(1) Appelé, engage volontaire, ajourné ou exempté.
 (2) Arms ou auxiliaire.

4

Suite des inscriptions de la page 3.

Arrivée sur le front d'active
au 31.12.1914. 2 UE au 25.7.15 au 2.10
Lieutenant adjudant 2 UE

(A) (M)

appelé le 23.8.39 mobilisé le 1.9.39
à Sturzembourg. Part au dépôt 205
venue de la 1^{re} division le 14.9.39 affecté
à la C.P.4 le 10.11.39 à [illegible]

Com. de la 1^{re} C.P.4

Renvoyé dans ses foyers par le D. I. 171
le 30 juillet 1940

re retire à Com. de la 1^{re} C.P.4
Certifié exact.
TOULOUSE, le 30.9.40
Le Commandant du D. I. 171,

Masque **PT**

5

et d'...

Grades
obtenus :

Coporal
Caporal chef
Sergent

Date de libération définitive du service militaire.
Démittion
du 18.12.39 au 28.12.39 8 jours
du 8.3.40 au 17.3.40 8 jours

TERIE

A reçu payé et payé et
conservé le complément de sa
tenue de combat ainsi que les
protections

14

Visa de la Gendarmerie
constatant les changements successifs.

(Domicile ou résidence et déplacements pour voyager ou se rendre à l'étranger.)

En (1) domicile du 14 août 1900
à Toulouse, Prémi. R. R. de M. 116

Canton de
Département de
A Toulouse, le 11 août 1900
Le Commandant de la Gendarmerie,

En (1) domicile du 9 août 1900
à Buzols

Canton de Buzols
Département de Haute-Garonne
A Buzols, le 9 août 1900
Le Commandant de la Gendarmerie,

En (1) domicile du 8 mars 1962
à Forbach, rue Bouchevier, n° 28

Canton de Forbach
Département de Moselle
A Forbach, le 8 mars 1962
Le Commandant de la Gendarmerie,
L. Thiel

15

Visa de la Gendarmerie
constatant les changements successifs.

(Domicile ou résidence et déplacements pour voyager ou se rendre à l'étranger.)

En (1) domicile du [illegible]
à [illegible]

Canton de [illegible]
Département de [illegible]
A [illegible], le [illegible] 19[illegible]
Le Commandant de la Gendarmerie,

En (1) domicile du [illegible]
à [illegible]

Canton de [illegible]
Département de [illegible]
A [illegible], le [illegible] 19[illegible]
Le Commandant de la Gendarmerie,

(1) Domicile ou résidence suivant le cas.



Le magasin en 1930



La maison en 1945

DÉPARTEMENT
Moselle

ARRONDISSEMENT
Sarre-union

MAIRE
de
Grosbœufstruth

ÉTAT-CIVIL

Certificat de Mariage
pour
célébration des cérémonies religieuses

Le mariage de *Joseph Georges Erich Esch*
Monsieur
communiqant
et de *Ermine Wry*
sonne profane

a été célébré en notre mairie aujourd'hui *vingt cinq*
juin mil neuf cent *quarante huit*

Le Maire,
Klein

Sur papier libre de No. F 372
Impr. P. H. B. S. S. Sarre-union

Esther Niderman née Najgeboren

15 avril 1910 à Lublin- 18 janvier 1995 à Forbach

La documentation relativement abondante, les photos, les témoignages de mon père et de mon frère Joseph, les archives départementales et celles du CDJC, les visites des endroits dans lesquels ils ont séjourné. Tout ceci m'a permis, entre les années 2014 et 2020, de reconstituer les parcours de mon père, Léon Niderman, de sa première épouse, Léa, de Joseph et de Charlotte leurs enfants (mon frère et ma sœur).

Ce n'est qu'après l'accomplissement de ce projet (voir le dossier famille Niderman) que j'ai entrepris la recherche sur le passé de ma maman Esther. Cela fut plus difficile en raison du manque de documentation. Un peu de chance aux archives de Lublin, celles de Zurich, les listes du cimetière de Vichy, quelques livres, ce dont disposait ma sœur Simone - papiers et photos- m'a permis de remplir en partie le vide.

En appendice, je joins l'histoire terrible de Léa, la sœur de ma mère, et de sa famille.

Richard Niderman, Netanya (2022)

De Zurich à Niort. 1910 - 1939

La famille Najgeboren dont est issue ma mère, est originaire de Lublin. Les documents et témoignages concernant ces gens sont peu nombreux. Tova-Sima Mandeltort, née en 1876, épouse Lejbus Najgeboren de quatre ans son aîné. Ce sont mes grands-parents. Ils sont nés à Lublin, y ont grandi, s'y sont mariés et ont donné le jour à sept enfants. L'aîné, Abram, vient au monde en 1895. Esther, ma maman, est la dernière ; elle naît le 15 avril 1910.

En 1911, toute la famille, à l'exception d'Abram, émigre en Suisse et s'établit à Zurich. Pourquoi ce pays ? Quels formulaires ont-ils dû remplir ? Comment ont-ils obtenu l'autorisation de séjour ? Un huitième enfant, Joseph, y naît en 1913.

D'Abram, évaporé en Pologne, seul subsiste un portrait, non daté, envoyé à Esther. Sa femme est à ses côtés. Jeunes, ils forment un beau couple. Il est soigneusement cravaté, le regard un peu boudeur ; elle, attirante avec ses cheveux courts et sa chemise échancrée, esquisse un sourire. Quelques mots au revers, en Allemand : "ton frère Abram et sa femme en Pologne". (1)



Le 7 décembre 1924, ma grand-mère s'étouffe en mangeant une pomme. Lejbus ne réagit pas à temps, tarde à appeler du secours, est incapable de l'aider ou bien trop indifférent pour s'investir. Elle décède en arrivant à l'hôpital, est inhumée à Zurich au vieux cimetière juif Unterer Friesenberg, rue Friesenberg. Dans la partie inférieure où l'on n'enterre plus faute de place, la tombe numéro 1151 est entretenue mais les écritures sont difficiles à déchiffrer. Le visage sévère de Tova-Sima était encadré et suspendu au mur du salon à Forbach, face à celui de Shlomo et Ruchale, les parents de Léon.

(1) Lors de ma visite à Lublin en octobre 2021, je fais la connaissance d'Agnieszka, une employée de l'institut Grodzka Gate Center, NN Theater... Elle se propose à vérifier aux archives de Lublin s'il existe des données concernant Abram. Elle retrouve sa trace, m'apprend son prénom complet : Szmul-Awram, né en 1895. Sur sa lancée et avec la participation d'un autre chercheur parti pour moi aux archives de Lublin, j'apprends les noms et dates de naissances et décès de mes arrière-grands-parents maternels (Majer et Fajga-Jenta), des parents de ces derniers (Isaac et Mirla) et de plusieurs arrière-grands-oncles. S'ajoutent adresses et professions, dates de mariages. Me voici dorénavant paré jusqu'aux confins du dix-huitième siècle, côté Najgeboren comme Niderman

Ma mère n'allumait pas de bougie du souvenir et de la tristesse au jour anniversaire de sa mort. Connaît-elle seulement la correspondance de la date chrétienne dans le calendrier juif ?



Tova-Sima et Esther jeune fille



Ma mère s'est très peu confiée et ce qu'elle racontait, je l'ai très peu écouté. Les éléments connus aujourd'hui, se rapportant à son enfance, sa jeunesse et à son entourage proche proviennent dans leur quasi-totalité des archives de Zurich et de Strasbourg, du cimetière et de la mairie de Vichy. Ma sœur dispose de quelques documents et photos tel le contrat notarié du mariage d'Esther avec Fajwel Cukier, le certificat de naissance de Simone.

Les archives du canton de Zurich conservent des traces du passage de la famille Najgeboren dans leurs fichiers, malheureusement sans photos. Des arrêtés de police dévoilent les circonstances dans lesquelles Lejbus et ses enfants mineurs ont eu notification d'avoir à quitter la Confédération suisse, le 23 avril 1925.

A son arrivée à Zurich, en 1911 donc, Lejbus s'inscrit comme chineur. Le dossier ne précise pas de quel commerce il s'agit. En 1919, il achète deux appartements, revend l'un d'eux avec profit dès 1920. Sans s'appuyer sur des faits, le rapport décrit un homme sans scrupules, coupable de "rendre la vie noire" à ses locataires. L'un d'eux le poursuit pour augmentation abusive et illicite de loyer avant de retirer sa plainte. Il lui est reproché d'user sans vergogne de l'autorisation de séjour, de payer ses impôts avec réticence (!!!). Il aurait tenté de reporter sur sa femme, morte entre temps, les faits qui lui sont reprochés par la justice, sans indiquer lesquels. Il est mentionné que son fils Shaye a été condamné à six semaines d'emprisonnement pour violences et vols, à deux reprises en 1915 et en 1916, avant d'être expulsé de Suisse pour une durée de dix ans. En conséquence de tout cela, Lejbus et ses enfants mineurs sont condamnés à quitter le pays, sans jugement, suite aux exigences de la police.

L'archiviste qui m'envoie le dossier considère que l'arrêté d'expulsion est fondé sur des assertions fallacieuses et antisémites : elle souligne qu'il ne se rapporte à aucun délit formel, aucun procès, aucune condamnation. La police brosse un portrait peu sympathique de la personnalité de Lejbus. Cela n'en fait pas

obligatoirement un bandit mais a suffi pour que la justice helvète exige qu'il aille exercer son caractère et ses talents ailleurs.

Pareille décision ne pourrait probablement être prise aujourd'hui sans soulever protestations et manifestations contre les autorités. Inversement, combien de policiers suisses regrettent les prérogatives et pouvoirs d'expulsion dont disposaient leurs prédécesseurs ?

Il ne subsiste aucune documentation sur l'enfance d'Esther décrivant ses relations avec ses parents, la mort de sa maman, ses frères et sœurs, ses amies s'il elle en eut, l'école fréquentée, si elle fut bonne élève, ses goûts.

Ayant choisi la France en remplacement de la Suisse, Lejbus et trois de ses filles (Esther, Léa, Civia) s'installent à Strasbourg. Un fils et deux autres filles sont restés en Suisse (Elias, Berthe et Rosa). Shaye est parti habiter à Metz. Les trois restés à Zurich ont profité du fait que la loi n'a pas regardé dans leur direction. Il est vraisemblable qu'ils aient vu là une belle occasion de s'écarter de leur dictateur de père. Le cadet, Joseph habite un temps Strasbourg avant d'émigrer au Canada où ses traces se perdent.

Seules quelques bribes de cet épisode strasbourgeois racontées par ma mère me restent en mémoire. Esther et Léa sont vendeuses et ramènent l'intégralité de leurs salaires à leur père qui en profite pour ne pas travailler. Les deux filles quittent le foyer. Esther, comme en atteste son contrat de mariage, part à Paris, avant d'aller épouser Fajwel à Sedan. Dans la capitale, elle loge au 10 de la rue des Petites Écuries, est membre active du parti communiste, distribue des tracts dans les rues. Existe-t-il un rapport entre cette implication politique et son passage de Strasbourg à la capitale ? Y a-t-elle suivi un petit ami ?

*

Mon grand-père Lejbus se retrouve désormais seul avec tante Civia à Strasbourg. Femme de ménage, elle continue à verser ses gages à son père. Cela est la règle à cette époque mais lui va plus loin : il se fait carrément entretenir. Assis devant son café à lire le journal, il vit de ce que sa fille lui rapporte, ce qui était déjà le cas avec Esther et Léa. L'émancipation de ces dernières lui a donc occasionné une perte de revenus.

Fizel Kozak habite dans le même immeuble qu'eux. C'est un divorcé, de 17 ans plus âgé que Civia. Cela ne l'empêche pas de tomber amoureux de lui. Au moment de l'entrée en guerre, elle et Lejbus sont évacués vers Vichy. Elle se trouve à ses côtés lorsqu'il y meurt en octobre 1940 (les causes en sont inconnues). Elle part alors à Limoges sur les traces de Fizel et l'épouse sous la Houppa. Il n'est bien sûr pas possible pour un couple de juifs de se marier à la mairie. Leur fille Dina naît en 1942. Elle sera suivie par son frère Léon/Arieh en mai 1946. Les quatre partent pour Israël en 1949, le papa meurt en 1960, Civia en 1987.

Dina m'a conté la fin du parcours de mon grand-père. Quelques dizaines d'années après les faits, elle et ma sœur Simone se sont rendues au cimetière de Vichy.

La fosse commune du cimetière dans lequel Lejbus fut enterré n'existe plus. Seul restent son nom sur une liste et, à la mairie, le certificat de décès contresigné par Civia.

Ce certificat ajoute quelques nouveaux détails : la date de naissance (21 avril 1876) et celle du décès (22 octobre 1940, à 21 heures), l'adresse à Vichy (23

rue Charasse) est bien lisible. Les noms de ses parents (mes arrière grands-parents) sont également mentionnés : Maier Najgeboren et Faige Saurmain. Une photo de Lejbus a résisté à la tourmente, prise à Strasbourg dans les années trente. Debout, appuyé sur une canne, costume rayé trois pièces, chemise blanche et cravate à rayures larges, il tient son chapeau de la main gauche, la droite s'appuie sur une canne. Ses cheveux blancs sont coupés très court autour d'une large calvitie. Le regard est perçant derrière ses lunettes. A sa droite, se tient son fils Elias et, à sa gauche, un jeune homme au sourire goguenard, peut-être Joseph.

A l'époque où notre grand-père maternel, à Simone et moi, meurt à Vichy, les grands - parents de mon côté paternel disparaissent en Pologne, assassinés, emportés par la horde meurtrière.



*

Le premier époux de ma mère, Fajwel Cukier (sucre, en polonais) est né à Gostynin en Pologne, le 28 décembre 1902. Fils de Fiszel - dit Michel - Cukier, (décédé en 1904 sur le bateau qui le menait visiter sa sœur à New York) et de Sura Nusenowitz, née le 10 mai 1875, morte le 7 octobre 1933, à l'âge de 58 ans en son domicile, 23 rue du rivage à Sedan. Sur l'acte de décès de Sura, Fajwel francise son nom qui devient Félix. Il exerce la profession de marchand ambulant et loge au 10 rue d'En Bas.

Ma mère l'épouse à Sedan le 9 octobre 1937, à 19 heures trente. D'après leur contrat de mariage, elle est âgée de vingt-sept ans, a habité Paris, au 14 rue des Petites-Écuries dans le 10^e arrondissement.

Elle se déclare sans profession mais elle a des ressources comme on peut le comprendre à la lecture du contrat signé la veille, 8 octobre, chez le notaire Maître Ninnin. Elle amène un salon, une cuisine complète, une chambre à coucher, de l'argenterie, du linge de ménage, un poste T.S.F. et de l'argent ; le tout pour une valeur de 38.200 francs. Rien n'est dit d'un apport du côté de Fajwel qui apparemment n'a pas de grands moyens financiers.

Une photo les représente tous deux debout côte à côte, beau couple souriant, lui cravaté et elle joliment chapeauté. Trouvé chez Simone, ce cliché pris place Stanislas à Nancy, ne dévoile pas les circonstances de leur présence dans cette ville. Sont-ils venus rendre visite à Léa, la sœur d'Esther ?

Rien ne vient illustrer les deux années qui suivent : Fajwel gagne-t-il bien sa vie ? Esther travaille-t-elle ? S'aiment-ils ?



En septembre 1939, l'ordre d'évacuation leur fait quitter Sedan. Esther demande à son frère Shaye qu'il les emmène dans sa voiture, elle, enceinte, et son mari. Il refuse arguant du manque de place car il lui faut prendre un matelas. Pour ce frère, un objet est plus important qu'une sœur. Bien des années plus tard, Sabine, la fille de Shaye, entérine cette histoire. La deuxième fille, Théa, traite son père de salaud, sachant apparemment de quoi elle parle. Lisant comment Berthold Wolf vient de Strasbourg à Forbach pour embarquer ses beaux- parents Siegfried et Jeanne Cerf et leur famille, on voit que les choses auraient pu se passer autrement (voir le dossier de la famille Cerf).

Comment Fajwel et Esther arrivent-ils aux Sables d'Olonne. En voiture ? En train ? Ont-ils de l'argent, de la marchandise ?

Simone est née à treize heures le 15 décembre 1939, à la salle de la maternité boulevard Pasteur (peut-être le Centre Hospitalier Côte de Lumière d'aujourd'hui ?). Il est meilleurs moments pour venir au monde.

Selon le certificat de naissance, Fajwel est, ce jour-là, absent pour cause de travail. Esther, sans profession, communique comme adresse d'origine le 30 rue Gambetta à Sedan et celle où ils se sont réfugiés aux Sables d'Olonne, rue de Nantes.

*

De Niort à Zurich. 1940 à 1943

Sur le site de l'AJPN (Anonymes, Justes et Persécutés durant la période Nazie dans les communes de France) figure une liste de quarante-trois familles arrêtées dans le département des Deux-Sèvres, dont la famille Cukier.

Le 19 février 1946, une note du commissaire de police certifie que "le nommé Cukier Fajwel de nationalité indéterminée, né le 10 février 1903 à Gostynin a résidé à Niort au 23 rue Mellaise du 20 novembre 1940 au 16 juillet 1942. A cette date, il a été déporté par les autorités occupantes (comme cette chose est joliment dite lorsqu'on sait l'aide apportée par la police française).



Cette adresse est celle d'une vieille bâtisse à deux étages, proche du centre. Aujourd'hui encore, rien ne la distingue de ses voisines : ni plaque commémorative, ni signe de vie. Rien, le silence, peu de voitures, encore moins de piétons.

Le 16 juillet 1942, la police a frappé à la porte.

Fajwel fut le seul à être arrêté. Il a essayé de s'enfuir par une fenêtre à l'arrière mais en fut empêché. Ils logeaient donc probablement au rez-de-chaussée. Seuls, ce jour-là, les hommes juifs apatrides sont arrêtés.

Interné à Poitiers, Fajwel a été déporté par le convoi 8 parti d'Angers quatre jours plus tard, le 20 juillet.

Henri Borlant, un des quatorze rescapés sur les 824 personnes qu'a transportées ce convoi, a publié un livre et témoigne sur YouTube. Calme et décidé, il décrit le contexte de sa vie jusqu'à son arrestation le 15 juillet 1942 dans un village près d'Angers, puis les trente-trois mois à Auschwitz. Des six mille enfants de moins de quinze ans déportés en juillet 1942, il est le seul survivant. 51055 est le numéro de son tatouage. Ce numéro désigne aux Allemands et aux Kapos le convoi et la période de son entrée au camp. Il devient un "cinquante-et-un-millième", comme le père de Simone.

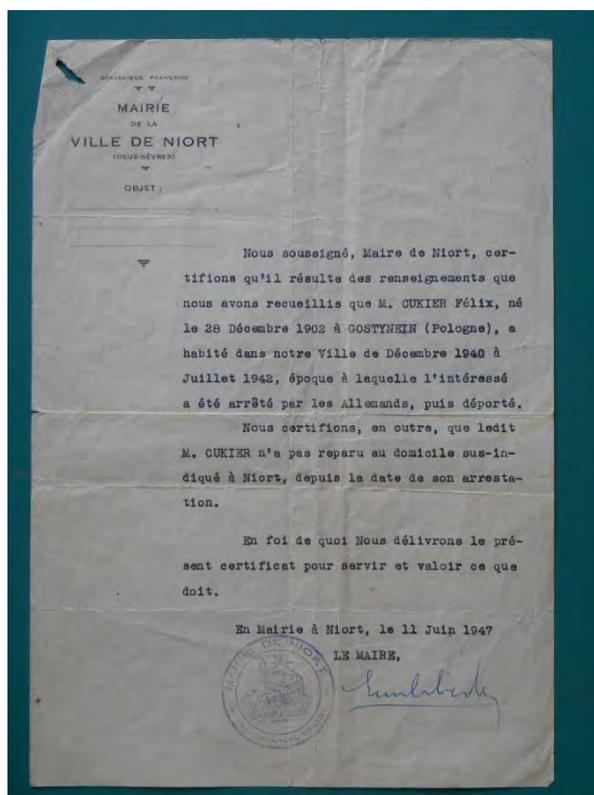
Fajwel s'est suicidé à Auschwitz en se jetant sur les fils de fer barbelés électrifiés. Le 21 juin 1946, le ministère des anciens combattants et victimes de guerre publie un acte de disparition. Le 26 juillet 1952, le tribunal civil de première instance de Niort publie ce jugement : "Il résulte des

renseignements du dossier et plus spécialement d'une déclaration d'un sieur Bukowiecki, consignés en un procès-verbal du commissaire de police de Sedan en date du 4 janvier 1952 que le sieur Cukier est décédé au camp de déportation d'Auschwitz au début de l'année 1944".

Aucun membre de la famille Cukier n'a rencontré ce témoin. J'ignore par qui ma mère a obtenu cette information sur les circonstances de la mort de son mari.

Elle réagit vite et juste en ne revenant plus à la maison. Sans attendre qu'on vienne la prendre à son tour, elle commence le long trajet qui les mène, elle et Simone, en Suisse.

*



Esther lutte pour sa survie et celle de sa fille. Simone est laissée à la garde d'étrangers, en échange de bons de nourriture. Elle part travailler : femme de ménage ou dans les champs. La petite est mal nourrie et quelqu'un lui rapporte que les bons et la nourriture sont détournés. Esther la reprend et part, décide de se rendre en Suisse où réside son frère Elias.

Dina Lipka est la nièce de Fajwel, fille de sa sœur et originaire de Sedan comme toute la famille. Alors âgée de dix-sept ans, membre d'un réseau de résistance à Lyon, elle organise le contact avec la personne qui doit faire traverser la frontière suisse à sa tante et à sa cousine. Ce passeur est arrêté et Dina en contacte un autre qui prend la mère et la fille sous sa coupe. La route est parsemée de dangers, il faut faire taire la petite en pleurs qui risque d'alerter les Allemands au moment du passage. Elles parviennent à bon port. Le film

"Les Violons du bal" de Michel Drach, avec Marie José Nat et Jean-Louis Trintignant décrit le trajet d'une famille juive, depuis le début de la guerre jusqu'au passage en Suisse.

Voyant le film quarante ans après les évènements, Esther confie à Simone que la réalité fut bien pire que les scènes décrites dans le film (1).

Dina et son frère Michel ont été des combattants de l'ombre à Lyon. Une photo d'elle en couverture d'un livre la montre en uniforme, accroupie au premier rang d'un groupe d'une quinzaine de combattants de l'unité Carmagnole, souriante. Il est possible que Michel soit du nombre (2).

L'opuscule que je télécharge décrit l'action des groupes de résistance dans la région Rhône-Alpes, les opérations de guérilla et de sabotages menées par l'unité Carmagnole contre l'occupant et ses auxiliaires.

Dina fait partie de la toute petite minorité de femmes qui dans la résistance ont combattu l'arme au point (3). Elle, dans un article (4) et Gaston Laroche dans un livre (5), détaillent une action au cours de laquelle elle abat deux soldats allemands dans une rue de Lyon. Faisant semblant d'être blessée après que les soldats ont lancé une grenade dans sa direction, elle les laisse s'approcher et les abat. Puis elle arrache leurs grades pour les présenter à son chef Henri Krischer, son futur époux.

Au moment où des jeunes filles par dizaines de milliers sont envoyées vers la mort, elle résiste, l'arme au poing.

Comment Esther et sa nièce se sont-elles trouvées ? Ce ne saurait être le fruit du hasard ! L'une, seule avec sa petite fille, va de ferme en ferme le long de la ligne de démarcation (qui ne démarqua plus rien après novembre 1942), l'autre fait partie d'une structure communiste combattante dans le Rhône. Comment se sont organisées dans un contexte à tel point hostile, la communication, la coordination, la préparation d'au moins deux rencontres avant le passage ?

(1) D'après le témoignage de ma sœur

(2) Claude Collin : "Carmagnole et Liberté, Les étrangers dans La Résistance en Rhône-Alpes" dans la collection Résistances, aux éditions PUG

(3) Le 21 novembre 2013, un blogueur signant daviddonquijote et Ingrid Strobl dans un livre sur la participation des femmes juives dans la lutte contre l'occupation allemande

(4) "Combattante à Carmagnole" de l'Association pour la recherche sur l'histoire contemporaine des juifs (RHICOJ)

(5) On les nommait des étrangers, Les éditeurs français réunis 1965, page 413

Tous les membres de la famille encore en vie étaient dispersés, occupés à cacher leur identité juive chacun dans son coin.

Avant-guerre, Esther a été membre active du parti communiste en France. A-t-elle gardé des contacts lui permettant d'arriver à Dina et à son unité de combattants ? Elle n'a pu utiliser la poste, trop dangereuse alors qu'elle était en fuite et le téléphone lui était interdit. Elle avait indubitablement un grand sens de l'organisation et beaucoup de sang-froid.

De retour à la vie civile, Dina se marie, a deux enfants, Denis et Francine. Sa fille se tue dans un accident de voiture et cette tragédie provoque la désunion du couple. Henri Krischer tient un magasin de vêtements à Nancy, elle part y vivre avec lui. Ensemble, ils ont compilé la documentation qui permit l'ouverture des archives de la Résistance des FTP-MOI de Lyon et de Grenoble. Ils participent à la vie du centre culturel juif, toujours en activité, au 55 rue des Ponts à Nancy.

Dina meurt jeune, des suites d'une septicémie, en 1993. Elle est enterrée dans le carré juif du cimetière de Sedan aux cotés de sa fille et de son fils, décédés avant elle.



L'unité Carmagnole après la libération. Dina est accroupie au premier rang, son frère Michel est peut-être le troisième à partir de la gauche, debout au troisième rang. Henri Krischer est debout au milieu du premier rang.



Esther et Civia vers 1980

La Suisse 1943-1945

Le 7 juillet 1943, Esther et Simone sont internées sous le statut de réfugiées qui leur est accordé pour un an par les autorités de Berne.

Dans un premier temps, elles demeurent chez Elias mais ne s'y sentent pas à leur aise. Elles déménagent alors chez une dame qui emploie Esther comme bonne à tout faire. Les deux ans qui suivent, elles sont dans les Grisons où Esther travaille chez un boucher.

De rares photos montrent maman souriante, solitaire ou au milieu d'un groupe de jeunes gens. Simone est une fillette au sourire timide, sagement habillée d'une robe à manches longues, socquettes blanches repliées sur des chaussures noires, les cheveux mi-longs retenus par un bandeau.

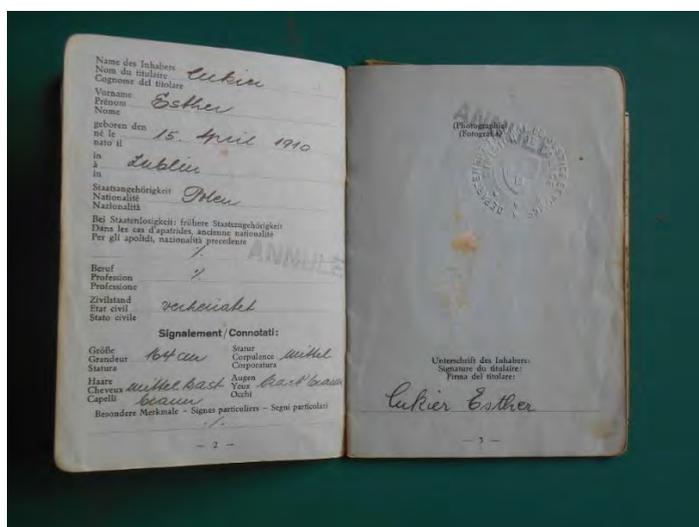
Leur statut est renouvelé pour un an le 1^{er} septembre 1944.

Dès la fin de la guerre, elles quittent la Suisse pour retourner à Sedan d'où leur exode a débuté en septembre 1939.

Elles apprennent que Fajwel ne reviendra pas.



Le livret de réfugiée d'Esther en Suisse





Esther et Simone en Suisse



Esther est debout au premier rang (robe ou blouse noire sur chemisier blanc)

Sedan, Angoulême et Forbach 1946 à 1948

Léon Niderman et Esther Cukier née Najgeboren, mes parents, font connaissance un dimanche hivernal, au début de l'année 1946, dans l'appartement de Menaché et Basza Ingber situé place Capel à Sedan. Basza est la nièce de Léon.

Arrivé la veille au soir, Léon ne s'autorise qu'un bref aller et retour Angoulême - Sedan. Il laisse à la maison ses deux enfants Joseph et Charlotte, après avoir préparé les repas pour les deux jours à venir.

Sept cents kilomètres ne sont pas faits pour l'effrayer, il sera à la maison à l'aube du lundi, à temps pour se changer et se rendre au travail.

Esther se rend au rendez-vous à pied, ajuste, tout en marchant, le turban de Simone et lui recommande de rester sage. Elle laisse flotter ses cheveux mi-longs, porte une robe fleurie, répand en marchant des effluves d'eau de Cologne 4711 qu'elle utilisera sa vie durant.

Léon, déjà sur place, est en costume et cravate. Des photos d'époque où il se montre paré de tous ses attraits permettent de se le figurer ce soir-là. Menaché, dans son salon de coiffure situé au rez-de-chaussée, lui a rafraîchi sa coupe, l'a gominé, parfumé.

Après l'évacuation des Ardennes en septembre 1939, les familles Lipka et Ingber se sont retrouvées à Niort, empêchées par la vindicte allemande d'habiter à proximité de l'océan. Afin de fuir les rafles, tous traversent la ligne de démarcation. Ils habitent Limoges, jusqu'à la fin de la guerre, à l'exception de l'adolescente Dina et de son frère Michel partis combattre dans la résistance à Lyon. La paix revenue, de retour à Sedan, les Lipka font redémarrer l'entreprise familiale de ferronnerie et Menaché rouvre le salon.

Esther est liée aux Lipka par Fajwel, son premier époux et père de Simone. Léon est là, invité par sa nièce Basza.

L'appartement du premier étage est exigü, l'ambiance est bon enfant. Les présentations sont faites par Ita, la sœur de Fajwel. Basza désigne l'emplacement de chacun et les invités s'installent. La conversation s'anime, en yiddish, leur langue maternelle. L'électrophone assure une musique de fond, du Jazz New Orleans.

Les sourires masquent la nostalgie de leurs disparus. Chacun s'efforce de reprendre le fil interrompu par la guerre, étonné qu'il est d'être encore en vie, de ne plus avoir à affronter le matin au réveil la souffrance et la mort violente qui, quatre années durant, les ont guettés. Ce sont des battants, ils repartent à l'assaut.

Esther a, tout de suite après l'armistice, quitté la Suisse où elle était réfugiée depuis juillet 1943. Dans le meilleur des cas, son frère Elias ne l'a pas retenue ; dans le pire il a dit ne rien pouvoir faire pour elle. Le manque de chaleur qui le caractérise rend la deuxième version plausible.

Elle revient à Sedan où elle habitait avant la guerre, avec Fajwel. Comme tant d'autres, leurs maigres biens ont été spoliés. Elle remplit des demandes de dédommagement, dispose d'un peu d'argent gagné en Suisse.

Ayant toujours trimé, trouver rapidement du travail ne lui pose aucun problème. Elle s'installe dans un appartement, envoie sa fille à l'école. Arrivée après la rentrée, une école accepte Simone en classe de onzième (cours élémentaire). Il lui faut, en premier lieu, se familiariser avec le français.

La petite vit seule avec sa mère. Très rapidement, la Suisse s'efface de sa mémoire. Sans amies avec qui jouer, elle se contente, comme passe-temps, d'un chaton qui de temps en temps lui échappe des mains et tombe dans la rue. Durant les absences de sa mère, elle traîne dans les ruines des maisons voisines détruites durant les combats pour la libération de la ville. Son niveau est jugé insuffisant et on la fait redoubler, pour la seule et dernière fois. La suite de sa scolarité sera brillante.

Esther est maintenant prête à refaire sa vie. Dès le 21 juin 1946, elle obtient du ministère des affaires étrangères un acte de disparition de Fajwel, "selon la loi du 22 septembre 1942 validée et modifiée par l'ordonnance d'Alger du 5 avril 1944". Au bout d'une période de cinq ans, cet acte pourra se transformer en déclaration définitive de décès.

Léon quant à lui a tiré un trait : la mort de sa femme en 1942, ses cinq années d'esclavage en camp de prisonnier, l'éloignement, la solitude.

Son énergie est investie dans le travail. A la force de ses bras, il tente de reconquérir une indépendance qui lui permettra d'offrir à ses enfants une existence meilleure que la sienne. Oubliant ses douleurs, il pense pouvoir effacer les leurs. Regardant vers l'avant, il imagine les entraîner à faire de même. Il ne parle pas du passé qui empêche de se tourner vers le futur.

Rien n'est resté de ce qu'il possédait avant-guerre. Forcé de repartir à zéro, il fait face. En novembre 1942, après la disparition de Léa-Ita et la dispersion des enfants, les Allemands ont vidé de son contenu l'appartement au 18 de la rue des Trois Notre Dame dans le centre historique d'Angoulême. Une voisine témoigna par écrit avoir vu les Allemands le faire. Celui loué en juin 1945 est situé au 26 de la même rue.

Les premiers dommages de guerre reçus, il achète une voiture et de la marchandise qu'il part écouler sur les marchés.

N'étant pas du genre à prendre les enfants à témoin de ses difficultés, il n'a personne avec qui partager. Rien, en ville, ne subsiste de l'environnement qui fut le sien. Entre les morts et ceux qui ne sont pas revenus habiter ici après la guerre, il est isolé. La synagogue, rendue inutile faute de pratiquants, a fermé ses portes. Peut-être ne les avait-elle pas même rouvertes, il ne reste personne de la communauté israélite pour en témoigner.

Alors pourquoi ne quitte-t-il pas immédiatement la ville, préférant louer un petit appartement alors qu'il possède une énorme maison à Forbach ? Est-ce pour ne pas déraciner les enfants ? Ou parce qu'il lui est plus facile d'obtenir les indemnités en restant sur place ? Vaut-il mieux présenter dans les Charentes son dossier de naturalisation, en habitant non loin du bureau de recrutement où il s'enrôla ? Les notes de fonctionnaires qui émaillent son dossier montrent l'importance à leurs yeux de sa conscription et de son statut de prisonnier. Il

compte bénéficiaire du décret-loi du 12 avril 1939 qui invita les étrangers à s'engager, naturalisation à la clef.

La chanson "J'attendrai" de Rina Ketty était très appréciée au camp de prisonniers. Il continue à la chanter. Elle lui rappelle l'Allemagne et ses camarades de détention qui l'appréciaient beaucoup. Vingt-cinq parmi eux ont signé en sa faveur une lettre élogieuse, dès le 21 avril 1945, quelques jours après la libération du camp :

Nous, prisonniers de guerre français du camp A.84 Altenburg, Stalag IV F, sommes unanimes pour déclarer que notre camarade de captivité Niderman Léon, matricule 5196, a fait preuve en toutes circonstances d'un esprit français très vif et a rendu à tous d'incalculables services. En conséquence, nous demandons que les difficultés que peut présenter sa situation soient aplanies ; devenu veuf pendant sa captivité, il a deux enfants à charge. Il a été versé dans un régiment polonais au moment de son incorporation malgré sa demande en faveur d'une unité française. Nous serons heureux qu'il soit traité comme il le mérite, c'est-à-dire en vrai Français.

En cinq ans de vie commune, il aura eu le temps de leur raconter ses déboires avec l'administration et le refus opposé à sa demande de naturalisation en 1937. Les copains se sont unis pour l'aider à faire valoir ses droits.

Sa demande est acceptée, la décision confirmée par décret le 28 septembre 1946. Elle paraît au journal officiel le lendemain. Devenu citoyen français, il peut vivre sans la crainte d'être un jour refoulé.

Revenus à la normalité, Joseph et Charlotte retournent en classe.

Des deux, Charlotte est la mieux lotie, pouvant compter sur l'affection de son amie Mauricette. Pourtant, elle ne lui raconte pas grand-chose sur la période de deux ans qu'a duré leur séparation, hormis s'être nourrie d'orties en Allemagne. Mauricette est marquée par la mort violente de son papa, tué lors de l'explosion d'une porte minée par les Allemands, avant leur fuite. Issues de la tragédie, elles se comprennent. Comme durant la guerre, elles reprennent ensemble le chemin de l'école.

Joseph n'a, pour sa part, personne à qui confier ses terreurs. Un camp de concentration, des morts en décomposition, le typhus, la faim ? Qui cela intéresse-t-il ? Si déjà il en parle à l'école, on lui rétorque : "nous aussi avons eu faim, cela n'a été facile pour personne". Son heure de gloire, il l'obtient le 14 juillet, lorsqu'on lui met un drapeau français en main et qu'il se place en tête de la procession des anciens combattants et déportés. Il marche, nez au vent, le sourire large ; les pans du manteau lui battent les chevilles. Puis c'est le retour à la maison et le manque de patience de son père devant le mal de vivre. Il refait son retard à l'école, passe dès la première année scolaire (1945-1946) son certificat d'études avec mention. Il a 14 ans.

La chape de plomb s'abat sur Bergen-Belsen, pour la vie chez Charlotte, pendant des dizaines d'années chez Joseph. Cependant, est-il concevable que, rangés dans la cour de l'école le matin, ils ne fassent pas le rapprochement avec l'Appelplatz de Bergen-Belsen ?

Léon est en manque d'une présence féminine à ses côtés. Il y a une maison à tenir, deux enfants à élever auxquels il ne peut accorder de temps qu'en fin de journée. De plus, il ne sait pas vraiment y faire. Et s'il vaudrait mieux pour lui ne pas imiter la doctrine éducative de son père (le pouvoir des cris, des menaces), c'est pourtant d'elle dont il se sert avec Joseph.

A quarante-deux-ans, après cinq années de misère, il reconstruit sa vie et cherche à qui déléguer des pouvoirs.

*

Les Lipka et les Ingber sont liés d'une amitié que la guerre passée ensemble à se cacher a renforcée. Lorsqu'Ita et Basza se rencontrent et papotent, les noms de Léon et d'Esther sont prononcés. Quoi de plus naturel pour la première que de trouver un mari qui convienne à sa belle-sœur et pour la seconde de présenter une femme à son oncle. Pour cette dernière, ce serait un retour d'ascenseur puisque c'est lui qui, en Pologne, a organisé sa première rencontre avec Menaché qu'elle épousera.

Bien que nés à quarante kilomètres de distance, Esther, dans la grande et orgueilleuse ville de Lublin et Léon, au miséreux Shtetl Siedliszcze, la probabilité qu'ils se rencontrent un jour était nulle. Elle a grandi en Suisse puis en France, parle trois langues couramment. Lui est longtemps resté bloqué dans son village, ne pratique à peu près correctement que le yiddish (mais sait lire l'hébreu). Elle est plus jeune que lui, plus haute de taille. Les deux trouvent pourtant immédiatement un terrain d'entente. Il lui parlera en yiddish, elle lui répondra en français. Ils aiment la musique, le cinéma, lire le journal, écouter la radio, votent pour le parti communiste. Surtout, ils sont tous deux de grands travailleurs qui, pour faire vivre leur famille, ne comptent pas les heures et les efforts.

Il l'invite à Angoulême en vue de lui faire connaître son cadre de vie et ses enfants. Elle accepte.

Les choses se passent rapidement et simplement. Joseph et Charlotte appellent la nouvelle venue "tante" et Simone adopte celui qu'elle considère comme son père en tout. Les lettres de Joseph et Charlotte à leur oncle Bernard signalent qu'il s'est établi une relation chaleureuse entre les deux et celle qui au foyer prend la place de leur maman. Esther seconde Léon au marché. Au retour, elle cuisine et, le restant de la journée, entretient l'appartement quand lui est à la machine à coudre.

Ils se marient sous la houppa uniquement. Rien aujourd'hui ne me permet de savoir si la célébration a lieu à Angoulême ou à Sedan, ni qui sont leurs témoins.

Les trois enfants sont-ils présents ? Qui d'autre ? Ils ne peuvent se rendre à la mairie puisqu'il faut attendre 1951 et la reconnaissance officielle du décès de Fajwel.

Simone n'a pas de souvenir de la cérémonie, ni d'aucune autre chose. Comment est-elle accueillie par Joseph et Charlotte ? Avec gentillesse, indifférence, colère ? Les deux filles dorment-elles dans la même pièce ? Parlent-elles de la guerre ? Certainement pas : Charlotte ne l'a jamais fait et Simone, déjà et pour toujours, ne se souvient pratiquement de rien. Ayant consciencieusement effacé le compartiment mémoire de son cerveau, il n'est nul besoin de lui poser des questions. La porte au passé est fermée et la clef

en a été jetée, sauvegardant ainsi son avenir. Seules subsistent de rares et brèves éclaircies. Elle se rappelle qu'un orage l'a effrayé au point de courir se réfugier dans le lit des parents.

Une après-midi qu'elle sort le chien, elle passe au-dessus d'une clôture pour pénétrer dans un parc municipal où se déroule une fête. Le chien reste en arrière, des gens le lui passent, l'éventrent au passage sur le grillage. En classe, une institutrice l'enferme dans un placard. Pour quelle raison ? Je n'en saurai jamais rien.

Une photo, prise sur les remparts d'Angoulême, au pied du monument consacré à Sadi Carnot, montre Joseph, debout dans une pose de grand-frère, ses deux mains sur les épaules de la gamine. Charlotte a le visage fermé et son amie Mauricette fait partie du groupe.

*

Objectif rempli pour Léon : il a enfin auprès de lui quelqu'un parlant et écrivant le français, capable de prendre en charge les relations extérieures. Il ne jettera jamais un œil sur la paperasserie : fisc, banques, comptabilité, dommages de guerres, caisses, assurances, charges, factures en tout genre, courrier obligatoire (dont les cartes de vœux au moment des fêtes). Esther n'a jamais été préparée à cela : elle apprend sur le tas et remplit sa tâche du mieux possible.

Ce n'est pas vraiment une base très solide pour faire fructifier l'affaire. Elle ne grandira jamais, suffit cependant aux besoins de la famille. C'est l'équation que désire Léon : le travail engendre l'indépendance. Il s'en contente, lui qui a payé si cher le prix de la liberté.

Le soir, ils sortent le chien (avant que Simone ne le blesse), ou bien vont au cinéma : "Boule de Suif", "Autant en emporte le vent", "la Belle et la Bête". A la radio, on écoute Francis Lemarque chanter " À Paris" et Charles Trenet "La Mer". Léon reprend la lecture en yiddish de " Naïe Presse ", Esther achète la Charente Libre. Tous deux fument, des gitanes. Ils ne prennent pas de vacances. Elle aurait aimé mais il est casanier.

De temps en temps, ils effectuent de brefs voyages, pour rencontrer la famille à Sedan ou Paris, à l'occasion d'un mariage par exemple.

Esther obtient à son tour la nationalité française et la fait accorder à Simone. Bien qu'elle soit née en France, un fonctionnaire vichyssois avait réussi à faire de la fillette une apatride.

Joseph est le premier à quitter la maison. Dès la rentrée 1946, bien avant l'arrivée d'Esther et de Simone, il part à Paris étudier l'électronique. Ses oncles du côté maternel l'aident, particulièrement Szyja dont il est très proche. Ils lui trouvent un endroit où loger. Le voici libre, à quinze ans, retapé physiquement. Il ne reste qu'à réussir et cela, c'est une autre affaire. Seul, sans personne pour l'épauler mentalement, le pousser à étudier, lui enseigner à faire face aux difficultés, il pédale dans le vide. Jusqu'à l'heure à laquelle les projecteurs s'allument dans les clubs de jazz, à Saint-Germain-des-Prés. Se façonne alors son goût pour la nuit, sa haine du matin. Il ne sera jamais technicien en

électricité, restera sa vie durant amoureux du New Orleans Jazz et de la danse qui va avec, si possible effrénée.

Photographiés en décembre 1945, les visages de Joseph et de Charlotte sont encore marqués par la souffrance. En 1946, Charlotte, à Angoulême, accoudée à la murette du rempart derrière les Halles, a déjà les cheveux longs ; ils étaient encore très court à son retour d'Allemagne. Sur d'autres photos, le frère et la sœur sourient en compagnie de leur père, de l'oncle Bernard venu leur rendre visite ou bien avec l'oncle Szyja le regard encore perdu dans les trois années de terreur à Auschwitz.

En 1947, un cliché en studio montre la famille récemment constituée : Léon, Esther, Joseph, Charlotte et Simone.



Debout de gauche à droite : Charlotte, Léon, Joseph.
Assises de gauche à droite : Simone et Esther

Au printemps 1948 : ma mère est enceinte de moi et...ne veut pas l'être. A trente-huit ans, elle n'a pas du tout envie de laver des couches. Apparemment, son mari ne s'est pas plus que cela préoccupé de ses désirs ni laissé impressionner par ses réticences. Elle ne trouve pas le moyen de se débarrasser de l'embryon. Il faut donc se préparer à accueillir le bébé.

Comme l'appartement est petit et que rien vraiment ne les retient à Angoulême, la décision est prise de rentrer à Forbach.

Mauricette, l'amie de Charlotte, est la seule personne en vie à se souvenir de ce nouveau départ, cette séparation d'avec Charlotte. Est-ce un véritable déménagement, avec camion ? Qui descend et charge le mobilier afin de lui faire traverser la France ? Ce qu'ils possèdent est-il du provisoire sans valeur qui ne mérite pas le déplacement ? Partent-ils ensemble en voiture ? Ou bien, ce qui est plus probable, Léon, abandonnant le mobilier sur place, fait seul le voyage avec la camionnette chargée de marchandise, pendant que le reste de la famille prend le train ? S'arrêtent-ils à Paris chez les oncles ? Joseph fait-il partie du groupe ?

Ils arrivent à Forbach le 30 juillet 1948, emménagent au 7 rue Fabert (voir dossier famille Niderman). Esther accouche d'un garçon : je nais le 2 août à la maternité de l'hôpital Marie-Madeleine.

Au bout de quelques semaines, ma mère rejoint son mari sur les foires de Lorraine, laissant à Charlotte le soin de m'élever.

Les marchés et la maison enveloppent de leur bienfaisante influence la vie familiale et l'assurent. Leur vie reprend son cours.

*



Esther et Léon

Léa, Mane et petit Pierre

Je n'ai entendu qu'une seule fois ma mère parler de Léa, un dimanche d'automne 1994. Nous sommes à Forbach, assis autour de la table dans la cuisine. Maman parle de sa sœur arrêtée et internée au camp de Pithiviers. Ou bien est-ce celui de Poitiers ? Elle lui rend visite, lui amène de la nourriture (une fois ? Plusieurs fois ? D'où arrive-t-elle ? Comment voyage -t-elle ? Avec Simone ? Comment la nouvelle de l'arrestation lui est-elle parvenue ? Qui lui explique où la trouver, à quel camp de prisonniers s'adresser ?). Se rendant compte que rien n'empêche vraiment les internés de sortir, clôture ou policiers, maman supplie Léa de prendre son petit garçon et de partir, ensemble. Elles se parlent en suisse allemand, leur langue maternelle. "Je suis bien là pour le moment, n'ai nulle part ailleurs où aller" lui réplique-t-elle.

Léa, son mari et son enfant sont déportés et assassinés.

Peu de temps après, maman décède, probablement des suites d'un cancer généralisé. Avec le recul, je suis certain qu'elle voulait, ce soir-là, se libérer d'un poids qu'elle traînait en elle depuis la guerre. Je n'ai pas été à la hauteur, me contentant de l'écouter au lieu de l'engager à poursuivre, de prendre des notes. Le prix de ce manquement est lourd : je ne me souviens que très partiellement de l'aventure formidable qu'elle nous conta, celle de sa fuite vers la Suisse.

Surtout, je n'ai pas le réflexe de l'interroger sur Léa : la date de sa déportation, le numéro du convoi, son nom de famille (un minimum !). Cela m'empêche de la trouver sur les listes de victimes, de rechercher son nom sur le mur des déportés au Mémorial de la Shoah à Paris ou sur la stèle du Mémorial des Déportés Juifs de France en Israël, à la forêt de Rogliit. Ce manque est comblé grâce à l'intervention d'Anne-Marie et des sœurs Maryvonne et Hildegarde amies de Simone et que la généalogie passionne.

Notre grand-père Lejbus ayant habité Strasbourg, Anne-Marie convainc ma sœur de l'accompagner visiter les archives municipales de cette ville : "les historiens du service ont les moyens de préciser l'adresse où ils ont vécu, les noms de famille suffisent". Elle ne se trompe pas. Trois noms et quelques détails apparaissent sur l'écran, immédiatement imprimés : celui de mon grand-père et deux de ses filles qui, en 1929, ont habité au numéro 3 de la rue du docteur Adolphe Wurz (un médecin né à Strasbourg). L'étage et l'appartement ne sont pas mentionnés.

Les détails collectés concernant Léa indiquent qu'elle est née le 23 mars 1908 à Lublin. Elle parle français, exerce la profession de vendeuse.

Une nuit de décembre 2018, assisté d'un verre de whisky, je tape ces données sur le site du mémorial de la déportation des juifs de France. Elle apparaît immédiatement : son patronyme, Libowicz, sa date de naissance (23 mars 1908), le camp d'internement (Lamotte-Beuvron dans le Loir et Cher), le camp de transit (Pithiviers) le numéro du convoi qui la déporta (20) et la date du départ (le 17 août 1942).

Je saisis alors, sur son rayon au-dessus de ma tête, "Le mémorial des enfants juifs déportés de France". Serge Klarsfeld, que Dieu lui donne longue vie et santé, y a concentré toute l'horreur de la déportation des 11 400 enfants juifs de France (dont mon frère Joseph et ma sœur Charlotte). Avec tous ces détails, je sais déjà que je vais le découvrir, mon cousin, le fils de Léa. Je consulte la liste des enfants déportés par le convoi 20. Le voici : Pierre Libowicz, né le 9

septembre 1938 à Nancy. Ce garçon est passé par Lamotte-Beuvron puis Pithiviers, ce qui ôte toute ombre de doute ; il s'agit bien de lui.

Je transmets ces informations à Simone qui alerte Anne-Marie. Efficace une fois de plus, assistée de sa partenaire Maryvonne, elle commande à la municipalité de Nancy le certificat de naissance du petit et me l'envoie sitôt reçu. Pierre a un deuxième prénom, Simon, il vient au monde à seize heures quinze, habite avec ses parents au 9 de la rue Gambetta à Nancy. Le nom de son père, que je découvre ainsi, est Mané, venu au monde à Tuszyn en Pologne qui exerce, comme beaucoup, la profession de commerçant.

Un arrêté municipal de la ville de Nancy numéro 2568 certifie le dix juillet mille neuf cent cinquante-huit que Pierre est "décédé" à Auschwitz le dix-huit août 1942. L'employé de la mairie n'a pas le droit, dans sa langue administrative, d'utiliser le mot assassiné, pourtant le seul qui convient. Le petit garçon a été déporté la veille avec sa maman. Ses chances de survie et celle de sa mère ne sont pas bien grandes : sur les 1 000 déportés du convoi 20, seuls 3 hommes ont survécu et Pierre-Simon n'a jamais atteint l'âge d'homme.

Le tribunal civil de Poitiers formule le 26 juin 1958 la reconnaissance du "décès" de Pierre-Simon le 18 août 1942 à Auschwitz.

Sur la commode dans la chambre à coucher de mes parents, la photographie montre Pierre-Simon sur un cheval de bois, âgé de quatre ans, pour l'éternité.



Avant les camps, Léa et sa famille habitaient à Libourne. Mané Libowicz s'y fait enregistrer le 5 mai 1940. Rien ne confirme que le couple et l'enfant sont arrivés directement de Nancy ni comment.

Ils figurent sur une liste préparée par Rivière, le commissaire de Libourne, leur adresse également : le 46 de la rue Michel Montaigne, une maison à deux étages qui semble aujourd'hui abandonnée. Ils avaient auparavant logé au 7, rue Blanc et au 4, rue de Géreaux. Ils ne sont pas seuls. Comme eux, 11 familles juives, au total quarante-six personnes, habitent cette ville.

Ces informations et tant d'autres m'ont été communiquées par Hildegarde, la sœur de Maryvonne, sous la forme d'une pluie de mails qu'elle me fait parvenir au bout de rudes combats avec son scanner et son ordinateur. J'ai tenu à la rencontrer dans sa ville de Poitiers. Je voulais entendre de sa voix les péripéties et les résultats de cette quette devenue la sienne également.

La rencontre a lieu dans le restaurant de mon hôtel, ancienne nef de l'église qui, après sa désacralisation, abrita d'abord les archives municipales avant de changer complètement de style et devenir une salle dans laquelle bourdonne la voix des convives.

Je commence par demander à mon invitée l'origine de son prénom.

La famille de sa maman était très pauvre, plus encore que celle des gitans, qui chaque année, venaient prendre campement dans le voisinage. Une fillette de la tribu devint son amie. La gamine possédait une poupée prénommée Hildegarde comme l'attestait une étiquette accrochée à son dos. Elle la lui prêta, à elle qui n'en avait jamais eue. La maman n'a jamais oublié son amie d'enfance ni la poupée, d'où le prénom donné à sa fille.

La pauvreté n'empêcha pas Hildegarde d'être une élève surdouée ce qui lui permit, arrivée à l'âge d'étudiante, d'obtenir une bourse. Elle opta pour le droit, à l'université de Sarrebruck, en français. La proximité de Forbach lui faisait traverser la frontière pour l'achat d'une marque de café que l'on ne trouvait pas alors en Allemagne. Elle en profitait pour s'attabler chez Dolisi, mon quartier général durant une dizaine d'années. Le hasard, qui a nouveau pointé son nez, a peut-être essayé d'organiser une rencontre avant l'heure ?

Son diplôme en poche, elle se présenta à un concours de direction d'école, fut acceptée et fit carrière dans sa région natale.

Retraitée, c'est sans hésiter qu'elle se consacra durant plus d'un an à rechercher les traces de la tante Léa et de sa famille lorsque Maryvonne, sa sœur, déodatienne et amie de Simone, le lui demanda.

Durant le repas j'écoute les péripéties de son enquête, ses découvertes, ses échecs, ses frustrations et ses espoirs.

Elle ne boit pas d'alcool, je me retrouve donc seul à déguster le vin mais sais très bien, même dans ce cas de figure, faire honneur à la bouteille.

Je l'observe, assise en face de moi, souriante derrière ses lunettes ovales. Les boucles de ses cheveux blancs mi-longs s'éparpillent dans toutes les directions.

Elle dit devoir à une visite au musée Edmond Michelet de Brive-la-Gaillarde la manière obstinée qu'elle a eue de mener sa recherche. Installée dans la maison de cet ancien résistant, l'exposition permanente recouvre l'histoire de la seconde guerre mondiale. Hildegarde prend soudain conscience de l'ampleur de la tragédie des juifs de France. Le sujet lui est étranger et cela lui paraît anormal. L'histoire de tante Léa et de sa famille offre la possibilité d'induire celle de la déportation. L'étendue de la collection lui fait saisir la difficulté de la tâche. Elle s'attèle donc au travail, visite les archives de Poitiers et de Blois, d'Orléans et celles de la Gironde se rend sur les divers sites ayant servi de camps d'internement pour juifs par lesquels sont passés tante Léa et sa famille. Elle réussit à reconstituer le parcours que je peux maintenant, grâce à elle, détailler. Elle me décrit le manque d'empathie ici et là manifesté à son égard par des employés, les délais dus aux divers confinements causés par la covid, les files d'attente, le temps passé au téléphone et les heures consacrées à consulter des amoncèlements de documents.

Elle est frustrée de n'avoir pu atteindre tous les recoins de la tragédie, ce que je comprends bien pour le ressentir si souvent moi-même.

Parmi les inconnues : Léa, son mari et petit Pierre ont séjourné à Libourne mais dans quelles circonstances ? Comment ont-ils subsisté ? Pouvaient-ils travailler ?

La longue série de documents recueillis par elle, mis bout à bout, rythment la lente marche vers la mort de Léa et de sa famille et permettent de reconstituer un tant soit peu leur parcours.

Le 1^{er} décembre 1940, la Kommandantur 677 (V) établie à Poitiers adresse une lettre au préfet de la Vienne. Le sujet en est "l'hébergement d'expulsés dans le département de la Vienne". Elle distribue, sans fioritures, une série d'ordres concernant les personnes devant arriver aux gares de Rouillé et de Saint-Saviol.

Aux autorités françaises d'établir des listes de réfugiés de nationalité étrangère en trois exemplaires, l'une d'elle évidemment destinée à la Kommandantur. Les lieux d'hébergements et le nombre de personnes qui y logent doivent être répertoriés. Il est interdit aux expulsés de quitter la commune et obligation leur est faite de se présenter au commissariat tous les jours.

Le 2 décembre deux convois de la SNCF, partis de Blaye dans la Gironde et transportant environ 1100 réfugiés, atteignent le département de la Vienne. Le convoi de la SNCF numéroté 13.188 arrive à 19 h 22 en gare de Poitiers avant de continuer vers Rouillé. Un service du commissariat spécial dépendant de la direction générale de la sûreté nationale, elle-même dépendante du ministère de l'Intérieur, est chargé de surveiller la répartition des réfugiés dans dix-sept communes du département. Le chef de ce service, un dénommé Goltz, dirige les opérations dans cette gare où débarquent 577 personnes. Elles sont réparties à Rouillé même et dans les communes de Saint-Sauvant, Sanxay et Jazeneuil. Le train numéroté 13.189 arrive à Saint-Saviol le même jour vers 23 heures. Il transporte 558 réfugiés qui sont répartis dans treize communes.

Mané, Léa et Pierre Libowicz font partie d'un groupe de 102 juifs, presque tous polonais qui arrivent le 3 décembre 1940 dans la commune de Jazeneuil. Comment ont-ils effectué la cinquantaine de kilomètres séparant Libourne de Blaye ? Combien de temps a duré le voyage ? Dans quelles conditions ?

Mané et Léa sont alors dotés des numéros 28 et 29, Pierre-Simon n'est pas mentionné.

La présence de ma tante explique bien sûr mon intérêt pour Jazeneuil. La proche parenté exacerbe ma volonté de savoir ce à quoi ont échappé ma mère et Simone. La situation des deux sœurs, mariées et mères d'un enfant en bas âge et son aboutissement auraient si facilement pu s'inverser, un autre que moi décrire peut-être alors la fin tragique de sa tante Esther.

De plus, je me sens agressé par la faible couverture historique et médiatique de l'assassinat de masse dont ont été victimes dans la France du vingtième siècle des centaines de familles au terrible destin identique à celui de Léa et la sienne. Malgré les survivants, la presse et ses journalistes brillants, les écrivains de talent par centaines, les braves gens et les autres, à Jazeneuil, on ne sait rien.

Les habitants les plus âgés donnent l'impression de tomber de la lune lorsqu'on les interroge. Des dizaines d'étrangers pour le moins bizarres parcourant les rues ont pourtant obligatoirement dû bouleverser, des mois durant, la vie ronronnante de ce petit village qui, alors comme aujourd'hui, comptait un millier d'habitants.

Le maire, sur injonction du préfet, répartit au moins deux vagues d'une centaine de réfugiés chez l'habitant. Ils arrivent en groupe avec leurs paquetages, y demeurent plusieurs mois, ont droit de sortie, se rendent quotidiennement au commissariat pour confirmer leur présence, envoient du courrier, font des achats, lavent leur linge, des enfants jouent. Nulle trace, nul souvenir ?

Durant la guerre, des religieuses sont installées dans une maison. Elles ont très vraisemblablement accueilli les refoulés/réfugiés du convoi parti de Blaye en Gironde ou partie d'entre eux. A La Puye où se trouve la maison mère, sœur Clotilde Arrambide appose une fin de non-recevoir à une demande de consulter les archives de l'ordre. Il n'est pas toujours aisé d'obtenir des autorités cléricales qu'elles accomplissent tout ce qui est leur en pouvoir pour aider à mettre la vérité au jour. Une personne peu motivée suffit pour bloquer une procédure.

La famille Libowicz loge chez une veuve Piccot. Celle-ci habitait dans la rue Romard à Saintes. En googlant, j'ai trouvé des Picot dans cette ville. L'orthographe de 1941 est-elle erronée ? Sont-ils des descendants ? Dans l'affirmative, madame Piccot leur a-t-elle parlé de ses locataires autoritairement "réfugiés" chez elle pendant plus d'un an et demi (1) ?

Mane s'adonnait au commerce de tissus et de vêtements. Lorsque le 15 juillet 1941 l'ordre est donné de transférer et interner les juifs au camp de Poitiers, il prend la décision de placer son stock, important, avec l'intention de le récupérer un jour. Forcé par les circonstances, il se sépare de dix-sept ballots : quatre-cent-quatre-vingt-dix mètres de tissus coutil, soixante-cinq pantalons et cent-vingt-quatre vareuses.

Il confirme, lui le propriétaire, avoir remis le lot à un cantonnier de Jazeneuil, monsieur Cousseau. Ce dernier signe un reçu le 17 octobre 1941, en l'absence de Mane donc qui se trouve toujours à Poitiers. Rien à ce jour n'explique pourquoi le rappel de cette transaction est rédigé sur des feuillets de la mairie de Jazeneuil, non datés et sans tampon.

Il est évident que durant son séjour au village, Mané a fait du commerce, avait des fournisseurs et une clientèle.

Nous ne saurons jamais ce que monsieur Cousseau a fait de la marchandise ni combien de personnes étaient impliquées dans cet échange de signatures : silence !

*

Parmi les 141 personnes qui, le 15 juillet 1941, sont internées dans le camp des nomades, route de Limoges à Poitiers, treize, sont en provenance de Jazeneuil qu'ils quittent après y avoir séjourné sept mois et demi. Mané, Léa et Pierre-Simon font partie du nombre et sont affublés cette fois des numéros 133, 134 et 135. (2)

- (1) Le 14 décembre 2021, le maire du village autorise Hildegardie à fouiller les sacs contenant les archives. Elle fait la découverte d'une liste, sur laquelle figurent trente-sept personnes dont les frais de consommation d'électricité sont remboursés aux propriétaires de leurs maisons par le service des réfugiés. Mane fait partie du nombre, le nom et l'adresse de la veuve Piccot sont mentionnés.
- (2) Hildegardie a retrouvé les listes dans les archives de la Vienne. Sur les colonnes figurent le numéro d'ordre, les noms et prénoms, les dates et lieux de naissance, des renseignements divers (situation familiale), la nationalité, la profession et la date d'arrivée. Des trois, seul le petit est de nationalité française, ce qui ne lui sera d'aucun secours.

Comme tous les autres dans la région, le camp de la route de Limoges, situé dans Poitiers, a été entièrement détruit. Dans les années soixante, certaines des anciennes baraques, transformées en dortoir servaient encore de dortoirs pour étudiants ignorants de leur usage antérieur que rien d'ailleurs ne signalait. Pourtant, ce camp a bien existé. Il avait des baraquements, une clôture, des gardiens, un préfet fasciste – Louis Bourgain – occupé à le remplir, des fonctionnaires français dont la tâche était d'envoyer des innocents à la mort. Plus de deux mille personnes y ont été entassées de 1939 à 1944, réfugiés espagnols d'abord, puis Tsiganes et Juifs. La faim, la saleté, la promiscuité, la boue, la peur y régnaient. Presque tous, Tsiganes et Juifs furent déportés et assassinés.

Je n'ai pas réussi à localiser le monument : aucun signalement des deux côtés de la Rocade, pas un panneau indicateur. Descendu de voiture j'interroge les passants mais nul ne sait de quoi il s'agit.

Le site MemorialGenWeb recense les "monuments aux morts, soldats et victimes civiles, français étrangers, tués ou disparus par faits de guerre, morts en déportation, morts pour la France" dans toutes les communes de France. A Poitiers, j'ai compté 35 plaques, monuments, sites : le camp de la route de Limoges n'est pas mentionné. Ses détenus ne sont probablement pas suffisamment morts pour la France.

Je comprends plus tard avoir été du mauvais côté du stade Paul Rébeilleau alors que la plaque se trouve sur l'avenue Jacques Cœur. Je ne suis jamais retourné sur place corriger cette erreur, me contentant de voir des photographies.

Le 9 mars 1942, le commandant du camp de Poitiers est informé par télégramme en provenance de la préfecture du Loir-et-Cher à Blois que "Vous pouvez diriger de suite cinquante Israélites camp de Poitiers sur ancien sanatorium Lamotte-Beuvron stop Ultérieurement pourrez en envoyer deux cent cinquante autres. Stop Me tenir informé exécution".

Léa, Mané et Pierre-Simon sont du voyage à destination de leur troisième et avant-dernier camp en France. Le nombre de juifs transférés au sanatorium est en fait 97.

Le sanatorium des Pins à Lamotte-Beuvron, dans le Loir-et-Cher, est fermé à la mort de son fondateur en 1937. L'occasion qui s'offre d'en faire une prison le fait rouvrir. Des centaines de personnes ont durant la guerre été déplacées et enfermées dans ce centre de réclusion.

Les rapports ne contiennent pas de détails sur la salubrité des lieux qui abritent ceux que les officiels appellent avec insistance des "réfugiés". Rien n'est dit sur le mobilier, la maintenance, ni l'état de santé de ces locataires probablement épuisés.

Transformer l'ancien sanatorium en camp de prisonnier pose un problème de surveillance. Le poste de gendarmerie envoie à la préfecture une lettre accompagnée d'un plan. Elle prévient les supérieurs que le manque d'effectif et l'absence de clôture rendent difficile la garde d'une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants.

Léa aurait pu sortir du camp et s'enfuir.

Le 12 mai 1942, une pétition souligne la dureté des conditions d'internement. Il s'agit d'une plainte des détenus du sanatorium concernant l'insuffisance de la ration quotidienne de pain. Elle demande l'intervention du chef de camp pour l'obtention des 275 grammes prévus par la norme. Parmi les signatures des chefs de familles figure celle de Mané Libowicz. L'unique signal envoyé au monde par cet homme est un mouvement de révolte.

L'ancien sanatorium des Pins à Lamotte-Beuvron, a été remplacé par un complexe ultra-moderne.

Les noms de Pierre-Simon et de neuf enfants juifs âgés de 18 mois à 12 ans sont gravés pour l'éternité en lettres dorées sur du marbre noir accroché là en 2005, au coin de l'avenue de Vierzon et de la rue Cécile Boucher, sur la partie centrale d'un large mur à trois ailes fait de petites briques rouges.

L'espace bien entretenu est nouveau.

Mon cousin Pierre-Simon aurait 81 ans aujourd'hui.



Parmi d'autres, le nom de Pierre-Simon sur la plaque à Lamotte-Beuvron

Un article de la Nouvelle République publié en 2017 parle d'une "centaine de juifs regroupés dans l'établissement en 1942 avant de partir en déportation". Ils sont "partis" en déportation écrit cet ignare ! Pour un accidenté de la route évacué en ambulance vers l'hôpital écrirait-il que "le blessé est parti se faire hospitaliser" ? Qu'un condamné à mort est "parti pour la chaise électrique" ? Ce journaliste, probablement de bonne foi, ramène un massacre au niveau d'un quelconque incident.

J'ai passé l'année 1958 presque complète en sanatorium pour m'y faire soigner d'une primo-infection glandulaire. J'avais neuf ans. C'était en Bretagne, à Kerpape. En 1943, les bombardements de l'aviation alliée visaient le port militaire voisin de Lorient. Le sanatorium a été évacué et les malades déplacés à...Lamotte-Beuvron, jusqu'en 1953. A cinq ans près, j'aurais pu me retrouver dans les murs qui ont retenu Petit Pierre. Cette pensée me donne froid dans le dos.

*

Le 28 juillet 1942, le lieutenant de gendarmerie Dahuron rapporte au préfet du Loir-et-Cher à Blois "que les 98 internés du camp de Lamotte-Beuvron ont été évacués sur Pithiviers ... conformément aux instructions reçues et sans incident". Il y joint les deux billets collectifs de la SNCF pour ce voyage en train sur lequel ont embarqué 119 personnes dont 21 accompagnateurs. D'une

missive à l'autre, le décompte n'est jamais le même : 105, 98, 99, qu'importe ? Ce ne sont que des juifs, l'essentiel est que tous doivent mourir. Quatre-vingt-trois kilomètres séparent les deux villes. Léa, Mané et Pierre-Simon arrivent dans leur quatrième camp. Je suppose qu'ils n'ont pas marqué d'arrêt à la Croix Servouze, au passage de la ligne de démarcation.

Les horreurs commises au camp de Pithiviers ont touché Éric Conan au plus profond de lui-même. Il est journaliste. Bernard Pivot l'a interviewé dans le cadre de son émission "Apostrophes", suite à un article dans l'Express intitulé "Enquête sur un crime oublié". Pivot exprime, en avril 1990, soit 48 ans après les faits, sa surprise devant le fait que cette histoire soit inconnue :

- *Alors qu'est ce qui fait que cette histoire a été occultée ?*
- *Bon, je crois que c'est une question à poser...J'ai découvert avec stupéfaction l'année dernière que personne n'était retourné sur les lieux de ce...de cet événement terrible depuis quarante-huit ans.*
- *Dont on a effacé les traces ?*
- *Dont on n'a pas effacé les traces, elles se sont effacées toutes seules. Tout simplement parce que sur place, rien ne reste de cet épisode. Personne ne peut le savoir. Les gens de ces deux petites villes, âgés de trente-quarante ans, l'ignorent de bonne foi.*

J'ai retrouvé, je crois que cela n'avait jamais été établi : pendant leur séjour dans des conditions difficiles, les petits enfants de deux ans à seize ans sont restés tout seuls une quinzaine de jours avant d'être déportés par les Français dans des conditions de maladie de désarroi terrible. Cinq sont morts à Pithiviers, leurs traces ne figurent nulle part dans les actes de décès... Le parquet s'est débrouillé pour que le procès de Leguay soit instruit le plus lentement possible. Cela a pris onze ans et lui a permis de mourir tranquillement le 2 juillet dernier (1989) alors qu'en comparaison le procès de Barbie a été instruit en trois ans...Barbie était Allemand, Leguay était Français. C'était beaucoup plus gênant de faire son procès. Il n'était pas, lui, un criminel, il ne s'est jamais sali les mains. Il n'est pas responsable d'exactions : il les organisait au nom du gouvernement de Pétain.

En moins de cinq minutes de temps qui lui sont accordées dans cette interview, le journaliste arrive à autopsier la mécanique institutionnalisée de l'oubli : on laisse les traces s'effacer toutes seules et les responsables mourir sans procès. La douleur qu'exprime son regard, l'impression qu'il donne d'être encore en état de choc, l'absence de gestes, tout en lui indique l'abîme dans lequel sa recherche l'a plongé. Une question me vient à l'esprit : quelle quantité d'enfants assassinés est nécessaire pour que soit conservé intact le site d'un crime de masse ?

Les dés roulent sur le tapis mais ils sont pipés.

La seule hésitation du destin manipulé par le diable concernait Pierre-Simon et tous les enfants juifs français et étrangers. Leur sort est réglé par Adolf Eichmann dans un télégramme adressé le 13 août 1942 à l'office de la gestapo à Paris.

Il fait suite à une demande expresse de Laval, chef du gouvernement français d'autoriser la déportation des enfants avec les parents. Le sort qui les attendait ne l'intéressait pas.

Eichmann donne son accord : "Les enfants juifs hébergés dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande peuvent être peu à peu répartis sur les convois prévus en direction d'Auschwitz. Cependant, il ne faut en aucun cas mettre en marche des convois comportant exclusivement des enfants".

La suite des évènements s'accélère pour s'achever en catastrophe :

Le 31 juillet 1942, Mané est déporté par le convoi 13 parti ce jour-là de Pithiviers et transportant 1 049 personnes dont 146 enfants. De ce convoi, seuls 13 hommes et une femme ont survécu, pas Mané.

Le 17 août, le convoi 20 déporte 1000 juifs à Auschwitz. 878 sont assassinés dès l'arrivée. Parmi eux, Léa et son fils. Le petit est parti par le même convoi que sa maman mais probablement pas dans le même wagon.

*

Il n'existe pas d'empreintes physiques pouvant attester d'un crime contre l'humanité à Pithiviers. Comme à Poitiers, à Jazeneuil et à Lamotte-Beuvron : disparus les barbelés, baraquements, portails, postes de garde, infirmerie, commandement. Seuls subsistent les rails de la voie de chemin de fer et l'ancienne gare. Le mémorial de la Shoah a dû batailler avec la SNCF pour que la gare ne soit détruite elle aussi. Elle fait maintenant office de musée inauguré en juillet 2022 par le président Macron.

Une pancarte absurde est plantée là, celle des Villes et Villages Fleuris qui confère à la localité le Label National de la Qualité de Vie...

Au milieu du silence sont dressées des stèles en béton sur lesquelles figurent les

16 000 noms de ceux qui, après avoir été concentrés dans cet endroit insalubre, ont été embarqués dans les trains. Six convois sont partis directement pour Auschwitz et la chambre à gaz. Les noms d'enfants par milliers sont rassemblés sur des dalles séparées. Nombreux sont ceux dont les mamans ont été déportées avant eux, les laissant seuls affronter la misère et la peur.

Annette Muller, une des rares survivantes parle de sa maman (1) :

"Je me souviens aussi d'un morceau de savon qui nous restait et qu'elle avait donné à une autre femme internée, qui ne parlait pas, en lui demandant de s'occuper de nous pour que l'on reste propres. Toute la nuit j'ai pleuré. Je ne cessais de me rappeler que quelques jours plus tôt, je n'avais pas voulu dormir près d'elle parce que de l'eau de pluie qui coulait le long de la paroi de ma baraque, avait mouillé la paille sur sa couche. Je regrettais, je voulais le lui dire, et je ne supportais pas son absence".

Ceux de Mané et de Pierre-Simon sont gravés là, pas celui de Léa pourtant déportée le même jour que son petit garçon. Ils sont partis par le convoi numéro 20 mais on ne saura jamais s'ils étaient ensemble.

(1) Éric Conan dans un livre qui m'a été offert par Hildegarde : "Sans oublier les enfants : les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande 19 juillet-16 septembre

La pensée même que la mère a pu être arrachée à son enfant est insupportable. Quelques témoins rapportent la cruauté des gendarmes au moment de l'embarquement forcé. Un seul des enfants, un garçon âgé de quatre ans, a pu monter dans le train avec sa mère, les autres avaient été séparés. Pierre-Simon a-t-il ainsi eu la possibilité d'accomplir avec sa mère son dernier voyage ?

Comme si souvent, des initiatives de particuliers ont, par l'érection d'un mémorial, empêché qu'au triste croisement entre les rues de l'ancien camp et Pontournois la lourde chape de l'oubli vienne étouffer le souvenir. Le square porte le nom de Max Jacob, parce qu'il avait vécu les dernières années de sa vie non loin de là, à Saint-Benoît-Sur-Loire où il est enterré.

Les Allemands et leurs aides français qualifient leurs victimes d' "expulsés", "réfugiés de naturalité étrangère", "Polonais", "émigrants", "internés juifs" ou tout simplement "Juifs". Ce sont en fait des condamnés à mort, pour être nés juifs. A l'aide de faux-semblants, on leur cache le sort horrible qui leur est réservé jusqu'au moment, le dernier, où la machine meurtrière nazie décide d'appliquer la sentence. Hommes, femmes et enfants confondus.



Il faudra attendre plus de cinquante ans, jusqu'au 31 juillet 2009 précisément, pour que la mairie de Jazeneuil prenne acte du décès de Pierre-Simon, "mort en déportation". Cela va bientôt faire quatre-vingts ans que Mané et Léa ont été assassinés. Ils n'ont toujours pas eu le privilège de se voir accorder un certificat de décès.

Une page diabolique de l'histoire du pays a été arrachée puis jeté le livre entier et les seize mille vies qui constituent sa trame. Par manque d'intérêt général ? Pour tranquillement pouvoir écrire un narratif adouci, des atrocités sucrées ?



Léon, Léa-Ita, Joseph et Charlotte Niderman

Ma famille Niderman de Forbach, comme toutes les autres, part sur les routes de France début septembre 1939. Elle revient en 1948. Ce n'est qu'après les décès de mon père Léon, de ma sœur Charlotte (Szajndla) et de son mari Sylvain, de mon frère Jo (Abraham- Joseph) et de son épouse Fernande que j'ai commencé à me poser des questions sur cette période de leur vie à tous. Jo était un collectionneur : il a laissé derrière lui, planqués dans ses tiroirs, documents et photos ; je les ai trouvés et photocopiés. Il a également laissé un témoignage filmé que je retranscrit intégralement. La documentation trouvée au C.D.J.C. du mémorial de la Shoah ainsi que dans les archives des divers départements concernés m'a grandement aidé dans ma quête.

J'ai pu reconstituer le cheminement de Joseph et de Charlotte. Avec Nili nous avons marché sur leurs traces : Angoulême, Jarnac, Paris, Louveciennes, Drancy, Bergen-Belsen, Tröbitz, à nouveau Paris, Angoulême avant le retour à Forbach. La couleur bleue au long du texte souligne la quantité des adresses.

Le tout aboutit à cette synthèse.

Restent les questions qui, à jamais, resteront sans réponses.

Ma mère, Esther, née Neugeboren, a connu mon père en 1946 (voir le dossier Esther Niderman).

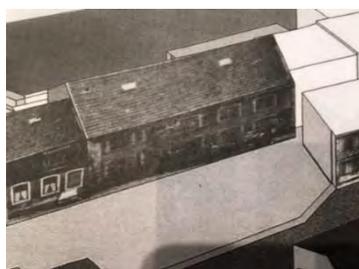
Richard Niderman, Netanya, mars 2023

Léon Niderman est né le 10 septembre 1904 dans le village de Siedliszcze, dépendant de Lublin. A 17 ans il dirige sa propre menuiserie. Il épouse Léa Gurfinkiel née à Leczna le 17 octobre 1904. Puis il part faire son service militaire. Il n'a de cesse de quitter le village et la Pologne. Sa sœur Regina, partie habiter Forbach en 1920 avec son mari Samuel Steinberg, invite, en 1930, Léon à les rejoindre. Il laisse pour l'instant au village Léa-Ita, enceinte de Joseph qui naît le 7 avril 1931.

Léon est immédiatement engagé comme ouvrier, dans l'atelier de menuiserie de Jean-Baptiste Necker situé 13 rue de la Montagne à Forbach. Le cahier de présence de l'entreprise montre qu'il travaille huit heures par jour mais pas les samedis.

Pour le patron, monsieur Jean-Baptiste Becker, employer un polonais de religion juive ne parlant couramment que le yiddish n'est pas gênant : sérieux, il lui est recommandé par Regina. Elle et Samuel habitent rue Monthyon, à deux pas.

Le jeune immigrant apprend en rabotant ses premiers rudiments de dialecte lorrain. Il achète les deux bâtiments d'une ancienne ferme, la cour et le jardin à l'arrière qui vont avec, 7 rue Fabert, dans les limites de ce qui fut le ghetto juif. Léa-Ita arrive à Forbach le 6 janvier 1932, après avoir affronté les difficultés du périple, un bébé de neuf mois sur les bras. Elle n'avait auparavant connu que les vingt-cinq kilomètres séparant Leczna de Siedliszcze. La voici traversant l'Europe, voyageant durant plusieurs jours, changeant de train, passant les frontières.



Reproduction de la maison prise dans une revue consacrée au quartier du Kappelberg publiée par le cercle die Furbacher



La maison

La vue depuis la cour de la maison



Une réunion familiale à l'ancienne piscine du Fokloch.

En haut de droite à gauche : Max et Berthe Steinberg, Regina, Génie Steinberg, Bernard Gurfinkiel (frère de Léa-Ita)

Premier rang : Paulette et Jacques Steinberg, Léon, Charlotte, Joseph et Léa-Ita Niderman



Moszek-Haim Gurfinkiel de Leczna en Pologne, père de Léa-Ita



Les parents de Léon, Shlomo-Reouven et Ruchale Niderman à Siedliszcze



Léon et Léa-Ita parlent Yiddish. Ils parlent également le patois lorrain et un peu le français qu'ils apprennent mais à la maison, seul a cours le Yiddish.

A l'âge de cinq ans, Joseph va en maternelle à Barabino, en face de la synagogue. En 1938, il entre à l'école communale. Tous se retrouvent chez la tante Regina les dimanches.

En 1936, Léon et Joseph vont en Pologne visiter les grands-parents.

En 1937, Léon dépose une demande de naturalisation qui lui est refusée tout comme celles de sa femme et de son fils. Charlotte est française de par sa naissance sur le sol français.

Sa disposition à effectuer son service militaire dans l'armée française si on le lui demande, attestée par quelques lignes de sa main, ne lui est d'aucun secours.

Il avait joint au dossier le certificat de résidence, son livret militaire polonais, les attestations de bonne santé, un certificat de bonne conduite de la police.

L'employé de la préfecture qui interroge Léon ne se contente pas, dans son rapport, de relater des faits, il confie parfois ses appréciations. On ne saurait dire qu'il montre beaucoup d'empathie pour cet immigré qui pourtant ne demande aucune aide, a pour seuls désirs de travailler et d'élever ses enfants dans le respect des lois de la République : "Léon Niderman a effectué son service militaire en Pologne entre le 17 octobre 1927 et le 10 mars 1929, n'a pas été blessé, est apte au service militaire en France".

La piètre opinion qu'a le fonctionnaire de l'objet de son enquête est latente :

"Il ne peut être considéré comme assimilé à la population française mais s'efforce d'en adopter les coutumes, il ne parle pas couramment le français, ne l'écrit pas, s'exprime essentiellement en yiddish, n'a pas de fréquentations françaises, son degré d'instruction est primaire, n'a jamais fréquenté d'école française, n'a pas de diplômes. Ses enfants sont assimilés, lisent et comprennent couramment le français, vivent dans un milieu français et fréquentent les écoles françaises.

Arrivé en France pour y travailler comme ouvrier menuisier avec un contrat d'embauche, son employeur le considère comme un bon employé. Il est également inscrit sous la profession de marchand ambulant. Ses aptitudes professionnelles ne présentent pas d'apport intéressant à la communauté française, il n'y a pas pénurie de main d'œuvre française dans sa spécialité, il n'a pas produit d'invention utile, créé d'établissement industriel, commercial ou agricole, n'a pas de talents distingués, n'a pas obtenu de distinctions artistiques, artisanales, commerciales ou autres.

Ses revenus annuels se montent à 12 000 francs. Il possède une maison à Forbach et une autre à Siedliszczce estimées à 40 000 francs ... Ses recettes déclarées correspondent à sa manière de vivre, ses impôts sont payés régulièrement. Il n'est pas prêt à payer plus de 250 francs sur les 1 276 requis pour régler les frais de naturalisation et les 675 francs pour la réintégration mais la somme qu'il est prêt à régler paraît conforme à ses ressources."

Le 22 février 1937, le secrétaire général de la préfecture de la Moselle, tout en indiquant que les renseignements généraux ne sont pas défavorables, propose le renvoi de la requête à plusieurs années, "les postulants ne parlant pas le français et leur niveau d'assimilation étant nul". Sa proposition est acceptée.

Léon travaille (une petite vérification montre que ses gains annuels sont équivalents à ceux d'un instituteur débutant), Léa cuisine, les enfants vont à l'école : une vie de famille immigrée qui petit à petit trace son chemin dans un recoin de la France.

La déclaration de guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939 vient bouleverser l'ordre établi.

Ce même jour, le gouvernement met en application le plan d'évacuation des populations du nord et de l'est du pays. Environ deux millions de personnes sont concernées.

Prévu pour mettre à l'abri les civils et laisser le champ libre aux troupes en manœuvre, le plan prévoit un tableau de correspondance : les habitants de chaque département sont dirigés vers celui qui leur a été désigné. Quelque 300.000 Lorrains sont aiguillés en direction du Sud-Ouest avec un ballot de trente kilos autorisés par personne. La Charente-Maritime reçoit les habitants de la Moselle. La population de Forbach presque au complet se retrouve sur le quai de la petite gare frontière.

Peu de jours auparavant, Joseph qui participe à une colonie de vacances juive dans la région de Metz, est piqué par un essaim de guêpes. Il en résulte un empoisonnement du sang. C'est dans cet état qu'il embarque dans le train, porté par sa maman encombrée de bagages et de Charlotte. Des oncles par alliance et des cousins voyagent avec eux, des Steinberg probablement mais on ignore lesquels. Arrivés en gare de Toul, l'état de Joseph s'aggrave et il faut l'hospitaliser. Ils séjournent ensuite dans un village de Meurthe-et-Moselle. Aucune documentation ne vient révéler l'endroit où ils logent, comment ils vivent cette période, s'ils ont de l'argent ou si Léon leur en fait parvenir. Propriétaire d'une camionnette Citroën suffisamment grande pour transporter un brancard, il laisse sa famille partir sans lui et se porte volontaire pour aider à l'évacuation de malades dans les hôpitaux de la région.

Il finit par les rejoindre et, ensemble, ils partent sur les routes de France, à quatre dans la voiture chargée de bagages et de marchandise. Ce retard à l'allumage leur évite peut-être les encombrements et la panique des premiers

jours. De longues semaines s'écoulent sur les routes de France. Joseph révèle dans son témoignage qu'ils s'arrêtent en Charente, au lieu de rassemblement des mosellans. Il s'agit de Gardes-le-Pontaroux, où ils sont le 27 septembre. Le 6 octobre, Léon, après une visite médicale, est déclaré apte au service par le chef de Bataillon Maunier, commandant le bureau de recrutement d'Angoulême. Ils repartent le 9 novembre comme l'indiquent les corrections apportées à la carte de séjour en France de Léa. La loi l'oblige à signaler les changements d'adresse, les siens et ceux de ses deux enfants. Ils passent également par Villebois-Lavalette, une quarantaine de kilomètres avant Angoulême, où s'est réuni le conseil municipal de Forbach.

Il est logique de penser que Léon a reçu des autorités la consigne où se rendre, ne serait-ce que pour obtenir les aides administratives nécessaires. Il n'est pas citoyen français et cela pose probablement des limites à son indépendance.

Toujours est-il qu'il fait tout pour parvenir à Angoulême. Peu après leur arrivée, il loue un appartement, rue des Trois-Notre-Dame. Étroite et pas très longue, elle se sépare de la rue Sainte-Marie, rencontre sur sa droite la rue Raymond Audou (ancienne rue des Juifs où se trouve la synagogue) pour s'achever au croisement avec les rues Taillefer, des 3 Fours et du Soleil.

Nous sommes à la fin de l'année 1939. Déplacé dans un pays en guerre, sans travail, sans fortune, une épouse et deux petits enfants à charge, Léon a 35 ans. Il est homme de travail, doué pour tout ce qui est travail manuel tant qu'il ne s'agit pas d'électricité.

Des appels à la population engagent les hommes à rejoindre l'armée. Sa volonté de remercier la patrie qui lui a ouvert ses portes l'y pousse. Il se porte volontaire, passe une visite médicale. On le déclare apte au service.

L'examen de français doit être beaucoup moins concluant car il est refusé et versé dans l'armée polonaise. Elle est en formation au camp militaire de Coëtquidan mis à la disposition du gouvernement polonais après la débâcle du pays. Je ne sais combien le refus de l'armée française l'a affecté. De toute façon, il n'est pas homme à s'apitoyer sur son sort. Il a déjà survécu à bien d'autres déconvenues et, toujours, continue d'aller de l'avant.

De septembre 1939 à juin 1940, le camp d'entraînement accueille et prépare au combat 22 000 soldats et engagés volontaires de nationalité polonaise. Parmi eux, des milliers d'immigrés et fils d'immigrés.

Le 18 avril 1940, il est en permission à Angoulême. Ses enfants ne le reverront plus avant le 10 juillet 1945 et durant ces cinq années, leur seule relation avec lui s'effectue par l'intermédiaire du courrier.

L'offensive allemande de mai 1940 et l'avancée foudroyante de ses troupes prend l'armée polonaise par surprise. Une partie a participé aux combats, une autre a réussi à passer en Angleterre.

L'unité de Léon n'a pas été engagée. Les soldats reçoivent l'ordre de jeter leurs uniformes, de déchirer les papiers militaires et de se disperser. Léon est capturé sur une route, à Redon en Ille-et-Vilaine. Transféré à Charleville d'abord, il est interné pour la durée de la guerre dans un camp de prisonniers en Allemagne. Au fin fond du pays, à proximité de Chemnitz. 1550 kilomètres le séparaient de ses enfants.

Angoulême, de décembre 1939 à Juin 1943

L'appartement est situé au deuxième étage, **18 rue des Trois Notre Dame**.



Les deux enfants vont à l'école élémentaire, Joseph en CE2, Charlotte en cours préparatoire.



Joseph et son ami Sylvain Kasriel



Joseph, Léa-Ita et Charlotte

Léa-Ita n'est pas dans son élément, n'a pas de profession. Elle présente à Angoulême une demande pour renouveler sa carte d'identité. Le 9 décembre 1941, elle reçoit confirmation du renouvellement. La carte d'identité numéro 40CS24810 est valable jusqu'au 15 novembre 1944, au vu du récépissé de celle obtenue à Forbach le 9 novembre 1938. Elle lui est délivrée par la préfecture, comprend trois volets de couleur verte. La mention "juive" est apposée sur la carte.



Comme tous les juifs de France, Léa, Joseph et Charlotte portent l'étoile jaune obligatoire depuis le dimanche 7 juin 1942. Joseph témoigne en 1996 : "On portait l'étoile, il fallait la porter. Je la portais déjà avant, depuis le début de 1942. Ma mère n'aurait pas su faire cela. C'est moi qui suis allé faire la queue avec les tickets textiles pour l'avoir. Je l'ai, j'ai mon étoile d'origine, je l'ai encore. Pour vivre on avait une petite allocation de réfugiés. Je crois que c'était autour de 2000 francs de l'époque, pour trois personnes. Tout de suite, ma mère est tombée malade, en 1940. Elle travaillait un peu, allait au marché où elle montait un petit stand, dans une rue près des halles à Angoulême.

J'ai pris pas mal de choses en main, comme le courrier ; ma mère n'écrivait pas bien puisqu'elle ne parlait que le Yiddish...J'ai pris en mains à neuf ans les rênes de la maison. Je m'occupais de tout, y compris d'aller chercher les allocations, prendre les cartes de ravitaillement, aller faire les achats, aller à l'hôtel de ville. On m'emmenait comme traducteur....

Je n'avais que onze ans mais je m'occupais de choses comme un adulte. Par exemple, lorsque je voyais qu'il y avait des abats de bœuf à acheter sans tickets, je voyais cela en rentrant de l'école... je regardais dans les boulangeries...je demandais de l'argent à ma mère et m'en occupais. J'étais en charge".



L'état de santé de Léa-lta se détériore. Elle meurt à l'hôpital Girac d'Angoulême le 25 août 1942, à 22 heures. Les causes de la mort ne sont pas mentionnées sur le certificat de décès. C'est Joseph qui, courant au commissariat et à la préfecture, s'occupe des procédures à accomplir. Léa est enterrée dans le carré juif du cimetière de Bardines, un faubourg d'Angoulême.



Charlotte refuse d'aller à l'orphelinat. La cousine Martha Brzezinski (fille de Regina) et son mari Yakov qui logent quelques rues plus loin, **31bis rue des Bezines**, les recueillent. Avec leurs enfants, Charlotte âgée de huit ans et Henri qui est sur le point de fêter son troisième anniversaire, le couple a maintenant quatre petits à protéger.



Le 8 octobre 1942, à l'aube, débute à Angoulême une vaste opération policière. Voulu par les autorités allemandes, elle mobilise les forces de police et de gendarmerie du département. Les policiers français épaulés par la feldgendarmerie allemande sont venus frapper au 31bis de la rue des Bezines. La cousine Martha est arrêtée puis déportée. Son mari Ya'akov, malade, est hospitalisé. Les deux Charlotte et le petit Henri sont confiés à des œuvres charitables. Joseph, d'abord interné dans la salle philharmonique, est libéré : une cousine présente aux gendarmes un faux certificat de naissance français, lui sauvant ainsi la vie.

Cette nuit-là et les jours suivants, 442 juifs sont arrêtés, dont un grand nombre d'enfants et de nourrissons. Ces familles sont « regroupées » dans la salle philharmonique, aujourd'hui conservatoire de musique Gabriel-Fauré, place Henri-Dunant, à Angoulême. Elles y demeurent plusieurs jours, dans des conditions épouvantables, jusqu'à la déportation de 389 personnes, dont la cousine Martha, vers Drancy puis vers le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau.



La salle philharmonique d'alors, renommée depuis conservatoire

Octobre 1942 à Janvier 1943

Joseph dans son témoignage décrit la période qui suit le décès de sa maman :

"Là, on est parti directement à l'orphelinat général, qui s'appelait le doyenné ou l'on plaçait les enfants en jeune âge. On y est resté jusqu'à la fin du mois de décembre 1942. Je me souviens des fêtes de Noël et du nouvel an ou l'on nous avait fait participer en nous donnant des petits cadeaux. Il y avait beaucoup d'enfants juifs".



Le doyenné, [65 rue de la Loire](#)

Lettre de Joseph (âgé de 11 ans) à Léon le 20 décembre 1942

protocoller de guerre
Deutsch auf die Zeilen schreiben!
N°120120 sur les lignes et numéroté!

Angoulême 20-12-42
Lieber Papa ich habe dein Brief vom 22/11 und habe so gerührt. Lieber Papa ich bin dir schreiben das mir besser als gesund und gehen in die schule. Lieber Papa ich tu dir mit, es ist mir ein fil das meine mama ist gestorben, und gott soll uns helfen das du so bald wieder schnell wieder kommen mit uns in die familie. Mach dir keine sorgen auf uns weil ich passe gut auf meine Schwester Charlotte. Schicke mir jetzt ein paar Pakete. Ich habe eine Puppe und so. Das ist sie 37 B. Ich danke. Ich erkläre mein Brief mit feil muss keine sisse tolle Charlotte und wir sind dein schon großes. Wissen was die familie Feingolditz. Lieber Papa ich misch dich. Ich bin so. Das ist die tante. Von der und Martha sind gehen auf arbeit und wir sind nicht so. Und gott soll uns helfen das du so bald wieder kommen mit uns in die familie. Mach dir keine sorgen auf uns weil es ist lang und nicht so. Und die kinder sind in der familie mit uns. So ist dir keine sorgen machen lieber Vater und gott soll helfen das wir bald wieder kommen.

Angoulême 20-12-42

Cher Papa je peux t'informer que nous avons reçu ta lettre du 22/11 et nous avons beaucoup pleuré. Cher Papa je peux t'écrire que nous sommes tous en bonne santé et allons à l'école. Cher Papa cela me fait de la peine et je pleure beaucoup parce que ma maman est morte, et que dieu nous aide en te faisant revenir rapidement à nous en famille. Ne te fais pas de soucis de nous parce que je prends bien soin de ma sœur Charlotte...Je termine ma lettre avec plein de salutations de ta mignonne fille Charlotte et de ton fils Joseph. ..Cher Papa je sois maintenant t'écrire que la tante Steinberg et Martha sont parties au travail nous ne savons pas où (Auschwitz) et Jacob est à l'hôpital parce qu'il est malade et n'est pas parti au travail et les enfants sont à Angoulême avec nous. Ne te fais pas de soucis cher Papa et que dieu nous aide à.....

Janvier à Juin 1943, les deux enfants sont séparés

Joseph est placé dans une famille nombreuse à Jarnac, **39 rue Panel**. Il y reste de janvier 1943 au 6 juin 1943 :

" Début janvier, j'arrive à Jarnac dans une famille Metzler. C'est une famille- est ce que c'est eux qui nous ont demandés d'arriver là ? - qui avait sept ou huit enfants. Ils étaient français, originaires de Sarreguemines, encore libres comme notre ministre officiant Henri Kauffmann qui n'a pas été arrêté parce qu'il avait fait la guerre de 14, décoré et tout. Donc les français n'ont pas été pris au mois d'octobre. Et ils ont donc été raflés ce mois de juin 1943 où maintenant ont été pris les Français.

Ma sœur est restée à Angoulême, puisqu'ils n'ont pas voulu la prendre... Elle est restée là jusqu'au mois de juin et moi je suis resté à Jarnac où j'allais à l'école, tous les jours, une école communale... où trois classes étudiaient ensemble..."



Jarnac, 39 rue Panel

Charlotte est placée chez madame Kahn, une cousine du docteur Richard Haas (voir dossier Richard Haas), dans un appartement situé au **17 rue des trois Notre Dame**. Sa meilleure amie Mauricette habite la même maison. Tout comme le ministre officiant de Forbach, Henri Kaufmann, déplacé à Angoulême comme le reste de la communauté. Il sera déporté et assassiné. La rue qui longe le cimetière israélite de Forbach porte aujourd'hui son nom.



Florence Kahn



Mauricette, l'amie de Charlotte, en 2020

Des dizaines de lettres et cartes sont échangées entre Léon, son beau-frère Bernard (tous deux prisonniers en Allemagne), Joseph et Charlotte entre 1942 à 1945. Joseph a pu en conserver 72. Je les ai trouvées après sa mort, dans un des tiroirs de son bureau. Elles permettent de reconstituer partiellement le parcours du père et de ses enfants.



Lettre de Léon à Joseph, le 7 février 1943 :

"Cher fils Joseph j'ai reçu ta lettre du 21,1 elle m'a fait beaucoup pleurer lorsque j'ai à nouveau vu une nouvelle adresse et que tu doives chaque quelques semaines vagabonder mais ne te fais pas de soucis mon enfant le temps reviendra ou nous serons ensemble crois moi Cher enfant que je n'ai pu dormir cette nuit je pense tout le temps à vous mais malheureusement je ne peux vous aider tout me fait mal au souvenir de votre jeune et bonne mère morte et votre Père est prisonnier de guerre et vous êtes seuls au monde Cher enfant ne te fais pas de soucis je vis encore pour vous je vous enverrai de l'argent cette semaine je remercie la famille Metzler pour sa bonté envers toi je ne peux me rappeler si je connais cette famille je termine mon court écrit par beaucoup de salutations et de bises pour toi et pour Charlotte bien des salutations à la famille Metzler Ne t'oubliant pas votre Père Niderman"

9 juin 1943-23 juillet 1944 à Paris

Début juin 1943, Joseph, Charlotte et des dizaines d'enfants sont rassemblés dans un hangar au centre d'Angoulême. Les conditions hygiéniques sont épouvantables. Ils y restent quelques jours et tous sont convoyés en train à Paris où ils arrivent le 9 juin. On les loge au centre régi par l'UGIF (Union Générale des Juifs de France), rue Lamarck, dont l'entrée se trouve [21 rue Paul Albert Paris 18e](#). Sorte d'orphelinat pour enfants juifs, il est situé derrière l'église du sacré cœur.



Les enfants sont scolarisés à l'école juive Lucien de Hirsch, 70, avenue Secrétan dans le 19^e. Ils s'y rendent en métro. Conformément aux exigences des forces d'occupation nazies et des décrets racistes du gouvernement de Vichy, ils voyagent dans le dernier wagon.

Début septembre 1943, Joseph et Charlotte sont envoyés dans un autre centre de l'U.G.I.F., [le séjour de Voisins, 1 place Ernest Dreux à Louveciennes](#). Ils y restent six semaines avant d'être ramenés à Lamarck.





Charlotte Niderman à Louveciennes, au premier rang, troisième à partir de la gauche, robe rayée à manches courtes

La nuit du 21 au 22 avril 1944, après un bombardement allié intensif, le centre Lamarck est touché, les enfants ont été évacués vers l'école Lucien de Hirsch, à l'avenue Secrétan.

Joseph témoigne :

Fin avril 1944, après le bombardement de Montmartre... Des bombes de cinq tonnes sont tombées rue du chevalier de la Barre à côté. Nous on nous avait abrités dans les escaliers et on nous faisait chanter des chansons... Quand cela a été terminé, on nous a évacués à une heure du matin. On ne pouvait plus rester. Une des chambres a été dévastée mais elle était vide. On est parti de nuit jusqu'à l'école Secrétan pour nous héberger.



Des dortoirs de l'orphelinat de la rue du Chevalier-de-la-Barre, il ne reste plus que des ferrailles tordues.

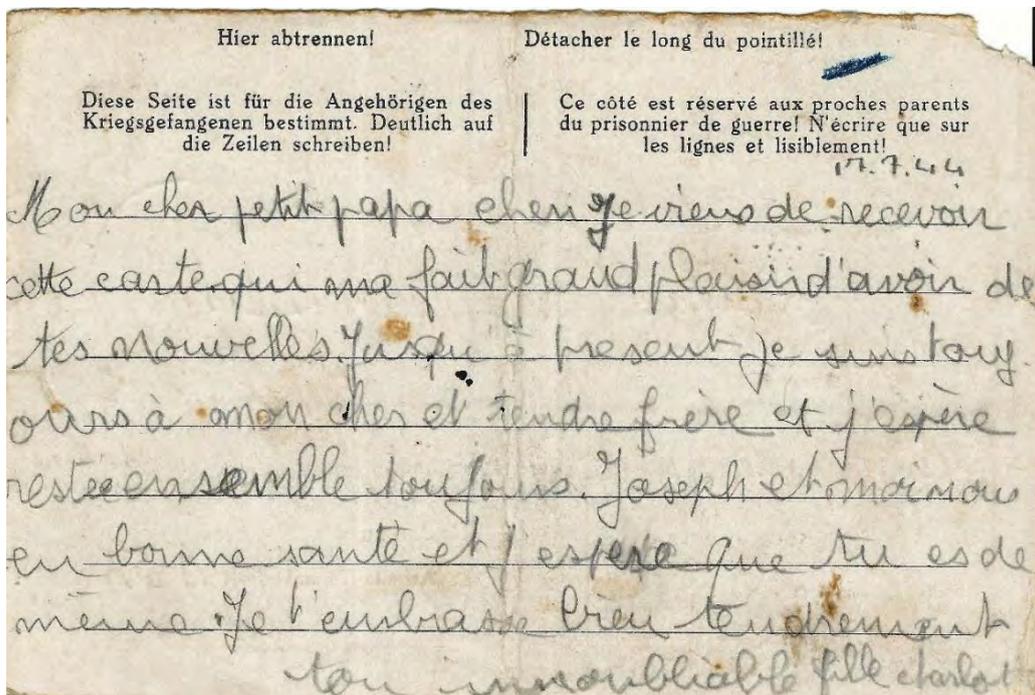
Le centre Lamarck après le bombardement du 21 avril 1944

L'école Lucien de Hirsch 21 avril au 21 juillet 1944

Du 21 avril 1944 au 21 juillet 1944, Joseph et Charlotte logent et vont en classe à l'école Lucien de Hirsch, **70 avenue Secrétan**. Ces mois se déroulent dans une relative tranquillité. Une centaine d'enfants vivent, étudient, sont soignés en condition d'internat. Ils ont été séparés, souvent violemment, de leurs parents qui pour la plupart ont été déportés et assassinés.



L'école Lucien de Hirsch avant-guerre et de nos jours



Carte de Charlotte à son père. Datée du 17 juillet 1944, elle est postée le 21, la date de son transfert au camp d'internement de Drancy

21 au 23 juillet 1944, camp d'internement de Drancy

Dans la nuit du 21 au 22 juillet 1944, environ 250 enfants sont arrêtés dans les neuf centres de l'UGIF de Paris et sa banlieue. Ils étaient 88 présents à Lucien de Hirsch, dont Joseph et Charlotte Niderman. Tous sont transférés au **camp d'internement de Drancy**. Joseph est logé à l'entrée 6, 3^e étage du complexe de bâtiments transformé en prison, Charlotte à la même entrée, au 4^e étage.

Joseph : "Les autobus sont venus avenue Secrétan et on a ramassé tous les gosses qui dormaient, sans distinction. On n'a pas demandé de papiers, rien du tout. Tous ceux qui étaient là. On nous emmené directement à Drancy, par les fameux autobus ouverts derrière par une plateforme. A Drancy, dans le grand bâtiment en U, nous étions logés au dernier étage, à gauche de l'entrée. Au dernier étage parce que les autres étaient encore occupés".



Le camp de Drancy alors et aujourd'hui (des immeubles d'habitation)

Le départ pour le camp de concentration de Bergen-Belsen

Le 23 juillet 1943, Joseph et Charlotte sont déportés vers le **camp de concentration Bergen-Belsen**, en Basse-Saxe. Leur train part de la gare de l'Est. Le voyage dure trois jours. A leur descente du train, ils sont convoyés par camions au camp. Ils y resteront internés jusqu'au 10 avril 1945.

Joseph Niderman témoigne :

On est parti par le convoi qui dans le livre de Klarsfeld s'est appelé numéro 80 bis. On est parti directement à Bergen-Belsen, avec quelques femmes de prisonniers et des médecins, des journalistes, par exemple le docteur Morali était avec nous qui nous a soignés, c'était un type bien. Le 31 juillet, tous les enfants de Drancy ont été envoyés à Auschwitz. Nous le 23 juillet au matin, on nous met dans des autobus, rebelotte ! Et nous sommes partis pour la gare de l'Est. Et à la gare de l'Est, on est entré par une petite porte de côté qui existe toujours. Et à chaque fois que je vais à Paris et que je prends là-bas un train, eh bien je vais au premier quai à gauche, où était le train. Le milieu du quai était occupé par des soldats allemands. Si notre quai était le quai zéro, celui d'à côté, le numéro un était occupé par un train blindé. Les voyageurs qui passaient nous regardaient. Personne n'a rien dit, au revoir, bonjour ou quoi que ce soit, ou nous donner quelque chose. C'était la gendarmerie qui nous a convoyés, pas la gestapo



Bergen-Belsen

26 juillet 1944 au 10 avril 1945 : camp de concentration Bergen Belsen

On est monté dans ce train et on est parti pour un voyage de trois jours pour Bergen-Belsen où nous sommes arrivés le 26 juillet 1944 au matin. Directement en camion et on nous a transportés au camp. On nous a inscrit sur des registres et j'avais un numéro. Il y avait des Hollandais, des Tchèques, des Yougoslaves, des Hongrois... C'était en face de la cuisine numéro 2.

...Je me suis retrouvé dans la baraque numéro 24.... Tous les matins à six heures, on venait cogner aux portes. A la schlage et sous les coups de matraques, ils criaient : " Raus. Verfluchte Juden !" Et on nous matraquait jusqu'à l'Appelplatz où on restait plusieurs heures, y compris en hiver. Là, on était encore en été. Ils comptaient par baraque, en rangs de cinq. Et quand ils avaient fini de compter, le sous of' arrivait avec le chef de baraque et criait "Mutzen auf !" et il fallait se découvrir. Et quand ils avaient fini de compter, ils recommençaient, parfois deux-trois fois. Des fois il en manquait un, mort ou malade et quand ils avaient fini leurs palabres, ils nous laissaient aller.

Dans notre partie du camp les enfants ne travaillaient pas. On nous faisait faire des petits travaux ménagers, du nettoyage, des fois distributions de pain ou des choses comme cela... Plus tard la situation s'est dégradée. Ils ont dû recevoir énormément de gens d'Auschwitz en raison de l'avancée de l'armée russe et des gens commençaient à nous raconter ce qui se passait, dès l'automne 1944. Le froid était tel qu'après l'Appelplatz, on ne pouvait plus rien faire. En janvier- février la température est descendue jusqu'à moins 28 degrés. En novembre, on m'a changé de baraque. Jusque-là j'étais dans la baraque 24 avec les françaises et comme malheureusement je n'avais pas de mère, je ne pouvais pas rester... Ceux qui avaient leur mère sont restés dans la baraque 24 et moi, on m'a mis dans une baraque beaucoup plus mauvaise à tel point qu'au début des froids, il fallait que je fasse très attention. On ne savait rien de la mortalité. On allait tous les soirs chercher notre ravitaillement dans une baraque, le matin, on nous distribuait de la soupe dans un grand vase en métal émaillé rouge, dans lequel on se lavait aussi, donc il servait à tout. Il fallait faire attention, on avait une cuillère et une fourchette et je m'étais fabriqué un couteau en bois que j'avais toujours dans ma poche. Au début, le matin, on recevait un peu de café. On avait un bout de pain d'une épaisseur de deux, trois centimètres, par jour. Cela faisait à peu près deux ou trois centimètres. Le pain qu'on nous distribuait faisait 24-25 centimètres. Comment je sais cela ? On recevait un pain pour une semaine. Comment un affamé peut-il garder un pain une semaine ? Alors il fallait faire des rations. Et pour cela il fallait un couteau. Et pour savoir, il fallait mesurer et pour mesurer, je me suis fabriqué un double décimètre. En même temps j'ai fait des aiguilles à tricoter pour ma sœur. Je pouvais mesurer si avec 26 ou 27 centimètres, je pouvais avoir un dessert. Enfin, de toutes façons, je n'arrivais pas à la fin de la semaine. Heureusement que j'avais ma sœur. On se surveillait mutuellement, on s'entraidait. Ce n'est pas moi qui lui donnais à manger, c'est elle qui me donnait. Donc, on avait un morceau de pain, un petit carré de margarine. C'étaient les premiers mois. Et un peu de confiture de betteraves. Et à midi on avait un peu de soupe, pas une ratatouille. Elle était faite avec des épluchures. Les restes de ce qui servait pour la soupe des gardiens. Donc il y avait des épluchures de

pommes de terre et des bribes de légumes. Du rutabaga. C'était souvent immangeable et c'était comme cela tous les jours, tous les jours. Et le soir, les deux premiers mois, on avait une espèce de soupe sucrée, une sorte de semoule comme les Allemands aimaient manger. Cela c'était au début. Mais après, plus cela allait, moins il y avait. Pendant six mois, on a eu du potiron.

L'hiver devenait vraiment froid. J'avais aux pieds des galoches que je m'étais achetées en France avec des tickets-chaussures. Des galoches avec de grosses semelles de bois. J'avais un gros manteau de laine avec mes étoiles cousues dessus. De bleu au départ, le manteau à la fin était blanc. Avec cette soupe, on avait notre petit morceau de pain qu'il fallait garder et cacher. Comme je coupais mal, j'égalisais toujours un peu. Cela faisait qu'il y avait des jours où il n'y en avait plus. Ou je le mangeais en une fois.... Les femmes nous obligeaient à nous laver, même si l'eau était glacée. Cela nous soutenait le moral. Quand les choses ont commencé à aller mal, on avait moins à manger, moins de pain. Et les poux et toute la vermine qu'on avait sur nous. On commençait à avoir des furonculoses. J'ai des cicatrices dans le dos, les bras et les jambes, non soignées. Je me soignais moi-même : je les ouvrais et les lavais à l'eau. On allait au revier (*infirmierie*). Tant qu'il y avait l'Appelplatz, on pouvait atteindre le revier, jusqu'à ce qu'ils diminuent le camp, jusqu'aux baraques 27 ou 28 et la 30. J'étais à la 30 aussi mais là j'étais malheureux comme tout. Parce que là j'étais pris par la vermine et par l'infection... Il y avait des parties infectées à tel point que je ne pouvais plus marcher. Furoncles, conjonctivites, bronchites, dysenterie.

Au début, lorsqu'on ramenait les gamelles à la cuisine où travaillaient les femmes, à éplucher les légumes... Avec mon copain..., on a décidé de transporter les gamelles. On était des gamins pas grands, faibles (quand je suis sorti, j'avais 22 kilos), eh bien on trimballait des gamelles qui faisaient peut-être trente ou quarante kilos. On allait les chercher pour la distribution et on les ramenait dans laisser personne d'autre le faire. Il restait toujours un peu de manger accroché, des bouts de potirons qu'on pouvait gratter. Quand la gamelle arrivait à la cuisine elle était propre comme si elle était neuve.

Le ravitaillement diminuait et il y avait des journées où il n'y avait rien à manger. Donc, dans la baraque, il y en avait un qui une fois par semaine venait en criant dire qu'il fallait aller chercher le pain. On débarquait cela d'un camion. Le même camion servait à transporter les cadavres au crématoire. Au début dans cette baraque, on mettait un seul cadavre. Quand on passait, on disait : "tiens, un tel est mort, ou une telle". Ils venaient le chercher, le mettaient dans un cercueil et l'emmenaient. Un ou deux mois après, il y en avait deux et après, il y en avait tant qu'ils mettaient trois cadavres dans un cercueil. Et on arrivait plus à reconnaître les gens. D'abord. Ils n'étaient plus dans l'état où on les a connus. Et nous les enfants, disons que cela ne nous a pas tellement traumatisés ! On trouvait cela naturel. On regardait, à travers les barbelés, à l'endroit où il y avait l'Appelplatz... On était en habits civils nous, il n'y avait plus de vêtements rayés. On était avec nos vêtements, sans valises ni rechange. On voyait les gens et les jeunes, à côté de nous, aligner les cadavres, les compter. Ils étaient toujours déshabillés parce qu'on récupérait les vêtements, les déportés eux-mêmes. A tel point qu'à la fin de l'hiver, il s'est passé des choses vraiment affreuses que même nous qui étions aguerris... J'ai vu des gens couper des morceaux de viande, pas beaucoup mais on en a vu. Le matin, autour de février-mars, il faisait encore très froid, il y avait un tel brouillard ! Ce n'était pas un brouillard

printanier ou d'automne. On ne voyait rien du tout pendant des heures. C'était le crématoire qui marchait jour et nuit, tellement on en amenait. On voyait des camions arriver d'Auschwitz, des gros camions, des semis... On en descendait une personne, deux personnes, c'est tout... Quand aujourd'hui je vois un camion qui transporte des poutres ou des affaires en vrac, j'ai toujours l'impression de voir là-bas les camions avec des cadavres en vrac... Je ne peux pas dire que cela ne nous faisait rien. On commençait à avoir le début du typhus, dysenterie. On n'avait pas le droit de sortir le soir, couvre-feu à sept-huit heures à peu près, je n'avais pas de montre. A la tombée de la nuit, couvre-feu. Les projecteurs étaient allumés, sur les miradors. On ne pouvait plus ouvrir les portes des baraques parce que dès qu'une porte s'ouvrait... Les Hollandais avaient des petites lampes, parfois il y en avait un qui m'en prêtait une et je partais roder la nuit le long des baraques et je faisais attention au rayon lumineux pour rejoindre les latrines. Il y avait des choses importantes pour nous : le nettoyage, un peu à manger et les besoins. C'était très grave. J'en ai connu plein qui sont morts de dysenterie et celle que j'avais était assez dure. Je passais quatre-cinq heures, la nuit, dans les latrines. Fallait que je me dépêche de revenir pour l'appel. Et encore, c'était dangereux, ça n'était pas fait pour des gens, les latrines mais pour des animaux ! S'asseoir sur un bidet comme cela. Il y avait vingt personnes côte à côte devant et derrière vingt également. Il fallait tenir parce que nous les gosses on pouvait passer à travers. Combien de fois j'ai failli glisser, je m'endormais...

Donc cela, plus tous les bobos qu'on avait. J'ai été une fois au revier... J'avais amené un thermomètre de Paris que j'avais caché. Je me suis dit qu'un thermomètre cela peut être utile, je ne sais pas où je vais. Un jour, j'étais tellement atteint par la dysenterie et aussi les poux. Ma sœur m'a aidé, à la brosse. Quelqu'un m'a dit d'aller au revier. J'ai demandé que faire au docteur Morali qui m'a dit qu'il va essayer de me faire admettre. Lui il travaillait là-bas. On m'a mis sur un lit devant la baraque, dehors. Ce devait être en novembre. Et j'attendais. Ma sœur venait me voir de temps en temps. Elle ne restait pas tout le temps à côté de moi... Je regarde mon thermomètre et j'avais 41.8. J'étais à la limite. Peu de temps auparavant on nous avait fait des piqûres dans la poitrine, je n'ai jamais su de quoi il s'agissait. Certains disaient que c'était de l'essence. J'ai eu de la chance, ils sont venus me prendre dans la baraque hôpital et le médecin m'a fait donner des médicaments par le médecin allemand qui était là. J'ai eu pendant trois jours des cachets de charbon. Il faut croire que cela m'a aidé. Parce qu'au bout de trois jours je suis sorti. Quand quelques semaines après je suis revenu pour me faire soigner ma furonculose, c'était déjà grave, il me sortait des vers. Je suis sorti de la baraque par une autre sortie... J'ai vu des gens dans un état tel ! Encore vivants mais dans un état tel ! Ils avaient des boursoufflures partout. Je n'ai jamais vu pareilles choses. J'ai décidé de ne plus y retourner. J'ai peut-être bien fait parce que ... A côté de moi se trouvait un garçon qui avait subi des expériences. On le plongeait dans l'eau pendant un certain temps pour voir sa résistance. Je ne sais pas s'il en est mort. Il s'était évadé d'un train.

J'avais des copains mais c'était chacun pour soi. Les Hollandais avaient leurs méthodes, les mères hollandaises avaient leurs méthodes. Ils avaient droit à une tranche le matin, une à midi et une le soir. Ils mangeaient cela avec leur soupe et le reste était mis de côté. Cela fait qu'ils en avaient assez pour le soir. J'en ai connu qui mettaient leur ration de côté et, à la fin, ils avaient cinq, six

sept pains qui étaient durs comme de la pierre... Il y en avait qui l'enterraient. On cherchait les endroits où ils avaient enterré le pain. Une nuit, j'ai volé trois pains. Je voulais les manger le matin mais ils n'étaient plus là, j'avais dû les manger en rêvant... J'avais un ami hollandais et moi j'aimais le cinéma. On se racontait la scène dans Robin de bois où il trouve lady Marianne dans la forêt avec d'autres et qu'ils les amènent dans son camp où les tables sont mises. Ils font un festin et il écartèle un poulet. Eh bien cette scène on se la racontait tous les jours, tous les jours. Ça n'éliminait pas la faim. Il y avait des petites françaises qui aimaient bien chanter. On a fait un petit concert avec la faim au ventre...

Après l'hiver qui a été si rude, les amis, on ne les voyait plus. Enfin on les voyait mais on ne parlait pas de notre faim, à part le copain avec lequel j'allais chercher le ravitaillement. Des enfants avaient leur mère qui les embrassaient le soir et ils ont eu la chance de pouvoir rester avec elles. Nous on était des parias, des petits orphelins qui couraient les rues. On nous a traité comme tels. Un soir quelqu'un a essayé de me voler mes chaussures pour les mettre dans le poêle. Je me suis réveillé à temps sinon il les brûlait ... Il y avait un coiffeur serbe, qui coiffait moyennant argent. Il allait coiffer les Kapos. Nous on avait été rasés en arrivant. Je lui dis que j'avais froid aux pieds. Il me dit qu'il va me procurer une paire de sabots. Je lui demande combien cela va me coûter. Il me dit "une semaine de pain". Au mois de janvier, une semaine sans pain c'était pratiquement la mort. J'ai marché, je les ai prises. Je n'aurais plus pu rester debout autrement. Je ne pouvais pas aller aux appels. Irma Greze était la chef des Allemands qui nous surveillaient. Elle venait le matin avant l'appel, il fallait attendre son inspection des lits de trois étages, deux par deux. Moi je couchais au milieu, j'avais du mal à border. Il y avait une paille et une espèce de vieille couverture. Pas de drap, pas d'oreiller. Elle grimpait sur les lits pour voir ce qu'il y avait au-dessus.... Elle me donnait des coups en descendant et me disait d'essuyer ce qu'elle avait sali en montant avec ses chaussures, Elle a été jugée pour crimes de guerre et pendue.

Les kapos français parlaient français mais nous tapaient comme les autres avec leurs cravaches et leurs gourdins. C'était eux qui nous emmenaient pour nous mettre en rangs, ils nous accompagnaient pour chercher le ravitaillement, ils venaient surveiller. Ils passaient leur temps à taper. J'étais petit, souvent je baissais la tête et ça passait au-dessus. Il y avait aussi beaucoup d'Ukrainiens.... D'eux j'ai appris la signification de "davaï", donne, donne des coups. Le Français n'était pas plus gentil mais il répondait aux questions. Le 7 avril 1945, avant de quitter le camp, j'étais au bout du rouleau. Je n'avais plus de pain depuis quelques jours. Dans la soupe il n'y avait presque plus d'épluchures. J'avais appris avec les hollandaises à éplucher les épluchures. On les mettait de côté... Je séparais l'épluchure de la pomme de terre et, ce qui restait, c'était le dessert. Ce jour-là, on voyait déjà Hanovre brûler où étaient déjà les Anglais, les femmes arrivaient de Ravensbrück, dont madame Veil. Une des femmes était une de nos surveillantes à Louveciennes où nous étions allés en vacances pendant trois semaines....

L'épidémie de typhus avait commencé. On se regardait pour voir si on n'avait pas de taches rouges ou des choses comme cela. Je suis rentré dans cette baraque des Kapos et il fallait avoir du culot. Je me suis dit que c'était cela ou la mort. Je rentre. Un des Kapos qui était là ne me dit pas "bonjour mon garçon" mais me demande ce que je veux. Je lui dis "écoutez, aujourd'hui c'est mon

anniversaire". Il me regarde. "Et" ? "Je ne peux pas fêter mon anniversaire, je n'ai même pas un bout de pain à manger, je n'ai rien, je n'ai plus rien du tout". Il appelle le chef des kapos qui était le plus salaud de tous. Il a été derrière et m'a amené un pain. Je suis revenu à la baraque et j'ai mangé tout le pain. Le plus difficile c'étaient les amoncellements. Il y en avait à l'infini comme on le voit sur les documents filmés par les Anglais. Tout cela est véridique, les charniers, les tas. Je comparais la hauteur des tas de cadavres et celles de rutabaga que l'on ne nous donnait pas.... C'était une chose normale. Cela entrainait dans la vie. Nous pensions que peut être la vie c'est cela. On se disait qu'on préférerait voir un film...J'ai vu des cas de parents qui se sont complètement séparés de leurs enfants. J'ai vu des mères qui ne donnaient pas à manger à leurs enfants quand ils avaient terminé leur part et avaient faim. J'ai un ami qui vit toujours ... qui s'est complètement désintéressé de sa mère et de sa sœur. Cette femme me considérait également comme son fils. Je ne lui donnais rien, je n'en avais pas assez. Quand elle avait quelque chose à raconter, elle venait chez moi. Vers la fin, sa fille était à moitié folle et elle se traînait encore. On les voyait toutes deux se traîner enlacées à l'endroit de distribution du pain ou ensuite se trouvaient des monceaux de cadavres qu'ils ne pouvaient déjà plus emmener au crématoire. Les cercueils ne suffisaient plus, à la fin il n'y avait plus de cercueils et on les chargeait. On voyait tous les jours jeter les cadavres tête-bêche dans les camions. On voyait cela tous les jours. Cette femme me disait un jour, je ne sais pas ce qu'il va se passer, je commence à avoir des "Makess", mot yiddish pour la gale. Je connaissais le mot pour l'avoir entendu chez mes parents. Et après, je les ai vues mortes, dans un tas de cadavres, toutes les deux. On ne s'aidait plus. Il n'y avait que ma sœur pour m'aider un peu et je l'aidais elle. Toute la journée, ce passage de camions ouverts avec des cadavres. C'était traumatisant mais à partir d'un moment on n'avait plus le temps et on ne pouvait plus moralement y penser, parce qu'on était des enfants, seuls, qui n'avaient pas la possibilité de se confier à une mère ou à un père en disant : "papa j'ai mal, maman j'ai mal". Une mère avec un baiser arrive à prendre tout le mal et cela nous manquait. Cela me manquait absolument. L'arrivée des gens d'autres camps, d'Auschwitz et d'ailleurs ne nous a rien apporté. Au contraire, parce que c'est là que nous avons commencé à savoir : que l'on gaze, que l'on brûle. Nous on était ignorant, ne savions rien du tout.... On a commencé à nous raconter.... Alors qu'on ne prenait jamais de douche, on nous a amenés une fois à la douche. En rangs, on est parti à pied dans l'allée principale du camp, jusqu'à l'entrée où se trouvait le commandement allemand. Et, à côté, il y avait des douches, on y rentre, on se déshabille et qu'est-ce qu'on fait ? On regarde en l'air, non pour voir l'eau arriver mais avec peur à cause de ce qu'on nous a raconté. Tout à coup l'eau, chaude, arrive. Fallait voir le "ouf" des gens ! Hommes et femmes mélangés. Notre camp, soi-disant camp de passage était de fait devenu un camp d'extermination totale par la faim, la maladie, la promiscuité.... Il y avait du passage, par exemple les Hollandais du camp de Westerbork, dont Anne Franck avec qui on a peut-être joué...

10 au 24 avril 1945 : le train fantôme de Bergen Belsen à Tröbitz

Le 10 avril au matin, rassemblement. J'ai laissé mon manteau bleu et portais un blouson avec l'étoile puisqu'il fallait la porter. Il y avait des camions. On a commencé à marcher et on nous dit d'y monter. On se bousculait pour aller on ne savait pas où. On allait où on nous disait d'aller.... On est parti à la gare de Bergen qui se trouvait à cinq kilomètres. On est entré dans cette gare. Une petite baraque. D'un côté de la baraque, il y avait un monceau de rutabagas, de l'autre un monceau de betteraves rouges. On nous a fait traverser pour aller sur le quai. J'ai fait demi-tour et je me rué sur le tas de betteraves rouges et j'en prends quatre ou cinq dans mon blouson. J'en ai perdu deux en route. A ce moment l'officier allemand se retourne, il ne m'avait pas vu. Je suis certain qu'il m'aurait tiré dessus. Parce que quelques jours avant, alors que j'allais à la cuisine- il fallait traverser l'allée principale- il y avait un mirador à peut-être dix mètres de la cuisine. Un gars du camp à côté de nous se faufila entre les fils de fer barbelés et traverse en courant vers un tas de rutabagas. Il n'a pas eu le temps d'y arriver. J'ai pensé à cela. Ma sœur m'a dit que j'étais fou. J'ai dit qu'au moins on pourrait manger quelque chose même si les betteraves rouges ont un goût amer. C'était des wagons de troisième ou quatrième classe allemands, avec un couloir et quelques compartiments. Le train était à droite sur le quai. Sur sa gauche était un train de marchandises, sans marchandises, juste des têtes et des pieds et des bras de cadavres qui sortaient par les portes. J'ai été voir mais suis revenu en arrière à cause des gardes. Sur la troisième voie, après nous il y avait un autre train. On nous a dit qu'on allait à Theresienstadt. On ne connaissait pas.... Le train monte vers Hambourg. J'ai noté les endroits où le train est passé sur un petit bout de papier que j'ai encore, quelques villes... La nuit j'ai dormi et nous sommes passés à Magdebourg. Il y avait toutes sortes de wagons, y compris des plats pour les bestiaux et il y avait des gens dessus. Il y avait avec nous quelqu'un qui distribuait le courrier. C'était un neveu de Trotski. Quelques temps auparavant, il m'avait donné des lettres de mon père. J'en ai reçu quatre ou cinq au camp. Il y avait déjà des gens malades dans le train. A Magdebourg on a entendu le mot typhus.... On a été bombardé par l'aviation anglaise. Il y a eu quelques morts. Le train était en surplomb sur un creux. J'ai pris ma sœur par la main et on s'est jeté en dessous pour échapper aux balles...Après, ils ont décidé de mettre des draps blancs sur les toits. Le train a continué, on est passé à Berlin. On était arrêté dans la gare de Tempelhof et on a vu la ville bombardée, les maisons d'un mètre de haut, au ras du sol. J'ai ri...

On est arrivé à un endroit où plusieurs trains étaient arrêtés. Dans l'un d'eux, il y avait des militaires qui cassaient la croute. A nous, on ne nous avait rien donné. Le train s'arrêtait la nuit, jusqu'à l'aube... Quand on avait de la chance, on trouvait une ferme... Et on voit arriver l'armée allemande en débâcle. Tous étaient noirs, comme s'ils sortaient de la mine. Ils ont dû se prendre une piquette par les russes. Plus de chars, un seul cheval à leur charrette, des hommes à pied. Ils avaient leur arme. J'ai fait demi-tour en courant. Le train est reparti. Cela a duré comme cela huit ou dix jours. On ramassait des orties. Il y en a qui faisaient du feu et on faisait une soupe d'orties. C'est bon !

Je n'ai jamais vu de nuit comme celle du 22 avril. J'ai déjà vu des feux d'artifice, mais comme celui-là jamais. On était près de l'Elbe au sud de Torgau.... Les

Russes devant, les Américains derrière. Cela a canardé toute la nuit. Des obus traçants, des balles, des mitrailleuses, des bombes. Tout. Nous on était dans un petit vallon et tout est passé au-dessus de notre tête. On n'a pas dormi la moitié de la nuit et au matin l'officier nous donne l'ordre de repartir.... On était à un endroit où stoppait un train de militaires, un train de munitions et nous à droite. L'ordre a été donné de réembarquer, par la Gestapo et les gardes.

Le commandant fait partir le train et on était à deux-trois kilomètres quand a commencé le bombardement. Il ne restait plus rien du train de soldats ni de celui de munitions. Un feu d'artifice. Le lendemain, on est arrivé à un pont de l'Elbe.... Il y avait des morts accrochés au train, il y en avait dans les compartiments. On ne pouvait pas les jeter dehors ! Il y a peut-être eu cinq cent morts pendant le voyage.... J'ai vu des soldats qui portaient des caisses sur le dos sur lesquelles était marqué Dynamit (sans "e"). J'ai dit à mon copain : "ils ne vont pas faire sauter le train !". Le train part. Quelqu'un a dû demander à un allemand qui lui a dit que l'ordre avait été donné de miner le pont et le faire sauter au moment du passage du train...

24 avril 1945-26 juin 1945 : Tröbitz

Nous avons été libérés le 23 avril 1945 par l'armée rouge. Après le feu d'artifice de la veille, le matin, on avait faim. Je sors sur le quai, vers six heures du matin... Il y avait dans un des wagons une dame que nous connaissions bien dans le train. Elle était d'origine russe. Tout d'un coup je crie "voilà les cosaques" ! Et c'était vrai, il y avait deux cosaques à cheval, avec leur tenue, leur bonnet, leur cartouchière. Ils arrivent sur le quai.... Tout le monde sort et cette dame a discuté avec l'officier. On nous dit que l'armée rouge était là, qu'il y a encore des batailles... Le Russe nous indique le village de Tröbitz qu'on a pris. On est passé d'une maison à l'autre. Les maisons étaient vides on a trouvé des pommes de terre dans la poêle sur le fourneau. On a ramassé tout ce qu'on a trouvé par exemple du sucre en poudre et on est reparti au train. On nous a donné l'ordre de rester dans le village.... On a trouvé deux vieux réservistes apeurés qu'on a désarmés. On était deux gamins amaigris, je pesais 22-23 kilos. La maison que nous avons occupée est au **2, Schadewitzer Strasse**.

Par l'intermédiaire de la dame qui parlait russe on a dit aux soldats russes qu'on avait faim. Ils nous ont dit qu'ils allaient ramener du pain. Ils ont ramené du pain russe par camion. C'était dur comme de la pierre, de vieux stocks. Un médecin leur a recommandé de le mettre dans du sel pour le ramollir. Ils sont repartis sans rien nous laisser et revenus le lendemain avec le pain dans des sacs de sel. Il était immangeable. Ils ont réquisitionné une boulangerie du village et on a eu des tickets par l'administration russe, que j'ai toujours ainsi qu'une carte d'identité.

Il y a eu une épidémie de typhus. L'armée russe était encore en campagne, sans intendance, pendant une ou deux semaines. Comme il a bien fallu se loger, on s'est organisé dans le village et les environs. Je me promenais dans le village, je cherchais du pain, ramenaient un sac de pommes de terre, je me suis trouvé un vélo que m'a piqué le premier soldat russe qui est passé. Cela a été cinq six fois comme cela. Chaque fois que je me trouvais un beau vélo dans un grenier ou une cave, ils le prenaient. Le dernier, que j'ai gardé, avait le pneu

arrière à plat, alors ils ne l'ont pas pris. Ils avaient des montres partout le long du bras. Je leur ai indiqué des endroits où ils pouvaient prendre des montres. On a beaucoup mangé. Dans les jours qui suivirent, il y a eu des centaines de morts, soit d'avoir trop mangé, soit du typhus. J'ai rencontré des soldats français qui rentraient et ils habitaient dans un hameau et venaient de faire sauter une fabrique de lait concentré et m'en ont proposé et m'ont invité à venir les voir le lendemain. J'ai ramené des bidons et des bouteilles, cinq ou six litres. Je suis parti par la forêt en croisant des cadavres de chevaux et de soldats. Je suis arrivé dans ce hameau après avoir marché je ne sais combien d'heures. J'arrive à leur grange. Il y avait un bœuf entier à la broche. Ils me font asseoir et me donnent une grande tranche de viande jusqu'à ce que je sois rassasié. Je ne voulais pas attendre trop longtemps, ma sœur était restée dans la maison que j'avais occupée. Je ne me sentais déjà pas bien. Le lendemain matin, 41 de fièvre, j'avais toujours mon thermomètre et : premières taches rouges ! Sans compter la dysenterie permanente. Toutes les anciennes maladies, je les traitais moi-même à Tröbitz. En trainant dans une maison j'avais trouvé un tube sur lequel j'ai pu lire le mot infektion. Je l'ai pris et me suis soigné, dont un trou d'un centimètre à la cheville. La maladie a duré dix jours et encore chez moi cela a été rapide. Le médecin qui m'a soigné était le docteur Morali. Ils étaient deux-trois médecins, tous sont morts. Il y a eu plusieurs centaines de morts. Je crois qu'on n'est resté qu'un millier dans le village (sur deux mille cinq cent). Et il a fallu attendre. Ma sœur, une gamine, a soigné les gens qui avaient le typhus, il fallait bien aider. Du fait qu'elle a aidé, eh bien elle l'a attrapé. Du fait qu'elle l'a attrapé, on ne pouvait rien faire. Elle était à l'hôpital civil de Tröbitz ou d'un village voisin, contrôlé par les russes. Officiers, femmes médecins et infirmières ne me laissaient pas entrer. Il a fallu que j'attende là. Entre temps est arrivée de Paris une expédition de l'armée française, avec des listes. Ils savaient où nous trouver. Là ont commencées les tractations pour nous faire rentrer. On avait reçu des cartes rouges avec mon nom et celui de ma sœur qui devaient servir à aller en Russie. On nous a dit que l'on rentrerait par Odessa. Il en est qui sont rentrés par Odessa. Un jour sont arrivés des Français avec à leur tête le capitaine ou commandant Leriche, dont la femme était avec nous, ainsi que ses enfants. Et il y avait madame Lorach qui a plus tard été conservatrice du musée de Besançon et a fait beaucoup pour le souvenir. On nous dit "vous partez", sans nous dire pour où.

Sont arrivés des camions américains.... Pendant ce temps il a fallu attendre tout le monde. Il y a eu deux départs je crois. J'ai récupéré ma sœur. J'avais un copain croate que je m'étais fait au camp... J'étais encore malade, on n'était pas guéri, pas très lourds. La furonculose et la dysenterie n'étaient pas terminées. Il m'a dit : "quand tu pars, je fais brûler la maison". Et ce qui est bizarre, c'est que je suis retourné là-bas cinquante ans après. C'était au numéro 2 de la rue Schadowitz. Eh bien ce numéro 2 n'existe plus. La place est vide à l'angle d'une rue. Ils n'ont jamais reconstruit dessus.

Donc on a passé l'Elbe à Torgau et on nous a amené à Leipzig. Auparavant, j'avais fait une petite chose. J'étais ami avec tout le monde et quelqu'un m'a dit "je n'ai jamais eu un drapeau français. J'ai fait un drapeau français, accroché avec une petite épine. J'avais trouvé une machine à coudre. Personne ne m'a montré, j'avais peut-être vu ma mère le faire. J'ai fait un drapeau italien à un autre. Ensuite le croate. Puis j'ai fait deux grands drapeaux pour les voitures. L'Américain a commencé à râler en me disant qu'on n'allait pas rouler en

camion américain avec un drapeau français. Je lui ai dit que "les français c'est nous pas vous, c'est nous". J'étais culotté. On nous a amené à la caserne Adolf Hitler de Leipzig et le lendemain on est parti en train, c'était le 23 juin 1945.



Joseph à Bergen-Belsen et à Tröbitz, en 2005, lors d'un pèlerinage avec sa famille



29 juin-10 juillet 1945 : hôtel Lutétia à Paris

Joseph, Charlotte et d'autres rescapés arrivent à Paris en gare du Nord le 29 juin 1945. Jusqu'au 10 juillet, ils sont logés à **l'hôtel Lutetia**.

Léon Niderman, libéré depuis avril de son camp de prisonnier par les forces américaines, arrive à Forbach en jeep militaire. Il trouve sa maison occupée, les murs séparant des voisins percés pour permettre l'utilisation commune de la cour. Il ordonne aux occupants de vider les lieux. J'ai connu dans mon enfance certains des intrus, mon père ne leur a pas tenu rigueur.

Angoulême, puis Forbach

Léon rentre à Angoulême où il apprend par une lettre confiée par Joseph à un militaire quittant Tröbitz que ses enfants ont survécu. Après leur arrivée à Paris, il va les chercher pour repartir avec eux vers Angoulême. Ils habitent au **26, rue des Trois Notre Dame**. Joseph et Charlotte reprennent l'école.

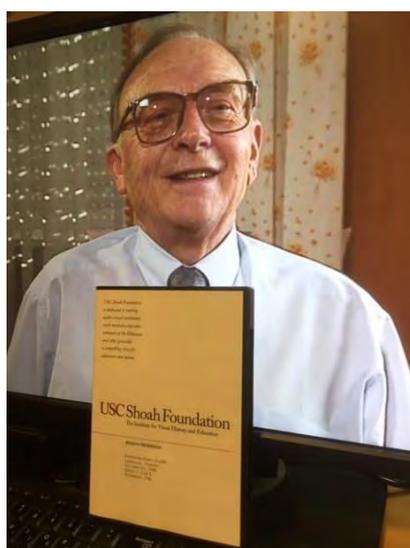
Léon Niderman se remarie en 1946 avec Esther Neugeboren, ma mère. En 1948, la famille quitte Angoulême pour revenir habiter au **7 de la rue Fabert à Forbach**. Je nais le 2 août de cette année.

Léon Niderman est décédé le 26 décembre 1994, Esther le 18 janvier 1995, Joseph, le 18 octobre 2014, son épouse Fernande le 10 mars 2019, Charlotte Niderman/Kasriel le 15 octobre 1986, son époux Sylvain le 18 mars 1988. Tous reposent au cimetière israélite de Forbach.



Sources

Une Histoire de l'Education Juive Moderne en France ; l'école Lucien de Hirsch par Raphael Elmaleh
 Les publications de Jean Laloum
 J'ai eu douze ans à Bergen Belsen d'Albert Biegielman
 De Drancy à Bergen Belsen de Jacques Saurel
 Une petite fille privilégiée de Francine Christophe
 Le Manuscrit de Cayeux sur Mer de Denise Holstein
 La biographie de Madeleine Bloch (assistante sociale à Lucien de Hirsch survivante d'Auschwitz) par Jean-Pierre Lehman
 Une mauvaise histoire juive de Bernard Fride
 Les témoignages filmés de survivants dont celui de Simone Veil.
 Les sites rassemblant l'Histoire de l'U.G.I.F. et le site de Lucien de Hirsch
 French Children of the Holocaust de Serge Klarsfeld
 L'Etoile jaune à l'heure de Vichy ; de Drancy à Auschwitz de Georges Wellers chez Fayard
 La rafle d'Angoulême racontée par des survivants. Gérard Benguigui et Frank Svensen. Editions Le Croit Vif
 Une certaine France de Philippe Ganier Raymond chez Balland
 Les 72 lettres et cartes échangées entre Joseph, Charlotte, leur père Léon et leur oncle Bernard
 Le témoignage de Mauricette, l'amie de Charlotte
 La transcription du témoignage filmé de Joseph en 1996 (université de Californie du Sud)
 Juifs dans la France Allemande de Michel Laffite
 Archives Nationales de France
 Le Centre de Documentation du Judaïsme Contemporain C.D.J.C. au mémorial de la Shoah
 Wikipédia
 Le témoignage de Mauricette Bournezeau, l'amie de Charlotte
 Les archives de Poitiers et de Bordeaux consultées par Hildegarde Gauthier en 2021.
 Le témoignage de Paulette Kagan née Steinberg



Joseph témoigne

Henri et Esther Oberman

Le 27 avril 2024, Roland Maus (voir le dossier Curt et Hermine Maus), me fait parvenir la biographie d'Henry Oberman élaborée par son fils Alain et une interview d'Henry par Raphaël, neveu d'Alain.

Henri, d'origine polonaise né à Metz, et Esther, née à Tanger, se sont installés à Forbach où ils ouvrent le magasin Record, belle entreprise en plein centre de la rue Nationale. Ils logent 24 rue Couturier. Philippe et Alain y grandissent.

Mon ami Jo Bengio, neveu d'Esther et originaire de Tanger lui aussi est devenu mon ami très proche (nous partions ensemble en auto-stop sur les routes de France et d'Israël). Je rencontrais Jo au magasin où j'étais toujours accueilli avec gentillesse. Je continuais à venir rendre visite à Henri et Esther lors de mes passages à Forbach, après mon départ pour Israël. Les années et la distance nous ont éloigné Jo et moi et j'ai perdu la trace d'Henri et d'Esther après leur départ pour Paris où ils se rapprochent de leurs enfants et petits-enfants (61 ans après leur arrivée à Forbach). Pierre Haas m'a appris le décès d'Henri survenu récemment, ce qui m'a fait reprendre le contact avec Philippe. Roland Maus m'a permis de retrouver Alain et livré l'histoire d'Henri et d'Esther.

Alain Oberman – 31/12/2023

Henri OBERMAN : 20/03/1927 – 30/12/2023

Prénom hébraïque : Yéhiel Menachem

- **ETAPES IMPORTANTES DE SA VIE**

- **. 20 mars 1927 : naissance à Metz**

Quelques mois auparavant ses parents (Israel Mejlich et Chana Jentla), accompagnés de sa sœur (Renée/ Rivkah) avaient quitté la ville de Kielce en Pologne où ils habitaient, fuyant l'anti sémitisme et les pogroms, pour s'installer en France, à Metz.

Brèves infos sur ses 2 parents, marié en 1921 à Kielce :

- En Pologne, son père Israel Mejlich, issu d'une famille relativement aisée, ne travaillait pas vraiment, pratiquant le violon à ses heures...

- Sa mère, Chana Jentla, était l'aînée d'une fratrie de 7 enfants dont les 2 parents étaient prématurément décédés.

Mon père a très bien connu ses oncles/tantes et cousins germains maternels, tous installés en France avant-guerre, ayant par chance tous survécu à la Shoah puis habité après-guerre à Grenoble, dans la même ville que lui, sa sœur et ses parents.

En revanche, mon père n'a jamais connu ses grands-parents et oncles/tantes paternels (ni même entendu parlé d'eux par son père !), restés tous en Pologne et dont plusieurs d'entre eux sont hélas morts en déportation à Treblinka.

Point très important :

N'ayant pas questionné ses parents sur le sujet, notamment son père qui lui-même ne racontait rien de sa famille, mon père a grandi et vécu dans l'ignorance totale de sa famille paternelle... Ne sachant ni leur lieu de résidence en Pologne (y compris celui de ses propres parents !), ni l'existence de ses oncles et tantes paternels, ni même le prénom de ses grands-parents

paternels, ni bien sûr s'ils avaient survécu à la Shoah... Jusqu'à ce qu'il nous indique en 2015

l'existence d'une sacoche dans laquelle il conservait quelques documents officiels ayant appartenu à ses parents, mais qu'il n'avait jamais eu la curiosité d'ouvrir. Ce qui nous permis de découvrir de précieuses et étonnantes informations familiales, complétées par la suite par une fructueuse investigation généalogique à l'occasion d'un voyage émouvant en Pologne qui finit par nous mener jusqu'à la « découverte » d'un vieux cousin germain de près de 100 ans vivant en Floride et ayant miraculeusement survécu en Pologne à 3 camps de concentration !

Le contact avec ce cousin Oberman d'Amérique et son fils nous a ainsi permis de compléter en grande partie les pièces manquantes de ce puzzle familial, de révéler à mon père les

prénoms de sa lignée paternelle, notamment ceux de ses grands-parents et de lui montrer pour la première fois sur une photo le visage de son grand père !

- **. 1928 – 1940 : enfance à Metz (jusqu'en 1934) puis à Paris**

Dans le quartier de Belleville puis dans le 19^e près des Buttes Chaumont

Ses parents et sa sœur non naturalisés, conservant la nationalité polonaise jusqu'à l'après guerre. Lui, français de naissance.

Langue parlée à la maison : polonais et yiddish.

Enfance heureuse malgré la précarité matérielle de leurs premières années de vie en France (son père était « marchand ambulante », faisant du porte à porte pour vendre à crédit toutes sortes de produits (meubles, articles de textile ...). Sa mère bien sûr ne travaillait pas.

Installé à Paris, son père a continué dans un premier temps son activité de colporteur, puis

a fait les marchés avant d'apprendre ensuite le métier de tailleur comme employé, métier qu'il a exercé jusqu'à la guerre.

En termes d'éducation scolaire, mon père a été à l'école communale puis au collège, jusqu'à l'âge de 12 ans, obtenant son certificat d'études avant que la guerre n'éclate ...

- **1940 – 1945 : les années de guerre et d'errance**

. Ayant fui Paris après la défaite de 1940, sa scolarité a été très perturbée par des années d'errance et de fuite avec sa famille pour échapper aux rafles, dans un premier en zone libre en Dordogne, puis en Haute Loire et à Grenoble jusqu'en 1945. Angoulême, Lectoure, le Chambon/Lignon, Saint Etienne, Grenoble. Sa scolarité s'est arrêtée en 3^{ème} mais sans terminer son année scolaire.

. De ces années de guerre, mon père n'en avait pas parlé avant qu'on ne le questionne il y a quelques années. Il évoquait cette période sans souvenir de menace ou de crainte. Des souvenirs édulcorés et probablement dus à l'insouciance de sa jeunesse. Ce fut néanmoins pour lui et nous en sommes convaincus une période d'errance permanente et d'angoisse latente. Les faits le démontrent sans peine :

- Ses parents et sa sœur Renée ont été arrêtés à leur domicile (à l'époque près de Saint Etienne), en tant que juifs étrangers à l'automne 1942 par les gendarmes français alors que mon père était absent ce jour-là, parti s'inscrire au lycée.

Conduits au camp de transit de Rivesaltes dans les Pyrénées, ils y sont restés internés un mois environ et ont pu miraculeusement en sortir à quelques jours de leur transfert vers le camp Drancy (« anti chambre » de la déportation vers Auschwitz), grâce à l'entremise d'une tante auprès d'une connaissance travaillant dans l'administration du camp de Rivesaltes.

- En 1944, mon père a échappé de justesse à une rafle de la police française et de la Gestapo en plein cœur de Grenoble alors qu'il se promenait dans la ville
- Il est resté caché avec quelques membres de sa famille dans le village de Chambon sur Lignon en Haute Loire pendant les derniers mois de la guerre, protégé comme tous les juifs qui s'y cachaient par la population locale (*) mais séparé de ses parents qui se terraient cachés dans une maison sur les hauteurs de Grenoble.

(*) En plus de la quarantaine de médailles de « Justes parmi les nations » attribuées individuellement aux habitants, en 1990, le gouvernement israélien avec l'Institut Yad Vashem de Jérusalem a honoré le Chambon- sur-Lignon et les communes avoisinantes, décernant un diplôme d'honneur collectivement « aux habitants du Chambon-sur-Lignon et des communes voisines qui se sont portés à l'aide des Juifs durant l'occupation allemande, et les ont sauvés de la déportation et de la mort »20

- **1945 – 1957 : les années d'après-guerre à Grenoble**

- A la libération, il nous a raconté que « *son père n'avait plus qu'une seule pièce d'or pour survivre* ». Ses parents ont alors ouvert un commerce de quincaillerie, lui commençant rapidement à travailler avec eux.
- Service militaire en Autriche au début des années 50
- Période de jeunesse et de célibat semble-t-il heureuse passée à Grenoble, entouré de ses parents, oncles, tantes et cousins, tous du côté maternel.
- Quelques proches amis sans doute et une première véritable activité professionnelle, avec notamment la vente de surplus vêtements américains sur les marchés.

- **1957 : Rencontre et mariage avec Esther, séfarade, originaire de Tanger au Maroc**
 - Le « conte de fée familial » : elle, 25 ans, pure séfarade originaire du Maroc espagnol et effectuant son premier voyage en France, lui 30 ans, pur ashkénaze de parents polonais Une rencontre par l'entremise d'une tante de mon père, coup de foudre réciproque et quelques mois plus tard mon père en route pour le Maroc pour la revoir et demander sa main, avec pour l'époque l'improbable bénédiction des 2 familles séfarade et ashkenaze ! Mariage civil à Grenoble puis religieux à Cannes, avec la rencontre de ces 2 familles dont l'histoire et la culture était si différentes.
- **1957**

Après leur mariage et quelques mois passés à Valence dans la Drôme, mes parents décident de s'installer à Forbach (Moselle) où l'oncle de mon père lui avait proposé d'ouvrir en tant qu'associé un magasin de vêtements.
- **1959 : naissance d'Alain ; 1963 : naissance de Philippe**
- **1957 – 2001 : début, essor et fin d'activité de son magasin**
 - Associé dans un premier temps à son oncle, puis indépendant ensuite, mon père étroitement épaulé par ma mère a su développer rapidement l'activité du magasin, grâce à son travail ainsi que ses investissements et choix commerciaux judicieux. De belles années de réussite et de prospérité, dans un contexte économique national et local plutôt favorable.
 - Les dernières années professionnelles plus compliquées jusqu'à la vente du magasin et une retraite méritée mais prise sans doute trop tardivement.
- **2018 : vente de la maison de Forbach et installation définitive à Paris**

Après 60 années de « dur labeur », de réussite professionnelle et de bonheur passées à Forbach dans leur belle maison, mes parents s'installent dans leur logement parisien acquis quelques années auparavant, se rapprochant ainsi de leurs enfants.
- **2018 – 2023 : dernières années de vie à Paris**

Des années de bonheur, grâce à la proximité de ses enfants et petits-enfants, mais où la santé de notre père s'est progressivement dégradée, atteint par une lente mais irrémédiable dégénérescence neurologique, jusqu'à la perte importante de son autonomie.

Notre mère veillant amoureusement sur lui mais dans les limitations également de son âge.

Pour autant et jusqu'à ces derniers jours, malgré sa maladie qui altérait irréversiblement sa pleine conscience il n'avait jamais perdu sa capacité à nous exprimer amour et reconnaissance.

Il a toujours conservé son extrême discrétion à ne vouloir déranger personne et à ne jamais se plaindre de qui ou de quoi que ce soit, percevant avec une extrême et touchante acuité toutes les variations d'humeur de ses proches. Jusqu'au bout de sa vie, il est resté un homme heureux. Au cours des derniers mois, pour s'en convaincre il n'était que de voir la lumière qui s'allumait dans ses yeux dès qu'il voyait Joseph, son arrière-petit-fils, né en février 2023.
- **Ses enfants, ses petits-enfants et son arrière-petit-fils ... La tribu des garçons Oberman**

Outre l'amour immodéré et son attention de tous les instants pour sa femme, le seul et unique souci de mon père était le bien-être et la réussite de ses enfants, de leur conjoint respectif et de ses petits-enfants.

1994 : mariage d'Alain avec Bettina puis naissance de Sacha

1996 : naissance de Samuel

2001 : mariage de Philippe avec Karine, naissance de Charly 2004 : naissance de Raphael

2021 : mariage de Sacha et de Arielle 2023 : naissance de Joseph

- **Un grand homme qui s'est toujours fait tout petit**

Comme décrire notre regretté père ?

Point de superlatifs, uniquement des preuves de bonté, d'amour et de juste discernement par les mots et les actes.

L'excès, le bruit et la prétention lui étaient totalement étrangers. La médisance également. Des vertus naturelles de bienveillance, d'ouverture d'esprit et de modestie qu'il n'avait nul besoin de revendiquer tant elles étaient chez lui naturelles.

Une discrétion pleine d'élégance, résultant de son extrême pudeur à se dévoiler, à parler de lui, à ne pas vouloir déranger. Fuyant la lumière qui le mettrait trop en avant et préférant l'écoute attentive des autres aux grands discours sur lui-même.

La lumière, il l'avait en lui et tous les siens en étaient bénéfiquement irradiés.

Un homme d'une probité irréprochable dans un souci permanent d'être bienveillant et juste. Une vie entière attentive aux autres jusqu'à ses ultimes moments de conscience, notamment à son épouse bien aimée et à ses enfants, veillant sans relâche à ce qu'ils ne manquent de rien et à leur bien-être.

- **Mon père, son identité français et son rapport au judaïsme**

Né en France de parents polonais, mon père dit qu'il s'est toujours senti totalement et avant tout français.

Ayant avant tout le souci de l'intégration et de la réussite en France de leurs enfants, ses parents les ont élevés dans un judaïsme assez distancié des pratiques religieuses du quotidien.

Avant-guerre, peu d'enseignement du talmud torah à l'exception nous a-t-il d'un rabbin qu'il retrouvait une fois par semaine et qui lui enseignait les rudiments du judaïsme.

Pour cause de guerre, pas d'occasion hélas de pouvoir se préparer à sa bar-mitzvah, qu'il n'a du coup pas effectué.

Il nous a raconté que sa famille respectait les grandes fêtes juives et qu'il allait avec ses parents à la synagogue à ces occasions mais qu'à part cela le judaïsme ne jouait aucun rôle dans leur vie de tous les jours.

Assez détaché de la religion avant son mariage au point qu'il n'observait même pas le jeûne de Kippour ni les règles de cacheroute, il en est toujours resté relativement distant mais uniquement en termes de pratique des prières et de fréquentation des synagogues.

A l'inverse, avec respect et fierté il a toujours laissé notre mère être la « gardienne du temple et de la tradition », garante de la cacheroute dans la maison, de la célébration du chabbat et des principales fêtes et bien sûr de notre éducation religieuse à mon frère et moi.

On peut dire qu'il s'est toujours senti très fortement attaché à son identité juive et s'est toujours montré totalement respectueux des traditions et de ceux qui les pratiquent avec zèle.

A son petit-fils Raphael qui le questionnait en 2017, mon père lui fit cette réponse drôle, tellement à son image et que n'aurait sans doute pas renié Woody Allen :

« En fait, je crois en Dieu quand cela m'arrange mais je n'attends pas de miracle »

Les frères Ochs et le docteur Schloss

Michel Bloch m'a rappelé l'existence du docteur Etienne Schloss parmi les membres de la communauté israélite. Je me souviens de lui comme étant membre du conseil municipal et l'avoir vu très fréquemment au café Dolisi de la rue Nationale à une époque où j'y passais le plus clair de mon temps.

Ce 2 mars 2023, Google m'oriente vers les dates de naissance et de décès publiées sur un avis mortuaire et je peux lire quelques mentions de lui le désignant comme un docteur estimé de la rue Sainte-Croix. Et soudain, une mention le relie à Henri et Louis Ochs, deux jeunes frères jumeaux forbachois arrêtés dans l'Allier, déportés et assassinés. Une rapide vérification sur une photographie de la stèle commémorative aux juifs de la communauté assassinés pendant la guerre (celle qui se trouve à l'entrée de l'ancienne synagogue) me confirme qu'ils étaient Forbachois. Je n'avais jamais fait attention à ces noms, n'ayant jamais entendu parler d'eux par qui que ce soit jusqu'à ce jour. Tapant leurs noms, je découvre un article publié par Edith Ochs. Elle y décrit sa douleur en lisant les noms des deux garçons lorsqu'elle s'est portée volontaire pour faire partie des lecteurs au Mémorial de la Shoah. Cette année, 2021, l'accès du Mémorial étant réservé aux seuls lecteurs en raison du Covid, la lecture n'a pas lieu sur le parvis, mais dans la crypte. Edith est écrivain, blogueuse et journaliste. Un coup de téléphone à la rédaction du journal Times of Israël et un mail me permettent d'obtenir son adresse. Après un échange de courriels, je l'appelle. Ce qui suit est une synthèse entre les éléments trouvés dans deux articles concernant les deux frères et leur famille publiés par Les Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de l'Allier (AFMD), ceux fournis par Edith lors de cette belle conversation et quelques détails fournis par mon ami André Jacobs, jeune homme de 93 ans à l'étonnante mémoire (voir l'article à son nom). Le dictionnaire biographique Maitron des fusillés guillotins exécutés massacrés détaille les circonstances de l'assassinat d'Eugène Ochs, le grand-père paternel d'Edith. J'emprunte les documents aux divers articles, des photos me sont fournies par Edith.

J'ai retrouvé chez elle, pour des raisons identiques aux miennes et à celles de tous les participants à cette quête, ce même désespoir devant la difficulté de reconstituer la dramatique histoire familiale, de briser le mur du silence. Edith puise en elle la force d'écrire : "Nous sommes vos descendants. Ils n'ont pas gagné. Nous sommes là".

Les trois frères Ochs Julius l'ainé, le second Eugen (le grand-père d'Edith), et le cadet Mauritz sont originaires d'Allemagne, à Gemünden am Main. Ils sont les fils de Léopold et de Caroline née Strauss.

Hermann

En 1934, Hermann, fils aîné de Julius, étudiant à Heidelberg, fuit l'Allemagne pour les Etats-Unis. Hermann exhorte ses parents à le rejoindre. Julius refuse jusqu'au jour où il est arrêté et interné pour un temps à Dachau. Hermann réussit à organiser son départ, celui de sa mère et de sa sœur vers l'Amérique.

Maurice

Maurice, né le 12 septembre 1886, est marchand de bestiaux à Gemünden am Main. Il épouse Elisabeth Schloss, dite Ella, Celle-ci et son frère jumeau Etienne (appelé Stefan dans la famille) sont forbachois, nés le 30 octobre 1894. Le 6 avril 1922 Ella donne le jour à Louis et Henri, à Gemünden.

Maurice, Ella et les deux jumeaux viennent vivre à Forbach. Edith pense que la raison est liée au commerce de chevaux. Ils habitent chez Etienne devenu le docteur Schloss. Celui-ci, très estimé en ville, exerce au 61 rue Sainte-Croix. Sur l'annuaire des professions de 1939, il est l'un des six médecins de la localité qui comptait 12.000 habitants cette année-là (l'annuaire est republié par le Cercle Die Furbacher). Médecin de la mine, il n'hésite pas à descendre dans les puits de la ville en cas de besoin.

L'évacuation, en septembre 1939, jette Etienne, Maurice et sa famille sur les routes de France. Ils se réfugient à Montilly, dans l'Allier. Ils y arrivent le 26 août 1939. Apparemment, Etienne est celui qui loue un appartement où tous résident puisque Maurice et sa famille sont enregistrés à son adresse. Leurs noms figurent dans le recensement *des « ressortissants allemands se trouvant dans la Zone Libre du département de l'Allier »*

Conformément à la loi, Maurice et Etienne se font inscrire comme juifs, le premier étranger, le second français. Etienne est inscrit à l'ordre des médecins de Vichy.

Louis et Henri sont arrêtés par la gendarmerie lors de la rafle du 26 août 1942, à leur domicile au lieudit Confaix à Montilly. Ils sont ensuite internés au Camp du Textile à Prémilhat, ancienne usine désaffectée en limite des communes de Domérat et Montluçon. Le 3 septembre 1944 ils font partie des 144 personnes qui partent de la gare de Montluçon pour Drancy. Ils ont les numéros 100 et 101 sur la liste. Le 14 septembre 1942 ils sont déportés de Drancy à Auschwitz par le convoi N° 32.

Dans *Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France*, Serge Klarsfeld écrit à propos du Convoi N° 32 :

"Il y a 640 hommes et 340 femmes dans ce convoi où l'on compte plus de 60 enfants (sans oublier ceux qui se trouvent parmi les 220 déportés dont on ignore l'âge). (...) A leur arrivée à Auschwitz le 16 septembre, furent sélectionnés 58 hommes qui reçurent les matricules 63898 à 63953 et 49 femmes qui reçurent les matricules 19772 à 19820. Le reste du convoi fut immédiatement gazé à l'exception des hommes qui furent sélectionnés avant l'arrivée à Auschwitz à Kosel. (...) En 1945 il y avait à notre connaissance environ 45 survivants de ce convoi."

Louis Ochs décède à Auschwitz le 19 septembre 1942 selon l'état civil de Forbach et le JO N° 207 du 6 septembre 1995.

Note : Samuel Steinberg, de Forbach lui aussi, est déporté par le même convoi et assassiné. Il est arrivé à Drancy en provenance du camp de Poitiers (voir le dossier Famille Steinberg).

Edith écrit : Nous savions peu de choses de Louis et Henri, à part qu'ils avaient deux ans de moins que notre père et qu'ils avaient écrit de Drancy des cartes que mon père conservait soigneusement avec ses papiers de démobilisation, sa croix de Lorraine. Dans le dernier message, ils confiaient à mots couverts qu'ils voulaient entrer dans le

maquis, comme lui. « Si jamais on s'en sort, si on revient, on fera comme toi, jureraient-ils. Tu nous diras quoi faire. Vengeance, vengeance ! »

La fille de Hermann a récemment demandé à Edith d'identifier une photo retrouvée dans ses papiers ; elle représente les deux jumeaux bébés dans les bras de leur mère :



Eugen

Eugen est né le 6 octobre 1881 à Gemünden am Main. Il est marié à Johanna Kahn (née le 24 janvier 1885). Le couple a deux fils Hans (né en 1920) et Arnold. Après l'arrivée des nazis au pouvoir, Gemunden devient un foyer du nazisme, un chef des jeunesses hitlériennes en est originaire. Hans apprend la boxe après une rixe dont Arnold est la victime. Eugen et sa famille émigrent en France début novembre 1938, juste avant la nuit de Cristal. Ils s'établissent d'abord à Levallois-Perret.

Au moment de la déclaration de guerre, en septembre 1939, les réfugiés allemands sont envoyés dans des camps. La famille Ochs est déplacée depuis Levallois-Perret et internée à Pithiviers. Le camp a été construit au début de la Seconde Guerre mondiale avec l'objectif d'y interner des familles réfugiées de Paris, puis des prisonniers de guerre allemands (avant de devenir le terrible point de départ de plus de 16000 juifs dont 4000 enfants vers Drancy et la mort). Pendant l'hiver, Hans s'engage comme volontaire dans la Légion étrangère, ce qui permet au reste de la famille d'être libéré. Hans est envoyé au Maroc pour construire le Transsaharien.

Il est démobilisé fin juin 1940, au moment de l'armistice.

Démobilisé, Hans arrive à Périgueux où il fait venir le reste de sa famille. Après avoir traversés la ligne de démarcation avec un passeur, ils sont arrêtés et assignés à résidence à Médard-Excideuil.

En octobre 1941, Hans épouse une jeune fille d'origine polonaise. Tauba-Laya Mintz dite Tony, dont le père a été assassiné lors d'un pogrom en 1920. Sa mère l'a envoyée vivre en France où réside déjà une de ses sœurs.

En 1944, Eugen est dénoncé par le secrétaire de mairie qui conduit les Allemands à l'endroit où ils habitent. Eugen est fusillé comme otage avec son voisin Jacques Meyer, également juif. Le Dictionnaire Matron décrit les conditions de son assassinat :

" Eugène Ochs fut l'une des nombreuses victimes de la division Brehmer en Dordogne. Du 26 mars au 2 avril 1944, la division Brehmer, ou division B de l'initiale du patronyme de son chef, le général Brehmer, accompagnée par des éléments de la Sipo-SD et de la Brigade nord-africaine et bénéficiant de renseignements collectés par des délateurs, collaborationnistes ou non, et par l'administration de Vichy, traversa le département de la Dordogne, traquant les maquisards et massacrant des civils en représailles dans le cadre d'opérations de répression, mais aussi en conduisant une politique génocidaire à l'encontre des nombreux Juifs réfugiés dans le département. Les hommes furent abattus parce que Juifs et les femmes et les enfants furent souvent arrêtés, transférés à Drancy puis déportés vers les centres de mise à mort, Auschwitz-Birkenau principalement".

"Eugène était domicilié à Périgueux puis à Saint-Médard-d'Excideuil, au lieudit La Gacherie. Le 29 mars 1944, Eugen Ochs fut abattu chez lui, avec Jacques Meyer, vers 11h30, par des éléments de la division Brehmer. Ce même jour, quatre autres Juifs ont été arrêtés à Excideuil et à Saint-Médard-d'Excideuil puis fusillés, en divers lieux".

En fait, Eugen est fusillé dans un bois. Tony trouve le corps abandonné et le fait enterrer au cimetière de Médard Excideuil. Hans entre alors en clandestinité, suivi par son frère Arnold.

A la libération, Maurice et Ella, brisés par la perte de leurs fils rentrent à Forbach avec le docteur Schloss. Ils habitent ensemble et Etienne reprend son travail de docteur (le ministre officiant Erwin Bloch, Jules David comptent au nombre de ses patients). Hans, Tony et leurs trois enfants leur rendent visite chaque année. Edith se souvient : "Ella portait un mince anneau en or avec trois petites pierres aux couleurs de la France enchâssées dans une torsade... Les parents des jumeaux, torturés par la souffrance, attendaient toujours le retour de leurs enfants, ils refusaient la fin de l'espoir. Je ne les ai jamais vus sourire, ils portaient en permanence un masque douloureux. Ella était en fauteuil roulant, notre oncle Maurice lui parlait avec tendresse. La vieille bonne du « docteur » s'obstinait à nous parler allemand quand on venait. La maison était plongée dans la tristesse. Je me rappelle bien de cette maison, et de la salle d'attente. Ils avaient un coucou, un vrai, dans la salle à manger ". La femme à tout faire du docteur s'appelle Madeleine.

Ella décède dans les années cinquante, Maurice en août 1970. Le bon docteur Schloss les suit en 1987. Tous trois sont enterrés au cimetière de Forbach.

Hans et Tony eurent trois enfants Sabine (du nom de sa grand-mère maternelle morte en 1941 au ghetto de Varsovie ainsi que son fils Meir), Edith (du nom d'Eugène) et Patrick -Haim (du nom de Henri-Heinrich, fils de Mauritz). Le fils aîné d'Edith s'appelle Benjamin-Moïse (du nom de Maurice).



Tony et Hans /Jean à Strasbourg en 1948

Le 8 février 1989, à l'initiative de Hans, les cendres d'Eugen sont transférés depuis le cimetière de Médard-Excideuil au carré juif du cimetière de Chamiers. Un article du Sud-Ouest décrit la cérémonie.

Souvenir

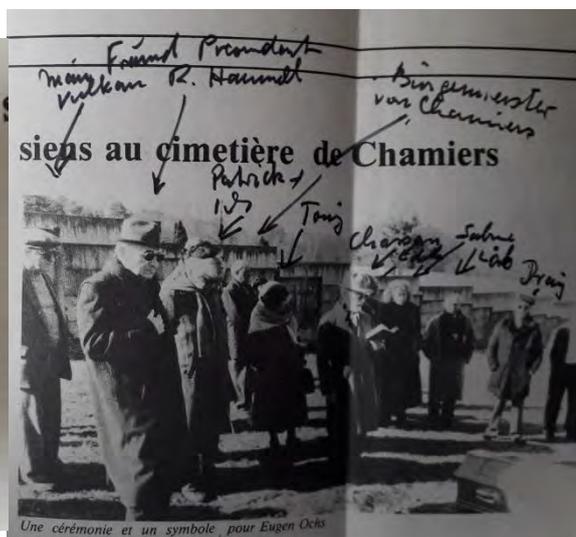
Un martyr juif rejoint les siens

Hier, les restes de Eugen Ochs, juif allemand assassiné par les SS en 1944 ont été transférés au carré juif du cimetière de Chamiers, à la demande du fils de la victime, le Périgourdin Jean Ochs, qui voit par là un geste symbolique, pour ne pas qu'on oublie ceux qui furent massacrés à cause de leur race. « Ne jamais oublier », une volonté commune à tous ceux qui sont venus se recueillir hier à l'occasion d'une cérémonie présidée par le rabbin. Le corps d'Eugen Ochs, avait été rapatrié dans la matinée de Saint-

Médard d'Excideuil, le lieu où il avait été abattu comme otage, en compagnie d'un autre juif, Meyer.

Les Ochs avaient fui le régime Nazi pour se réfugier en Dordogne voici plus de 40 ans.

La communauté juive de Périgueux était hier au rendez-vous pour qu'on n'oublie pas qu'un jour de mars 44, quelqu'un a pu livrer des otages à la division Das Reich. A 69 ans, Jean Ochs a voulu que la dépouille de son père rejoigne au carré juif de Chamiers celle de ses frères.



LISTE DES RESSORTISSANTS ALLEMANDS
SE TROUVANT DANS LA ZONE LIBRE DU DEPARTEMENT DE L'ALLIER

Résidence	Nom et Prénoms	Date et lieu de naissance
Bourbon-l'Archambault	LOOSSEN Philippe Jean	8 Juin 1908
do	SCHUSTER née MODEL Friede	9 Juin 1879
do	SCHUSTER Alfred	14 Septembre 1881
Chetillon	BAECKER Frédéric	
do	BAECKER Elisabeth	
do	BAECKER Mathilde	
do	BAECKER Kurt	
Montilly	OCHS Maurice	12 Septembre 1886
do	OCHS Elie	30 Octobre 1894
	OCHS Louis	6 Avril 1922
	OCHS Henri	6 Avril 1922

Source : Archives Départementales de l'Allier 778 W 15.3

Commune de Montilly

X Ochs Maurice	12-9-1886	X	Journaliste agricole	R. Forbach N. Allemands
----------------	-----------	---	----------------------	----------------------------

Commune de Montilly

Schloss ^W Stienne	30-10-1894	X	Doc. en médecine (auto des Méd. de Vichy)	Ref. Dr. Forbach
------------------------------	------------	---	--	------------------

Source : Archives Départementales de l'Allier 756 W 1

99-	NUTKOWIEZ Zacharias	15.7.98-	Yedrzejow
100-	OCHS Henri	6.4.22-	Gmunden
101-	OCHS Louis	6.4.22-	Gmunden
102-	OLESNICKA Rosa	19.12.11-	Stopinica

Klarsfeld Serge Liste des transferts de Montluçon à Drancy du 3 septembre 1944

99-	NUTKOWIEZ Zacharias	X	15.7.98-	Yedrzejow
100-	OCHS Henri	X	6.4.22-	Gmunden
101-	OCHS Louis	X	6.4.22-	Gmunden
- 102-	OLESNICKA Rosa	X	19.12.11-	Stopinica

Le document ci-dessus est extrait de la liste du convoi N° 32. Source : Mémorial de la Shoah C 32_50

Le 16 juillet 2018 à l'initiative de la mairie de Prémilhat une plaque à la mémoire des victimes de la rafle du 26 août 1942 a été dévoilée avec cette inscription :

"Camp des Textiles Prémilhat. Ici, à l'emplacement d'une ancienne usine désaffectée, un "Centre Régional des Rassemblement des Israélites" fut mis en place en août 1942, dans le cadre des négociations entre l'Etat français et l'occupant nazi/ Après la rafle du 26 août 1942 opérée par la police française, 170 Juifs étrangers ont été internés en ce lieu dont 18 enfants ou adolescents. Le 3 septembre, 143 prisonniers du Camp des Textiles furent conduits à la gare de la Ville-Gozet à Montluçon pour être transférés à Drancy. Le 14 septembre, 140 d'entre eux furent acheminés par le convoi N° 32 vers le centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau.

Myriam Hauser, la plus jeune, n'avait que 2 ans.

3 seulement sont revenus.

PASSANT, SOUVIENS TOI."





Edith Ochs est journaliste et se consacre plus particulièrement, depuis quelques années, aux questions touchant à l'antisémitisme. Blogueuse au *Huffington Post* et collaboratrice à *Causeur*, Edith est également auteur, ayant écrit notamment (avec Bernard Nantet) "*Les Falasha, la tribu retrouvée*" (Payot, et en Poche) et "*Les Fils de la sagesse – les Ismaéliens et l'Aga Khan*" (Lattès, épuisé), traductrice (près de 200 romans traduits de l'anglais) et a contribué, entre autres, au *Dictionnaire des Femmes* et au *Dictionnaire des intellectuels juifs depuis 1945*.

Compléments d'information

Suite à l'envoi de ce dossier à tous les descendants de ceux qui font l'objet de cette recherche (André Jacobs et Léonard Epstein sont les seuls témoins directs), les réactions suivantes permettent d'ajouter photos, commentaires et anecdotes sur le docteur, le couple Ochs et la famille Simon (photos et précisions fournies par Jean-Pierre Simon).

11 mars

J'ai personnellement très bien connu le Docteur Schloss (qui portait toujours son béret) et Mr Ochs, lorsque, moi enfant, allions voir mes grands-parents Willy et Sophie SIMON au 111 rue nationale et que mon papa Robert allait jouer quelques parties de carte après le déjeuner avec le Docteur Schloss et Mr Ochs.

De vieux souvenirs

J'ai encore quelques boîtes à ouvrir

Bonne continuation

Merci à tous

Jean-Pierre SIMON



Le jeune docteur Schloss

Bonjour Richard,

Je me souviens parfaitement du Dr Schloss et de Monsieur Ochs son beau-frère.

Mon père garait ses voitures et caravanes dans le garage hangar rue de la forêt qui appartenait à Monsieur Ochs.

Nous étions devenus amis par l'intermédiaire du Dr Richard Haas très proche de mes parents.

Une anecdote :

Au cours d'un anniversaire de Maman, nous étions à table chez Albert Marie, il était invité, et est arrivé en retard au repas en s'excusant. Appelé par la police suite à un décès il avait été obligé de faire une autopsie. Le long du repas, il nous a expliqué la façon dont il venait de pratiquer cette autopsie avec moult détails !

Robert Hirsch

De Jean-Pierre Simon le 11 mars :

Dr Schloss et mon papa Roby SIMON

Sur la photo des 4, mon oncle Freddy, ma grand-mère Sophie et à droite mon papa Roby.

Nous habitons Strasbourg et allions un dimanche sur deux à Forbach.

L'habitude des cartes chez le Dr Schloss et Mr Ochs après le déjeuner est bien une habitude que j'ai en mémoire d'enfant.

Bonne soirée

Toujours le 11 mars 23 :

Bonsoir,

Le Dr Étienne Schloss était mon parrain, je m'appelle Pierre Michel Etienne Haas, ce dernier prénom étant en son honneur.

Et Mr. Ochs était le parrain de mon frère Jacques.

C'étaient des amis de mon père Richard Haas.

Je me souviens du Dr Schloss, de sa générosité et de sa gouvernante Madeleine.

Je porte autour du cou une petite médaille en or qu'il m'a offerte pour ma naissance,

d'après ce qu'on m'a dit, sur laquelle il a fait graver mes 2 premiers prénoms mais pas le sien.

Je pense donc à lui.

J'ai un film de mon père dans les années 50 où on voit M. et je crois Mme Ochs ainsi que le Dr Schloss, dans notre jardin à Forbach.

Merci Richard pour ces souvenirs.

Pierre Haas (voir le dossier Richard Haas)

12 mars :

Bonjour à tous,

Merci, Pierre Haas. Vous êtes une des pièces du puzzle.

Quelle découverte. Je m'en réjouis.

Je suppose que nous nous sommes croisés à l'enterrement de mon grand-oncle alors.

Mon père est venu à celui du docteur. Il a continué de lui rendre visite en allant voir sa mère, en Allemagne.

Savoir qu'ils avaient des amis fait apparaître mon oncle et ma tante moins seuls et de façon moins tragique.

Mon père croyait qu'il y avait peut-être un neveu « du côté du docteur » qui venait les voir, sans bien savoir. Je pense que c'était de votre père qu'il parlait.

J'ai l'impression que vous étiez plutôt liés au docteur et à Madeleine. Je me trompe ?

Madeleine vivait-elle avec eux avant la guerre ? J'ai l'impression aussi que Madeleine avait un enfant, un fils ?

Il semble à vous lire qu'elle était gentille.

Mon père disait que notre visite lui donnait du travail. En effet, nous étions 4 (5 quand mon frère est né). Peut-être nous en voulait-elle de perturber leurs habitudes.

J'aurais bien aimé voir votre film, bien sûr, M. Haas, mais c'est malheureusement plus compliqué à partager que des photos.

Et encore, même pour les photos, je me rends compte que ce n'est pas si simple.

Merci à vous tous pour votre générosité,

Édith

Bonjour,

Une photo sur laquelle sont de gauche à droite :

Position 2 Mr. Ochs Position 3 Dr Schloss

Par ailleurs

Ma grand-mère Sophie Simon et mes parents

Jean-Pierre Simon





Roby Simon et le docteur Schloss

Mala Cahen Heymann (voir dossier famille Cahen) :

Je me souviens d'un " bon mot" concernant le docteur Schloss :

" quand je reviendrai au monde je voudrais être la bonne du Docteur Schloss !"disait-il.

Monique Wolfgang (voir dossier famille Wolfgang) :

Le docteur Schloss soignait ma grand-mère Elisabeth Bonnem. Je me souviens très bien de lui. Le plus souvent, lors de ses visites à domicile, il avait oublié ses lunettes. Il se servait donc de celles de ma grand-mère. C'était un excellent médecin. Il était responsable des séances de vaccinations en masse des enfants à la salle des fêtes de Forbach. Voyant le Magen David accroché à mon cou, il leva la tête et me reconnut.

Ma grand-mère était liée d'amitié avec madame Ochs et lui rendait fréquemment des visites. Elle la décrivait comme étant la gouvernante du docteur sans laquelle il ne saurait fonctionner. Elle et son mari étaient des gens très tristes. Ils ne se sont pas remis de l'assassinat de leurs deux garçons. Monsieur Ochs venait à la synagogue au moment de l'office des morts à Yom Kippour, repartait immédiatement après.

Louis et Erna Roos

Jean-Pierre Simon est celui qui m'a fait découvrir cette famille dont je ne savais rien. Louis, Erna et leur fille Marthe figurent pourtant sur la stèle de la synagogue de Forbach. Je n'ai jamais fait attention à eux, ni aux autres d'ailleurs et pense ne jamais m'être demandé, alors, qui étaient tous ces gens. Erna était la sœur de Willy Simon, c'est pourquoi Jean-Pierre l'a mentionnée. En attendant de savoir si une petite-fille de Louis et d'Erna a sur eux des informations et veut bien les communiquer à Jean-Pierre, j'ai cherché et trouvé quelques indications chez Serge Klarsfeld, chez Raymond Troussard (auteur de *Les chemins pour l'enfer, La tragédie juive en Charente 1940-1945*), sur la base de données des survivants et victimes de l'Holocauste. En dehors de la stèle de Forbach, les noms de Louis, Erna et Marthe figurent également sur celle du conservatoire d'Angoulême (ancienne salle philharmonique).

Je n'ai pour l'instant que très peu d'informations sur Richard, le frère de Marthe qui a survécu et vécu à Nancy. Les circonstances qui lui ont évité la déportation, celle de sa survie jusqu'à la libération. Aucun document, aucune photo. Sa fille, qui habite Metz, comble en partie le vide, confiant à Jean-Pierre quelques indications sur son père, ses grands-parents et sa tante.

Louis est né le 15 janvier 1892 à Lichtenau, ville du Bade-Wurtemberg située entre Strasbourg et Baden-Baden. Erna est née le 4 juillet de la même année à Forbach.

Les détails manquent concernant le lieu où ils se sont rencontrés, la date de mariage, leur profession, leur adresse.

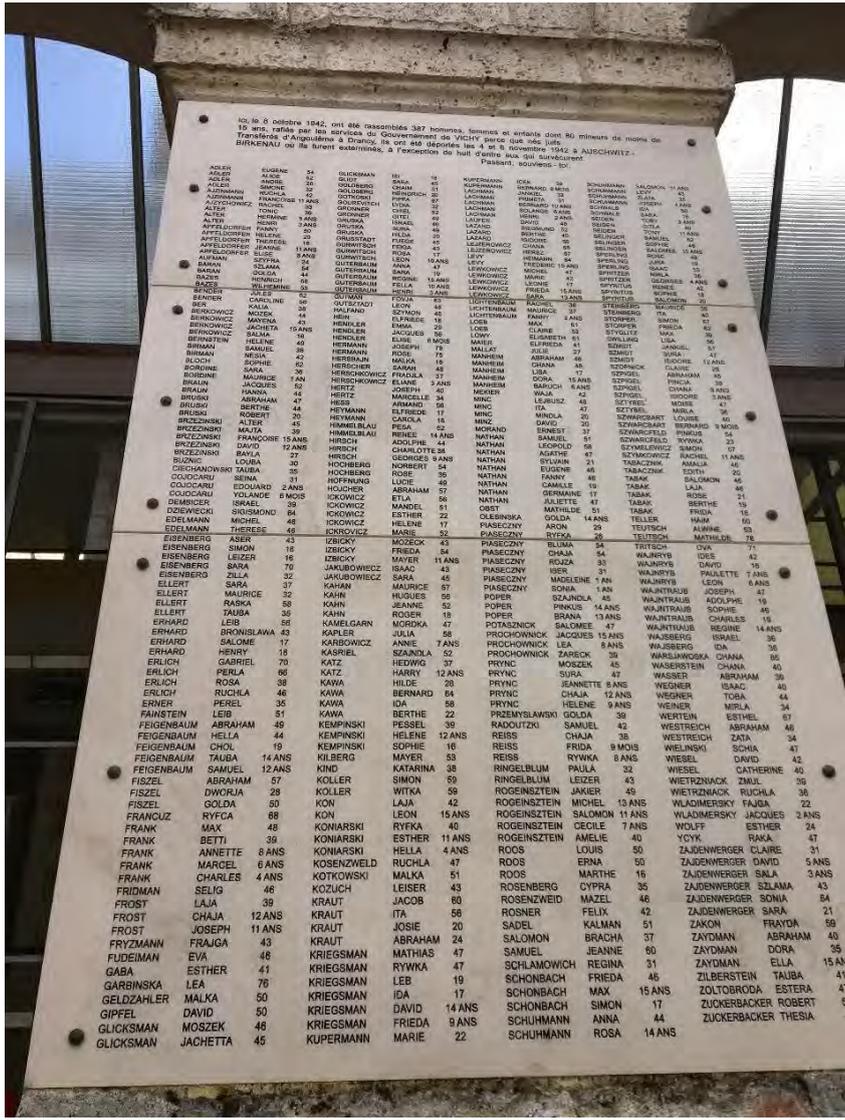
L'évacuation les a menés en Charente. Au moment de leur arrestation, lors de la rafle d'Angoulême du 8 octobre 1942, ils logeaient à Cognac, 3, rue Henry IV. Richard habitait-il avec eux ? Marthe et lui allaient-ils à l'école ? Cinq juifs de Cognac ont été arrêtés ce jour-là et rassemblés à la salle philharmonique d'Angoulême avec des centaines d'autres, raflés dans la région.

Louis, Erna et Marthe ont été déportés par le convoi 40 du 4 novembre et assassinés.

Richard né en 1923 a épousé après-guerre Jeanne Marzon (1922-25 janvier 2012). Ils ont eu trois enfants. Richard était professeur d'Allemand à l'université de Nancy.

ROOS	LOUIS	50
ROOS	ERNA	50
ROOS	MARTHE	16

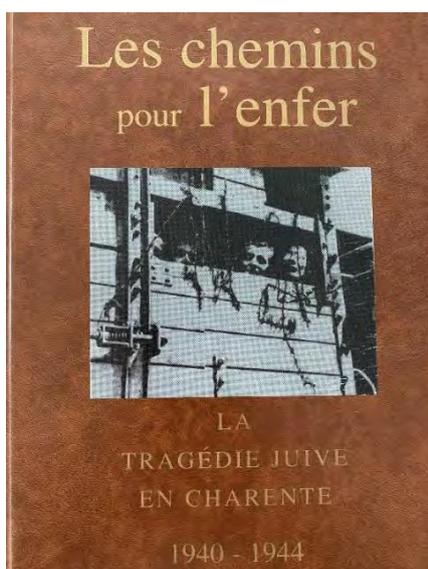
Sur la stèle à Angoulême



La Stèle

ROGENSZTEIN	Cécile	21.01.35 Metz	ANGOULEME	- Salles-Lavalette (Charente)
ROGENSZTEIN	Michel	18.12.29 Metz	ANGOULEME	- Salles-Lavalette
ROGENSZTEIN	Salomon	26.09.31 Metz	ANGOULEME	- Salles-Lavalette
ROOS	Marthe	01.02.26 Lichtenau	ANGOULEME	3, rue Henri IV - Cognac (Charente)
ROSTEIN	Fanny	29.02.32 Paris	DRANCY	2, pl. Anatole France - Levallois-Perret
ROZENBLAT	Perla	20.09.27 Varsovie	DRANCY	22, rue des Hauts-Fossés - Villejuif
SCHONBACH	Max	29.04.27 Tarnow	ANGOULEME	- St-Michel-de-Rivière (Dordogne)
	Simon	11.12.25 Tarnow	ANGOULEME	- St-Michel-de-Rivière

Chez Serge Klarsfeld



WOLF Esther	Polonaise	25.01.1912	BLASKI	SOYAUX, rue des Lilas
BORDINE Sarah	Polonaise	05.12.1906	IRANORITZ	SOYAUX, rue des Lilas
BORDINE Maurice	Polonaise	24.03.1941	SOYAUX	SOYAUX, rue des Lilas
MORAND Ernest	Roumaine	13.06.1905	VAD	GOND-PONTOUVRE
EISENBERG Sarah	Polonaise	15.12.1872	CRACOVIE	MAGNAC-SUR-TOUVRE
EISENBERG Zillia	Polonaise	17.06.1910	METZ	MAGNAC-SUR-TOUVRE
DZIEWIECKI Sigismond	Polonaise	30.10.1878	KILCE	GOND-PONTOUVRE
TEUTSCH Alwine-Paula	Allemande	19.07.1889	VEHINGEN	ANGEAC
TEUTSCH Mathilde	Allemande	12.06.1864	OFFENBACH	ANGEAC
ROOS Louis	Allemande	15.01.1892	LICHTENAU	COGNAC, rue Henri IV
ROOS Erna	Allemande	04.07.1892	FORBACH	COGNAC, rue Henri IV
ROOS Marthe	Allemande	01.02.1926	LICHTENAU	COGNAC, rue Henri IV
ZUCKERBACKER Robert	Allemande	28.05.1883	VIENNE	COGNAC, 8, rue du Clos
ZUCKERBACKER Thésia	Allemande	25.07.1897	VIENNE	COGNAC, 8, rue du Clos
ADLER Eugène	Allemande	18.06.1888	ANVERS	JARNAC
ADLER Alice	Allemande	25.01.1890	HEGENHEIM	JARNAC
ADLER André	Allemande	15.08.1922	REXINGEN	JARNAC
ADLER Simone	Allemande	18.08.1930	LIESTHEL	JARNAC
HEYMANN Frida	Allemande	16.05.1925	FREUDENBURG	JARNAC
HEYMANN Carola	Allemande	10.03.1924	FREUDENBURG	JARNAC
HEYMANN Joseph	Allemande	28.06.1863	FELLINGER	JARNAC

• 1. ROOS, ERNA

- **Primary Media:** You can request a digitized copy of the original document by submitting the [Document Request Form](#).
- **Birth date:** 4 Jul 1892
- **Birth place:** FORBACH
- **Maiden name:** ERNA SIMON
- **Source:** [\[Names from French deportation lists research project\]](#)
- **Collection:** [\[Holocaust Survivors and Victims Resource Center digital indices\]](#)

- [OME](#)
- [REMEMBER SURVIVORS AND VICTIMS](#)
- [THE HOLOCAUST SURVIVORS AND VICTIMS RESOURCE CENTER](#)

Holocaust Survivors and Victims Database

- [Search for Names](#)
- [Search for Lists](#)
- [Register in the Survivor Registry](#)
- [What's New](#)

Displaying **1** of **7**

• SEARCH

• RESULTS

LOUIS ROOS

Date of Birth:

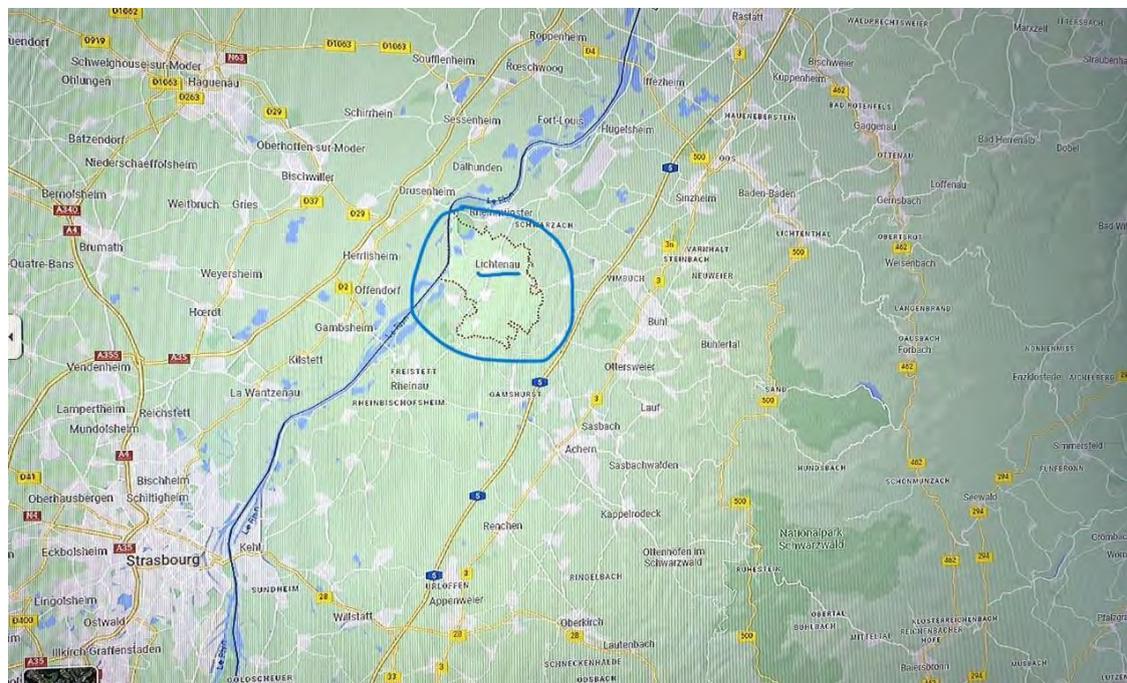
15 Jan 1892

Place of Birth:

LICHTENAU

Nationality:

D [German]



Rue Henry IV à Cognac

Message de Frédérique, la fille de Richard à Jean-Pierre Simon, son petit cousin :

Bonjour,

Je viens d'écouter ton message

Depuis ta demande, je pense beaucoup à mes parents, mon père ne parlait presque jamais de sa vie, ma mère en parlait plus mais surtout de la période d'après l'arrestation de ses parents et de Marthe.

Le mariage de mes grands-parents a été un mariage arrangé comme celui de tes grands parents et celui de la tante Julie, ma mère disait qu'ils étaient cependant heureux ensemble.

Mon grand-père était marchand de bestiaux à Lichtenau. Dès 1933 ils ont quitté l'Allemagne, ils pensaient être en sécurité en s'installant à Forbach...Je ne sais pas quel était son travail à Forbach.

Ils ont été évacués comme d'autres forbachois en 1940, là aussi, je ne sais pas de quoi ils vivaient, leur connaissance de la langue française étant limitée

Mon père et sa sœur, eux, étaient bilingues et ont poursuivi leur scolarité au lycée.

Au moment de l'arrestation de sa famille, mon père travaillait, je sais qu'il a fait les vendanges et des récoltes de légumes, il n'était pas à Cognac.

Il avait fait connaissance de ma mère au printemps 42 par l'intermédiaire d'un professeur de la faculté de Poitiers : mon père, inscrit à la faculté de lettres ne pouvait pas suivre tous les cours, le professeur lui a dit qu'une étudiante, Jane Marzon, lui procurerait les cours, ce qu'elle fit et bien plus encore...

Je sais que mon père, après l'arrestation de ses parents est allé à Béziers où habitaient la tante Julie, l'oncle Léon et leur fils Jacques. L'oncle et la tante crevaient de faim et ne pouvaient guère l'aider.

Mon père a fait un coup de poker : il s'est adressé aux chantiers de jeunesse dans la massif central. Il craignait l'épreuve de la visite médicale qui le trahirait. Officiellement, l'accès aux chantiers était interdit aux juifs, la formulation étant qu'on ne voulait pas les priver du soutien de leur religion, qui n'était pas pratiquée au sein des chantiers.

Il a dit avoir perdu ses papiers et là, on lui a dit : comment veux-tu t'appeler ? Il a dit s'appeler Robert Raynal (un nom très très courant dans le massif central)

...et il n'y a pas eu de visite médicale

..et il a eu une carte d'identité au nom de Robert Raynal !

A la dissolution des chantiers, il a rejoint les maquis puis la deuxième armée du Maréchal De Lattre.

De retour en France après sa démobilisation, il s'était arrêté à Forbach. Comme je te l'ai raconté, la ville fournissait des vêtements civils aux Malgré Nous, également démobilisés mais pas à ceux qui s'étaient battus pour la France. Je crois que ce jour-là mon père a été très désagréable.

Le 22 décembre 1945, il épousait ma mère.

Naturalisé français en 1947 pour services rendus à la France, il a pu passer l'agrégation d'allemand la même année

il a travaillé toute sa vie pour une réconciliation France Allemagne

Dès le début des années 50, il s'est occupé d'échanges d'étudiants.

A Nancy, avec l'institut Goethe, il faisait venir les plus grands écrivains allemands qu'il invitait à sa table.

J'ai en ma possession les lettres échangées entre mes parents jusqu'en 45, le journal de mon père entre 39 et 42, je suis incapable de les lire...

Voilà l'essentiel de ce que je sais.

J'aurai plaisir de te voir au mois de novembre

Labizz

Moché et Rosa Schachter

Rosa Schachter était une amie de ma maman. Elles se côtoyaient à la synagogue, lors d'activités communautaires. Surtout, elles passaient des après-midis ensemble à Sarrebruck ou bien à la pâtisserie Roesch, rue Nationale à Forbach. Il ne fait aucun doute pour moi que, lors de leurs rencontres, ces deux rescapées de la tourmente évoquaient les éléments communs de leur passé : la fuite devant le danger de mort sur les routes de France, le refuge en Suisse.

Rosa était l'épouse de Moché que je connaissais un peu pour le rencontrer au café Dolisi. Avec deux comparses, représentants en vin comme lui, il se retrouvaient dans ce café avant leur départ pour une foire en Allemagne ou après leur retour en France. J'aimais m'attabler avec eux. J'ignore ce que sont devenus les comparses de Moché. Il me reste en mémoire leur humour et leurs éclats de rire (je ne saurai jamais quel passé ces rires cachaient, ni ce que signifiait le fait, pour ce trio, d'avoir à travailler en Allemagne pour nourrir leurs familles).

Après avoir quitté la capitale pour s'établir à Forbach, Moché occupe à la synagogue un siège de la rangée devant celle où mon père et moi avons les nôtres. Je retrouvais ainsi les jours de fête son sourire et sa bonne humeur bienveillante. A la galerie, le siège de Rosa n'était pas éloigné de celui de ma mère.

Je me souviens de Ruth, l'ainée de Moché et de Rosa. De cinq ans mon aînée, elle encadrait les jeunes de la communauté (tout comme ma sœur Simone). Je voyais Michel sur les bancs de la synagogue, durant les activités communautaires, les cours de religion (les jeudis et dimanches matin) donnés par le hazan Erwin Bloch (voir son dossier), les colonies de vacances.

Je n'ai plus revu Michel depuis la fin des années soixante et suis resté sans nouvelles de lui jusqu'au mois d'avril 2023. Le rabbin de Sarreguemines, monsieur Wertenschlag, au courant de ma recherche, m'a confié son adresse mail. J'ai contacté Michel le 24 avril, il m'a répondu et nous nous sommes parlés le 30 du même mois. Ce même jour, il m'a fourni les témoignages écrit et oral de sa maman et les rapports des autorités suisses les concernant (ils étaient réfugiés en Suisse pendant la guerre). Ces documents et les souvenirs de Michel sont le matériel qui constitue ce dossier. Je me suis efforcé de reconstituer l'histoire de Rosa et de Moché en intégrant à son témoignage à elle, les noms des lieux, des personnes et les dates qui rythment les documents et assurent une chronologie correcte.

Rosa Bodeck est née le 4 mars 1913 en Galicie, à Lemberg, la Lwow d'aujourd'hui. Fille de Hirsch (née le 5 mars 1893) et de Genia (25 avril 1889), elle porte le prénom de sa grand-mère, surnommée "die goldene Rose",

révérée pour s'être donnée en otage afin de sauver sa communauté d'un pogrom. La Galicie était alors sous contrôle austro-hongrois.

En 1914, ses parents et elle arrivent à Vienne, fuyant la guerre et pour éviter à son père la mobilisation. Quelques mois plus tard, en juillet, ils partent en Suisse, à la suite des parents de sa maman. Ils y restent jusqu'en mai 1921, habitent à Zurich au 76 Kauserleistrasse. Deux frères viennent agrandir la famille : Léo le 13 octobre 1917 et Max le 30 décembre 1920. Tous partent à Vienne en 1921. La période d'après-guerre est difficile, Hirsch a beaucoup de mal à refaire sa vie. L'argent manque et il est difficile de trouver où loger.

Rosa se souvient de l'antisémitisme ambiant dont elle souffrait à l'école et des violences du nazisme en pleine ascension. En réaction, la jeunesse juive se tourne vers le communisme ou le sionisme.

Rosa se fiance à Moché Schaechter, rencontré lors d'activités de la jeunesse juive. Il est le fils de Meshulem et de Rachel (née le 27 décembre 1868 à Ottignia en Pologne). Moché, né le 9 août 1906 à Storozynetz en Roumanie, est le benjamin de six enfants (Simcha, Isaak, Fanny, Esther, Jetty et lui). Il grandit dans une famille traditionaliste, fait partie des descendants du Baal Chem Tov. Son père, décédé en 1930, a passé quatre ans à combattre au sein de l'armée autrichienne durant la première guerre mondiale.

Après l'Anschluss, Léo, le frère de Rosa, perd son travail. Le benjamin, Max, est exclus de l'école. La famille envisage alors de repartir en Suisse. Les deux garçons sont refoulés à la frontière mais avec de l'aide parviennent à entrer en Belgique.

Après la nuit de cristal, la panique règne dans la communauté juive. Moché se sauve chez son frère Simcha. Les gendarmes viennent les y arrêter.

Suivant les instructions des garçons, Rosa et ses parents arrivent à Bruxelles où ils trouvent un logement de deux pièces. Elle parvient à obtenir pour Moché un visa d'entrée à Saint-Domingue, ce qui lui permet de sortir de prison. Il dispose de vingt-quatre heures pour quitter l'Autriche sans rien emporter. Son frère dentiste lui confectionne un dentier en or, trésor caché pour pourvoir à ses besoins. Le 10 décembre 1938, il rejoint Rosa à Bruxelles où il loue une chambre. En avril 1939, Rosa et Moché se marient. Ils partagent un appartement avec Abraham, un cousin de Moché, la mère de celui-ci et un oncle (tous trois seront déportés et assassinés). Le shabbat se passe chez les parents.

Après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique, les autorités arrêtent les hommes de la famille (Hirsch, Moché, Léo) : l'Autriche étant partie de l'Allemagne, ils sont considérés comme des espions potentiels. Max le benjamin, interne dans une école où il apprend un métier, ne donne plus de nouvelles.

Simcha, le frère aîné de Moché, parvient à s'enfuir en Italie. Il a auparavant pu envoyer ses deux filles en Angleterre par un Kindertransport organisé par la famille Rothschild. Son autre frère, Isaak, parviendra à gagner la Chine pour se réfugier à Shanghai. Esther (devenue Sheinhorn) et Jetty (qui a épousé un

Reichenberg), étaient parties en Palestine où elles habitent à Haïfa. Fanny sera déportée et assassinée.

Pour permettre à Rachel, la maman de Moché de quitter l'Autriche, Rosa lui organise à elle aussi un visa pour Saint Domingue avec étape en Belgique. Elle passera toute la guerre en compagnie de Rosa et de Moché.

Évacués en France le 13 mai 1940, le train dans lequel se trouve la famille réunie est bombardé. Il y a des victimes. Le 17 de ce mois, ils arrivent à Mane, commune du département des Alpes de Haute Provence. Le 15 juin, les hommes sont internés. Rosa, à la recherche de son mari, part alors en train pour Toulouse où se trouve le comité juif. Elle est orientée vers le camp de Saint Cyprien situé sur une plage des Pyrénées orientales, un peu au nord d'Argelès-sur-Mer.

Une fois arrivé dans le village qui mène au camp, elle se retrouve au bord de la mer devant un immense terrain entouré de grilles. Il n'y a que du sable. La chaleur est insupportable et elle passe les nuits à même le sol d'une cabane. Elle sait ne pas avoir le droit de réfléchir pour ne pas perdre courage. A la direction militaire, elle demande à voir son mari. Ils ont du mal à réaliser son toupet mais appellent Moché. Sa surprise est totale. Assis sur le sable, elle comprend la vie que mènent les internés. Pas d'hygiène, ils mangent dans des boîtes de conserves réutilisées. Elle fait tout pour essayer de le libérer soulignant qu'il est Autrichien, sans succès.

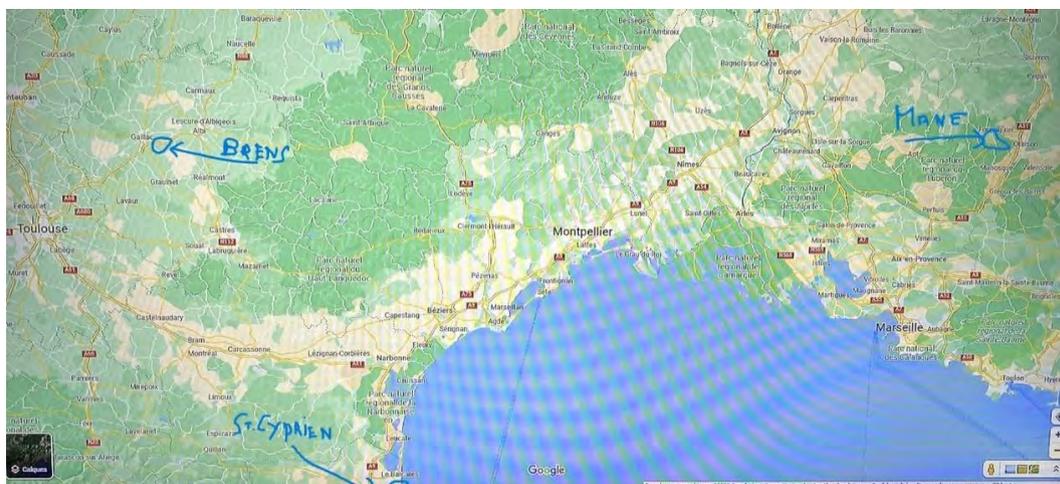
Elle parvient finalement à ses fins en échange d'une petite somme d'argent donnée aux autorités militaires. Cet argent fait partie de la somme léguée en Suisse par son grand-père et qui les aide à survivre tout au long de la guerre. Complètement défigurée par la chaleur de Juillet, le médecin du village lui recommande d'aller à l'hôpital. Elle exige que son mari l'accompagne. Elle ne réussit pas à voir son frère et son père, mais Moché lui donne de leurs nouvelles.

Elle retourne à Mane avec son mari. Etre ensemble leur semble être un miracle, le premier. Ils retrouvent la mère de Moché, celle de Rosa et une tante. Peu de temps après, les prisonniers nés dans un pays qui n'est pas en guerre avec la France et la Belgique sont libérés. Le frère de Rosa, Léo, est né en Suisse mais il refuse de partir sans son père. Il réussit à le faire sortir du camp avec lui.

Un cousin parvient à s'évader du camp. Un autre qui lui aussi était avec eux à Bruxelles de même. Tous sont à nouveau réunis dans le village, à leur grand bonheur. Le 15 octobre 1940, ils sont regroupés ailleurs : à Brens, dans le Tarn. Le maire de cette commune regroupe les réfugiés juifs, une quarantaine de personnes, dans un camp à Gaillac, un village voisin. La cuisine est commune mais au moins ils restent ensemble, heureux de trouver un peu de tranquillité. Rosa, dans son témoignage enregistré, raconte, sans le dater, un périple à Poitiers où ils rencontrent un oncle à elle. Dans le train du retour, ils sont interceptés et logés dans un château (elle ne le situe pas, ni ne le nomme). Ils y restent trois semaines avant de rentrer à Brens.

Le maire convoque Rosa exigeant d'elle qu'elle lui présente les papiers l'ayant autorisée à effectuer le voyage à Poitiers. Elle n'en a pas, n'en ayant jamais

demandé. Elle a accompli ce périple sans en avoir le droit, prenant le risque de se faire interpeller à tout moment. Le maire saisit le prétexte pour l'expulser du village. N'ayant où aller et toute sa famille étant au village, elle décide de se présenter à la préfecture de Toulouse. Elle raconte la décision du maire et demande qu'on la prenne en pitié. L'employé fait preuve d'empathie, lui demande de rentrer chez elle et de se cacher jusqu'à qu'il régularise sa situation et lui envoie les papiers nécessaires. Le calme revient. Pas pour longtemps. La rumeur court qu'on va diviser les camps et rassembler dans l'un d'eux les personnes âgées, les femmes et les enfants dans un autre, les couples dans un troisième. Ils prennent peur, ceci n'est pas bon signe. Rosa convainc son mari qu'il faut partir. Arguant qu'à cette époque, il ne faut pas réfléchir, juste s'aventurer et demander l'aide de Hachem (Dieu). Ils trouvent un gardien qui, après avoir été bien payé, accepte de les laisser partir. Le jour venu, Rosa, son mari et sa belle-mère quittent le camp. Malheureusement, le gardien est remplacé et les parents de Rosa ne peuvent sortir. Elle est dehors et ses parents à l'intérieur. La souffrance qu'elle ressent lui fait vouloir rester, déchirée qu'elle est entre son mari et ses parents. Hirsch et Genia lui font signe de partir et elle ne les reverra jamais. Ils sont restés seuls en arrière. Huit jours après, ils sont envoyés dans un autre camp avant d'être déportés. Leur destin s'est joué en quelques minutes. Son frère Léo est parti bien avant à Bruxelles pour rechercher Max dont ils sont sans nouvelles. Il le trouve et revient avec lui (Rosa dans ses mémoires ne précise pas où et comment).



Le trio arrive à Nice le 22 février 1941.

Ils trouvent une chambre d'hôtel. N'ayant pas beaucoup d'argent, Rosa décide de chercher du travail, comme elle l'a fait à Bruxelles. Elle fait la rencontre de riches diamantaires d'Anvers partis de chez eux sans bagages. Il leur manque tout mais ils ont de l'argent. Ils achètent les vêtements des membres d'une famille réfugiée et sans le sou. Rosa propose aux diamantaires d'ajuster leurs nouveaux habits.

La vie reste difficile. Une cliente refuse de la payer alors qu'elle compte sur cette rentrée d'argent pour acheter des médicaments et payer les soins du médecin. Moché a attrapé la malaria dans les camps. Désespérée, elle ne sait que faire. En descendant les escaliers, elle trouve 100 francs : un nouveau miracle. D'autres suivent. En 1942, la déportation commence à

Nice. Un matin de bonne heure la milice passe dans tous les hôtels pour arrêter et déporter les juifs. Léo et Max sont arrêtés. Rosa va leur rendre visite dans leur camp d'internement et leur donne de l'argent. Ils s'enfuient. Moché, malade et Rosa, enceinte, sont momentanément épargnés. De même Rachel, la maman de Moché, en raison de son âge avancé. Il faut cependant envisager de partir à nouveau. Rosa en revient à sa technique : ne pas réfléchir, agir et demander l'aide de Hachem. Le miracle suivant ne se fait pas attendre. Décidant de partir pour la Suisse, il leur faut un permis de voyager. Rosa se jette une fois de plus dans la gueule du loup : le 10 septembre 1942, elle se rend à la préfecture, arguant que son état de santé nécessite un séjour en haute montagne. Le préfet la reçoit et, abasourdi par sa requête, lui dit être dans l'obligation de la garder car elle est juive et sans papiers. Pourtant, il a pitié d'elle, lui accorde trois sauf-conduits et lui ordonne de partir sans attendre, se mettant ainsi en danger lui-même. Le 17 septembre 1942, ils prennent le train pour Annemasse mais arrivé en gare, ils voient, par la fenêtre, le quai empli de policiers qui contrôlent les voyageurs. Ils décident, malgré leur panique, de ne pas descendre et de continuer, sans billets et sans savoir pour quelle destination. Moché fait tout pour retrouver son calme et ne pas être remarqué. Rosa enceinte, se sent plus à l'abri. A sa grande frayeur elle surprend les regards de deux hommes en train de les observer. Ils lui demandent si elle veut aller en Suisse. Malgré sa crainte, elle répond par l'affirmative. Ils lui recommandent alors de descendre à la prochaine station, de se rendre à l'hôtel situé face à la gare et de demander à voir monsieur Émile le laitier et de lui dire être envoyé par eux pour qu'il les mène à la frontière.

Rosa part en avant-garde vérifier l'information et revient les chercher. Entre la gare et l'hôtel deux gendarmes les interpellent. Moché glisse un billet à l'un d'eux pendant que le deuxième fait semblant de nouer ses lacets. Nouveau miracle.

La nuit tombe, leur guide les amène vers une ouverture dans la clôture entre les bornes 122 et 123 qui marquent la frontière. Tirant Rachel, ils traversent les barbelés. Les voici en Suisse, sauvés. Route de Moniaz, ils frappent à la porte d'une maison dont les habitants les accueillent, leur offrant du café, tout en prévenant les autorités. Il est 23 heures 20 ce 19 septembre 1942 lorsque le douanier Siegfrid Walther du détachement de la police frontalière de Jussy arrête les trois fugitifs. Ils sont transférés à la gendarmerie de Jussy qui les soumet à un long interrogatoire. Ils disposent tous trois de cartes d'identité française obtenues le 9 avril 1941 à la préfecture des Alpes Maritimes et de trois sauf-conduits. De plus, Moché est en possession d'un document prouvant sa nationalité roumaine, délivré par le consulat de Roumanie à Nice le 8 avril 1942. Moché, dans sa déposition, rapporte aux gendarmes avoir séjourné à Saint-Gall dans une colonie d'enfants en 1919. De même, ils disent aux gendarmes qui le notent, que Hirsch et Genia ont été déportés en Pologne (*Cette affirmation de Moché est pour moi très surprenante : je ne me souviens pas avoir lu ailleurs, ni entendu, que des enfants savaient que leurs parents ont été déportés vers la Pologne*).

Après l'interrogatoire, ils sont déposés 12, rue des Alpes au camp de Varembe, aux portes de Genève, avant d'être envoyés le 9 octobre au camp d'internement d'Aeugstertal am Albis, près de Zurich.

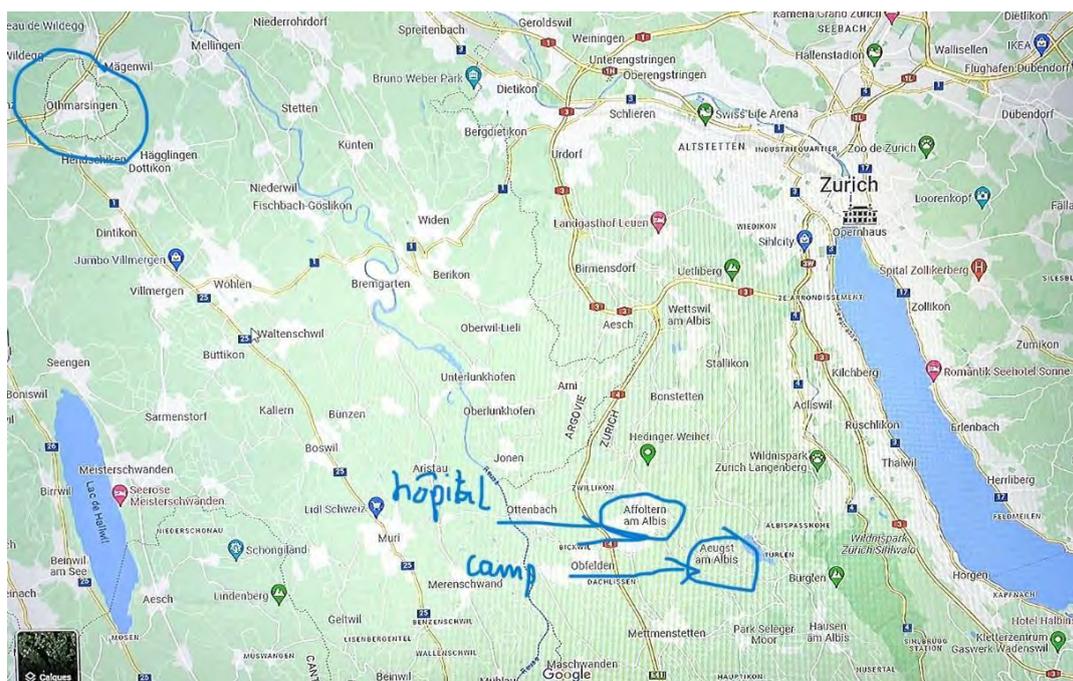
Rosa contacte ses deux frères et leur transmet le filon pour arriver en Suisse par Annemasse. Cependant ils sont à nouveau interpellés. Un cousin suisse essaye de faire intervenir le consulat de ce pays à Nice

avançant le fait qu'ils sont nés en Suisse. Cela ne sert à rien, ils sont déportés comme étant des juifs étrangers. Ils survécurent tous deux. Au camp d' Aeugstertal, Rosa et Moché rencontrent d'autres juifs, tous heureux d'être en vie. Les conditions sont dures, ils dorment à même le sol, sur la paille. Cela pendant quelques mois, jusqu'au difficile accouchement. En l'absence de médecin, en plein hiver avec un mètre de neige, sans possibilité de relier le camp, situé sur les hauteurs, à l'hôpital qui se trouve en contre-bas, à Affoltern am Albis. Rosa est transportée sur une luge recouverte d'une couverture. Elle accouche le shabbat 9 janvier 1943, à quatre heures du matin. Vu les conditions, il est impossible de rester au camp. Moché obtient l'autorisation d'aller à Zurich trouver une famille voulant bien les accueillir, sans succès. Une organisation protestante d'aide aux réfugiés trouve une dame, veuve, madame Widmer, dont le mari a été tué lors d'un accident. Elle habite au 177, Maegenvilerstrasse à Othmarsingen dans le canton Aargau. Celle-ci reçoit chaleureusement Rosa et sa fille. Afin de faire bonne figure devant ses bienfaiteurs, Rosa transforme de ses mains de couturière sa robe de grossesse en robe à sa nouvelle taille.

Ruth est d'abord couchée dans un lit de grande personne puis, quelques heures plus tard, dans un petit lit avec des rideaux blancs et des layettes en masse. Malgré leurs préjugés, les villageois acceptent la présence d'une réfugiée juive. Le bébé devient la princesse de la commune dont les habitants défilent pour la voir. Un homme prénommé Jacques (Rosa ne précise pas de qui il s'agit) apporte des vêtements de rechange pour l'enfant. Par son sens du travail qui la fait respecter et apprécier, Rosa se fraye une position dans cette communauté. Son hôtesse a le même âge qu'elle et des liens d'amitié se nouent entre elles. La propriétaire travaille aux champs et la réfugiée s'occupe de tous les travaux d'intérieur. La vie se déroule de manière très harmonieuse entre ces deux femmes qui ont besoin l'une de l'autre. Rosa aide également la famille dans les travaux aux champs, voulant rendre à ses bienfaiteurs le bien qu'ils lui font. Elle coud et repasse pendant qu'ils gâtent sa fille et la pourvoient de fruits et de légumes. Elle reste chez eux pendant trois ans, jusqu'à la fin de la guerre. Moché pendant ce temps vit au camp de travail. Rachel est transférée dans un camp pour personnes âgées, à Oberhelfenschwil dans le canton de Saint Gall. Moché vient les fins de semaines. Il peut ainsi profiter de sa fille qui fait son bonheur et qu'il surnomme Routeli. Pour Rosa ce sont là les meilleurs moments depuis son départ de Vienne. Les marques de la tradition juive lui manquent cependant. Elle allume les bougies le vendredi soir. Elle affirme son judaïsme. Elle affronte avec des arguments le curé du village qui la discrédite. Il s'en excuse et les invite régulièrement, Moché et elle, pour le café.



Rosa et Moché, photographiés en 1943 par les autorités suisses



Au mois de Mai 1945, les cloches des églises annoncent la fin de la guerre. Leur premier souci est d'avoir des nouvelles de leurs familles. Les frères de Rosa ont pris contact avec la famille suisse et tous peuvent ainsi avoir des nouvelles les uns des autres et se savoir en vie. Elle apprendra plus tard le tragique destin de ses parents. La guerre étant terminée, le gouvernement suisse exige des réfugiés qu'ils rentrent chez eux. Décision est prise de retourner à leur dernière station en France : Nice. Moché décide que le mieux pour Rachel est qu'elle rejoigne ses

filles en Palestine avec lesquelles le contact épistolaire a pu se maintenir tout au long des années. Rachel quitte la Suisse pour Marseille et de là en bateau continue vers Haïfa où elle vivra de longues années encore, entourée de ses enfants regroupés et de ses petits-enfants (dont celui qui par un Kindertransport avait été envoyé de Vienne à Londres).

A Nice, personne ne les attend et ils ne trouvent pas de travail. Un comité juif leur conseille de partir pour Limoges, ce qu'ils font. Moché est embauché comme représentant commercial par une usine de porcelaine. Dans un premier temps, ils logent à l'hôtel, sans possibilité de cuisiner puis louent un appartement d'une pièce. Il y a tout juste place pour une cuisinière, un petit lit et deux lits de fer, pas d'eau courante (fontaine et toilettes dans la cour). Rosa s'adresse au consistoire pour trouver de l'aide. Le problème de la cachérouit l'inquiète. Heureux malgré tout d'avoir un toit, Rosa fait de la couture. Ils arrivent à s'en sortir. Les frères de Rosa les rejoignent à Limoges. Léo est marié à une fille rencontrée à Lyon dont les parents ont été déportés et assassinés. Fourreur de profession, il reprend son métier. Le benjamin, Max, loge dans un premier temps chez eux. Agé de 21 ans, ils lui servent un peu de mère et de père. Il a appris le métier de tailleur à Bruxelles ce qui lui permet de travailler immédiatement. Freddy, un cousin de Rosa qui a passé une partie de la guerre avec eux, en Belgique puis en France, avant d'être déporté à Auschwitz arrive également à Limoges. Moché et Rosa louent un appartement où loger les deux garçons.

Moché commence à travailler en Suisse, dans la représentation. Après deux ans à Limoges, décision est prise de partir pour Paris et, grâce à l'argent gagné jusqu'alors, d'y acheter un magasin de fausse bijouterie dans un beau quartier de la ville dont la vente a été publiée sur une petite annonce. Ils habitent en banlieue, un deux pièces et une cuisine. Un grand magasin voisin, mécontent de cette concurrence, réussit à leur faire abandonner ce projet. Moché reprend son travail de représentant en Suisse, ce qui le fait voyager et s'absenter beaucoup. Rosa traverse tout Paris pour se procurer la viande dans une des trois boucheries cachées de la ville.

En 1950, naît leur fils Michel.

Rosa, lorsqu'elle était enceinte de Ruth a entendu une œuvre de Beethoven. Elle a alors émis le vœu que sa fille devienne pianiste. Elle réalise ce vœu en achetant un piano et fait donner des leçons à Ruth qui deviendra professeur tout comme plus tard, sa fille et sa petite-fille.

Une dame rencontrée dans un jardin parle à Rosa de l'école juive Lucien de Hirsch. Elle place Michel dans la garderie de cette école. La famille suit les offices religieux dans la salle de sports de l'école, transformée en synagogue pour les fêtes.

Pour permettre à Moché de moins voyager et se rapprocher de son lieu de travail, tous quittent la capitale en 1956 pour venir s'établir à Forbach. Ce déménagement est difficile à vivre pour Rosa qui doit quitter l'environnement juif qu'elle a réussi à constituer et se séparer des amies qu'elle s'est faites.

Les débuts à Forbach sont durs. Dans un premier temps ils logent dans une baraque avant d'emménager dans un appartement rue du Général Patch. Il

faut à Rosa s'adapter une nouvelle fois à une terre inconnue où elle ne connaît personne.

Moché et Ruth ne se sont jamais vraiment intégrés à la communauté ; Pour Rosa et Michel, les choses se passent mieux. Rosa assiste aux offices les shabbats et jours de fête.

Afin d'assurer un avenir stable à Ruth, Moché et Rosa l'inscrivent dans un internat à Paris où elle retrouve son professeur de piano. Elle épousera Jacky Tordjman avec lequel elle aura deux filles. Elle vit à Paris.

Michel passe son baccalauréat au lycée Jean Moulin de Forbach puis part étudier les mathématiques et la physique à Strasbourg. Il s'y mariera et aura huit enfants, cinq garçons et trois filles, dont sept vivent en Israël où il les rejoint en 2017. Michel a de nombreux petits et arrière-petits-enfants.

Moché meurt le 15 mai 1979 d'une attaque cérébrale dans une chambre d'hôtel en Allemagne, au cours d'un voyage d'affaires. Son corps est ramené à Forbach où il est enterré.

Rosa reste encore trois ans à Forbach avant de partir rejoindre sa fille qui lui loue un appartement dans un immeuble voisin du sien.

Elle meurt à Strasbourg le 14 février 2015 à l'âge de 102 ans.

Michel fait transférer ses cendres et celles de Moché en Israël, au cimetière Giva't Shaoul.



Moché et Rosa Schachter (à droite) aux cotés de Madeleine et Benjamin Cahen

Polizeiabteilung des eidg. Justiz- und Polizeidepartements
Division de police du Département fédéral de justice et police

Flüchtlings Auffanglager
Aeugsterthal

Dossier Nr. N 4588 den
 Dossier le

Fragebogen - Questionnaire

(Art. 17, Abs. 1, des Bundesratsbeschlusses
 vom 17. Oktober 1939 über Aenderungen der fremdenpolizeilichen Regelung)

(Art. 17, al. 1, de l'arrêté du Conseil fédéral
 du 17 octobre 1939 modifiant les prescriptions sur la police des étrangers)

Der Fragebogen ist in einer schweizerischen Amtssprache (Deutsch, Französisch, Italienisch) wahrheitsgetreu vollständig und in gut leserlicher Schrift (nach Möglichkeit Maschinenschrift) auszufüllen.

Le questionnaire doit être rempli très lisiblement (si possible à la machine à écrire) complètement et conformément à la vérité dans une des trois langues nationales (allemand, français, italien).

I. Personalien

a) eigene

I. Etat personnel

a) du signataire

1. Familienname: Schächter (Mädchenname*):
 Nom de famille: (Nom de l'épouse avant le mariage)*:
2. Vornamen: Moses
 Prénoms:
3. Geburtsdatum: 9. 8. 1906
 Date de naissance:
4. Geburtsort: Storozynets Geburtsland: Roumanien
 Lieu de naissance: Pays:
5. Nationalität: staatenlos Roumaine
 Etat d'origine:
6. Allfällige frühere Nationalität: österreich
 Ancien Etat d'origine:
- (Bei Staatenlosen: Seit wann und weshalb staatenlos?) 1938
 (s'il s'agit d'un apatride, indiquer depuis quand et pourquoi)
- Durch Verzicht des Vaters als Kind
in 1938 nicht mehr erworben?

*) Bei verheirateten, verwitweten und geschiedenen Frauen.
 *) Pour les femmes mariées, les veuves et les femmes divorcées.

Eidgen.
Justiz- und Po-
lizei-
ARBEITSLAGER
HEDENGE

Signalementsblatt

für die Erstellung von Flüchtlingsausweisen

signalement **Foglio dei connotati**
 pour la création de livrets de réfugiés per il rilascio di libretti per rifugiati

Die Formulare sind mit zwei Photographien zu versehen. Les feuilles de signalement dûment remplies doivent être envoyées avec deux photographies à la Division de police du Département fédéral de justice et police. Il foglio dei connotati debitamente compilato deve essere inviato, con due fotografie, alla Polizia del Dipartimento federale di giustizia e polizia.



*Name
 Nom S. S. C H A E C H T E R
 Cognome
 Vorname
 Prénom M o s e s
 Nome
 Geboren den
 Né le 9. August 1906
 Nato il
 in
 à Storozinetz (Rum.)
 a
 Staatsangehörigkeit
 (Bei Staatenlosigkeit frühere Staatszugehörigkeit)
 Nationalité
 (Dans les cas d'apatrides, ancienne nationalité) stl. Rumänien
 Nazionalità
 (Per gli apolidi, nazionalità precedente)
 Beruf
 Profession Kaufmann
 Professione
 Zivilstand
 Etat civil verheiratet Rosa, geb. Bodek
 Stato civile

Grösse
 Grandeur 167
 Statura
 Statur schlank
 Corpulence
 Corporatura
 Daktyloskopiert am
 Dactyloscopie du 3. AUG. 1943
 Dattilosconia del

Vater: Meschulim Schächter
 Mutter: Rachel, geb. Pecher

Polizeiabteilung
 9. AUG. 1943
 N. 4588



Signalementsblatt

für die Erstellung von Flüchtlingsausweisen

Polizeiabteilung

15. SEP. 1943

EINGANGS Nr.

Feuille de signalement

établissement de livrets de réfugiés

Foglio dei connotati

per il rilascio di libretti per rifugiati

Signalementsblätter sind mit zwei Photos an die Polizeibehörde des Eidg. Justiz- und Polizeidepartementes einzusenden.

Les feuilles de signalement doivent être remplies et envoyées avec deux photographies à la Division de police du Département fédéral de justice et police.

Il foglio dei connotati debitamente riempito deve essere inviato, con due fotografie, alla Divisione della polizia del Dipartimento federale di giustizia e polizia.

* Name N 4588

Nom Schächter

Cognome

Vorname Rosa

Prénom

Nome

Geboren den 4. März 1913

Né le

Nato il

in Lemberg

à

a

Staatsangehörigkeit
(Bei Staatenlosigkeit frühere Staatszugehörigkeit)

Nationalité Polen

(Dans les cas d'apatrides, ancienne nationalité)

Nazionalità

(Per gli apolidi, nazionalità precedenti)

Beruf Damenschneiderin

Profession

Professione

Zivilstand verheiratet

Etat civil

Stato civile

Grösse 160 cm

Grandeur

Statura

Statur schlank

Corpulence

Corporatura

Daktyloskopiert am 12. September 1943

Dactyloscopie du

Dattiloscopia del

Unterschrift des Flüchtlings xx Rosa Schächter

Signature du réfugié

Firma del rifugiato

Haare schwarz

Cheveux

Capelli

Augen braun

Yeux

Occhi

Datum Lenzburg, den 12. Sept. 1943.

Date

Data

Unterschrift des Polizeiorgans:
Signature de l'organe de police:
Firma dell'autorità di polizia:

Repos Ivan

Diognif. Polak.

Beilagen: 2 Photos

Annexes: 2 photographies

Annessi: 2 fotografie

* Wenn das Signalementsblatt nicht mit Maschinenschrift ausgefüllt wird, ist der Name in Blockschrift zu schreiben.

* Lorsque la feuille de signalement n'est pas remplie à la machine, le nom doit être écrit en caractères d'imprimerie.

* Quando il foglio dei connotati non è riempito a macchina, il nome deve essere scritto in stampatello.

76477

Willy et Sophie Simon

Willy et Sophie Simon ont habité Forbach où ils possédaient un magasin dans la rue Nationale. Les premières informations les concernant m'ont été fournies par leurs petits-enfants Véronique (qui vit à Strasbourg) et Jean-Pierre (il habite Jérusalem) lors d'échanges de mails et de conversations téléphoniques à la mi-février 2023. Jean-Pierre m'a, entre les 9 et 18 juillet, envoyé une impressionnante quantité de photos et de documents qui rendent vie à l'histoire et à ceux qui l'ont vécue. Une rencontre à Netanya le 13 août et d'autres échanges m'ont permis de clore ce dossier (en attendant de nouvelles découvertes probablement, Jean-Pierre comme bien d'autres parmi nous ayant encore chez lui une boîte ou une valise jamais explorée).

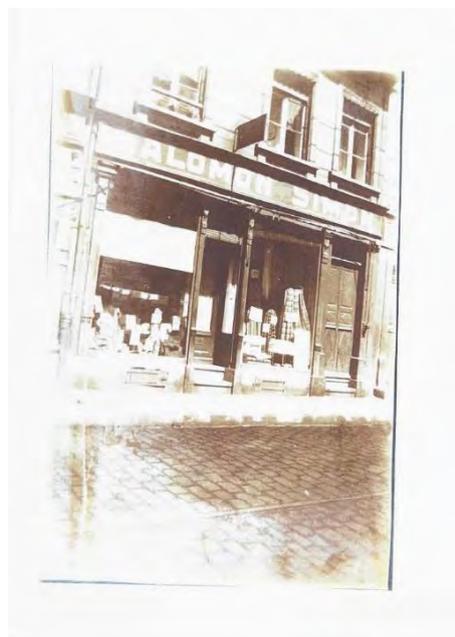
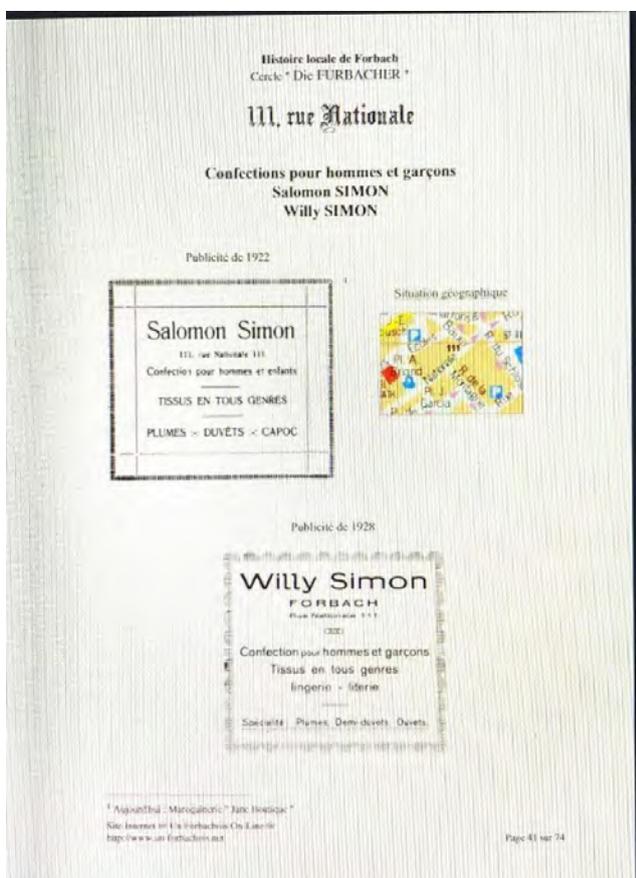


Cette photo où figure Willy, prise lors d'une cérémonie communautaire en 1953, m'a été fournie par André Jacobs.

Willy (1896-1963) est le descendant d'une longue et impressionnante lignée de Simon Forbachois. Il est le fils de Salomon (1861-1926) et de Rosa Weil (1868-1918). Salomon est l'un des treize enfants de Nathan (1815-1886) et de Julie (Gittele) Cahen (1824-1896).

Avant Nathan, son père Jacob (1774-1845) était déjà à Forbach ; sa femme se nommait Caroline-Joséphine Cahen (1784-1855). Tous sont enterrés au cimetière israélite de Forbach, Jean-Pierre a répertorié et photographié leurs tombes.

Willy dirige le magasin de "confection tissus et nouveautés" au 111, rue Nationale. Le commerce figure sur le fascicule 1 du manuel d'histoire des commerçants et artisans forbachois répertoriant les commerces de la rue Nationale entre 1922 et 1928 ainsi que sur la liste professionnelle de Forbach dans l'annuaire Ammel et Motte du commerce et de l'industrie de la Moselle, année 1939 (tous deux republiés en 2005 par le cercle "Die Furbacher"). Avant 1929, le magasin est enregistré sous le nom de Salomon Simon, décédé en 1926. L'immeuble est l'avant dernier magasin avant le coin des rues Nationale et Bauer.



Le magasin en 1926



Etat des lieux notarial de l'immeuble (magasin, appartement de 5 pièces au premier étage et combles). L'acte date du 4 juillet 1939...

Le 18 octobre 1923, Willy épouse Sophie Picard. Le mariage a lieu en Suisse, à Derendingen où Sophie est née le 14 novembre 1901. De leur union naissent deux garçons : en 1924, Robert (père de Bernard, Jean Pierre et Véronique), et Alfred (père d'Evelyne, Nicole et Monique), en 1926.





Après l'évacuation de Forbach, la famille s'établit à Reims où ils demeurent entre le 19 octobre 1939 et le 15 mai 1940. Ils résident au 13, rue Macquart. Selon Jean-Pierre, le fait que Julie, sœur de Willy (mariée à Léon Storck né à Reims) habite cette ville explique peut-être leur choix. Willy est appelé sous les drapeaux





A gauche, de gauche à droite : Sophie, Alfred, Willy
A droite de gauche à droite : Robert, Willy et Alfred



Willy est réformé. La date du télégramme est illisible

Le 15 mai 1940, la famille part pour le lieu-dit Les Coqueteaux à Montilly dans l'Allier, au sud de Nevers. Ils y restent du 16 mai 1940 au 24 septembre 1941.



La maison



Le Dr. Schloss et Robert



A gauche, le Dr. Schloss (voir dossier famille Ochs)

A droite, Alfred et Robert



Du 26 septembre 1941 au 14 novembre 1942, ils sont à Thonon-les-Bains. Ils habitent 27 Boulevard Carnot au moins jusqu'en mars 1941 puis au 26, rue de l'Hermitage.



La maison à Thonon et Willy



Robert en sa tenue d'apprenti-pâtissier

ETAT FRANÇAIS
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mairie de la Commune de THONON-LES-BAINS
(Haut-Savoie)

CERTIFICAT

Nous, Maire de la Commune de Thonon-les-Bains,
Certifions que Monsieur SEIGNE Willy, né le 4
février 1896 à Fribourg (Suisse) réside dans
notre commune, Boulevard Carnot, n° 27, depuis
le 27 septembre 1940.

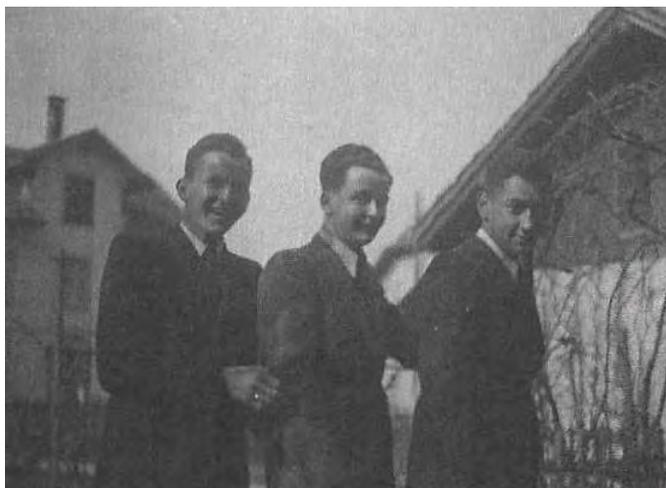
de quoi nous avons délivré le présent certificat.

Thonon-les-Bains, le 5 mars 1941

Le Maire,
[Signature]

Certificat délivré par la mairie de Thonon-les-Bains

La nationalité suisse de Sophie leur permet de s'enfuir en Suisse où ils arrivent le 14 novembre 1942.



Georges Lévy-Picard, Robert et Alfred



Debout de gauche à droite : Henry Lévy-Picard, sa femme Hilda, (sœur de Sophie), Georges, Robert, Alfred

Assise : Caroline Picard, née Johl, maman de Hilda et de Sophie

Ils résident à Genève du 14 novembre 1942 au 26 octobre 1945



Pâques 1944. Robert au milieu



Le 7 janvier 1943, le consulat de France à Bale délivre à Willy Simon un certificat d'immatriculation.

Valable jusqu'au 4 Janvier 1946

Registre n° 4 Immatriculation n° 426	Consulat de France à Bale CERTIFICAT D'IMMATRICULATION. A délivrer de l'empire à l'étranger et à l'étranger à l'empire.
Nom, prénoms, profession	Simon Willy Commerçant
Lieu et date de naissance	Torbach (Alsace) le 4 Février 1896
Lieu et date de mariage Noms de l'époux ou de l'épouse	à Derendingen (Suisse) le 18 octobre 1933 avec <u>Clara Sophie</u> , née à Derendingen, le 16 Nov. 1901
Photo	Robert, né à Torbach (Alsace) le 20 novembre 1924 Alfred, né à Torbach (Alsace) le 28 Janvier 1926
Dernier domicile en France	Thouren - Is. Bains (Als. Sup.)
Situation militaire	Signifié
Adresse actuelle	Derendingen (Suisse)
Notes justificatives	Paris, n° 40 et 94 sur 13.9.40 et 15.10.40 Paris, n° 2219 sur 14.7.41 et 15.10.41 Paris, n° 130 sur 15.10.41
Date de l'immatriculation	7 JANV. 1943
Pays	1 - Article 62a

Auparavant, dès le 7 aout 1941, Robert avait déjà obtenu, du même consulat, un certificat d'immatriculation indiquant qu'il réside en Suisse chez son grand-père, à Derendingen

Valable TROIS ANS

Registre n° 4 Immatriculation n° 385	Consulat de France à Bale CERTIFICAT D'IMMATRICULATION. A délivrer de l'empire à l'étranger et à l'étranger à l'empire.
Nom, prénoms, profession	Simon Robert Culteur
Lieu et date de naissance	Torbach (Alsace), le 10.11.1924 fils de Guillaume et de la Catherine
Photo	
Dernier domicile en France ou à l'étranger	Thouren - Is. Bains de l'Alsace (Alsace Sup.)
Situation militaire	
Adresse actuelle	Derendingen (Suisse) cf. G. L. Heintz, son grand-père
Date de l'immatriculation	7 AOÛT 1941
Pays	1 - Article 62a



Willy et Sophie trouvent dès leur arrivée un emploi dans un home d'enfants de l'OSE, à Genève. Il y est cuisinier et elle lingère.



Le 10 juin 1944, à Forbach, l'administration locale effectue un inventaire bien en dessous de la valeur réelle, de quelques biens saisis au 111 rue Nationale, renommée rue Adolphe Hitler. Aucune mention n'est faite de ce qu'est devenu l'ensemble des biens et du stock, ni de l'immeuble lui-même.

Copie.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
SERVICE DES BIENS ET INTÉRÊTS PRIMÉS
 49, Rue de Verdun, 49
STRASBOURG
 (Bas-Rhin)
 le 10.6.1944
 64 v.u.r. 20.6.1944.

AN
 de Herrn Oberbürgermeister
 als Landrat für den
 Verwaltungsbezirk Forbach
 in Saarbrücken
 Stadtamt 64.

**Betrifft : Vermögen Willi Simon - Forbach, Adolf
 Hitler Strasse Nr. 111.**

Bei der Erfassung des Vermögens des Juden Willi Simon Kaufmann in Forbach, Adolf Hitler Strasse Nr. 111 waren keinerlei Warenbestände mehr vorhanden.

Einzelne Mobiliar-Gegenstände wie : 1 Tisch, 1 Anrichte, 1 Nachttisch und 1 Büchenschrank wurden freiwillig verkauft zum Preise von RM. 40.--

Dieser Betrag wurde von der Stadtkasse vereinnahmt und der Kreissparkasse St. Avold überwiesen.

In Vertretung
 (signature)
 1 ter Beisordneter .

4.) S.G.A.

Pour copie certifiée conforme
 Strasbourg, le 10 août 1940
 DELAURE GÉNÉRAL :
 S. P. O.
 [Signature]

REPUBLIQUE FRANÇAISE
 DÉLÉGATION DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE

LAISSEZ-PASSER N° 3417

REPUBLIQUE DE SUISSE

Nom : **SIMON**
 Prénoms : **WILLY**
 Date et lieu de naissance : **4 février 1894 à Forbach**
 Nationalité : **Française**
 Profession :
 Résidence à : **Forbach - 111, rue Nationale**
 Accompagné de :
 Est autorisé à se rendre en France par les points de passage officiels : **BASE DE SOUSIS**
 Motif de voyage : **1 voyage aller**
 Valable de : **18** au : **15 juillet 1945**
 Photo d'identité :
 Clusone, le : **14 mai 1945**

A pour les seuls intérêts d'administration
 Demandeur/Requérant

Le 14 mai 1945, Willy obtient un laissez-passer valable un mois l'autorisant à se rendre à Forbach, à la fois de la République française et des autorités suisses. La guerre n'a pas tué la bureaucratie

Éidgenössische Fernverkehrsamt
 Eidgenössisches Fernverkehrsamt
 Bureau des étrangers
 Pâris (France)
 49, Rue de Verdun, 49
 Strasbourg (Bas-Rhin)

Strasbourg, le 4 juin 1945

Veuillez adresser Willy à l'adresse ci-dessous
Forbach

N. O. SIMON Sr
 111, rue Nationale
 Forbach

En réponse au Suisse du Ministère Français des Prisons, déporté et réfugié dans le pays de la République Française, nous avons l'honneur de vous adresser le passeport ci-dessus mentionné. Ce passeport est valable pour la durée indiquée et pour les points de passage officiels. Vous pouvez vous adresser à la Police des Etrangers de votre lieu de résidence pour plus de renseignements.

Avant tout voyage, nous vous recommandons de vous adresser à l'Autorité des Douanes de votre lieu de résidence pour vous faire délivrer les documents nécessaires (cartes de circulation, etc.), les cartes de voyage, les cartes de transit, etc. et de vous adresser à la Police des Etrangers de votre lieu de résidence pour vous faire délivrer les documents nécessaires (cartes de circulation, etc.).

Nous vous prions de nous adresser vos lettres et cartes postales à l'adresse ci-dessus mentionnée. Nous vous prions de nous adresser vos lettres et cartes postales à l'adresse ci-dessus mentionnée.

Très respectueusement,
 Le Directeur,
 Bureau des Etrangers

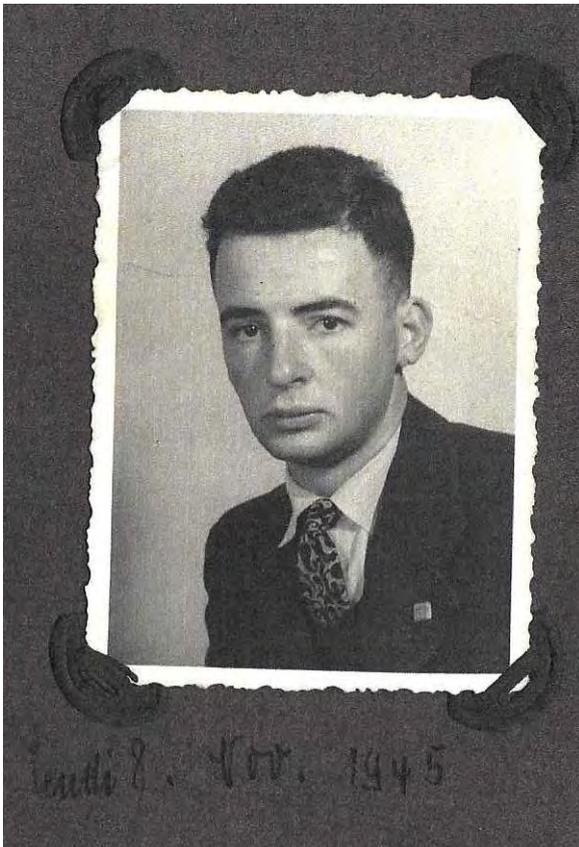
Police fédérale des étrangers
 BUREAU DES ÉTRANGERS

NOTE :
 1. Les documents de la République Française des Prisons, déportés et réfugiés, 20, rue de la République, 20, Strasbourg.
 2. Les documents de la République Française des Prisons, déportés et réfugiés, 20, rue de la République, 20, Strasbourg.
 3. Police des étrangers de la République Française, 49, rue de Verdun, Strasbourg.
 4. Les documents de la République Française des Prisons, déportés et réfugiés, 20, rue de la République, 20, Strasbourg.

Le 8 juin, Sophie l'accompagne à la gare.



Roby
Papa's Heim
nach Forbach
Freitag, 8. Juni
1945



Sophie et Robert



Sophie, Robert et Alfred rejoignent Willy à Forbach le 26 octobre 1945.

Ils reprennent possession de leur appartement et du magasin. Comme tous, ils ont dû repartir à zéro et remplacer leur mobilier pillé.



Le 111 est l'immeuble du milieu, en l'état dans lequel il se trouve à la libération.

En 1946, Robert obtient le certificat d'insoumis au service de la Wehrmacht.



SIÈGE DÉPARTEMENTAL
3, RUE GAMBETTA - METZ
2^e ETAGE - TÉLÉPHONE 3491

FÉDÉRATION DES INSOUMIS

SIÈGE DÉPARTEMENTAL

METZ LE 26 NOVEMBRE 1946

Ref à rappeler :

C E R T I F I C A T

Nous certifions par la présente que Monsieur SIMON Robert né le 20.II.1924 à Forbach demeurant à FORBACH II Rue Nationale a fourni toutes les pièces légalisées nécessaires à la création d'un dossier à notre Fédération prouvant sa qualité de réfractaire à la Wehrmacht.

Son dossier a été transmis au Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre en vue de régularisation de paiement.

Nous prions l'Autorité Militaire de bien vouloir lui accorder tous les avantages acquis par suite d'un décret loi ministériel en date du 24.4.1946 N° 05059 E/M/A assimilant les réfractaires et évadés de la Wehrmacht des 3 départements Bas-Rhin, Haut-Rhin et Moselle aux réfractaires S.T.O.

P. le Comité Directeur :





Robert à gauche



Willy et Sophie



La sœur de Willy, Erna (1892-1942), son mari, Louis Roos (1892-1942) et leur fille Marthe (1926-1942) ont été arrêtés, déportés et assassinés. Leurs noms figurent sur la plaque commémorative des juifs de la communauté assassinés par les nazis, à l'entrée de l'ancienne synagogue de la ville. Leur fils, Richard a survécu et habité Nancy jusqu'à sa mort (voir le dossier Louis et Erna Roos).



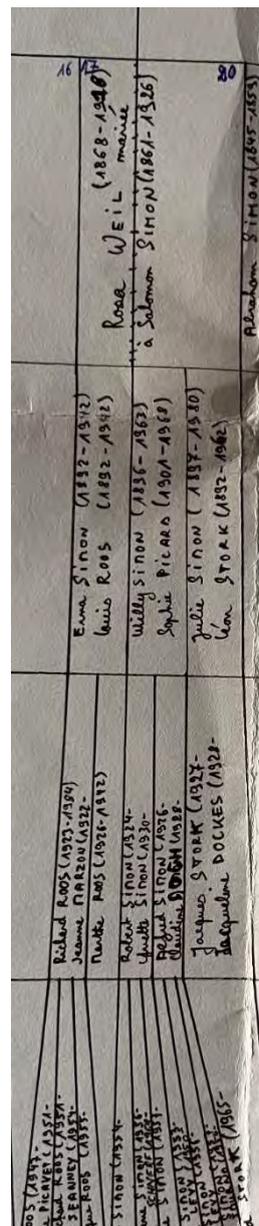
Marthe Roos

La liste des commerçants et artisans forbachois sur la période 1922-1933 fait part de deux autres magasins dont les propriétaires sont des Simon, dans la rue Nationale. Au 104, Alexandre Simon, un cousin de Willy, vend de la confection, des tissus et des nouveautés. Au 85, Eugène Simon appelle son magasin "Au Bon Marché", y vend de la confection, des tissus et de la literie, spécialement aux sociétés et aux sapeurs-pompiers. Eugène, un oncle de Willy décède en 1932. Le magasin passe alors aux mains de sa fille Renée et de son mari Camille Bloch. Le nom des propriétaires devient Simon & Bloch. En face du 111, Henry Weiller et Sidonie (née Simon) ont eux aussi un magasin (voir leur dossier).

Willy (4 février 1896-21 février 1963) et Sophie (14 novembre 1901-24 octobre 1968) reposent au cimetière israélite de Forbach. Personne n'a repris leur affaire. Il n'y a plus de Simon à Forbach.

Robert (Roby), né le 20 novembre est décédé le 28 avril 1991. Il est enterré à Strasbourg.

Alfred (Freddy), né le 28 janvier 1926 est décédé le 15 mars 1998 à Mulhouse où il est enterré



Arbre généalogique assemblé par Jean-Pierre Simon

Samuel et Regina Steinberg et les frères de Samuel

Regina Steinberg née Niderman est la sœur de mon père Léon Niderman (voir dossier Niderman). J'ai rassemblé les éléments la concernant elle et sa famille, massacrés tous, parmi les documents laissés par mes parents à leur mort, dans les archives départementale de la Gironde et de la Vienne (grâce à mes amis Hildegarde Gauthier et Bruno Mandaroux), au Mémorial de la Shoah. Les recherches de Bruno et de ses élèves dans le cadre du projet Convoi 77 (voir le site) ont abouti à de remarquables synthèses sur les destins terribles de Charlotte et Yakov Brzezinski, de Madeleine et Jacques Steinberg. Le livre "La Rafle d'Angoulême, 8 octobre 1942 racontée par des survivants" de Gérard Benguigui et Frank Svensen éclaire ce terrible évènement. Paulette Kagan (née Steinberg) m'a, en 2016, conté son histoire et son fils Charles m'a fourni des photos.

Regina est née le 28 août 1889 à Siedliszczce un village de Pologne, dans la province de Lublin. Elle est l'une des six enfants de Shlomo Niderman et de sa première femme Basia née Smaltz (il en aura deux autres avec sa seconde femme, dont Léon Niderman). Regina épouse Samuel Steinberg, fils de Jacques et de Jenny, né le 15 janvier 1886, à Siedliszczce ou dans un village voisin. Leur fille Martha naît le 15 août 1915.

Samuel est enrôlé par l'armée russe durant la première guerre mondiale. Fait prisonnier par les Allemands puis libéré par les Français, ces derniers l'ont convaincu de s'engager dans un corps composé de gens dans la mouise comme lui. A la fin du conflit, il rentre au pays retrouver son épouse à Siedliszczce. Le couple décide de quitter la Pologne. Le fait que Samuel a combattu dans le cadre de l'armée bleue (la couleur de l'uniforme français) a peut-être été déterminant dans le choix d'émigrer en France. Rien n'explique le choix de Forbach. Parti en éclaireur, Samuel fait venir sa famille le 20 novembre 1920.



Regina et Martha

Après son arrivée, il devient marchand ambulant dans cette petite ville frontalière à la population minière, vendant sur les marchés de la région des bleus de travail aux mineurs de fond. C'est ce que me dit sa nièce Paulette en 2016. Cependant à Drancy, avant d'être déporté vers Auschwitz, il indique être cordonnier et donne pour adresse le 26, rue Nationale, une maison qui fait le coin de la rue de Verdun.

Quoi qu'il en soit, dès qu'il en a la possibilité, il fait venir en France ses frères Maurice et Max ainsi que son beau-frère Léon Niderman, sa femme Léa-Ita et leur fils Joseph.

Maurice Steinberg, né en 1906, est cordonnier. Comme l'indique l'annuaire des commerçants et artisans, sa cordonnerie se situe au 175 de la rue nationale. Il épouse Ita/Ita Rajzla Gutman le 8 février 1934. Jacques naît le 25 septembre de la même année, Madeleine le 6 février 1937.



Maurice et Gitta.



Maurice, assis, devant une cordonnerie à son nom. Selon le numéro 28, ce n'est pas celle de la rue Nationale. Son frère Max se trouve là également (chemise blanche et tablier noir). Le troisième adulte et la fillette ne sont pas identifiés.

Le troisième frère, Max, arrive seul pour défricher le terrain. Après s'être établi, il retourne en Pologne chercher sa femme Berthe et leur fille Génie née en 1922. Le couple acquiert une maison, rue des Écoles à Forbach, derrière la synagogue, à deux pas de la place du marché et de la rue Nationale.

Paulette, née en 1925, est déclarée à la mairie sous le nom de Paulina. Le cadet, Jacques dit Jacquot vient au monde en 1927.

Bottier en Pologne, Max continue dans cette profession comme le montre une photo devant la cordonnerie.



Max, Berthe à la fenêtre et leurs trois enfants
Génie, Paulette et Jacques.

Les trois frères se retrouvent souvent et en tous les cas les dimanches, lors de repas pris en commun. Les mariages et les enfants n'interrompent pas la tradition. Les Niderman font partie du cercle. Paulette me l'a confirmé dans son témoignage lorsque je l'ai rencontrée dans l'hospice où elle résidait en 2016. Ce sera ma dernière rencontre avec elle avant son décès survenu en 2019. Joseph Niderman se souvient que les adultes le mettaient sur une table pour l'entendre chanter en yiddish.



De gauche à droite :
Berthe et Max, la jeune
fille n'est pas identifiée,
Maurice et Itta, Léon
Niderman, Martha,
Regina et Samuel
Steinberg. Au-devant,
les enfants de Max et
Berthe : Jacques dit
Jacquot, Génie et
Paulette.

Samuel et Regina achètent deux terrains dans le quartier historique, aujourd'hui détruit, du Kappelberg, rue Monthyon où ils habitent. Martha épouse un commerçant de Metz, Ya'akov Brzezinski, né à Lutomiersk en 1897. Le couple habite Metz, au 19 du quai Maréchal, proche du magasin qu'ils ouvrent au 22 de la rue des Jardins et de la synagogue. Ils ont deux enfants : Charlotte, née le 10 octobre 1934 et Henri, le 9 juillet 1939.



Ya'akov et Martha



Ya'akov, Charlotte, Martha, Regina, Samuel, Henri



Martha, Samuel et Charlotte, rue Monthyon

L'entrée en guerre fait voler en éclat, à jamais, l'équilibre paisible que le clan a créé entre travail et vie familiale. Après l'ordre d'évacuation tous partent vers le sud-ouest. Pour Samuel et Regina, Maurice et sa famille, Martha et la sienne, ce sera un voyage sans retour.

Samuel et Regina Steinberg

Ils sont probablement arrivés à Royan puisque le 26 janvier 1940, Regina obtient dans cette ville une prolongation temporaire de sa carte d'identité. Puis c'est à Libourne qu'ils s'installent en avril de cette année, au 26 rue Victor Hugo. Le 3 décembre 1940, 135 réfugiés juifs et 109 étrangers non juifs regroupés dans un train en gare de Libourne sont envoyés par les autorités de Vichy en zone occupée, à Saint-Sauvant dans la Vienne. Samuel et Regina sont à bord de ce convoi. Ils sont placés en résidence surveillée dans le village. Le 15 juillet 1941, faisant partie d'un groupe de 33 juifs, ils sont transférés au camp de concentration de la route de Limoges à Poitiers. Plus de 2 000 personnes y ont été entassées de 1939 à 1944, réfugiés espagnols d'abord, puis Tsiganes et Juifs. La faim, la saleté, la promiscuité, la boue, la peur y régnent. Les Tsiganes et les Juifs furent déportés et assassinés.

On retrouve Samuel et Regina sur les feuilles des cahiers nominatifs du camp retraçant noms, prénoms, date et lieu de naissance, nationalité, profession, pièces fournies, entrées au camp, sortie (pour hospitalisation par exemple ou départ définitif), dernière résidence connue, notes diverses. C'est en les consultant que mon amie Hildegarde m'apprend que Samuel a combattu dans l'armée française, sa date de naissance, qu'il était cordonnier de profession etc...

Le 3 septembre 1942, Samuel est transféré à Drancy puis déporté à Auschwitz le 14 septembre 1942 par le convoi 32.

Neuf jours plus tard, le 23 septembre, tante Regina part de Drancy pour Auschwitz elle aussi.

Ils ont été séparés puis assassinés. Restent leur nom sur la stèle, à l'entrée de ce qui fut la synagogue de Forbach.

LISTES			
44-	HEIDEMANN Sigmond	18.0.18- Roux Allemande	St-Jacques - Vienne -
45-	SHANK Arlette	18.0.18- Paris Française	7, rue de Bruges
46-	SHANBERG Régine	28.0.08- Lilla Belge	St- Sauvant S.F.
47-	SHANBERG Nancy née JORDAN	07.10.17- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne) S.F.
48-	SHANBERG Sarah	4.10.07- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne)
49-	SHANBERG Solène	21.0.06- Lilla Belge	Indres (Cherbourg)
50-	SHANBERG Chantal	2.10.08- Sank Belge	7, rue Kamin S.F.
51-	SHANBERG Régine	20.1.08- Roubaix Française	7, rue Kamin
52-	SHANBERG Françoise	13.0.07- Chartres Française	60, rue des Champs Chartres
53-	VERGON Louis	18.10.18- Nancy Française	Bertheval
54-	VERGON Lucie	19.1.08- Rix Belge	60, av. de l'Industrie Anvers
55-	WEIL Samuel	20.0.18- Roubaix-les- Française	Unité 17, rue Colbert Catholien
56-	WEIL Gabriel	0.7.18- Roubaix-les- Française	Unité 17, rue Colbert Catholien
57-	WILHELM Blum	18.0.04- Lilla Française	Samoy (Cherbourg) S.F.
58-	WILHELM Herman	0.0.07- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne)
59-	WILHELM Ida née JORDAN	0.7.17- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne)
60-			

LISTES			
44-	HEIDEMANN Sigmond	18.0.18- Roux Allemande	St-Jacques - Vienne -
45-	SHANK Arlette	18.0.18- Paris Française	7, rue de Bruges
46-	SHANBERG Régine	28.0.08- Lilla Belge	St- Sauvant S.F.
47-	SHANBERG Nancy née JORDAN	07.10.17- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne) S.F.
48-	SHANBERG Sarah	4.10.07- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne)
49-	SHANBERG Solène	21.0.06- Lilla Belge	Indres (Cherbourg)
50-	SHANBERG Chantal	2.10.08- Sank Belge	7, rue Kamin S.F.
51-	SHANBERG Régine	20.1.08- Roubaix Française	7, rue Kamin
52-	SHANBERG Françoise	13.0.07- Chartres Française	60, rue des Champs Chartres
53-	VERGON Louis	18.10.18- Nancy Française	Bertheval
54-	VERGON Lucie	19.1.08- Rix Belge	60, av. de l'Industrie Anvers
55-	WEIL Samuel	20.0.18- Roubaix-les- Française	Unité 17, rue Colbert Catholien
56-	WEIL Gabriel	0.7.18- Roubaix-les- Française	Unité 17, rue Colbert Catholien
57-	WILHELM Blum	18.0.04- Lilla Française	Samoy (Cherbourg) S.F.
58-	WILHELM Herman	0.0.07- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne)
59-	WILHELM Ida née JORDAN	0.7.17- Roubaix Allemande	Samoy (Vienne)
60-			

Les noms de Samuel et de Regina sur les listes de transfert de Drancy à Auschwitz

La fille, le gendre et les petits-enfants de Samuel et Regina Steinberg

Ya'akov, Martha, Charlotte et le petit Henri trouvent à louer un appartement au 31bis rue des Bezines à Angoulême. Comme pour tous les juifs, les lois antisémites s'abattent sur eux, dont le port obligatoire de l'étoile jaune. Fin août 1942, ils accueillent Joseph et Charlotte Niderman (leur père est prisonnier de guerre en Allemagne et leur maman Léa-Ita est morte suite à une insuffisance cardiaque à l'hôpital). Tous sont arrêtés lors de la rafle d'Angoulême le 8 octobre 1942, Martha a été déportée le 4 ou le 6 novembre à Auschwitz et assassinée. Les enfants sont provisoirement répartis dans des orphelinats (voir dans le dossier de la famille Niderman la suite du parcours de Joseph et de Charlotte Niderman).

Yakov Brzezinski, cardiaque est hospitalisé à l'Hôtel Dieu de Poitiers. Il est déporté le 30 juillet 1944 par le Convoi 77 et assassiné à Auschwitz. Voir sa biographie sur le site Convoi 77 (elle a été préparée en 2021 par la classe de seconde 6 du lycée Louis Vincent de Metz et leur professeur d'histoire Bruno Mandaroux).

Charlotte Brzezinski est confiée à l'Union Générale des Juifs de France (UGIF). Elle arrive le 9 juin 1943 au centre de la rue Lamarck à Paris. Elle est ensuite transférée à celui de Montreuil. Arrêtée lors de la rafle d'environ 250 enfants juifs les 21 et 22 juillet 1944, elle est transférée à Drancy, déportée le 30 juillet 1944 à Auschwitz et assassinée. A-t-elle revu son père à Drancy, est-elle montée dans le même wagon que lui, fini sa vie dans ses bras ? Voir sa biographie sur le site Convoi 77, écrite elle aussi par la classe de seconde 6 du lycée Louis Vincent de Metz et Bruno Mandaroux.

Henri Brzezinski est confié à une famille juive après la rafle du 8 octobre 1942 à Angoulême. Avec elle il habite à Angoulême puis à Eymoutiers dans la Haute-Vienne. Avec elle, il est déporté par le convoi 72 le 29 avril 1944 et assassiné. Il n'a pas encore cinq ans.

Les quatre membres de la famille Brzezinski sont réunis sur la stèle de la synagogue de Forbach.

Maurice, Itta, Madeleine et Jacques Steinberg Juillaguet

Maurice, son épouse Itta, la maman de celle-ci Fajga et les enfants Jacques et Madeleine ont vécu au village de Juillaguet dans la Charente. Arrêtés lors de la rafle d'Angoulême, le 8 octobre 1942, les adultes sont déportés par le convoi 40 et assassinés à Auschwitz en 1942. Jacques et Madeleine sont apparemment restés un certain temps à Juillaguet avant d'être confiés à l'UGIF. Transférés au foyer de Lamarck de Paris puis à celui de Louveciennes à partir d'octobre 1943, ils sont arrêtés ainsi que tous les enfants et les accompagnatrices le 22 juillet 1944, transférés à Drancy, déportés le 30 juillet par le Convoi 77, assassinés à Auschwitz. Voir sur le site Convoi 77 leurs biographies préparées en 2022 par monsieur Bruno Mandaroux et ses élèves. Maurice et Itta figurent sur la stèle de la synagogue de Forbach, pas les enfants.

Juillaquet



25539 7214 14
 cc +49 71 100 100
 31 JUIL 1944
 Nom : STEINBERG
 Prénoms : Jacques
 Date Naissance : 25.9.34
 Lieu : Forbach
 Nationalité : f. chel
 Profession : sro
 Domicile : Route Louviciennes
 Juillaquet (B.M.)
 C. I. val. jusqu' : 22.2.44

La fiche de Jacques à Drancy



Les noms de Jacques, Madeleine et Charlotte sur les plaques commémoratives devant la location des foyers de l'UGIF de Montreux et de Louviciennes

Max, Berthe, Génie, Paulette et Jacques Steinberg

Tous ont survécu à la guerre, cachés dans le sud de la France.
Voici leur histoire pendant la guerre d'après le témoignage de Paulette en novembre 2016 :

Puis survint la déclaration de guerre et l'évacuation vers Angoulême dans la Charente pour fuir l'avance allemande. Lorsque les Allemands sont arrivés à Angoulême, il a fallu fuir vers la zone libre.

Génie était mariée à Yvan Szmit.

Un passeur a fait passer Max et Jacquot en zone libre, à pied.

Berthe, Paulette et un autre couple ont passé la ligne de démarcation dans une petite cache sous l'amoncellement de charbon d'une locomotive. Le voyage a duré huit ou neuf heures. Au passage de la frontière, les allemands ont fouillé le charbon à la baïonnette mais n'ont pas découvert la cache. A Agen, Berthe et Paulette sont allées chez une connaissance juive, mariée qui habitait là-bas. Max et Jacquot les ont rejoints. Max a travaillé comme cordonnier à Auch toute la guerre durant. Yvan Szmit a trouvé un emploi chez un coiffeur à Mirande et Paulette a été engagée par un fabricant de gants, belge.

L'employeur belge de Paulette qui se nommait monsieur Casier, l'a d'abord embauchée pour mettre les étiquettes sur les portefeuilles puis a compris qu'elle lui sera plus utile comme secrétaire. Elle avait une mémoire extraordinaire qui lui permettait de retenir les noms, adresses et autres détails des 45 employés.

Comme toute la famille, elle était inscrite comme étant de confession juive. Un jour la Gestapo est venue contrôler l'origine des employés de l'entreprise. Lorsque l'officier a demandé son nom à Paulette, elle lui a donné un nom à consonance non juive. Son aplomb a convaincu l'officier qui ne n'a pas demandé à voir ses papiers. Cependant en sortant il heurte au passage la veste de Paulette dans laquelle se trouvait sa carte d'identité qui est tombée de la poche. Par chance, elle n'est pas tombée du côté où se trouvait l'étoile juive. Le patron, avec calme l'a ramassée et remise dans la poche comme si de rien n'était.

Jacquot était dans la résistance et un jour il est venu à la maison avec un frère d'arme, Manu Kagan, dont le frère a été tué au combat.

Manu est immédiatement tombé amoureux de Paulette et a demandé sa main à Max qui la lui a accordée.

Ils se sont mariés en 1946 à Toulouse où Jacques, leur aîné, est né. Plus tard naîtra Charles.

Au retour à Forbach, Max reprend possession de sa maison de la rue des Ecoles. Il devient vendeur en bonneterie sur les marchés à Forbach et sa région. Sa femme Berthe sort le matin travailler avec lui et prend sur elle l'entière charge de la maison et de l'éducation des enfants. Manu et Jacquot sont également marchands ambulants, avant d'ouvrir séparément des magasins sur la rue Nationale. A l'exception de Génie et d'Ivan partis habiter

Colmar, ils ont tous vécu à Forbach jusqu'à leur mort et sont enterrés au cimetière israélite.



Manu en uniforme, Paulette



Paulette en novembre 2016



Curt et Elizabeth Stern

Les renseignements concernant Curt et Elizabeth me sont confiés en 2023 lors d'une conversation téléphonique avec leur fille Marcelle Klauber. Celle-ci vit maintenant à Strasbourg où elle a déménagé, ayant quitté Forbach après le décès de son mari Raymond.

Curt Stern est né le 17 août 1908 à Sarrebruck. Il est le fils d'Emmanuel (né le 22 juillet 1876 à Grosbliederstroff) et d'Hélène, Ury de son nom de jeune fille. Hélène est originaire de Grosbliederstroff elle aussi où elle naît le 2 mars 1903. Emmanuel et Hélène sont venus habiter Forbach. Ils y meurent et y sont enterrés, lui le 16 octobre 1925, elle le 16 octobre 1937.

Le 10 septembre 1936, Curt épouse Elisabeth (Lissie) Lauer, née le 27 mars 1914 à Sarrebruck. Il possède une entreprise de pièces détachées pour voitures à Sarrebruck. Elisabeth est employée dans un grand magasin tenu par des juifs qui doivent liquider leurs biens après la montée du nazisme. Suite au rattachement de la Sarre à l'Allemagne après le plébiscite, Curt transfère son affaire à Forbach, au 147 rue Nationale, à hauteur du chemin d'Oeting. L'enseigne à son nom donne sur la rue, l'appartement est situé au-dessus. Marcelle est née à Forbach, le 25 octobre 1938.

La déclaration de guerre jette la famille sur les routes, à l'instar de toute la population de la ville. Elle se retrouve dans un premier temps à Liffol-le-Grand avant de poursuivre sa route jusqu'à Angoulême.

Ils passent la ligne de démarcation et s'installent chez une vieille dame et sa fille à Lafrançaise, dans le Tarn- et-Garonne, entre Montauban et Moissac. Pour survivre, Elisabeth tricote, Kurt vit caché au fond d'un jardin.

Ils reviennent à Forbach en 1945 pour trouver leur appartement pillé. Ils récupéreront quelques meubles (les biens des juifs ont été vendus aux enchères et les actes de ces ventes sont répertoriés, y compris les noms et adresses des acquéreurs). Ils redémarrent l'entreprise. Marcelle épouse Raymond Klauber (voir dossier Klauber).

Curt décède le 21 février 1955, Elisabeth le 3 novembre 1971. Ils sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.



Curt et Lissie Stern

Robert et Raymonde Sussel

Les données m'ont été fournies en janvier et février 2023 par Nicole Muller, mon amie de toujours (depuis le jardin d'enfants). Elle est la fille de Robert et de Raymonde. Les détails concernant Moïse Arthur Mendel et Oscar Lévy figurent sur le site du CDJC.

Mathilde Moog, la sœur de Juliette et Rosa Bloch (voir le dossier famille Bloch) épouse Arthur Sussel de Grosbliederstroff. Celui-ci meurt de maladie en 1917, Mathilde âgée de 35 ans reste seule à élever Robert (né le 17 août 1911) et Alice/Lisel (née le 17 novembre 1915, décédée le 23 août 2013). En 1919, elle épouse en secondes noces Moïse Arthur Mendel, né le 26 mai 1882, marchand de bestiaux. La famille habite Grosbliederstroff mais vient très souvent à Forbach où vivent les deux sœurs de Mathilde.

En 1932, Robert effectue son service militaire. Soldat de 2^e classe, il sert au 401^e régiment de DCA. Puis il part travailler à Paris au Comptoir des Métaux.

Après l'évacuation, Moïse-Arthur, Mathilde, Alice et le mari de cette dernière, Oscar Lévy, s'établissent à Saint-Etienne. Robert engagé est fait prisonnier le 21 juin 1940. Il est enfermé au stalag XVII A situé à Kaisersteinbruch en Autriche. Il est libéré le 16 janvier 1941. L'adresse donnée par Robert à l'association des prisonniers de guerre indique qu'il habitait au 6, rue de la gare à Forbach. Un supérieur hiérarchique connu à Paris, un juif nommé Kabakov, lui permet de trouver du travail à Saint-Etienne, comme cadre au Comptoir des Métaux. Son rang lui donne la possibilité de faire engager plusieurs de ses connaissances.

Moïse-Arthur est arrêté, déporté par le convoi 71 le 13 avril 1944 à Auschwitz et assassiné. Oscar est arrêté et déporté par le même convoi. Il survit à Auschwitz. Deux sœurs de Moïse et leurs maris tous déportés ont été assassinés.

Après la guerre, en 1947, Robert et son épouse Raymonde (née Loeb à Boulay en 1920) s'établissent à Forbach où lui s'associe à l'entreprise Bloch. Dans les années 60, l'affaire quitte la rue de la gare et s'établit rue de Schœneck, sous l'appellation Bloch & Cie. Elle est vendue en 1986, reprise par la famille Eynius.

Robert meurt en 2003, Raymonde en 2006. Ils reposent au cimetière israélite de Forbach. Oscar et Alice sont enterrés au cimetière de Grosbliederstroff, tout comme Mathilde et son premier mari Arthur.



Robert et Raymonde au moment de leurs fiançailles en 1947

Forbach. Depuis longtemps la jeunesse juive de Forbach ressentait le besoin d'une association juive, qui groupât les jeunes gens intéressés aux choses du judaïsme. C'est aujourd'hui chose accomplie: il s'est fondé une association «Chema Israël», cercle amical de la Jeunesse juive de Forbach. Le 14 mai, une réunion d'une cinquantaine de jeunes gens et jeunes filles eut un Comité, qui se compose de: MM Daniel Lévy, président; Léon Samuel, vice-président; Lucien Kahn, premier secrétaire; Robert Sussel, secrétaire-adjoint; Joseph Smotrager, trésorier; Georges Lévy, Léon Muller, Simon Haenel, Maxime Baor, Mlles Renée Lévy et Alice Ury, membres.

Espérons un renouveau de vie juive à Forbach, grâce à l'activité de la nouvelle Société «Chema» et souhaitons-lui beaucoup de succès et l'appui vigoureux de la population.

Cet extrait de la tribune juive du 31 mai 1929 atteste que Robert Sussel habite Forbach ou tout du moins participe aux activités de la communauté

MINISTÈRE DE LA GUERRE
et
MINISTÈRE DE LA MARINE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

N° 802

BREVET MILITAIRE
valable pour la conduite des véhicules automobiles de l'Armée ou de la Marine.
(Décret du 26 mars 1921, décret du 31 décembre 1922, arrêté du 17 octobre 1923.)

Titulaire: M. (1) Sussel Robert

Grade 2^e me n° 2231
né le 17-8-1911 à Forbach dép de la Moselle
domicile Forbach dép Moselle
corps d'affectation
corps instructeur 401^e Rég^t de D.C.A
Chartres le 31 Octobre 1922
Le 2^e Colonel Linaut Col. L.A.
Président de la Commission d'examen.

(1) Nom, prénoms. — (2) Grade et nom.

ASSOCIATION DES PRISONNIERS DE GUERRE
DU DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE

Nom Sussel
Prénoms Robert
Né le 17-8-1911
Profession Commerçant
Adresse 6 rue de la gare
Forbach

Prisonnier de Guerre

Capturé le 2-6-40
N° M^o 100095
Stalag } XVII A
Oflag }
Évadé } 16-1-1941
Libéré le }



Prénom, nom : Arthur MENDEL
Date de naissance : 26/05/1882
Lieu de naissance : BLIEDERDORFF
Numéro de convoi : N°71
Date de départ du convoi : 13/04/1944
Lieu de départ du convoi : Drancy
Camp de destination : Auschwitz
Emplacement sur le mur : dalle n° 27, colonne n° 9, rangée n° 3

Déportation



Prénom, nom : Moïse Arthur MENDEL
Date de naissance : 26/05/1882
Année de naissance : 1882
Lieu de naissance : BLIEDERDORFF
Profession : Marchand de bestiaux
Numéro de convoi : N°71
Date de départ du convoi : 13/04/1944
Lieu de départ du convoi : Drancy
Camp de destination : Auschwitz
Matricule d'internement : 17818
(Source : Liste originale du convoi de déportation)



Oscar LEVY
 10/09/1904 -
 Survivant
 Numéro de convoi : N°71

Cote : DAVCC_21_P_563801 ; **Source :** SHD/DAVCC

Inscription sur le Mur des Noms
Déportation
Internement
Carnet de fouille

Inscription sur le Mur des Noms



Prénom, nom : Oscar LEVY
Date de naissance : 10/09/1904
Numéro de convoi : N°71
Date de départ du convoi : 13/04/1944
Lieu de départ du convoi : Drancy
Camp de destination : Auschwitz
Emplacement sur le mur : dalle n° 25, colonne n° 9, rangée n° 1

Henri et Sidonie Weiller

Jean-Pierre Simon, après Nicole Muller, m'a parlé de Marion Gerstenhaber, fille de Henri et Sidonie Weiller. Sidonie est née Simon (voir dossiers Willy et Sophie Simon, Louis et Erna Roos). Le 1^{er} septembre 2023, Jean-Pierre m'a fourni le numéro de téléphone de Marion qui vit à Lutry, en Suisse où réside également sa fille, Valérie Weinberg. Marion me confie son histoire familiale au cours de plusieurs délicieuses conversations téléphoniques les 3 et 5 septembre. Nicole rajoute le détail des parties de bridge de l'après-guerre.

Sidonie Simon est née à Forbach le 3 novembre 1906. Elle est la fille d'Alexandre Simon (1867 à Forbach-20 juillet 1932 à Forbach) et de Florentine Cahen (1^{er} avril 1874 à Forbach-18 octobre 1941 à Forbach). Sidonie a un frère, Camille-Joseph (1903 à Forbach-20 juillet 1971 à Strasbourg). Durant son service militaire, Alexandre a fait partie de la garde du Kaiser, portant le casque pointu des cavaliers.

Alexandre et Florentine possédaient un magasin de literie, confection, tissus et nouveautés au 104 de la rue Nationale à Forbach. Le magasin conservera le nom d'Alexandre, en plus de l'enseigne "Au Bon Marché", lorsqu'il passe sous la direction de Sidonie et de son époux Henri Weiller (né le 30 avril 1905 à Dauendorf, fils de David Weiller né le 6 décembre 1859 à Dauendorf, déjà, et de Berthe Mannberger).

Lingerie	NOM ET PRÉNOM	N°	RUE
Literie Confection Tissus et nouveautés	SIMON Alexandre	104	Nationale

Extrait de l'annuaire Ammel et Motte des commerces de Forbach- 1939

Sidonie et Henri se sont connus par l'intermédiaire d'un ami de ce dernier : Robert Sussel (voir dossier Robert Sussel). Henri travaille alors dans un magasin de chaussures à Paris.

Henri a effectué son service militaire en Syrie durant les années 1925-1926



BEYROUTH LE 27-2-1926 CARTE
SIGNÉE PAR PAPI

Henri en Syrie



PAPI PENDANT LA GUERRE EN SYRIE LE 7-1-1926
A DAMAS



CARTE ÉCRITE PAR PAPI LE 20 AOÛT
1926 DE DAMAS



Souvenir de ma
campagne au
juin 1926
A
CARTE ÉCRITE PAR PAPI DE DAMAS A SON AMI
Paul...

Ils se sont mariés à Forbach le 6 août 1935 (selon MyHeritage) et continuent, tous deux, à diriger l'affaire jusqu'à l'été 1939.

Sidonie a accouché de Marion à Nancy le 25 août 1939. Elle ne revient pas à Forbach en raison de la déclaration de guerre et de l'évacuation qui s'ensuit. Henri est enrôlé. Il ne reverra sa fille que sept ans plus tard. Fait prisonnier, il passe la guerre dans un camp en Allemagne, à travailler dans une carrière, aux côtés du rabbin Dreyfus, le futur grand-rabbin de la Moselle.



La flèche signale Henri



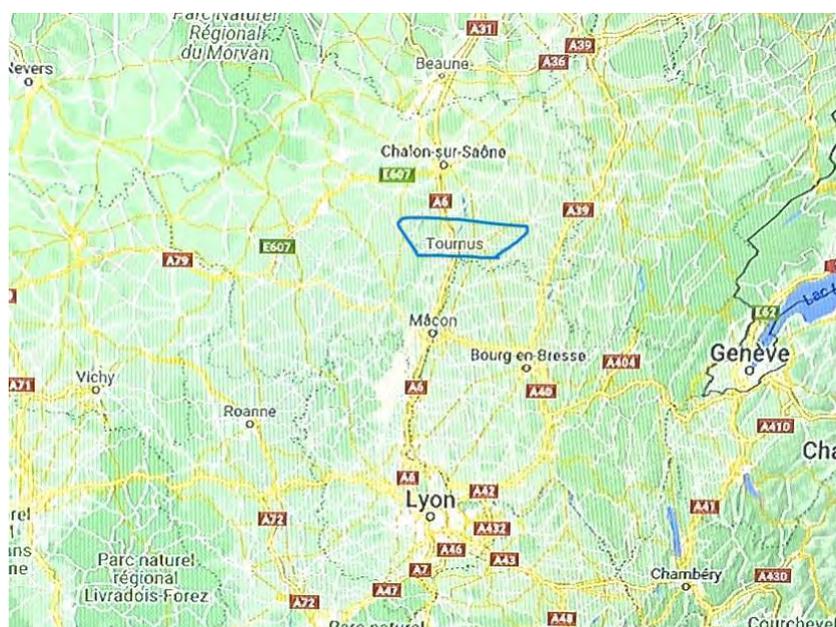
Visite de Maurice Chevalier au stalag



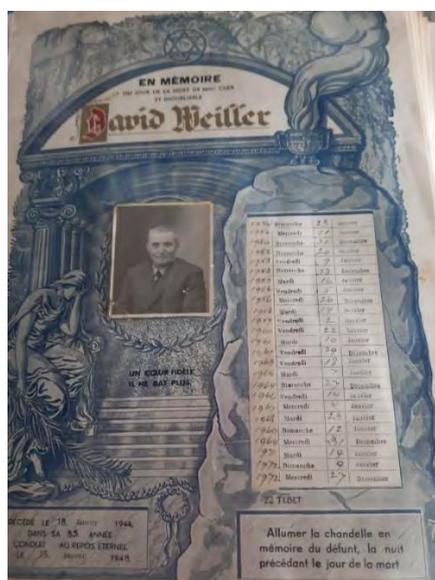
Henri, au milieu

Sidonie et son bébé partent à Lyon où se trouvent déjà d'autres membres de la famille dont un cousin, Pierre Simon, originaire de Metz (le futur gynécologue-obstétricien de renom, initiateur de l'accouchement sans douleur, un des créateurs du Mouvement français pour le Planning familial, conseiller de la santé auprès de Simone Veil). De Lyon, après l'annexion de la zone sud, elles vont à Tournus (Saône-et-Loire, à 100 kilomètres au nord de Lyon, entre Chalon-sur Saône et Mâcon) où elles séjournent toute la guerre.

Elles vivent cachées chez la famille Kaufman qui possèdent un magasin d'alimentation, logeant au premier étage. Sidonie subsiste en cultivant un champ de pommes de terre et grâce au soutien des Kaufman (famille non-juive). Durant la journée, Sidonie confie Marion à la garde de sœurs dans un cloître (Cloître Saint-Ardain ? Abbaye Saint-Philibert ?). Elle la récupère le soir.



David Weiller, le père d'Henri décède le janvier 1944.



Marion garde le souvenir du couvre-feu imposé, de fusillades sur la place qui fait face à la maison où elle et sa maman habitent et de bombardements qu'elle attribue aux Allemands. Elle se souvient également de la destruction du pont sur la Saône que font sauter les Allemands lors de leur retraite, le 3 septembre 1944. La nuit, Sidonie recouvre les fenêtres de tissus pour ne pas laisser filtrer la lumière intérieure, lors d'alertes, elles se réfugient à la cave.

Sidonie circule à vélo avec sa fille sur un porte-bébé à l'arrière et part récupérer la Citroën qui durant toute la guerre est restée parquée dans un garage à Montbellet, une commune située un peu au sud de Tournus. Marion ne sait pas comment la voiture est arrivée là, ni comment sa mère et elles ont voyagé de Nancy à Lyon puis à Tournus. Toujours est-il que c'est dans cette voiture, de couleur noire, qu'ils sont repartis à Forbach après la libération.

Henri, libéré puis démobilisé, revient malade d'Allemagne. Il est hospitalisé pendant un an dans un hôpital de Lyon.



Henri a un frère, Francis, dont la femme s'appelle Betti. Avec leur fille, ils partent vivre aux États-Unis.

Revenus à Forbach après le retour à la santé de Henri, lui, Sidonie et Marion trouvent la maison et le magasin en partie détruits, le toit arraché, sans vitres ni vitrine. Durant la guerre, elle a été occupée par un coiffeur allemand.

Marion se souvient avoir dormi sur une porte, en guise de lit, que ses parents déplaçaient quand il pleuvait.

Monsieur Festor, un ami architecte d'Henri l'assiste dans le processus de remise sur pied de l'immeuble, refaisant le toit et remplacement la vitrine du magasin, gracieusement. Le magasin est rouvert, propose de la confection pour hommes et des chemises. Il porte maintenant le nom "Au Bon Marché". La cuisine est au rez-de chaussée, le salon et les chambres sont au premier, le deuxième étage reste inhabité.



Le magasin sous son nom actuel. Il fait face à la rue Bauer. De l'autre côté de la rue Nationale, au numéro 111 faisant le coin, l'ancien magasin de Willy et de Sophie Simon

La vie reprend, rythmée par les horaires du travail. Henri chaque semaine, retrouve pour une partie de bridge ses amis Louis Klauber (voir dossier Klauber), Robert Sussel et Adolphe Lévy au café Caspar. Amoureux des chiens, Henri amenait son caniche à la synagogue (témoignage d'André Jacobs). Henri n'a jamais voulu parler de sa période en captivité, refusant de répondre aux questions de sa fille.

Comme tous ces événements communautaires se croisent et se rejoignent, il se trouve que Marion et ma sœur Simone étaient très amies (voir l'histoire de Simone dans le dossier Niderman). Elles sont nées la même année, toutes deux dans un contexte dramatique. On croise également l'inénarrable docteur Schloss dans les souvenirs de Marion : celle-ci a accompagné son papa chez le docteur. Durant la consultation, il ordonne à Henri d'arrêter de fumer. Puis, le raccompagnant à la sortie, il allume une cigarette et, sans remords, en offre une à son patient. Médecine de l'âme et non seulement du corps (je dis cela en pensant au paquet de Gitanes que j'ai jeté dans la tombe de ma mère avant qu'elle ne soit refermée pour qu'elle puisse continuer à fumer tranquillement pour l'éternité).

L'immeuble et le magasin sont vendus en 1961, à l'époque du mariage de Marion avec Jacques Gerstenhaber (25 septembre 1937- 12 novembre 2018). Jacques est un survivant de la terreur nazie qui a décimé sa famille. Son père qui travaillait pour les Houillères de Lorraine a été dénoncé, arrêté, déporté et assassiné. Il neigeait ce jour-là. Sa mère s'est réfugiée chez une voisine qui l'a fait fuir par le balcon. Les Allemands voyant les traces de pas sur la neige arrivent chez la voisine et la battent. La voisine se nommait Gaboriau, elle travaillait à la poste. Jacques et ses deux frères étaient cachés dans une

Henri et Sidonie quittent Forbach pour aller habiter Metz non loin de leur fille et de leur gendre, rue Charles de Gaulle.



Les grands magasins Schroeder étant au numéro 108, il est probable que la flèche indique "Au bon Marché"

Sidonie décède le 5 février 1986, Henri la suit quelques mois plus tard, le 8 décembre de la même année. Tous deux sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.



	Nom <i>Weiller</i>
	Prénoms <i>Sidonie</i>
	Né le <i>6 décembre 1859</i>
	à <i>Doizieux</i>
	département de <i>Bas-Rhin</i>
	Domicile <i>Stippeluffen</i>
	Le titulaire agit-il pour son compte ? <i>oui</i>
	ou pour le compte d'un tiers (1) _____
	<i>Simon</i> , le 4 JAN 1929
	Le (2) Le Sous-Préfet
	<i>sd.</i>
	<i>sd.</i>
	(1) Indiquer le nom et l'adresse de ce tiers. (2) Préfet ou Sous-Préfet.
(Signature.) Signe particulier <i>écourt</i> dont les animaux sont marqués à l'achat.	

NOM	S I M O N épouse W E I L L E R
Prénoms	Sidonie
Né le	3 novembre 1906
à	Forbach/Moselle
	NATIONALITÉ FRANÇAISE
Taille	1,57
Signes particuliers	néant
Domicile	FORBACH/Moselle 104, rue Nationale
Fait le	3 décembre 1975
par	La Sous-Préfecture de FORBACH Pour le Sous-Préfet en délégalation, Le Secrétaire en Chef, <i>[Signature]</i>
	Signature du titulaire <i>Weiller</i>
	



HANOUCAH 1E 18-12-1984



Jacques et Marion



Max-Emanuel et Marta Wolfgang

Dans le cadre de la préparation de ce dossier sur Max-Emmanuel et Marta, j'ai bénéficié du témoignage de leur fille Monique qui habite Bordeaux (lors d'une conversation téléphonique le 12 septembre 2022). Emanuel Blanco, petit-fils de Monique (il vit en Israël), a ajouté des détails, effectué des corrections et joint documents et photos (lors de nombreuses conversations téléphoniques et d'échanges de mail de janvier à mai 2023). Monique, lors d'une conversation téléphonique, confirme l'exactitude des faits contenus dans ce texte.

Max-Emanuel Wolfgang (son nom hébraïque est Menahem) est né le 23 ou le 25 septembre 1904 à Würzburg en Allemagne. Marta Ury est née le 17 novembre 1908 dans une cité proche de Sarrebruck, Dudweiler, où ses parents, David et Elisabeth (née Bonnem) possèdent une boucherie.

Les parents de Max-Emanuel, Aron-Hirsch-Arnold Wolfgang (né en 1875 à Krakow, Pologne) et Selma-Sara née Lewkowicz en 1878 à Schilberg dans la province de Posen, Prusse orientale, habitent Metz où, grâce aux capacités culinaires de Selma, ils dirigent un restaurant. De leur union naissent quatre enfants : l'ainé Simon vient au monde en 1900. Suivent Albert, Max Emanuel et Hermann.

Max-Emanuel est représentant en vins d'Alsace. Il fait la connaissance de Marta (son prénom hébraïque est Marmel) à Sarrebruck où ils se marient. En 1936, le nazisme pousse les parents de Marta à passer la frontière. Ils transplantent leur boucherie de Sarrebruck au 41 de la rue Nationale à Forbach (Entre les deux-guerres et après, se trouvait à la même adresse la crèmerie de Siegfried et de Jeanne Cerf. Etaient-ils voisins ou l'un succéda-t-il à l'autre ?). La fille de Max-Emanuel et de Marta, Monique, naît la même année. Ils logent à l'étage, au-dessus de la boucherie. Les parents de Marta, quant à eux, habitent au 5a, rue des Moulins dans un appartement appartenant à l'entrepreneur Feiss.

Le fils cadet Hermann part en Palestine en décembre 1933 et se marie durant le voyage. En décembre 1935, Aron et Selma quittent eux aussi la France pour la Palestine avec leur deuxième fils, Albert, sa femme et ses deux enfants. Les beaux-parents d'Albert sont également du voyage. Monique a gardé une carte que par l'intermédiaire de la Croix-Rouge ils ont envoyé de Palestine en France lorsqu'en raison de la guerre, les moyens normaux de communiquer ont cessé d'exister.

Comme tous les habitants de Forbach, la déclaration de guerre jette la famille sur les routes de France. Monique, Max-Emanuel, Marta et la famille de celle-ci (sa sœur Lilly, les parents David et Elisabeth) traversent la France avant d'arriver à Angoulême. La distance est parcourue dans la camionnette de la boucherie. La famille trouve rapidement un grand appartement où loger.

Max-Emanuel se porte volontaire. Il est recruté dans le cadre de l'armée polonaise qui se reconstitue en France après la déroute de la Pologne. Il part pour un camp de rassemblement et d'entraînement situé à Coëtquidan. Lui et Léon Niderman servent probablement ensemble puisque ce dernier le charge, en mai 1940, de porter du chocolat à ses enfants Joseph et Charlotte à Angoulême. Le chocolat leur sera transmis par Marta (Joseph l'écrit à son père sur une carte postale).

Après la débâcle de l'armée française, Max-Emanuel rejoint sa famille à Angoulême. Devant l'aggravation de la menace sur le sort des juifs, toute la famille passe la ligne de démarcation et s'établit à Agen, 29, rue du Docteur Louis Brocq, pour le restant de la guerre. Ils ne vivent pas cachés et leur qualité de juif est connue puisque Max-Emanuel, en bon citoyen a obéi aux consignes données aux juifs de s'inscrire au commissariat. Grâce à ses relations, il est informé des rafles à venir et des listes de gens y figurant. Il se cache alors et Monique est envoyée habiter pour quelques jours chez son institutrice, madame Bayer, jusqu'au retour du calme.

Max Emanuel échange une brève missive avec ses parents en Palestine par l'intermédiaire de la Croix Rouge. Il leur écrit en Mars 1942 et reçoit une réponse vers Août 1942 signée Papa, Mama et Trude (la femme d'Albert et amie de Marta).

Le 15 mars 1944, suite à une dénonciation, Max-Emanuel et son ami Willy Loew sont arrêtés chez eux par la gestapo. David, le père de Marta et Monique sont absents. Max-Emanuel demande au soldat allemand l'autorisation de donner son portefeuille à sa femme mais celui-ci le vole. Il a juste le temps de dire à Marta qu'il lui faut maintenant se débrouiller comme elle le peut, sans lui. Il est transféré à la prison de Toulouse. Elle, vraiment intrépide, accompagnée de Monique lui rendent visite à la prison, lui portant des vêtements. Le 14 avril 1944 un inconnu jette quelques mots sur un papier et le poste. Il y écrit que Max et Willy sont partis pour une destination inconnue, probablement Drancy. La missive arrive à Marta. De Toulouse, il est transféré à Drancy.

Le 15 mai 1944, Max-Emanuel est déporté depuis Bobigny par le Convoi 73, le seul train parti directement de France vers les pays baltes. Max parvient à griffonner quelques mots sur un papier et les jeter par la fenêtre : "départ lundi 15 mai, direction inconnue, probablement Sarre ou Allemagne, baisers Max". Une bonne âme a dû récupérer le papier et l'a, selon le tampon, posté depuis la cité des halles.

Monique conserve ces deux dramatiques missives.

878 hommes sont à bord du train. Ils sont répartis entre le fort de Kaunas en Lituanie et à la prison Patarei de Reval. Seuls 20 hommes de ce convoi survivent à Patarei à la fin de la guerre. Deux frères Klein se sont eux échappés de Kaunas.

Pour tenter de saisir l'horreur de la marche vers une mort atroce de Max-Emanuel et de ses compagnons, il est recommandé de voir les sites consacrés au Convoi 73. Par exemple :

<http://www.convoi73.net>

Article de Wikipédia : Convoi no 73 du 15 mai 1944

Les 878 déportés du convoi furent emmenés au Neuvième Fort, un camp d'extermination, de Kaunas en Lituanie, et à la prison Patarei de Reval (Tallinn) en Estonie. Seulement 22 déportés étaient encore en vie en 1945.

Les familles de victimes n'ont appris la destination de ce convoi qu'au milieu des années 1990, soit cinquante ans après les faits, notamment avec la découverte d'une inscription sur un mur du Neuvième fort « Nous sommes 900 Français ».

Ce fut le seul convoi de déportation originaire de Drancy à avoir cette destination, même si la cause de ce choix demeure inconnue. En effet, ceux-ci étaient généralement dirigés vers le camp d'Auschwitz, de Majdanek, de Sobibor ou de Buchenwald. En outre, à la différence des autres, le Convoi 73 était composé uniquement d'hommes, peut-être pour participer à la construction d'ouvrages bétonnés pour l'organisation Todt. « Travailleurs » pour tenter d'éviter la déportation vers les camps d'extermination, une partie des victimes était volontaire. Toutefois, une hypothèse récente suggère qu'il s'agissait en fait de déporter ces hommes pour leur faire effacer les traces d'exactions déjà commises dans les pays baltes.

David est mort peu après l'arrestation de son gendre. Parti rendre visite à des proches à Rabastens, il est contrôlé par les Allemands au passage d'un pont. Il se sent mal et se rend dans une pharmacie voisine. Avant que le pharmacien puisse lui porter secours, il est terrassé par une crise cardiaque. Le rapport du pharmacien est envoyé dans les jours qui ont suivi aux services municipaux d'Agen. Ces derniers localisent des voisins de Marta qui apprend ainsi le décès de son père. Monique conserve le rapport du pharmacien. Après la guerre, Marta fera en sorte que le corps de David soit transféré au cimetière juif de Forbach.

Le frère aîné de Max-Emanuel, Simon est fusillé le 27 mars 1944 par un détachement de la division Brehmer. Il fait partie d'un groupe de 50 otages raflés après que deux jours auparavant, deux officiers allemands furent abattus près de Brantome par un groupe de résistants. Simon et 24 otages ont été fusillés à Sainte-Marie-de-Chignac. Son nom figure sur une stèle à l'endroit précis de l'exécution au lieu-dit des Rivières Basses. Le Maitron, dictionnaire biographique des fusillés, guillotins, exécutés, massacrés 1940-1944, mentionne les circonstances de son assassinat :

Simon Wolfgang fut l'une des nombreuses victimes de la division Brehmer en Dordogne.

Du 26 mars au 2 avril 1944, la division Brehmer, ou division B de l'initiale du patronyme de son chef, le général Brehmer, accompagnée par des éléments de la Sipo-SD et de la Brigade nord-africaine et bénéficiant de renseignements collectés par des délateurs, collaborationnistes ou non, et par l'administration de Vichy, traversa le département de la Dordogne, traquant les maquisards et massacrant des civils en représailles dans le cadre d'opérations de répression, mais aussi en conduisant une politique génocidaire à l'encontre des nombreux Juifs réfugiés dans le département. Les hommes furent abattus parce que Juifs et les femmes et les enfants furent souvent arrêtés, transférés à Drancy puis déportés vers les centres de mise à mort, Auschwitz-Birkenau principalement.

En zone dite libre puis zone sud, les Juifs avaient été recensés en application d'une loi de Vichy du 2 juin 1941, le jour même de la promulgation du second statut des Juifs ; un recensement spécifique des Juifs étrangers intervint en janvier 1942 ; enfin, une loi de Vichy du 11 décembre 1942 imposa en zone sud la mention « juif » sur la carte d'alimentation et sur la carte d'identité des Juifs français et étrangers.

Simon Wolfgang quitta Mayence pour Sarrebruck puis il s'établit à Strasbourg en 1930 avec sa famille. Il fut évacué en septembre 1939 avec sa femme, Berthe Osswald et leurs trois enfants, vers Douzillac (Dordogne). Il s'engagea dans la Légion étrangère pour échapper, en tant que ressortissant allemand à l'internement au camp de Mirecourt, et il fut affecté au camp de Sathonay puis envoyé à Sidi-Bel-Abbès, où il contracta le paludisme. Démobilisé, il rejoignit sa famille en Dordogne. Le 14 juin 1941, il fut incorporé au 665e Groupement de Travailleurs étrangers de Soudeilles (Corrèze) sous le matricule n° 665 257, mais affecté en permanence au 647e GTE de Chancelade (Dordogne). Il en fut libéré le 15 octobre 1942 par la commission d'incorporation, peut-être parce qu'il avait été engagé volontaire. En contact avec le maquis, il fut arrêté à Périgueux par la Sipo-SD ou la Milice. Il fit partie des 23 exécutés comme otages à Sainte-Marie-de-Chignac au lieu-dit Les Potences le 27 mars 1944, par des éléments de la division Brehmer en représailles à une action de la Résistance. Les victimes étaient en majorité, comme lui, d'origine juive. Une partie de sa famille, dont son frère, Max Emmanuel, était réfugiée à Agen. Max était né le 23 septembre 1904 à Würzburg. Par deux fois il fut arrêté par la milice et relâché, car c'était Simon, engagé dans la Résistance, que l'on recherchait. Pourtant, le 15 mars 1944, il fut arrêté par la Gestapo, avec son ami Willy Loew, interné à Drancy et déporté par le convoi n° 73.

Son nom ne figure pas sur la stèle érigée au lieu-dit Rivières-Basses, car il faisait partie des cinq victimes dont l'identité restait inconnue. Il fut identifié à la suite des recherches

menées par Bernard Reviriego. L'acte de décès numéro 17, établi le 29 mars, évoque un inconnu immatriculé sous le numéro 9. Son corps fut pourtant reconnu par son fils et sa femme peu après les faits, mais l'acte de décès n'a pas encore été modifié et la stèle n'a pas pris en compte cette identification.

Voir Sainte-Marie-de-Chignac, 27 mars et 1er avril 1944

A la libération, Elisabeth, Marta, Monique et Lilly rentrent à Forbach. Monique décrit le retour comme étant peu glorieux. La ville est en partie détruite. Ils retournent à habiter rue des Moulins dans leur appartement qu'elles trouvent vide, les meubles ayant été volés puis vendus aux enchères. Il ne restait sur le parquet qu'un tableau contenant une photo de Monique enfant. La liste des acheteurs, allemands, et leurs coordonnées ayant été conservées, une partie du mobilier, dont la chambre à coucher sera récupérée. Pour subsister, Marta effectue des petits travaux, du troc des deux côtés de la frontière avant de stabiliser sa situation financière. Elle déménage au 2, rue de la gare et ouvre une mercerie dans la rue Nationale. Elisabeth est morte le 3 septembre 1953, Marta décède le 25 octobre 1990. Elles reposent au cimetière israélite de Forbach.



De gauche à droite : Max-Emanuel, Simon, Albert et Hermann|



En 1934, à Sarrebruck, entre Marta (à droite) et sa belle-sœur Lilly Ury



Avec Monique à Forbach en 1937 devant la boucherie de sa belle famille



A l'armée, debout en vêtements civil



A Angoulême en 1940. De gauche à droite : Max-Emanuel, Elisabeth et David Ury, Marta. Monique au premier plan a 4 ans



Le 3 avril 1943 à Agen



En 1944, l'année de l'arrestation, à Agen

Max et Willy partis le 16-4
66 pour une destination
inconnue probablement
Drancy.

CAMP DE DRANCY

1988 2471

Reçu de
M. WOLFGANG
Emanuel
à Agen

la somme de
quarante deux mille
neuf cent vingt cinq francs

42925^F
P.A. Julien

Drancy, le 1944.
Le Chef de l'Office du Camp

Mémorial
SHOAH

Toute reproduction interdite.

Adr: Nry 29 Rue Dr. Brocq
Agen/Cot et G.

Depart Lundi 15 Mars
Direction inconnue

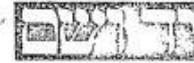
Probablement Serre
ou Allemagne
Brisers Metz.

NOMS

TÉLÉPHONE

YAD VASHEM

דף-עד דאף-עד

Institut Commémoratif
des Martyrs et des Héros

Feuille de Témoignage

Boîte Postale 3477
Jérusalem, Israël

<p>חוק זכרון השואה והגבורה — תשי"ג 1953 קובץ בסעיף מס' 2: תפקידו של ירושם הוא לאסוף אל המולדת את זכרם של כל אלה מבני העם היהודי, שנפלו ובספר את נפשם, נלחמו וספדו באויב הנאצי ובקונצוריו, ולחיות שם וזכרו להם, לטובות, לאיגודים ולמוסדות שנתרמו בגלל השתייכותם לעם היהודי. (ספר הנזקים מס' 132)</p>	<p>LA LOI SUR LA COMMEMORATION DES MARTYRS ET DES HEROS, 5713—1953 stipule dans l'Article 2 :</p> <p>Il incombe à YAD VASHEM de recueillir, sur le sol de la patrie, le souvenir de tous ceux, parmi le peuple juif, qui ont péri dans l'Holocauste ou dans la lutte contre l'ennemi nazi et ses complices, et de perpétuer leur nom ainsi que celui des communautés, organisations, et institutions anéanties pour la seule raison qu'elles étaient juives.</p>	
	<p>1. שם המשפחה * WOLFGANG</p>	
	<p>2. השם הפרטי (שם לפני הנישואין) Prénom (née) Max-Emmanuel</p>	
	<p>3. תאריך הלידה Date de naissance 23.9.1904</p>	<p>4. מקום הלידה (עיר, ארץ) Lieu de naissance (ville, pays) Wimpfen Allemagne</p>
<p>5. שם האב Prénom du père Selmo</p>		<p>6. שם האם Prénom de la mère Aton</p>
<p>7. שם בן או בת הזוג Prénom du conjoint (née) Marta née URY Dudweilersstr. 5</p>		<p>8. מקום המגורים לפני המלחמה Lieu de résidence avant la guerre Starbriicken Dudweilersstr. 5</p>
<p>9. מקומות המגורים במלחמה Lieux de résidence pendant la guerre AGEN Lot et garonne France, rue du Dr. Brocq</p>		<p>10. נסיבות המוות (זמן, מקום, וכר) Circumstances de la mort (lieu, date, etc.) Arrestation par la Gestapo, rue du Dr. Brocq, le 15.3.1944</p>
<p>אני, הח"מ Je soussigné, Marta Wolfgang</p>		<p>הגרה ב (כתובת מלאה) demeure (adresse complète) 2 rue de la gare, 57600 FORBACH, F</p>
<p>קירבה (משפחתית או אחרת) Lien de parenté ou autre avec le défunt épouse</p>		<p>צהירה בזה כי עדות זו נכונה לפי מיטב ידיעותי. déclare, en mon âme et conscience, que ce témoignage est conforme à la vérité.</p>
<p>חתימה Signature Marta Wolfgang</p>		<p>מקום ותאריך Lieu et date Forbach, le 10. mai 1978</p>
<p>Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un nom qui ne seront pas oubliés.</p>		

* נא לרשום את שמה של כל נספה על דף נפרד.

* Prière d'inscrire le nom de chaque victime de l'Holocauste sur un formulaire différent.



La stèle à Sainte-Marie-de-Chignac

DEMANDEUR — ANFRAGESTELLER — ENQUIRER		
Nom - Name	WOLFGANG	
Prénom - Vorname - Christian name	Emanuel, Max	
Rue - Strasse - Street	29 Docteur Louis Brocq 29	
Localité - Ortschaft - Locality	Agen	
Département - Provinz - County	Lot et baronne	
Pays - Land - Country	France	
Message à transmettre — Mitteilung — Message (25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial — nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten) — (not over 25 words, family news of strictly personal character).		
Bin in grosser Sorge um euch alle, erwarte dringendst ein Lebenszeichen. Wir sind alle gesund auch Simon und Familie Viele Küsse Max, Martha und Monique		
Date - Datum	11. März 1942	
DESTINATAIRE — EMPFÄNGER — ADDRESSEE		
Nom - Name	WOLFGANG	
Prénom - Vorname - Christian name	Arnold -	
Rue - Strasse - Street	10 Atabouritr. 10	
Localité - Ortschaft - Locality	Tel-Aviv	
Province - Provinz - County		
Pays - Land - Country	Palestine	
RÉPONSE AU VERSO Prière d'écrire très lisiblement	ANTWORT UMSEITIG Bitte sehr deutlich schreiben	REPLY OVERLEAF Please write very clearly

RÉPONSE	ANTWORT	REPLY
Message à renvoyer au demandeur — Mitteilung an den Anfragesteller zurückzusenden — Message to be returned to enquirer (25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial) — (nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten) — (not over 25 words, family news of strictly personal character).		
Nachricht mit grosser Freude erhalten. Wie sie gesund. Albert, Hermann & Familie. Alles Viele Küsse Papa Mama, Trude die Frau von Albert		
Date: Datum:		
PALESTINE PASSED BY CENSOR 137		
11. APRIL 1942		
Prière d'écrire très lisiblement Bitte sehr deutlich schreiben Please write very clearly		

L'échange épistolaire entre Max-Emanuel et ses parents (adressée à son père sous le nom Arnold et signée Papa, Mama, Trude la femme d'Albert et amie de Marta)

En 2010, Monique et Emanuel ont accompli le pèlerinage à Kaunas, dans le cadre de l'association des familles et amis des déportés du convoi 73. Emanuel à légué au musée du site un panneau bilingue préparé par Emanuel en A3 pour le Fort IX à Kaunas et en A4 en français pour le Lien de l'association du Convoi 73. Il comprend les photos et documents rassemblés plus haut dans ce dossier :



Max Emanuel Wolfgang (מנחם בן אהרון), né le 23/09/1904
Déporté sans retour par le convoi 73 le 15/05/1944



1934, Saarbrücken, Allemagne
Max Emanuel entouré de son épouse Marta (à droite) et de sa belle-sœur Lilly Ury (à gauche) se promenant dans les rues de Saarbrücken où ils habitent.



1913, Würzburg, Allemagne
De gauche à droite Max Emanuel et ses trois frères Simon, Albert et Hermann. Alors qu'Albert et Hermann partirent avec parents et familles pour la Palestine en 1935 dans l'un des derniers bateaux partant d'Allemagne, Max Emanuel et Simon se réfugièrent en France. Simon sera fusillé par les Allemands à Périgueux le 17 Mars 1944.



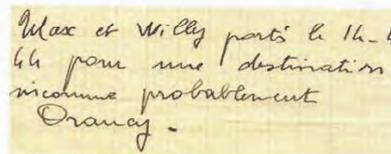
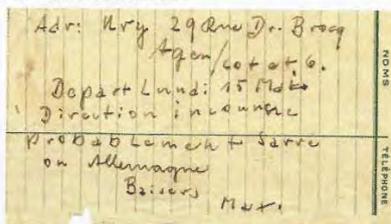
3 Avril 1943, Agen, France
Max Emanuel pose avec sa fille Monique, dont c'est le septième anniversaire, et sa femme Marta devant un palmier à Agen dans le Lot-et-Garonne en "France Libre".



Mars 1940, Angoulême, France
Monique, à presque 4 ans, entourée de son père, de ses grands-parents maternels Elisabetha et David Ury et de sa mère. En 1939 tous les Forbachois sont évacués à Angoulême.



1937, Forbach, France
Fin 1935 Max Emanuel et sa belle famille quittent l'Allemagne nazie pour la France. Il pose avec sa fille Monique devant la nouvelle boucherie de sa belle famille à Forbach, France.



Mars à Mai 1944 de Toulouse à Drancy, France
Le 15 Mars 1944 Max Emanuel Wolfgang est arrêté par la Gestapo à son domicile avec son ami Willy Loew. Emprisonnés à Toulouse pendant un mois ils seront ensuite transférés à Drancy le 14 Avril 1944. Un message annonçant la nouvelle est envoyé à Marta Ury. Le 15 Mai 1944 ils seront déportés sans retour par le convoi n°73 du 15 Mai 1944 à destination de Kaunas en Lituanie et de Tallinn en Estonie. Message de la main de Max Emanuel envoyé depuis Drancy exprimant ses doutes sur la destination inconnue du convoi, peut-être la Sarre ou l'Allemagne ?

La famille Zweig

Maurice Zweig était un ami de Joseph et Charlotte, mon frère et ma sœur, à l'époque de leur jeunesse, celle des clubs de jazz où l'orchestre J4 tenait la vedette. Cette relation s'est distendue par la suite et je n'ai pratiquement plus jamais entendu parler de lui. Je connaissais ses parents, David et Lydie, propriétaires d'un magasin de vêtements au coin des rue Nationale et de la Montagne. J'ai su que Maurice et son épouse s'étaient installées en Israël où il est décédé il y a quelques années. En janvier 2023, vérifiant ce que MyHeritage sait de cette famille, j'ai trouvé une dynastie foisonnante et complexe y compris des photographies prises en Pologne. Afin d'en savoir plus, j'ai consulté mon ami André Jacobs. Ce puits sans fond de savoir sur le passé de la communauté et de ses membres qu'il est me permet de verser un peu de lumière sur cette famille (lui et sa femme furent de grands amis de Joseph Zweig et de la sienne). Surtout, il m'a communiqué le numéro de téléphone de Liliane, fille de Jacob/Jacques Zweig, le frère du David Zweig de Forbach. Je l'ai appelée le 3 février 2023, découvrant ainsi une étonnante saga familiale. Elle m'envoie par la suite corrections, additions, précisions et photos.

Les origines de la famille sont polonaises et MyHeritage permet de retracer son histoire jusqu'au dix-huitième siècle :

Shlomo Moszkowicz, fils de Mosko et de Faigi est né à Lodz. En 1872, il épouse Sarah Perli Lebowicz. Ils eurent cinq enfants (après le décès de Shlomo en 1880, Sarah Perli épouse, en 1884, Abram Isaak Knopp. Ils auront six enfants).

Une des filles de Shlomo et de Sarah-Perli, Rivke Moszkowicz, née le 3 mai 1876, se marie en 1896 avec Chaim Josek Cwajg (fils de Anszel Cwaig et de Sura Dzaloszinski), né le 15 septembre 1872. Le nom de famille de leurs enfants s'écrira Zweig : Liebe Rajzla, Jacob et David. Après la mort de Chaim, en 1903, Rivke épouse Nissan Lewkowicz avec lequel elle a encore cinq enfants, dont deux filles (Rachel et Laja).

Jacob (né le 17 août 1898) et David (le 29 novembre 1901) ont quitté la Pologne pour la France.

Jacob épouse Feiga (Esther) Pokrzywa, originaire de Lodz elle aussi. Elle est née le 10 octobre 1905. Jacob et Feiga sont cousins (fils et fille de Chaya-Laja et Rivke, toutes deux Moszkowicz). Ils ont un enfant, Joseph, qui vient au monde à Strasbourg, le 2 juillet 1930. Feiga sera assassinée à Auschwitz en 1942. Jacob se remarie après la guerre avec Gitla (Szabason de son nom de jeune fille), née à Varsovie le 10 juillet 1909. Jacob et Gitla habitaient Sarreguemines où ils sont morts et enterrés (lui, le 6 juin 1987, elle, le 27 août 1998). Jacob a obtenu la nationalité française le 6 juin 1951. Le fils de Jacob et de Feiga, Joseph, épouse Rachel Kamholz, originaire de Metz où elle est née le 15 juin 1929. Ils ont deux fils. Jérôme naît à Metz le 28 septembre 1956. François vient au monde en 1962 ; il vit à Lyon.

Joseph est décédé le 7 janvier 2008, il est enterré au cimetière israélite de Forbach, tout comme Rachel, décédée le 19 août 2016. Leur fils Jérôme, mort à Sarreguemines le 22 mai 2009 est lui aussi enterré dans ce cimetière.

David, qui a francisé son nom de famille (Vaygue), épouse Luba Hecht née le 3 décembre 1913 à Tuszyn. Ils ont un fils, Maurice, né le 23 juillet 1934 à Sarreguemines. David meurt le 8 août 1997, Luba le 4 avril 2000. Tous deux sont enterrés au cimetière israélite de Forbach. Maurice décède le 7 juin 2012 en Israël.

Voici pour les informations trouvées dans MyHeritage. Elles nous apprennent que ce sont David et son neveu Joseph qui sont arrivés à Forbach sans précisions concernant les circonstances ou les années. On y trouve également quelques photos :

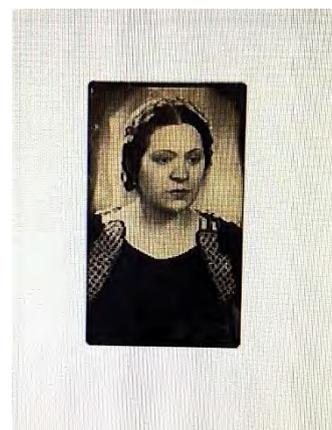


Sarah-Perli avec son second mari Abram-Isaac Knopp



A gauche, Rivke Cwajg, née Moszkowicz

A droite Feiga Zweig, née Pokrzywa, assassinée à Auschwitz



A gauche Gitla Zweig, née Szabason

A droite, Joseph, Rachel et François à sa Bar-Mitzva



Venons-en aux éléments, non contenus sur le site, qu'ajoute André, le 1^{er} février :

Jacob et sa seconde femme, Gitla, ont eu une fille nommée Liliane qui vit à Paris. André me communique ses coordonnées.

Jacob, Feiga et leur fils Joseph sont réfugiés à Angoulême pendant la guerre. Feiga et Joseph sont arrêtés. Jacob parvient à libérer Joseph mais pas sa femme qui est déportée et assassinée à Auschwitz.

L'histoire qui suit est la synthèse de ma conversation du 3 février avec Liliane et d'un mail, le 25 février. Elle complète mais surtout met en lumière le trajet hors du commun de David devenu forbachois et de Jacob, devenu et resté Sarregueminois jusqu'à son décès. Leur immense générosité à l'égard de leur famille est palpable dans ce témoignage.

Pendant la première guerre mondiale, les Allemands ont fait venir de la main d'œuvre polonaise afin de pouvoir faire fonctionner l'aciérie Thyssen d'Hagondange, en Moselle dont le personnel avait été appelé à l'armée. Jacob se trouvait parmi ces ouvriers. Après la guerre, il reste en France où le travail le mène d'Hagondange (1916-1922) à Mont-Saint-Martin (1922-1923), de là à Audun-le-Tiche (1923-1925) et enfin à Sarreguemines où le 8 décembre 1925, lui et David, qu'il a fait venir en France trois ans après lui, ouvrent un magasin de vêtements : le Stock Américain au 25 de la rue des Généraux Crémer. Avant d'avoir les moyens d'ouvrir ce magasin, les deux frères ont été marchands ambulants. En France, Jacob se fait appeler Jacques.

En 1927, Jacques épouse sa cousine Feiga Pokrzywa qui de Pologne est venue habiter Paris où elle est cuisinière. Leur fils Joseph naît le 2 juillet 1930 à Strasbourg.

En 1929, David se marie à son tour, avec une cousine Moszkowicz, Frances, qui vit à Londres. Il est possible que le mariage ait eu lieu à Londres. Quelques mois plus tard, Frances, enceinte, quitte David pour retourner vivre à Londres où elle accouche d'un fils, appelé Joseph lui aussi, comme son cousin.

Quatre ans plus tard, David se remarie, avec Luba/Lydie, Hecht de son nom de jeune fille, née le 3 décembre 1913 à Tuszyn, en Pologne. Maurice naît le 23 juillet 1934, à Sarreguemines.

David, qui possède et dirige un magasin à Forbach où il s'est installé en 1927 au coin des rues Nationale et de la Montagne, habite avec Lydie et Maurice dans l'appartement du 1^{er} étage (comme la plupart des commerçants juifs propriétaires de magasins dans la rue Nationale).

En 1927, les deux frères font venir leur maman, Rivke et ses deux plus jeunes filles issues de son second mariage avec Nissan Lewkowicz (Rachel/Rose et Laja/Lily). Toutes trois habitent chez Jacques à Sarreguemines où elles vont à l'école. Dans un mail, le 25 février, Liliane précise : " A 14 ans, Rose est retirée de l'école pour travailler dans le magasin de Jacques, à Sarreguemines, jusqu'à

son mariage en décembre 1935 avec Isy (Israël) Lipszyc. Puis Lily est à son tour retirée de l'école à 14 ans et rejoindra Forbach pour travailler dans le magasin de David, jusqu'à son mariage avec Josef Gotlib, un juif français de Metz (celui-ci sera déporté en 1942 et ne reviendra pas). Les deux frères dotèrent leurs sœurs : Rose reçut un magasin de chaussures à Forbach, Isy s'installe avec elle.

En 1939, Rose, Isy et leur fils Norbert habitent encore à Forbach. Lily quant à elle reçut une dote lui permettant d'ouvrir un magasin de vêtements avec son époux à Metz".

Jacques Knopp, un demi-frère de Rivke, né en 1897, et sa famille rejoignent également Jacques (Zweig), avant-guerre, à Sarreguemines.

Les affaires des deux frères vont bien et leur permettent d'acheter une maison en Israël et deux autres à Trouville.

Sentant venir la tragédie, Jacques, David et leurs familles quittent Forbach pour Trouville avant la déclaration de guerre et l'évacuation qui s'en suit. David est recruté ou s'est engagé dans l'armée (Liliane possède une photo de lui en uniforme mais aucune précision sur la durée et les faits accomplis).

La décision des forces d'occupation allemandes d'éloigner les réfugiés juifs de la côte atlantique les oblige tous à quitter Trouville.

Jacob, Feige et Joseph partent pour Angoulême. Ils habitent 8 rue de l'Orient. Lorsque, fin 1941, les décrets deviennent menaçants pour la sécurité personnelle des juifs, Jacques, pensant qu'elles ne mettent en danger que les hommes, passe la ligne de démarcation et voyage entre Lyon, Grenoble et Vienne. Il veut faire venir sa femme et son fils. Feiga et Joseph sont arrêtés au moment du passage de la ligne de démarcation et emprisonnés. Joseph est interrogé, en Allemand, par le directeur de la prison qui lui demande s'il a de la famille à l'extérieur. Le garçon lui répond par l'affirmative et le directeur lui ouvre la porte et le renvoie. La raison de la conduite du directeur n'a jamais été éclaircie. Joseph est recueilli par le rabbin Bloch ou par le professeur Weil de Sarreguemines, passe quelques semaines dans un home de l'OSE où Jacques le récupère.

D'avril à Septembre 1942, Feiga se trouve au camp de Poitiers d'où elle envoie des cartes postales à Lyon où résident David, Lydie, Maurice et Rivke, rue Bataille. Liliane a rassemblé ces cartes et en a fait don au mémorial de la Shoah où elles sont cataloguées. Feiga est déportée et assassinée.

David entre en résistance comme l'attestent les dossiers administratifs de résistants et résistantes du musée de la résistance en ligne. Il le mentionnait après la guerre mais il n'y a pas de précisions quant au rôle qu'il a tenu.

Après la guerre, David, Lydie et Maurice sont rentrés à Forbach, reprenant le magasin. Lydie a perdu toute sa famille restée en Pologne : mère, père et ses sœurs. Il ne lui reste qu'une cousine qui a fait son alyah avant 1939. David et Lydie ont vécu à Forbach jusqu'à leur mort (lui, le 8 août 1997, elle le 4 avril 2000). Ils sont enterrés au cimetière israélite de Forbach.

Jacques reprend son affaire à Sarreguemines. Il rencontre Gitla. Elle est née le 10 juillet 1909 à Varsovie, fille de Moshe et Regina/Rywka Szabason. En 1950 naît Liliane.

Jacques et Gitla recueillent deux filles de Jacques Knopp. Ce dernier et sa femme ont été déportés à Auschwitz d'où ils ne sont pas revenus. Au début des années 50, les deux filles émigrent aux USA.

Dans son mail, Liliane décrit le sort de ceux des enfants de sa grand-mère Rivke (de son premier mariage avec Chaim Josek Cwaig et de son second avec Nissan Lewkowicz) et de leurs familles :

- L'aînée des enfants, Liba Rajsła Goldberg (née Cwajg) est assassinée avec son mari et ses six enfants à Chelmno, tout le même jour.
- La femme et le fils d'Alex Lewkowicz. Alex, lui, a été déporté et a survécu à Auschwitz. Il rejoint la famille en Lorraine après la guerre, s'installe à Metz et y épouse une veuve avec deux enfants (tante de Rachel Zweig). Il n'aura plus d'enfants.
- La femme et les enfants d'Itschel Lewkowicz. Lui-même survit à Auschwitz tout comme son frère Alex. Il partira en Israël, se remariera avec une survivante et aura deux filles
- Un autre fils du second mariage de Rivke, Koppel Lewkowicz, sa femme et ses quatre enfants sont tous assassinés, probablement à Chelmno.

Rivke décède, à Sarreguemines, le 20 novembre 1956. Jacques et Gitla décèdent respectivement en 1987 et 1998, à Sarreguemines où ils sont enterrés. Liliane vit à Paris.

Joseph passe son bac à Sarreguemines, part étudier la dentisterie à Nancy et, en 1956, ouvre un cabinet à Stiring-Wendel. La même année, il épouse Rachel Kamholz originaire de Metz. Ils s'installent à Forbach, rue de Remsing. Leur premier fils, Jérôme, vient au monde en 1956, le second François, en 1962. Joseph, Rachel et Jérôme ont vécu à Forbach jusqu'à leur mort. Ils sont enterrés au cimetière israélite de Forbach. François vit à Lyon.



Gitla



David en 1940 (photo transmise par Liliane)



ZWEIG

FEIGA

36

Le nom de Feiga sur la stèle au conservatoire d'Angoulême (le troisième avant la fin sur la colonne de droite)



A gauche, David, à droite, Jacques (photo transmise par Liliane)



Joseph et Rachel en 2002. Photo transmise par André Jacobs



Photo reçue d'André Jacobs



Photo reçue de Liliane

Additif : ceux dont on ne sait presque rien

Le plan établi dans les années 60 du vingtième siècle, qui m'a été confié par Roland Bloch, rassemble les noms de membres de la communauté vivant après-guerre à Forbach, selon le siège qu'ils occupaient à la synagogue. Pour certains, le peu de détails les concernant ne sont pas suffisants à la préparation d'une synthèse de leur histoire et celle de leur famille. Je les ai rassemblés et les présente dans l'ordre des numéros du siège qu'ils occupaient et pour l'utilisation duquel ils cotisaient.

De plus, le 12 mars 2024, Marcelle Klauber m'a envoyé une liste en date du mois de juin 1968 comprenant 91 noms et adresses, faisant apparaître aux côtés de ceux bien connus, d'autres membres inscrits à la communauté dont je n'avais jamais entendu parler.

Le plan

SYNAGOGUE						PLAN					
1	3	5	7	9	11	13	15	17	19	21	23
Robert LEVY	Hugo HANAU	Maurice EINHORN	Fud MICHELS	Max LEVY	Louis BORG						
25	27	29	31	33	35	37	39	41	43	45	47
BIALEK	Jos. BANNER	Rob LEVY	Eric SALOMON	Max DAVID	Jules DAVID						
25	27	29	31	33	35	37	39	41	43	45	47
Julien CAHEN	Sig ISAAC	Rudolf BLOCH	Roger CAHEN	Henri WEILLER	Robert SUSSEL						
37	39	41	43	45	47	49	51	53	55	57	59
Max HANAU	OBERMANN	Roger CERF	Fernand BORG	Henry HANAU	Simon EINHORN						
49	51	53	55	57	59	61	63	65	67	69	71
Léo EPSTEIN	Serge HIRSCH		DREYFUSS	Abraham HAAS							
61	63	65	67	69	71	73	75	77	79	81	83
Claude BLOCH	Henri BLOCH	Edgar KAHN	Gilbert BORG	Raymond KLAUBER	Claude CERF						
73	75	77	79	81	83	85	87	89	91	93	95
BENHAIM	FREDERIQUE	RINDING	GUTHMAN	SITON	BLUTBERG						
85	87	89	91	93	95	97	99	101	103	105	107
											SPITINSKI
97	99	101	103	105	107	109	111	113	115	117	119
109	111	113	115	117	119	121	123	125	127	129	131

HOMMES						FORBACH					
2	4	6	8	10	12	14	16	18	20	22	24
Ricardo HAAS	Raul HAAS	Sally HANAU	Jorge POLSTOCK	Isaac LEVY	Raymond LEVY						
14	16	18	20	22	24	26	28	30	32	34	36
Jules LEVY	Eric KAHLMANN	Willy SITON	Ed SCHLOSS	Ochs OCHS	Simon LEVY						
26	28	30	32	34	36	38	40	42	44	46	48
STRINBERG	Yvan SITOT	KOZCHEN	KEZPINSKI	Jos NIDERTMAN	Maurice CERF						
38	40	42	44	46	48	50	52	54	56	58	60
NIDERTMAN	KASRIEL	Miriam JACOB	Arthur LEVY	Louis LIEBMAN	Jacobs BAER						
50	52	54	56	58	60	62	64	66	68	70	72
Moss KAGAN	ANDERTMAN	ANDERTMAN	ANDERTMAN	Edmond KARD	Ed SALOMON						
62	64	66	68	70	72	74	76	78	80	82	84
LYON	Max BAER	FLEISCHER									
74	76	78	80	82	84	86	88	90	92	94	96
SCHACHTER	Maurice ZWEIG	Chai LEVY									
86	88	90	92	94	96	98	100	102	104	106	108
LIPSYC											
98	100	102	104	106	108	110	112	114	116	118	120

Hommes

SYNAGOGUE		FORBACH	
PLAN		DAMES	
1 Rose LEVY	27 Max HANAU	37 A. JUSSEL	52 KARP
2 OBERMAN	28 Rosa FOHLEN	38 LOEB	28 F. BORIS
3 NAIGEBORN	29 Maxine WOLFGANG	39 WIEBANN	29 L. BORIS
4 BUTHAN	30	40 HENI BLOCH	30 ISRAEL
5 Simon LEVY	31 Willy KIMON	41 FRAU A. BLOCH	31 WELER
6 Max HAAS	32 HILDE HILF	42 S. JACOB CAHEN	32 G. BLOCH
7 Idorn ZWEIG	33 POLITZER	43 SAUL STERN	33 B. BLOCH
8 KOSCHEN	34 NOISE	44 CLAUDE LEVY	34 A. DAVID
9 KETNINSKI	35 Louis KLANGER	45 SCHACHTER	35 JOSE LEVY
10 ERSTEIN	36 JACOB	46 YOUNG SMIDT	36 NOBMAN
11 PASQUAT	37 Max COCH	47 GOLDSTAU	37 BIRKMAN
12 V. LEVY	38 ALEXANDRE		38 BURGERS
13 DREYFUSS	39 Rosa CAHEN		39 KOBELMAN
14	40		40 FRAU CAHEN
15 EINHORN	41		41 FRAU CAHEN
16 Paul KAHN	42		42
17 Max KAHN	43		
18 Paul MICHELS	44		
19 AD LEVY	45		
20 SAUL HANAU	46		
21 AD CERF	47		
22 HENI BLUTBERG	48		
23 MENDEL	49		
24 Armand LEVY	50		
25 Rosette DAVID	51		

Femmes



Depuis la galerie des femmes



Depuis la tribune du consistoire

COMMUNAUTE ISRAELITE

57 • FORBACH

Secrétariat : 98 Avenue St-Rémy

Tel. 85-25-27

C. C. P. Strasbourg 593-07

- Banque : C. I. A. L. Forbach -

LISTE DES MEMBRES

Le 1er Juin 68

ABRAHAM Louis	12 Rue de Remsing	FORBACH	LAMBERT R Mello	ru e Couturier	FORBACH.
AMMOU Nissim	100 Avenue ST Remy	"	LAZARE Mme	9 Rue Jos Ritter	"
AMSALEM Gérard	14 Rue des Alouettes	"	LEVY Adolphe	175 Rue Nationale	"
ISAER Jacques	7 Rue du Pont	"	LEVY Armand Mme	98 Av St Reny	"
BENHAIM Victor,	24 Rue Roger Cadel	"	LEVY Claude	255 Rue Nationale	"
BENSOUSSAN M,	4, Les Capucines	"	LEVY Curt	16 Rue Nationale	"
BENZAKKI Georges	Boite Postale 143	"	LEVY Lucien	5 Les Capucines	"
BIALEK	22 Rue Bel Air	"	LEVY Olga Mme	15 Rue Nationale	"
3LOGH André	6 Rue de la Gare	"	LEVY Paul	Ruelle Hass	"
BLOCH Claude	23 Rue Bauer	"	LEVY Paul	25 Rue Poincaré	"
BLOCH Erwin	98 Av St Rémy	"	LEVY Raymond	179 Rue Nationale	"
BLOCH C, Mme	85 Rue Nationale	"	LEVY Robert	55 Rue Nationale	"
BLOCH Henri	163 Rue Nationale	"	LEVY Sinon	1 Rue M Barres	"
BLUMBERG H, Mme	67 Rue Nationale	"	LEVY Theo	9 Rue Jos Ritter	"
BLUMBERG Camille	Rue des Moulins	"	LEVY Thérèse Mlle	57 Rue Nationale	"
BORG Fernand	49b Rue 7 ^e Armée	"	LIEBMANN Louis	Rue Poincaré	"
BORG Louis	162 Rue Nationale	"	LYPSIC	29 Rue Nationale	Cocheren
BORG Gilbert	162 Rue Nationale	"	MAUSS Curt	2 Rue Bellevue	FORBACH
CAHEN Benjamin	14 Rue de la Foret	"	MOISE Gerard	Rue M Barres	"
CAHEN Julien	96 Rue Nationale	"	Niderman Léon	7 Rue Fabert	"
CAHEN Roger	96 Rue Nationale	"	Niderman J	27 Rue de Verdun	"
CERF Armand	54 Rue Bauer	"	OBERMAN	15 Rue Couturier	"
CERF Claude	1 Rue des Moulins,	"	Ochs Maurice	Rue Ste Croix	"
CERF S. Mme	26 Rue de Verdun	"	Oldack	Docteur 6 Rue de ln Victoire	PETITE ROSSELLE
CHEREBANI	46 Rue Nationale	"	OURMAN H.	15 Avenue Passaga	FORBACH
COHEN Leo	74 Av St Remy	"	POLIRSZTOK Georges	Rue Bel Ail	"
DAVID Jules	2 Rue Sous-Préfecture.	"	SADA	Rue du Bel Air	"
DAVID M. Mme	60 Rue Nationale	"	SALOMON Éric	55 Rue Poincaré	"
DAVID Alex	60 Rue Nationale	"	SAPIRO	98 Rue do Mouline	"
EINHORN Sinon	4 5 Rue Poincaré	"	Schachter M	r, Rue Gal Patsch	"
EBSTEIN Alphonse	Rue de Remsing	"	SCHLOSS Dr	Rue Ste Croix	"
FINDLING Joseph	2 Rue de la Gare	"	SCHMITT Mme	17 Rue Paul Ney	"
FOHLEN Roger Dr	Place A, Briand	"	SIBERSKI Jacques	5 Rue de Remsing	"
FREDERICK	37 Rue 7 ^e Armée	"	SILBERMAN	17 5 Rue Nationale	"
GOLDSTAUB Angel	ru e de Carriere	"	SIMON Gaston	85 Rue Nationale	"
GOLDSTAUB Herman	34 Rue 8 ^{te} Croix	"	SIMON Willy Mme	111 Rue Nationale	"
GOLDFARB	168 Rue Nationale	"	SMYDT Yvan	97 Rue Nationale	"
GERSTENKORN H	64 Rue Nationale	"	SMYDT'	31 Rue Nationale	"
HAAS Richard Dr	74 Rue Nationale	"	STEINBERG Jacques	5a. Rue d'Arras	"
HAAS Max Madame	9 8 Av St Remy	"	STEINBERG Max	12 Rue des Ecoles	"
HANAU Leon	68 Rue des Moulins	"	STERN C. Mme	54 Rue Ste Croix	"
HANAU Max	13 Rue Paul Ney	"	STUTIN H.	67 Rue Nationale	"
HANAU Sally	10 Rue Fabert	"	SUSSEL Robert	Bl Rue Nationale	"
HIRSCH Serge	74 Rue Nationale	"	WEILLER Henri	104 Rue Nationale	"
ISAAC Sig	4 Rue de la Gare	"	VOLFGANG Mme	2 Rue de lo Gare	"
JACOBS André	2 Rue Sous-Préfecture	"	Zweig David	110 Rue Nationale	"
KAGAN Manuel	6 4 rue Nationale	"	ZWEIG Joseph	30 Rue Nationale	"
KAHN Edgard	137 rue Nationale	"	ZWEIG Maurice	43 Av St Reny	"
KQSRIEL Sylvain	7e Rue Nationale	"	ZLOTNICK	65 Rue Nationale	STIRING-WEHDEL
KLAUBER Louis	Mme Rue Joseph Ritter	"			
KLAUBER Francis	Place A. Briand	"			
KLAUBER Raymond	Rue Felix Borth	"			

La liste de Marcelle Klauber

Noms figurant sur le plan

1 Robert Lévy

Ce nom est barré sur le plan sans être effacé. Peut-être un Robert qui ne cotise plus parce que décédé ? Sur le site MyHeritage, on trouve un Robert Lazare Lévy né et mort à Forbach où il est enterré au cimetière israélite.

Il est né le 26 septembre 1907, à Forbach donc. Son père s'appelait Léon (1868-1927) et sa mère Berthe (1878- ?). Il avait une sœur : Marie-Anne-Margot Lévy (1904- ?).

Fait prisonnier en 1940, il figure sur la liste officielle numéro 9 des prisonniers de guerre français de la deuxième guerre mondiale, publiée le 31 août 1940. Soldat 2^e classe, il faisait partie du 61^e RAD. Décédé en 1958, le ministère des anciens combattants a déposé une plaque sur sa tombe.

3 Hugo Hanau

Voici ce qu'en dit André Jacobs : Hugo Hanau était un sarrois qu'on appelait Strumpf Hanau parce qu'il avait un magasin de bas à Sarrebruck. Ils ont habité Forbach un moment.

7 Fred Michels.

Lui et sa femme, originaire de Quatzenheim, dirigeaient la succursale des chaussures Bata dans la galerie couverte, à proximité de la pharmacie de l'Aigle. Ils n'avaient pas d'enfants mais André Jacobs se souvient qu'ils en élevaient deux, peut-être des neveux. Une photo montre Fred aux côtés de Simon Einhorn, un jour de braderie. Fred ne figure plus sur la liste de la communauté en 1968.



9 Max Lévy

André Jacobs et Nicole Muller-Sussel se souviennent de lui. André pense qu'il s'agit d'un oncle de Thérèse Lévy (les Corsets Thérèse).

15 Joseph Banner

Voici ce qu'écrit de lui André : Joseph Banner était un Juif de Colmar, nommé prof au Lycée de Forbach. Très érudit en matières juives. Lui et sa femme avaient 4 enfants, ont divorcé. Il est resté assez longtemps à Forbach. Georges Benzakki ajoute qu'il était professeur d'histoire.

17 Robert Lévy

Voici ce que Katia Benveniste écrit à propos de Robert (Katia est la fille de Simon Lévy (voir le dossier Jules et Élise Lévy) : J'ai quelques informations (succinctes) à te transmettre concernant Robert Lévy que j'ai peu connu. Il était le fils de Blanche Meyer, née à Arlon (Belgique) le 27/04/1898. Blanche était une sœur de Thérèse Meyer, ma grand-mère maternelle. Robert était donc un cousin germain de ma mère Renée Lévy (voir dossier Simon Lévy). Il était marié à une dame prénommée Alice.

J'ignore ce qui l'a amené à Forbach. Je me souviens qu'il dirigeait l'entreprise (de meubles, il me semble) Ronel.

Sur la liste de Marcelle, l'adresse de Robert est : 33, rue Nationale.

27 Sig. Isaac et madame Isaac (numéro 29 de la galerie des femmes)

Ils habitaient au 4, rue de la gare. Après leur mort, les nouveaux propriétaires de l'appartement ont fait faire des travaux. Un article du Républicain Lorrain révèle que les ouvriers ont trouvé dans un mur une grande quantité d'or en plaques.

30 Mr. Kojchen

Monsieur Kojchen avait un magasin de vêtements dans la rue Nationale, à peu près face à l'entrée de la rue Fabert. Mes parents l'invitaient parfois à la maison et il faisait partie du petit groupe qui, après le dîner, s'adonnait aux longues parties de rami. MyHeritage publie Une photo déposée par un certain Claude Kojchen qui porte le titre " Kojchen les grands parents. Elle aurait été prise vers l'année 1930 à Forbach.



36 Norbert Cerf

André Jacobs : " Norbert Cerf était originaire de Niedervisse (près de Boulay) et avait un magasin d'électroménager à côté de la Boucherie Kahn. Il a fini sa vie dans la région de Beaune".

MyHeritage complète : il est né le 21 octobre 1930. Ses parents s'appelaient Arthur (né vers 1896) et Henriette. Il est mort le 5 avril 1904 à Beaune.

41 Roger Cerf

Sur MyHeritage, Roger est né à Niedervisse le 11 mars 1896, fils de Moïse et Julie (née Levy). Il était commerçant à Forbach où il est décédé le 29 juin 1966. Il avait une compagne du nom d'Elisabeth Haspel.

55 Dreyfuss

Encore d'André :

Il était le gendre d'une famille Marx qui avaient une belle affaire de Schmattes à Petite Rosselle et qui par la suite sont partis à Strasbourg. Je me souviens que le père de ce Dreyfuss est venu mourir à Forbach où il est enterré.

57 Louis Abraham

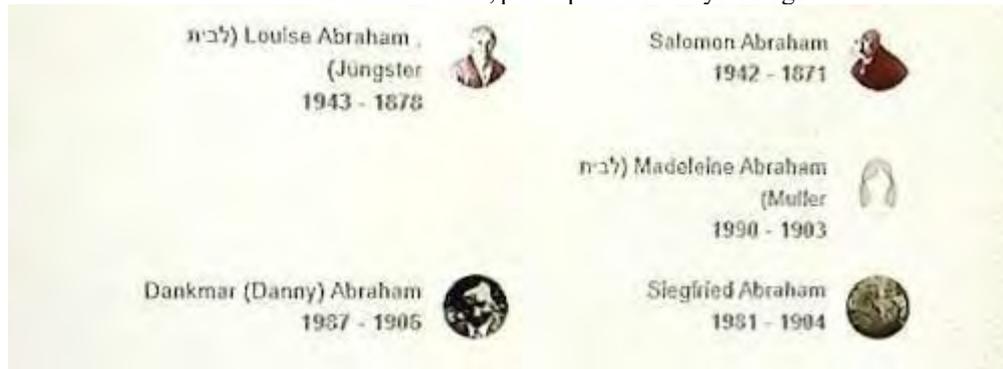
Michel Polirsztok se souvient qu'il était employé au magasin Prisunic. Marcelle Klauber corrige en indiquant que le nom du magasin était Unifix, rue Nationale. Son épouse et lui habitaient au 12, rue de Remsing.

On peut trouver une photo de lui sur MyHeritage et quelques détails : Il est né le 12 septembre 1903 à Bebra, commune en Allemagne. Ses parents sont Salomon Abraham (1871-1942) et Louise, Jungster de son nom de jeune fille (1878-1943). Il a deux frères, plus jeunes que lui : Siegfried (1904-1981) et Dankmar/ Danny (1906-1987). On ne sait quand il arrive à Forbach mais il s'y marie le 11 août 1936 avec Madeleine Muller (29 mai 1903 à Wittring-1990). Elle est couturière.

Louis obtient la nationalité française le 6 août 1948. Il décède le 10 novembre 1977, est enterré au cimetière israélite de Forbach.



Louis Abraham, photo prise dans MyHeritage



Il est préférable de consulter MyHeritage pour mieux voir les photos de Salomon, Louise, Siegfried et Dankmar

58 Edmond Karp

André Jacobs et Nicole Muller/Sussel se souviennent de cette famille originaire de Hellimer qui venaient à la synagogue de Forbach pour les fêtes. MyHeritage confirme ces dires : Edmond Karp est né à Hellimer en 1901, il y décède en 1988. Sa femme se prénomme Pauline (née Bloch en 1905, décédée en 1947).

Voici ce qu'écrit Jean-Pierre Simon à propos d'Edmond Karp :

Richard Salut J'ai adressé ceci à un ami strasbourgeois dont je savais que la maman était originaire de ce joli coin lorrain
Sa réponse

Hello

Edmond Karp est mon grand-père Le père de ma mère.

Ma maman s'appelle Colette, elle s'est mariée avec monsieur Gradwohl, et a eu 4 garçons : Francis Yves Joël Laurent. Elle habite Strasbourg.

La liste de Marcelle Klauber

Elle a la particularité, outre les noms, de contenir les adresses des membres de la communauté.

Victor Benhaim

Précisions fournies par Georges Benzakki : Victor Benhaim était ingénieur aux HBL. Ils habitaient au 24, rue Roger Cadel.

Léon Hanau

La liste précise qu'il habitait au 68 de la rue des Moulins. Marcelle se souvient de lui comme ayant, jusqu'au bout, été un fidèle employé du magasin de meubles Klauber de la place Aristide Briand (place du marché), qu'il était marié et avait un fils qui fut professeur au lycée technique.

Le site MyHeritage ajoute ceci :

David Léon Hanau est né le 30 novembre 1908 à Nalbach en Moselle. Son père se prénomme Simon et sa mère, née Wolff, Charlotte. Marie Catherine

Birkle était sa compagne. Il fut ancien combattant, sans plus de détails. Léon décède à Forbach le 19 février 2000. Une plaque sur sa tombe rappelle son passé de combattant.



Lambert

Renée Caroline Lambert est née le 7 juin 1921. Son père se prénomme Moïse (né en 1878), sa mère Amélie Ettlinger. Elle vécut célibataire, résidait rue Couturier. Elle est décédée le 7 octobre 2006.

Michel Polirzstok ajoute qu'elle tenait un magasin de chaussures et possédait des biens qu'elle louait.

Léo Cohen

Il logeait au 74 de la rue Saint Rémy. Roby Hirsch précise qu'il y exploitait un salon de coiffure à son nom, avec son frère Georges qui habite Strasbourg. Il est né en 1936 à Constantine. Il avait de nombreux frères et sœurs. Durant la guerre, sa famille s'est réfugiée à Lisbonne. Après la guerre, elle s'est installée à Périgueux où le père de Léo était hazan. Une partie de la fratrie se s'est installée à Strasbourg, une autre à Metz (une des sœurs y a épousé le hazan Kirch. Léo s'est marié une première fois vers 1965. Il a ouvert son salon à Forbach après son divorce. Roby a repris son salon en 1973. Léo a épousé en secondes noces une ancienne secrétaire du consistoire de Metz prénommée Yolande. Il a habité Metz jusqu'à son décès.

Photographies

Marcelle Klauber a conservé deux albums de photos prises dans les années 90 pour la plupart, époque où la communauté, diminuée déjà après le départ des jeunes générations, allumait ses derniers feux. En août 2024, Nathalie Klauber a choisi de scanner les plus représentatives. Georges, Francine Benzakki et moi nous sommes réunis pour combler certains détails, mettre des noms sur certains des visages dont je ne savais rien et qui continuent à sourire par l'intermédiaire de la caméra.

Sortie des dames de la Wizo à la Petite Pierre en 1980



De gauche à droite : Marta Wolfgang, Hermine Bialek, Rosa Schachter, Irma Polirsztok, Marcelle Klauber (à demi cachée), Esther Niderman, la dame au manteau bleu n'est pas identifiée, Mariette Bloch (sur les marches), Simone Klauber, Raymonde Sussel, Huguette Lévy (de Grosbliederstroff, visage tourné)



De gauche à droite : Simone Klauber, Esther Niderman, Hermine Bialek, Rosa Schachter, Dany Zweig, Emma Ury de Grosbliederstroff, Marguerite Borg

Hanoucca ; le 12 décembre 1993, à la salle communautaire



Dany Bloch (fille d'André et de Mariette) et Séraphin Viniaker



Marcelle Klauber, Raymond Klauber et Gilbert Borg (son cousin)



Georges et Francine Benzakki, leurs enfants : Isabelle, Jean-Pierre et Jérémie



Max Meyer (Metz) et sa fille Jacqueline Bloch



Manu et Paulette Kagan



Léon Niderman et Fernand Borg



Photo du haut : Esther et Léon Niderman, photo du bas : Joseph et Fernande Niderman



Robert et Raymonde Sussel. Derrière eux, sur la photo du bas, leur fille Nicole, Daniel et leurs enfants



Max Meyer et Léon Hanau



Jacky Hirsch, Chantal, son épouse et leurs deux enfants



Henri, Fabienne Cytrynblum et leurs filles Yaël et Talia



Adrienne et Gudela Lévy



Jacques et Denise Kahn de Behren

21 juin 1994, départ pour une excursion à Strasbourg



De gauche à droite : Irma Polirsztok, Marcelle Klauber, Raymonde Sussel, Francine Benzakki, Adrienne, madame Alphen (Merlebach, à demi cachée), Liliane Reiss (Merlebach), Francine Lecot (Merlebach)



De gauche à droite : Georges Polirsztok, Marcelle Klauber, Irma Polirsztok, Francine Benzakki, Raymonde Klauber, Fernande Niderman, Adrienne, Joseph Niderman, Raymond Klauber



Joseph et Fernande Niderman, Marcelle Klauber

Hanoucca 1996, 9 décembre



Remise de la médaille AUJF à Léon Hanau. Au centre : Jack Bialek, à droite : Raymond Klauber



Robert et Thérèse Borg (Grosbliederstroff)



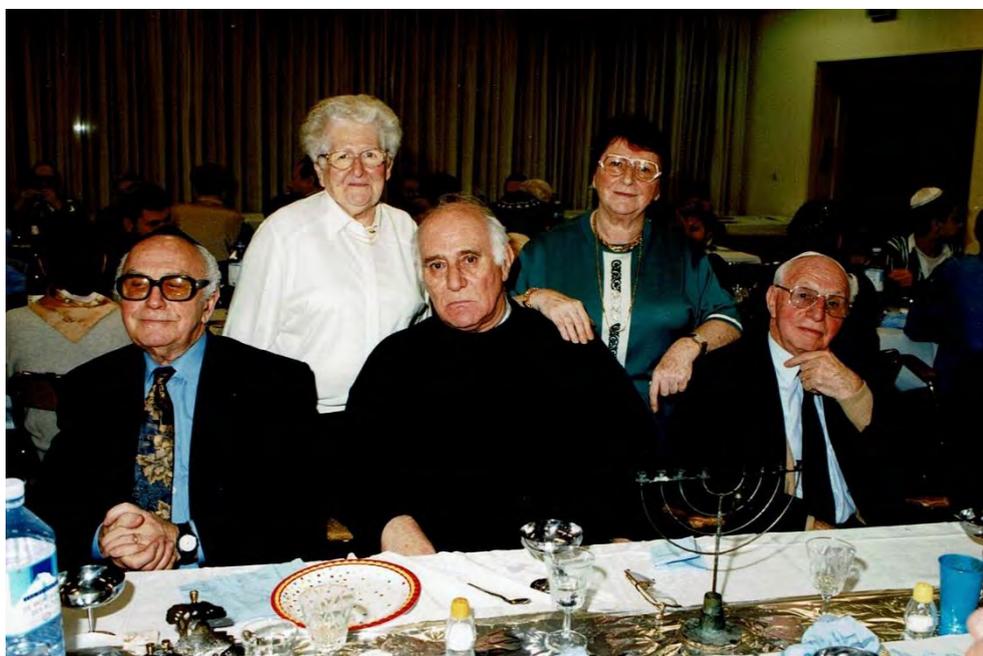
Jack, Hermine Bialek, Doris et sa fille



Gilbert et Jeanne Borg



Georges, Francine Benzakki et leurs garçons Jean-Pierre et Jérémie



De gauche à droite assis : Manu Kagan, Georges Polirsztok, Fernand Borg.
Debout : Adrienne, Irma Polirsztok



Dans le sens des aiguilles d'une montre : Joseph Niderman, Lise Borg, Manu Kagan, Georges Polirsztok, David Zweig, Paulette Kagan, Adrienne



Raymonde Sussel, Jacqueline Bloch

Hanoucca, 21 décembre 1997



Manu et Paulette Kagan



Richard et Suzanne Haas



De gauche à droite : Francine Lecot, Liliane Reiss, Esther Oberman, Yvonne Hirsch



Dans la cuisine de la salle communautaire. De gauche à droite : Jacqueline Borg, Marcelle Klauber



De gauche à droite : Marcelle Klauber, Jacqueline Borg, Hermine Bialek



De gauche à droite : Chantal Hirsch, Gudela, Annette Bloch

Réunion à la salle communautaire le 5 mars 2005



Assis, de gauche à droite : Bloch, Marcelle Klauber, Paulette Kagan, Yvonne Hirsch, Raymond Klauber, Hermine Bialek, Jack Bialek, Fernand Borg

Debout de gauche à droite : le fils de la femme de ménage, Henri Cytrynblum, la femme de ménage, ?, Manu Kagan, Cahen, Jacqueline Borg, Jacques Haas, Catherine, le mari de Catherine, la femme du hazan (devant elle sa fille avec la poupée), ?, le hazan, ? , ? , Francine et Georges Benzakki

12 décembre 1971, Hanoucca, gouter des enfants



3 mai 1978 ; 30^e anniversaire de la création d'Israël

Dans le sens inverse de l'aiguille de la montre : Erwin Bloch, Jacqueline Bloch, Émile Stutinsky, Lise Stutinsky (cheveux blancs), Claude Bloch, Marthe Bloch (les deux premiers ne sont pas identifiés)

La jeunesse dans l'immédiat après-guerre



Accroupis : Gérard Cerf, Gilbert Borg, Raymond Klauber

Debout de gauche à droite : Irma Hanau, Robert Simon, Marion Lévy, (peut-être) Paulette Kagan, Anita Lévy, Alfred Simon (dans l'ombre), Mignon Klauber, Max Hanau (et son éternel béret), Edith David, Dora Franck (non forbachoise), Mady Liebmann, Robert Lévy, Yvette Moise, Claude Cerf

Hanoucca 1993, exposition à la salle communautaire



Manu Kagan, Joseph Niderman et Raymond Klauber à l'inauguration de l'exposition. Les photos et légendes sont malheureusement indéchiffrables

Histoire de la communauté israélite de Forbach



La synagogue de Forbach est un lieu de culte juif situé avenue Saint-Rémy, face à l'Hôtel de Ville de Forbach et non loin du château Barabino en Moselle. Elle succède à une synagogue plus ancienne disparue, située au même emplacement. La synagogue de Forbach, construite en 1835, est l'un des plus anciens monuments de la ville.

Contexte

La place des Juifs à Forbach

On ne possède aucun document permettant de dater avec précision l'implantation de la communauté juive dans la région. L'implantation de Juifs est ancienne et leur présence est signalée dès la fin du IV^e siècle. La première preuve formelle de la présence juive dans la Seigneurie de Forbach est un acte qui fait état de deux contribuables juifs en 1687, deux frères qui portent le nom de Cahen et originaires de Wesel (Allemagne). L'un d'entre eux est prénommé Feiz.

L'arrivée au pouvoir du duc de Lorraine Léopold I^{er} en 1697 modifie à la situation des Juifs de Forbach. En effet la politique inspirée par le duc Léopold est alors hostile aux Juifs et quelques-uns partent s'établir à Metz sous la protection des Trois-Évêchés. Le duc Léopold érige la seigneurie de Forbach en comté en 1717. Dès 1723, le comté de Forbach compte à peine quatre familles juives. Cette communauté va croître en nombre dès la disparition du duc Léopold en 1729. En 1730 elle se compose déjà de 12 familles² regroupées dans un quartier qui devient le quartier juif de la vieille ville autour d'une petite synagogue. Cette synagogue reste en activité jusqu'en 1836.

En 1789, le cahier de doléances de Forbach² indique qu'il y a dans la ville une vingtaine de familles vivant dans un « ghetto juif », « alors que les règlements du duché, toujours théoriquement en vigueur, n'en autorisent que sept ». À la veille de la Révolution, 21 familles vivent en effet dans le quartier juif de Forbach, ce qui représente une centaine de personnes. Le cahier de doléances porte mention de leur emploi et de leur activité. Les chefs de familles étaient « colporteurs, marchands de bestiaux, bouchers », mais on trouvait aussi « deux épiciers, un marchand de chandelles et un fabricant de tabac ».

La Révolution française accorde finalement en 1791 aux Juifs l'égalité des droits. Sous le Consulat (histoire de France), l'administration préfectorale nomme en 1799 un agent municipal faisant fonction de maire à titre provisoire, en la personne de Lion Cahen. Ce négociant de Forbach est ainsi le premier Juif à administrer une ville d'importance moyenne de la région, même si seulement temporairement, puisque remplacé dès mai 1800.

Le décret de Napoléon Ier, pris à Bayonne le 28 juillet 1808, oblige les citoyens de confession israélite à se doter définitivement d'un patronyme et à le déclarer à l'état civil de leur lieu de résidence³.

Confortée dans ses droits, la population juive connaît une croissance importante. Le 6 mars 1834, on compte à Forbach 314 personnes appartenant à 60 familles juives sur un total de 2958 habitants, soit un peu plus de 10 % de la population². La communauté juive de Forbach est alors la seconde communauté juive de Moselle après celle de Metz. Après un tel accroissement de la communauté de Forbach, la deuxième synagogue de Forbach est inaugurée en 1836 en place de l'ancienne.

Au milieu du XIX^e siècle, on trouve trace dans les registres des tribunaux de plaintes déposées contre des colporteurs juifs de Forbach qui sont accusés par les ouvriers des forges de pousser à la dépense leurs épouses. Le maire de Stiring-Wendel tente d'interdire l'accès d'une partie de sa ville aux colporteurs, sous le prétexte qu'elle est propriété privée de la famille de Wendel. Ces décisions sont annulées par la sous-préfecture de Sarreguemines.

Après la Première Guerre mondiale et le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, la communauté perd certains membres d'origine allemande. Dans la période de l'entre-deux guerres, la communauté accueille les membres des communautés des villes voisines qui ne disposent pas encore d'une synagogue (comme Freyming et Merlebach).

Lors de la Seconde Guerre mondiale, l'Alsace et la Moselle sont annexées à l'Allemagne nazie. 114 membres de la communauté de Forbach sont déportés et assassinés par l'occupant.

La communauté se reconstitue après la Seconde Guerre mondiale. La synagogue qui avait été vidée de son mobilier et transformée en morgue et en dépôt par l'occupant est restaurée par d'importants travaux. En 1950, la communauté juive de Forbach compte alors cent vingt familles. En 1961, la synagogue voisine de Merlebach est inaugurée. La communauté juive de Forbach perd certains membres de cette ville. La Synagogue de Merlebach (1961-2000) est aujourd'hui désaffectée par suite de la désagrégation de la communauté juive de Freyming-Merlebach. Le bâtiment est vendu par le Consistoire à la Municipalité de cette ville⁴ et transformé en immeuble d'habitation. Une plaque est apposée. En 1978, lors du trentième anniversaire de l'état d'Israël, la communauté juive de Forbach organise une grande manifestation à laquelle assistent M. Shamir, Consul Général d'Israël auprès du Conseil de l'Europe à Strasbourg et le Consul Général de France à Sarrebruck. En effet, certains membres de la communauté juive de Forbach commencent à quitter la ville et partent vers Israël.

La communauté de Forbach compte en 1980 une centaine de familles mais ses effectifs s'effondrent. Forbach est une ville qui connaît une crise importante du fait de la fermeture des mines de charbon de la région. De nombreux membres de la communauté quittent la ville pour trouver un travail dans d'autres centres urbains comme Strasbourg ou partent en Israël. Enfin on peut noter également la baisse de la pratique religieuse et les mariages avec des non-Juifs, qui réduisent les effectifs d'une communauté en déclin.

Une quarantaine de familles juives réside encore à Forbach au tournant du XX^e siècle. Fin 2013⁵, par suite de la désagrégation de la communauté de Forbach, la synagogue est fermée et désaffectée sur demande du consistoire israélite de la Moselle.

Le rôle de la synagogue

Les synagogues sont des lieux de culte juif. Ces édifices possèdent habituellement un sanctuaire, c'est-à-dire un grand hall de prière et de célébration, avec une armoire où sont rangés les Livres de la Torah⁶. Ils peuvent aussi comporter une salle pour les événements communautaires et disposent également de petites pièces réservées à l'étude, voire un *Beit midrash* (« maison d'étude⁶ »). La synagogue est donc devenue également au cours de l'histoire juive, le lieu du *Talmud Torah*, c'est-à-dire l'enseignement de la tradition juive et de la langue hébraïque⁶.

Les synagogues de Forbach

Vers 1733, un premier oratoire provisoire est aménagé au fond de la cour d'une maison située près de la *Porte Inférieure*. La communauté juive de Forbach qui se regroupe rue Fabert, fait alors construire une petite synagogue où le service divin est célébré jusque vers 1836. Elle est alors désaffectée en raison de son délabrement et de son exigüité. Elle est remplacée par un édifice couvert en partie par une subvention municipale de 22.000 francs. C'est une grande bâtisse construite dans le style traditionnel des synagogues du XIX^e siècle avec un balcon intérieur réservé aux femmes. Ce lieu de culte est néanmoins construit en matériaux de mauvaise qualité et ne tarde pas à présenter de sérieux problèmes. La communauté juive de Forbach sollicite dès 1853 une subvention gouvernementale pour le restaurer et Cécile Cahen, une jeune fille juive de la communauté de Forbach, prend l'initiative d'écrire à l'impératrice Eugénie de Montijo épouse de Napoléon III, qui a réputation d'être favorable à l'exercice des religions, pour solliciter son appui. Les aides sont accordées et l'édifice est rénové en 1867 par l'architecte Alexis Robin. Mais les vices de construction demeurent : le plancher est alors directement posé sur le sol et sans vide sanitaire, de sorte que l'édifice est gravement atteint par l'humidité, le salpêtre et les moisissures.

Lors de l'administration allemande consécutive à l'annexion à la suite de la guerre de 1870, la synagogue de Forbach est dirigée par un sous-rabbin. Le rabbin siégeait à Sarreguemines et le grand-rabbin à Metz. La synagogue de Forbach passe la Première Guerre mondiale sans dommages.

En 1924, une première demande de subvention pour la rénovation de l'édifice est déposée et repoussée par les autorités. La synagogue est finalement rénovée en 1929 et comporte un tabernacle appelée en hébreu ארון קודש (*aron kodesh*), c'est-à-dire l'Arche sainte par les Ashkénazes, construit sur le modèle de celui de la synagogue consistoriale du quai Kléber (Strasbourg 1898-1941). Pour le financement de cette rénovation, une grande collecte organisée. Elle implique également et très largement les descendants des anciennes familles juives ayant quitté Forbach.

Saccagée et profanée par les nazis en 1940, la synagogue est transformée en morgue et en entrepôt durant la Seconde Guerre mondiale. Forbach est libéré le 13 mars 1945⁷ par les hommes du 276^e régiment de la 70^e division d'infanterie, appartenant à la VII^e armée américaine, mettant fin à plus de cinq années de souffrances, de désespoirs et de deuils. La synagogue est intacte mais vidée de tout son ameublement et des objets de culte. La communauté se reconstitue malgré les lourdes pertes subies. Dès l'automne 1945, les offices sont célébrés à Forbach dans une salle de gymnastique. Au cours des années qui vont suivre, les offices sont célébrés d'abord dans un petit oratoire, puis dans le grand bâtiment restauré d'avant-guerre.

« ...Après la Libération, la présidence (de la communauté juive de Forbach) fut détenue par Albert Jacobs (1945-49), puis Max Bloch (1949-59), et Benjamin Cahen (1959-80) dont toute la famille fut sauvée pendant la guerre en Maine-et-Loire par la nièce de Monseigneur Heintz, évêque de Metz. Parti en Israël, il fut remplacé par une co-présidence d'Henri Bloch, pharmacien (décédé en 1994) et de Raymond Klauber⁸ ».



Tables de la Loi sur la façade de la synagogue

La synagogue de Forbach, désaffectée depuis décembre 2013, a conservé sa façade d'origine avec l'inscription "tu aimeras ton prochain comme toi-même" et une sculpture figurant les Tables de la Loi. Son frontispice est surmonté d'une étoile de David de fer forgé. À l'intérieur, seule l'imposante Arche sainte, appelée en hébreu ארון קודש (*aron kodesh*), décorée sur le modèle de l'ancienne synagogue consistoriale de Strasbourg, est restée intacte. Une plaque du souvenir portant le nom des 114 membres de la communauté victimes du nazisme se trouve dans le hall d'entrée de la synagogue.

Un bail emphytéotique avec la commune de Forbach est autorisé et donnera à l'édifice qui est l'un des plus anciens de la ville, une vocation culturelle.

Cimetières

Dans le cadre de la religion juive, l'inhumation des membres de la communauté suit les préceptes de la Halakha. Un mort doit pouvoir reposer à tout jamais dans le sol où il est enterré. L'intégrité de sa tombe doit être respectée et le cimetière est un lieu sacré. Forbach présente un très grand cimetière juif fondé vers 1800 dans le respect de ces traditions. Selon une tradition locale, il se trouve parmi les premières tombes du cimetière, celle d'une tante de Heinrich Heine⁸.

Les déportés Juifs originaires de Forbach et de sa communauté

Les 114 noms des déportés de la communauté juive forbachoise et victimes du nazisme sont gravés sur la plaque du souvenir dans le hall d'entrée de la synagogue.

Anciennes écoles israélites

Vers 1800, les enfants israélites de Forbach fréquentaient l'école communale catholique et une école clandestine. À proximité de Forbach, à Hombourg-Haut, à Freyming et à Saint-Avoid, certains élèves étaient également scolarisés vers 1833 dans des écoles israélites sans statut, de façon clandestine.

« ...Il existait une école juive qui devint communale dès la première moitié du XIX^e siècle, mais en 1854, son instituteur se plaignait amèrement au consistoire de ce que de nombreux parents envoyaient de préférence leurs enfants à l'école catholique. Celui-ci, dans sa réponse, pria fermement le rabbin de Sarreguemines de contrôler le niveau des connaissances religieuses des enfants, faute de quoi, ils ne pourraient acquérir la majorité religieuse, la *bar-mitsva*. On apprend aussi par la même occasion qu'une troisième école, "clandestine" celle-là, accueillait des enfants juifs... et qu'elle compromettrait l'existence de l'école israélite communale. Sans doute, une école dans la tradition du "heder"⁸. »

En raison du statut particulier en vigueur dans les départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, des cours de judaïsme ont eu lieu au lycée de Forbach.

Généalogie des Habitants du District de Forbach

RETROUVAILLES



LA COMMUNAUTE JUIVE DE FORBACH
D'après les actes de l'Etat-Civil
(c1190 à 1900)

Dossier établi par Raymond Engelbreit,
Professeur au Collège Robert Schuman de Behren/

AVANT-PROPOS

L'objet du présent ouvrage est purement généalogique. Reconstituer les familles juives de FORBACH, telles qu'elles ont vécu dans la Commune et telles qu'elles ont été enregistrées à l'Etat-Civil depuis la Révolution jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle.

Il s'insère dans un travail plus vaste, intitulé "RETRouvailles", qui porte sur l'ensemble des familles de FORBACH et des annexes de l'ancienne paroisse de KERBACH-FORBACH. Plusieurs ouvrages sont déjà parus: SCHOENECK, OETING, la VERRERIE-SOPHIE et STIRING-WENDEL.

"La Communauté Juive de FORBACH" est le premier volume concernant directement la ville de FORBACH. Nous y rassemblons dans un premier temps tous les documents concernant les Juifs de FORBACH avant la Révolution et au XIX^{ème} siècle: travaux divers, archives ou actes notariés glanés au cours de nos recherches.

L'essentiel est ensuite constitué par les familles elles-mêmes.

Pour un profane, se lancer dans la reconstitution des Familles Juives n'est pas sans risques, car la mise en place des filiations, le décryptage du nom, du prénom, surtout dans les décennies qui suivirent la Révolution, tient de la gageure.

Les conseils avisés de M. Samuel KLEIN, Ministre Officiant, de M. Henri BLOCH, vice-président de la Communauté Juive de FORBACH, et l'aide de M. Pierre KAHN généalogiste à OETING, de M. Charles SWATLY collectionneur de gravures anciennes au BAN-ST-MARTIN, m'auront été d'un grand secours, tout comme l'orientation de mes recherches par M. Gilbert CAHEN Conservateur aux Archives Départementales de la Moselle à St-Julien les Metz.

Je leur exprime ici ma vive reconnaissance.

Merci également à M. le Grand-Rabbin de Nancy, Edmond SCHWOB

Après avoir vécu au quotidien des mois durant avec des générations de Juifs, souvent pétris de contradictions, capables de génie et de grandeur dans leur esprit d'entreprise aussi bien que de mesquineries dans l'exploitation du prochain, la Communauté Juive de FORBACH m'apparaît comme une des pierres angulaires du développement de notre Cité et de son Histoire. Il est juste qu'Hommage leur soit rendu et que ces familles ressortent de l'ombre.

Raymond Engelbreit.

INTRODUCTION

La Généalogie, qui s'est limitée pendant des siècles aux lignées royales ou nobles, est sortie depuis quelques années de son caractère confidentiel et touche maintenant de nombreuses familles désireuses de retrouver leurs racines. En général ces familles, devenues le plus souvent citadines, essaient de réunir le maximum de connaissances sur leurs origines essentiellement rurales et de se replonger dans les faits et gestes de leurs ascendants.

Mais en ce qui concerne les familles juives, il faut savoir que bien souvent elles n'avaient pas le droit d'habiter dans les villes, où elles n'étaient tolérées que pendant la journée, et c'est pourquoi on les trouvait dans les villages des environs.

Comme toutes celles de LORRAINE et d'ALSACE, la Communauté Juive de FORBACH, dont l'ancienneté est difficile à préciser vu l'absence presque totale de documents datant d'avant la Révolution, a connu au XIX^{ème} siècle un grand développement démographique, marqué entre autres par la construction de la Synagogue. Ce développement commence en 1791, quand les Juifs sont reconnus citoyens français par l'Assemblée Constituante.

Si beaucoup de communautés ont disparu entre 1939 et 1945 avec la déportation de leurs membres et la destruction de leurs édifices du culte, victimes de la barbarie nazie, FORBACH a pu heureusement se relever de ses ruines grâce au travail acharné de ses survivants et à l'arrivée de nouveaux membres venant d'horizons divers, certains fuyant des lieux de persécutions.

"La Communauté Juive de FORBACH" est l'aboutissement d'une recherche extrêmement approfondie, menée dans des directions très variées: registres de l'Etat-Civil, minutes des Tabellions et actes notariés, ouvrages d'historiens, archives, bibliothèques, etc.

On remarquera que les non-originares de FORBACH, tels que les conjoints, se recrutent dans une aire géographique assez restreinte. Il s'agit de localités très voisines, essentiellement de Grosbiederstroff, Morsbach, Freyming, Hellimer, St-Avoid, Puttelange, de certaines communes sarroises comme Merzig, Wadgassen, Saarwellingen, Tholey, ou alsaciennes comme Struth, Surbourg ou Haguenau. Les régions plus lointaines telles que Nancy, ou allemandes, sont citées plus rarement.

En ce qui concerne les noms et prénoms, ils sont le plus souvent bibliques: Abraham, Levy, David, Israel, Malka, Rachel, Sarah. Le nom de famille le plus fréquent est CAHEN ou KAHN. Il y a des prénoms féminins qui évoquent des fleurs: Blümchen, Fleurette, Rosine, Feilchen. Egalement de vieux prénoms français: Gothan, Nanette, Adélaïde, Myrtil, Nordon.

Les professions représentées sont de plusieurs sortes. Les plus nombreuses évoquent le temps où les Juifs, empêchés de posséder la terre et d'employer des serviteurs non-juifs, étaient confinés dans les métiers du commerce: colporteurs, traficants, fripiers, marchands de bestiaux ou de chevaux, maquignons. On note bien sûr des spécialités religieuses: enseignants dans une école juive, ministres officiants, sacrificateurs, et des métiers de bouche: boulangers ou bouchers. Parmi les curiosités, un ventouseur.

Cet ouvrage d'une grande clarté reflète, quand on essaie de se les représenter, les mille aspects de l'activité d'une population laborieuse avec ses moments pénibles comme les décès de nombreux enfants en bas-âge ou la fuite de régions hostiles aussi bien que les événements agréables que sont les naissances ou les mariages. A travers une nomenclature de plus de quatre cents familles, l'auteur nous permet malgré la sécheresse des chiffres, de voir vivre une communauté d'importance modeste, qui en un peu plus d'un siècle a pris une part notable dans le développement d'une commune moyenne, que l'on voit sortir d'une période de quasi dénuement pour devenir une ville moderne, troisième du département.

"La Communauté Juive de FORBACH", un ouvrage de valeur, qui mérite une place de choix parmi les évocations du Souvenir, et pour lequel R. Engelbreit a droit à toute notre gratitude.

Henri BLOCH.

Les premiers noms

et les premières traces

SOMMAIRE

* Avant-Propos

* Introduction de M. Henri Bloch.

I. LES PREMIERS NOMS ET LES PREMIERES TRACES.

1. Les Juifs de Forbach sous l'Ancien Régime

2. Dynamisme des Juifs de Forbach sous
la Révolution

3. Essor de la Communauté Juive de Forbach
au XIXème siècle.

II. LES FAMILLES.

* Abréviations.

* Reconstitution des Familles Juives de Forbach
jusqu'en 1900.

Ordre alphabétique.

Illustrations: divers documents généalogiques.

III. REPERTOIRES.

1. Classification d'après le nom de l'époux.

2. D'après le nom de l'épouse.

3. Localités citées dans l'ouvrage.

4. Sources.

Les premiers noms et les premières traces

Les arcanes des recherches poussent fatalement un jour ou l'autre le Généalogiste vers l'Histoire du Peuple de Dieu. Une Histoire qui commence à l'aube de notre ère, il y a quatre mille ans, quand sur les côtes de la Méditerranée vivaient encore de grandes peuplades comme les Hébreux.

En l'an 70 après Jésus-Christ, après la prise de Jerusalem par Titus, les Juifs furent dispersés dans tout l'Occident. Des prisonniers furent exilés à Rome, d'autres s'établirent dans de grands ports comme Marseille. C'était la Diaspora. Peuple d'Orient à ses origines, les Juifs devinrent un Peuple d'Occident.

Fixés en Gaule, avant même que l'Eglise n'y ait droit de cité, les premiers groupes furent persécutés lorsque le pays se convertit massivement au Christianisme. Des persécutions qui ne firent que s'accroître à l'époque des croisades, se transformant parfois en véritables massacres.

En 1215 le Pape Innocent III scella l'exclusion des Juifs: port de la rouelle, ghettos, restriction de l'activité professionnelle au commerce à la brocante et au prêt sur gage. Accusation de tous les maux: rapt d'enfants, profanation d'hosties, meurtres rituels, empoisonnements de puits, etc. Nombre de communautés juives disparurent alors du Royaume de France. Elles augmentèrent par contre dans les régions frontalières, entre la France et l'Empire Germanique, en Alsace et en Lorraine.

En 1530 Simon de Rosheim parvint à négocier un édit de tolérance pour les Juifs de l'Empire, et les siècles suivants, de fortes personnalités comme Samson Wertheimer à Vienne, Joseph Oppenheimer à Stuttgart et le philosophe Moses Mendelsohn redonnèrent considération aux Juifs.

Au début du XVIIIème siècle, lorsque la Communauté Juive de FORBACH commença à se développer, l'antisémitisme restait vivace. Besler dans son Histoire de la Seigneurie de FORBACH fait état parmi les contribuables de 1687 de deux Juifs, en 1723 de quatre. Il s'agissait de "hindersessene schutz judten", de Juifs simplement tolérés dans la Seigneurie et dont le domicile "fiscal" était FORBACH. Ils s'appelaient: Feist Schop, Seligman Kahn, Isaak Elias, et Oster Kahn.

Jeudi 16 Febr. 1723

Entre Joseph Haum juiff demandeur a
 Velfording terre de jure demandeur en
 Reg. Ind. du 16^{me} Janvier 1723 Signe
 Calbrequin Contre le Hone jour a Forbach
 Contre Thibelt Couster demandeur a Forbach
 de Forbach

Non avenue dans l'instance de forme
 contre le def. non comparant a
 prouver jure, sans l'appoint de son
 il s'agit de recevoir ordonnance quel
 de ce point celui condamné sans
 de jour par jour

Entre Jean George Rippert M^{re} Jucier
 demandeur a clore de la terre de Masau
 de Masau au fin de la Reg. Ind. du 16^{me}
 16^{me} Janvier present année exploit de signet
 du 16^{me} jour par cheff de la Contre a
 Forbach le meme jour
 Contre Fris Joseph Haum juiff a Forbach
 de Forbach

Non avenue dans l'instance a
 celui qui defendeur a justifié
 de son droit de possession de la
 terre de Masau au fin de la
 Reg. Ind. du 16^{me} Janvier
 de Forbach

A.D. Moselle Série B. Affaires Judiciaires de Forbach.
Audiences du 16 février 1723.

- 11 -

- 24.10.1739 Forbach. J.Nicolas Danzel boulanger et bourgeois de Forbach assigne Anne Barbe Beck, veuve de feu Jean Venger de la Verrerie-Sophie. Il se plaint que la dette du 16 sept.1730 ne soit toujours pas réglée. Elle reste due malgré les sursis accordés à la suite des interventions de Jacob Bonne juif à Sierck.

- 05.12.1740 Forbach. Plainte de Seligman Caen contre Jean Bouschbacher laboureur à Alsting, qui n'a pas honoré une promesse.

- 30.10.1741 Forbach. Affaire Seligman Caen contre Nicolas Michel de Schoeneck pour non-respect d'une convention.

- 28.03.1742 Forbach. Jean Bouschbacher censier à Stiring contre Lemmel Moysse de Forbach. J.Bousbacher jure qu'il n'a pas donné terme jusqu'à Pâques au défendeur. Le surcroît devra donc être payé comptant le 28 mars 1742.

- 16.01.1748 Forbach. Benedic Zacharias marchand juif demeurant à la Verrerie-Sophie jure et affirme sur les Tables de Moysse, en présence de Salomon Crishaver rabbin de Forbach, de Joseph Schreder interprète juré du Comté, Procureur fiscal ... que les marchandises saisies chez lui ne proviennent pas de... Bénédic Zacharias est défendu par Maître Gallois.

- 15.05.1751 Forbach. Maire (Mayer) Abraham juif demeurant à la Verrerie-Sophie.

- 15.04.1752 Forbach. J.Martin Ventzel, maître-verrier de Friedrichsthal poursuit Isaac Elias de Forbach, condamné par défaut.

- 18.11.1752 Forbach. Marchand (Kaufmann) Fribourg de Niederrisse assigne Antoine Lepine et Pierre Lindemann de la Verrerie-Sophie.

- 12.08.1756 Forbach. Litige entre Jean Criemer et Pasquin Cahen juif de Forbach. Jean Criemer porteur de poteries de grès demeurant à la Krughütte est condamné à remettre sous huitaine dans les écuries de Cahen le cheval sous poil brun qu'il avait troqué, et à payer 2 louis d'or d'amende.

- Année 1756 Forbach. (A.D du Bas-Rhin E 4451/4452). Dans l'état des revenus de la Seigneurie de Forbach pour l'année 1756 figurent une fois 9 livres et une fois 3 livres pour l'enterrement de Juifs de Forbach.

- 29.11.1768 Forbach. Dans l'inventaire après décès de Bery Catherine, Veuve de Mathias Balsberger de la Verrerie-Sophie, figure une dette de 288 livres, dues à Fribourg Kaufmann de Niederrisse.

Jeu pour nous Christophe Gadel
 avoué au Parlement de Metz, Bailly, Civil &
 Criminelle, Giviller, V. Chef de
 police du port de Forbach, L'instame
 d'entre Selichman Kaan Juif d'ici
 Forbach demandeur originaire de
 Forbach défendeur en Juif de Jean Thibault
 Loutz bourgeois du même lieu défendeur
 originaire, le demandeur qui d'abord
 transit
 une promesse du cinquième Janvier mil
 sept cent vingt portant vingt huit cas
 au cours de Lorraine, autre promesse du
 28 Juin 1723 portant douze cas
 avec transport de Meijer Kaan Juif
 d'ici du 9 Janvier 1724. Autre
 promesse du 30 Febr. de l'année
 1724, laquelle présentée par ledit
 Selichman Kaan tendant à la recon-
 naissance des dites promesses, Notes
 Secret mis au tas du 9 février der-
 nier par lequel il est dit d'assigner
 l'exécutif du sergent Chaffaudelle
 d'ici pour ouïement contrôlé le 12.
 acte de présentation du 14^e suivant

Instance entre Selichman KAAN Juif originaire de FORBACH
 et Jean Thibault LOU TZ bourgeois du même lieu. (1724)

- 15.03.1776 Forbach. Procès et information à la requête de Jean Klein de Spicheren contre David Isaac, Abraham Levi et des membres de leur famille, juifs à Grosbliederstroff. De même contre Pierre Stablo et Michel Selgrad. Motif: falsification d'une promesse et subornation de témoins. Les peines sont lourdes: David Isaac est condamné aux travaux forcés à perpétuité sur les galères du Roi, "ce à quoi il sera marqué sur l'épaule par l'exécuteur de la Haute Justice d'un fer chaud à l'empreinte des lettres G.A.L." Ses biens seront confisqués. Michel Selgrad est banni à perpétuité du Comté. Pierre Stablo est blâmé et réprimandé. Tous deux devront payer de lourdes amendes. Solidarité dans la Communauté Juive: Michel Gautschau et Samuel Alean de Nancy, syndics des Juifs de Lorraine, paieront tous les frais de procédure et les indemnisations.

IV. Contrats de mariage à FORBACH de 1761 à 1789.

(Actes notariés de la série E. Forbach et Sarreguemines et FLEURY)

- 22.01.1761 Sarreguemines.

A.D.M 3E/7215 Famille 51 du présent ouvrage.

Feist CAHEN de Forbach, fils de Hertz Cahen et de Riffie Moysé
00 TREYFFUS Madeleine, f. de Louis Treiffuse de Niedervisse

- 29.12.1761 Forbach

A.D.M 3E/1806 Famille 50

Oster CAHEN de Forbach, f. de Leib Cahen et de Méline Salomon
00 REISHOFER Kindel, f. de Israel Reishofer de Bouxviller.

- 24.02.1762 Forbach

A.D.M 3E/1806 Mention au n° 334.

Berr MOYSES, f. de Lemmel Moysé et de Reitzen Cahen de Forbach
00 Esther ISAAC, f. de Isaac Joseph et de Zergen Abraham de Tholey
(Lemmel Moysé est aussi mentionné par M.G.Cahen dans "Les Juifs Lorrains. Du ghetto à la Nation." P.44 n° 131)

- 21.09.1764 Forbach.

A.D.M 3E/1808 Famille 236.

Hayem LEVY, veuf de Bailen Isaac Elias de Forbach
00 Sarah Lion, veuve de Oury Cahen, fille de Juda Lion d'Augny

- 31.01.1765 Niedervisse.

Fleury p.24 A.D.M 3E/5838 Famille 56.

Auchel BRACH, f. de Friedrich Brach et de Jeanne Hanau de Niedervisse
00 Jeres Cahen de Forbach, f. de Lieb Cahen

- 20.12.1765 Sarreguemines.

A.D.M 3E/7219 Famille 56

Oster Leib CAHEN, f. de Leib Cahen et de ...

00 Rebecca Loeb, f. de Mayer Veinheim de Sarrebruck.

- 12.02.1772 Boulay.

Fleury p.48 A.D.M 3E/627 R Famille 50

Pasquin CAHEN, f. de Lion Cahen et de ..., Veuf de Kindel Reishofer
00 Catherine SALOMON, f. de Mayer Salomon et de Rosette Lazard
de Vallières

- 15.02.1774 Puttelange.

Fleury p.134 A.D.M 3E/6108 Famille 334

Cerf MOYSES, f. de Lemmel Moyse et de Reitzen Cahen de Forbach
00 Hendel Hayem HESSE, f. de Hayem Mendel et de Blimngen Levy
de Puttelange.

- 27.11.1776 Forbach.

A.D.M 3E/1820 Famille 55

Leib CAHEN, f. de Nathan Cahen marchand de chevaux et de Malken
Guensbourger de Forbach

00 Chenelet HANAU, f. de Moyse Hanau et de Freidgen... de Freistroff

- 14.01.1777 Forbach.

A.D.M 3E/1821 Familles 55/159

Bernard HANAU, f. de Moyse Hanau et de Frädgen Hanau

00 Jündelé CAHEN, f. de Nathan Cahen et de Malké Guensbourger
Veuve de Jonas MOYSE

- 09.06.1778 Forbach.

A.D.M 3E/1822 Famille 52

Cerf CAHEN, f. de Salomon Cahen et de Dévoré Cerf de Forbach

00 Saurlet LEVY, f. de Lazard Michel et de Hanelé Oster Levy de
Bionville.

- 23.08.1781 Metz.

Fleury p.45 A.D.M 3E/3845 Famille 55/2

Moïse Oster CAHEN, f. de Nathan Cahen et de Malka Medelsheim
de Forbach

00 Hanna CAHEN, f. de Marx Cahen et de Baylet Francfort de Metz

- 23.10.1781 Forbach.

A.D.M 3E/1825 Famille 241

Noé LEVY, f. de Hayem Levy de Forbach

00 Saurlet CAHEN, f. de Marx Cahen et de Malken Guensbourger

- 20.06.1782 Forbach.

A.D.M 3E/1825 Famille 363

Leib SAMSON, f. de Deibgen Chen de Forbach

00 Schöngen LOEB, f. de LOEB ... et de Maden Levy de Freyming

- 13.08.1782 Sarralbe.

Fleury p.33 A.D.M 3E/6909 Famille 51/1

Feis CAHEN, veuf de Mendel Dreyfuss, f. de Hertz Cahen et de Riffié
Moyse de Forbach

00 2.noces Marthe GABRIEL, Veuve de Mendel HAIM de Grosblie.

- 28.12.1784 Forbach.
- A.D.M 3E/1826 Famille 195
- Alexandre ISAAC, f. de Aaron Isaac de Wittersheim
- 00 Geres CAHEN, f. de Feist Cahen de Forbach
- 05.10.1785 Forbach.
- A.D.M 3E/1827 Famille 292
- Raphael LOEB, f. de Juda Loeb de Galsheim
- 00 Hendelet LOEB, f. de Joseph Loeb et de Blimgen Loeb de Forbach
- 14.05.1789 Sarreguemines.
- A.D.M 3E/7255 Famille 198
- Samuel ISAAC, f. de Isaac Aaron et de Guidel Alexandre de Forbach
- 00 Sarah BLOCH, f. de Seligman Bloch et de Marianne Samuel de Sarreguemines.

V. Le Quartier Juif dans le Vieux-Forbach.

Le Professeur BESLER écrit p.88 de son ouvrage sur la Seigneurie de Forbach: "Ausserhalb der Ringmauer der Stadt befanden sich Ansiedelungen (Vorstädte, faubourgs), wo die sogenannten HINTERSESSER wohnten, Leute, die zwar rechtlos waren, aber doch unter dem Schutze der Gesetze standen, wofür sie einen Reichsthaler Schutzsteuer zu entrichten hatten. Diese Hintersesser waren meistens Handwerker und die JUDEN, welchen letztern in der untern Vorstadt (faubourg inférieur) ein Viertel zugewiesen worden war. Hier stand auch ihr alter Tempel im Hofe des Hauses Nationalstrasse N° 149, also dicht am untern Thore. Später erst wurde ihr Ghetto in den untern Teil der Stadt, in die Niedergasse (Fabertstrasse) verlegt.



PLAN DU VIEUX FORBACH.

SOURCES

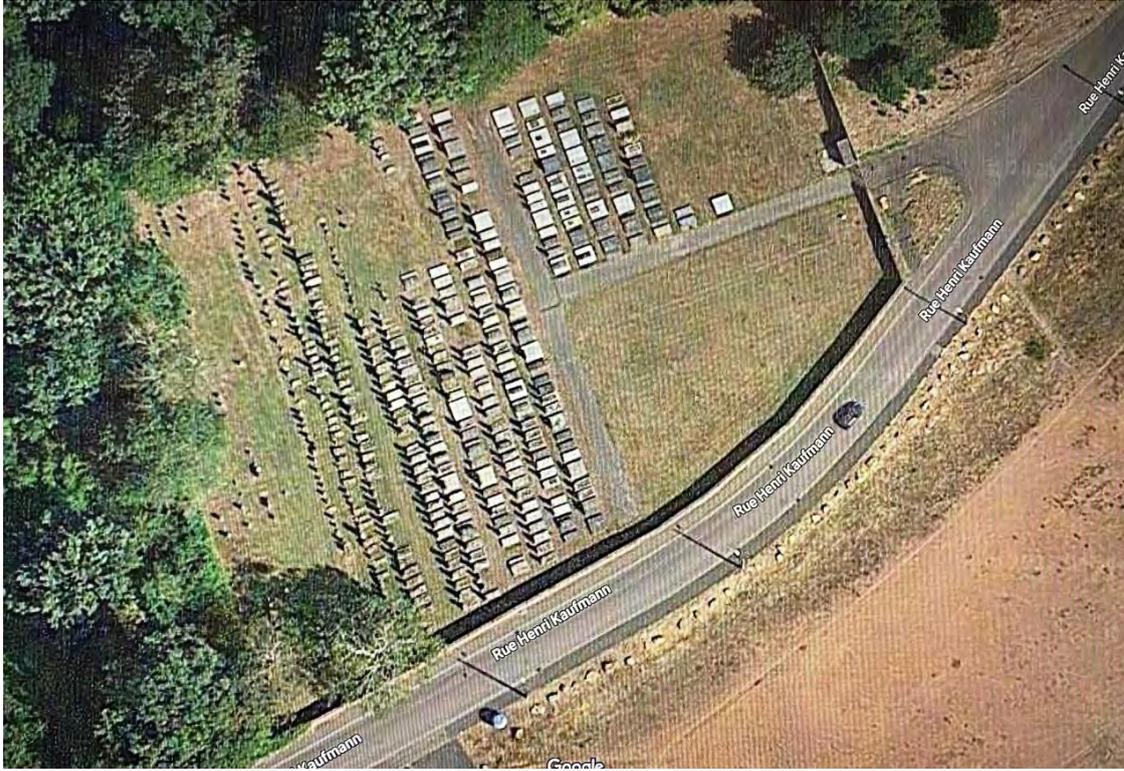
Sources manuscrites:

- Archives Départementales du Bas-Rhin E 4449/4451
Comptes du Comté de Forbach
- A.D. de Meurthe et Moselle BH 7881/2 et 7881/9
Listes des Juifs autorisés dans le Duché de Lorraine
- A.D. de la Moselle:
Archives Judiciaires Série B (B 8350 à B 8440)
Actes notariés de Forbach Série E (E 1789 à E 1842)
Actes divers E Dépôt 230 FORBACH.
- Reconstitution des Familles de Grosbliederstroff
de M. Alain WILLIGSECKER.

Sources imprimées:

- BESLER: "Geschichte des Schlosses, der Herrschaft und der Stadt FORBACH" 1913
- WILMIN: "FORBACH - La ville et le canton pendant la Révolution Française " 1980
- FLEURY J. "Contrats de mariages juifs en Moselle avant 1792 " Recensement à usage généalogique.
- EGLOFF-NICOLAS-SCHULER: " Morsbach " Trois siècles de familles.
- V.FORMERY: "Les Familles de Freyming-Merlebach". Dépouillement des registres paroissiaux.
- G.CAHEN: "Les Juifs Lorrains - Du ghetto à la Nation" Catalogue d'exposition des A.D.Moselle.
- P.MEYER: "Synagogues de Moselle" - Archives Juives 1981
- P.LEVY: "Les noms des Israélites en France." PUF 1960
- J.DALTROFF: Almanach KKL Strasbourg 1990
- S.DOUBNOV: "Précis d'Histoire Juive" Edition du Cerf 1992.
- SHAL Les Cahiers Lorrains - Numéro Spécial 1983 p.265
"Pour un martyrologue des Juifs mosellans" de G.CAHEN
- Bulletin SHA de Saverne et environs I/II/1965
"Le Rabbin Lazard LIBERMANN (1758-1831)"
- Notes bibliographiques sur le Vénérable Père LIBERMANN
Bulletin SHASE N° 4/Octobre 1952.





Le cimetière israélite de Forbach

Le 10 avril 2024, dans le contexte de de l'avancement de ma recherche, une trentaine de personnes, Forbachois de naissance pour la plupart et partie prenante, se sont retrouvés dans une salle communautaire de la synagogue de Strasbourg :



Jérôme Kohn et sa compagne Fabienne, Frédérique Guersing (Kohn), Vicky Bialek, Marc Bialek, Véronique Borg, Francis et Fabienne Gutmann, Claude et Martine Lévy, Pierre Haas, Véronique Simon, André Jacobs, Yvette Juda, Marcelle et Nathalie Klauber, Francis Bloch, Corinne Borg, Daniel et Nicole Muller, Karine Barraux (Kohlmann), Jean-Luc Lévy, Jean-Pierre Simon, Guy Borg, Richard et Nili Nidar (Niderman).